

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 080220492

Princeton University Library
32101 080220492

535H.

Library of



Princeton University.

Elizabeth Foundation.

7.40
22.—
45.25
6.03

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

DE L... 5. cen...

TOME QUARANTIÈME.



A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de M^me^ V^e^ *Desaint*.

1810.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXLII. — *Samedi* 6 *Janvier* 1810.

POÉSIE.

FRAGMENT D'UN POËME INÉDIT.

A MM. LES RÉDACTEURS DU MERCURE.

VOUDREZ-VOUS bien, Messieurs, accorder dans votre feuille une place à un Episode tiré d'un ouvrage posthume de l'un de vos collaborateurs ? L'auteur en est M. Gaudefroy, jeune écrivain, connu dans ce Journal et dans la *Gazette de France*, par de bons articles littéraires, entre lesquels on a distingué les articles sur *l'Imagination* et *les Trois Règnes* de M. Delille, et la Notice sur la vie et les écrits de mon respectable père, que vous avez tous aussi vivement regretté.

Cet Episode est tiré d'un Poëme sur l'amour du pays natal, que la mort n'a pas laissé à mon ami le tems d'achever. Les peintures vraies, les observations fines, et la touchante sensibilité qui règnent dans ce morceau, feront, je crois, aisément excuser un petit nombre de négligences que, dans une dernière révision, le goût sévère de l'auteur en eût exclues. Juge éclairé, censeur délicat, l'ami que je pleure joignait aux dons de l'esprit le mieux cultivé les plus nobles qualités de l'ame. Cette ame franche et loyale ne connut ni la jalousie, ni l'intrigue. Pendant sa vie, hélas! trop courte, il s'est toujours montré bon parent, bon ami, excellent camarade. Mourant à trente-deux ans d'une affection de poitrine, il a désiré que son dernier ouvrage

0904 .6345 (RECAP) V. 40
529741
Digitized by Google

vit le jour. C'est sa dernière volonté que je vous transmets ; j'y joins ma prière, et j'ose attendre, Messieurs, de votre bienveillance, que vous ne refuserez point de l'accueillir.

Adolphe DUREAU DE LA MALLE.

Muse, qui de ma voile as protégé le sort,
Ne m'abandonne pas quand nous touchons le port.
Du mal dont j'ai conté la douloureuse histoire
Un exemple touchant resta dans ma mémoire.
Osons en retracer l'intéressant tableau.
Oh ! si tu m'inspirais dans ce sujet nouveau,
D'une douce pitié qui pourrait se défendre ?
Prête-moi cet accent mélodieux et tendre,
Cette puissante voix qui dans le fond des cœurs
Éveille l'intérêt et va chercher les pleurs.

Au milieu de ces monts dont les sommets antiques
Dominent le contour des plaines Italiques,
Aux lieux où l'Allobroge actif, industrieux,
Voit s'écouler en paix ses jours laborieux,
Il est une vallée étroite et resserrée,
De Flore et de Pomone en tout tems ignorée.
De stériles guérets, sillonnés de ravins,
Des rochers dépouillés, de lugubres sapins,
Au-dessus de hauts pins que l'Aquilon assiége
Et revêt chaque jour de frimas et de neige,
Tel est l'aride aspect qu'offre à l'œil attristé
Par un ciel rigoureux ce lieu déshérité.
Là, de l'agriculteur la bêche opiniâtre,
En tourmentant le sein d'une terre marâtre,
Peut à peine arracher d'indigentes moissons.
Quelques troupeaux épars sur le penchant des monts,
Quelques arpens autour d'un humble toit de chaume,
Ce sont là ses sujets, son palais, son royaume.
Eh bien ! du sol natal mystérieux attraits !
Content de ces trésors, ses modestes souhaits,
Sans fatiguer les dieux d'une importune plainte,
Jamais de ce désert ne franchirent l'enceinte.

Un jeune homme pourtant, né dans ces tristes lieux
Mais ravi dès l'enfance au toit de ses aïeux,
Vint chercher sur nos bords une plus douce vie.
Là, docile à l'instinct de son heureux génie,

Digitized by Google

Il cultivait cet art dont le puissant secours
Sait renouer le fil de nos fragiles jours,
Et près du lit de mort ramenant l'espérance,
Vient guérir ou du moins adoucir la souffrance.
Déjà plein des leçons des Jussieu, des Hallé,
Aux plus brillans succès sur leur trace appelé,
La fortune, la gloire aux jeunes cœurs plus chère,
Encourageait ses pas dans sa noble carrière.
Tout riait à ses vœux : cependant chaque jour
Un vague souvenir de son natal séjour,
Nourrissant dans son ame une douce tristesse,
Le suivait en tous lieux et l'obsédait sans cesse.
D'abord s'applaudissant de ses pieux regrets,
Son cœur accueillit trop un chagrin plein d'attraits ;
Puis, redoutant bientôt les longues rêveries,
Il crut que ses travaux, ses études chéries,
Les pénibles devoirs, l'amitié, les plaisirs,
Multipliant ses soins, occupant ses loisirs,
Imposeraient silence à son inquiétude.
Vain espoir ! Dans le sein des plaisirs de l'étude,
Sitôt qu'à ses pensers son pays vient s'offrir,
Triste, inquiet, rêveur, il se sent attendrir,
Et ses yeux, malgré lui, sont humides de larmes.
Mais quel secret pouvoir, quels invincibles charmes
Vers de tristes rochers emportent donc ses vœux?
Le désir de couvrir de ses baisers pieux,
De mouiller de ses pleurs le front blanchi d'un père,
De palpiter encor sur le sein de sa mère?
Hélas ! depuis long-tems du trépas rigoureux
L'inexorable faulx les a frappés tous deux :
Dès long-tems comme lui, jouets d'un sort contraire,
Ses frères ont quitté le toit héréditaire,
Et le silence règne en ses murs attristés.
N'importe : il veut revoir ces lieux inhabités,
Et de ce seul désir rien ne peut le distraire.
La nuit, dont les pavots consolent la misère,
Est pour lui sans repos : ou, si ses yeux lassés
Sous un pesant sommeil succombent affaissés,
Toujours le même songe est présent à sa vue :
Seul il croit parcourir une terre inconnue,
Quand soudain, au milieu de l'immense horizon,
Il a cru voir, il voit son hameau, son vallon,

Digitized by Google

Son humble toit. Déjà les cris du chien fidèle,
Dans son étroit enclos exacte sentinelle,
Ont frappé son oreille : éperdu, transporté,
Il court, il va fouler ce seuil tant souhaité.
Tout-à-coup le sommeil a fui de sa paupière.
Alors frappé soudain d'une triste lumière :
« Ce n'était donc qu'un songe ! ô toit de mes aïeux,
» Jamais ton doux aspect ne charmera mes yeux.
» C'en est fait : sur ces bords la fortune inhumaine
» Par ses cruels bienfaits me relègue et m'enchaîne.
» Eh ! que me fait, hélas ! cet appât suborneur
» Qui promet quelqu'éclat et ravit le bonheur ?
» O hameau ! lieu chéri de paix et d'innocence,
» Où s'enfuirent les jours de ma rapide enfance,
» Oh ! qui me tiendra lieu de tes riches tableaux ?
» Qui me rendra tes pins, tes bondissantes eaux,
» Tes monts où l'aigle altier vient reposer ses ailes,
» Tes beaux rochers, parés de neiges éternelles ?
» C'est là qu'est le repos, c'est là qu'est le bonheur. »

Il exhalait ainsi sa profonde douleur.
Mais de ce noir chagrin dont son ame est empreinte,
Bientôt le corps souffrant a ressenti l'atteinte :
Un poison inconnu le mine et l'affaiblit.
Son front, d'ennuis chargé, de jour en jour pâlit.
L'aspect seul des humains l'importune et le gêne....
Son cœur mélancolique aime à nourrir sa peine,
Cherche l'horreur des bois, le silence des champs.
Mais qu'un bruit imprévu, que le souffle des vents
Emeuve le feuillage, il frissonne, il palpite :
Bientôt il a rougi du trouble qui l'agite ;
Mais s'il veut le combattre, accablé de langueur
Son esprit cherche en vain un reste de vigueur.
Que fera-t-il ? honteux d'un excès de faiblesse,
Se débattant encor sous le poids qui l'oppresse,
A la froide raison doit-il avoir recours ?
Qu'attendre désormais d'un si faible secours ?
Chaque jour, chaque instant aggrave sa souffrance ;
Son cœur n'embrasse plus qu'une seule espérance.
C'en est fait : renonçant à tous ses vains travaux,
A cet art, impuissant contre ses propres maux,
C'est à ses monts chéris que son ame éperdue

Digitized by Google

Ira redemander la paix qu'il a perdue.
Le mal presse, et bornant un funeste retard,
Le dixième soleil luira pour son départ.

Libre ainsi du tourment de son incertitude,
Qui ne croirait qu'enfin sa triste inquiétude
Va céder à l'espoir désormais assuré,
De jouir d'un aspect si long-tems imploré ?
Mais, ô vaines terreurs d'une ame que dévore
Son inquiète ardeur ! dix jours restent encore :
Que d'heures pour souffrir ! que de prise au malheur !
Un noir pressentiment, qui pèse sur son cœur,
Lui montre avant ce tems le terme de sa vie,
Lui dit que du destin l'arrêt cruel envie
A ses derniers regards l'aspect de son hameau,
Et dans un lieu d'exil a marqué son tombeau :
Tant d'un esprit frappé l'aveugle funeste
Usant pour l'accabler la force qui lui reste,
D'un mal imaginaire accroit des maux réels !
Mais enfin démentant ces présages cruels,
L'aube vient d'annoncer la dixième journée ;
De vermeilles vapeurs l'aurore environnée
A peine brille aux cieux, impatient il part.
Déjà Paris se perd en un lointain brouillard.
Il se hâte, il franchit les campagnes fécondes
Que l'inquiétante Loire enrichit de ses ondes.
Il découvre bientôt les antiques remparts,
Où, fier de seconder le commerce et les arts,
Aux languissantes eaux de la Saone indolente
Le Rhône court mêler son onde turbulente.
Ses regards aussitôt s'élancent vers les lieux
Que du soleil naissant dorent les premiers feux,
Et du sein des vapeurs de l'horizon bleuâtre
Il voit sortir un vaste et long amphithéâtre,
De gigantesques monts, dont les sommets neigeux
Opposent leur argent au vif azur des cieux.
Ces monts de l'exilé recèlent la patrie.
A cet aspect si cher à sa vue attendrie,
Son cœur a palpité, ses nerfs ont tressailli.
De mille émotions coup sur coup assailli,
Il pâlit, tout son sang s'arrête dans ses veines.
Dieux ! si près de toucher au terme de ses peines,

Digitized by Google

S'il allait succomber ; si ses ardens transports,
De la vie en son sein détruisaient les ressorts....
O mort impitoyable, arrête encore, arrête,
Retiens le coup fatal suspendu sur sa tête ;
Qu'au toit de ses aïeux son regard satisfait
Se repose un moment, il mourra sans regret.
L'infatigable fouet, des coursiers hors d'haleine
A ranimé l'essor ; la roue agile, à peine
Laisse l'impression de ses légers contours,
Et sur l'essieu brûlant précipite ses tours :
Déjà les monts voisins de plus en plus grandissent,
Et de sommets nouveaux leurs sommets se hérissent.
L'horizon se resserre en un étroit contour ;
Voilà que le chemin par un brusque détour
Se courbe vers le nord : un nouvel aspect s'ouvre ;
Aux yeux du voyageur un hameau se découvre.
C'est le sien. O bonheur! moment inespéré !
Il s'élance, il s'étend sur ce sol adoré,
Le couvre de baisers et l'arrose de larmes.
Ses superstitions, ses sinistres alarmes,
Ses maux sont déjà loin : en cé leste bonheur
A ranimé ses sens, a pénétré son cœur,
Et dans un air plus pur il respire la vie.
De ces parfums si doux qu'exhale la patrie,
Tous ses pores ouverts s'enivrent à-la-fois :
Son sein s'épanouit, son corps n'a plus de poids.
Libre, agile, animé d'une vigueur nouvelle,
Il marche d'un pas ferme au hameau qui l'appelle,
Lieu chéri, que ses yeux n'espéraient plus revoir.

C'était l'heure paisible où les ombres du soir,
Par degrés s'abaissant sur l'humide campagne,
Rappellent le pasteur auprès de sa compagne.
Des troupeaux au bercail retournant lentement
Le vallon répétait le long mugissement.
L'airain, retentissant dans le clocher antique,
Invitait les mortels à ce simple cantique
Qu'à l'heure où le soleil s'ouvre ou quitte les cieux,
A la vierge divine offrent les cœurs pieux.
A ces bruits si connus, si chers à son oreille,
Un trouble plein de charme en son ame s'éveille,
Et mille souvenirs, offerts confusément,

Digitized by Google

De son cœur enivré hâtent le battement.
Frémissant de plaisir et d'un reste de crainte,
Il se hâte, et bientôt touche à l'heureuse enceinte :
Le voilà sur le seuil : il hésite un moment ;
Immobile, pressé d'un doux saisissement,
Il aime à prolonger un trouble qui l'enchante,
Et tout près d'un bonheur dont l'image touchante
L'attendrit tant de fois et le fit tressaillir,
Pour mieux le savourer, il veut se recueillir.
Mais bientôt le désir par le retard s'irrite ;
La clef tourne trois fois sous la main qui l'agite,
Et cédant à l'effort d'un bras impatient,
La porte sur ses gonds roule et s'ouvre en criant ;
Il entre. Oh ! qui peindra les rapides pensées
Qui soudain dans son cœur se rassemblent pressées ?
Eparse dans ces lieux, je ne sais quelle odeur,
Plus douce que l'esprit de la naissante fleur,
Le saisit tout-à-coup, l'enivre, le transporte.
Du jour qu'il a fermé cette fidèle porte,
Trois fois cinq ans ont fui l'un sur l'autre amassés,
Que cet heureux moment a soudain effacés :
Il vient de ressaisir les jours de son enfance.
Vers ces tems fugitifs de bonheur, d'innocence,
Tout reporte en ce lieu ses paisibles regards :
Ces meubles d'autrefois confusément épars,
Les voilà tels qu'au jour où les yeux pleins de larmes,
Et d'avance troublé par de vagues alarmes,
Pensif, il s'éloigna de ces paisibles lieux.
Quel plaisir de fouler ces vieux siéges poudreux !
Il s'asseoit, il se lève, et puis s'asseoit encore,
Parcourt tous les recoins de l'enceinte sonore,
Où de ses pas pressés résonne seul le bruit,
Reconnaît chaque objet, fouille chaque réduit,
Des plus tendres regrets trouve partout la source.
Ici, quand le soleil avait fini sa course,
Un champêtre repas l'invitait à s'asseoir ;
Près de ce noir foyer, ses voisins, chaque soir,
Entourant du sapin la flamme résineuse,
Ecoutaient des vieux tems l'histoire merveilleuse ;
Ce lit... Ah ! qu'il est plein de souvenirs touchans !
Là, tout près d'expirer sous le fardeau des ans,
Son vieux père appela sa famille éplorée,

Digitized by Google

Et tirant de sa couche une main révérée,
Ranimant avec peine une mourante voix,
Il bénit ses enfans pour la dernière fois.
Des pleurs à cette vue inondent son visage;
Mais sans le déchirer, cette touchante image
L'attendrit, et ses pleurs ne lui sont point amers.
La nuit vole, et le laisse en des pensers si chers;
Mais sitôt que du jour la clarté renaissante
A rougi des glaciers la cime éblouissante,
Il est déjà debout, et de joie enivré,
Parcourt tout l'horizon à ses regards livré.
Là, chaque objet le charme, et tour-à-tour l'appelle:
Ces vergers dessinés par la main paternelle,
Seul asile, où régis par de savantes lois,
Les présens de Pomone ont rougi quelquefois;
Cet ormeau qu'on planta le jour de sa naissance,
Dont les rameaux enfans ombrageaient son enfance,
Mais qui resté fidèle au sol de ses aïeux,
Moins agité que lui, crut en paix auprès d'eux;
Ces monts, dont tant de fois ses pas sûrs et rapides
Ont, dès ses jeunes ans, gravi les flancs arides;
Ces tranquilles coteaux, ces sommets orageux,
Ces torrents asurés où souvent dans ses jeux,
Du haut des pics baignés par leurs eaux mugissantes,
Il aimait à rouler des roches bondissantes;
Tout lui plaît, tout lui peint de paisibles loisirs,
Ou d'utiles travaux, ou d'innocens plaisirs.
Souvent auprès d'un roc miné par les orages,
Devant un tronc noirci qu'ont dépouillé les âges,
Il s'arrête immobile, et ses yeux attendris
Se reposent long-tems sur ses muets débris.
Par degrés cependant ces vifs transports s'apaisent;
A ces émotions, qui chaque jour se taisent,
Commence à succéder le calme du bonheur.
Le doux contentement où repose son cœur,
A ranimé bientôt ses forces languissantes,
Et déjà la jeunesse et ses couleurs riantes
Revivent sur ce front où siégeait la douleur.
Ainsi cet exilé, desséché dans sa fleur,
Insensible aux plaisirs, à la gloire infidèle,
Voyait s'envenimer sa blessure cruelle,
Et de son art en vain épuisant les secours,

Digitized by Google

Dans nos murs fortunés allait finir ses jours :
A peine a-t-il touché sa sauvage patrie,
Il retrouve la paix, le bonheur et la vie.

ENIGME.

Sans moi l'auteur du genre humain
N'aurait pas pu créer Adam, Abel, Caïn,
Abraham, Isaac, Jacob le patriarche,
Ni soustraire au déluge aucun homme dans l'arche :
Sans moi dans l'univers il n'est rien de nouveau,
Dans la nature rien de beau.
Point d'ami, d'amateur, point d'amant ni d'amie,
Point d'assemblée, et point d'académie ;
Point d'ennuyeux journaux, point de fades auteurs,
Point de théâtres, point d'acteurs,
Point de danseuses, point d'actrices,
Point de galans dans les coulisses ;
Pas plus de bal que d'opéra,
Ni carnaval, ni mardi-gras ;
Point de farces, de mascarades ;
Point de débats, point d'incartades ;
Point d'artisans, point même d'art ;
Point d'artifice, point de fard ;
Point d'autels, point de sacrifices,
Point de magie ou maléfices,
Point de savans, point de pédans,
Et sur-tout point de charlatans.
Dans le besoin point d'assistance ;
Dans le malheur point d'obligeance ;
Point de braves, point de soldats,
Point de batailles, de combats ;
Mais d'un autre côté, ni haine, ni vengeance
Entre l'Angleterre et la France :
On ne parlerait pas de France, de Français,
Plus qu'on ne parlerait d'Angleterre et d'Anglais.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Enfant de la nature, enfant de l'artifice,
Je suis, selon le cas, naturel ou factice.
J'ai quatre pieds, lecteur : ôtant les deux premiers,
Un est le résultat qu'offrent les deux derniers.
Me rencontrer ici t'est-il chose importune ?
Eh bien ! va me chercher dans le corps de *la lune*.
Si je suis difficile en ma solution,
Au moins j'entre aisément en dissolution.

S.....

CHARADE.

Par mon premier commence l'alphabet ;
Par mon dernier tout livre se termine :
Mon tout ici va se présenter net ;
Et c'est afin qu'aisément on devine.

S.....

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Carbonne*.

Celui du Logogriphe est *Crachat*, dans lequel on trouve, *rachat*, *achat* et *chat*.

Celui de la Charade est *Chantepleure*, sorte d'entonnoir. (*Voyez* le Dictionnaire de l'Académie.)

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

NOTICE *sur les opérations faites en Espagne pour prolonger la méridienne de France jusqu'aux îles Baléares, lue à la séance publique de la classe des sciences physiques et mathématiques; par* M. BIOT.

LA détermination de la figure de la terre et la mesure de sa grandeur ont beaucoup occupé les géomètres et les astronomes. C'est une belle application des sciences exactes que d'avoir su déterminer les dimensions de ce globe que nous habitons, et d'avoir fait de sa grandeur même, le type invariable d'une mesure universelle, dont les subdivisions servent pour arpenter nos champs, et les multiples pour évaluer les espaces célestes.

Il est vrai que ce beau résultat des sciences n'a été obtenu que par de longs travaux. Il y a bien loin des opérations minutieusement exactes de l'astronomie moderne, aux premières tentatives que fit Eratosthène pour évaluer la grandeur de la terre, d'après les longueurs des ombres de Gnomon observées à Syène et à Alexandrie.

On est aujourd'hui assuré de ne pas se tromper de 600 mètres (300 toises) sur la grandeur absolue du rayon moyen de la terre, qui surpasse 6000000 de mètres. Cela peut paraître inconcevable aux personnes qui ne connaissent pas les procédés dont nous faisons usage; mais rien ne semble plus simple lorsqu'on les a examinés. Sans entrer ici dans des détails techniques, il est cependant facile de sentir au moins la possibilité d'une pareille exactitude. Il suffit pour cela de remarquer que la surface de la terre n'est réellement pas aussi irrégulière qu'elle le paraît au premier coup-d'œil; les montagnes dont elle est hérissée, les vallées qui la sillonnent, ne sont comparativement à sa masse que des rides presqu'imperceptibles. Les petites aspérités qui se rencontrent sur la peau d'une orange sont relativement beaucoup plus considérables. Si l'on fait d'ailleurs attention que les continens terrestres sont entourés de tous côtés par la mer qui s'y insinue par un grand nombre d'ouvertures; que leurs bords ne sont nulle part fort élevés au-dessus

Digitized by Google

du niveau des eaux qui les baignent; que tous les fleuves dont ces continens sont entrecoupés se rendent aussi à la mer par des pentes assez faibles, puisqu'ils sont généralement navigables, on verra, dans cet équilibre, l'effet d'un nivellement général de la surface terrestre; on concevra que sa courbure doit suivre la courbure régulière de l'Océan, et par conséquent l'on sentira que la mesure d'une pareille convexité peut avoir toute la rigueur d'une opération mathématique.

Il ne reste donc plus qu'à faire connaître les procédés que l'on emploie pour effectuer cette mesure. Vous avez vu quelquefois sur les bords de la mer un navire s'éloigner du rivage. D'abord on l'aperçoit tout entier, mais peu-à-peu, à mesure qu'il s'éloigne, il semble s'enfoncer dans l'horizon. On perd d'abord de vue le corps du bâtiment, puis ses basses voiles, puis le haut de ses mâts, et enfin il disparaît entièrement. C'est l'effet de la convexité de la terre qui s'interpose entre le vaisseau et vous. En même tems les gens du bord voient un spectacle semblable. Pour eux c'est le rivage qui, dans le lointain, s'abaisse, disparaît, puis ce sont les maisons, puis les tours, puis les montagnes, jusqu'à ce qu'enfin ils se voient entourés de tous côtés par l'horizon de la mer. Cet abaissement progressif qu'ils observent en s'éloignant du rivage, nous l'observons également dans les signaux célestes lorsque nous voyageons sur la terre du nord au sud ou du sud au nord. Le pôle et les étoiles qui l'environnent s'abaissent sur l'horizon, à mesure que nous allons vers le sud. Il s'élève au contraire si nous revenons. Toutes les étoiles participent à ces changemens d'élévation dont notre déplacement seul est cause. En mesurant avec soin leur hauteur au-dessus de l'horizon de chaque lieu, nous pouvons connaître l'arc céleste qui correspond à l'arc terrestre que nous avons parcouru; en mesurant aussi la longueur itinéraire de cet arc, nous pouvons comparer ces deux valeurs, et conclure de leur comparaison la grandeur du contour entier de la terre.

L'observation de la hauteur des astres sur l'horizon se fait avec des instrumens d'une précision extrême, au moyen desquels on peut évaluer les plus petites fractions. On répète les observations jusqu'à plusieurs milliers de fois dans chacun des points extrêmes de l'arc que l'on mesure, et on prend le milieu entre tous ces résultats, afin que les petites erreurs des observations partielles se détruisent par leur compensation. Quant à la longueur itinéraire de

Digitized by Google

l'arc, on la mesure comme on arpente un champ, comme on lève un plan ; c'est-à-dire en toisant d'abord une première longueur qui sert de base à tout le travail, et établissant sur cette base une suite de triangles qui s'enchaînent les uns aux autres, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à l'autre station. La mesure d'un arc du méridien ne diffère des opérations dont je viens de parler, que par une extrême recherche de précision et d'exactitude.

C'est ainsi qu'en 1670, Picard, membre de l'académie des sciences, joignit les parallèles de Malvoisine et d'Amiens; car la première mesure exacte de la figure de la terre a été faite en France. Plusieurs travaux de ce genre ont été aussi exécutés en France par MM. Cassini, famille célèbre dans l'astronomie par une longue suite de mérites. Enfin, c'est ainsi que Bouguer, Godin, Lacondamine, Clairault, Le Monnier, Maupertuis et La Caille, tous nos compatriotes, sont allés chercher les élémens de la même mesure, sous les feux de l'équateur, parmi les glaces des pôles et jusque dans l'hémisphère austral de la terre.

Malgré tant d'efforts, malgré tant d'entreprises, on pouvait faire mieux encore; non pas avec les moyens dont s'étaient servi ces habiles astronomes : ils avaient fait tout ce qui était possible dans les circonstances où ils se sont trouvés. Mais les instrumens d'astronomie étaient bien éloignés alors de la perfection qu'ils ont maintenant acquise, perfection telle qu'on peut la regarder comme la limite des efforts de l'industrie humaine, et comme le terme de la précision que l'on peut atteindre par des évaluations mécaniques; surtout depuis qu'un autre Français, Borda, membre de cette compagnie, eut trouvé le secret d'atténuer indéfiniment les erreurs des observations partielles en les faisant suivre et succéder les unes aux autres, sur le limbe circulaire de l'instrument auquel il a donné le nom de cercle répétiteur.

C'est avec la réunion de tous ces procédés perfectionnés, avec tous les secours de la physique, sur-tout avec les lumières d'une théorie profonde, que MM. Méchain et Delambre ont entrepris une nouvelle mesure de la terre, d'après l'observation de l'arc terrestre compris entre Dunkerque et Barcelonne. Cette opération, la plus grande de ce genre et la plus parfaite que l'on eût encore exécutée, a été achevée par eux et par eux seuls : on sait avec quel succès. Mais leurs destinées ont été diverses. L'un a eu le bonheur de voir ce grand ouvrage terminé et rendu public; il jouit

Digitized by Google

maintenant parmi nous de l'estime due à ses nombreux et importans travaux. L'autre est mort au fond de l'Espagne, victime des fatigues excessives auxquelles il n'avait jamais voulu donner de relâche, et qu'il n'a pu supporter.

La prolongation de la méridienne en Espagne, que Méchain avait entreprise et qu'il voulait pousser jusqu'aux îles Baléares, faisait répondre le milieu de l'arc sur le parallèle de 45° intermédiaire entre l'équateur et le pôle. Par l'effet de cette circonstance, le calcul du quart du méridien terrestre n'exigeait point la connaissance de l'aplatissement de la terre. En même tems les petites erreurs des observations, se trouvant réparties sur un plus grand arc, devenaient moins sensibles dans le résultat définitif, et par conséquent celui-ci acquérait une plus grande certitude. Ces motifs faisaient vivement regretter l'interruption de ce travail. Le Bureau des longitudes voulut bien confier à M Arago et à moi le soin de le terminer. Le gouvernement espagnol nous adjoignit deux commissaires, MM. Chaix et Rodriguez, le premier, astronome déjà connu par plusieurs travaux utiles; le second, plus jeune, sans fortune, venu d'Espagne en France par le seul désir d'étudier l'astronomie et les hautes mathématiques, à l'Observatoire et au Collége de France, s'était depuis long-tems acquis notre estime et notre amitié. S. M. l'Empereur ordonna l'expédition et accorda libéralement tous les fonds nécessaires pour l'exécuter. L'Espagne nous donna un vaisseau, l'Angleterre un sauf-conduit.

L'opération que nous allions reprendre était suspendue depuis trois ans. Pour profiter du travail de Méchain, il fallait retrouver ses stations, rassembler les instrumens qu'il avait laissés en Espagne et qui étaient déposés dans les villages où il avait séjourné. Il fallait réunir, le plus qu'il serait possible, des données positives sur la configuration du pays où nous allions établir nos triangles. Nous devons exprimer ici notre reconnaissance au fils et à la veuve de Méchain, qui voulurent bien nous confier le journal particulier de cet astronome. Nous devons également beaucoup à notre ami M. Le Chevallier, l'un des conservateurs de la bibliothèque du Panthéon, qui s'est empressé de nous donner, sur le même sujet, tous les renseignemens dont il était possesseur. Animé par le seul désir de voir un pays célèbre, en contribuant à une entreprise utile, M. Le Chevallier avait accompagné Méchain dans son premier voyage, et avait partagé avec lui tout ce qu'un séjour habituel sur

des

Digitized by Google

des montagnes désertes, entraîne de fatigues et de privations.

En arrivant en Espagne, notre premier soin fut de visiter toute la chaîne de montagnes sur laquelle nous devions nous établir. Une difficulté, sur-tout, nous occupait et méritait toute notre attention. Pour lier l'île d'Yvice à la côte d'Espagne, il fallait former un triangle dont le sommet fût dans l'île et la base sur le continent. Or, d'après la distance d'Yvice à la côte d'Espagne, il était clair que ce triangle n'aurait pas moins de 142000 mètres, environ trente-cinq lieues de base, et qu'un de ses côtés aurait plus de 160000 mètres, environ quarante et une lieues de longueur (1); à de si grandes distances, des signaux de jour auraient été complètement invisibles. On devait y suppléer par des lampes à courant d'air, derrière lesquelles on plaçait de grands miroirs de métal poli, pour réfléchir la lumière, et toutes les observations devaient se faire de nuit. Mais malgré tant de précautions, la chose était-elle possible, et la clarté de quelques lampes pourrait-elle percer à travers une si grande profondeur d'air? voilà ce qui n'était nullement certain, et ce dont nous n'avions malheureusement que trop de raison de douter.

Quel qu'effrayans que fussent ces obstacles, nous ne perdîmes point courage: nous résolûmes d'établir nos stations sur les montagnes les plus hautes, d'où les feux pouvaient le plus aisément être aperçus, d'y rester obstinément plusieurs mois s'il le fallait, et d'attendre tout du hasard, d'une nuit favorable, d'un tems calme, d'un ciel parfaitement serein.

Pour exécuter ce plan avec sûreté et promptitude, nous nous partageâmes les préparatifs. M. Arago alla établir notre cabane et nos cercles sur la montagne du *Desierto de las Palmas*, que Méchain avait choisie pour l'un des sommets du grand triangle. On appelle ainsi cette montagne, parce qu'il y croît en abondance une petite espèce de palmier à feuilles en éventail, que les botanistes nom-

(1) Il s'agit ici de lieues de 2000 toises. La valeur des lieues étant tout-à-fait arbitraire, je n'ai employé cette dénomination vague que pour rendre sensible à l'esprit la grandeur de nos triangles, par des évaluations encore habituelles pour beaucoup de personnes, mais que sans doute, avec le tems, on finira par abandonner pour les évaluations métriques, qui ont par-tout la même signification.

Digitized by Google

ment le *chamærops humilis*. Pour moi, je passai dans l'île d'Yvice avec M. Rodriguez. Nous parcourûmes toutes les montagnes qu'elle présente au nord, et d'où la côte d'Espagne peut être aperçue par un tems serein. Méchain en avait choisi une dont la position se prêtait au double projet qu'il avait formé de faire arriver la chaîne des triangles dans Yvice, par Mayorque ou par la côte de Valence; mais maintenant que l'on s'était décidément arrêté à ce dernier projet, on pouvait trouver sur la côte d'Yvice d'autres montagnes plus favorablement situées pour cette destination particulière. Nous en distinguâmes une appelée Campvey, qui réunissait les avantages d'être plus au nord que toutes les autres, d'être aussi plus élevée, plus isolée, et dont le sommet chauve, tout formé d'un calcaire blanchâtre, devait être surtout facile à reconnaître de loin. Du haut de cette montagne, on voyait aussi la petite île de Formentera, dans le sud, à 25′ de distance. En liant cette île à nos triangles, on prolongeait l'arc de toute cette quantité. Nous y allâmes, Rodriguez et moi, afin de reconnaître par nous-mêmes la possibilité de cette jonction, et aussi pour déterminer le point de la côte d'Espagne sur lequel on pourrait établir le sommet de ce dernier triangle. Ce plan arrêté, nous fixâmes notre station dans la partie la plus montueuse de l'île, et nous louâmes pour cet objet la maison d'un pauvre paysan, bien étonné de voir des étrangers venir de si loin chercher une pareille habitation. De retour dans Yvice, on porta les reverbères sur les sommets de Campvey. On y dressa une tente et une petite cabane en planches que Méchain avait fait construire à Barcelonne, et qui pouvait se monter et se démonter à volonté. Nous avions trois de ces cabanes pour les trois sommets du grand triangle, où nous devions séjourner long-tems; faible abri contre les coups de vent et les tempêtes auxquels nous avons été si souvent exposés sur nos montagnes. Le tems, couvert et nuageux, ne laissant pas voir la côte de Valence, nous dirigeâmes de notre mieux les miroirs des lampes avec une boussole, d'après la position que les cartes donnaient au *Desierto de las Palmas*, où M. Arago était déjà placé. M. Rodriguez resta dans l'île avec quatre matelots, pour veiller à l'entretien des reverbères et à ce qu'ils fussent exactement allumés toutes les nuits. Ce n'est qu'après avoir vu ces lieux sauvages que l'on peut apprécier tout ce qu'il faut de zèle et de dévouement pour se résoudre à passer ainsi un hiver entier dans une pareille solitude, n'ayant pour

Digitized by Google

compagnons que des matelots, pour nourriture que les alimens les plus grossiers, pour promenade que des débris de rocs, pour perspective que la vue uniforme et monotone de la mer. Et, ce qui achevait de rendre cette situation pénible, M. Rodriguez n'avait pas même la satisfaction de savoir si nous apercevions ses signaux; il devait ignorer pendant plusieurs mois s'il nous était utile, ou si ses soins, ses veilles et sa persévérance étaient perdus. Ce ne sont pas là les seules preuves de constance que les deux commissaires espagnols, MM. Chaix et Rodriguez, nous ont données. Leur conduite, dans toute la durée de l'opération, a établi entr'eux et nous une liaison d'estime et d'amitié inaltérables, dont ils ont fidèlement maintenu les droits dans les circonstances les plus périlleuses. Que n'en a-t-il été de même des autres personnes qui ont pris part à nos travaux! M. Arago n'aurait pas eu à souffrir les ennuis et les peines d'une longue captivité.

Après avoir établi à Campvey M. Rodriguez, je repassai en Espagne. Pour avoir voulu trop tôt y revenir, peu s'en fallut que je n'y revinsse jamais. La tempête nous jeta sur une petite île sablonneuse et abandonnée que l'on appelle l'Espalmador. Il n'y avait pour habitans qu'une pauvre famille de pêcheurs et le vieux gardien d'une tour défendue par quatre soldats malades, que l'on relevait tous les mois. Jamais on ne vit de plus profonde misère; mais dans cette misère même, il y avait encore de la vanité : le gardien de la tour méprisait beaucoup les pauvres pêcheurs.

Deux sommets de notre grand triangle étaient déterminés; il fallait fixer le troisième. Celui que Méchain avait indiqué était la colline du cap Cullera, qui n'a que 200 mètres (100 toises) d'élévation, et du haut de laquelle il n'était pas même sûr alors que l'on découvrît l'île d'Yvice, quoique nous en ayons reconnu depuis la possibilité. A une journée de là, dans l'ouest, il y avait une autre montagne, appelée le Mongo, trois fois plus haute, singulièrement remarquable par son sommet arrondi, par ses arêtes taillées à pic, et sur-tout par la manière dont elle s'avance dans la mer, à l'extrémité du cap Saint-Antoine. D'Yviza, on apercevait le Mongo par un tems serein, même étant dans une chaloupe au niveau de la mer : à plus forte raison, devait-on le découvrir du haut des montagnes. Déterminé par ces circonstances favorables, je n'hésitai point à y établir une station. Il n'y avait pas de chemin pour arriver au sommet : on en creusa un dans le roc même; mais en-

Digitized by Google

suite, lorsque l'on connut mieux la montagne, on en trouva un autre un peu plus commode dans le fond d'un ravin creusé par les pluies et par les éboulemens des neiges. Ce fut à travers ce ravin, à peine praticable pour des hommes, que l'on monta, non sans peine, les caisses des reverbères, les miroirs, une tente et les planches de la cabane; mais ces faibles abris étant incapables de résister aux terribles coups de vent auxquels cette montagne est exposée, à cause de sa hauteur et de son isolement dans la mer, on fut obligé de construire une petite maison en pierres sèches dans une anfractuosité du rocher. Là, des matelots s'établirent et passèrent la moitié de l'hiver, au milieu des ouragans et des neiges, allumant nos signaux toutes les nuits, jusqu'à l'époque où nous vînmes nous-mêmes les remplacer avec nos cercles et porter en ce point le centre de nos observations. D'autres matelots étaient chargés de leur apporter des vivres et jusqu'à de l'eau qui manquait sur ce sommet décharné; car c'est ainsi, avec de pauvres matelots et des paysans espagnols volontairement engagés à notre service et dévoués à notre entreprise, que nous avons exécuté toute l'opération. Ce moyen était le seul praticable, à moins de se jeter dans des dépenses excessives; et, pour ces pauvres gens eux-mêmes, c'était l'attachement que nous avions réussi à leur inspirer et l'espèce de gloire qu'ils mettaient à vaincre tous les obstacles, bien plus que l'attrait d'un modique salaire, qui pouvait les engager à quitter leur paisible chaumière pour la misérable vie que nous menions avec eux. Mais ces résultats ordinaires d'un long séjour et d'une grande connaissance du pays, nous avions eu le bonheur de les obtenir dès notre arrivée, grâces à l'extrême bienveillance des autorités espagnoles et à celle de quelques Français depuis longtems domiciliés en Espagne. Nous devons nommer ici MM. Morand, consul de France à Denia; Lanusse, consul à Valence, et Lapêtre, négociant de Cullera. Ce sont eux qui nous ont donné les secours de tout genre qui nous étaient nécessaires, et qui nous ont procuré tous les renseignemens dont nous avions besoin : eux-mêmes s'étaient chargés de veiller et de fournir à l'entretien de nos stations; et lorsque, par l'effet du retard des courriers, nos opérations auraient pu se trouver suspendues, ils nous ont souvent avancé des sommes considérables. Hélas! ils se sont trouvés depuis plongés dans de bien grands malheurs! Les deux premiers, abandonnant leur maison, leur famille et une fortune honorablement acquise, sont venus se réfugier

Digitized by Google

en France. Le troisième, le plus excellent des hommes, a été massacré par des furieux, auxquels il n'avait jamais fait que du bien : mais du moins notre amitié sera fidèle à sa mémoire, et nous n'oublierons jamais l'attachement qu'il eut pour nous.

Dès que je fus de retour en Espagne, je courus retrouver M. Arago sur le sommet du *Desierto de las Palmas*. J'espérais qu'il aurait déjà vu et observé plusieurs fois nos signaux; mais cette espérance était vaine, et nous devions attendre long-tems encore avant de les apercevoir.

Cette épreuve était d'autant plus fâcheuse, que les nuits avaient été très-claires, et que l'on avait vu plusieurs fois, au coucher du soleil, les montagnes d'Yvice s'élever dans le lointain, au-dessus de l'horizon de la mer, distinctes et bien terminées. Si on n'avait pas vu les feux, il y avait bien sujet de croire qu'ils n'étaient pas visibles, et qu'on ne les découvrirait jamais davantage. Pour surcroît de malheur, un de nos cercles que nous avions emporté de Paris, s'était trouvé brisé quand on avait voulu le déballer sur la montagne. Il ne nous en restait plus qu'un seul, construit par M. Lenoir: c'était le plus grand, à la vérité, et le meilleur pour observer à de grandes distances; mais, en supposant que nous pussions observer les feux d'Yvice, si ce dernier cercle venait aussi à se briser en le transportant sur d'autres montagnes, tout était fini et l'opération était perdue. Ainsi les circonstances les plus défavorables se réunissaient contre nous.

Nous demeurâmes dans cette incertitude depuis le milieu du mois d'octobre jusqu'au milieu de décembre, restant obstinément sur notre montagne, veillant toutes les nuits; n'ayant le jour d'autre société que quelques aigles qui venaient planer autour de notre habitation, ou de pauvres chartreux d'un couvent situés à deux cents toises au-dessous de notre ermitage, qui s'échappaient quelquefois dans leurs promenades pour venir causer un instant avec nous. Déjà nous avions vu passer l'époque à laquelle nous aurions dû nous rendre dans Yviza pour faire les observations de latitude. Il était déjà décidé que cette opération, que l'on avait espéré terminer dans un hiver, durerait au moins deux années, si pourtant elle était possible.

Combien de fois, assis au pied de notre cabane, les yeux fixés sur la mer, n'avons-nous pas réfléchi sur notre situation, et rassemblé les chances qui pouvaient nous être

Digitized by Google

favorables ou contraires! Combien de fois, en voyant les nuages s'élever du fond des vallées et monter en rampant sur le flanc des rochers jusqu'à la cime où nous étions, n'avons-nous pas recherché dans leurs oscillations les présages heureux ou malheureux d'un ciel couvert ou serein! On a dit, avec vérité, que l'aspect des lieux prend une couleur agréable ou sombre, selon les sentimens dont l'ame est agitée. Nous l'éprouvions bien fortement alors. De la porte de notre cabane nous avions une des plus belles vues du monde. A notre gauche, mais fort au-dessous de nous, le cap Oropeza élevait dans les airs ses aiguilles qui servent de signaux aux navigateurs. Derrière nous, en se prolongeant dans l'ouest, s'étendaient les chaînes de montagnes noirâtres qui, comme un rideau, abritent le royaume de Valence du côté du nord, et conservent à cet heureux climat la douce température dont il jouit. Sur notre droite, à l'autre extrémité du golfe, le Mongo sortait du sein de la mer, semblable à une île éloignée; tandis qu'à nos pieds, dans une enceinte de plus de trente lieues, on voyait, le long de la mer, ces belles et fertiles plaines de Valence, vaste jardin entrecoupé de mille ruisseaux, et tout couvert d'oliviers, d'orangers, de citronniers, dont la verdure éternelle formait le plus doux contraste avec les sommets blancs des montagnes neigées. Plusieurs villes et de nombreux villages embellissaient encore et variaient cette perspective, par leurs formes diverses ou par les souvenirs qu'ils rappelaient. A quelques lieues de notre désert nous voyions *Castillon de la Plana*, où Méchain est mort, et où est son tombeau. Plus loin l'ancienne Sagonte, aujourd'hui Murviedro, dont les habitans se brûlèrent autrefois, avec leurs familles, pour ne pas tomber en esclavage, et dont la colline, théâtre et témoin muet des révolutions des âges, porte à sa base des restes de monumens romains, sur sa pente des ruines de fortifications arabes, et sur sa cime des ermitages chrétiens. Plus loin encore, on découvrait les tours de la brillante ville de Valence, heureux séjour du peuple le plus insouciant et le plus frivole. Mais ces beautés, que notre imagination nous retrace aujourd'hui avec tant de charmes, n'avaient alors pour nous aucun attrait. Tout remplis de la seule idée qui nous occupait, nous ne songions, nous ne pouvions songer qu'à nos travaux, et aux invincibles obstacles qui, nous arrêtant au commencement de notre entreprise, nous ôtaient les moyens et jusqu'à l'espoir de la terminer. Tantôt nous

Digitized by Google

pensions que les miroirs avaient été mal dirigés, ou que quelque coup de vent avait emporté la cabane et l'avait jetée dans la mer; car nous avions déjà perdu plusieurs tentes par de semblables accidens, et nous n'avions pu en préserver notre pauvre cabane qu'en passant par dessus des câbles et la liant au rocher. Quelquefois l'approche d'une belle nuit nous remplissait d'espoir; mais cet espoir était toujours trompé.

Enfin, après deux mois de séjour et de tentatives, nous imaginâmes un moyen simple et décisif pour lever toutes nos incertitudes, et pour découvrir sûrement nos signaux, si toutefois il était possible qu'on les aperçût. Nous plaçâmes le plan de notre cercle dans une situation horizontale; puis, au coucher du soleil, un soir que le ciel était parfaitement serein, et que le beau tems et l'absence de la lune promettaient une nuit profondément obscure, nous promenâmes lentement l'une de nos lunettes le long de l'horizon de la mer, jusqu'à ce qu'elle rencontrât les montagnes d'Yvice qui s'élevaient au-dessus de cet horizon à d'inégales hauteurs. Après les avoir long-tems examinées, nous choisîmes la plus haute, la plus au nord, celle dont le sommet nous paraissait le plus découvert, celle, en un mot, dont l'aspect et la forme ressemblaient davantage à ce que j'avais remarqué dans la montagne de Campvey. Certains que c'était là le lieu précis où étaient placés nos feux, nous fixâmes la lunette dans cette position, et nous attendions avec une vive impatience que la nuit, devenue tout-à-fait sombre, nous permît de les distinguer. Cette fois notre espérance fut satisfaite. Nous aperçûmes dans le champ de la lunette un point lumineux, très-petit, presqu'imperceptible, semblable à une étoile de cinquième ou sixième grandeur, mais qui se distinguait d'une étoile par son immobilité. C'était donc à cela que se réduisait la vive et brillante lumière de nos lampes: pouvions-nous être surpris de ne l'avoir pas distinguée dans nos lunettes en les promenant au hasard sur le ciel pendant la nuit, et au contraire n'eût-il pas été surprenant que nous eussions pu les remarquer? Ce n'était donc pas une impossibilité physique qui avait arrêté nos observations, c'était une difficulté désormais connue et facile à surmonter, en traçant sur notre cercle des indices qui pussent nous faire retrouver justement cette direction, au milieu de l'obscurité la plus profonde. C'est ce que nous fîmes en dirigeant la seconde lunette de notre cercle sur un autre signal de feu placé seu-

Digitized by Google

lement à dix lieues de distance, et qui était visible presque toutes les nuits à cause de sa proximité. En lisant sur le cercle l'angle compris entre les deux lunettes, cet angle, une fois connu, permettait de diriger exactement l'une d'elles sur le signal d'Yvice dès que l'autre l'était sur le signal voisin. Je ne saurais exprimer l'émotion que nous éprouvâmes, lorsqu'après tant de peines et tant de doutes, nous eûmes enfin la certitude de réussir. En vain voulûmes-nous commencer une série d'observations, cela nous fut impossible. Nous faisions mille fautes, nous nous trompions sans cesse, et bientôt de légères vapeurs s'élevant du sein de la mer, voilèrent la faible clarté de nos feux. Mais cela ne nous inquiétait guère : la réussite était désormais certaine, et n'exigeait plus que de la constance.

Ce fut alors que je montrai à M. Arago une lettre de Méchain que l'on m'avait confiée, et dans laquelle il exprimait les doutes qu'il avait conçus contre la possibilité de l'opération « dont le succès (ce sont ses propres termes) lui paraissait plus qu'incertain ; et, ajoutait-il, même en supposant ce succès possible, l'éloignement du terme où il pourrait être effectué est si grand qu'il m'accable, me tue, et que je n'en puis supporter l'idée. Cette malheureuse commission, dont le succès est si éloigné, beaucoup plus qu'incertain, sera plus que probablement ma perte. » Ces doutes d'un si bon observateur, je les connaissais en entrant en Espagne ; mais ils étaient trop propres à nous décourager tous, pour que je voulusse en faire part à mes compagnons avant l'événement. Si l'on pouvait penser que nous avons exagéré en quelque chose les difficultés de l'entreprise, ces craintes d'un observateur si exercé et si patient suffiraient pour nous justifier.

Depuis cette heureuse époque, notre opération ne nous parut plus qu'un travail ordinaire, et les observations continuèrent sans interruption. Nous eûmes pourtant encore quelques obstacles à vaincre. Souvent la tempête emportait nos tentes, déplaçait nos stations. M. Arago, avec une constance infatigable, allait aussitôt les rétablir, et replaçait les signaux, ne se donnant pour cela de repos ni jour ni nuit. Étant tombé malade de la fièvre, je fus obligé, pendant douze jours, de quitter la montagne pour aller me rétablir à Tarragone. M. Arago resta seul chargé des observations, les continua sans relâche ; et bientôt un des commissaires espagnols, M. Chaix, vint nous joindre au désert et partager notre habitation. Nous quittâmes cette pre-

Digitized by Google

mière station à la fin de janvier, après y être restés trois mois et demi, et nous revîmes avec quelque plaisir la ville de Valence. Nous nous transportâmes de même aux autres sommets du grand triangle, observant à chacun d'eux tous les angles dont il était le centre. Comme nous désirions nous procurer toutes les vérifications possibles de cette grande mesure, M. Arago alla établir une nouvelle station sur une chaîne de hautes montagnes que l'on appelle la Favaretta; mais nous fûmes obligés d'y renoncer à cause de l'abondance des neiges qui couvraient presque tout-à-fait les tentes, et aussi parce que les brigands, maîtres de ces montagnes, exigeaient que l'on fît un traité avec eux pour avoir le droit d'y séjourner. Heureusement nous obtînmes la même vérification d'une autre manière; et la base du grand triangle, calculée ainsi par trois combinaisons absolument indépendantes les unes des autres, s'accorda pour donner des valeurs qui ne différaient que de deux mètres sur cent quarante mille, environ une toise sur trente-cinq lieues. Au mois d'avril 1807, tous les triangles des îles étaient terminés. Je revins à Paris pour faire construire un autre cercle qui remplaçât celui que nous avions perdu, et qui pût servir l'hiver suivant pour les opérations de latitude. Pendant ce tems, M. Arago, assisté des deux commissaires espagnols, continuait les opérations géodésiques sur le continent, et rattachait nos triangles à ceux que Méchain avait déjà observés en Catalogne. Cette jonction, qui se fit pendant l'été, au milieu des chaleurs les plus dévorantes, fut extrêmement pénible. Exposés à toutes les ardeurs du soleil, aux pluies, aux orages si fréquens et si terribles dans ce climat sur les hautes montagnes, ils eurent beaucoup à souffrir: plus d'une fois la foudre glissa sur la toile humide qui les couvrait. Mais rien ne put leur faire abandonner leur entreprise, et avant la fin de l'automne toute la chaîne des triangles était terminée.

Je revins alors en Espagne avec le nouveau cercle qui devait servir aux observations de latitude; il avait été construit par M. Fortin. Dans mon premier voyage, j'avais été à portée de faire quelques expériences curieuses sur les poissons qui vivent dans des eaux profondes. Les petites îles d'Yvice et de Formentera, n'étant, pour ainsi dire, que des rochers isolés au milieu de la mer, offraient une occasion singulièrement favorable pour observer et déterminer les espèces de ces animaux qui appartiennent particulièrement à la Méditerranée. Ces motifs engagèrent le ministre de l'intérieur à joindre

Digitized by Google

un naturaliste à l'expédition ; et, sur la demande des professeurs du Muséum d'histoire naturelle, il désigna, en cette qualité, notre ami M. François de Laroche, jeune médecin très-versé dans ce genre d'étude, et connu de la classe par plusieurs Mémoires intéressans. Lorsque nous eûmes rejoint nos compagnons à Valence, nous allâmes tous ensemble passer l'hiver dans notre observatoire de l'île de Formentera. Nous y prîmes plusieurs milliers de hauteurs de l'étoile polaire, et de β de la petite ourse, pour déterminer la latitude. Nous observâmes aussi beaucoup de passage du soleil et des étoiles à la lunette méridienne. En même tems nous mesurions la longueur du pendule à secondes pour connaître l'intensité de la pesanteur, à cette extrémité australe de notre arc ; et nous observions l'*azimuth* du dernier côté de la chaîne des triangles, c'est-à-dire l'angle que ce côté forme avec la ligne méridienne, résultat nécessaire pour orienter notre opération.

D'autres auraient pu se trouver malheureux dans notre situation. Ils auraient pu regretter quelques agrémens de la vie que nous étions loin d'avoir dans cette île isolée et sauvage ; mais pour nous qui n'avions pas encore oublié l'hiver de l'année précédente, nos sentimens étaient bien différens. Nous avions alors le vivre et le couvert, nous avions sur-tout la certitude de réussir, et le plaisir de voir tous les jours notre travail s'avancer. Cette position, qui eût été ennuyeuse pour d'autres, n'était pas pour nous sans douceur.

Le dimanche était notre jour de fête. Ce jour-là le bon curé de la partie de l'île que nous habitions venait dîner avec nous, s'informait du progrès de nos observations ; et cet excellent homme, beaucoup plus instruit que ne l'est ordinairement la classe inférieure du clergé en Espagne, prenait à tout ce que nous faisions un véritable intérêt. Souvent aussi des habitans venaient solliciter la permission de voir nos instrumens, et lorsqu'on les avait introduits en petit nombre dans la chambre où nous les tenions renfermés, ils témoignaient, en les voyant, tout l'étonnement des sauvages. Quelquefois ils venaient en troupe le soir, l'alcade à la tête, danser dans notre cabane, avec mille cris et mille postures bizarres, les hommes sautant ou plutôt trépignant d'une manière moitié européane, moitié africaine, tandis que les femmes ayant leurs cheveux serrés en longues queues pendantes, ordinairement postiches, tournaient et pirouettaient pieds nuds, sans

Digitized by Google

quitter la terre, comme des poupées à ressorts. Le tout était accompagné d'une musique analogue, formée d'une espèce de fifre, d'un tambourin, et du cliquetis d'une grande lame d'épée que l'alcade frappait en mesure avec un morceau de fer. Lorsqu'on venait à passer de ces amusemens sauvages, dans la chambre silencieuse où se faisaient les observations, ce contraste de la civilisation et de la barbarie, des connaissances les plus sublimes et de la plus profonde ignorance, avait je ne sais quoi de grand et de pénible qui affectait l'ame d'une manière que je ne saurais exprimer.

Lorsque nous eûmes fait deux mille observations de l'étoile polaire, lorsque nous eûmes achevé les expériences du pendule, je quittai Formentera pour revenir en Espagne, rapportant avec moi ces résultats. M. Arago resta dans l'île avec MM. Chaix et Rodriguez pour observer le passage supérieur de β de la petite ourse, et en même tems il ajouta aux passages de la polaire six cents observations nouvelles qui, jointes aux précédentes, donnent à la latitude de ce point toute la certitude que l'on peut désirer. Mais le principal objet du séjour de M. Arago était l'exécution d'une autre entreprise que nous avions méditée ensemble. En voyant de notre station de Campvey, l'île de Mayorque à l'orient sur notre droite, et la côte d'Espagne à l'occident sur notre gauche, nous avions reconnu la possibilité de les joindre ensemble par un arc de parallèle qui nous aurait donné la mesure de trois degrés de longitude. Cet arc, situé à l'extrémité australe de la méridienne, déterminait plus complétement la courbure de cette partie du sphéroïde terrestre, en la mesurant dans deux directions perpendiculaires. Il devait faire connaître si les parallèles terrestres sont elliptiques comme les méridiens, ou s'ils sont circulaires, et par conséquent si la terre est ou n'est pas un sphéroïde de révolution. Pour résoudre ces questions importantes, M. Arago avait entrepris et commencé la mesure des triangles qui devaient lier Mayorque à la côte d'Espagne, en s'appuyant sur Yvice et Formentera.

Ne voulant pas interrompre ces observations, je laissai à M. Arago le sauf-conduit anglais, le bâtiment espagnol, et je m'embarquai pour revenir en Espagne sur un petit chebeck algérien que je trouvai par hasard en relâche à Yvice. Je fus pris en route par des pirates de Raguse, qui avaient momentanément arboré pavillon anglais. Après avoir bien visité notre petite embarcation, ils nous déclarèrent de bonne prise, et voulurent nous emmener à Oran :

Digitized by Google

mais, en m'autorisant du sauf-conduit anglais dont ils avaient connaissance, et que toutefois je n'avais point; en leur montrant mes instrumens qui attestaient ma destination, sur-tout en leur abandonnant quelques onces d'or que j'avais sur moi; comme d'ailleurs une si chétive proie était pour eux plus embarrassante qu'avantageuse, je me tirai de leurs mains, moi et mes compagnons, et je dois convenir que, pour des pirates, ils en ont usé fort honnêtement. J'en fus quitte pour une courte quarantaine qu'il me fallut faire à Denia dans un vieux château ruiné, autrefois la résidence des ducs de Médina-Cœli dans le tems de leur puissance, mais où, de cette ancienne grandeur, il ne restait plus d'autre trace qu'une vieille statue de guerrier couchée sur l'herbe, qui me servait de pupitre pour écrire à mes amis.

Lorsque les observations eurent été remises au Bureau des longitudes, une commission fut chargée de les examiner et de les calculer. Le résultat de ce travail, comparé aux observations de M. Delambre à Dunkerque, donna une valeur du mètre presqu'exactement égale à celle que les lois françaises ont fixée, d'après les premières déterminations. La différence est au-dessous de $\frac{1}{10000}$ de ligne : elle ne produisait que $\frac{4}{10}$ de mètre environ 176 lignes sur la longueur totale de l'arc terrestre compris entre les parallèles de Dunkerque et de Formentera. Une si petite erreur a réellement de quoi surprendre; elle aurait pu être quarante ou cinquante fois plus considérable, qu'il n'en serait jamais résulté aucun inconvénient sensible dans les opérations les plus délicates des arts. Cet accord prouve que le mètre, déduit de la grandeur de la terre, est désormais bien connu, et que les autres opérations de ce genre que l'on pourra faire par la suite, si toutefois on en exécute jamais d'aussi considérables, ne pourront y apporter aucun changement.

Les expériences que nous avions faites à Formentera sur la longueur du pendule à secondes, expériences que nous avons répétées, M. Mathieu et moi, à Paris, à Bordeaux, à Figeac, à Clermont et à Dunkerque, ont fait connaître l'intensité de la pesanteur et ses variations sur les diverses parties de notre méridienne. Ces mesures ont donné pour l'aplatissement de la terre une valeur extrêmement peu différente de celle qui se déduit de la mesure des degrés de latitude, et l'on sait par la théorie que cette différence tient à la nature des procédés. Nos expériences,

Digitized by Google

faites avec des appareils que Borda a imaginés, mais que nous avons rendus plus portatifs et plus simples, donnent pour la longueur du pendule à Paris la même valeur que celle qu'il assigne, et leur extrême accord, soit entr'elles, soit avec celles de cet illustre physicien, en atteste la précision.

Ce résultat étant exprimé en parties du mètre, il suffirait de le connaître pour retrouver le mètre, base de toutes nos mesures, si tous les étalons qui fixent sa valeur exacte venaient à se perdre par la suite des tems. En effet, si l'on se rappelait seulement le nombre qui exprime la longueur du pendule à Paris, par exemple, il suffirait d'observer exactement cette longueur par l'expérience, et en la comparant au nombre qui la représente, le mètre serait aussitôt retrouvé. Par-là on connaîtrait aussi toutes les mesures de capacité qui dérivent du mètre suivant des proportions très-simples et exactement décimales. Ensuite, en pesant avec des balances très-exactes le poids d'un centimètre cube d'eau pure prise à la température où sa densité est la plus grande possible, c'est-à-dire, vers 4° de notre thermomètre, on retrouverait pareillement le gramme, et par conséquent toutes les mesures de poids. Voilà les avantages que l'on a eus en prenant pour base du système métrique des données fixées par la nature et liées entr'elles suivant l'ordre décimal; ce sont des avantages que n'avaient point les mesures arbitraires dont les Anciens se sont servis, dans l'impossibilité où ils étaient d'en déterminer de plus exactes. Aussi les étalons de ces mesures s'étant perdus par l'effet des révolutions des peuples, leur valeur précise s'est perdue également pour toujours, et les évaluations auxquelles elles ont été employées ne peuvent plus servir que de sujet aux recherches des érudits.

Les observations d'histoire naturelle que M. Delaroche avait recueillies dans son voyage ayant été pareillement rendues publiques, ont confirmé la plupart des faits que j'avais remarqués dans mon premier voyage et leur ont ajouté plusieurs circonstances nouvelles. Les recherches de ce jeune naturaliste ont aussi donné une connaissance plus exacte et plus complète des poissons de la Méditerranée, principalement de ceux qui vivent dans des eaux profondes. Ses expériences et les miennes conduisent également à cette conséquence singulière, c'est que la vessie natatoire des poissons contient d'autant plus de gaz oxigène qu'ils habitent à des profondeurs plus considérables, quoique l'air

Digitized by Google

contenu dans l'eau de la mer, à 600 mètres (1800 pieds) de profondeur, soit égal, peut-être même un peu inférieur, en pureté à celui qui en imprègne la surface. Nous avons également remarqué que lorsqu'on retire des poissons du fond de ces abîmes, l'air contenu dans leur vessie natatoire n'étant plus comprimé par l'énorme colonne d'eau qui pesait sur eux, se dilate tellement qu'il déchire la vessie, renverse leur estomac, et les étouffe avant qu'ils aient atteint la surface des eaux.

Enfin, notre opération aura peut-être dans l'avenir des conséquences plus étendues. Si jamais la civilisation européane parvient à s'établir sur les côtes d'Afrique, rien ne sera plus facile que de traverser la Méditerranée par quelques triangles, en prolongeant notre chaîne dans l'ouest jusqu'à la hauteur du cap de Gate; après quoi, remontant la côte d'Afrique jusqu'à la ville d'Alger, qui se trouve sous le méridien de Paris, on pourra mesurer la latitude et porter l'extrémité australe de notre méridienne sur le sommet du mont Atlas.

Tandis que nous suivions paisiblement en France la série des travaux et des calculs qui devaient compléter l'opération et en faire connaître le résultat définitif, M. Arago avait été beaucoup moins heureux. Tant qu'il n'avait eu à vaincre que les obstacles de la nature, les progrès de son entreprise avaient répondu à sa constance et à son habileté. Déjà il avait terminé les triangles qui devaient lier Yvice à Mayorque et faire connaître l'arc de parallèle terrestre compris entre ces deux stations. Il s'était transporté à Mayorque avec M. Rodriguez, et aussitôt il avait été s'établir sur le sommet d'une haute montagne, nommée le Puch de Galatzo. Déjà il avait observé les signaux d'Yvice et un assez grand nombre de passages d'étoiles à la lunette méridienne pour déterminer la différence des longitudes. Quelques jours encore, et le résultat de ces observations était invariablement fixé. Mais tout-à-coup le bruit se répand parmi le peuple que ces instrumens, ces feux, ces signaux ont pour objet d'appeler l'ennemi, de le diriger vers l'île et de lui montrer le chemin. Ce n'est plus qu'un cri de trahison et de mort. On veut aller à Galatzo en armes : heureusement M. Arago avait été averti. Vêtu en paysan mayorquain, il part pour Palma, emportant avec lui ses observations, qui renfermaient déjà les élémens nécessaires pour le calcul de deux degrés de longitude. Arrivé à Palma, sans être aperçu, il se rend à bord de notre vaisseau, y reste deux

Digitized by Google

jours caché, et cependant dépêche un bâtiment et des soldats à la cabane pour sauver et ramener les instrumens que les paysans engagés à son service avaient fidélement gardés. Mais bientôt lui-même est en proie à de nouvelles alarmes. Le vaisseau où il s'était retiré n'est plus un asyle inviolable. Soit trahison, soit faiblesse, l'officier espagnol qui le commandait, et qui jusqu'alors s'était montré notre ami, n'osa, malgré ses promesses, ni protéger M. Arago, ni le conduire en France. Le capitaine-général ne put parvenir à le sauver qu'en l'enfermant dans la citadelle. C'est là qu'il resta plusieurs mois prisonnier, ayant non-seulement à regretter sa liberté, mais à craindre souvent pour sa vie. Une fois des moines fanatiques tentèrent de corrompre les soldats de garde, et les engagèrent à se défaire de lui. Cependant notre bon et digne ami, M. Rodriguez, ne l'abandonnait pas dans son infortune. Incapable de manquer à l'amitié et à l'honneur, il allait par-tout priant, pressant, fatigant la junte par de continuelles démarches, demandant hautement la liberté de son collègue, et représentant l'injustice de sa détention; enfin, il obtint sa délivrance. On permit à M. Arago de passer à Alger sur une petite barque. Il y fut conduit par un de nos matelots mayorquains, l'un des plus expérimentés marins de l'Espagne, et qui nous avait toujours témoigné un attachement sans bornes et un dévouement absolu.

Arrivé dans cette ville, M. Arago est accueilli par le consul de France, M. Dubois-Thainville, qui le comble de bontés; bientôt il s'embarque sur une petite frégate de commerce algérienne pour revenir en France. Après la navigation la plus heureuse, il arrive en vue de Marseille; il se croyait déjà dans le port, lorsqu'un corsaire espagnol voyant ce navire entrer dans un port français, l'attaque, le prend et l'emmène avec lui à Rosas. M. Arago pouvait échapper encore; il était porté sur le rôle des passagers comme négociant allemand : mais, par le hasard le plus funeste, un des matelots qui avait été autrefois sur notre bord se trouvait sur celui du corsaire; une exclamation lui échappe, M. Arago est reconnu et plongé avec tous ses compagnons dans la plus affreuse captivité.

Je ne dirai point ce qu'il eut à souffrir. Bientôt le dey d'Alger fut informé de l'insulte faite à son pavillon. Il en demanda une réparation éclatante, exigea que le bâtiment, l'équipage, les marchandises et tous les passagers fussent rendus, menaçant, en cas de refus, de déclarer la guerre. Il fallut bien céder à ces vives réclamations. M. Arago se

Digitized by Google

rembarque. Le bâtiment fait voile pour Marseille. On est de nouveau à la vue du port, lorsqu'une affreuse tempête du nord-ouest repousse le vaisseau avec une force irrésistible, le chasse et le jette sur les côtes de Sardaigne. C'était un autre péril. Les Sardes et les Algériens sont en guerre : aborder, c'est retomber dans une nouvelle captivité. Malgré une voie d'eau considérable on se décide à se réfugier sur les côtes d'Afrique, et le bâtiment, prêt à couler bas, aborde enfin dans le petit port de Bougie, à trois journées d'Alger.

Là on apprend que le dey, qui les avait si fortement protégés contre les Espagnols, a été tué dans une émeute. Un autre dey est à sa place. On visite soigneusement le navire entrant. Le poids des caisses qui renfermaient les instrumens astronomiques excite de violens soupçons. Que peuvent-elles contenir de si pesant, si ce n'est de l'or? Pourquoi prendrait-on tant de précautions afin d'empêcher de les ouvrir, si elles renfermaient autre chose que des sequins? Ne pouvant obtenir qu'on les lui rende, et ne se fiant point aux incertitudes d'une négociation barbaresque, M. Arago s'habille en turc, et associé à quelques autres personnes, sous la conduite d'un saint du pays, que l'on appelle un Marabou, il se rend par terre à Alger, à travers les montagnes. Je laisse à penser avec quels périls. Le consul, bien étonné de le revoir dans cet équipage, l'accueille avec la même bienveillance que la première fois. Les instrumens sont officiellement réclamés. Les Algériens, convaincus qu'ils ne sont pas d'or, mais de cuivre, ne leur trouvent plus aucune valeur et les rendent. Mais les occasions de retour étaient devenues rares et difficiles; il fallut rester à Alger pendant six mois. Enfin le consul lui-même, appelé à Paris par l'Empereur, s'embarque avec sa famille, et M. Arago s'embarque avec lui, sur un bâtiment de guerre au service de la régence. Arrivés en vue de Marseille, ils sont encore rencontrés une troisième fois, par une division anglaise, infiniment supérieure, qui leur ordonne de se rendre à Minorque. Tous obéissent à la force; tous, excepté le bâtiment où M. Arago était embarqué : le capitaine, plus hardi que les autres, profite d'un coup de vent favorable, tend ses voiles et entre à Marseille.

C'était là que tant de traverses devaient finir. M. Arago, de retour, a reçu le prix de ses travaux. Il occupe aujourd'hui à l'Institut, dans la section d'astronomie, une place qu'il a bien méritée. Le récit de ses aventures prouve, qu'en servant les sciences, on peut aussi rencontrer des entreprises hasardeuses et des périls honorables. BIOT.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Clotilde, reine de France, par Mme V. M., auteur du *Rêve allégorique sur les fleurs*. Deux vol. in-12. — Paris, chez *L'Huillier*, libraire, rue Saint-Jacques, n° 55.

Il est reconnu depuis long-tems que nous n'avons point encore d'Histoire de France, digne de la gloire littéraire à laquelle nous nous sommes élevés. Quel écrivain pourrions-nous comparer à Thucydide, à Tacite, à Tite-Live? On s'est contenté de rassembler des faits et de les écrire sans liberté, sans intérêt, sans éloquence. La puissance a presque toujours commandé à la plume de nos historiens. L'influence du pouvoir se manifeste dans tous leurs ouvrages. L'abbé Vély écrit pour le clergé, Daniel pour les Jésuites. Mézerai a plus de franchise et d'impartialité; mais son style a vieilli, sa narration n'a point ce charme qui donne tant de prix aux ouvrages des anciens. Combien de faits n'a-t-on pas ensevelis dans l'oubli, tantôt à dessein, tantôt par négligence! On se plaint de la barbarie des premiers âges de la monarchie, de la confusion et de la stérilité des événemens; on accuse l'histoire elle-même de se refuser aux vœux de l'historien, de lutter contre ses talens et son génie. Quel intérêt voulez-vous trouver, dit-on, dans les débats, les excès, les fureurs de quelques hordes à demi sauvages, qui n'ont laissé que des traces d'ignorance, de désordres et de dévastations? Il serait possible d'examiner d'abord si ce reproche est mérité; mais, en supposant nos aïeux aussi barbares qu'on le prétend, croit-on que ces Romains si vantés, ces pâtres que Romulus rassembla sur les bords du Tibre, ce peuple roi dont le chef logeait au Capitole sous un palais de chaume, valussent beaucoup mieux que les compagnons intrépides des Clovis, des Childéric, des Mérovée?

Digitized by Google

Ce qui fait le mérite des historiens de Rome, c'est qu'ils ont su animer leurs récits par des images, dessiner à grands traits les petits événemens, faire du peuple pour lequel ils écrivaient le centre unique de leurs pensées; c'est qu'ils n'ont pas négligé ces détails intérieurs, qui peignent le caractère des nations, et que les carottes mêmes des Curius et des Fabius ne leur ont pas paru indignes de leurs souvenirs. Les monumens historiques de la France offrent une foule de circonstances et de traits curieux que nos historiens ont dédaignés. Ces Francs qui vinrent renverser l'empire romain dans les Gaules, et substituer leur humeur libre, guerrière et turbulente, aux douceurs paisibles de la civilisation, méritaient des historiens plus attentifs et plus fidèles que les nôtres. Lisez dans nos anciennes chroniques, dans nos auteurs originaux et primitifs, l'histoire du mariage de Clovis avec la belle princesse Clotilde, vous y trouverez un épisode plein de charme et d'intérêt; et s'il vous paraît singulier, romanesque, contraire à nos usages actuels, croyez-vous que ce soit une raison pour en révoquer en doute l'authenticité? Qui n'aime point à suivre dans leur expédition chevaleresque ces guerriers jeunes, hardis, entreprenans qui quittent le camp de Clovis, se couvrent d'un manteau de pélerin, pénètrent, sous ce déguisement, jusque dans l'asyle secret qui renferme leur belle infortunée, parviennent à se faire connaître, à lui parler, à obtenir d'elle un rendez-vous, enfin à l'enlever pour la conduire à la cour de leur maître? La plupart de nos historiens ont peint Clotilde comme un modèle de douceur, de piété, de résignation, de pudeur et de timidité. L'église l'ayant mise au nombre de ses saints, on a cru qu'il fallait lui donner un caractère et des mœurs conformes à une si noble destinée: mais les saints, avant d'obtenir la palme dans les cieux, ont souvent payé sur la terre le tribut à la faiblesse humaine. Tous les anciens monumens de notre histoire s'accordent à représenter Clotilde comme une jeune personne fière, courageuse, vindicative même, et capable des plus hautes résolutions. C'est elle-même qui ménage aux envoyés de Clovis une entrevue dans son appartement,

Digitized by Google

elle qui concerte avec eux ses moyens d'évasion, elle qui dirige et règle leur conduite. Le roi de Bourgogne, son oppresseur, la fait-elle poursuivre? elle quitte le char trop lent qui la conduit en France, et monte à cheval comme une intrépide amazone. Les ennemis sont-ils près de l'atteindre? elle brûle douze lieues de pays pour échapper à leur poursuite. C'est avec cette énergie qu'on réforme le destin, et qu'on règle son étoile.

Les hautes qualités de Clotilde méritaient un hommage particulier, un tribut d'éloges public et solennel; et puisque notre Parnasse compte un grand nombre de dames qui l'honorent par leurs talens, c'était à une d'elles qu'il convenait de célébrer dignement la mémoire d'une de nos plus illustres souveraines. Il faut nous féliciter que M^me^ V. M. en ait conçu la pensée. Le petit poëme qu'elle vient de publier (car, quoique ce soit un ouvrage en prose, il serait difficile de lui donner un autre titre) réunit à un intérêt vif et soutenu le charme d'un style pur, facile et harmonieux. La marche en est conduite avec beaucoup d'ordre et de sagesse; les tableaux en sont nombreux et variés, les épisodes agréables, et d'une juste proportion; les caractères tracés habilement et avec beaucoup de goût. L'auteur a usé du droit qu'ont les romanciers et les poëtes, de régler les événemens à leur gré, et d'assujettir la vérité à leurs combinaisons; elle a suivi l'opinion reçue qui fait de Clotilde un modèle de douceur, de patience et de vertus; elle a mis à la tête de ses libérateurs une jeune héroïne, qui se signale par les plus brillans exploits; elle a su ramener à son sujet quelques personnages contemporains, dont la présence ajoute encore à l'intérêt du sujet. Tel est sur-tout l'épisode qu'elle a consacré à la gloire de la simple et naïve bergère que la capitale de l'Empire a choisie pour sa patrone. Ce morceau est un des plus remarquables de l'ouvrage. Voici à-peu-près quel est le plan du poëme.

Depuis long-tems la jeune Clotilde, fille de Chilpéric, l'un des rois de Bourgogne, gémit captive à Genève, dans une tour où l'a fait renfermer le cruel Gondebaud. Elle avait vu immoler de la main de ce prince, son père,

Digitized by Google

sa mère, ses frères et les rois ses oncles. Seul reste de sa famille infortunée, elle semblait abandonnée de toute la terre: mais le ciel lui réservait des libérateurs. Ulric, prince attaché à la maison de Chilpéric, avait échappé au massacre général des amis du monarque; depuis plusieurs années il vivait ignoré dans les retraites de l'Helvétie avec sa fille Olinde, qu'il avait formée à l'exercice des armes, et dont le jeune courage brûlait de se signaler pour le service de Clotilde.

Ils parviennent à tromper la vigilance du tyran, à le tromper lui-même, et à s'introduire jusqu'auprès de la princesse. Ils concertent avec elle un projet d'évasion. Olinde se rend à la cour de Clovis pour invoquer son secours en faveur de la princesse. Le monarque, frappé de tout ce qu'on lui raconte, forme le dessein de briser les fers de Clotilde. Il donne à Olinde une suite nombreuse de guerriers, chargés de seconder ses généreuses résolutions. Ils marchent, et déjà se flattent du plus heureux succès lorsqu'ils rencontrent une troupe de soldats armés qui conduisent dans des chars funèbres deux prisonniers. C'étaient Clotilde et Ulric père d'Olinde, car Gondebaud venait de reconnaître l'artifice d'Ulric. Il s'engage ici un combat où les héros français se distinguent par les exploits les plus brillans; ils délivrent Ulric, mais Clotilde leur échappe; son farouche gardien la ravit à leurs poursuites et la dépose dans un lieu ignoré de tous les mortels.

Après de vains efforts pour découvrir son asyle, les guerriers français, à la tête desquels est Aurélien, ami et confident de Clovis, et chrétien, forment la résolution de se rendre auprès de la jeune et pieuse Geneviève et de la consulter.

Ils arrivent à sa retraite et la surprennent au milieu de ses religieux exercices et de ses occupations pastorales. La naïve et douce bergère leur révèle le lieu où Clotilde gémit de nouveau sous la domination de son tyran; elle leur annonce que le ciel a sur cette princesse de grands desseins; que c'est à elle qu'il réserve la gloire d'éclairer le cœur de Clovis, et de conquérir les Français à la foi chrétienne; mais elle leur prédit que ces hauts décrets ne

Digitized by Google

s'accompliront point par la force des armes, et qu'ils ont besoin, pour réussir, d'user de prudence et de déguisement. Les chevaliers français se soumettent avec respect à ses instructions. Instruits que Clotilde doit paraître dans une grande solennité religieuse, sous un nom inconnu, ils prennent le parti de changer leur habit militaire contre le manteau, la robe flottante et le bourdon de pélerins. (Ce fait est historique.) Mêlés à la foule, ils parviennent à remettre un billet à la princesse; elle trouve elle-même le moyen de les voir, et de recevoir de la main d'Aurélien les gages d'hyménée que Clovis lui a envoyés. Tout se dispose pour son départ; une ambassade solennelle fait part à Gondebaud des desseins de Clovis; ce prince barbare dissimule d'abord, et consent au départ de Clotilde; mais il donne des ordres secrets pour l'enlever; Olinde et les guerriers français le préviennent. Clotilde quitte sa retraite, et déjà elle est près des frontières de la France, lorsque les soldats de Gondebaud l'atteignent. Les héros français les défendent; Olinde met le feu à un pont, qui les sépare de l'ennemi. L'incendie porté par un vent impétueux dévore les habitations voisines, Clotilde promet au ciel de réparer ces maux; elle arrive enfin à la cour de Clovis, et son hyménée se célèbre avec pompe.

Ce plan est animé par une foule d'images variées et d'incidens pleins d'intérêt, de descriptions écrites avec beaucoup de charme. C'est sur-tout dans les tableaux gracieux qu'excelle M^me^ V. M. On peut en citer un grand nombre. Je me contenterai de l'Épisode de sainte Geneviève:

« Près des lieux où le fleuve paisible et majestueux » qui baigne les murs de l'antique capitale des Français, » semble quitter à regret les plaines fécondes et les » prairies émaillées de fleurs, que domine de son front » verdoyant une colline, objet ancien des respects et » du culte des chrétiens (1), il est un séjour champêtre » asyle heureux de la paix, du travail et de la douce » médiocrité; là, loin du tumulte des villes, des pas-

(1) Le mont Saint-Valérien.

Digitized by Google

» sions et des orages des cours, habitent de simples » pasteurs dont les troupeaux vont paître l'herbe tendre » des gras pâturages et des coteaux enrichis de plantes » et d'arbrisseaux odorans. Au sein de ce séjour aimé du » ciel, habite une jeune bergère d'une beauté angélique, » d'une vertu plus céleste encore; elle semble la divinité » de ces lieux, envoyée par le Tout-Puissant pour y » répandre le bonheur et y faire fleurir les charmes de » la piété; elle-même, elle ne dédaigne pas de tenir de » ses mains pures et virginales la houlette, sceptre mo- » deste des hameaux; à la tête de son troupeau la fabu- » leuse mythologie l'eût prise pour Palès, ou pour la » sœur d'Apollon partageant les travaux de son frère » dans les riches domaines d'Admète.

» Une simple chaumière lui tient lieu de palais; son » front n'est point couronné d'un diadème, mais la pu- » deur mystérieuse, reine de toutes les vertus, y brille » comme une auréole sacrée. Elle est l'objet de la véné- » ration et de l'amour de la contrée paisible qu'elle » habite; et sans naissance, sans éclat, n'ayant, pour » conquérir la renommée, que l'ascendant divin de la » vertu, son nom s'est déjà répandu au loin, et les rois » eux-mêmes s'empressent de recueillir avec respect les » oracles que le ciel a déposés sur ses lèvres.

» C'est là, c'est sur ces bords fortunés que se rendent » Aurélien, Olinde, et les chevaliers qui partagent avec » elle les bienfaits d'un culte pur et avoué par les cieux. » En ce moment, la céleste Geneviève était retirée dans » son modeste asyle. Près d'elle, couché sous un frais » ombrage, son troupeau goûtait les douceurs du repos, » au doux murmure d'une fontaine dont les eaux lim- » pides servent à étancher leur soif et à baigner leurs » toisons d'une blancheur éclatante..... Au devant de la » cabane s'élève l'arbre auguste, symbole de la rédem- » tion des mortels. Chaque jour la jeune vierge vient y » déposer le tribut des fleurs nouvellement écloses, et » l'arroser des larmes de la reconnaissance et de la piété. » La porte de la grotte sacrée était entr'ouverte: on » apercevait son intérieur revêtu d'un tapis de mousse » qui s'étendait de tous côtés; une simple natte soutenue

Digitized by Google

» sur des feuillages sert de lit à la pieuse vestale : près » de là, sa main a suspendu le rameau toujours verd » dont elle se sert aux jours de solennité pour répandre » dans l'enceinte de sa religieuse solitude, l'onde salu- » taire consacrée par les prières des pontifes. Sur une » table d'un bois simple et sans ornement, repose le » livre saint, dépôt vénérable des oracles de notre foi. » On y voit aussi l'image révérée de la reine du ciel, » puissante médiatrice entre les décrets de l'Eternel et » les vœux des humains. Des vases remplis de lis, de » roses et d'amaranthes, répandent à l'entour leur encens » délicieux. La jeune et vertueuse bergère, elle-même » humblement prosternée sur les degrés revêtus de gazon, » adressait en ce moment ses vœux au ciel pour le bon- » heur de la terre, et lui offrait les hommages d'un » cœur pur et reconnaissant : etc. »

Je regrette de ne pouvoir citer ce morceau tout entier ; les passages que je viens de rapporter suffiront pour exciter l'intérêt du lecteur, et lui donner une idée du talent de Mme V. M. Je dois ajouter que plusieurs autres descriptions ne sont pas moins remarquables ; telles sont entre autres celles d'un sacrifice de Druides, au cinquième livre ; de la retraite et des amours malheureux d'Elemir, au troisième ; d'une fête religieuse, au neuvième. C'est sur-tout dans ces peintures douces, gracieuses et tendres, que paraît se plaire l'esprit aimable et facile de l'auteur de *Clotilde*. SALGUES.

SUR LES ANCIENS FABLIAUX FRANÇAIS.

AVANT d'entrer dans aucun détail sur les fabliaux français, il nous paraît indispensable de faire quelques observations. Une dame de la cour de Louis XIV, la femme de France qui eut le plus d'esprit, de délicatesse et de grâce, Madame de Sévigné, ne fait aucune difficulté de parler à sa fille des Contes de La Fontaine. Elle les lui envoie, et lui indique ceux qu'elle croit les plus jolis. Georges Dandin, que Molière imita d'un conte de Bocace, fut représenté pour la première fois, et avec

Digitized by Google

un grand succès, dans une fête de Versailles, à la cour de ce même Louis XIV, devant son épouse indulgente et vertueuse, devant MADAME, ce modèle exquis de la politesse, de l'élégance et de mœurs. Durant la vieillesse du monarque, la cour livrée aux intrigues religieuses n'était plus le centre des arts et des plaisirs; mais Paris, moins sérieux que la cour, applaudissait à la gaîté libre et ingénieuse de Regnard. Il supportait même les saillies grossières de Dancourt. Dans un genre d'écrire fort différent, Bayle, célèbre par la pureté de sa vie autant que par sa philosophie indépendante, s'exprimait sans timidité sur des sujets fort délicats. Sous la régence du duc d'Orléans, une extrême licence de mœurs amena dans les expressions une décence exagérée. La comédie devint prude. J. B. Rousseau lui-même, dans ses épîtres et dans ses allégories, affectait un rigorisme déplacé qui faisait trop ressouvenir de ses épigrammes licencieuses. Les deux esprits supérieurs du siècle, Montesquieu et Voltaire, rejetèrent loin d'eux ce bégueulisme du langage. Ils connaissaient leur nation, qui n'aime point à excéder les bornes du vrai. Nous allons parler des vieux fabliaux français; nous rappellerons plusieurs contes de Bocace et de La Fontaine. Nous aurons à cet égard beaucoup plus de circonspection qu'il n'en fallait dans les beaux jours de la littérature. Alors même ce préambule eût été superflu; mais les précautions deviennent nécessaires lorsque tous les mots sont pesés dans de fausses balances, et lorsque certains Laubardemonts littéraires n'ont pas assez d'une hypocrisie.

Parmi les auteurs de nos vieux fabliaux, Rutebeuf est le meilleur sans contredit. Ce fut à la fin du règne de Louis IX qu'il écrivit ses premiers ouvrages. Il mourut comme Jean de Meung la dixième année du XIV^e^ siècle. Pierre d'Anfol, Haiziaux, Jean de Boves, Garin, le Gallois, et plusieurs autres conteurs parurent, vers le même tems; quelques-uns vécurent jusqu'au règne de Charles V. Beaucoup de fabliaux, dont les auteurs sont inconnus, furent composés encore plus tard, et même au quinzième siècle. Aucun poëte un peu célèbre ne cultiva ce genre de composition. Les auteurs et les ouvrages furent long-

Digitized by Google

tems ignorés. Fauchet est le premier qui ait fait mention de ces obscurs écrivains. Sept ou huit d'entr'eux se trouvent placés parmi les cent vingt-sept poëtes dont les noms sont inhumés dans ses recherches. Le comte de Caylus, vers le milieu du dernier siècle, lut à l'Académie des belles-lettres un Mémoire sur nos fabliaux. Il y a quarante années, Barbazan fit imprimer trois volumes de ces vieux contes dans toute la fidélité du texte, fidélité presque toujours rebutante et souvent cynique. Il y joignit un vocabulaire qui pouvait être fait avec plus de méthode. Douze ans après, Legrand d'Aussy les traduisit, ainsi que beaucoup d'autres curieusement ramassés dans les bibliothèques soit publiques, soit particulières. Ces petits poëmes acquirent de l'importance. On parla du talent, de l'invention, du génie même de leurs auteurs. On accusa Bocace d'être leur plagiaire, et d'avoir gardé sur eux un silence ingrat. Cette question sera discutée; mais il faut d'abord jeter un coup-d'œil sur quelques fabliaux diversement remarquables. Commençons par le *Villageois médecin*, puisqu'il se trouve le premier dans le recueil de Barbazan.

Une partie de ce fabliau, dont l'auteur est inconnu, présente les principales scènes du *Médecin malgré lui*, farce qui fit pardonner à Molière la hauteur et la perfection du *Misanthrope*. La querelle du villageois et de sa femme, la manière dont la femme se venge d'avoir été battue, le villageois forcé d'être médecin, guérissant une fille qui n'est pas malade, tout se trouve dans le fabliau, à la différence près qu'il s'agit de la fille d'un roi. Cette première partie du conte a été copiée par Olearius et par Grotius. C'est de Grotius, dit-on, que Molière a tiré le sujet de sa pièce. Peut-être est-ce plutôt des serées de Bouchet, où le fabliau se retrouve tout entier, mais séparé en deux contes différens. La seconde partie vaut pour le moins la première. Sur la réputation du nouveau médecin, les malades accourent en foule au palais. Le villageois a beau protester qu'il ne peut les guérir, et qu'il ignore la médecine. On le menace. Il faut qu'il les guérisse de par le roi. Il reste seul avec eux. « Mes amis, leur dit-il, je vous guérirai;

Digitized by Google

» mais il faut que le plus malade d'entre vous se sacrifie; » Les autres avaleront ses cendres. Soyez tranquilles; » je puis vous garantir que le remède est souverain. » A ce discours, ils se regardent tous en frissonnant, prétendent qu'ils se portent bien et s'enfuient l'un après l'autre. A mesure qu'ils sortent, le roi les interroge tour-à-tour, et chacun s'avoue guéri. Le docteur est comblé de louanges et de bienfaits. Il devint riche, ne battit plus sa femme, et la remercia toute sa vie de l'avoir fait médecin.

La Bourgeoise d'Orléans est l'aventure d'une autre femme qui fit battre son mari et qui le rendit content, mais qui ne le fit pas médecin. Toute analyse serait superflue. On sait que ce fabliau se retrouve dans Bocace et dans La Fontaine. Il suffit de lire dans le recueil de Barbazan l'original prétendu pour reconnaître au langage qu'il fut composé vers la fin du quatorzième siècle, par conséquent après la mort de Bocace. Il en est de même du *chevalier qui confessa sa femme.* C'est un des fabliaux les plus piquans. On le retrouve encore dans Bocace et dans La Fontaine. Il est aussi dans les cent nouvelles de la cour de Bourgogne; et mieux, quant au fonds, que partout ailleurs, comme on en pourra juger par une analyse rapide et discrète. Un chevalier, de retour d'un long voyage, avant de paraître aux yeux de sa femme, se déguise en prêtre et la confesse. Elle s'accuse d'avoir aimé tour-à-tour un écuyer, un chevalier et un prêtre. Le mari furieux se découvre. Bien loin de se déconcerter, la femme lui dit en riant: Je vous ai reconnu. N'étiez-vous pas écuyer avant d'être chevalier? Maintenant vous voilà prêtre. Le mari lui fit des excuses. La Fontaine a imité Bocace, et les littérateurs italiens assurent que Bocace a raconté une aventure réelle. Elle a dû même se répéter souvent en France, et plus encore en Italie, quand les maris étaient jaloux et les femmes dévotes. Cela tenait aux mœurs du tems, et l'institution par sa nature indiquait assez comment on peut savoir les secrets des autres. Ce ne sont pas seulement les maris jaloux qui ont su tirer parti du tribunal nommé de la pénitence, pour obtenir

Digitized by Google

des aveux que l'on ne fait point ailleurs. Philippe II, roi d'Espagne, s'en servait très-utilement, sans pourtant se déguiser en confesseur. On voit dans les Mémoires du cardinal de Retz, et dans ceux du conseiller d'état Lenet, que l'usage en était connu durant la guerre de la Fronde. Oserons-nous le dire? C'est une perfection qui manque à la religion protestante. Si l'on trouve un peu d'inconvénient à côté de tant d'avantages, cela ne doit détourner ni les femmes, ni personne, d'une pratique aussi salutaire que la confession. Les meilleures choses ont leur côté défavorable, quelquefois même leurs dangers; et la confession sans contredit est au premier rang des meilleures choses.

Le lai d'Ignaurès ou du prisonnier rappelle l'aventure du troubadour Cabestaing. Nous la retrouvons souvent. Bocace, dans sa nouvelle de la comtesse de Roussillon, a suivi, comme il le dit lui-même, les traditions provençales. Mais Renaud, l'auteur du fabliau français, en croyant peut-être embellir beaucoup cet événement tragique, en a fait un modèle de ridicule et d'extravagance. Ignaurès est un chevalier breton fort amoureux, non pas toutefois d'une seule dame. Il aime et trompe à-la-fois douze femmes, ce qui certes n'est pas conforme aux mœurs chevaleresques. Elles se font des aveux mutuels. Par une convention qui n'est pas moins bizarre que tout le reste, Ignaurès demeure l'amant de la première femme qu'il a choisie. Les douze maris finissent par tout savoir, et ne sont pas aussi indulgens que les dames. Ils font périr le chevalier breton. Ils se vengent de leurs femmes par un festin sanglant que le souvenir de Gabrielle de Vergi vous désigne assez; et les douze amantes fidelles meurent bientôt sans vouloir prendre aucune autre nourriture. Il est difficile de concevoir comment une imagination dépravée et l'excès du mauvais goût ont pu parvenir à rendre si absurde et en même tems si glacial un sujet dont la catastrophe est horrible, mais qui intéresse au plus haut degré lorsqu'il n'est point travesti; tant la véritable passion sait tout embellir!

Il y en a dans Auccassin et Nicolette; et, puisque ce petit roman mêlé de prose et de vers est compté au

Digitized by Google

nombre des fabliaux, il faut avouer que c'est de beaucoup le meilleur de tous ceux qui paraissent avoir une origine française. Cet ouvrage, de quelque étendue, est aujourd'hui connu de tout le monde. Avant même que Sédaine en eût fait un opéra comique, il avait été fort heureusement rajeuni par Lacurne de Sainte-Palaye, le savant le plus instruit sur notre ancienne littérature, et celui qui dans ce genre a rendu les plus grands services. Rien de plus intéressant et de plus naïf que les amours d'Aucassin *le damoiseau* et de Nicolette *sa douce amie*. La captivité de Nicolette, sa fuite nocturne, cette voix qui gémit et qu'elle reconnaît en passant auprès d'une tour; le discours qu'elle tient au *gentil bachelier;* la boucle de cheveux blonds qu'elle lui jette, et qu'il reçoit avec transport à travers les barreaux de sa prison; le soldat en sentinelle, qui, du haut de la tour, aperçoit la jeune fille, et, dès qu'il voit arriver ses camarades, l'avertit, dans une chanson qu'il improvise, de prendre garde aux soldats méchans; la petite cabane que Nicolette se construit dans la forêt, son joli message à Aucassin et l'arrivée du damoiseau: tous ces détails sont charmans. La suite vaut beaucoup moins. On voit avec peine les deux amans pris par les Sarrasins, ensuite séparés pendant plusieurs années; Nicolette emmenée à la cour du roi de Carthage; ce roi revoyant en elle sa fille perdue en bas âge; et Nicolette abandonnant son père, qui veut la forcer d'épouser un musulman que l'auteur appelle un païen. Mais on retrouve tout l'intérêt du commencement, lorsque Nicolette, déguisée en ménestrel, chante à Aucassin lui-même les amours d'Aucassin et de sa mie, ce qui amène, avec beaucoup de naturel, la reconnaissance et le mariage des amans. Pourquoi faut-il que des discours impies défigurent ce fabliau plein de grâce? Le vicomte de Beaucaire, voulant guérir Aucassin de son amour pour une fille inconnue, lui fait un sermon fort édifiant sur le paradis et sur l'enfer. Aucassin n'en est point touché. Il répond en mauvais chrétien qu'il veut Nicolette et non pas le paradis, où il n'entre que des moines fainéans et de vieux prêtres; que les rois illustres, les chevaliers morts

Digitized by Google

glorieusement, les écuyers fidèles vont directement en enfer; qu'il prétend y aller comme eux; qu'il y rencontrera les ménétriers amis de la joie, les belles femmes qui ont eu le cœur tendre, et que, s'il peut s'y trouver avec Nicolette sa mie, il n'en demande pas davantage. Ces impiétés ne sauraient nous pervertir. C'est pour démontrer combien elles sont répréhensibles qu'il est important de les citer.

Rutebeuf, le plus original des auteurs de fabliaux, mérite un article à part. Dans l'un de ses contes, une jeune fille séduite prend l'habit de cordelier : mais une dame charitable et sage s'aperçoit du déguisement, sauve la jeune fille, et force le moine séducteur de contribuer à l'établissement de celle qu'il a voulu perdre. La dame, en reprochant au béat sa conduite coupable, l'appelle hypocrite, et même *papelart*, mot fort usité dans les fabliaux, ce que nous observons en passant, mais sans vouloir en tirer de nouvelle conséquence, et seulement pour conserver la tradition. Du reste, les déguisemens de ce genre n'étaient que trop communs, et le journal de l'Etoile en présente un exemple sous le règne de Henri III. *Le Testament de l'Ane* est un conte plus gai. Un curé vit mourir son âne, fidèle et vieux serviteur. Il crut, par reconnaissance, devoir l'inhumer en terre sainte. On va conter la chose à l'évêque, gourmand, buveur et dépensier : « Tant mieux, dit-il, nous » aurons une amende. » Il fait venir le curé, le gronde et le menace saintement. « Messire, » répondit le curé, car aucun prêtre n'était appelé monseigneur, « l'âne dont vous parlez m'a servi vingt ans. Il amassait une » livre chaque année, et voici vingt livres qu'il vous » lègue par son testament. Que Dieu, reprit l'évêque » en tendant la main, pardonne au défunt tous ses pé» chés, et lui accorde son saint paradis! Amen. » Vingt livres paraîtront fort peu de chose; mais c'était beaucoup alors, et tout est bien renchéri.

Nous avons du même Rutebeuf un fabliau fort remarquable pour le tems. A l'exception du préambule, il ne présente qu'un dialogue entre deux amis dont l'un est croisé. Celui-ci veut persuader à l'autre d'aller aussi

Digitized by Google

combattre les infidèles. Il lui fait observer qu'il a une âme raisonnable; or, quand on est sûr d'avoir une âme raisonnable, on doit partir pour la Terre-Sainte. C'est, comme on voit, de la logique transcendante. Les diverses réponses du non-croisé sont plus conformes à la raison ordinaire. En voici la substance : « Ami, vous voulez » que pour aller conquérir un pays lointain, dont on ne » me laissera rien, j'abandonne ma femme, mes enfans » et mon héritage. On sert Dieu à Paris comme à Rome; » on gagne le paradis sans faire le voyage d'outre-mer. » Que ne prêchez-vous ces riches abbés, ces gros doyens, » ces prélats qui se sont voués au service de Dieu? Ils ont » ici bas tous ses biens; et c'est nous que l'on exhorte » à l'aller venger! Cependant que leur importe la grêle » ou l'orage? Les revenus leur viennent en dormant. Sans » être aussi riche, je dors bien comme eux; je vis en » paix avec mes voisins; et je ne suis point las de ce » genre de vie. Vous aimez les hauts faits d'armes. » Allez combattre; et dites de ma part au Soudan que » s'il vient m'attaquer, je saurai me défendre; s'il n'en » fait rien, qu'il règne tranquille; je n'irai pas le détrô- » ner. D'ailleurs une chose m'étonne. Grands et petits » vont en foule visiter cette terre sacrée; leur âme est » sanctifiée, sans doute : comment se fait-il qu'à leur » retour ils ne soient que des bandits? De plus, je vous » dirai à l'oreille que je passe hardiment un ruisseau; » mais de Saint-Jean d'Acre jusqu'ici, l'eau est profonde » et il y en a trop. Enfin, Dieu est par-tout, vous le » dites sans cesse. Il est donc en France. Il ne s'y ca- » chera pas exprès pour moi. » Au dix-huitième siècle, on ne parlait pas plus nettement sur les croisades. Cependant ce philosophe du tems de Louis IX se laisse brusquement convaincre, et cette fin était apparemment nécessaire pour faire passer le reste. En des siècles plus éclairés, on a vu les talens du premier ordre attaquer un préjugé, et pourtant fléchir le genou devant le nom du préjugé même. Il faut savoir excuser ceux qui croyent ne pouvoir mieux faire, et savoir apprécier ceux qui font mieux.

L'*Ordre de Chevalerie*, fabliau d'un auteur inconnu,

Digitized by Google

est digne d'une attention particulière. Fauchet et Duchêne en ont parlé. Lacurne de Sainte-Palaye en a recueilli trois versions en vers. Avant lui, le savant et judicieux Ducange en avait cité une version en prose; mais elle est évidemment du quinzième siècle. L'original est du treizième. L'auteur conte une aventure arrivée, dit-il, en terre *païenne*, à un guerrier vaillant, à un Sarrasin *loyal*, à Saladin. Un Français, un prince croisé, Hugues de Tabarie, seigneur de Galilée, est fait prisonnier dans un combat. On exige cent mille besans pour sa rançon. Il désespère de les trouver, quand il vendrait sa principauté. Saladin, persuadé que les amis du chevalier lui prêteront la somme entière, lui fait promettre de revenir dans deux ans, s'il ne peut effectuer sa rançon: mais il veut qu'avant de partir le Français l'arme chevalier. En conséquence, Hugues de Tabarie lui fait laver le visage, raser la barbe et couper les cheveux. On n'oublie ni le bain, symbole de la pureté de l'ame, ni le lit, image du paradis, ni la chemise, emblème de la candeur, ni la robe de pourpre, signe évident qu'un chevalier doit verser son sang pour la foi. Hugues de Tabarie recommande au soudan de haïr le mensonge, d'entendre chaque jour la messe, de jeûner tous les vendredis en l'honneur de la passion, et de voler au secours des dames. Saladin reconnaissant accorde au prince la liberté de dix chevaliers. Le Français lui rend grâce, et lui dit: « Tu m'as conseillé d'emprunter à mes amis ce qu'il faut » pour ma rançon. Tu es maintenant mon ami: prête- » moi ce que je dois au grand Saladin. » A ces mots, cinquante émirs, appelés par Saladin, contribuent tour-à-tour; Saladin complète la somme, fait présent au Français des cent mille besans, et le renvoie sans rançon. Il y a là des traits d'Orosmane. Mais nous avons d'autres choses à remarquer. Un monarque musulman se faire armer chevalier! cela nous paraît une fable étrange. Eh bien! nos vieux historiens affirment que Saladin reçut en effet l'ordre de chevalerie des mains de Honfroi de Thoron son prisonnier. Plus tard, l'émir Facardin fut armé chevalier par l'empereur Frédéric second. Rien n'oblige à croire que des Musulmans aient promis d'en-

Digitized by Google

tendre chaque jour la messe, et de jeûner tous les vendredis en l'honneur de la passion. Mais, en laissant de côté ce qui appartient moins au poëte qu'à l'époque où il écrivait, on doit le louer d'avoir osé, durant les croisades, rendre hommage à la mémoire récente de Saladin, vainqueur des croisés, et le plus grand prince de son tems, quoiqu'il fût contemporain de Philippe-Auguste.

Des fabliaux assez nombreux roulent sur des sujets de dévotion; et dans plusieurs, Notre-Dame joue un rôle considérable. Sa protection est regardée comme un infaillible moyen de se tirer d'affaire en ce monde et en l'autre. Ici c'est un sacristain, ou même une sacristine, qu'elle ramène dans la bonne voie après de longs égaremens. Là, c'est une abbesse enceinte dont elle escamote l'enfant, et dont elle conserve la réputation. Tantôt elle s'intéresse pour un moine libertin; tantôt même elle sauve de la corde un voleur dévot. Ceci est plus extraordinaire encore: un jeune païen, nouveau marié, s'avise, en jouant dans une place de Rome, d'attacher son anneau nuptial au doigt d'une statue. Il ignorait que c'était celle de Notre-Dame. La statue, par miracle, plie le doigt et garde l'anneau. Depuis ce tems le jeune marié, forcé par miracle à la continence, s'imagine qu'il est ensorcelé. Il va trouver le pape Saint-Grégoire, qui ne voulant point, dit l'auteur, avouer qu'en ce point l'église manquait de pouvoir, ordonne aux deux époux de continuer à être sages. Enfin, dans un songe, Notre-Dame apparait au jeune homme, et lui commande de faire faire une statue entiérement pareille à la figure qu'il voit. L'ordre est exécuté. On porte la statue nouvelle à Sainte-Marie de la Rotonde. Elle avait au doigt l'anneau. Le jeune marié le lui redemande humblement. Elle le lui rend, et n'exerce plus ses droits d'épouse. L'auteur en conclut que Notre-Dame est bonne, mais qu'il ne faut pourtant pas *se jouer à elle*. On serait injuste de soupçonner ici quelque intention maligne. Ces contes se lisaient dans les couvens, au réfectoire; ils édifiaient les auditeurs et les lecteurs.

Comment ne pas remarquer le fabliau intitulé: *La cour de Paradis*? Fontenelle, suivi par bien d'autres,

a

Digitized by Google

a cité sans ménagement les étranges discours que nos premiers auteurs dramatiques font tenir au Père-Éternel. Nous ne sommes pas aussi avancés qu'au tems où écrivait le discret Fontenelle ; mais en étant beaucoup plus réservés que lui, nous ne pouvons cependant nous dispenser d'analyser rapidement un ouvrage où le mélange des idées galantes, féodales et religieuses, fait si bien éclater le triple caractère que les mœurs publiques imprimaient à la littérature. Le maître du paradis annonce un mois d'avance, qu'il veut tenir une cour plénière le jour de la Toussaint. Il fait inviter, en cérémonie, tous les grands dignitaires qui composent la hiérarchie. Au jour marqué, les chérubins, les séraphins, les anges, les archanges, ayant Gabriel à leur tête, entrent en voltigeant et caracolant dans les airs. Ils chantent en chœur le *Te Deum*. Ils sont suivis des patriarches parmi lesquels l'auteur place saint Jean-Baptiste. Après viennent successivement les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les innocens, les vierges, les veuves, les femmes mariées. Chacun de ces différens groupes chante un refrain différent, mais toujours un refrain d'amour. Les quatre évangélistes, distribués aux quatre coins de la salle, jouent des airs de cor avec variations. Quand tout le monde est entré, Jésus ordonne à Pierre de fermer la porte, et de *n'ouvrir qu'à gens connus*. Marie danse avec son fils, et chante un petit air où elle invite les assistans à s'embrasser *de par l'amour*. Jésus, dans un autre air, les invite à le regarder, et à voir s'il n'est pas bien aimable. Madeleine en convient, et lui chante un madrigal fort tendre. Jésus la prend par la main, danse avec elle, en chantant qu'il *tient par la main sa mie et s'en va plus joliment :* à quoi toute l'assemblée répond en chorus par un cantique de jubilation. Cependant, malgré les neuf chœurs de la musique céleste, on entend des cris douloureux : ils viennent des ames du purgatoire. Ces ames crient d'autant plus fort que l'on se réjouit là haut. Saint Pierre attendri et assourdi intercède auprès de Notre-Dame. Notre-Dame intercède auprès de son fils, qui n'a rien à lui refuser. Les ames qui ont fini leur tems d'épreuve

Digitized by Google

entrent sur-le-champ en paradis pour chanter et danser avec les bienheureux. Les autres cessent au moins de souffrir durant toute la fête; et depuis ce tems, à ce que l'auteur assure, les flammes du purgatoire ne manquent pas de s'éteindre chaque année le jour de la Toussaint et le jour de Pâques. Ici, comme ailleurs, le scepticisme est prudent; mais nous devons tous désirer que cette opinion soit conforme aux saines croyances.

Il est impossible de négliger le fabliau qui a pour titre *Saint Pierre et le Jongleur*. On connaît l'aventure de Saint Guilain qui joua aux trois dés contre le diable l'ame d'une pécheresse mourante. Le diable trichait: il amena trois six; c'était le point le plus fort: Saint Guilain fit un miracle; il amena trois sept, et gagna son ame. Le tour n'est pas mal. En voici un meilleur; aussi est-il de Saint Pierre. Le diable, en allant faire sa tournée, avait laissé la garde des ames damnées à un nouveau venu, ménétrier de profession, et joueur déterminé. Saint Pierre à la porte du paradis guettait la sortie du diable; il court en enfer; il avait en poche dés tout neufs et beaux écus au soleil. Il tente le ménétrier qui joue une ame, puis dix, puis cent, puis mille, et perd toujours; car, selon la réflexion de l'auteur, il jouait contre un homme à miracles. Saint Pierre le console, le flatte, lui fait observer que l'on ne perd pas toujours. Le ménétrier résiste long-tems, prend les dés, les laisse, les reprend, fait son va-tout. Saint Pierre gagne, et emmène tout l'enfer en paradis.

Nous le répétons, les écrivains composaient de bonne foi ces pieuses nouvelles. C'est contre leur intention qu'elles sont ridicules; mais il faut leur rendre une justice complète. Si leur zèle n'est pas selon la science, il est selon la bonté. Les saints chez eux sont constamment secourables. Y eût-il même une grande hérésie à sauver tout l'enfer, malgré l'éternité des peines, on ne doit pas condamner l'auteur avec autant de sévérité que s'il eût damné tout le paradis. La même tolérance se retrouve partout. *Le lai de Courtois*, par exemple, est un fabliau tiré de l'évangile. C'est l'enfant prodigue; l'une de ces paraboles touchantes où le fondateur du

Digitized by Google

christianisme a prêché avec une simplicité admirable l'indulgence et le pardon, ces dogmes qui ne divisent pas, et dont l'observation fidèle aurait épargné bien des larmes au genre humain.

Nous ne parlerons point du *purgatoire de Saint Patrice*, conte ridicule sans être piquant. Il est de Marie de France qui écrivait à la fin du treizième siècle, et que, malgré son nom, il ne faut pas prendre pour une princesse. Cette femme poète a traduit en vers français les fables d'Esope, d'après une version anglaise, comme elle nous en instruit elle-même. On doit observer que parmi ces fables, il en est qui ne se trouvent que dans Phèdre. Cependant, depuis Avien qui vivait au second siècle, selon les uns, au cinquième, selon les autres, le nom de Phèdre ne se rencontre nulle part. Les auteurs du moyen âge ne font point mention de ce fabuliste, et l'on sait que Pierre Pithou le publia, pour la première fois, à la fin du seizième siècle, et cent cinquante ans après l'invention de l'imprimerie. N'aurions-nous pas toutes les fables d'Esope? en existait-il autrefois des manuscrits plus complets? Ce sont des questions qu'il est difficile de décider. Au reste, elles sont étrangères à la matière que nous traitons. Ce qui lui appartient essentiellement, c'est de faire remarquer une traduction considérable parmi les écrits des fabliers. Nous allons trouver partout des traces d'imitation dans les ouvrages de ces prétendus inventeurs. La partie vraiment originale de ces ouvrages nous a fourni beaucoup d'observations sur les mœurs et l'esprit du tems. Ici notre examen ne se bornera point à ces objets. Il ne faut pas craindre l'austérité d'une discussion littéraire que nous tâcherons d'animer, d'orner même, autant que le sujet le permettra.

M. J. C.

(La suite à l'un des numéros prochains.)

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique.* — *Le Présent de Noces* ou *le Pari.*

S'il ne s'agissait, pour faire un bon opéra comique, que de savoir écrire les vers libres facilement et agréablement, d'entendre bien le dialogue et d'y semer les traits d'esprit, l'auteur du *Présent de Noces* aurait pu se flatter d'un brillant succès. Malheureusement ces talens, quoique rares, ne suffisent pas, même pour une pièce en un acte. On veut qu'elle ait un plan; qu'elle présente quelque chose de neuf dans l'intrigue, dans les situations ou du moins dans les caractères; et tout cela manque au nouvel opéra. Valmont, jeune homme très-sentimental, et St.-Phar, assez mauvais sujet, font la cour à Mélise, jeune veuve assez capricieuse. Amis, quoique rivaux, ils s'entendent assez bien pour fondre leur différend dans une gageure. Ils prennent la journée entière pour faire valoir leurs prétentions auprès de Mélise; celui qui obtiendra d'elle le témoignage le plus décidé de son affection, gagnera cinq cents louis et aura le champ libre. En effet, St.-Phar et Valmont obtiennent l'un après l'autre un tête-à-tête avec Mélise; elle se moque du premier, tout en lui laissant beaucoup d'espoir; elle tourmente le second et le désespère. Mais on se souvient de ce que chante Denise dans l'*Epreuve villageoise* :

> La France part l'âme ravie;
> André s'en va bien humilié;
> Mais si là qui croit faire envie,
> Finira par faire pitié.

C'est aussi ce qui arrive dans le *Présent de Noces*. Après avoir causé avec Mélise, St.-Phar et Valmont lui écrivent pour la presser encore plus vivement de se décider. Elle leur répond à tous deux, et ses billets sont en quelque sorte la parodie l'un de l'autre. Celui de St.-Phar commence par des éloges et finit par un congé; celui de Valmont débute par une réprimande et se termine par un consentement à l'épouser. Voilà toute l'intrigue de la pièce, car un valet de St. Phar et une soubrette de Mélise n'y prennent qu'une part très-superflue : on voit qu'ils n'ont été introduits dans la pièce que pour la faire durer un peu plus long-tems.

Digitized by Google

On sait que le public, sur-tout aux premières représentations, fait moins attention au style et aux détails d'un ouvrage, qu'à l'intrigue et aux situations; le style aurait pu seul sauver le *Présent de Noces*; aussi le naufrage a-t-il été complet, sans bruit cependant, sans orage; le vaisseau a coulé tout doucement, et la tempête ne s'est déclarée que lorsque des amis indiscrets ont prétendu le relever.

La musique de cet opéra est, dit-on, le coup d'essai d'un jeune homme. Nous aimons à croire qu'il est en effet bien jeune; qu'il appartient encore à cet âge où la mémoire est dans toute sa force, et si richement meublée qu'elle ne permet pas à l'imagination de se développer. Tout ce qu'il a prouvé dans cet ouvrage, c'est qu'il entend bien la composition et qu'il a beaucoup de musique dans la tête. Il faut l'attendre à une seconde production, et souhaiter qu'elle fasse plus d'honneur à son imagination qu'à sa mémoire.

V.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Nous ne pouvons que nous répéter dès le début de cet article, et rappeler celui de l'article précédent : attendons sur la guerre entre les Russes et les Turcs les récits officiels, les relations consignées dans la gazette de Pétersbourg, et ne croyons sur parole, ni les lettres de Constantinople insérées dans les journaux allemands, ni les feuilles hongroises les plus mal instruites, quoiqu'elles soient voisines du théâtre des événemens. Ici, par exemple, après ce qui s'est passé, il est difficile de croire au bruit répandu en Allemagne, accrédité par la gazette de Vienne, et accueilli par nos journaux, que les Russes aient éprouvé devant Silistria une défaite complette : nos journaux, il est vrai, invitent le lecteur à se défier de l'exagération orientale, et nous insistons fortement sur cet avis donné à la crédulité européenne.

Il est possible qu'en effet, dans une entreprise nouvellement tentée pour suivre leurs succès au-delà du Danube, les Russes aient trouvé une résistance inattendue, et de nouvelles forces turques en mouvement devant eux; mais voici ce que la gazette de Vienne nous donne pour certain, et que nous sommes loin de regarder même comme possible. L'exagération est ici évidente, sur-tout quand on compare à la force réelle des corps engagés la perte prétendue que les Russes ont faite.

« Le 1er novembre, dit cette gazette, citant une lettre de Constantinople du 19 décembre, le bruit du canon de Tophana a annoncé la victoire remportée le 22 octobre, près de Silistria, sur l'armée russe qui assiégeait cette forteresse.

» D'après le rapport envoyé ici par le grand-visir, le combat commencé le matin, aurait duré jusqu'à la nuit, et aurait coûté 10,000 hommes aux Russes, qui ont attaqué sur toute la ligne le camp des Turcs, près du village de Tatarissa. On s'est battu principalement à l'arme blanche, et Muchtar pacha arrivé tout-à-coup avec sa cavalerie albanaise a décidé l'affaire. Les Russes se sont retirés dans leur camp retranché près de Silistria. Deux jours avant, la

Digitized by Google

garnison avait fait une sortie qui avait coûté *également dix mille hommes aux assiégeans.*

» Le 8 novembre, la Porte reçut un rapport détaillé du grand-visir, sur une bataille décisive qui a eu lieu entre les deux armées, et dans laquelle les Russes ont essuyé une défaite complète, et ont été, *dit-on*, contraints d'évacuer entièrement la rive droite du Danube, après avoir laissé beaucoup d'artillerie, de munitions et de bagages. Cependant l'infanterie seule réussit à passer le fleuve, tandis que la cavalerie qui couvrait la retraite, fut obligée de prendre un détour, les Turcs ayant détruit les ponts, et de passer le fleuve près de Matschin; cette cavalerie fut toutefois vivement poursuivie par les Turcs, et au départ du courrier du grand-visir, elle avait dû laisser en arrière beaucoup des siens que les Turcs avaient fait prisonniers. »

Tout est obscur, tout est inintelligible dans cette équivoque relation. Qu'est-ce qu'une sortie où les Turcs, assiégés dans Silistria, tuent dix mille hommes aux assiégeans? Qu'est-ce qu'une attaque d'un camp retranché, où, deux jours après avoir perdu dix mille hommes, les Russes vont en perdre dix mille autres? Cette bataille est-elle celle qui a obligé les Russes à repasser le Danube, ou bien y en a-t-il eu une seconde décisive? En ce cas, quel jour a-t-elle été donnée? en quel lieu? Il ne manque que ces légères circonstances, et dès-lors, il est non seulement permis, mais il est de toute nécessité, de suspendre son jugement sur des événemens de cette importance, rapportés avec des détails qui les rendent si peu dignes de foi.

Il ne faut pas oublier, en cette circonstance, que la Porte est influencée par le ministère anglais, que ce ministre, M. Adair, a toutes les facilités pour répandre en Allemagne les bruits favorables à sa cause, qu'il peut au moins donner à des événemens ordinaires une couleur très-brillante, et présenter un avantage pour une victoire signalée, un échec pour une défaite totale. De tout ceci, les positions feront foi, et les quartiers-généraux, une fois bien connus, confirmeront seuls ou détruiront la nouvelle: c'était, pendant nos dernières campagnes, la réponse constante d'un homme de sens aux distributeurs de fausses nouvelles, toujours empressés de démentir ou d'atténuer les nouvelles positives: lui contestait-on une des victoires de l'Empereur, ou cherchait-on à en affaiblir les résultats;

Digitized by Google

où est son quartier-général? disait-il, et le lieu désigné, comparé au point de départ connu, disait assez de quel côté était la vérité.

L'influence de M. Adair sur le ministère ottoman, vient cependant de céder, dans une circonstance importante, à la prudence que le gouvernement a cru devoir observer, et à l'énergie du ministre français. Un factieux des Sept-Iles, nommé Dandrini, avait été arrêté par ordre du chargé d'affaires de France, et il était détenu au palais de l'ambassade. M. Adair s'est avisé de réclamer ce factieux, et à quel titre? Comme sujet de l'Angleterre; et il a fait parvenir au gouvernement turc sa demande tendante à être mis en possession de cet individu. Dans le premier moment, il paraît que la Porte consentit à ce que Dandrini fût remis aux mains des Anglais, mais M. de Latour Maubourg refusa énergiquement de le rendre, déclarant qu'il regarderait tout acte à cet égard comme un outrage fait à son gouvernement. Dès ce moment, la Porte a rejeté la demande de l'ambassadeur anglais; elle a fait plus, elle a ordonné qu'une nouvelle garde d'honneur fût mise au palais de France, pour en assurer la plus parfaite inviolabilité.

Le roi de Prusse est rentré dans sa capitale, après un séjour de trois ans à Kœnisberg: un poëte a cru lui faire sa cour en lui disant qu'il revenait *du sein des frimas du Nord, et du milieu des hordes errantes;* le compliment n'a pas paru très-bien tourné, ni l'idée fort ingénieuse. Quoi qu'il en soit, le 23 décembre a été un jour de fête et d'allégresse pour la ville de Berlin. Le roi avait défendu toute disposition dispendieuse, il avait demandé la réception la plus simple; on cite même des réglemens de police à cet égard, dont le caractère est fort singulier. LL. MM. ont fait leur entrée à midi, au bruit des cloches et de l'artillerie. Le roi, accompagné des princes ses frères, était à la tête de sa garde; la reine et les princesses étaient dans une belle voiture offerte par la ville de Berlin; les rues étaient remplies d'une foule immense; le drapeau blanc flottait sur toutes les églises et les édifices publics; le soir, la ville a été illuminée.

L'annonce d'un second voyage à Paris du colonel Krusemarck par ordre du roi, a paru d'un augure favorable et a dû ajouter à l'allégresse publique; il est à remarquer que les souverains étrangers n'ont jamais eu de relation et

Digitized by Google

de rapprochemens avec l'Empereur des Français, sans qu'au milieu de leurs capitales, on n'ait conçu des sentimens d'espérance, et cette sorte de satisfaction que donnent à l'avance l'idée d'un bienfait attendu, et celle d'un avenir plus heureux. Depuis ce moment, le gouvernement a annoncé qu'il s'occupait de la réorganisation de la banque, de la caisse de commerce et des autres établissemens publics; un emprunt est ouvert en Hollande avec beaucoup de succès. Le ministère ne flatte cependant pas la nation par des promesses inconsidérées, et ne lui présente pas les tableaux illusoires d'une situation prospère; il déclare au contraire « que les circonstances ne sont pas encore » favorables au retour du crédit public, et qu'en général, » ce serait tromper la nation que de la flatter du prompt » retour de cette prospérité toujours croissante dont l'Etat » jouissait avant la dernière guerre. » Cet aveu du ministère était tellement prévu, et les suites d'une guerre si désastreuse étaient tellement inévitables, qu'il n'a produit aucune sensation désagréable; les effets publics ont haussé avec une étonnante rapidité. On sait qu'on va mettre en circulation des billets du trésor pour la valeur de deux millions d'écus de Prusse; ils sont de la valeur de quatre francs de notre monnaie à-peu-près, et seront reçus dans toutes les caisses publiques; ils sont destinés à faciliter la circulation intérieure, et à suppléer à la rareté du numéraire; peut-être est-il à craindre que de si petites coupures n'aient un effet contraire, que l'expérience a prouvé parmi nous être inévitable.

C'est aussi de mesures financières que s'occupe le ministère autrichien pour acquitter les dettes qu'ont fait contracter à la nation la guerre et les stipulations qu'il a fallu consentir au profit du vainqueur. Les moyens employés à cet effet méritent d'être remarqués: c'est un coup-d'œil salutaire que celui que l'on jette sur l'état où se trouvent réduits les peuples quand leurs chefs, après les avoir entraînés à la guerre, n'ont eu ni le bonheur, ni l'habileté de les rendre victorieux: on apprend ainsi à apprécier davantage l'état de stabilité, de force, d'abondance et de prospérité intérieure où sont maintenues les nations en faveur desquelles la fortune est toujours fidèle à l'activité, à la prévoyance, à l'infatigable amour du bien public, à tout ce qui constitue enfin le génie politique dans la plus noble acception de ce mot.

On lit, dans le préambule de l'édit, que les contribu-

Digitized by Google

tions de guerre exigent des sacrifices, qu'elles ont été consenties pour obtenir la plus prompte évacuation des troupes françaises, que l'accomplissement du traité peut seul assurer la tranquillité générale. L'édit est terminé par ces mots : « Nous faisant une loi de choisir toujours les voies les plus douces, et de concilier, autant qu'il est possible, les intérêts particuliers avec le bien général, nous demandons à nos sujets de se priver pour un tems de la partie de leurs effets en argent dont ils peuvent facilement se passer, et nous ferons des conditions avantageuses à ceux qui ne sont pas dans le cas de faire gratuitement ce sacrifice à l'état. »

Voici les principales dispositions de l'ordonnance :

1° Tous les vases et meubles d'argent ou d'argent doré, ainsi que les galons ou broderies d'argent des habits, que possèdent les sujets de la monarchie, seront portés à la monnaie ou dans les bureaux d'acquit, avant le 1er mai 1810. Sont exceptés les cuillères et montres d'argent, les cachets, les instrumens pour la broderie, les ornemens de vases qu'on ne pourrait enlever sans les endommager, etc.

2° Les bureaux d'acquit et d'amortissement compteront le marc d'argent fin à 23 flor. 36 kreutzers, et le marc d'or fin à 359 flor. 30 kreutzers argent de convention, pour lesquels objets ils délivreront des obligations provisoires. On établira aussi, pour la facilité du public, un plus grand nombre de bureaux d'acquit, etc., etc., etc.

Pendant ce tems Varsovie revoit l'armée du Grand-Duché rentrer dans ses murs : un *Te Deum* solennel a été chanté, des réjouissances publiques ont eu lieu avec un enthousiasme inexprimable ; quelques jours auparavant l'anniversaire du couronnement de l'Empereur avait été célébré avec la plus grande magnificence, et on y avait vu briller tous les sentimens d'un peuple généreux et reconnaissant. Une illumination d'un nouveau genre avait frappé tous les regards. La garnison de Varsovie avait placé des bougies au bout du fusil, et la marche des troupes ainsi armées formait un spectacle d'un effet très-remarquable. D'autres réjouissances ont eu lieu à l'autre extrémité de l'Allemagne ; à Trieste les sermens de fidélité à l'Empereur ont été reçus avec la plus grande solennité par M. Arnaud, auditeur au conseil-d'état, intendant de cette partie des provinces illyriennes. Le Tyrol est entièrement pacifié, il ne reste plus aucun doute sur le rétablissement de la tranquillité ; les élémens qui pouvaient nous apporter tant

Digitized by Google

d'obstacles, nous ont servi dans cette circonstance; les bandes errantes et cachées dans les montagnes ont été forcées d'en descendre par l'immense amoncellement des neiges, et elles sont venues tomber dans les postes que le général Baraguay-d'Hilliers avait établis autour de ces retraites escarpées et inaccessibles; en outre, quelques partis qui avaient fait la tentative de sortir du territoire et de gagner la Hongrie, ont été atteints, défaits et désarmés. Les courriers arrivent régulièrement, les communications sont sûres. Des députations sont envoyées au gouvernement bavarois de toutes les parties du Tyrol.

Les dernières nouvelles de Madrid n'annoncent que la continuation des bons résultats qu'on devait attendre de la victoire d'Occana : les Anglais paraissent décidés à abandonner la partie qu'ils avaient si mal liée : ils ne se croient plus en sûreté à Badajoz, et pensent à marcher en retraite jusqu'à Lisbonne; les Espagnols vont donc encore une fois acquérir la preuve, et de la loyauté de ces insulaires, et de la réalité de leurs promesses, et de l'efficacité de leurs secours, et du danger de leurs conseils. Les désastres d'Occana et la prise de Gironne ont répandu la consternation dans le midi. Les meneurs s'attribuent réciproquement les fautes qui ont amené cette catastrophe, mais leurs accusations rachètent-elles le sang des victimes? Au surplus, la persuasion commence à seconder l'effort des armes; des écrits répandus dans les provinces méridionales y ont produit un très-bon effet, et dans le mouvement en avant que font les troupes françaises, elles sont toujours arrêtées par des députations qui viennent apporter aux généraux leur acte de soumission, et qui demandent une garnison avec promesse de la traiter amicalement. S. M. a, par divers décrets, accordé la décoration de l'ordre royal d'Espagne à un grand nombre de généraux, officiers, corrégidors, alcades, chanoines, et employés supérieurs dans les ministères, qui avaient mérité cette distinction par leur zèle et leur fidélité; le maréchal Ney est revenu en Espagne, et a repris le commandement d'un des corps de l'armée : les troupes qui passent les Pyrénées occupent et nétoient les provinces du nord des partis qui y errent sans ordre et sans direction.

Le ministère anglais a pressenti l'opinion publique sur l'évacuation de l'île de Walcheren, en publiant des rapports qui constatent le dégât qui y a été fait et les destructions

Digitized by Google

qui seules y auront marqué le passage d'une armée anglaise ; des amas de décombres et d'innombrables sépultures, voilà les monumens élevés dans Walcheren à la gloire du pavillon britannique. Ils ont détruit Flessingue comme arsenal maritime et comme refuge assuré aux vaisseaux de ligne pendant l'hiver; ils le croient du moins, et pensent que le rétablissement du port et de l'arsenal coûtera beaucoup de tems et des frais immenses : ils n'avouent pas que ce n'était pas à Flessingue qu'ils en voulaient, mais aux travaux et aux magnifiques chantiers d'Anvers ; Flessingue était le premier pas à faire, et les Anglais n'ont fait que ce premier pas, en le marquant par la perte de tous les moyens qui leur étaient nécessaires pour continuer l'entreprise ; le climat et la tempête se sont constamment déclarés contre eux, même dans leur retraite ; ils ont couvert les côtes voisines de leurs débris, et nous ont laissé pour prisonniers de nombreuses victimes échappées à la fureur des flots.

Voici les détails authentiques publiés par *le Moniteur* sur la retraite des Anglais et leurs travaux à Walcheren :

« Les Anglais ont fait sauter l'écluse de l'entrée du bassin en minant derrière et dans les bajoyers à une grande profondeur; en sorte que l'explosion paraît avoir attaqué les fondations. Des pierres, des décombres, ainsi qu'un bâtiment chargé de morceaux de bombes, encombrent l'écluse. Les pieux appuyant le revêtement du bassin dans sa partie sud et est ont été coupés au niveau de la mer basse ; tout le revêtement en charpente s'est renversé dans le bassin : il en résulte un grand éboulement de terre. Les plateaux de carénage ont été démolis dans la partie supérieure. L'écluse de chasse, qui communique du bassin au port de commerce, n'a point été endommagée. Le port militaire se trouve obstrué par un grand bâtiment coulé au milieu du chenal à l'entrée des deux jetées ; plusieurs autres petits bâtimens sont coulés dans l'intérieur du port. Dans le port du commerce, il se trouve un bâtiment coulé accidentellement. Le magasin général a été brûlé : tous les angles des bâtimens ont été attaqués en sous-œuvre, et sont par-tout dégradés. Dans le chantier on a détruit jusqu'aux citernes.

» Les parapets et platés-formes des fortifications faisant face à la mer, ont été détruits; les fortifications du côté de terre ont été, au contraire, réparées et gazonnées à neuf ; elles exigeront très-peu de frais pour être mises en parfait état de défense.

» Les pièces d'artillerie que l'ennemi a abandonnées sont

Digitized by Google

encloués et leurs tourillons sont brisés. Une partie du mur de défense du nouveau magasin à poudre a été démolie; les murs principaux existent, mais la voûte est écroulée.

»Les ouvrages avancés paraissent encore en bon état. Les palissades au pourtour du corps de la place et des demi-lunes sont en place; les chevaux de frise avec leurs branches en fer existent.

»Le jour de leur départ, les Anglais ont essuyé un coup de vent qui leur a causé beaucoup d'avaries. Trois transports chargés de chevaux ont péri sans qu'on ait pu rien sauver. Un autre transport chargé de troupes a péri aussi, et, sur environ 300 hommes qu'il portait, on n'en a sauvé que 80. Enfin une trentaine d'autres bâtimens a échoué, et les Anglais y ont mis le feu.»

Mais peut-être les Anglais en retraite à Lisbonne et fugitifs de Walcheren sont-ils plus heureux négociateurs qu'habiles militaires; sans doute cette mission de M. Jackson aux États-Unis, annoncée avec assez d'emphase, aura fait de nouveau fléchir l'indépendance américaine; l'insulte de la Chasapeack est oubliée, et toutes les violations au pavillon fédératif sont consenties. Le ministère anglais a dû regretter vivement d'être obligé d'avouer précisément le contraire; les Américains, révoltés du ton de M. Jackson, n'ont pas cru de leur dignité de l'entendre plus long-tems; il a quitté la résidence du gouvernement, et l'envoyé de S. M. Britannique a été contraint de se rendre à New-Yorck, où, comme simple particulier, il attend les ordres de son gouvernement. Les dépêches de M. Adair lui-même prouvent avec quelle indépendance, avec quel sentiment de sa force et de ses droits l'Amérique a écouté ses propositions. Les négociations sont rompues; une mésintelligence extraordinaire, dit *le Times*, a étouffé dans sa source un arrangement si nécessaire et si désirable pour les deux pays. *Le Times* aurait pu dire, que lorsque les prétentions les plus exagérées et les plus inadmissibles sont présentées avec le ton d'une insultante hauteur, lorsque le ministre qui vient négocier prend le ton d'un vainqueur qui dicte un traité, la mésintelligence ne serait extraordinaire que s'il y avait la toute-puissance d'un côté, et de l'autre l'absence la plus complète de courage, d'honneur et de moyens: or, tel n'était pas l'état des choses dans la présente contestation. M. Jackson proteste bien qu'il n'a point eu l'intention de blesser le gouvernement américain: ce gouvernement

Digitized by Google

cependant, qui avait consenti à l'entendre, ne devait pas être disposé à ne pas l'écouter, et il faut que M. Jackson ait prononcé de ces paroles qui ne peuvent être prises autrement que pour des actes de provocation ou des témoignages de mauvaise foi. La suite de cette correspondance fera voir plus clair dans cette affaire; ce qui est aujourd'hui très-clair, c'est que pour être entendu aux Etats-Unis, il faut que S. M. Britannique y envoie un autre interprète, ou qu'il charge son ministre M. Jackson de s'exprimer tout autrement. Des lettres reçues des Etats-Unis annoncent à Londres que le retour de M. Jackson est prochain.

Le cri public accuse hautement toutes les opérations des ministres; c'est au sein de la cité qu'il retentit le plus vivement. Une enquête est demandée par tous les orateurs. Une grande assemblée a été tenue à l'hôtel-de-ville. Une suite de résolutions, tendantes à obtenir une enquête sur la convention de Centra, l'expédition de Walcheren et la mission de M. Jackson, a été adoptée à l'unanimité, et une adresse a été portée en conséquence aux pieds du trône.

Voici la réponse du roi à la demande d'une enquête formée par la cité;

« Je vous remercie des témoignages que vous me donnez, ainsi qu'à ma famille, de votre respect et de votre attachement.

» La dernière expédition de l'Escaut avait pour but plusieurs objets de grande importance pour l'intérêt de nos alliés et la sûreté de mes Etats.

» Je regrette qu'il n'y ait ici d'accompli qu'une partie de ces objets.

» Je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'ordonner une enquête militaire de la conduite de mes commandans de terre et de mer dans le service réuni; c'est à mon parlement à demander cette enquête, ou à prendre dans sa sagesse telle autre mesure qu'il jugera d'une utilité publique. »

Dans ces circonstances, les observations suivantes du *Morning-Chronicle* ont pu faire une vive sensation en Angleterre.

» C'est le génie de la France, observe Napoléon dans son discours au corps législatif, qui a conduit les armées anglaises. Il aurait pu ajouter que c'est le génie de la France qui a dirigé les conseils de l'Angleterre, aussi bien que ses armées, depuis que les ministres actuels sont à la tête du gouvernement.

» Napoléon a toujours eu en vue d'anéantir le commerce

Digitized by Google

de la Grande-Bretagne ; nos ministres se sont mis en avant et ont achevé ce qu'il n'avait pu faire ; on en peut attester Sir John Moore à la Corogne, lord Wellesley à Badajoz, lord Chatam à Walcheren.

« Si les ministres de la Grande-Bretagne pouvaient terminer le discours qu'ils doivent mettre dans la bouche du roi à la rentrée du parlement, de la même manière que Napoléon a conclu celui qu'il a adressé au Corps-Législatif, nous aurions en vérité un grand sujet de nous féliciter. « Je ne » demande à mes peuples, dit-il, aucun nouveau sacrifice, » quoique les circonstances m'aient obligé de doubler mon » état militaire. » En retournant la phrase, nos ministres auront une péroraison toute faite. « Milords et messieurs, » quoique de fâcheuses circonstances aient diminué de moitié » mon état militaire, cependant je me trouve obligé d'exiger » de mon peuple de nouveaux sacrifices et d'ajouter encore » aux charges publiques ; mais je compte sur le zèle et la » complaisance de mes fidelles communes. »

Si quelque chose pouvait donner à de telles réflexions plus de force encore et d'effet sur l'opinion publique, sans doute ce seraient les nouvelles relations reçues de l'Ile-de-France, et adressées au ministre de la marine par le capitaine général de Caen.

Les Anglais vont y lire avec un vif intérêt que la frégate de l'Empereur, la Caroline, est rentrée à l'Ile-de-France, de retour d'une croisière où elle a rencontré, combattu et capturé plusieurs bâtimens ennemis. Le total du prix des captures s'élève à plus de dix-sept millions. Des lettres de Chine, interceptées sur les bâtimens pris à l'ennemi, prouvent que la domination anglaise, qui veut s'étendre sur toutes les parties du monde, y est partout repoussée et combattue ; et que par-tout ces avides et exclusifs monopoleurs trouvent les gouvernemens en défiance, et les peuples ennemis. Mais voici d'autres événemens plus fâcheux encore.

L'empereur de la Chine a été indigné des tentatives des Anglais sur le territoire de Macao, et a ordonné, du premier mouvement, cessation de tout commerce jusqu'au embarquement des troupes anglaises. Ce qu'il y a de singulier dans l'expédition des Anglais, c'est qu'ils lui ont donné pour prétexte la crainte que les Français et les Espagnols ne vinssent s'emparer de Macao. Le vice-roi de Canton a déclaré qu'il ne consentirait au rétablissement du commerce qu'après le départ de l'expédition, qu'il ne craignait

Digitized by Google

rien des autres puissances, et qu'il saurait bien garder son empire sans le secours des Anglais. Il en résulte que les expéditions anglaises sont arrêtées et peut-être ruinées par cette sorte d'embargo, que les cargaisons ont été payées et ne sont pas livrées aux bâtimens qui les attendent. Les transactions mercantiles de l'Inde, dit l'auteur de l'une des lettres, n'ont jamais éprouvé une pareille crise. Nous sommes, dit un négociant de Calcutta, près d'être ruinés par cette *sage expédition* de Macao, qui a empêché le retour des cargaisons qui nous arrivaient si régulièrement.

Une autre lettre contient le récit de la très-inutile visite faite à Canton par l'amiral anglais avec une suite qui n'en a imposé à personne. Les Anglais ont demandé audience à main armée; mais le gouvernement de Canton a fait bonne contenance, et l'amiral a dû ordonner à tous les Anglais de quitter Canton dans quarante-huit heures. C'est ce départ précipité qui doit occasionner au commerce les pertes les plus considérables, en rompant des relations solidement établies, et qu'une forte défiance empêchera peut-être de renouer de long-tems. On voit que cette époque est peu favorable aux Anglais, et que, s'ils embrassent le monde dans leur système de domination maritime et commerciale, leur orgueil et leurs armes reçoivent à-la-fois des humiliations de l'un à l'autre hémisphère. Libre à l'amiral commandant l'expédition de Macao, d'aller prendre M. Jackson à New-York et de le ramener en Angleterre.

PARIS.

Le premier jour de l'année, S. M. l'Empereur et Roi a reçu les hommages et félicitations des princes, des princesses de sa famille, des grands-officiers de l'Empire et de sa Maison, et des premiers corps de l'Etat. Il a reçu le même jour le corps diplomatique; il a présidé plusieurs fois le conseil-d'état et celui des ministres.

— LL. MM. le roi de Wurtemberg, le roi et la reine de Westphalie sont partis pour retourner dans leurs Etats. Le prince Primat arrivé à Paris, habite le Petit-Luxembourg. Le roi de Wurtemberg a reçu de l'Empereur de magnifiques présens en tapisseries des Gobelins et en porcelaines de Sèvres.

— Dimanche dernier, il y a eu grande parade. L'Empereur a passé en revue la totalité de sa garde suivie de son artillerie, et de tous les équipages de campagne.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXLIII. — *Samedi* 13 *Janvier* 1810.

POÉSIE.

TITYRE ET MÉLIBÉE,

ÉGLOGUE TRADUITE DE VIRGILE (1).

MÉLIBÉE.

Tityre, assis à l'ombre, au pied de ce vieux hêtre,
Tu modules des airs sur ta flûte champêtre :
Nous, hélas! exilés de notre cher pays,
Nous fuyons, nous quittons nos toits, nos prés chéris,
Nous fuyons : cependant tranquille, heureux de l'être,
Tu fais redire en paix aux échos attendris
Le nom, le nom si doux de ton Amarillis.

TITYRE.

Ce repos, ce bonheur, un Dieu me le procure :
Oui, c'est un Dieu pour moi : son autel, je le jure,

(1) Il y a près d'un an que je fus invité à mettre en vers cette Eglogue. Je la traduisis alors telle que je la publie aujourd'hui. Mais si je ne m'étais pas abstenu de relire la traduction de M. Firmin-Didot, je n'aurai pas osé la refaire. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

Du sang de mes agneaux rougira tous les mois.
Puis-je assez l'honorer? Si, comme tu le vois,
Mes génisses, mes bœufs errent sur la verdure,
Si ma flûte, à mon gré, s'accorde avec ma voix;
C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux; mais ce bonheur m'étonne;
Tant dans nos champs, le trouble au loin nous environne!
Ces chèvres, que sans force à peine je conduis,
Je les mène en exil; à peine, hélas! je puis
Entraîner celle-ci, qui sur la roche nue,
Parmi des coudriers, a mis bas deux chevreaux,
D'un troupeau malheureux espérance perdue!
Aveugle que j'étais, tout m'annonçait ces maux:
Des feux du ciel frappés, des chênes s'embrasèrent,
Dans le creux d'un vieux tronc des corbeaux croassèrent.
Mais à quel Dieu, dis-nous, dois-tu ce doux repos?

TITYRE.

Quelle était mon erreur! je croyais, je l'avoue,
Rome à-peu-près semblable à notre humble Mantoue,
Cette ville où souvent, habitans des hameaux,
Nous portons du laitage et de tendres agneaux;
Comme on voit des chevreaux ressembler à leur père,
Et des chiens nouveaux-nés à la lice leur mère.
C'était aux grands objets comparer les petits.
Mais élevant son front sur le monde soumis,
Rome l'emporte autant sur le reste des villes,
Que le cyprès altier sur les roseaux débiles.

MÉLIBÉE.

Quel motif t'amena dans ces fameux remparts?

TITYRE.

Ce fut la liberté, qui, bien qu'un peu tardive,
Enfin jeta sur moi de propices regards:
Elle vit en pitié ma servitude oisive,
Du jour qu'Amarillis, qui seule me captive,
Me fit de Galatée oublier les attraits.
Car, je te l'avouerai, tant que j'en fus l'esclave,
Je n'avais ni l'espoir de briser mon entrave,
Ni les soins qu'exigeaient mes plus chers intérêts.
En vain, pour être aux dieux offerte en sacrifice,

Digitized by Google

Sortait de mes pâtis la plus belle génisse;
En vain, pour les besoins d'une ingrate cité
Je pressais de mon lait le nectar argenté.
Jamais à mon retour, laitage, ni victime
Ne me chargeait la main d'un profit légitime.

MÉLIBÉE.

O belle Amarillis! je ne m'étonne plus,
Si tu faisais alors tant de vœux superflus;
Pourquoi de tes fruits mûrs ton oisive tristesse,
Laissait sur leurs rameaux dépérir la richesse.
Tityre était absent; bois, fontaines, vergers,
Redemandaient Tityre, honneur de nos bergers.

TITYRE.

Eh! que faire autrement pour sortir d'esclavage?
Rome fut mon recours: je ne pouvais ailleurs
Trouver des dieux plus doux, et des destins meilleurs.
Là j'ai vu ce héros qui reçoit mon hommage,
Ce jeune Dieu pour qui de mon plus pur encens
Fumeront les autels douze fois tous les ans.
Allez, comme autrefois, dit-il, vivez tranquilles,
Gardez vos bœufs, domtez vos taureaux indociles.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ton champ te demeure du moins:
Ce champ, s'il n'est pas grand, suffit à tes besoins:
Quoiqu'un terrain pierreux ici nuise à l'herbage,
Et là, qu'un jonc fangeux couvre le paturage.
Tes fécondes brebis, errantes dans ces lieux,
Ne craindront ni les sucs d'une plante sauvage,
Ni d'un troupeau voisin le mal contagieux.
Heureux vieillard! à l'ombre, aux bords de ces fontaines,
Tu pourras des vents frais respirer les haleines:
Sur ce buisson fleuri, borne du champ voisin,
L'abeille qui bourdonne en pillant son butin,
Aux douceurs du sommeil va t'inviter encore.
Là, du haut de la roche où croît le sycomore,
La voix de l'émondeur réjouira les airs.
Cependant, doux objets de tes soins les plus chers,
Les ramiers amoureux, les tendres tourterelles
Feront gémir l'ormeau de leurs plaintes fidelles.

TITYRE.

Aussi le cerf léger dans les plaines de l'air

Digitized by Google

Cherchera sa pâture, et la profonde mer
Laissera les poissons à sec sur le rivage;
Le Parthe et le Germain, dans des climats nouveaux,
De l'Arar et du Tygre iront boire les eaux,
Avant que de mon cœur s'efface son image.

MÉLIBÉE.

Nous dispersés au loin, et sous des cieux divers,
Nous irons de l'Afrique habiter les déserts,
Et les bords de l'Oaxe et la Crète stérile,
Et la froide Scythie, ou, par-delà les mers,
Chez le Breton farouche, isolé dans son île.
Malheureux exilé, ne pourrai-je jamais,
Après quelques printems, revoir mon toit de chaume,
Et ces champs fortunés, mon rustique royaume!
Il faut donc qu'un barbare usurpe mes guérets,
Qu'il moissonne mes blés! c'est pour lui, qu'à grands frais,
Mélibée a semé dans des sillons fertiles!
Voilà donc les effets des discordes civiles!
Va maintenant, travaille, et remplis tes greniers;
Plante, aligne ta vigne et greffe tes poiriers.

Troupeau jadis heureux des soins de votre maître,
O mes chèvres, allez: je ne vous verrai plus,
Couché sur le gazon dans un antre champêtre,
Grimper sur les rochers dans les airs suspendus:
Dociles à ma voix, que vous saviez connaître,
Vous n'irez plus, l'oreille attentive à mes airs,
Brouter le doux cityse et les saules amers.

TITYRE.

Viens encor cette nuit, sur un lit de feuillage,
Reposer sous mon toit; je t'offre du laitage,
Des chataignes, des noix, et mes fruits les plus beaux.
Déjà fument au loin les foyers des hameaux;
Et l'ombre, qui descend du faîte des montagnes,
D'un voile qui s'allonge obscurcit les campagnes.

DE SAINTANGE.

Digitized by Google

LA VOIX D'AMOUR.

ROMANCE.

On aime tout dans celle que l'on aime !
Son pied, sa main, un seul de ses cheveux !
Mais, dans sa voix, c'est le sentiment même ;
L'amour est là, plus encor qu'en ses yeux !
Comment déjà, t'ayant à peine vue,
Fus-je soumis à tes jeunes attraits ?
C'est qu'une fois je t'avais entendue,
Et tout mon cœur fut à toi pour jamais !

O voix d'amour, tu pénétras mon ame !
Je dis : voilà celle que je rêvais !
Tu m'embrasas d'une céleste flamme,
Et tu souris de voir combien j'aimais !

Serment sacré ! la bouche de ma belle
T'a prononcé dans le plus heureux jour ;
La voix d'amour ne peut être infidèle,
Toujours mon cœur croira la voix d'amour !

NOUS ! (de Coriane.)

ROMANCE (1).

J'ÉTAIS seul encor dans la vie,
Et j'avais cru que j'existais !
Avant d'avoir vu son amie,
Comment s'être dit, je vivais !
Il n'est point de bonheur pour vous,
Qui n'avez point encor dit *Nous*.

Je te vis et tu fus aimée,
Je reconnus ta douce loi.

(1) Cette Romance et la précédente, qui sont de l'auteur du *Charme de s'entendre*, et qui ont été mises en musique par M. Champein, se trouvent chez Pleyel, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 8.

Digitized by Google

Ma solitude fut charmée,
Ma vie a commencé par toi.
Tu m'appris ce bonheur si doux,
Ce vrai bonheur d'entendre *Nous!*

Nous, me dis-tu, *demain ensemble*;
Je répétai : *Nous pour toujours.*
Ah! que d'éloquence rassemble
Ce premier *Nous*, *Nous des amours!*
Le voilà ce bonheur si doux;
Bonheur de dire ensemble *Nous!*

Jamais sa première couronne
N'émut tant le jeune guerrier.
Eh! quand un cœur à nous se donne,
Le myrthe n'est-il pas laurier?
Mais le bonheur, oui le plus doux,
C'est de redire ensemble *Nous!*

ENIGME.

J'ai des frères en abondance,
On dirait qu'il en pleut en France;
Chacun d'eux se place en raison
De la science qu'il exerce:
L'un consacre son Apollon
Au vaudeville, à la chanson,
Et l'autre se livre au commerce:
Tel se destine au cabinet;
En lieu que je dois taire un plus petit se met.
Tel se dédie à toute la famille,
Et tel par sa piété brille;
L'un décline les noms des saints du Paradis;
L'autre de poste en poste parcourt chaque pays.
Il est tel parmi nous que le gourmand consulte;
Et tel autre versé dans la science occulte,
Veut du sombre avenir pénétrer les secrets,
Et des âges futurs prédire les effets.
De l'Hélicon sacré traversant les espaces,
L'un chante les neuf Sœurs, et l'autre les trois Graces;
Plusieurs de nous enfin consacrent leurs loisirs

Digitized by Google

Aux théâtres divers, aux dames, aux plaisirs.
Ceux-ci du moins embellissent la vie!
Heureux de ne plus voir, grace à Napoléon,
Ces tems où l'un de nous, sortant de la prison,
Racontait, en tremblant, à la foule saisie,
Les meurtres *de la Force*, ou ceux de *l'Abbaye!*
Chez nous pourtant encore on voit des charlatans,
Tirant un horoscope, interprêtant les songes,
Faisant des contes bleus, débitant des mensonges,
Vantant leur empirisme et leurs orviétans,
Pour tromper, d'autant mieux, les bonnes, les enfans.
Je fais de mes talens un usage plus noble,
Chez moi rien de commun, rien de bas, rien d'ignoble:
Il n'entre personne chez moi,
Qui ne soit distingué par son rang, son emploi.
C'est, par exemple, un préfet de province;
C'est un ministre, un magistrat, un prince,
Un commandant de la légion d'honneur,
Un général, un sénateur;
C'est le grand turc, ou c'est le pape.
Du monarque Persan c'est le premier satrape;
C'est d'un grand roi l'ambassadeur,
Ou c'est le roi lui-même; enfin c'est..... l'Empereur,
Sans complimens, sans hyperbole,
J'assigne à chacun d'eux son rôle.
Je parle d'eux avec sincérité,
Et demandez à Fontenelle,
Il vous dira que ma franchise est telle,
Qu'à ses yeux j'ai toujours été
Le seul qui sans détour ai dit la vérité.

Censeurs, suivez l'exemple que je donne;
Juges, puisqu'il le faut, avec sévérité,
Mais n'offensez jamais personne.

S.....

LOGOGRIPHE.

Contournez-moi, je fais l'ornement d'un jardin;
Retournez-moi, j'exprime le dédain.

S.....

Digitized by Google

CHARADE.

C'est un sot animal qui porte mon premier;
Utile à tout, c'est mon dernier
Qui porte en tout tems mon entier.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *A*.
Celui du Logogriphe est *Alun*, dans lequel on trouve, *un*.
Celui de la Charade est *Afin*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

NOUVELLE THÉORIE DE L'HABITUDE ET DES SYMPATHIES ; par M. DUTROCHET. Un vol. in-8° de 111 pages.

LORSQUE l'on considère toutes les idées fausses, toutes les conceptions déréglées, tous les jugemens injustes, toutes les erreurs enfin dont la faiblesse de notre intelligence est si souvent coupable, on ne peut s'empêcher de s'alarmer de leur nombre et de la fécondité de leur source ; mais, quand on réfléchit que la plupart de ces erreurs, semblables aux monstres de toute espèce, portent en elles les germes de leur destruction, on serait tenté de laisser au tems le soin de nous délivrer des unes, comme nous lui laissons ordinairement celui de nous débarrasser des autres.

Toutefois, parmi ces erreurs il en est qu'il faut distinguer, et contre lesquelles on doit s'élever avec d'autant plus de force qu'elles reposent sur des vérités et qu'elles en prennent souvent les apparences ; elles conduisent à de faux principes, et ont donné naissance à des systèmes auxquels, jusqu'à présent, les charmes d'une imagination riche et brillante n'ont pas encore acquis le droit d'être déraisonnable.

De tout tems, sans doute, on a vu des erreurs de ce genre s'introduire dans les sciences. Des hommes entraînés par un esprit ardent avaient voulu deviner la nature au lieu de l'étudier ; mais ceux qui s'étaient fait des sciences une juste idée, les véritables savans, avaient généralement eu la force de résister à la séduction : satisfaits des résultats immédiats et certains auxquels l'observation des faits les conduisait, ils n'avaient que très-rarement tenté de suppléer par des suppositions aux phénomènes que leurs recherches pouvaient leur découvrir, et dont ils avaient besoin pour lier leurs raisonnemens. Quelque carrière qu'ils parcourussent enfin, l'expérience était leur guide comme la vérité leur but.

Digitized by Google

Cependant, malgré la sagesse de cet exemple, plusieurs naturalistes ont cru devoir aujourd'hui se soustraire à sa sévérité. Dans l'espérance de parvenir, par des chemins nouveaux, à quelques découvertes importantes, ils ont cherché des analogies où il n'en existait point, et par un déplorable abus des abstractions, les choses les plus dissemblables ont été confondues. Malheureusement il semble que l'exemple soit devenu contagieux : le mal s'est étendu, les erreurs se sont multipliées, et au lieu de trouver des censeurs elles ont trouvé des apologistes.

Ces réflexions pourraient naturellement faire penser que l'ouvrage que nous annonçons a été fait entièrement sur le modèle de ceux dont il vient d'être question. Nous nous empressons de détruire ce jugement défavorable en prévenant que la Nouvelle Théorie de M. Dutrochet est fondée sur des principes sages, et qu'elle annonce un observateur attentif et pénétrant ; mais au milieu des vérités qu'elle contient, il se trouve quelques erreurs dans le genre de celles que nous venons de signaler, et c'est avec regret que nous nous voyons obligés de mêler des critiques à nos éloges.

Soumettre à une analyse exacte les phénomènes physiologiques désignés sous les noms d'*habitudes* et de *sympathies*, tel est le but que se propose M. Dutrochet dans son ouvrage. D'abord il distingue les habitudes physiques des habitudes morales ; celles qui sont produites par des excitans de celles qui ont pour cause une fréquente répétition des mêmes actes ; il montre comment l'habitude rend souvent nécessaires ces excitans et ces actions ; il en parcoure les principaux phénomènes dans les mouvemens musculaires, dans les facultés intellectuelles, dans les passions ; il en indique ensuite les effets dans certaines maladies et dans quelques affections périodiques ; enfin, il reconnaît, comme on l'avait au reste déjà fait, que ces habitudes peuvent se transmettre par la génération, et considérant qu'elles prennent alors tous les caractères de l'instinct, il regarde cette faculté comme *l'habitude de l'espèce*. Après avoir ainsi classé tous les phénomènes de l'habitude et en

Digitized by Google

avoir séparé les caractères individuels pour ne s'arrêter qu'à ceux qui leur sont communs à tous, il arrive à ces deux lois générales : que « l'économie vivante tend » naturellement et spontanément à se modifier pour se » mettre en *équilibre* ou en *rapport d'égalité* avec toutes » les causes qui agissent sur elle, et que la fréquente » répétition de certains phénomènes vitaux est la source » de la constance de leur marche, ou de la régularité de » leur reproduction. »

Ce plan, comme on voit, est simple et méthodique ; mais les raisonnemens et les exemples que l'auteur emploie pour donner une idée précise et nette des nombreux phénomènes de l'habitude ne sont ni moins exacts, ni moins clairs. Il a certainement rendu un service aux sciences, en réunissant ainsi sous un seul point de vue, et en rapprochant par une analyse sévère et sage, des faits isolés, dont on n'apercevait point exactement les analogies et desquels dépend une des lois de la nature la plus féconde en applications utiles : la conservation de la santé, les bonnes mœurs et le développement de l'intelligence peuvent en être les effets. Nous nous permettrons cependant quelques réflexions sur un exemple que notre auteur cite, pour prouver que l'habitude diminue la sensation sans diminuer la sensibilité, et que dans quelques cas même, elle l'augmente. «Voyez, dit-il, cet » homme plongé tout-à-coup dans un cachot obscur : » pendant long-tems ses yeux ne distinguent rien, mais » peu-à-peu la sensibilité de la rétine augmente, et se » proportionne à la petite quantité de lumière qui l'éclaire : » il parvient enfin à voir sans peine tous les objets dont » il est environné. » Le phénomène est certain ; mais il est douteux qu'il soit uniquement dû à une exaltation de sensibilité, et l'exemple n'est pas péremptoire. L'explication en avait été donnée par la dilatation de la pupille qui est d'autant plus grande que l'obscurité est plus profonde ; et cette explication, appuyée sur les observations que tous les animaux nocturnes présentent, nous semble beaucoup plus vraie et beaucoup plus décisive. Sans doute le système d'équilibre de M. Dutrochet conduit à admettre, de la part de la nature, une réaction dans le

Digitized by Google

cas où les excitans sont trop faibles, comme dans le cas où ils sont trop forts; mais il me semble qu'en donnant trop d'étendue à cette idée, comme dans l'exemple dont il vient d'être question, on s'exposerait à sortir des bornes de la vérité. Au reste, cette erreur pourrait bien tenir à quelque chose d'obscur dans l'expression de la proposition générale, et peut-être à cette proposition générale elle-même. En effet, on conçoit qu'une sensation s'affaiblisse relativement à l'excitant qui la produit, sans s'affaiblir relativement aux autres excitans; mais il faudrait peut-être une explication que M. Dutrochet ne nous donne pas, pour faire entendre comment un organe devient plus sensible pour un excitant, quand la sensation qui naît de cet excitant diminue.

Le paragraphe de la théorie des habitudes, où nous croyons remarquer l'abus trop commun aujourd'hui de l'analogie et des abstractions, est celui où l'auteur parle de l'instinct. S'il avait multiplié ses observations; si, en recherchant le caractère général de cette faculté, il eût fait entrer plus de faits dans ses raisonnemens; s'il avait porté ses considérations sur le règne animal entier, il aurait vu que la définition qu'il donne de l'instinct, n'est point admissible, et que cette portion de l'intelligence ne peut recevoir le nom d'*habitude de l'espèce*. En effet, en admettant la proposition de M. Dutrochet, il en résulterait que les animaux les plus susceptibles d'habitudes sont ceux auxquels on pourrait *donner* le plus de facultés instinctives, et cependant l'instinct est d'autant plus développé que les animaux sont plus brutes et que leurs rapports avec les autres êtres diminuent: certainement il n'y a aucune comparaison à faire entre l'industrie du fourmi-lion et celle de nos chiens les plus instruits.

Il y a plus, c'est que la moitié des animaux au moins est évidemment dans l'impossibilité de contracter aucune habitude, et ces animaux-là sont justement ceux qui ont le plus d'instinct. Presque tous les insectes passent leur vie à exécuter une série d'opérations dont rien ne peut les distraire; ils naissent pour se mettre au travail, et meurent immédiatement après l'avoir fini. Il est donc impossible, sans abuser des expressions, de donner à

Digitized by Google

l'instinct le nom d'habitude. *L'instinct consiste dans les facultés intellectuelles départies originairement par la nature aux animaux.* Dans les espèces qui, par leur destination, ont été pourvues de facultés physiques propres à recevoir et à transmettre à leur intelligence les modifications que les causes extérieures peuvent leur imprimer, les facultés originelles de l'entendement se sont modifiées jusqu'à un certain point; tels sont les mammifères, les oiseaux. Dans les espèces, au contraire, dont l'organisation est trop grossière pour établir des rapports intimes entr'elles et la nature, les qualités originelles n'ont point éprouvé de changemens; nous les retrouvons vraisemblablement telles que ces espèces les avaient reçues au moment de leur naissance: les insectes et les zoophytes nous en offrent des exemples. Laissons donc à l'instinct le nom particulier qu'il a reçu, et donnons-en un autre aux habitudes transmises par la génération; nous maintiendrons ainsi la distinction qui doit être établie entre des facultés qui, pour être du même genre, n'en sont pas moins essentiellement différentes; nous serons peut-être aussi conduits à rechercher le point auquel la nature a porté l'intelligence des animaux, et celui auquel leur éducation a commencé, et nous pourrons arriver par-là à des idées plus justes sur ces êtres et probablement sur nous-mêmes. Au reste, M. Dutrochet ne paraît point encore avoir arrêté définitivement ses idées sur l'instinct; il a senti une partie des objections qu'on pourrait lui faire, et nous devons ajouter qu'après avoir établi que l'*instinct doit être considéré comme l'habitude de l'espèce*, il dit: « L'instinct, tel que nous l'observons, est certainement » le résultat de l'organisation de l'animal. Cette organi» sation a-t-elle été la même dès le principe, ou bien » n'est-elle devenue telle que par l'effet de l'habitude?.... » c'est ce qu'il est impossible à l'homme de pénétrer. » Nous pensons que si notre auteur veut porter sur l'étude de cette faculté, l'esprit qui l'a dirigé dans les autres parties de son travail, il prendra de la puissance humaine une idée beaucoup plus grande que celle qu'il en paraît avoir.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur les sympathies.

Digitized by Google

On présume bien qu'il n'est ici question que de ces rapports physiques qui se manifestent quelquefois entre certaines parties de l'organisation, et qui ne paraissent ni nécessaires, ni essentiels aux fonctions de ces parties ; en effet, l'auteur n'a point eu pour but les sympathies morales dont nous aurions pu tirer un parti plus utile que des autres pour intéresser nos lecteurs. Cependant la marche méthodique de M. Dutrochet répand sur cette seconde division de son ouvrage, la même clarté que sur la première. Il considère d'abord les sympathies spéciales et constantes ; c'est-à-dire, celles qui consistent dans la correspondance de deux organes dont l'un est l'origine et l'autre le terme de l'influence sympathique. Les unes sont instinctives comme les mouvemens d'inspiration et d'expiration ; d'autres existent entre l'estomac et les organes qui occupent le fond de la gorge, comme le démontrent les spasmes de l'estomac causés par une action mécanique sur la luette, etc., etc. Il traite ensuite des sympathies générales, dans lesquelles on n'observe ni la régularité, ni la constance qui caractérisent les sympathies spéciales. Dans les sympathies générales, les organes peuvent être considérés sous le rapport des influences sympathiques qu'ils reçoivent et sous le rapport des influences sympathiques qu'ils transmettent. Dans le premier cas, l'ordre de leur plus grande susceptibilité à recevoir les influences sympatiques, est celui-ci : le cœur, l'estomac, le cerveau, le foie, la rate et le poumon ; et l'ordre qu'ils suivent relativement à l'influence qu'ils exercent, est cet autre : le cerveau, l'estomac, le poumon, le foie, la rate et le cœur. En général, les résultats auxquels les sympathies conduisent M. Dutrochet, ne sont point aussi étendus que ceux auxquels il est arrivé en analysant les phénomènes de l'habitude. Au reste, ce petit ouvrage, comme le dit son auteur, « est extrait » d'un travail plus considérable, dans lequel il se pro- » pose de montrer les nombreux avantages que la phy- » siologie a le droit d'attendre de l'emploi de la méthode » analytique. » Tout nous persuade que M. Dutrochet remplira sa promesse, et qu'il possède ce qu'il faut pour surmonter les obstacles que présente une entreprise aussi difficile.

FRÉDÉRIC CUVIER.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Œuvres complètes de l'abbé Arnaud, membre de l'Académie francaise et de celle des inscriptions et belles-lettres. — A Paris, chez *Léopold Collin*, rue Gilles-Cœur, n° 4. — Trois volumes in-8°.

(second et dernier extrait.)

La Description des pierres gravées du cabinet de M. le duc d'Orléans, publiée en 1780, ne porte que les noms des abbés de La Chau et Le Blond; mais on savait qu'une grande partie de cet ouvrage était de l'abbé Arnaud, sans qu'il soit aisé de voir pourquoi ces messieurs qui avaient trouvé fort bon d'associer son travail au leur, en supposant même qu'ils eussent travaillé tous deux, n'en avaient pas fait de même de son nom; ou pourquoi, lui qui était depuis long-tems le confrère de l'un d'eux à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ne voulut pas être nommé comme eux. Au reste, quand on ne serait pas averti de la partie de cet ouvrage qui lui appartient, on reconnaîtrait souvent, à certains élans d'imagination et au coloris du style, une autre main que celle du seul de ces deux éditeurs qui ait pu y contribuer par ses connaissances, si ce n'est par son talent. Quant à l'abbé de La Chau, il n'est pas soupçonné d'avoir eu d'autre part dans cette *Description* que l'accès facile qu'il procurait aux deux rédacteurs dans le cabinet du Prince, et la communication des pierres à décrire.

L'éditeur des Œuvres de l'abbé Arnaud, a cru devoir y joindre tout ce que le premier volume de ce livre d'érudition et de luxe pouvait offrir de plus intéressant pour l'histoire de l'art, l'instruction des artistes et l'agrément des gens de goût; et il a rempli de ces morceaux la moitié d'un de ses trois volumes. On doit lui en savoir gré; mais on peut aussi ne pas penser tout-à-

Digitized by Google

fait comme lui, que quoique les gravures ne soient pas sous les yeux du lecteur, il est cependant très-facile de saisir tout ce qui regarde l'explication des sujets et le travail des pierres. En écrivant ces explications, l'auteur avait lui-même sous les yeux ou la pierre ou le dessin qu'il voulait mettre sous ceux du lecteur, et si dans des sujets très-connus, et représentés sur les pierres conformément aux idées générales, le texte peut, en effet, se passer de la gravure, il y en a d'autres où l'absence de la gravure empêche de goûter le texte, ou même de l'entendre.

Je pourrais citer pour exemple l'article intitulé *Bataille*. Cette bataille est gravée sur une coquille; le travail en est parfait. M. Mariette, qui refusait une place distinguée dans les cabinets des curieux à cette sorte de camées, fait une exception en faveur de celui-ci dans son Traité des pierres gravées. Il y décrit le procédé particulier employé par l'artiste, et ce qui distingue ce travail de celui de la gravure sur les pierres fines. L'abbé Arnaud, dans son article, répète ces renseignemens donnés par un amateur célèbre. « Disons, ajoute-t-il, un mot de la manière dont le sujet est traité. La composition est pleine d'esprit et de feu, de sagesse et de correction, qualités qui s'allient difficilement et dont la réunion constitue dans tous les arts l'homme vraiment supérieur. » Delà, comme les attitudes des guerriers représentés sont vives, animées et rendues avec une extrême chaleur, il se jette dans des réflexions générales sur les artistes qui ont le talent très-rare de rendre ainsi les figures en action, et de leur imprimer le mouvement et la vie, d'après le simple souvenir, et sur ceux qui, au contraire, ne peuvent qu'exprimer et copier les objets dont leurs yeux sont actuellement frappés. « Ceux qui, comme un certain *Dionysius* chez les anciens, et comme le Caravage chez les modernes, ne savent peindre que ce qu'ils ont sous les yeux, et dont le talent dépend tellement de la présence du modèle, que sans le modèle ils ne sont plus rien, quelque fidèles, quelque frappantes que soient leurs imitations, ne doivent être regardés dans la république des arts que comme

Digitized by Google

comme des citoyens du second ordre. » Cela est très-bien observé et très-bien dit ; cela met une distinction très-juste dans les arts entre l'artiste de génie et le simple imitateur ; mais cela ne nous apprend rien du sujet représenté sur ce camée.

C'est une bataille, voilà tout : on pouvait cependant remarquer que les combattans sont à cheval ; que les chevaux paraissent aussi animés que les hommes, qu'ils sont lancés à la course sans bride et sans frein ; que deux seuls cavaliers combattent sur leurs chevaux, qu'ils sont nus suivant le style antique, le casque en tête, l'épée d'une main et le bouclier de l'autre ; que deux autres guerriers sont renversés morts, l'un d'eux avec son cheval ; que deux autres combattent à pied, un de chaque côté du groupe ; qu'enfin, le sujet de cette scène, plein de chaleur, de vie et de mouvement, est inconnu, et que si l'on entreprenait de le chercher, il faudrait que ce fût dans des tems historiques postérieurs au siége de Troie, puisque, du tems de ce siége, les Grecs n'avaient point de cavalerie, tous les chevaux dont parle Homère n'étant employés qu'à tirer les chars, etc. Des détails de cette nature auraient rendu cet article plus intéressant, je ne dis pas seulement ici, où il est privé de la gravure qui retrace ce beau camée, mais dans le livre même, où, quoique l'on ait sous les yeux cette gravure, on désirerait une description plus significative et moins vague.

Dans la division de ces Œuvres complètes, où l'on pourrait placer tout ce qui avait paru d'abord dans le *Journal étranger* et ensuite dans les *Variétés littéraires* : plusieurs morceaux conservent de l'intérêt ; d'autres en ont beaucoup perdu, ceux sur-tout qui n'étaient que des traductions ou que des abrégés d'auteurs étrangers, de Mosès, de Sulzer, de Winckelman, des Italiens Cocchi, Algarotti, Lampredi, Cerutti, Venutti, etc., et quelques Notices sur des ouvrages qui depuis ont été traduits en français. La plupart de ces pièces portent le nom de l'auteur dont elles étaient tirées ; d'autres sont sans cette indication, mais un certain air étranger les décèle, et nous avons trop appris à nous méfier de l'ingénieux et paresseux auteur pour

Digitized by Google

croire aveuglément que tout ce qui n'offre pas un autre nom que le sien est de lui. Par exemple, le morceau intitulé *Sur quelques caractères de la beauté*, m'inspirait beaucoup de méfiance; je trouvais, en avançant dans sa lecture, de nouveaux motifs de doute; lorsqu'arrivant presqu'à la fin, j'ai lu, après quelques réflexions sur le rouge dont nos Françaises se barbouillaient alors le visage, mis en opposition avec le teint blanc et pur des Anglaises, cette phrase, qui n'est sûrement pas de l'abbé Arnaud : «Les deux plus belles femmes que j'aie vues, c'est la duchesse de *** en France et Mistriss *** en Angleterre». Cette phrase n'est pas de lui, puisqu'il ne voyagea point en Angleterre; l'écrit où elle se trouve n'en est donc pas. Qui nous assurera que plusieurs autres petits essais, de cinq, six, huit ou dix pages, tels que ceux sur la *Partie morale et politique des beaux-arts*, sur l'*Etat actuel de la poésie italienne*, sur l'*Imitation dramatique*, sur *la Tragédie grecque*, sur *Pétrarque*, sur *Chiabrera*, etc., sont de la même main que les essais sur *les Langues*, sur *le Style de Platon*, l'*Eloge d'Homère* et le *Portrait de Jules-César?*

Une partie qui appartient bien incontestablement à l'abbé Arnaud, c'est celle qui regarde la guerre musicale, à l'occasion des opéras de Gluck; mais quoiqu'il y parle souvent en amateur éclairé et en homme sensible aux beautés de l'art, je ne sais si les exagérations et le pathos qui y règnent trop souvent, utiles dans le tems où cela fut écrit, pour frapper les esprits et propager l'enthousiasme, le sont en ce moment pour donner une idée de la justesse d'esprit et du bon goût de l'auteur. On se moqua un peu alors de ce chœur *virginal* du premier acte d'*Iphigénie en Aulide*, où il y a des basses-tailles, attendu que rien au monde n'est moins virginal que ces voix-là; et de ces parties qui frappaient l'*anapeste* dans un endroit où elles frappaient plutôt le dactyle, qui est précisément l'opposé, et où dans le fond, ni l'anapeste, ni le dactyle ne faisaient rien à l'affaire; et de ces instrumens qui se divisant après avoir été réunis dans un passage à l'unisson, *concouraient chacun de son côté à préparer l'ame à un grand événement*, vu que le point où ils se

Digitized by Google

divisent n'a rien de remarquable, et que le passage qu'ils exécutent alors pourrait préparer à une noce comme à un combat. On trouva un autre ton que celui d'un savant et d'un véritable amateur dans ce début d'un fragment de lettre : « Toutes les musiques que je connais sont à celle de M. Gluck ce que les tableaux de genre sont aux tableaux d'histoire, ce que l'épigramme et le madrigal sont au poëme épique, etc. » On ne vit point quelle discussion pouvait s'établir, quels moyens il pouvait y avoir de dire ses raisons et de faire entendre raison à un homme qui avait écrit cette phrase. Des amateurs tout aussi sensibles, plus initiés peut-être dans les secrets de l'art, et qui en appréciaient un peu mieux les grands modèles, se contentèrent de rire de toutes ces belles choses, et en les retrouvant dans cette édition, rien n'empêche qu'ils n'en rient encore.

L'abbé Arnaud savait la musique: il composait de jolis airs, dit M. Suard dans sa lettre à M. Boudou, et il avait un goût très-vif pour la musique italienne. Je le soupçonnerais cependant d'avoir conservé long-tems le goût de la musique française. On le voit s'extasier, dans sa lettre à M. de Caylus, sur les spondées de l'accompagnement des basses du *Juravit Dominus* de Lalande, et sur le début de son *Exurgat Deus*, comme il s'extasia depuis sur les anapestes de Gluck; et il dit formellement du dernier de ces deux motets, que les desseins les plus recherchés n'en sauraient égaler *la sublime et majestueuse simplicité*. Est-il étonnant qu'il y ait toujours eu *du vieil homme* dans ses jugemens sur la musique? Il la savait sans doute; mais il savait aussi la langue italienne; les bons auteurs lui en étaient familiers, et cependant il écrit dans sa lettre au père Martini, *sonatine di gula*, pour *di gola* (1), différence d'une seule lettre, il est vrai, mais qui distingue le mot italien du mot latin. Il connaissait fort bien les arts et l'histoire des arts; et pourtant, dans sa *Notice d'un Recueil de Lettres sur la Peinture, la Sculpture et l'Architecture*, en traduisant une lettre du

(1) Ce n'est point une faute d'impression : je l'ai vérifié dans la Lettre, telle qu'elle fut imprimée d'abord.

Digitized by Google

Tribolo à *Benedetto Varchi*, il ajoute ces mots après le titre : « On ne marque point qui était ce *Tribolo*. » Le sens même de la lettre, qui donne à la sculpture l'avantage sur la peinture, aurait pu lui faire deviner que ce *Tribolo* était un sculpteur; et en effet, Nicolas, surnommé le *Tribolo*, était un sculpteur et architecte florentin assez distingué pour que le Vasari lui ait consacré un article de quelqu'étendue dans ses *Vies des Artistes célèbres*.

L'abbé Arnaud, qui avait beaucoup étudié les accents de la langue grecque, avait aussi examiné les langues modernes sous le rapport de l'accent : il ne s'en trompe pas moins en affirmant d'une manière trop générale, qu'il suffit dans les langues modernes que les inflexions de la voix soient propres aux idées, aux sentimens et aux passions que nous voulons exprimer (2); et que l'on n'est pas obligé, comme dans les langues anciennes, d'élever la voix sur certaines syllabes déterminées. Si cela est vrai pour le français, la moins accentuée des langues, cela ne l'est point du tout pour l'italien ni pour l'espagnol : l'accent qui s'y trouve sur une syllabe de chaque mot indique une élévation de voix à laquelle on ne peut manquer sans blesser l'oreille.

Il savait fort bien le latin et connaissait sans doute les variations que cette langue avait subies dans ses mots, dans leur orthographe et dans leur quantité; néanmoins il attribue gratuitement à Virgile et à Lucrèce une hardiesse dans la division des deux lettres d'une syllabe, tandis que ces deux poëtes ne faisaient en cela que suivre l'usage de leur tems (3). Il se trompe de plus à l'égard du fait même sur lequel il énonce ce jugement. « Virgile, dit-il, sépare et individualise des syllabes que » l'usage avait voulu qu'on prononçât simultanément : » ainsi du mot *Julus*, dissyllabe dans le langage ordinaire, » il *en* (4) fait un trisyllabe, *Iŭlŭs* (5). » Le mot *Iulus* fut

(2) Dissertation sur les accens de la langue grecque, t. II, p. 134.

(3) Examen de quelques passages des anciens rhéteurs. *Ibid.* p. 200.

(4) Cet *en* est de trop dans la phrase.

(5) C'est ainsi qu'il marque la quantité de ce mot, quoiqu'il soit

Digitized by Google

d'abord de trois syllabes, et il l'est constamment dans Virgile, qui l'aurait bien employé ainsi une fois par *hardiesse*, mais non pas toujours, comme dans ces vers :

..... Cui nunc cognomen Iulo.
..... Et gressu gaudens incedit Iuli.
..... Mirantur Iulum.
..... Puerique puer dilectus Iulo.
..... Formâque ante omnes pulcher Iulus.

Et toujours à la fin du vers. Cela est si constant que c'est peut-être même par une espèce de licence qu'Horace a fait ce nom de trois syllabes; et toujours, lui, au commencement du vers :

..... Micat inter omnes
Julium sidus.
Juli Flore, quibus terrarum militet oris, etc.

Et c'est, sans doute, pour cela que selon les meilleures éditions, dans ces deux vers :

Pindarum quisquis studet æmulari
Iule, ceratis ope Dædalea, etc.

l'*i* d'*iule* est attaché à la fin du premier vers, dont il élide la dernière syllabe :

Pindarum quisquis studet æmulari I-
Ule, ceratis, etc.

ou plutôt il paraît que ce mot, selon l'endroit où il était placé, pouvait se prêter à ces deux formes, sans qu'il y eût à cela, ni licence, ni hardiesse.

« Lucrèce, continue l'abbé Arnaud, avait été plus hardi. S'il rencontrait un monosyllabe formé de deux lettres, dont la dernière absorbât la précédente, souvent il le décomposait pour en faire un dissyllabe :

Effice ut interea fera munera militiai,

au lieu de *militiæ*. » Ceci est une erreur plus positive. Le génitif des noms latins en *a* de la première déclinaison, fut d'abord en *ai*, que les anciens poëtes firent

---

placé à la fin du vers, et que la dernière syllabe, qui est douteuse, soit longue dans cette position.

Digitized by Google

de deux syllabes. On en trouverait une foule d'exemples non seulement dans Lucrèce, mais dans les fragmens qui nous restent d'*Ennius* et des autres poëtes du premier âge. Ils ne l'employaient même pas autrement. Ce ne fut qu'après eux, que l'on confondit les deux lettres *ai* dans la lettre double *æ*, qui continua toujours de se prononcer *ai* en diphthongue, et dans laquelle il est si peu exact de dire que *la dernière lettre absorbât la précédente*, que ce fut constamment la première, c'est-à-dire l'*a*, qui se fit entendre avec un son plein et entier, tandis que la dernière était tombante et presque muette.

Une autre faute qui ne tombe plus sur la prononciation ou la quantité, mais qui altère et peut faire suspecter le sens, c'est celle-ci. Dans son *Essai sur les masques des anciens*, l'auteur dit que le masque des acteurs était toujours conforme au caractère des personnages, et il le prouve par un passage de Quintilien. «Les compositeurs de déclamations, dit, selon lui, Quintilien, lorsqu'ils mettent une pièce au théâtre, savent tirer des masques mêmes le pathétique.» On n'entend pas ce que veulent dire ces *compositeurs de déclamations* qui *mettaient des pièces au théâtre*: les déclamations, sortes d'exercices de rhétorique, étaient une chose et les pièces de théâtre une autre: l'esprit se porte d'autant plus vers ce sens du mot *déclamations*, qu'il s'agit de Quintilien, à qui l'on attribue un recueil de pièces de ce genre. Mais le texte de Quintilien ne dit rien de semblable, et s'exprime très-clairement. *Itaque in iis quæ ad scenam componuntur fabulis, artifices pronuntiandi à personis quoque affectus mutuantur.* «Ainsi, dans les pièces composées pour le théâtre, les acteurs (ceux dont l'art est de les réciter, de les déclamer, *artifices pronuntiandi*) empruntent des masques mêmes l'expression des sentimens (*affectus*).» La traduction de l'abbé Arnaud, pour dernier contre-sens, borne au *pathétique* l'expression que l'on tirait des masques: Quintilien l'étend à tous les sentimens, ou à toutes les passions, *affectus;* et cela était d'autant plus essentiel à conserver, que dans la suite de ce passage, après avoir parlé des masques tragiques, il parle

Digitized by Google

aussi de ceux de la comédie et de leurs divers genres d'expression.

Voilà, dira-t-on, bien de la pédanterie latine ! Mais toutes ces fautes, si du moins je ne me trompe pas en les prenant pour telles, se trouvent dans des morceaux d'érudition, dans les œuvres d'un académicien des inscriptions et belles-lettres : c'est, pour la critique qui veut être utile, un devoir d'en avertir. Voici maintenant de la pédanterie française ; n'est-elle pas aussi de devoir, puisque l'abbé Arnaud était en même tems de l'Académie qui fait autorité dans notre langue ?

Je ne parlerai pas de quelques expressions bizarres que l'on trouve semées dans son style, qui tenaient à l'originalité de son esprit et qu'on ne sera pas tenté d'imiter, comme lorsqu'en parlant de Mirabeau, l'*ami des hommes*, il dit que sa diction passe pour incorrecte, *entr'ouverte*, barbare. Je ne m'arrêterai pas non plus à de légères inexactitudes, telles que je dois *vous observer* pour *vous faire observer* ; aussi *puisse-je* me vanter, pour *puis-je* me vanter ; des regrets *stérils*, au lieu de *stériles*, faute qui ne doit sans doute être imputée qu'à l'imprimeur (6). Je citerai plutôt certaines constructions irrégulières, dont il ne faudrait pas s'autoriser.

« Les Grecs furent le seul peuple *qui*, en étendant ses connaissances par la culture de la philosophie et des arts, non seulement conserva les caractères de la première manière dont s'exprimaient les hommes, mais *qui* les fit servir à embellir et à perfectionner son langage (7). » Le second *qui* est de trop : la longueur de la phrase l'a peut-être appelé ; mais la construction l'exclut.

« Quand personne *ne* l'outrage ni le dépouille (8). » Il faut au contraire ici une seconde négation, *ne*

(6) On pourrait lui en reprocher beaucoup d'autres. Voici quelques-unes des plus graves. *Obstacles*, lisez : *oracles*, tome II, p. 182. De *ses* récompenses, lisez : de *leurs*, tom. III, p. 21. *Campasque*, lisez : *Campaspe*, page 183. *La vie* d'Olympie, lisez : *la ville*, page 216, etc.

(7) Tom. II, p. 128.

(8) Page 291.

Digitized by Google

l'outrage ni ne le dépouille. « La convenance *est* toujours observée, et la capacité de la matière nullement forcée (9). » Nécessairement encore, on doit répéter, dans le second membre de cette phrase, le verbe *est*, précédé de la négation, et dire : *n'est nullement forcée.* Si l'on ne voulait voir dans ces omissions que des fautes typographiques, on ne pourrait du moins mettre au même rang cette autre phrase. Il s'agit de ce beau camée, représentant une bataille, dont on a parlé plus haut; Mariette faisait peu de cas de ces sortes d'ouvrages, et n'en exceptait que ce morceau qui, dit l'abbé Arnaud (10), *pour n'être gravé que sur une coquille, était bien digne de cette distinction.* Dans ces sortes de phrases, si le second membre est sans négation, *pour* signifie *parce que :* pour qu'il signifie *quoique*, la négation est nécessaire. La phrase citée signifie donc : « Ce morceau qui, *parce qu'il n'est gravé que sur une coquille*, était bien digne de cette distinction. » Or ce n'est point là ce que l'auteur a entendu; il a voulu dire : *quoiqu'il ne fût gravé*, etc. Il fallait donc qu'il mît : « *Ce morceau qui, pour n'être gravé que sur une coquille, n'en était pas moins* digne de cette distinction. » D'autres écrivains ont fait cette faute; mais le titre même de membre de deux Académies ne peut l'autoriser.

On pourrait faire à l'abbé Arnaud quelques reproches sur des objets plus importans; on lui reprocherait, par exemple, d'avoir répété dans plusieurs endroits contre la philosophie cette accusation fausse, et cependant bannale; de dessécher l'esprit et de nuire aux arts de l'imagination. C'étaient en effet des esprits bien arides et bien ennemis des arts que Platon et que Cicéron! Mais sans sortir de notre France et du tems où l'abbé Arnaud écrivait, jugeait-il donc que le philosophe Voltaire, en cultivant avec tant de gloire le premier des arts, la poésie, ne parlât pas de tous les autres avec assez de sentiment et de goût? Ne voyait-il pas le philosophe d'Alembert dans les rangs des ama-

(9) Tome III, p. 332.
(10) Tome III, p. 324.

Digitized by Google

teurs les plus déclarés de la meilleure musique? N'y voyait-il pas combattre avec plus de chaleur encore l'éloquent philosophe Rousseau? Ne trouvait-il pas le philosophe Diderot dans l'atelier de tous les artistes, éprouvant et propageant, autant et plus que lui-même, l'enthousiasme des arts? La vraie philosophie ne dessèche ni l'esprit, ni l'ame; au contraire. On n'en pouvait accuser que la philosophie de l'école, et ce n'était pas à l'abbé Arnaud à s'y tromper.

On lui reprocherait aussi d'avoir dit, même dans un ouvrage dédié au duc d'Orléans (11), que M. le Régent *joignait au grand art de gouverner*, tous les talens et tous les goûts; ce grand art de gouverner n'ayant eu pour résultat que la ruine la plus complète de l'Etat, et la plus crapuleuse dépravation des mœurs. On lui reprocherait encore d'avoir adressé aux philosophes cette interrogation hautaine, dans une lettre, il est vrai, qu'il écrivait à un prince (12): « Philosophes petits et superbes, qu'a-t-on à faire de vos recherches et de vos observations? » et d'avoir proféré ces maximes, qui seraient, on en conviendra, de quelque danger sous le gouvernement du Dey d'Alger ou du Vieux de la Montagne: « Il n'appartient qu'au sophiste d'envisager les actions du citoyen en elles-mêmes: elles ne sont que ce que les estime le Gouvernement. » Cela est suivi d'une diatribe des plus virulentes, non pas contre la philosophie en général, mais contre les philosophes de ce tems-là. « Le public commence à s'apercevoir que ces hommes qu'il admirait sans les connaître, ou plutôt parce qu'il ne les connaissait pas, n'étaient parvenus à se croire véritablement grands qu'à force de se persuader que tout ce qui n'était pas eux était petit. Les moyens dont ils se servaient pour surprendre l'estime ont été pénétrés, et ils ont été couverts de l'humiliation et du mépris, etc. » La page entière est sur le même ton de violence fanatique. Est-ce, pourrait-on demander, en distribuant des copies de cette lettre, que l'abbé Arnaud s'ouvrit les portes de l'Aca-

(11) La *Description des pierres gravées*, etc. tome III, p. 379.
(12) Tome I, p. 34.

Digitized by Google

démie française? Je ne sais, mais cela ne me paraît d'accord ni avec son caractère, ni avec sa position, ni même avec la date de sa lettre, qui est de janvier 1759, tems où le crédit des philosophes était loin de décheoir, où il était au contraire dans toute sa force, où ils produisaient leurs meilleurs ouvrages, où ils n'avaient éprouvé d'autre disgrace que la suppression de l'Encyclopédie, disgrace dont il est à croire qu'un homme tel que l'abbé Arnaud était loin de triompher. Enfin, s'il était permis de soupçonner ici une interpolation dans le manuscrit, ou une copie altérée de la lettre, ou quelqu'autre accident de cette espèce, je l'aimerais mieux que d'imputer à un esprit de la trempe du sien cette odieuse page, qui fait, dans toute la force du mot, non-seulement disparate, mais tache dans l'édition de ses œuvres.

En résumant ma pensée sur cette publication, je crois qu'on en pouvait beaucoup retrancher sans que la réputation de l'auteur y perdît; que cependant presque tout ce qui s'y trouve a un certain degré d'intérêt pour les amis des lettres et les amateurs des arts; qu'il y a enfin un choix à y faire qui serait extrêmement précieux, qui suffirait pour placer l'abbé Arnaud parmi nos écrivains les plus distingués, et dans le petit nombre de ces hommes dont on dit avec regret, après leur mort, qu'ils ont trop peu écrit. GINGUENÉ.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE; contenant des Essais sur l'idée et le sentiment de l'infini; sur les grands caractères, sur le naïf et le simple; sur la nature de la poésie et la différence de la poésie ancienne et moderne; sur le caractère de l'Histoire et sur Tacite; sur le Scepticisme; sur le premier Problème de la Philosophie; sur le dernier Système de Métaphysique en Allemagne, etc.; par F. ANCILLON, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse. Deux vol. in-8°. A Paris, chez *F. Schœl*, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29, et chez *H. Nicolle*, rue de Seine, n° 12.

IL existe pour la littérature, comme pour les individus,

Digitized by Google

un âge critique, un moment décisif qui détermine leur direction, fixe leur caractère et exerce sur elles une influence prolongée que tous les efforts de l'homme ne sauraient anéantir. Je ne sais s'il est heureux que cette époque soit en même tems celle de leur gloire : attachée alors au siècle et aux noms qui ont jeté sur elle un grand éclat, la nation reste fidèle à l'impulsion qu'ils lui ont donnée : elle croirait, en s'en écartant, se montrer ingrate envers ses bienfaiteurs et perdre la splendeur qu'elle doit à leurs succès : elle se rassemble autour de ce foyer lumineux, vient en quelque sorte s'y mirer avec délices, et fière de ses souvenirs, semble les regarder comme un capital une fois acquis dont le revenu suffit à l'entretien de sa gloire.

Cette reconnaissance, louable en elle-même, n'est pas sans de graves inconvéniens; elle asservit l'avenir au passé et fait perdre à l'un le tems et les forces qu'elle emploie à exalter l'autre : l'homme ne devrait jamais oublier que sa nature est d'aller en avant, et qu'il la contrarie en s'arrêtant à glaner où d'autres ont moissonné avant lui : comme il ne saurait faire tout marcher de front, ses progrès ne suivent pas toujours la même route : s'est-il avancé bien loin dans la carrière des lettres? il s'arrête; quitte cette direction pour en prendre une nouvelle, et entre dans la carrière des sciences qu'il abandonnera après l'avoir parcourue quelque temps, pour porter ailleurs son ambition et ses forces. Les génies vraiment sublimes sont ceux qui savent conserver, s'approprier toutes les vérités, toutes les lumières conquises par leurs prédécesseurs dans des sentiers différens, et s'en servir pour marcher d'une manière plus honorable pour eux-mêmes et plus utile pour l'humanité, vers le nouveau but que leur donne à atteindre la nouvelle carrière de développement ouverte par leur siècle à leurs talens et à leurs travaux. Il n'appartient qu'aux esprits bornés de vouloir étouffer les enfans sous le poids de la gloire des pères : le passé est fait pour donner à l'avenir des conseils et non des lois, des leçons et non pas des chaînes. La génération qui, au lieu de s'appliquer à agrandir d'un étage l'édifice qui lui a été transmis, res-

Digitized by Google

terait inactive et uniquement occupée à s'enorgueillir de la hauteur où l'ont élevée ses ancêtres, n'aurait pas plus de mérite personnel que ces marbres inanimés qui doivent tout à la main de l'artiste qui les façonna et les plaça sur un beau piédestal : la nation au contraire qui, non contente de jouir des biens dont elle a hérité, les fait fructifier en les employant à acquérir de nouveaux trésors, se rend digne par-là de la reconnaissance de ses contemporains qu'elle éclaire et de la postérité qu'elle enrichit.

C'est-là ce que fait depuis long-tems la nation allemande ; formée insensiblement et dans le silence de la retraite par des individus isolés, sa littérature n'a pris l'essor, n'est devenue une source d'honneurs et de renommée, qu'après avoir déjà reçu l'impulsion qui devait la diriger : cette impulsion ne pouvait plus être ni altérée, ni paralysée ; elle portait les esprits vers ces études vraiment utiles et fécondes, parce qu'elles amènent des résultats dont l'humanité toute entière partage les fruits : les habitudes qu'elle fit prendre par-là à la nation, les goûts, les besoins qu'elle lui donna, et qui se trouvent en harmonie avec son caractère, exercent chaque jour sur elle une influence encore plus immédiate et plus puissante. La gloire littéraire n'est point le but que cherchent à atteindre les lettrés allemands : les uns vraiment désintéressés dans leurs projets, comme dans les moyens qu'ils emploient pour y réussir, n'ont d'autre amour que celui de la vérité, d'autre désir que celui de servir le genre humain en augmentant la masse de ses lumières ; les autres plus égoïstes, ne laissent pas que de porter dans leur égoïsme une certaine grandeur. Ce ne sont point des complimens, des éloges, la gloire même proprement dite, qu'ils cherchent à gagner : c'est à l'opinion qu'ils s'adressent, c'est elle qu'ils veulent former, diriger, maîtriser ; leur ambition ne s'arrête pas à des succès dont tout le résultat serait un éclat personnel attaché à leur nom ; ils aspirent à régner sur leur siècle, à faire partager à leurs contemporains leurs idées, leurs principes, leurs systèmes : la réputation n'est pour eux qu'un moyen de parvenir à cette influence qui persuade,

Digitized by Google

à cette autorité qui commande. Or, un pareil crédit, au sein d'une nation éclairée, n'appartient pas à des esprits superficiels : une grande supériorité de force de tête et d'instruction peut seule y conduire. Tous les genres de travaux mènent à la gloire : Anacréon a pu y prétendre comme Aristote; mais pour s'emparer de l'opinion, pour soumettre à ses propres idées celles d'une nation et d'un siècle, pour exercer sur la pensée d'autrui cet empire qui la domine et la dirige, il faut s'appliquer à ces travaux qui puisent leur intérêt soit dans leur utilité directe et universelle, soit dans leurs rapports avec les profondeurs de notre nature, l'ensemble de nos connaissances, les sources même de notre être, soit enfin dans leur importance pour notre moralité ou pour notre bonheur. Aussi sont-ce là les occupations auxquelles les Allemands s'adonnent de préférence ; leur caractère méditatif les y porte ; ils y voyent le meilleur moyen de remplir le but de leur existence littéraire, et comme une vaste érudition est un secours toujours utile, souvent même indispensable, pour l'exécution de ce projet, ils se font un devoir de l'acquérir : elle devient ainsi un besoin et une habitude pour ceux même qui ne cherchent pas à régner par la profondeur de la pensée sur l'esprit de leurs contemporains.

Je sais que de fâcheux résultats sont quelquefois attachés à cette direction des travaux du monde littéraire; mais l'abus ne vient qu'après l'usage, et nous sommes encore si loin de celui-ci que nous pouvons nous dispenser de craindre déjà l'autre. D'ailleurs, pour oser blâmer, il faut connaître, et pouvons-nous nous en vanter ? Avant de nous élever contre la manie de la métaphysique, contre l'orgueil de la raison spéculative, contre la sécheresse et la pesanteur des érudits, sachons quels progrès a faits la métaphysique en Allemagne, quelles y sont les découvertes de l'érudition, et voyons si nous ne trouvons rien de bon à prendre dans les livres qui sont destinés à nous en donner une idée.

M. Ancillon a essayé de remplir cette tache : « Placé, » dit-il, entre la France et l'Allemagne, appartenant à » la première par la langue dans laquelle je hasarde

Digitized by Google

» d'écrire; à la seconde par ma naissance, mes études; » mes principes, mes affections, et, j'ose le dire, par la » couleur de ma pensée, je désirerais pouvoir servir de » médiateur littéraire ou d'interprète philosophique entre » les deux nations; mais ce beau rôle suppose une réu- » nion de qualités qui me manquent. Au défaut des titres » qui seuls peuvent justifier une entreprise pareille, et » en assurer le succès, simple citoyen de la république » des lettres, j'ai le droit de voter dans les grandes » questions qui l'occupent et de motiver mon opinion. »

Personne sans doute ne lui contestera ce droit. M. Ancillon a écrit l'histoire avec succès, et rien n'annonce plus un jugement sûr, rien ne le forme davantage : mais peut-être possède-t-il à un trop haut degré une des premières qualités de l'historien, l'imagination, pour écrire aussi bien sur la philosophie : les recherches métaphysiques exigent plutôt le talent d'analyser que celui de peindre; il y est plus important de faire suivre que de faire voir. Quel but se proposait M. Ancillon? Voulait-il faire connaître au public français les travaux des philosophes allemands? La plus grande clarté était alors nécessaire : il faut tout dire à des gens qui ne savent rien : ce sont des enfans que l'on ne peut instruire sans leur indiquer toutes les transitions qui dirigent et lient les idées du philosophe. L'écrivain qui se propose d'enseigner doit renoncer à peindre : une imagination vive éclaire et soutient mal des pas mal assurés : ce n'est pas en rassemblant dans un tableau brillant et animé les résultats d'un système que l'on démontre à des lecteurs peu exercés, leur vérité et leur importance : il faut les conduire lentement le long de l'échelle qui a servi à élever l'édifice, non les placer tout d'un coup au sommet. M. Ancillon voulait-il reprendre sous œuvre les recherches des métaphysiciens de l'Allemagne, les discuter, les combattre? La méthode didactique était encore la seule qui lui convînt; ce n'est pas avec l'imagination que l'on doit lutter contre la pensée; il faut d'ailleurs avoir alors de grandes objections à faire et de bonnes armes pour les soutenir. Des Mémoires courts et incomplets ne suffisent pas pour s'engager avec fruit dans

Digitized by Google

une semblable querelle. Je doute que ceux de notre auteur contribuent aux progrès de la philosophie, et sans doute il est lui-même bien éloigné de le penser.

Tout bien considéré, je crois que c'est à la France qu'il s'adresse, mais alors sa position même devient une source de difficultés; il pense en allemand et écrit en français; n'a-t-il pas à craindre d'être souvent inintelligible en supposant à ses lecteurs des connaissances qu'ils n'ont pas, ou obscur en prêtant aux mots des acceptions qui ne leur sont pas propres? Ainsi il oppose constamment le mot *nature* au mot *liberté;* l'une est pour lui l'ensemble des lois qui enchaînent notre activité extérieure, c'est la nécessité; l'autre est la puissance du libre arbitre. Cette antithèse existe-t-elle dans l'usage que nous faisons de ces mots? N'aurons-nous pas peine à la comprendre? Il appelle les êtres finis des *limitations de l'infini :* trouvera-t-il beaucoup de lecteurs qui attachent une idée au mot *limitation?* Il suppose déjà dans sa Préface que nous distinguons bien nettement *la philosophie de l'empirisme et la philosophie de la raison pure :* cette distinction nous est-elle bien familière? Une foule d'exemples semblables prouvent que M. Ancillon nous a crus trop avancés, et qu'il n'a pas assez souvent jugé nécessaire de nous instruire.

Il n'a donc écrit par le fait ni pour la France ni pour l'Allemagne : son ouvrage ne peut être considéré ni comme un livre didactique où les Français doivent aller puiser la connaissance des travaux philosophiques de leurs voisins, ni comme un livre plein de recherches profondes où les Allemands puissent trouver des objections nouvelles ou d'importantes additions à leurs systèmes. C'est le recueil des réflexions et des principes d'un académicien, français d'origine, allemand d'habitude et d'opinions, plein de justesse, de finesse et de sagacité dans l'esprit, de sensibilité et d'élévation dans le caractère, possédant l'art de présenter sa pensée sous des formes piquantes, sous des images heureuses, mais dont le style ne peut souvent être clair et les idées intelligibles que pour les Français qui savent l'allemand.

Tel est, je crois, le point de vue dans lequel il faut

Digitized by Google

se placer pour juger sainement ces deux volumes, sur-tout les fragmens de métaphysique : ils doivent sans doute paraître dès-lors peu susceptibles d'inspirer un intérêt général ; mais, tels qu'ils sont, ils offrent aux hommes vraiment désireux de s'éclairer, une lecture utile et attachante : ils contiennent des *Essais de métaphysique proprement dite*, des *Essais de métaphysique littéraire* (si je puis m'exprimer ainsi), et des *Essais de morale*. Ces derniers sont les plus remarquables et doivent plaire à tous les lecteurs ; les premiers seront aisément compris de ceux qui ne sont pas tout-à-fait étrangers à la matière, et qui ne craignent pas d'appeler à leur secours cette faculté que Newton regardait comme la source du génie, l'attention : les seconds sont les plus vagues, les plus étrangers au cercle habituel de nos idées, et peut-être aussi les plus médiocres.

Quelle est l'origine des connaissances humaines ? jusqu'à quel point pouvons-nous compter sur leur certitude ? C'est là le problème qui, depuis des siècles, occupe les métaphysiciens : dans les tems modernes, deux sectes de philosophes dogmatiques, Descartes et Leibnitz d'une part, Locke et Condillac de l'autre, avaient tenté de le résoudre. Les premiers, après avoir montré que nous possédions en nous certaines idées dont la connaissance ne pouvait se déduire des impressions faites sur nous par les objets extérieurs, avaient regardé ces idées comme des principes innés et en avaient singulièrement multiplié le nombre : leur *idéalisme* tranchait ainsi la difficulté, en établissant comme inné tout ce dont ils ne savaient pas expliquer l'origine. Locke renversa la doctrine des idées innées ; il prouva que sans l'expérience il n'y avait point de connaissance possible ; mais il crut avoir prouvé par là que l'expérience, c'est-à-dire le résultat des sensations combinées par la réflexion, était la source de toutes nos connaissances, et suffisait pour en assurer la réalité : donnant ainsi trop d'extension aux conséquences qu'il croyait pouvoir tirer des argumens à l'aide desquels il avait si heureusement attaqué l'idéalisme, il lui substitua un système d'empirisme, c'est-à-dire de philosophie uniquement fondée sur l'expérience,

édifice

Digitized by Google

édifice imparfait dont le sceptique Hume vint bientôt montrer la faiblesse, et par les vérités qu'il sut reconnaître et par les erreurs qu'il ne sut pas éviter. Admettant, d'après Locke, que toutes nos idées viennent des sens, il en conclut que nous ne pouvions rien connaître, parce que la sensation ne saurait être la source de la certitude; du reste, il ne chercha pas si celle-ci pouvait avoir une autre origine, et n'établit que son scepticisme sur les ruines du dogmatisme de ses prédécesseurs.

Le problème paraissait insoluble : Leibnitz en avait donné une solution inadmissible; Locke, une solution insuffisante; Hume ne l'avait pas abordé; Kant s'empara de leurs découvertes, poussa d'abord le scepticisme plus loin que Hume lui-même, chercha ensuite s'il ne pourrait pas donner à l'édifice une base qui le garantît de ces chutes continuelles, et établit 1° que la sensibilité était l'unique canal, non l'unique source de nos idées; 2° que notre esprit, étant le réservoir de nos sensations, devait exercer constamment sur elles l'influence qu'exerce sur la matière mise en œuvre le moule qui la reçoit; 3° qu'ainsi notre expérience était le résultat de nos sensations modifiées et réglées par notre nature intelligente; 4° que l'étude de notre propre entendement pouvait donc seule nous conduire, sinon à pénétrer la nature réelle des objets, du moins à séparer ce qui, dans nos connaissances, est universel et nécessaire de ce qui n'est que conditionnel et contingent pour fixer ensuite leur degré de certitude.

Le domaine de nos connaissances était ainsi assigné; leur réalité relative était prouvée; des philosophes moins sages et plus hardis ont voulu arriver jusqu'à la réalité absolue et pénétrer la nature intime des êtres que, selon Kant, nous ne pouvons voir qu'à travers les lois de notre propre nature. Je ne développerai pas ici leurs théories. M. Ancillon a consacré trois essais intitulés, *Essai sur le Scepticisme*, *Essai sur le premier Problème de la Métaphysique*, *Essai sur l'existence et sur les derniers Systèmes de métaphysique qui ont paru en Allemagne*, à faire suivre la marche de l'esprit humain dans les recherches que je viens de retracer, et dans les der-

nières tentatives qu'il a faites pour escalader cet Olympe dont les penseurs les plus profonds lui ont interdit l'approche. Le dernier de ces Essais m'a paru le meilleur; l'auteur ne s'y borne pas à exposer, il réfute et d'une manière heureuse; mais c'est en même tems le plus difficile à lire : les idées nous en sont peu familières, et les raisonnemens en sont très-serrés. Le premier est le plus simple; nous connaissons mieux les ouvrages de Sextus Empiricus et de Hume, que ceux de Fichte et de Schelling : d'ailleurs le scepticisme s'énonce en général d'une manière claire; uniquement occupé de raser et de détruire, il n'a pas besoin de creuser bien avant pour poser les fondemens d'un grand édifice, ou de s'élever bien haut pour en placer le toit, et la subtilité lui est plus nécessaire que la profondeur. Le second essai est le plus faible : l'exposé de la doctrine de Spinosa n'est pas clair; celui de la doctrine de Kant est incomplet; inexact même; celui de la doctrine de Leibnitz est vague et insignifiant.

Un *Essai sur l'idée et le sentiment de l'infini*, tient le milieu entre les morceaux de métaphysique proprement dite et ceux de métaphysique littéraire. L'infini existe : « ce n'est pour nous qu'une idée; mais c'est une idée né» cessaire que nous sommes forcés d'admettre, une idée » qui dérive de notre nature intelligente, et qui résulte » des premières lois de notre raison. Comme nous ne » pouvons ni concevoir ni connaître l'infini, lorsque » notre imagination essaie de le saisir et de le compren» dre, elle convertit l'infini en indéfini. A la vérité, rien » de plus opposé que l'indéfini et l'infini; l'un réunit » tout, l'autre ne réunit jamais tout; on ne peut rien » ajouter au premier, parce qu'il est complet, absolu, » parfait; on peut toujours ajouter au second, parce » qu'il est toujours incomplet et susceptible d'augmenta» tion. L'infini est une sphère, l'indéfini est une ligne » droite que l'on peut toujours prolonger par la pensée. » Cependant, quelque différens qu'ils soient, nous les » confondons sans cesse, nous croyons atteindre l'un en » employant l'autre; nous sommes toujours tentés de » substituer une image fausse qui ne dit rien à la rai-

Digitized by Google

» son, à une idée négative qui ne dit rien à l'imagina-
» tion. »

Après avoir établi cette distinction aussi fine que solide, et nécessaire pour prévenir une équivoque funeste, l'auteur retrouve les traces du sentiment de l'infini dans la contemplation et l'étude de la nature, dans les plaisirs de l'art, dans la religion et même dans les sciences. Ce morceau, non moins bien écrit que bien pensé, est d'autant plus important, qu'une philosophie étroite et matérialiste a souvent nié parmi nous l'existence de ce sentiment sans lequel tout est borné, passager et mesquin autour de nous et en nous-mêmes.

Des *Essais sur la nature de la poésie*, *sur la différence de la poésie ancienne et moderne*, *sur la différence de la poésie et de l'éloquence*, donnent un exemple de la métaphysique appliquée aux arts et à la littérature. Je suis loin de croire que cette application ne puisse et ne doive se faire; mais nous aurons long-tems peine à nous y accoutumer : les deux nations ont suivi, dans la critique des arts, une marche opposée : « Les Français, dit M.
» Ancillon lui-même dans sa préface, ont abstrait leurs
» notions de la poésie et de l'éloquence des ouvrages les
» plus éminens dans chaque genre que leur offrait leur
» littérature.... Les Allemands, au contraire, sont partis
» des notions générales d'art, de poésie, d'éloquence,
» ont cherché la racine commune à toutes ces notions
» dans la nature de l'ame, et de là sont parvenus aux dif-
» férentes branches ou aux différens genres.... Il arrive
» de là que les critiques français, admirables dans les
» observations de détail, ne le sont pas autant dans les
» matières générales, tandis que la philosophie des arts,
» en Allemagne, s'occupe plus des idées générales que
» des détails. »

M. Ancillon a considéré les idées de *poésie* et d'*éloquence* dans leur plus grande généralité : son essai *sur la nature de la poésie* m'a frappé par l'étendue des vues et le solide enchaînement des raisonnemens; mais la définition à laquelle il arrive ne sera bien saisie que par ceux qui abandonneront un moment leurs habitudes d'opinion pour se contenter de suivre l'auteur dans sa marche :

Digitized by Google

peut-être convaincrait-il sans retour des esprits qui lui seraient donnés table rase; il étonnera plus qu'il ne persuadera des esprits élevés dans un monde tout différent.

L'Essai sur la différence de la poésie ancienne et moderne excitera un intérêt plus général. Ce sont des observations de fait, et non des développemens métaphysiques. Les deux poésies sont données, il ne s'agit que de les rapprocher, de les opposer l'une à l'autre; les résultats de cette comparaison sont faciles à saisir. M. Ancillon l'a faite en homme d'esprit et de goût; mais la plupart de ses idées sont depuis long-tems en circulation en Allemagne; il n'a sur elles que des droits de mise en œuvre et non un droit de propriété.

Un *Essai sur les grands caractères*, des *Réflexions sur la Philosophie de caractère et sur Tacite*, forment la partie morale de ce Recueil, et n'en sont pas la moins précieuse. Dès qu'il s'agit de morale, il n'y a plus ni barrière, ni différence d'éducation, d'opinion, de patrie, qui puissent rendre un homme inintelligible pour ses semblables : la vertu trouve dans toutes les consciences un écho qui répond infailliblement à sa voix, et nous pouvons refuser de lui obéir, non de la comprendre; ici cessent les incertitudes de langage, les divergences de principes, les contrastes d'habitudes. M. Ancillon, peignant les traits d'un grand caractère ou les devoirs moraux de l'historien, n'a plus à nos yeux une physionomie étrangère; c'est tout simplement un homme d'honneur qui adresse à ses lecteurs des discours pleins d'élévation, de pureté et d'énergie; aucun d'eux n'oserait dire : « Je n'entends pas cela. »

Je n'en voudrais citer pour exemple que le portrait de Tacite.

Ces mélanges sont terminés par un recueil de pensées détachées qui ne sont pas toutes également bien dites ou également vraies; mais qui offrent pour la plupart ce mérite de la beauté morale, mérite plus rare qu'on ne pense, quand il part d'une conviction réfléchie et profonde, d'une grande élévation de caractère et d'un désintéressement parfait. Tout, dans cet ouvrage, annonce l'homme éclairé et prouve l'homme de bien : le monde

Digitized by Google

n'a pas de plus beaux titres à donner. Je ne puis mieux louer M. Ancillon qu'en disant qu'il paraît avoir pris pour lui-même le noble conseil qu'il adresse aux gens de lettres dans ce passage :

« La classe des gens de lettres n'existait pas chez les » anciens comme chez les modernes, parce que ceux » qui s'occupaient chez eux des arts d'imagination et des » sciences manquaient de moyens de communication ; » d'ailleurs la communauté de la patrie était tout à leurs » yeux, et le titre de citoyen effaçait tous les autres. Au- » jourd'hui, l'association des gens de lettres devrait les » rendre citoyens du monde des idées ; le vrai et le beau » devraient être pour eux ce que la patrie était pour les » Anciens. L'esprit des gens de lettres devrait ressembler » à l'esprit de la chevalerie ; leur association pure, libre, » étroite, serait formée par la religion des principes, » l'amour de l'infini, et une ardeur infatigable à com- » battre avec courage les erreurs et les vices, les monstres » du monde moral. »

Swift fly the years, and rise th' expected morn!

POPE's *Messiah*, v. 21.

« Que les années s'envolent rapidement et que ce jour tant désiré se lève! »

GUIZOT

CURIOSITÉS DE LA LITTÉRATURE, traduction de l'anglais ; par M. T. P. BERTIN, sur la cinquième édition, 2 vol. *in*-8°. A Paris, *Joseph Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188.

DANS l'avant-dernier siècle, après la mort de plusieurs savans et littérateurs célèbres, des amis soigneux de leur gloire ont rassemblé leurs bons mots, leurs maximes, leurs réflexions, leurs jugemens, leurs remarques, etc. ; ils y ont joint quelques anecdotes qui les concernaient, ou qu'ils aimaient à raconter, et ils en ont formé ces recueils connus sous le nom d'*Ana*. Voltaire les a trop méprisés peut-être ; quelques-uns du moins doivent être exceptés du ridicule qu'il a jeté sur l'espèce entière ;

Digitized by Google

tous ne sont pas des archives de mensonges et de fadaises. Le *Menagiana* sur-tout, qui appartient à Lamonnoie bien plus qu'à Ménage, est rempli de détails curieux, de rapprochemens piquans, d'observations utiles et même de discussions savantes sur beaucoup de points importans de littérature et d'érudition. Un écrivain anglais dont j'ignore le nom, a pris dans nos *Ana* ce qu'ils lui semblaient offrir de plus instructif et de plus agréable : il a fait le même triage dans les livres anglais du même genre ; il a rangé les matières analogues sous des titres communs, et assaisonnant le tout de réflexions, il a composé les *Curiosités de la Littérature*, dont M. Bertin vient de nous donner la traduction. Cette traduction est faite sur la cinquième édition, ce qui prouve que l'original a eu beaucoup de succès en Angleterre. Les Anglais paraissent moins dégoûtés des compilations que nous ne le sommes ; celle-ci d'ailleurs, en grande partie faite avec nos livres, et traitant de nos auteurs, contenait beaucoup de choses toutes nouvelles pour eux ; mais ces choses, revenant à leur source après avoir passé par une traduction anglaise à son tour traduite en français, n'ont pas le droit de nous intéresser aussi vivement ; et ce que nous apprenons en même tems des écrivains et de la littérature de nos voisins, ne suffit pas pour compenser en nous l'ennui de relire en mauvais style ce que nous savons déjà. Je doute donc fort que la traduction atteigne au même nombre d'éditions que l'original. Dans ces *Curiosités de la Littérature*, tout n'est pas *littéraire*, tout n'est pas *curieux* ; ce dernier point ne pourrait se prouver sans ennui : il est facile de démontrer l'autre en rapportant seulement les titres de quelques chapitres. Certainement l'*Alchimie*, l'*Astrologie*, les *Coutumes féodales*, les *Goths et les Huns*, les *Jugemens de Dieu*, les *Titres des Souverains*, le *Jeu*, et dix autres objets semblables ne sont point du ressort de la *littérature* proprement dite : à la vérité, ils se trouvent dans les livres, et des littérateurs s'en sont occupés ; mais, à le prendre ainsi, tout serait littéraire, et j'aurais moins à me plaindre de ce que je trouve dans l'ouvrage, que de tout ce que je n'y trouve pas. Au reste, le plus grand nombre

Digitized by Google

des objets est d'accord avec le titre, et c'en est assez pour le justifier. Il y a peu de méthode dans la distribution des matières ; souvent des articles contigus n'ont point de rapport entr'eux, et en ont beaucoup avec des articles éloignés ; plusieurs même devraient être fondus ensemble ; mais ce n'est encore là qu'un très-léger inconvénient dans un livre dont la variété doit, en grande partie, faire le mérite et assurer le succès.

A une époque où l'on s'occupe ridiculement de journaux, où les ouvrages ne paraissent plus faits que pour donner lieu à des *articles*, et où ces *articles* font toute la lecture, toute la science, tout l'entretien de ceux qui se piquent encore de quelque goût pour les lettres, je crois devoir, pour l'instruction des amateurs, détacher quelques traits d'un assez long chapitre que l'auteur anglais a consacré à l'histoire des journaux littéraires depuis leur naissance jusqu'à nos jours. Ces détails, empruntés de nos propres Mémoires sur la littérature, ne sont peut-être pas connus de tous nos lecteurs. Les journaux littéraires sont d'origine française : l'invention en est due à Denis de Sallo, conseiller au parlement de Paris, qui fit paraître en 1665, pour la première fois, son *Journal des Savans*, et qui, par prudence ou par morgue robine, le publia d'abord sous le nom du sieur d'Hédouville, son valet-de-chambre. A l'imitation du fondateur, plusieurs journalistes se cachent encore aujourd'hui sous des noms empruntés. Sallo, à la faveur de son masque, mit tant d'amertume et de malignité dans sa critique, que son journal excita les plaintes les plus vives. Il fut obligé, au bout de treize mois, de céder à la clameur des écrivains, et de se donner l'abbé Gallois pour successeur. Celui-ci, intimidé par le sort de Sallo, remplaça l'excès de la sévérité par celui de la douceur, et, peut-être sans satisfaire les auteurs, parvint à mécontenter le public. « Une autre conspiration éclata » contre le journal : les mathématiciens se plaignirent de » ce qu'on les négligeait dans cette feuille périodique, » pour ne s'occuper que des naturalistes. Les naturalistes s'ennuyèrent des extraits d'ouvrages littéraires : » les antiquaires ne voulurent voir que des découvertes

Digitized by Google

» de manuscrits, des mémoires originaux ou des frag-
» mens d'auteurs anciens : des extraits d'ouvrages de
» médecine furent demandés par une partie des abonnés
» et rejetés par l'autre : enfin chaque lecteur voulut
» avoir l'analyse des productions qui concernaient sa
» profession ou qui flattaient ses goûts. Mais un journal
» littéraire est un ouvrage que l'auteur offre au public
» en masse, et qui n'est pas fait seulement pour une
» classe de lecteurs. Malgré toutes ces difficultés, l'ou-
» vrage périodique de l'abbé Gallois eut un très-grand
» succès. » A l'abbé Gallois succéda l'illustre Bayle qui, en sa qualité de sceptique et de philosophe indulgent, fut réservé et poli dans l'énonciation de ses jugemens : comme alors le public avait apparemment de la prédilection pour les critiques tranchans et grossiers, Bayle passa pour un critique mou, indécis, et fadement louangeur, qui n'avait ni vigueur de style, ni force de dialectique. Bernard, Basnage, Leclerc et quelques autres, pourvus sans doute des qualités qui manquaient à Bayle, réussirent beaucoup mieux auprès de leurs lecteurs. L'auteur anglais nous fait voir ensuite comment du *Journal des Savans*, naquirent d'autres journaux qui, à leur tour, en enfantèrent de nouveaux, et il termine ce tableau généalogique par des réflexions qui sont peut-être fort justes en Angleterre, mais qui heureusement ne trouveraient point ici d'application. « La multiplicité
» des journaux, dit-il, a nécessairement produit beau-
» coup de mal. Des esprits de mince aloi, des écrivains
» qu'on peut appeler le rebut de la littérature, ont fabri-
» qué des journaux. De là cette misérable discordance d'o-
» pinions, la honte, le scandale et l'opprobre de la critique.
» Des passions ennemies des vérités paisibles de la lit-
» térature ont jeté le trouble dans la république des
» lettres ; toute vertu, toute pudeur littéraire s'est éva-
» nouie. » En tout pays, il serait fort difficile de trouver un homme qui ressemblât au portrait que le compilateur anglais fait d'un bon journaliste. Il veut qu'il possède à fond lui-même la matière des ouvrages dont il parle ; qu'il connaisse parfaitement l'histoire littéraire, afin de ne point tomber dans des erreurs ridicules ou dange-

Digitized by Google

reuses ; qu'il se tienne constamment sur la ligne de l'impartialité, également éloigné de l'odieuse satire et de l'insipide panégyrique ; et qu'enfin, fier de renfermer dans quelques pages la substance entière de ce qu'un auteur a mis dans plusieurs volumes, il résiste à l'envie de faire un traité sur le sujet du livre qu'il examine, plutôt qu'une analyse du livre lui-même. « Enfin, ajoute-» t-il, si un journaliste captive la faveur du public en » flattant son penchant à la malignité, au lieu de mé-» riter sa confiance en éclairant son esprit, ses travaux » porteront un préjudice notable au génie et au goût de » son siècle. Les mœurs de la critique, telle que Pope » l'a décrite, sont la bonne foi, la modestie, le savoir-» vivre, et le respect des convenances. »

Quand on a lu les deux chapitres intitulés *de la Pauvreté des Savans* et *de l'Emprisonnement des Gens de Lettres*, il en faut conclure, contre l'opinion généralement reçue, qu'en Angleterre, dans cette île opulente et fastueuse, les auteurs ont été plus que partout ailleurs victimes de l'indigence. Il semble que les meilleurs ouvrages de la littérature anglaise aient été composés dans des greniers ou dans des prisons ; il en est plusieurs qui portent pour titre le nom même de la prison qui les a vu naître, comme les *Tusculanes* portent celui d'une des maisons de campagne de Cicéron. Il faut tout dire, les grands écrivains de l'Angleterre, après leur mort, reçoivent de leurs compatriotes des marques de munificence extraordinaires : on dépense en monumens de tout genre élevés à leur gloire, des sommes dont la moindre leur eût procuré de leur vivant une honorable aisance.

Dans le chapitre qui a pour objet les *Amusemens des Gens de Lettres*, j'ai regretté de ne point trouver une anecdote sur La Fontaine, que je me souviens d'avoir lue une seule fois dans je ne sais plus quel livre. A dix-neuf ans, La Fontaine entra à l'Oratoire, où il resta dix-huit mois. On l'y surprit un jour jetant son bonnet carré d'un troisième étage dans la cour, descendant pour le ramasser et remontant pour le jeter encore. Il continua ce jeu

Digitized by Google

fort long-tems et ne le cessa qu'aux éclats de rire de la personne qui le regardait.

Le chapitre des *Portraits d'Auteurs* offre un problème qui ne serait pas indigne d'occuper quelque savant membre de la classe d'histoire et de littérature ancienne. Les Anciens étaient, comme nous, dans l'usage de placer le portrait des auteurs en tête de leurs ouvrages. Il y a plus : Varron, donnant au public la vie de sept cents hommes illustres de son pays, orna ce recueil d'autant de portraits. Pline l'ancien, de qui nous tenons le fait, s'extasie sur ce moyen de fixer et de multiplier les traits des personnages célèbres; il l'appelle une découverte dont les Dieux mêmes devraient être jaloux, un procédé admirable, qui non-seulement assure l'immortalité à des héros, mais même les répand dans toutes les parties de l'Univers, de manière que partout ils semblent être présens. Quel est ce moyen? quel est ce procédé? nous l'ignorons. Les Anciens, qui ne connaissaient pas l'imprimerie, avaient-ils imaginé l'art de la gravure? cela est peu probable. Des commentateurs pensent que ces portraits dont parle Pline, étaient faits à la plume; mais tant de dessins, copiés les uns d'après les autres, auraient dû être bien peu fidèles, et d'ailleurs que de tems et de dépense n'aurait-il pas fallu pour en décorer tous les exemplaires d'un ouvrage, qui, suivant l'expression de Pline, était répandu dans tout l'Univers (*per omnes terras!*) Enfin, s'il ne se fût agi que de dessins à la plume, ce même Pline eût-il dû tant se récrier sur la beauté et la nouveauté de l'invention?

Dans le chapitre sur *la Mode*, qui est sans contredit un des plus piquans du recueil, nous voyons que les Anglais ont eu de bonne heure le goût et le talent des carricatures. Sous Henri VIII, on en fit une qui représentait un homme nu, tenant d'une main une pièce de drap et de l'autre une paire de ciseaux. Au bas étaient écrits des vers dont voici le sens : Comme la mode change à chaque instant, je vais nu, en attendant que je sache quelle forme donner à mon habit.

Je pourrais étendre indéfiniment cet article, en citant tout ce qui m'a paru digne de remarque dans les *Curiosi-*

Digitized by Google

sités de la Littérature, et en y ajoutant mes observations; mais, même à propos d'une compilation, il ne faut pas abuser de la facilité de compiler; c'est un privilége que les faiseurs de journaux doivent abandonner aux faiseurs de livres. Je terminerai en disant quelques mots sur la manière dont l'ouvrage est traduit. Des personnes qui ont eu l'original entre les mains, assurent que le traducteur s'est souvent permis d'en retrancher des passages et même d'y en ajouter d'autres de sa façon. Je ne suis pas certain qu'il n'ait pas retranché de fort bonnes choses; mais je parierais bien qu'il n'en a ajouté que de fort mauvaises. Il est impossible d'écrire plus incorrectement sa langue et d'entendre moins bien celle de l'auteur qu'on traduit. M. Bertin paraît avoir sur ce dernier point de très-grandes prétentions; j'ose l'assurer qu'elles ne sont pas fondées. Il y a dans le livre un chapitre intitulé *Bévues littéraires*, et la plupart de ces bévues ont été commises par des traducteurs; on allongerait ce chapitre d'une vingtaine de pages, si l'on y faisait entrer toutes les *bévues* de M. Bertin. Le mot anglais *pleasing* s'applique à ce qui cause du *plaisir*, et doit se traduire ordinairement par le mot *agréable*. M. Bertin, qui ne va pas si loin chercher les choses, le traduit toujours par le mot *plaisant*, et cela produit de *plaisantes* phrases. « Le » P. Commire a composé des vers latins fort *plaisans*.... » Catulle dans son *plaisant* poëme d'Acmé et de Sep- » time. . . . . Marmontel raconte une aventure *fort plai-* » *sante* de Colardeau. . . . . » et cette *fort plaisante* aventure, c'est Colardeau, mourant, qui se lève de son lit et va brûler lui-même ce qu'il a déjà traduit de la *Jérusalem délivrée*, pour que ses héritiers ne violent point, en l'imprimant, la promesse qu'il a faite à Watelet de discontinuer ce travail, que Watelet a aussi entrepris. Si M. Bertin n'ignorait pas si complètement l'histoire littéraire de tous les tems et de tous les lieux, et particulièrement celle de la France au dix-septième siècle, il eût facilement redressé quelques erreurs qui ont pu échapper à l'écrivain anglais en parlant de nos auteurs, si toutefois ce n'est pas lui-même qui les lui a prêtées en le traduisant. Entre eux le débat; mais il est

Digitized by Google

plaisant de voir dans un ouvrage écrit en français, que Pélisson était *ministre* sous Louis XIV, et que Corneille alla lire *Polyeucte* à Rambouillet.

Monsieur Bertin prit pour ce coup le nom d'un hôtel de Paris pour celui d'un bourg qui en est à onze lieues. Il est étrangement brouillé avec les noms, M. Bertin : l'empereur Claude est l'empereur *Claudian;* le roi Jacques, le roi *James;* Patrix, *Patru;* Alde Manuce, *Alde Manuel;* Colomiès, *Colomies;* et le recueil de ses bons mots, *Colamesiana;* dans une même page, le Pogge, nommé d'abord Poggius à la manière des Anglais, se change bientôt en *Foggius;* et, par une semblable métamorphose, le vertueux beau-père de Tacite, appelé Agricola au commencement d'un paragraphe, devient, à la fin, *Caracalla*, c'est-à-dire, un monstre. Quelques-unes de ces fautes appartiennent sans doute à l'imprimeur : aussi est-il juste de le complimenter à son tour; l'ouvrage est imprimé comme il est traduit. C'est faire les parts égales entre le translateur et le typographe; mais c'est en donner une bien grosse à chacun. Un *errata* d'une grande page se trouve en tête de chaque volume. Je voyais une sorte d'humilité généreuse de la part de l'imprimeur à reconnaître et à redresser ainsi ses fautes, et je n'imaginais pas qu'en ayant relevé tant, il en eût pu laisser beaucoup : mais c'était un piége; dans ces *errata*, qu'à leur longueur j'avais jugés complets, je ne trouvais pas une seule des fautes qui me choquaient en lisant; en revanche, j'y trouvais quelquefois, corrigés comme défectueux, des passages corrects que par mégarde le traducteur ou l'imprimeur avaient laissé échapper. Quand les lettres et le bel art d'imprimer cesseront-ils d'être si souvent un ignoble métier fait par des gens qui ne le savent pas ?

AUGER.

Digitized by Google

HOMMAGE A UNE BELLE ACTION. A Paris, chez *Dabin*, libraire, au Palais-Royal. — 1810.

LES Journaux du mois de décembre dernier ont rapporté le trait suivant :

« M. François Remi l'aîné, âgé de 43 ans, natif de Metz, » employé à l'hôpital militaire français à Neubourg, et pré- » sentement dans la même qualité à Cinnstadt, vit arriver » le 27 avril dernier, à huit heures du soir, sur le Danube, » un bâtiment à bord duquel se trouvaient quarante-deux » soldats grièvement blessés, et dont plusieurs avaient des » membres amputés. Mais le Danube avait grossi considé- » rablement, la nuit était obscure, et aucun infirmier n'osait » se hasarder d'aller à bord du bâtiment, qui se tenait éloi- » gné du rivage. Cependant on entendait les cris et les » lamentations des malades exposés à l'injure du tems. Le » cœur de Remi en fut ému. Sans considérer la profondeur » de la rivière, et sans égard au danger qu'il courait, il se » déshabille, se jette dans l'eau, nage vers la barque, se » charge d'un de ces malheureux, et le dépose sur le rivage, » retourne et rapporte un second, et ne cesse d'aller et venir » jusqu'à ce que les quarante-deux fussent à terre; il était » alors onze heures du soir. »

Les belles actions font encore faire de beaux vers. Un de nos plus illustres poëtes vient de célébrer le dévouement de M. Remi :

Quel est ce Remi généreux,
Qui, s'armant d'un courage heureux,
Arrache au Danube en furie
Quarante-deux vaillans soldats,
Blessés au milieu des combats
Qu'ont vus les plaines de Hongrie?
Il fut un Remi qui jadis
Dans la Champagne non pouilleuse,
Reçut l'ampoule merveilleuse
Dont il oignit, dit-on, Clovis.
Mais j'ai dévotion plus grande
Au Remi du pays Messin,
N'en déplaise au dévot essaim
Des amateurs de la Légende.
Au paradis des vrais croyans,

Digitized by Google

Sous les clefs de Pierre l'apôtre,
Il est juste de laisser l'autre;
Par des écrits reconnaissans
Il convient de placer le nôtre
Au paradis des bienfaisans;
Doux et paisible sanctuaire
Qu'ouvrit dans le siècle dernier
L'excellent abbé de Saint-Pierre,
Digne d'en être le portier.

L'extrême élégance de ces vers piquans et faciles décèle un talent qui n'est au-dessous d'aucun genre. Cependant, s'il en faut croire le poëte, il craindrait d'affaiblir, en les célébrant, les triomphes du héros que l'Europe admire.

Aux sons de la trompette épique,
Si je pouvais unir ma voix,
Je célébrerais les exploits
De ce conquérant héroïque,
Qui, du Bétis à la Baltique,
Fait, protège ou punit les rois:
J'oserais crayonner l'histoire
Du chef éminent des Français;
Tous ces prodigieux succès
Qu'on voit, et qu'on a peine à croire;
Et je peindrais son char de gloire
Que, par élans précipités,
Au sein des royales cités
Font voler Mars et la Victoire:
Des peuples dont il est l'appui
J'annoncerais les destinées;
Des généraux vainqueurs sous lui
Je dirais les nobles journées;
Et quelquefois je gémirais,
En voyant du Danube à l'Ebre
Le laurier voisin du cyprès;
Mais c'est par une mort célèbre
Que s'immortalise un guerrier:
Au milieu du champ meurtrier,
Autour de la pierre funèbre
S'élève et grandit le laurier.

Cessons des efforts inutiles;
Trève à d'ambitieux discours:

Digitized by Google

Il faut un Homère aux Achilles :
Et l'Alexandre de nos jours
N'a trouvé que trop de Chériles.

Si l'on entend trop les Chériles, c'est parce que les vrais poëtes se taisent. La faute en est à celui même qui s'en plaint ici et à ceux qui lui ressemblent. Voici comment il termine ce trop court morceau :

Dans notre médiocrité
Un assez bel emploi nous reste :
Par un hommage mérité,
De son injuste obscurité
Consolons la vertu modeste.
Voulons-nous louer à propos?
Louons des mortels estimables :
Celui qui sauve ses semblables
Est au premier rang des héros.
Vous dont l'orgueilleuse faiblesse
Hors des titres ne voit plus rien,
Si le nom de Remi vous blesse,
Un beau trait lui sert de soutien ;
C'est le nom d'un homme de bien ;
Il a ses titres de noblesse.
Les fiers enfans de Romulus
Auraient dans leur place publique
Posé la couronne civique
Sur le front de Remigius ;
Et, pour des nations sensées,
Quelques vertus récompensées
Valent bien les romans nouveaux,
Les opéras à grands chevaux,
Les lamentables comédies,
Les pitoyables tragédies,
Intarissables rapsodies,
Qu'attendent les prix décennaux.

Le prix des talens supérieurs est d'être reconnus dans leurs productions les plus légères. On attribue celle-ci à l'auteur de Charles IX et de Fénélon ; on aimerait encore mieux le reconnaître dans quelque nouvelle tragédie. *Il faut bien*, dit-il, *qu'un oisif prenne un peu garde aux belles actions*. On ne se plaindra point assurément de ce fruit de son oisiveté ; mais on a le droit d'en attendre de plus riches.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — On a donné, samedi dernier, *Sémiramis* à ce théâtre ; Mlle Raucourt y jouait le principal rôle : c'est un de ceux qu'elle s'est réservés et dont elle conserve en quelque façon la possession exclusive. Ce n'est pourtant pas de la manière dont elle le remplit, que nous prétendons entretenir nos lecteurs ; elle est trop connue. Nous aurons peut-être plus de droits à leur attention, en leur communiquant les réflexions d'un critique étranger, sur la plus grande singularité de cette pièce : l'apparition de l'ombre de Ninus.

Il paraît que, dans la nouveauté, cette apparition avait été vivement attaquée. On disait et on écrivait de tous côtés, que personne ne croyait plus aux revenans et que les apparitions des morts ne pouvaient être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Voltaire se plaint amèrement de cette censure : « Quoi ! s'écrie-t-il, toute l'antiquité aura cru ces prodiges, et il ne sera pas permis de se conformer à l'antiquité ! Quoi ! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de la providence, et il serait ridicule de les renouveler ? » Un de nos journaux vient cependant, dit-on, de répéter ces mêmes critiques ; il se moque d'une reine de Babylone qui a peur des revenans. Un autre journal lui répond comme Voltaire, en alléguant l'exemple de l'antiquité et l'autorité de notre croyance religieuse. Il est singulier que ni Voltaire, ni ses défenseurs, ni ses critiques, n'ayent saisi le véritable point de la question. Les censeurs avaient raison de blâmer une apparition dont l'effet est à peu près nul au théâtre, mais ils l'attaquaient par de mauvais raisonnemens. Voltaire avait tort comme poëte, puisqu'un ressort aussi terrible ne produisait aucun effet ; mais il aurait eu pleinement raison, en réfutant des objections ridicules, s'il n'eût commis l'imprudence de citer en sa faveur l'ombre d'Hamlet.

Notre critique étranger a considéré la chose sous son véritable point de vue. Il commence par mettre à part la religion, comme n'ayant rien à démêler dans les questions de goût ; elle est fort bonne, selon lui, pour imposer silence à ses adversaires, mais nullement pour les persuader ; et plût à Dieu que nos critiques français adoptassent tous cette

Digitized by Google

cette maxime! Il convient ensuite que si personne ne croyait plus aux revenans, on aurait tort d'en faire paraître sur le théâtre; mais il est loin d'admettre cette incrédulité dans toute sa rigueur. Le petit nombre, dit-il, ne croit pas aux apparitions, beaucoup d'autres ne veulent point avoir l'air d'y croire et ce sont ceux qui font le plus de bruit. La grande majorité paraît indifférente, croit ou ne croit pas selon l'occasion, s'amuse en plein jour des plaisanteries que l'on fait sur les esprits et frissonne vers minuit au récit de leurs visites imprévues. Dans cet état de choses, rien ne doit empêcher le poëte d'en faire usage. Nous portons tous en nous-mêmes le germe de la croyance aux esprits. C'est à son art à le développer, à donner pour le moment la prépondérance aux motifs qui peuvent nous y faire croire, à dissimuler tous ceux qui réveilleraient l'incrédulité. C'est ce qu'a fait Shakespear dans Hamlet; c'est ce que n'a point fait Voltaire.

« Il nous semble, dit l'illustre Lessing, que l'ombre de Shakespear vient réellement de l'autre monde, car elle vient à l'heure solennelle de minuit, au milieu des ténèbres et d'un calme profond, précédée et suivie de toutes les circonstances accessoires que nous sommes accoutumés, dès notre enfance, à regarder comme essentielles à l'apparition des esprits. L'ombre de Voltaire, au contraire, ne serait pas même bonne à faire peur aux petits enfans. C'est tout simplement un acteur travesti qui ne dit et ne fait rien de ce qu'il devrait dire et faire s'il voulait nous persuader. Toutes les circonstances de son apparition en détruisent la vraisemblance, et trahissent le mannequin employé maladroitement par un poëte qui voudrait bien nous faire illusion et nous frapper de terreur, mais qui ne sait comment s'y prendre. Arrêtons-nous à un seul point: c'est en plein jour, au milieu de l'assemblée des Etats et annoncée par un coup de tonnerre, que l'ombre de Ninus sort de son tombeau. Où Voltaire a-t-il jamais ouï dire que les revenans fussent si hardis? Quelle bonne femme ne lui eût pas appris qu'ils craignent la lumière du jour et ne se montrent pas volontiers en nombreuse compagnie? Mais quoi! Voltaire le savait aussi bien que nous; s'il fait agir son ombre différemment, c'est par la délicatesse de son goût dédaigneux qui ne lui permettait pas d'employer des circonstances aussi communes. Le revenant qu'il voulait nous montrer devait être d'un genre plus noble, et c'est cette noblesse qui a tout gâté. Lorsqu'un esprit se

Digitized by Google

permet des choses contraires à l'étiquette et aux bonnes coutumes qui sont en usage parmi les esprits, je ne puis le croire de leur espèce; et ici tout ce qui ne favorise pas l'illusion, la détruit.

» Si Voltaire eût réfléchi au jeu pantomime que nécessite une apparition, il aurait découvert une nouvelle raison de ne pas faire paraître son revenant devant une assemblée si nombreuse. Tous ceux qui la composent devraient, à sa vue, exprimer le trouble et l'effroi; tous devraient l'exprimer d'une manière différente. Or, essayez de dresser vos valets de théâtre à ce manège! il y a mieux, si vous y parveniez, un pareil tableau ne servirait qu'à détourner l'attention du spectateur des principaux personnages.... Dans Shakespear, l'ombre ne s'arrête qu'avec le seul Hamlet. Dans la scène où la reine est présente, elle ne voit l'ombre ni ne l'entend. C'est donc Hamlet seul que nous observons, et plus il nous offre de symptômes de son effroi et de son égarement, plus nous sommes portés à regarder comme réelle l'apparition qui produit en lui ce terrible effet. L'ombre agit sur nous par son intermédiaire. L'impression qu'elle fait sur lui se communique à nous, et l'effet est trop subit et trop violent pour que nous puissions douter de la cause. Voltaire n'a point compris cette ruse de l'art. Son ombre effraye beaucoup de gens, mais ne les effraye pas beaucoup. Sémiramis s'écrie une seule fois: *Ciel!... je meurs!* et les autres ne font pas plus de façons avec l'esprit qu'avec un ami qu'on verrait arriver inopinément d'un lointain voyage. »

Voilà, ce me semble, comment il aurait fallu expliquer à Voltaire lui-même le peu de succès de son apparition. On ne l'aurait point mis dans le cas d'appeler à son secours des idées religieuses auxquelles il ne croyait guères, et l'on n'eût pas eu besoin de tourner ces idées en ridicule tout en affectant d'en faire profession. V.

Théâtre du Vaudeville.— Les Deux Espiègles, comédie-vaudeville en un acte.

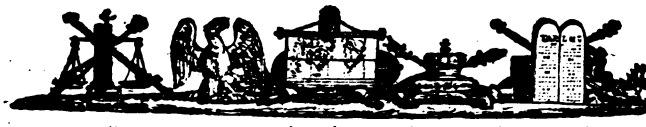
Il n'y a rien de bien nouveau dans le fond de ce petit ouvrage. C'est comme partout un tuteur qui veut marier sa pupille à un sien neveu pour se dispenser de rendre un compte de tutelle; c'est un amant de la pupille qui cherche à s'introduire chez elle pour l'enlever, et forcer ce tuteur à consentir à son mariage en le menaçant d'un procès. Ce tuteur est pourtant un procureur de Reims

Digitized by Google

nommé Griffard, mais comme ses comptes sont mal en règle, au lieu de braver Sainville, il cherche prudemment à lui interdire l'accès de sa maison. Le neveu doit arriver de Bergerac dans la journée, et Griffard ordonne à ses valets de ne laisser entrer que lui, plus une vieille plaideuse qui vient lui confier une affaire, et un juif qui fait valoir son argent. Ses précautions auraient réussi si Adèle sa pupille n'eût entendu le signalement qu'il donne à ses argus des trois personnages à introduire. Elle trouve moyen de le faire passer à Sainville, et l'amant ne manque pas d'en profiter. Après avoir fait donner à Griffard un faux avis qui l'oblige de sortir, il se présente d'abord en plaideuse; mais la véritable plaideuse arrive, et quoiqu'il vienne à bout de l'éconduire, il n'ose jouer plus long-tems ce personnage, et revêt celui d'Abraham. Abraham paraît à son tour; Sainville l'éconduit encore, et reste sous le nom et le costume du neveu; mais enfin le neveu se présente, le tuteur revient; et Sainville se trouve à bout de ses travestissemens et de ses ruses. Griffard l'enferme, charge son neveu de le garder et va chercher le commissaire. Adèle réussit cependant à s'évader avec Sainville par un moyen qu'il serait trop long d'expliquer. Griffard à son retour trouve la maison vide; mais, tandis qu'il se désespère, Sainville revient avec Adèle et lui propose l'alternative dont nous avons parlé; qu'il approuve le mariage, on approuvera ses comptes, sinon on les lui fera rendre juridiquement. Griffard ne juge point à propos d'en courir les riques pour le seul intérêt de son neveu, et la pièce finit par le mariage des deux espiègles.

Le succès de ce petit ouvrage n'a point été complet. Il y a cependant de la gaieté, des scènes comiques et bien dialoguées. On y a remarqué des traits de caractère, des mots très-piquans. Peut-être a-t-on pensé que c'était trop de mettre trois fois Sainville en présence du personnage dont il emprunte le costume et le nom; peut-être aussi l'ouvrage entier est-il plutôt du genre de la comédie que de celui du vaudeville. Ce qui est plus probable encore, c'est que l'acteur chargé du principal rôle n'a pas joué la meilleure scène, celle de la plaideuse, dans l'esprit de l'auteur. Quoi qu'il en soit, le public a donné quelques marques d'improbation; mais le vaudeville de la fin a relevé la pièce. On en a redemandé plusieurs couplets, et l'on a ensuite demandé l'auteur qui a gardé l'anonyme.

Digitized by Google



POLITIQUE.

PARMI les choses intéressantes et curieuses que renferment les journaux anglais dernièrement reçus et dont nous donnerons ici la substance, nulle autre ne peut nous paraître plus digne d'être citée qu'une lettre de Ratisbonne qu'ils viennent de publier. *Le Star*, qui l'imprime, annonce qu'elle est relative aux vues de Napoléon, qu'elle a paru dans les journaux de la Confédération, qu'il appelle français, et il ajoute : « Il est inutile que nous rappelions » à nos lecteurs que Napoléon a déjà eu recours à ce » moyen, qui ne présente aucun caractère officiel, pour » donner de la publicité à ses plans. » Le *Moniteur* cite ces paroles du *Star*, puis il transcrit purement et simplement la lettre. La voici :

« Ratisbonne, le 3 décembre.

» La dignité impériale de Rome et d'Allemagne a cessé d'exister par l'abdication de l'Empereur François dans l'année 1806. Elle n'existait plus en effet depuis long-tems que de nom, relativement à Rome et à l'Empire romain, quoique l'Empereur et les écrivains politiques affirmassent le contraire. Il est donc certain que, dès l'année 1806, le Grand Empereur des Français avait le droit de prendre le titre d'Empereur des Français et des Romains, s'il avait voulu ajouter quelque chose de nouveau aux titres glorieux dont il jouissait déjà, et décorer son front de l'emblème fugitif d'une couronne étrangère. L'homme sage méprise l'éclat qui n'est pas justifié par la puissance. L'année 1809, qui a placé tant de lauriers sur la tête de Napoléon, le rend aussi maître de Rome. Il révoque les dons qui ont été faits par Charlemagne, son illustre prédécesseur, aux évêques de Rome, et dont ces derniers ont abusé, au préjudice de leurs devoirs spirituels, et des intérêts des peuples qui avaient été mis dans leur dépendance. Napoléon, comme premier et légitime souverain de Rome, peut actuellement, usant des mêmes droits que son illustre prédécesseur, prendre le titre d'Empereur des Français et des Romains.

» Les aigles que Charlemagne apporta de Rome, et qu'il plaça sur les tours de son palais à Aix-la-Chapelle, ont été rendues aux Romains par Napoléon. Il les rend co-partageans de son Empire et de sa gloire ;

Digitized by Google

et mille ans après le règne de Charlemagne, on va frapper une nouvelle médaille portant cette inscription mémorable : *Renovatio Imperii.* Lorsque Charlemagne transféra la dignité romaine impériale aux Francs, il établit par-là un nouvel Empire d'Occident, lequel, après des siècles d'oubli, reparaît avec plus de splendeur ; car on doit regarder Napoléon-le-Grand comme le fondateur d'un nouvel Empire d'Occident. Sous ce rapport, Napoléon doit être regardé comme une Providence par toute l'Europe civilisée.

» C'est ainsi que la paix sera complètement rétablie en Europe. Le grand nombre des peuples bien intentionnés, auxquels la puissance de Napoléon paraissait tyrannique, lorsqu'ils se croyaient exempts de toute espèce de devoirs envers lui, et que leur opinion semblait être la règle unique de leur conduite, rempliront désormais leurs nouveaux devoirs avec une inviolable fidélité. Considéré sous ce point de vue, on jugera que le rétablissement de l'Empire d'Occident par Napoléon, est une mesure qui lui a été commandée, autant pour l'intérêt de l'Europe que par le principe de sa propre conservation. »

Inquiétés en même tems dans les deux Indes, en Amérique par les traitemens que leur ambassadeur endure, au Bengale par les nouvelles des troubles de l'armée, et de l'agitation des peuples conquis et tributaires, les Anglais paraissent sentir la nécessité pressante de veiller à leur propre sûreté et à leurs intérêts particuliers, au lieu de tenter de vaines entreprises, et de seconder dans leur impuissante révolte les Espagnols, dont chaque jour accroît le découragement.

Le gouvernement a reçu à la fin les dépêches les plus affligeantes de New-Yorck et de Madras. Nous parlerons d'abord des premières. L'exactitude des bruits répandus relativement à la rupture des négociations est pleinement confirmée. La copie de la correspondance qui a eu lieu entre M. Jackson et M. Smith secrétaire du gouvernement américain, donne des détails de la mésintelligence qui a éclaté : on promet de rendre cette correspondance publique. Provisoirement M. Jackson est resté à New-Yorck avec les personnes de la légation, attendant les ordres de son gouvernement ; mais il a cru devoir adresser aux consuls de S. M. Britannique une circulaire dans laquelle il se permet de les mettre dans la confidence de tout ce qui s'est passé, et de rendre ainsi publics par le fait, et les termes de la négociation, et les causes de la rupture.

«Monsieur, dit-il, j'ai l'honneur de vous informer, avec beaucoup de

Digitized by Google

regret, que les faits qu'il était de mon devoir d'exposer dans ma correspondance officielle avec M. Smith, ont paru au président des Etats-Unis susceptibles de donner un motif suffisant pour rompre toute espèce de communication avec moi, comme ministre chargé de cette négociation si intéressante pour les deux nations; sur un des points les plus importans de laquelle il ne m'a été fait aucune réponse, bien que je l'eusse traitée officiellement et par écrit.

» Un de ces faits a été admis par le secrétaire d'Etat lui-même, dans sa lettre du 19 octobre; savoir, que les trois conditions qui formaient la base des premières instructions de M. Erskine, lui ont été soumises par ce ministre. L'autre fait (que ces premières instructions sont les seules dans lesquelles aient été prescrites à M. Erskine les conditions d'après lesquelles il pouvait conclure un arrangement sur les objets en discussion); l'autre fait, dis-je, m'est connu par les instructions que j'ai reçues moi-même.

» En déclarant ces faits et en les soutenant, ce qui m'est fortement enjoint par mon devoir, afin de repousser les fréquentes accusations de mauvaise foi dirigées contre le gouvernement de S. M. B., je ne pouvais imaginer que le gouvernement américain y vît une insulte, attendu que, de mon côté, je n'avais très-certainement aucune intention de l'offenser. J'ai présenté, sous ce point de vue, à M. Smith, les motifs de ma conduite; mais apprenant par lui qu'il ne recevra dorénavant aucune communication de ma part, je sens qu'il ne me reste aucune autre alternative, compatible avec la dignité du roi, que de quitter sur-le-champ cette ville, pour attendre quelqu'autre part l'arrivée des ordres de S. M.. relativement au changement imprévu survenu dans les affaires de ce pays. »

Cette publicité a paru souverainement déplacée, et le gouvernement américain y a vu non pas seulement une insulte, mais une perfidie, et une sorte d'appel au peuple américain contre les mesures de son gouvernement, appel fait par l'agent d'une puissance étrangère. La lettre de M. Jackson a été considérée comme écrite dans l'intention d'inspirer aux Américains de la méfiance contre leur administration, et on a regardé les consuls anglais comme des instrumens dont M. Jackson voulait se servir pour mettre dans son parti l'opinion populaire; on conçoit assez quelle tournure une telle impulsion est de nature à donner aux négociations, en supposant qu'elles soient reprises par le ministère d'un autre envoyé. Ces événemens ont fait la sensation la plus désagréable en Angleterre; on n'y accuse pas positivement M. Jackson, parce que sa conduite n'est

Digitized by Google

pas parfaitement connue, et qu'il règne encore beaucoup d'obscurité sur cette affaire, mais elle ne peut tarder à être mise dans le plus grand jour, et la modération connue du gouvernement américain ne permet pas de douter que les torts ne soient du côté d'un négociateur chargé de représenter un gouvernement dont la hauteur et l'ambition démesurée, les prétentions exclusives et l'esprit de domination, ont toujours su trouver dans ses agens de très-fidèles interprètes.

Dans ces circonstances importantes pour le gouvernement américain, son président a adressé au sénat et à la chambre des représentans un message qui doit fixer l'opinion sur la contestation. Il annonce que tout espoir de négociation s'est évanoui par le refus du gouvernement anglais de ratifier les actes de son ministre plénipotentiaire, et par sa politique ultérieure envers les Etats-Unis. La ratification des actes de M. Erskine n'était point désavouée, et cependant par l'organe de M. Jackson l'Angleterre a refusé d'avouer l'arrangement que son prédécesseur avait conclu. Ce ministre n'a fait aucune proposition nouvelle, et quant à l'affaire de la Chesapeack, il a prétendu que les premières démarches pour la réparation que l'Amérique a droit d'attendre, devaient être faites par le gouvernement américain; bien plus, le ministre anglais a fait des imputations qui ont forcé le gouvernement américain à ne plus souffrir de communication de la part de ce ministre. Le président termine cette partie du message par déclarer que le gouvernement se trouverait heureux si cet événement amenait de la part de la Grande-Bretagne une révision du système politique, si peu amical, qu'elle a suivi depuis si long-tems avec lui.

Le président annonce ensuite qu'avec la France l'état des relations ne répond pas encore aux mesures qui ont été prises par les Etats-Unis pour amener un résultat favorable; il ne s'étend pas davantage sur ce sujet, annonce qu'il dépose la correspondance ministérielle, et laisse ainsi pressentir que la conduite du gouvernement avec l'Angleterre, sera toujours la mesure de celle du cabinet français avec les Etats-Unis.

Ici les journaux anglais n'ont pas oublié de remarquer quelle différence de ton régnait dans le message lorsque le président parle de l'Angleterre et lorsqu'il parle de la France; ils se livrent à cet égard à beaucoup de déclamation contre le président; ils regardent son message comme

Digitized by Google

un tribut payé à l'Empereur des Français. Ils le peignent comme ébloui par les succès de la France, par la nouvelle de la bataille de Wagram; enfin, dans chaque ligne du message relative à M. Jackson, ils découvrent le degré d'influence de la France aux Etats-Unis, un manque de déférence, un signe de haine à l'égard de l'Angleterre : tout l'orgueil anglais éclate dans les dissertations; il serait possible de reconnaître plus franchement un tort et une injuste prétention : mais il ne l'est pas de se plaindre plus amèrement de ceux qui ne consentent pas à les supporter.

Les affaires de l'Inde sont bien plus alarmantes encore; car, en Amérique, ce n'est qu'une insulte repoussée; dans l'Inde, c'est bien plus, c'est la sûreté compromise, l'établissement en danger, l'armée en rébellion : des actes séditieux ont éclaté. La division s'est mise entre les chefs civils et les chefs militaires; les soldats ont arrêté des officiers, un régiment insurgé s'est mis en possession du fort de Masulipatam. Le gouverneur-général a cru nécessaire d'avoir recours à une proclamation à l'armée, qui occupe soixante-huit pages d'impression.

Certes, cette proclamation n'avait pas le défaut d'être trop laconique; si les régimens avaient eu la patience de la lire, assurément elle les aurait persuadés; mais les uns ne l'ont pas lue, les autres l'ont trouvée écrite dans un esprit peu conciliatoire, et enfin elle n'a produit aucun effet. On a craint dès-lors en Angleterre, qu'Holkar et Sciudhia, ces chefs assujétis, mais non soumis, vaincus et comprimés, mais non sans moyens et sans souvenirs, ne profitassent de la circonstance et ne fissent une irruption. Cette crainte est d'autant plus fondée que la très-grande majorité des troupes à la solde de l'Angleterre dans ce pays, est composée de troupes dites *natives*; et sur lesquelles il est difficile de compter. Pour comble de malheurs, les pirates du golfe Persique redoublent d'audace et sont très-heureux; ils sont devenus si nombreux et si dangereux qu'ils ont alarmé le gouvernement de Bombay, et qu'une forte expédition a été commandée contr'eux. Les dernières nouvelles sont du 27 juillet; des réglemens imposés à l'armée avaient excité un mécontentement général. Il est inutile d'ajouter quelles alarmes de telles nouvelles ont dû répandre en Angleterre. A l'instant, les expéditions qui devaient, dit-on, partir pour le Portugal, ont reçu une autre destination. Il ne s'agit plus pour elles d'aller défendre les Espagnols, de les maintenir dans leur révolte, de soutenir l'armée anglaise

Digitized by Google

dans sa retraite sur Lisbonne; il s'agit de défendre les possessions dans l'Inde; il s'agit de la fortune de l'Angleterre, de son crédit, de la clef de son commerce, de la source de ses richesses. On annonce qu'à peine de retour de l'Espagne, lord Wellington a reçu l'ordre de se rendre dans l'Inde, où l'on ne compte plus que sur son influence et son expérience éprouvée pour maintenir l'autorité civile dans l'exercice de ses droits, et l'armée dans la ligne de ses devoirs. Par suite de cette disposition, lord Minto et d'autres officiers seraient rappelés.

Depuis que le discours émané du trône, et adressé au corps législatif de France, a annoncé comme prochains des changemens en Hollande, rien n'a transpiré, rien n'a été connu. La Hollande attend sans doute les dispositions du protecteur de la confédération du Rhin avec confiance et avec calme; les Anglais nous assurent qu'elle les attend avec terreur; que les fonds baissent; que des bâtimens nombreux, chargés de marchandises pour l'Angleterre, s'y rendent en diligence, redoutent l'arrivée des troupes françaises, et toute la rigueur du système des douanes déployée contre le commerce anglais sur toute l'étendue des côtes que nous avons à couvrir. Quelles que soient ces assertions, déjà Walcheren a passé sous les lois françaises; le général Gilly en a pris possession au nom de l'Empereur, en même tems que le maréchal duc d'Istrie remerciait les gardes nationales du Nord, et les renvoyait dans leurs foyers: les troupes de ligne couvrent la côte, et sont désormais seules chargées de sa défense.

Les lettres et les nouvelles d'Espagne ne font mention d'aucun événement nouveau; les provinces du Nord sont, de jour en jour, plus rassurées par les détachemens des corps des généraux Loison et Solignac, contre les restes des bandes, dont la destruction ne demande plus qu'une guerre de colonne mobile et de gendarmerie. On prétend savoir qu'un corps file sur le Portugal par Almeida, et que ce mouvement, mettant en danger la gauche de l'armée anglaise, doit presser sa marche en arrière sur Lisbonne, et hâter son rembarquement. Le roi a rendu divers décrets très-importans: le premier, conforme à l'esprit de l'Evangile et à la discipline des premiers tems de l'Eglise, ôte à l'état ecclésiastique toute espèce de juridiction civile ou criminelle. « Mon règne n'est pas de ce monde, avait » dit Jésus-Christ. » Ces paroles du fondateur de la reli-

Digitized by Google

gion n'avaient que trop été oubliées en Espagne au nom des successeurs de ses apôtres.

Le nouveau décret, dit la Gazette de Madrid, détruit un labyrinthe inextricable de procès, de compétences, de recours et d'appels; une législation et une jurisdiction uniformes vont y succéder. Ainsi des dispositions pleines de sagesse prennent date dans cette époque de gloire et de prospérité qu'un roi philosophe vient assurer à la patrie, malgré les ambitieux et les insensés. D'autres décrets concernant les sciences et les arts, attestent que le roi ne perd de vue aucun des objets qui peuvent illustrer son règne et la nation. Le discours de l'Empereur au corps-législatif y a fait par-tout l'impression la plus vive : il a été, pour les Espagnols fidèles, un sujet d'espérance et de joie; pour les révoltés, l'objet des réflexions les plus sérieuses, et d'alarmes que les provinces méridionales ne déguisent plus. M. Hewar, marquis d'Almenara, beau-père du grand maréchal du palais, duc de Frioul, a été nommé ministre de l'intérieur. On s'occupe d'un plan général pour l'organisation des intendances. M. le prince de Neufchâtel a commencé à envoyer des ordres en sa qualité de major-général de l'armée d'Espagne. Ce titre a fait la sensation la plus vive; il semble promettre en Espagne la présence prochaine de l'Empereur, que précèdent les corps nombreux qui franchissent journellement les Pyrénées.

Les nouvelles d'Allemagne ne donnent aucun détail ultérieur sur les affaires dans lesquelles elles ont prétendu que les Russes avaient éprouvé des revers. La marche des troupes françaises et de la confédération se continue toujours en se dirigeant vers le Rhin. Un ordre du jour général annonce que toutes les troupes en marche doivent être payées sur la caisse des contributions de l'armée, jusqu'au moment de leur arrivée sur le Rhin. La contribution de l'Autriche sera payée avec exactitude, partie en espèces, partie en effets négociables. La Basse-Autriche est entièrement évacuée, la Haute ne tardera pas à l'être; des commissaires respectifs sont nommés pour les lignes de démarcation des frontières. La santé de l'impératrice donne moins d'inquiétudes. L'empereur a paru à un bal donné au profit des hospices, accompagné de plusieurs archiducs. Il a fait des dons considérables à plusieurs des généraux qui se sont distingués dans la dernière guerre. En Prusse comme en Autriche, le soin presqu'unique qui paraît occuper les cabinets, est la recherche des moyens de restau-

Digitized by Google

rer les finances, et de rétablir le crédit du papier-monnaie ; les ordonnances et les proclamations se succèdent rapidement dans cette double intention.

La paix entre la France et la Suède vient d'être signée à Paris, par le ministre des relations extérieures duc de Cadore, et le comte d'Essen. A peu près dans le même moment, le roi Gustave arrivait à Stralsund quittant la Suède et se rendant en Suisse avec sa famille. Il passera par Hambourg, Hanovre, Cassel, etc., etc. Ainsi, le changement opéré dans ce royaume, l'a en peu de mois mis en paix avec la Russie, avec le Danemarck, avec la France, lui a rendu la tranquillité, la sécurité, lui a rendu le poids dans la balance de l'Europe, qu'une fausse politique lui avait fait perdre; et déjà le roi a rempli envers ses sujets les engagemens qu'il avait pris en montant sur le trône; sa santé s'améliore, et les espérances de sa nation doivent s'augmenter avec elle, ainsi que sa confiance et son dévouement pour un prince qui a si bien connu les véritables et seuls intérêts de son pays.

Divers décrets d'administration ont été le résultat des délibérations du conseil-d'état que S. M. a présidé. La session législative s'est aussi occupée d'un grand nombre de projets relatifs à des intérêts locaux. Le 15, elle délibérera sur le projet de loi relatif aux recettes et aux dépenses de l'année courante.

Les colléges électoraux réunis à cette époque ont tous terminé leurs opérations, et nommé à ces candidatures honorables qui appellent les choix du souverain sur des hommes déjà désignés par d'éminens services, d'utiles travaux, et tout ce qui procure l'estime et la considération publique. A la tête de ces colléges on a vu assis les personnages les plus élevés en dignités : tous ont tenu aux électeurs assemblés un langage digne de leur caractère et de leur importante mission; parmi ces discours où le zèle du bien public se montre digne émule du respect et de l'amour pour le souverain, nous distinguons et nous nous plairons à citer celui de M. le sénateur Garat, qui élevé par S. M. à la présidence du collége électoral du département qui l'a vu naître, a puisé dans la nature de son sujet et dans l'aspect des lieux de sa naissance quelques-uns de ces rapprochemens intéressans, et de ces idées philosophiques qui viennent toujours prendre naturellement leur place sous la plume élégante de cet écrivain.

Après avoir rappelé à MM. les électeurs et l'objet de

Digitized by Google

leur mission et son importance, et les véritables titres aux suffrages dans de telles assemblées, il a fait sentir combien les hautes fonctions publiques sont devenues plus éminentes dans un Empire qui reçoit tant de nations dans le partage et dans les élémens de ses grandeurs, dans un Empire qui ne peut recevoir de limites que de cette main puissante qui dispose de l'Europe.

Ici l'orateur a élevé ses regards vers les Pyrénées, qui, dit-il, n'arrêtent que les yeux, et seront toujours aisément franchies par les soldats de l'Empereur, et par les vérités évidentes que la France répand au sein des pays où elle porte ses armes. Il a peint ensuite les Espagnols, les hommes les plus richement dotés par la nature de toutes les facultés intellectuelles, depuis trop long-tems s'enfonçant dans les ténèbres de l'ignorance, frappant de stérilité leurs terres de l'une et de l'autre hémisphère; mais ramenés aujourd'hui au culte des sciences et des arts, rappelés aux lumières, au perfectionnement de la civilisation, par la volonté de Napoléon, et sous les lois de sa dynastie. Il presse ses concitoyens, les habitans de la Navarre française et des cantons basques, d'entretenir avec leurs frères de la Navarre et de la Biscaie espagnole les communications dont la persuasion, l'amitié et une commune prospérité sont le fruit; il leur rappelle et les qualités physiques qui les distinguent, et les dons heureux du caractère et de l'esprit qui les accompagnent, et leur antique renommée, et les noms fameux qui ont pris naissance dans leurs vallées, et sur-tout ce roi qui voulait être nommé *le Béarnais*, et qui parut comme seul dans sa dynastie, où il n'eut ni modèle, ni imitateur. Ce sont les Basques espagnols qui ont les premiers reconnu les lois de Napoléon, et ont prêté le serment de lui être fidèles. L'orateur en félicite ses propres concitoyens liés aux Espagnols par des noms semblables, une langue pareille, des mœurs et des habitudes analogues. C'est sous les auspices de cette réunion de sentimens et de vœux que l'orateur se plaît à commencer les opérations auxquelles il préside.

Ce discours, que nous analysons imparfaitement, a produit la plus vive sensation : il a été suivi des cris, mille fois répétés, de *vive l'Empereur !*

Digitized by Google

PARIS.

Sa Majesté a paru cette semaine au Théâtre-Français : on donnait *Sémiramis*. Elle a été à la chasse plusieurs fois. Il y a eu hier spectacle et cercle à la Cour : on a donné l'*Orphée* de Gluck. On attend à Paris la grande-duchesse héréditaire de Bade.

— La ville de Saint-Quentin a été admise à l'honneur de présenter une adresse à S. M. Le canal de Saint-Quentin est fini ; un monument élevé par la cité, perpétuera la reconnaissance des habitans pour l'auteur d'un si grand bienfait.

— Le duc d'Istrie est revenu à Paris prendre le commandement de la garde impériale. Le maréchal Oudinot, duc de Reggio, s'est rendu à l'armée du Nord.

— Un nouveau rapport a été fait sur l'état de Flessingue : les dégâts ne sont pas aussi considérables qu'on l'avait redouté. Il n'a été coulé aucun bâtiment dans les passes.

— M. le conseiller-d'état d'Hauterive est nommé comte. Plusieurs préfets ont reçu le titre de baron : ce titre a aussi été donné à divers officiers des maisons de l'Empereur et des princes de sa famille.

— M. de Marescalchi a donné mardi dernier une fête charmante. Le bal était masqué ; toutes les personnes de la Cour y étaient invitées : un grand quadrille a été exécuté avec une parfaite intelligence et beaucoup de goût. Il représentait un jeu d'échecs : des personnes du plus haut rang avaient daigné en faire partie.

— Le célèbre tragédien Larive va faire à l'Athénée de Paris un Cours de lecture et de déclamation.

— Mme Talma a reparu, après une longue indisposition, dans le rôle de *la Mère coupable* : elle a été accueillie avec la plus vive satisfaction, et unanimement redemandée. Cette rentrée est l'indice le plus sûr du rétablissement de Talma.

— Son excellence M. le comte Dejean, ministre-directeur de l'administration de la guerre, qui réunissait à ce ministère les fonctions de premier inspecteur-général du génie, désirant se livrer tout entier aux travaux de cette place importante, vient de faire agréer à S. M. sa démission du ministère dont il était chargé. M. le comte de Cessac a reçu le portefeuille et a prêté serment entre les mains de S. M. L'Empereur a daigné écrire une lettre à M. le comte De-

Digitized by Google

jean, dans laquelle elle lui exprime sa satisfaction de ses services, et le regret de ne plus le compter parmi ses ministres.

— Une commission composée des sénateurs comtes de Fleurieu et de Bougainville, des vice-amiraux Thévenard et Rosily, ont présenté à S. M. le résultat de l'enquête ordonnée pour connaître de la conduite du contre-amiral Dumanoir à la bataille de Trafalgar, et ensuite dans le combat où sa division est tombée au pouvoir de l'ennemi. Le résultat porte que le contre-amiral Dumanoir, au combat de Trafalgar, a manœuvré conformément aux signaux et à l'impulsion du devoir et de l'honneur; que dans le combat qui a suivi, il eût pu manœuvrer avec plus d'habileté et moins d'indécision; mais que quant à la défense des vaisseaux, il n'y a que des éloges à donner à la bravoure constante des officiers et des équipages, et que la division sortant d'un combat, attaquée par des forces doubles, a soutenu l'honneur du pavillon autant qu'il lui a été possible.

— Le *budjet* pour 1810 a été communiqué au corps-législatif; il est impossible de présenter pour les exercices passés et pour celui où nous entrons des résultats plus satisfaisans. Les exercices 1806 et 1807 sont clos et appurés. Les contributions de guerre, dues aux victoires de l'Empereur, ont été d'un secours réel pour le trésor public. En 1806, 1807 et 1808, les contributions ont couvert l'excédant des dépenses de la guerre, et indépendamment de cet excédant, elles ont en 1809 remboursé au trésor de l'Etat les dépenses faites, par avance, pour l'ouverture de la campagne. Un crédit de trente millions en domaines est nécessaire pour élever les revenus de l'an 1808 aux dépenses. Un déficit dans la recette des douanes en est la cause naturelle; mais les autres droits indirects ont produit 16 millions de plus qu'on ne l'avait espéré. Les recettes présumées de 1809 sont portées à 730 millions, et l'on ne craint point de diminution sur cette évaluation. Les dettes du Piémont et de la Ligurie seront liquidées, moitié en inscriptions, moitié en acquisitions de domaines nationaux. La dette de la Toscane est acquittée par une masse égale de domaines, conformément au vœu du pays. La liquidation générale aura terminé toutes ses opérations au 1^er^ juillet prochain; elle n'a plus à examiner que certaines natures de créances auxquelles il a paru trop rigoureux d'appliquer le décret du 25 février 1808. Les contributions directes et indirectes existantes sont prorogées pour 1810. Aucune loi nouvelle

Digitized by Google

n'est présentée. Le système des finances est complet, et l'administration n'a plus besoin que de cette surveillance attentive qui garantit la conservation de l'ordre et les améliorations lentes et progressives. Les frais de perception ont diminué. La Caisse d'amortissement a rendu de nouveaux services. La Banque de France a étendu son escompte; ses comptoirs ont été établis avec le plus grand succès à Lyon et à Rouen. Ainsi toutes les promesses du Gouvernement sont remplies, et toutes les espérances des administrés se réalisent.

— Dans la vue de favoriser les opérations commerciales, S. M. avait ordonné des licences pour certaines importations et exportations. Ces licences viennent de recevoir une extension à un plus grand nombre d'objets, sous le double rapport de l'importation et de l'exportation.

ANNONCES.

Précis de la Géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe; précédée de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique; accompagnée de cartes, de tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. Malte-Brun. Cinq vol. in-8°, d'environ 500 pages chacun, imprimés en grand format, sur beaux caractères neufs de philosophie, et papier carré superfin d'Auvergne; avec un Atlas de 24 cartes géographiques coloriées, format in-folio, imprimées sur le quart du très-beau papier nom de Jésus; ces cartes, dirigées par l'Auteur, sont dessinées par MM. Lapie et Poirson, gravées par d'habiles artistes, et coloriées avec grand soin. Le tome Ier, de 550 pages, est en vente avec l'Atlas cartonné; prix du tome Ier et de l'Atlas, 30 fr., pris à Paris, dont 6 fr. à valoir sur la dernière livraison; et 32 fr. 50 c. pour les recevoir (non cartonnés) franc de port par la poste. Le prix total de l'ouvrage complet n'excédera pas 48 fr. Le tome IIe paraîtra sous peu, et les tomes III, IV, V et dernier suivront de près. (On sait que la poste ne se charge pas d'Atlas cartonnés : les acquéreurs qui le voudront cartonné devront le faire prendre à Paris, ou on le leur enverra par les diligences, à leurs frais pour le port. Ces deux moyens sont préférables pour éviter le froissement des cartes.) A Paris, chez F. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10. On affranchit l'argent et la lettre d'avis.

Digitized by Google

Mémoires de l'Académie Celtique, ou Mémoires d'Antiquités celtiques, gauloises et françaises, publiés par l'Académie Celtique, et dédiés à Sa Majesté l'Impératrice et Reine.

Ces Mémoires paraissent par cahiers d'environ 150 pages in-8°, ornés de gravures, formant par an, 4 vol. de 500 pages chacun, terminés par une table générale des matières et des étymologies.

Chaque souscription est de 12 cahiers, ou de 4 vol in-8°, et doit commencer avec le premier ou le treizième cahier. Le prix de chacune est de 25 fr., pour Paris, de 32 fr. franc de port par la poste, jusqu'à la frontière, et de 39 fr. pour les pays au-delà de la frontière.

On souscrit à Paris, chez Alexandre Johanneau, directeur du Bureau général d'abonnement, au Musée des Monumens français, rue des Petit-Augustins; et chez tous les libraires et directeurs des postes de France et de l'étranger.

Il a déjà paru quatre volumes de cette collection qui contient des Mémoires très-curieux.

Etrennes physiognomoniques, ou le Lavater historique des femmes célèbres des tems anciens et modernes; par M. P. Un vol. in-18, orné de 37 fig., portraits et têtes d'expression. Prix, br., fig. en noir, 3 fr.; en papier vélin, fig. en noir, 4 fr.; en papier vélin, fig. coloriées, 6 fr. A Paris, chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Le Petit livre de Poste pour 1810, ou Départ de Paris, des courriers de la poste aux lettres; imprimé avec autorisation de l'administration générale des postes. Prix, 1 fr. A Paris, chez Lecousturier l'aîné, rue J.-J. Rousseau, n° 12, en face de la poste aux lettres; et dans les départemens, s'adresser aux directeurs des postes.

Le Petit livre de Poste indique les endroits où sont établis les bureaux de postes aux lettres, en les dénommant par leurs véritables noms, les départemens dans lesquels ils sont situés, et les jours de départ de Paris, suivant le Calendrier Grégorien, par lundi, mardi, mercredi, jeudi, etc. A la suite sont les jours de départ pour les villes et pays étrangers, avec la distinction de ceux pour lesquels il faut affranchir, de ceux pour lesquels on est libre d'affranchir, et de ceux enfin pour lesquels on ne peut affranchir.

Voyage à Tine, l'une des Iles de l'Archipel de la Grèce, suivi d'un traité de l'Asthme; par Marcaky Zallony, docteur en médecine, médecin de S. A. le prince Alexandre Zuzza, avec la carte générale de l'Ile de Tine, dessinée par M. Barbié-Dubocage, et gravée par M. Tardieu. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c. et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

N° CCCCXLIV. — *Samedi* 20 *Janvier* 1810.

POÉSIE.

LE TOMBEAU D'UN JEUNE GUERRIER.

Gloire, patrie, unissez vos douleurs!
Il est tombé votre ami, votre élève:
Aux bords lointains, sous le tranchant du glaive,
Il est tombé.... Sa cendre attend nos pleurs.

Aux bords chéris où son œil vit le jour,
Muses, l'amour vous disputait son ame:
Mais l'honneur parle; il l'entend, il s'enflamme,
L'honneur l'arrache aux muses, à l'amour.

« Je resterais, quand je vous vois partir!
» Attendez-moi: je veux, mes nobles frères,
» Pour la patrie, aux rives étrangères,
» Vaincre avec vous, ou, devant vous, mourir. »

Le ciel souscrit au vœu qu'il a formé:
Dans le carnage, intrépide il s'élance;
Ses compagnons admirent sa vaillance,
Il est leur chef, la gloire l'a nommé.

Digitized by Google

Les ennemis, sous ses coups dispersés,
Paraient son front d'une palme nouvelle :
Il est frappé : son noble sang ruisselle,
Il crie : « Amis ! ce n'est rien ! avancez ! »

D'amour, de peine, ô mélange confus !
Son cœur revole aux champs qui l'ont vu naître,
Vers ses parens qui l'appellent peut-être,
Vers la beauté qu'il ne reverra plus !

Disparaissez, tristes et chers tableaux ;
Son dernier souffle appartient à la gloire :
L'ennemi fuit ; au sein de la victoire,
Son œil s'endort du sommeil des héros.

Gloire, patrie, unissez vos douleurs !
Il est tombé, votre ami, votre élève :
Aux bords lointains, sous le tranchant du glaive,
Il est tombé.... Sa cendre attend nos pleurs.

EUSÈBE SALVERTE.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE:

Sic te Diva, etc. Lib. I, Od. 3.

AU VAISSEAU DE VIRGILE.

Que la Déesse de Cythère,
Que les frères d'Hélène, astres brillans des cieux,
Qu'Éole écoute ma prière
Et dirige ta course, ô vaisseau précieux !
De Zéphyr que la douce haleine
Conduise le dépôt qui te fut confié :
Rends Virgile aux rives d'Athène,
Et de mon ame ainsi conserve la moitié.

Ah ! sans doute un triple courage,
Sans doute un triple airain armaient ton cœur altier,
Mortel qui méprisant l'orage,
Aux flots dans un esquif te livras le premier !
Qui pus braver le vent d'Afrique
Luttant contre Borée et l'humide Notus,

Digitized by Google

Fier tyran de l'Adriatique,
A son gré soulevant, calmant ses flots émus!

Quelle mort parut effrayante
A qui put, sans pâlir, voir les monstres des mers
Flottant sur l'onde mugissante,
L'Epire et ses rochers par la foudre entr'ouverts.
En vain par des mers ennemies
Un Dieu sage isola les peuples, les pays,
Si l'on voit nos barques impies
Traverser ces détroits à nos pas interdits.

A tout endurer l'homme habile
Renverse insolemment les décrets les plus saints:
Prométhée au céleste asyle
Ravit le feu sacré pour les tristes humains.
Mais avec lui la fièvre ardente
Et cent maux inconnus nous vinrent assaillir:
La mort pressa sa marche lente,
Et nous mourons plus tôt qu'il ne fallait mourir.

Le ciel nous refusa des ailes:
Dédale en essaya dans le vide des airs.
Bravant les chaînes éternelles,
Alcide osa forcer les portes des enfers.
Rien que l'homme craigne ou révère,
Nous portons jusqu'au ciel l'orgueil de nos complots,
Et Jupiter dans sa colère
Ne peut un seul instant déposer ses carreaux.

CH. VANDERBOURG.

LE VIEUX ROSSIGNOL.

FABLE.

Un Rossignol bien vieux, et dont la voix cassée,
La plume rare, hérissée,
Lui disaient assez chaque jour:
Ta saison d'aimer est passée,
Voyant le printems de retour,
Chantait, toute la nuit, une chanson d'amour.

Digitized by Google

Un jeune oiseau lui dit : Oh ! la bonne folie !
Ce chant n'est plus pour toi ; chante-nous, je te prie.
La verdure, les fleurs : Nature a tant d'objets
Qui peuvent te fournir d'agréables sujets !
Mais l'amour ! à ton âge ! avec si peu d'haleine ?
Sur tes pieds te tenant à peine ?
En vérité, mon cher doyen,
On va rire de toi : tu le mérites bien.

On rira, si l'on veut, dit le vieux Solitaire :
Moi, je chante et je pleure ; et je veux ou me taire,
Ou par ces tendres chants soulager ma douleur.
Ici, tout m'entretient dans ma douce tristesse :
Dans ce bois, ma première et ma seule maîtresse
Répondit au vœu de mon cœur.
Sans doute, d'autres soins ont occupé ma vie ;
Mais au printems, je viens toujours
Offrir ce chant plaintif à mon unique amie.
Tout change, tout vieillit, tout périt, tout s'oublie ;
Mais qui peut oublier les premières amours ?

GINGUENÉ (1).

ENIGME.

Nous sommes au nombre de trois,
Toutes d'assez mince structure,
Nous différons par la tournure,
Par le genre et par les emplois.
L'une de nous est toute noire,
Exhalant fort mauvaise odeur,
Et pourtant (qui le pourrait croire ?)
Maint élégant, dans sa parure,
Souvent s'en fait beaucoup d'honneur ;

(1) Cette fable est tirée d'un recueil qui vient de paraître chez MM. Michaud, imprimeurs-libraires ; il est intitulé : *Fables Nouvelles ;* par P. L. Ginguené, membre de l'Institut de France. Nous rendrons compte de cet ouvrage dans un prochain N°.

Digitized by Google

Quoique pour unique salaire,
Il la traîne aux champs, dans les bois,
Dans la fange, et dans la poussière.
La seconde avait autrefois
La mine fraîche et verdoyante,
Mais du soleil l'ardeur brûlante
La rendit sèche et sans couleur;
Telle est encor sa destinée,
Qu'un assez brutal serviteur,
Après l'avoir mal fagotée,
En nourrit de vils animaux;
Et même la censure amère
Pour repas la présente aux sots.
Ami lecteur, pour la dernière,
Vive, pétulante et légère,
Elle s'annonce avec éclat,
Dans un fort merveilleux combat.
Elle t'enseigne la manière
De te faire percer le cœur
D'après les règles de *l'honneur*.
Avec sang-froid, avec adresse,
Mais sur-tout avec politesse.

Par un membre du cercle de la Comédie d'Agen.

LOGOGRIPHE.

Réformateur des à-peu-près,
Je m'exprime en termes exprès,
Sans glossateur, sans interprète,
Et sans aucun commentateur:
J'ai tête et queue avec mon cœur,
Et l'une ainsi que l'autre est faite:
Mon cœur ôté, je reste tête.

S.....

Digitized by Google

CHARADE.

Wisch et *Boston* ont fait oublier mon premier ;
Un sage doit toujours viser à mon dernier ;
A César comme à Dieu faut rendre mon entier.

S.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Almanach Impérial*.
Celui du Logogriphe est *If*, dans lequel on trouve *fi*.
Celui de la Charade est *Bateau*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

L'Art de perfectionner l'homme, suivi d'un *Essai sur les caractères, les mœurs et les complexions des hommes illustres de Plutarque*; par J. J. Virey, officier de santé en chef à l'hôpital militaire de Paris. — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. — A Paris, chez *Déterville*, rue Hautefeuille.

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

Il semble que jamais le fameux oracle inscrit sur le frontispice du temple de Delphes : *Connais-toi toi même*, et le précepte de Pythagore : *Etudie l'homme*, n'aient trouvé dans les esprits des dispositions plus heureuses, plus de zèle et de docilité. L'homme, sans contredit, le plus digne objet que la nature offre aux méditations de l'homme, est aussi plus que jamais le sujet des études et des recherches de nos écrivains philosophes et moralistes, et il serait difficile de compter tous les ouvrages et tous les systèmes par lesquels, depuis cinquante ans, on a prétendu le décomposer, l'analyser, l'expliquer. La plupart de ces systèmes et de ces ouvrages sont, il est vrai, bien indignes d'avoir été inspirés par le précepte d'un dieu, ou par le conseil d'un sage philosophe. L'homme disséqué par de froids anatomistes qui prétendaient soumettre à leur scalpel l'ame et la pensée; successivement dépouillé de sa noblesse primitive et de sa céleste origine, réduit à une vie animale ou même végétative, ou enfin à des mouvemens purement automatiques, a été transformé tantôt en un être tout-à-fait matériel semblable en tout à tous les autres animaux, tantôt en une *plante*, tantôt en une simple *machine*. A ces monstrueuses hypothèses, dont quelques-unes, loin d'être abandonnées, n'ont encore que de trop nombreux partisans, ont succédé des systèmes moins odieux, sans doute, plus remarquables peut-être

Digitized by Google

par leur singularité que par leur danger, imaginés même, ou adoptés tantôt par des hommes pleins de bonne foi, de bons principes et d'amour de la vérité, tantôt aussi par des protées adroits qui savaient changer de forme suivant les dispositions de leurs disciples, à qui les raisonnemens, les sophismes, les subterfuges, les palliatifs, les dénégations ne manquaient point pour donner le change, ou du moins établir le doute sur le venin de leur doctrine. Ceux-là prétendant juger l'action simple de la pensée, les dons sublimes du génie, les inclinations généreuses du cœur par de minutieuses observations sur la forme extérieure, ont fait de gros livres pour prouver qu'on peut donner la juste mesure de l'esprit d'un homme par la forme de son menton ou la distance du nez à la bouche ; les qualités de son style et sa disposition à écrire en vers ou en prose, par ses lèvres ou ses oreilles ; sa probité, sa vertu, ses sentimens religieux, par ses cheveux, ses doigts, ses orteils. Ceux-ci ont jugé les talens, les qualités morales, les facultés intellectuelles, par des lignes et des angles qu'ils ont mesurés sur la face ; d'autres ont vu les inclinations, les vices, les vertus, la tendresse maternelle, conjugale, la coquetterie, l'aptitude au dessin, à la musique, aux mathématiques, le penchant au vol, au meurtre, dans les sutures du crâne, dans les bosses et les protubérances des maxillaires, des temporaux, des apophyses, etc., etc.

Voici un nouvel écrivain philosophe, moraliste, physiologiste, physiognomiste, qui ne s'éloignant pas également de ces divers systèmes, rejette bien franchement ce que les uns offrent d'immoral et d'avilissant, mais n'évite pas toujours ce que les autres présentent d'extraordinaire et de singulier (je me sers des termes les plus polis). Il se rapproche même beaucoup de l'un d'eux, mais ajoutant aux idées qu'il adopte des vues nouvelles, de nouvelles conjectures, de nouveaux développemens, des applications plus étendues, il a l'ambition, non-seulement de nous mieux faire connaître l'homme, mais encore, comme l'indique le titre de son livre, celle de nous découvrir *l'art de le perfectionner ;*

Digitized by Google

titre un peu trop magnifique, ce me semble, bien vague d'ailleurs, très-peu propre à indiquer le sujet de l'ouvrage, et contraire, si je ne me trompe, à la doctrine même de l'auteur. En effet, dans sa philosophie un peu chagrine, un peu sombre, un peu mélancolique du moins, M. Virey pense que les générations humaines tendent toujours vers une dégradation progressive, de sorte qu'il s'agit bien moins de songer à le *perfectionner* qu'à arrêter, à ralentir du moins les progrès de cette décadence. *Ainsi*, dit-il après avoir fait une sorte d'énumération des anciennes maladies qui nous tourmentent, et des nouvelles maladies qui se développent, se perpétuent héréditairement, et dégradent progressivement le physique et le moral de l'homme ; *ainsi l'espèce humaine s'altère sensiblement, à mesure que les générations se succèdent, et font vieillir notre souche sur la terre* (1). Appliquant ailleurs aux familles et aux individus cette loi de décadence commune à tout le genre humain, et établissant, pour ainsi dire, les règles qu'elle suit et le mode par lequel elle s'opère dans plusieurs cas particuliers : « Les familles d'un naturel vif, » dit-il (2), tombent dans la violence par une progres- » sion naturelle, et celles d'un caractère doux dans la » stupidité, les courageuses dans la témérité, les spiri- » tuelles dans la folie. » Des familles et des individus, M. Virey remonte encore aux nations et aux peuples, auxquels il applique de nouveau cette loi de décadence successive qui s'étend par degrés du midi au nord, parce que les *contrées froides sont plus tardives*. Il faut avouer qu'il est difficile de *perfectionner* un monde qui va ainsi.

Mais ce qui serait fort difficile aussi, ce serait non-seulement d'indiquer par un titre simple, mais encore de faire connaître par l'analyse les sujets nombreux, souvent assez étrangers les uns aux autres, les immenses matériaux, souvent assez peu homogènes, que renferme l'ouvrage de M. Virey. L'homme est toujours, il est vrai, le point central auquel viennent se rattacher toutes les

(1) Tome I, page 75.
(2) Tome I, page 24.

Digitized by Google

conjectures, toutes les vues, toutes les recherches, toutes les méditations de l'auteur : mais sous quelle inombrable multitude de rapports différens et d'aspects divers il est envisagé ! Ici c'est l'ame seule qui est l'objet des études de M. Virey, ou plutôt ce sont les trois ames qu'il nous accorde, l'une *intellectuelle*, l'autre *sensitive*, et la troisième *végétative* ; là c'est le corps seul et sa constitution physique ; plus loin c'est l'esprit et ses facultés ; ailleurs c'est l'action réciproque qu'exerce le corps sur l'ame, l'ame sur le corps, et les modifications que l'esprit imprime à tous les deux et qu'il reçoit de l'un et de l'autre, sur-tout des divers *tempéramens* ; de sorte que la quantité de bile ou d'atrabile, de sang, de pituite qui entre dans la constitution d'un homme étant donnée, M. Virey détermine, à peu de chose près, quels seront sa forme, sa taille, son embonpoint ou sa maigreur, la couleur de ses cheveux, la quantité de sa barbe, les qualités de son ame et de son esprit, ses vertus, ses vices, ses passions, son caractère, son langage, son style ; et comme ces quatre tempéramens peuvent être différemment mélangés, et qu'on peut être bilio-sanguin, phlegmatico-mélancolique, etc., cela forme des combinaisons à l'infini. Ailleurs encore, c'est l'homme tout entier avec son corps, son ame et ses divers tempéramens, mis en rapport avec les objets de la nature, avec les astres, le soleil et la lune, le jour et la nuit, les diverses saisons, les climats variés qu'il habite, les gouvernemens différens sous lesquels il vit, les habitudes qu'il peut contracter, les arts qu'il professe ou qu'on professe autour de lui, et sur-tout la musique par laquelle il peut être singuliérement modifié ; les alimens qu'il mange, par lesquels il est bien plus modifié encore, et tellement que M. Virey jugerait de *l'état moral d'une nation par sa cuisine*, et qu'il a remarqué que ceux qui préfèrent les sausses piquantes et les mets de haut goût, sont aussi ceux qui *courent après le bel esprit*. Enfin, car il faut se borner et renoncer à indiquer tous les sujets intéressans et curieux dont s'occupe M. Virey, il considère l'homme dans l'état de santé et de maladie, de raison et de folie, dans la veille

Digitized by Google

et le sommeil, même dans les songes qui l'agitent; il va plus loin, il examine si ces songes ont quelque réalité, quelque rapport avec la vérité, s'ils sont des pronostics certains de ce qui se passe ou doit se passer, et s'il y a des moyens de les interpréter; il explique les mystères du somnambulisme, et passant à des états plus extraordinaires encore de l'ame et de l'esprit, il s'occupe de l'extase, des visions, des ravissemens mystiques, de l'exaltation portée au dernier degré, des agitations mentales, de la faculté de prédire l'avenir, et des inspirations prophétiques, et parle même des opérations de la grâce, de sorte que, tour-à-tour, philosophe, moraliste, médecin, physiologiste, physiognomoniste, érudit, poëte au moins dans son style, métaphysicien, mystique, ascétique, théologien, *chrysologue est tout.*

Mais il serait injuste d'ajouter : *et chrysologue n'est rien*; il a le droit, au contraire, d'être une bonne partie de tout cela; il a des connaissances très-variées et une imagination vive et féconde; quoique jeune encore, il a beaucoup observé, beaucoup réfléchi; il fait usage des idées des autres, mais il a aussi ses idées particulières qui sont bien à lui; quelques-unes paraîtront un peu étranges à la vérité, mais toutes portent l'empreinte d'un caractère franc et d'un esprit assez élevé; sa philosophie n'a peut-être pas l'exactitude sévère et la rigueur mathématique qu'on exige aujourd'hui dans les matières de ce genre, mais elle a moins de sécheresse, et n'a au fond guères moins de certitude. M. Virey eût été dans les tems anciens un philosophe platonicien; il n'eût pas été peut-être très-éloigné, dans des tems plus modernes, d'être un philosophe Mallebranchiste; il est aussi austère dans sa morale qu'un solitaire de Port-Royal, et il y a des pages dans sa physiologie qui ne dépareraient point les Essais de Nicole, les Œuvres spirituelles de Duguet, de Sacy, de Mésengui et des pieux écrivains de cette célèbre école. Son livre n'est pas très-bien fait sans doute; il est long, diffus et manque en plusieurs parties d'ordre et de méthode; d'où il suit que plusieurs observations y sont répétées à-peu-près dans les mêmes termes: ces observations, quelquefois très-intéressantes, sont souvent

Digitized by Google

bien minutieuses, incertaines, appuyées sur des fondemens peu philosophiques. Tout sert de preuve à M. Virey : des opinions populaires, des faits particuliers qui ne prouvent rien en thèse générale, la mythologie, la fable, ou quelques histoires qui ne valent guères mieux, les fictions même de la poésie ; ses raisonnemens sont souvent plutôt d'un orateur ou d'un rhéteur que d'un philosophe et d'un métaphysicien ; son style plutôt celui d'un poëte que d'un médecin et d'un physiologiste ; il y a autant de comparaisons dans son livre que dans un poëme épique ; et quelque fécondité qu'il ait à en imaginer de nouvelles, cependant, comme si sa richesse ne pouvait pas suffire à ses besoins, il emploie souvent les mêmes ; l'Aimant sur-tout, l'aiguille Aimantée et les Pôles lui en fournissent un grand nombre qui se ressemblent à-peu-près toutes.

On voit que je ne ménage point M. Virey et son livre ; ils ont l'un et l'autre assez de mérite pour pouvoir soutenir toute la rigueur de la critique. Si l'auteur, jeune encore, s'est plus occupé du soin d'étendre ses connaissances que de l'art de les rédiger dans un bon ouvrage ; si, avide d'amasser d'immenses matériaux, il a un peu négligé peut-être de les classer, de les disposer avec méthode, de choisir sur-tout, d'élaguer ce qui est moins important, douteux, faux peut-être, ou du moins extraordinaire et bizarre ; si, dans un ouvrage de sciences positives, d'observations et de faits, il ne s'est pas assez défié de son imagination et de ses conjectures, il y montre néanmoins tant de connaissances réelles et variées, sur-tout dans les diverses parties dépendantes de l'utile profession qu'il exerce ; parmi les conjectures hasardées qu'il se permet trop fréquemment, il en mêle un assez grand bon nombre de probables, de justes, de fines et d'ingénieuses ; il y développe des vues assez étendues, des considérations assez élevées, des principes généralement assez purs, et des intentions toujours si bonnes, que son livre est encore sans contredit un des plus remarquables qui aient été publiés dans ces derniers tems. Depuis près de deux ans néanmoins qu'il a paru, on y a fait peu d'attention ; les journalistes, à qui leurs fonc-

Digitized by Google

tions imposent si souvent la pénible nécessité de parler des plus futiles productions, des plus misérables ouvrages, se sont tus; tant M. Virey, occupé de ses études et des devoirs de sa profession, est étranger à ces intrigues et à ces importunités par lesquelles les plus mauvais auteurs savent provoquer, sur leurs plus méchantes rapsodies, l'attention du public, en arrachant d'indulgentes critiques à ceux qu'on regarde ou qui se regardent comme les trompêtes de la renommée.

Ces réflexions générales sur le mérite, les qualités et les défauts de l'ouvrage de M. Virey, se sont étendues plus que je n'avais pensé d'abord, et lorsque je considère l'immensité des détails et des questions particulières dont se compose l'*Art de perfectionner l'homme*, je vois bien que je dois renoncer à les faire connaître, du moins dans cet article; je pourrai y revenir dans un second; je me contenterai, dans celui-ci, d'indiquer et d'examiner légèrement deux ou trois questions qui peuvent facilement se détacher du corps de l'ouvrage. M. Virey ne craint pas de s'occuper de la vérité des songes et de leur interprétation, de la réalité des pressentimens, de la communication des esprits séparés par de grandes distances, de la possibilité de lire dans l'avenir par une sorte d'exaltation de l'ame et d'inspiration prophétique. Cela est bien hardi dans ce siècle d'une philosophie hautaine, qui n'admet rien que ce qu'elle peut analyser et expliquer. M. Virey tâche d'expliquer aussi; il fait des raisonnemens plus ou moins concluans; il rapporte aussi quelques faits, et il aurait pu en rapporter beaucoup d'autres; il y a en effet un assez grand nombre et même d'assez avérés, qui combattent en faveur des pressentimens et des songes. Ces faits, il est vrai, sont niés par ceux qui veulent tout soumettre au calcul et à la démonstration, et cela est commode et tranchant. Je ne sais cependant si le doute n'est pas encore ici le parti le plus philosophique. Pour moi, je l'avoue, il me paraît encore plus facile d'admettre certains faits extraordinaires, inaccessibles aux explications d'une philosophie naturelle et matérielle, que de nier, en accusant des hommes éclairés de se tromper, ou des hommes d'honneur de vouloir

Digitized by Google

tromper, lors même qu'ils n'y ont aucun intérêt; or, il y a de pareils hommes qui affirment de tels faits, dont ils se disent ou les témoins ou même les auteurs.

Mais M. Virey ne se contente pas de douter; il affirme, et, comme je l'ai dit, il explique. Il commence par admettre sans difficulté tous les faits de l'histoire ancienne et moderne qui attestent la vérité des songes, des pressentimens et même des prédictions, auxquelles il paraît cependant moins attaché; il croit fermement à ce *fantôme d'une grandeur monstrueuse et d'une figure effrayante* qui apparut une première fois à Brutus, lui promit de lui apparaître encore la veille de sa mort, et ne manqua point à sa parole, lui apparaissant pour la seconde fois la veille de la bataille de Philippes. Il paraît convaincu que Socrate fut averti en songe qu'il mourrait dans trois jours; que Sylla, Dion, Marc-Antoine apprirent par la même voie leur fin prochaine; il est persuadé que les Romains connurent par un secret pressentiment la victoire de Paul Emile sur Persée; et que sans attendre d'autre confirmation de cette nouvelle, ils allèrent sur-le-champ en rendre grâces aux Dieux, et qu'enfin (pour négliger beaucoup d'autres exemples), au moment même où les Turcs furent vaincus dans la mémorable victoire de Lepante, le pape Paul V se levant, comme par inspiration, en plein consistoire, dit aux assistans qu'il fallait aller remercier Dieu d'une victoire si inespérée et si importante pour la chrétienté. . . . . .

M. Virey me paraît ajouter divers degrés de foi à ces divers moyens de connaître l'avenir ou ce qui se passe loin de nous. Il croit moins aux prédictions. Il les explique même d'une manière tout-à-fait naturelle et philosophique; il veut que ce soit l'expérience du passé qui nous apprenne à pénétrer dans l'avenir. « Pour s'élancer » dans l'avenir, dit-il dans son style rempli d'images et » de comparaisons, il faut que l'ame recule dans le passé, » afin de s'instruire par l'histoire, semblable au pendule, » qui retiré en arrière se rejette en avant par un contre- » ressort nécessaire. Tant qu'elle ne sort point du pré- » sent, qui est un état intermédiaire, elle reste en repos, » et comme l'horloge arrêté qui ne marque aucune

Digitized by Google

» heure, elle ignore le cours des destins. Les affaires hu-
» maines n'arrivent point inopinément; le tems passé en
» contenait les semences, qui se développent peu à peu.
» Le tems, retournant sans cesse avec les astres sur ses
» propres traces, autour du fuseau de la nécessité, comme
» parle Platon, n'amène rien d'absolument nouveau, etc.»
Cependant les prédictions des mourans lui paraissent plus certaines et partir d'un principe plus surnaturel. *Les esprits*, dit-il, *préparés à la mort prennent un caractère de divination*; et comme il avait cité les historiens en témoignage de ses autres opinions, il cite les poëtes comme garans de celle-ci : ainsi il donne comme une preuve de la *divination* des mourans, les vers que Virgile met dans la bouche d'un guerrier frappé d'un coup mortel par le féroce Mézence :

. . . . . *Non me, quicumque es, inulto,*
Victor, nec longum lætabere, te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis,

et le discours que Racine fait tenir à Mithridate mourant :

Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse,
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.

Il faut avouer que tout cela n'est guères concluant; mais c'est sur-tout à la doctrine des songes et des pressentimens que M. Virey se montre attaché : c'est-là qu'il paraît plus ferme et plus persuadé; il prescrit même un régime pour préparer le corps et provoquer des songes, d'où l'on puisse tirer des indices et des conjectures; il indique les songes des rois et des princes comme dignes d'être observés. «Ajouter trop de foi, dit-il ailleurs, dans
» le jour aux illusions de la nuit, c'est rêver en quelque
» sorte toute la vie; cependant les songes se forment
» dans le moule des pensées, *et il ne serait pas prudent*
» *de mépriser entiérement ceux qui naissent dans un cœur*
» *tempéré et dans un entendement préparé et nourri de*
» *bonnes idées*.» Les pressentimens ne lui paraissent pas moins respectables, il croit même qu'un joueur peut s'y livrer avec quelqu'assurance: «Ne voyons-nous pas sou-
» vent, dit-il, l'homme plein d'une confiance intérieure
» jouer de bonheur dans les jeux même qui dépendent

Digitized by Google

» du hasard ; au contraire, celui qui se sent mal disposé, » se défier et perdre?... La témérité peut parvenir où la » prudence ne peut pas atteindre ; mais il faut pour cela » une bonne espérance, une gaieté qui parte d'un *pres-* » *sentiment* involontaire et qui nous persuade que nous » gagnerons ; le doute, la répugnance à entreprendre, la » crainte, la tristesse sans cause, sont des *présages* de » perte. La fortune délaisse alors quiconque ne se fie pas » tout en elle. » La doctrine de la communication des esprits séparés par de grandes distances n'est pas moins dogmatiquement établie. « Notre ame, dit M. Virey, peut » se mettre en telle harmonie avec une autre ame, qu'elle » en devinera plusieurs accidens, quoique les corps » soient éloignés. Nous nous inquiétons du sort d'un pa- » rent, d'un ami.... Notre ame se moulant sur la sienne, » prend le même mode de mouvement ; de sorte qu'elle » peut sentir ses opérations. Comme il se forme en » amour une assimilation entre les corps, il se forme » également une sympathie intime entre les esprits, la- » quelle les rend capables de compâtir ensemble jusqu'à » un certain point ; ainsi les vibrations d'une cloche » causent des frémissemens dans les autres cloches à » l'unisson, quoiqu'éloignées et en repos. Pétrarque re- » venu en Italie, et vingt-six ans après avoir quitté » Laure, sa maîtresse, songea une nuit qu'elle lui disait » un éternel adieu. Quelque tems après, il reçut la nou- » velle de *sa* mort, arrivée à l'époque de *son* rêve. » Cet exemple n'est point unique, ajoute en note M. Virey.

Il est certain qu'on en rapporte un grand nombre. Guy Patin, médecin comme M. Virey, homme peu crédule, esprit fort, même dans un tems où ils étaient fort rares, et dont le *symbole*, comme dit Bayle, *n'était pas chargé d'un grand nombre d'articles*, raconte qu'étant à sa campagne, il rêve, le 30 août 1632, que son père venait de mourir. Agité par ce rêve sinistre, et ne pouvant se rendormir, il se lève, passe dans son cabinet, écrit son rêve avec la date du jour ou plutôt de la nuit pendant laquelle il en a été tourmenté. A la pointe du jour, il monte à cheval et court à la ville où demeurait son père : il arrive, frappe à la porte ; et la première personne

Digitized by Google

personne qui se présente à lui, c'est son père plein de vie et de santé. Il s'en retourne plus persuadé que jamais de la vanité des songes, et se reprochant la faiblesse d'avoir eu une inquiétude si peu motivée. Le 30 août de l'année suivante, il est encore réveillé par le même rêve et tourmenté par la même insomnie. il passe encore dans son cabinet, et il retrouve ce qu'il avait écrit à pareille nuit l'année précédente, ce qui lui en rappela la date. Poussé par une inquiétude dont il ne peut se défendre, il allait encore retourner à la maison de son père, lorsqu'un domestique lui apprend que la nuit même ce vieillard est mort frappé d'apoplexie. J'espère que M. Virey me saura quelque gré d'avoir confirmé sa doctrine par cette petite histoire.

Quoique M. Virey ne parle pas une seule fois, je crois, dans son ouvrage, des *causes finales*, on voit bien néanmoins qu'on doit le compter parmi ceux qui les adoptent. Ne sera-ce pas une raison de plus pour le faire classer au nombre de ceux qui admettent en philosophie des opinions vieilles et surannées? J'ose néanmoins, sans respect humain, me ranger ici de son parti plus franchement et plus entièrement que lorsqu'il s'agissait de rêves, de songes, de divinations et de pressentimens. Je sais que la doctrine des causes finales a été très-vivement et très-ingénieusement attaquée par un savant et spirituel collaborateur de ce journal; mais je pense aussi que, dans ce journal, les divers rédacteurs sont libres de soutenir et de défendre leurs diverses opinions, en se conformant à ces lois de bienséance et d'estime que la politesse et la justice doivent établir entr'eux. De pareilles lois et une pareille liberté me plaisent. J'userai de l'une dans cette occasion, et je serai toujours fidèle aux autres.

L'adversaire des causes finales accuse tous les partisans de ce système de croire *que toutes les choses de ce monde ont été faites pour l'homme*, que *la terre elle-même, le soleil et tous les astres du ciel n'ont que l'homme pour objet et pour centre*. Je sais que des philosophes ont soutenu cette opinion qui peut-être est absurde, qui certainement est improbable: mais ce n'est pas là le

Digitized by Google

principe fondamental des causes finales. Cette doctrine consiste à croire que tout, dans l'univers, ayant été arrangé par une cause souverainement puissante et intelligente, a un but, une destination, une fin; que ce n'est point par hasard, par accident, par l'effet de circonstances fortuites que chaque partie remplit cette destination, tend à cette fin, mais d'après les lois d'une souveraine sagesse; que l'œil a été fait pour voir, l'oreille pour entendre, la bouche pour parler et manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines et le renvoyer dans les artères, etc.; qu'indépendamment de ces causes finales, trop évidentes pour pouvoir être niées, il y en a dans la nature une infinité de moins claires, que des yeux exercés, des esprits plus déliés peuvent apercevoir, et que vraisemblablement, dans l'univers, tout a une raison, une destination dignes du divin régulateur de toutes choses; telle est, en abrégé, la doctrine des causes finales admise par Cicéron, et c'est une grande autorité que celle de Cicéron. Linnée, dans une dissertation qu'il a intitulée *cui bono*, a établi les causes finales par des raisons et des faits auxquels il me paraît impossible de répondre quelque chose de solide. Voltaire, dont la philosophie n'était pas sans doute trop timide, défend la même opinion. « Si une » horloge n'est pas faite pour montrer l'heure, dit-il, » j'avouerai alors que les causes finales sont des chi- » mères, et je trouverai fort bon qu'on m'appelle *cause-* » *finalier*, c'est-à-dire un imbécille. *Toutes les pièces de* » *la machine de ce monde semblent pourtant faites l'une* » *pour l'autre*. Quelques philosophes affectent de se » moquer des causes finales rejetées par Epicure et par » Lucrèce; c'est plutôt, ce me semble, d'Epicure et de » Lucrèce qu'il faudrait se moquer. »

Je sais qu'on a poussé cette doctrine beaucoup trop loin. Voltaire, à la suite de ce que j'ai cité, se moque, avec raison, de quelques causes finales indiquées par l'auteur du *Spectacle de la Nature*, et il prescrit lui-même une très-bonne règle pour s'arrêter dans les justes et raisonnables limites de cette opinion philosophique. « Pour » qu'on puisse s'assurer, dit-il, de la fin véritable pour » laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de

Digitized by Google

» tous les tems et de tous les lieux. » M. Bernardin de Saint-Pierre a abusé sans doute de cette doctrine; et c'est pour cela, et non pour l'avoir admise, que l'adversaire des causes finales l'a combattu avec tant d'avantage. Peut-être M. de Châteaubriand, repris dans le même article, est-il quelquefois tombé dans le même défaut; mais, en général, cette opinion lui a dicté de si belles pages d'imagination et de sentimens, qu'il ne serait pas impossible qu'on les mît audessus de quelques paragraphes d'une philosophie plus exacte et plus rigoureuse. F.

TABLEAU HISTORIQUE ET POLITIQUE DE L'EUROPE, depuis 1786 jusqu'en 1796; contenant l'Histoire des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, etc.; par L.-P. SÉGUR l'aîné, conseiller-d'état, membre de l'Institut national, etc. (*Troisième édition.*) — Trois volumes *in*-8°. — Paris, chez *Arthus Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

LA première édition de cet ouvrage parut en 1803, sous le titre d'*Histoire des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*. Le succès en fut rapide, éclatant et mérité. Cependant, dit l'auteur dans un avis qui précède sa troisième édition, « presque tous ceux qui » avaient loué ou critiqué cet essai historique, s'étaient » accordés pour blâmer le titre de l'ouvrage. Quoique » Frédéric-Guillaume eût mêlé son nom à tous les évé- » nemens de cette grande époque; quoiqu'il eût conquis » la Hollande, soulevé et partagé la Pologne, allumé la » guerre d'Orient, fomenté l'insurrection brabançonne, » et qu'il se fût mis à la tête des rois coalisés contre la » France, on me reprochait de placer comme objet prin- » cipal sur la scène un homme dont le caractère a » rendu le rôle peu éclatant, et qui disparaissait sou- » vent au milieu des grands événemens qu'il aurait dû » diriger. J'aurais peut-être pu répondre à cette cen- » sure; mais j'ai espéré satisfaire la critique par un léger

Digitized by Google

» changement dans le titre de la seconde édition. Le » peintre doit s'estimer fort heureux lorsque le public, » en ne paraissant sévère que pour le cadre, se montre » si indulgent pour le tableau. »

Cette déférence empressée pour des jugemens qu'il est aisé de combattre, est une leçon de modestie que le talent seul donne quelquefois à la médiocrité. Je ne sais pourtant si M. de Ségur n'eût pas mieux fait de résister davantage, que d'adopter un second titre qui l'expose aux mêmes reproches que le premier. Son ouvrage, considéré comme l'histoire de Frédéric-Guillaume II, pêche, dit-on, par l'ensemble et par les détails : la Prusse et son faible monarque n'y paraissent que par intervalles; on les perd de vue, on les retrouve, on les oublie encore, au milieu des longues et nombreuses digressions qui prennent la place du sujet principal. Tantôt l'auteur se livre à des discussions approfondies sur le gouvernement des provinces bataves, et peint, à grands traits, la lutte orageuse de la maison d'Orange et du parti républicain; tantôt il dévoile et flétrit la honteuse alliance formée entre la force et la mauvaise foi pour anéantir la malheureuse Pologne. Là, ce sont les combats de cette nation brillante et mobile, qui, renonçant enfin à ses anarchiques privilèges et défendant, pour la première fois, une constitution libre et sage, succombe sous les baïonnettes tartares et perd jusqu'au nom polonais, accablée par des voisins jaloux, dont ses ancêtres avaient été tour-à-tour les conquérans, les souverains et les libérateurs (1). Ici, l'historien s'attache à développer les causes et les effets de la révolution française; il nous fait suivre, avec une admiration mêlée d'effroi, la marche de ce peuple impétueux qui, déchiré dans l'intérieur de son empire par les factions les plus ardentes, avili par les tyrans les plus absurdes, s'élance au-delà de ses frontières, et s'élève, à travers des crimes et des

(1) Tout le monde sait que les Jagellons poussèrent souvent leurs conquêtes en Russie jusqu'à Moscow; que la Prusse fut long-tems un fief de la Pologne, comme la Courlande; et que Jean Sobieski sauva Vienne et la maison d'Autriche d'une ruine qui paraissait inévitable.

Digitized by Google

triomphes sans exemple, au premier rang parmi les puissances de l'Europe. Au milieu de ce spectacle imposant et terrible, à peine aperçoit-on quelquefois Frédéric-Guillaume; et ce monarque, devenu presqu'étranger aux principaux événemens de son règne, finit, avant sa mort, par être le personnage le moins intéressant de sa propre histoire.

Sans doute ces reproches, adressés par des censeurs sévères à l'historien du feu roi de Prusse, n'étaient point sans fondement; mais n'est-il pas à craindre qu'on en fasse d'aussi graves à l'auteur du *Tableau historique et politique de l'Europe?* Ce changement de titre aura-t-il suffi pour donner aux diverses parties de l'ouvrage un centre plus marqué? Formeront-elles dorénavant un ensemble plus régulier? Si, dans le premier cadre, la peinture de l'Europe en feu couvrait de son éclat les mouvemens du cabinet de Berlin, dans le second, les intrigues de quelques maîtresses et des illuminés qui gouvernaient Potzdam, n'occupent-elles pas trop de place au milieu des grands intérêts européens? Pourquoi, d'ailleurs, l'histoire abrégée de la maison de Brandebourg sert-elle d'introduction au tableau politique de l'Europe en 1786, comme si cette maison, autrefois moins puissante qu'illustre, avait pris, à cette époque, une influence dominante sur les affaires générales? Il semble, au contraire, qu'à cette époque même, la Prusse descendait rapidement de cette gloire élevée, de cette grandeur colossale, qu'elle devait au génie d'un héros, et que les derniers rayons de sa splendeur étaient près de s'éteindre sur le tombeau de Frédéric : du moins n'est-ce pas elle, je crois, qui devait s'offrir en première ligne aux regards de l'observateur politique depuis 1786 jusqu'en 1796; et la critique ne sera pas plus injuste en reprochant à M. de Ségur d'avoir trop souvent montré la Prusse dans le *Tableau de l'Europe*, qu'en lui reprochant d'avoir trop peu montré Frédéric-Guillaume dans l'*Histoire de son règne*.

Je crains donc que le nouveau titre donné à son ouvrage ne lui convienne pas mieux que le premier, et n'impose pas silence à des censeurs difficiles. Il vaudrait mieux sans doute que le titre d'un livre annonçât tou-

Digitized by Google

jours, d'une manière claire et précise, le but que l'auteur s'est proposé; mais un bon ouvrage se passe aisément d'un si faible mérite, et l'on trouve dans celui de M. de Ségur, tant de peintures brillantes, tant de récits attachans, tant d'observations judicieuses, tant de choses aussi sagement pensées qu'élégamment écrites, qu'il importe peu sous quel titre l'auteur a voulu les rassembler.

En considérant les différentes parties de cet ouvrage comme d'excellens mémoires sur la fin du dernier siècle, on ne saurait trop louer quelques tableaux de la révolution française, tracés avec une philosophie éclairée et la plus loyale impartialité. L'auteur n'oublie jamais que l'histoire est l'éternelle leçon des peuples et des rois. Son indignation n'épargne ni ces démagogues conquérans qui précipitaient une nation désespérée sur ses voisins, ni ces rois usurpateurs qui partageaient la Pologne, en s'élevant contre les usurpations des démocrates français. Il peint avec une égale fidélité les discordes tumultueuses de nos assemblées politiques, et l'union clandestine et perfide des cabinets coalisés. Après avoir dévoilé les causes, il raconte les événemens avec autant de chaleur que de franchise. Il écarte avec le même soin les calomnies grossières répandues par la haine, et les anecdotes suspectes recueillies par l'ignorance et la malignité. Quoiqu'entraîné souvent par l'intérêt du sujet qu'il traite, on remarque toujours l'élégance un peu trop recherchée, un peu trop uniforme de son style, et la gravité constante de ses récits. J'entends répéter, d'après Voltaire, que pour bien écrire l'histoire, il faut consulter les rois et les valets-de-chambre; mais nos compilateurs modernes ne vivent pas avec les premiers, et composent ordinairement sur les mémoires des seconds. Et de-là tant de *vies secrètes*, tant *histoires privées*, qui sortent un moment de l'antichambre où elles sont nées, et bientôt y retournent pour toujours. M. de Ségur a trouvé la lumière dans des lieux plus élevés : il était honorablement accueilli dans les cabinets où se préparaient les événemens; il brilla dans les salons où l'esprit jugeait, peut-être avec un peu de légèreté, les combinaisons de la politique; il a peint ce qu'il a vu; il

Digitized by Google

a raconté des fautes qu'il voulut prévenir, des infortunes dont il fut atteint; et ce qui honore à-la-fois son caractère et sa raison, c'est qu'en prenant la plume, il paraît avoir étouffé tous ces ressentimens du malheur et des passions, dont les causes étaient encore si près de lui. L'un de nos plus illustres écrivains a fait un éloge remarquable du livre de M. de Ségur, en traçant ainsi le portrait de l'auteur : «Les cours ont vanté son esprit et ses » grâces; on peut l'en croire quand il dédaigne ce qui » leur paraît si grand. Sa philosophie est connue de tous » les amis d'une sage liberté : on peut donc l'en croire » aussi quand il venge les ministres et les rois, poursui» vis par la calomnie jusque dans leurs tombeaux. »

Un petit nombre de citations suffirait pour justifier ce que j'ai dit du mérite supérieur de l'ouvrage et du rare talent de l'auteur, et je n'éprouverais ici d'autre embarras que celui du choix. En général, les portraits de tous les personnages qui, à l'époque choisie par M. de Ségur, depuis Frédéric-Guillaume jusqu'à Marat, ont acquis des droits infâmes ou glorieux aux souvenirs de l'histoire, sont peints avec beaucoup d'énergie, d'éclat et de vérité. Le plus faible est peut-être celui du fameux Mirabeau. Ce n'est point, je crois, par sa *vaste érudition* et sa *brillante éloquence* que cet homme célèbre doit fixer les regards de la postérité. Mirabeau, quoiqu'il eût acquis, par de longs malheurs et des études trop interrompues, des connaissances moins profondes que variées, n'avait guère d'autre *érudition* que celle qu'il empruntait à ses amis la veille du jour où il devait l'employer : son talent oratoire ne *brillait* ni par l'élégance, ni par la pureté; c'était l'image fidèle de son génie, audacieux, fécond, irascible, tout-puissant sur une assemblée populaire, sans être moins digne de l'attention des sages et des politiques. Défiguré pendant sa vie par la haine forcenée d'un parti et par l'idolâtrie aveugle de l'autre, il méritait après sa mort qu'une main équitable, habile et ferme, lui rendît *ses* véritables traits. M. de Ségur a mieux connu et sur-tout mieux peint Frédéric-Guillaume. «Héritier du pouvoir de Fré» déric-le-Grand, dit-il, et non de sa gloire, il avait reçu » de son oncle toutes les lumières qu'exige le trône;

Digitized by Google

» mais il était privé du talent qui sait en faire usage. Mili-
» taire instruit à la plus grande école, mais guerrier sans
» génie, il fit la guerre avec méthode et sans succès.
» Entouré de ministres habiles, possédant tous les plans
» de son prédécesseur, il inquiéta toute l'Europe par ses
» projets, épuisa son pays par ses préparatifs, effraya
» ses ennemis par ses menaces, étonna ses amis par sa
» versatilité; excité par sa vanité, retenu par son indo-
» lence, enchaîné par la superstition, énervé par les vo-
» luptés, il n'exécuta rien de ce qu'il avait voulu entre-
» prendre, ne finit rien de ce qu'il avait commencé; et
» après avoir successivement trompé et irrité toutes les
» puissances de l'Europe, dans un tems où toutes les pas-
» sions étaient enflammées au plus haut degré, le sort,
» qui se plaît souvent à tromper les plus profondes com-
» binaisons de la politique, fit naître de sa faiblesse un
» résultat qui n'aurait dû être le fruit que de l'habileté la
» plus consommée : il agrandit ses Etats, et mourut en
» laissant son royaume en paix au milieu de l'Univers
» embrasé..... Il est peut-être assez remarquable, au
» sein de cet embrâsement général, de ce délire univer-
» sel, de cette succession de batailles sanglantes, de
» siéges meurtriers, de conquêtes rapides, au milieu de ce
» bouleversement de tous les rangs, de tous les prin-
» cipes, de toutes les puissances, et au bruit de tous ces
» sceptres brisés, de voir un roi militaire, dégoûté de la
» gloire, s'endormant dans une paix profonde sur les
» volcans qui l'entourent, livrant son imagination affai-
» blie au prestige des illuminés, et se laissant conduire
» doucement dans la tombe par les rêveries de la super-
» stition et les caresses de la volupté. »

Un autre portrait, qui me paraît encore supérieur à celui-là, donnera l'idée du talent de M. de Ségur dans ce genre, où deux des meilleurs historiens latins, Salluste et Velleius Paterculus, ont excellé. — Voici comment, à l'occasion du procès de Lous XVI, l'historien peint M. de Malesherbes.

« Vertueux sans orgueil, savant sans pédanterie,
» ministre sans ambition, cet illustre magistrat, ami
» des hommes, des lois, des lettres et des arts, dis-

Digitized by Google

» tingué dans tous les genres et ne se doutant pas de sa » gloire, fut toujours le soutien du peuple tant que le » roi fut puissant dans son palais ; il ne devint cour- » tisan qu'au moment où le prince fut en prison. Appui » de la liberté nationale contre les abus de la monar- » chie, et défenseur du monarque contre la tyrannie » populaire ; sa probité resta intacte au milieu de la » corruption générale, son courage inébranlable lorsque » la crainte était universelle : il périt quand le crime » régna. La mort la plus héroïque couronna la plus » belle vie, et l'infâme échafaud, sur lequel il monta » sans émotion, fut le dernier degré d'où son ame pure » s'élança vers l'immortalité. »

Je m'arrête : je crois avoir assez justifié mon opinion et le succès constant qu'a obtenu l'ouvrage de M. de Ségur. Ce succès, étendu et confirmé de jour en jour, annonce que la troisième édition ne sera point la dernière : j'oserai donc soumettre à l'auteur lui-même quelques observations, dont il appréciera mieux que personne la justice ou la frivolité. La médiocrité seule cherche à se venger de la critique ; et c'est pour cela, sans doute, que la prudence des journaux accable des plus absurdes louanges toute production qui, dans les lettres ou dans les arts, laisse tranquillement sommeiller l'envie. On sait qu'il y a bien plus de danger à louer faiblement un écrivain vulgaire, qu'à injurier un homme de génie. Mais lorsqu'un talent supérieur est décoré des plus éminentes dignités, le seul hommage qui soit digne de lui, c'est une critique indépendante, qui expose ce qu'elle croit utile et ne déguise aucune vérité.

J'indiquerai d'abord un petit nombre d'erreurs, dont les unes peuvent être rectifiées d'un trait de plume, tandis que les autres semblent exiger quelques développemens, pour ne point affaiblir la confiance qu'inspire l'auteur.

On trouve, par exemple, Tome I, page 314, que l'empereur Léopold, « après avoir installé l'archiduc » *François* en Toscane, revint à Vienne, et qu'enfin, » le 4 août, il se rendit à Pilnitz, où il eut cette célèbre » entrevue avec le roi de Prusse, etc. . . . »

Digitized by Google

Ce n'est point l'archiduc *François*, aujourd'hui empereur d'Autriche ; c'est l'archiduc *Ferdinand*, aujourd'hui grand-duc de Wurtzbourg, qui, à l'époque dont parle M. de Ségur, fut installé en Toscane par l'empereur son père. Le trône de Florence n'a jamais été occupé par l'archiduc *François*, l'aîné de sa maison, destiné, dès-lors, à la succession de la monarchie autrichienne.

Tome II, page 206. — Lisez les détails sur la bataille navale livrée par l'amiral Hood à l'escadre républicaine. « Les Anglais, dit M. de Ségur, durent la victoire à la » supériorité du nombre et des manœuvres ; mais ils » rendaient eux-mêmes justice au courage opiniâtre, à » la valeur brillante des vaincus. C'est dans un de leurs » journaux, l'*Annual Register*, qu'on cite le trait » héroïque de l'équipage d'un vaisseau près de s'enfoncer » dans l'abyme des mers, et qui faisait, en périssant, » retentir les airs du cri de *Vive la liberté ! Vive la répu-* » *blique !* » — Il se peut que l'*Annual Register* ait pris son récit dans la dépêche du député de la Convention qui était embarqué sur l'escadre ; mais on a long-tems attribué ce trait à l'équipage du vaisseau *le Vengeur*, et non-seulement *le Vengeur* ne périt point dans ce combat, mais il n'était pas même dans cette armée. M. de Ségur croit que le fait n'en est pas moins certain, et qu'il n'y a erreur que dans le nom du vaisseau. Les relations officielles des Anglais prouvent, au contraire, qu'aucun vaisseau ne fut coulé à fond pendant la bataille. Il me semble que la gloire de la marine peut aisément se passer d'une anecdote douteuse, et que dans une histoire remplie des prodiges de la valeur française, il ne fallait admettre que des faits inconstestables et des triomphes avérés.

Voilà des erreurs sans conséquence ; je ne sais si le passage suivant n'en renferme pas une plus grave.

« Robespierre, éclairé par la peur, dit M. de Ségur, » T. II, pag. 170, avait appris de l'expérience qu'on était » renversé dès qu'on voulait arrêter le char révolution- » naire. Necker, Lally, Mounier, en étaient les premiers » exemples. La Fayette, en voulant combattre à-la-fois

Digitized by Google

» les jacobins à Paris et dans l'armée, avait perdu sa po-
» pularité. Lameth, Barnave et Duport succombèrent
» lorsqu'ils voulurent servir de digue au torrent démocra-
» tique. »

Pour que l'*expérience* fît à Robespierre une leçon utile des *exemples* cités par M. de Ségur, il aurait fallu, je crois, une ressemblance marquée entre sa position, sa conduite, ses moyens, et ceux des hommes dont la chute l'aurait *éclairé*. Certainement M. de Ségur n'a point eu l'idée d'un pareil rapprochement : tout ce que je blâme ici, c'est de prêter à ce démagogue ignorant et féroce une réflexion qu'il était peut-être incapable de faire, et d'attribuer à la même cause des infortunes très-diverses, dont les unes accusent l'imprudence des victimes, tandis que les autres honorent leurs vertus. Le char révolutionnaire, pour me servir des expressions de M. de Ségur, a écrasé presque tous ceux qui ont voulu l'arrêter, après l'avoir eux-mêmes lancé sur des précipices. Telle eût été la position de Robespierre, si cet exécrable insensé, tout couvert de sang et de crimes, avait pu concevoir l'idée de revenir à la justice et à la raison : mais dans ce cas même, qu'aurait-il eu de commun avec la plupart des hommes que M. de Ségur a réunis pour lui servir d'*exemple?* avec Lally, qui pouvant sans crime faire retomber sur les vices de l'ancienne jurisprudence et les abus de l'autorité, tout le poids de l'indignation que devait exciter en lui le souvenir de son père, fut aussi modéré dans ses principes qu'éloquent dans ses discours, et ne se servit de la faveur publique que pour arrêter les mouvemens populaires? avec Mounier, l'un des esprits les plus éclairés, les plus sages, les plus étendus, qui se soient montrés dans nos troubles civils; jurisconsulte qui s'éleva sans effort des discussions du Barreau à la combinaison des plus grands intérêts de l'état; publiciste qui descendit avec la même facilité des théories les plus compliquées de la liberté politique aux détails les plus vulgaires de l'administration; et qui dans des circonstances si diverses et souvent si pénibles, ne laissa jamais altérer ni la douceur de ses mœurs, ni la sévérité de sa vertu? Mounier ne fut point renversé en voulant arrêter le *char*

Digitized by Google

révolutionnaire, il refusa de le suivre ; il prédit les désastres sanglans qui marqueraient sa course, et ne voulut en être le témoin ni la victime. De quoi pouvait servir son *exemple* à Robespierre, quelques jours avant le 9 thermidor?

Quelques Polonais connus se trouvent aussi réunis, et pour ainsi dire enchaînés ensemble par une seule accusation, à laquelle plusieurs d'entr'eux étaient, je crois, loin de s'attendre. Il s'agit de cette fameuse confédération de Targowitz, formée, sous l'influence et presque sous les drapeaux de la Russie, contre la constitution polonaise de 1791 : on espérait que le gouvernement établi par ces lois nouvelles rendrait à la Pologne sa gloire et son indépendance : il fallait donc à l'Impératrice Catherine II un prétexte pour le renverser. « Celui qu'elle prit, selon » M. de Ségur, fut l'opposition de quelques nobles, » *furieux de se voir privés de leurs prétentions au trône*, » et décidés à sacrifier leur pays à leur vanité. Ces nobles » étaient Félix Potocki, Séverin Rzewousky, Branicki, » grand-général, les deux frères Kossakowski, Ozarowski, » Ankwictz, et quelques autres. » Voilà donc tous ces gentilshommes accusés de s'être ligués contre le repos et la liberté de leurs patrie, parce qu'ils étaient furieux de se voir privés de leurs prétentions au trône. Peu de personnes ignorent qu'en effet, depuis l'extinction des Jagellons, tout noble polonais pouvait être élu roi par la nation assemblée: mais il est au moins fort douteux que, parmi les confédérés de Targowitz, un seul fût animé par la chimérique espérance d'obtenir un jour la couronne. Ce n'est pas ici le lieu de développer les véritables causes de cette entreprise criminelle, où l'ambition eut moins de part que la haine, et dont M. de Ségur a dû très-bien connaître et les ressorts et les moteurs. Je me borne à observer que s'il n'est pas invraisemblable que Félix Potocki, chef d'une des plus illustres maisons de la Pologne et de l'Europe, ait pensé qu'une couronne royale manquait seule à la grandeur de sa naissance et de sa fortune; que s'il n'est pas même tout-à-fait impossible que Branicki, (ou Braneki), fier d'un nom qu'on

Digitized by Google

lui disputait (2), de l'alliance de Potemkin et de la faveur de la Russie, ait quelquefois permis à sa vanité ce rêve magnifique; il est du moins bien constant qu'aucun autre des confédérés de Targowitz, nommés par M. de Ségur, n'était animé par la *fureur de se voir privé de ses prétentions au trône;* et que cette expression très-inexacte les enveloppe tous dans une acusation presque ridicule. Je sais combien cette observation paraîtra minutieuse à cette foule d'agréables lecteurs qui ne connaissent aucun sujet d'intérêt hors des barrières de Paris : mais les étrangers seront étonnés qu'elle ait été provoquée par un homme du mérite de M. de Ségur, qui, très-jeune encore, avait montré dans les plus brillantes cours de l'Europe qu'un Français pouvait unir l'instruction à la grâce. Ils verront, avec une égale surprise, que dans un livre qui ne devait avoir aucune espèce de ressemblance avec les gazettes du tems, des noms très-célèbres, quoiqu'ils ne soient pas français, sont quelquefois écrits d'une manière peu correcte. Ils reconnaîtront aisément, dans l'officier que M. de Ségur appelle sir Charles *Gray*, le général *Grey*, père du lord Howick, aujourd'hui lord *Grey*, l'un des ministres les plus éclairés et des orateurs les plus éloquens de l'Angleterre. Et dans la même ligne, (T. II, pag. 307) ils devineront que *Jones* (nom de famille) est substitué au prénom de sir *John* Jervis, depuis lord Saint-Vincent, dont le nom est aussi honorablement inscrit dans les fastes de la marine britannique, que celui de *Grey* dans les Annales du parlement.

Ces légères négligences méritent à peine d'être relevées, et ne sont remarquables dans un pareil ouvrage qu'à cause de la juste réputation de son auteur. Il n'en est pas ainsi d'une opinion, démentie aujourd'hui par l'expérience la plus glorieuse, et qui, défendue par M. de Ségur, prouve seulement combien la sagesse même est aisément séduite par le prestige des succès. A propos des victoires

(2) Voyez l'*Histoire de l'Anarchie de Pologne* par Rhulières, ouvrage qu'il faut consulter avec précaution, mais qu'on ne peut lire sans un vif intérêt.

Digitized by Google

remportées sur les ennemis du dehors, au milieu de nos discordes civiles, M. de Ségur s'exprime ainsi :

« Le résultat de tous ces événemens prouvait que si la » démocratie dans un grand Etat lui attire intérieurement » tous les maux que cause la rivalité des ambitions sans » frein, et la faiblesse d'un gouvernement sans base, » sans concentration et sans fixité, elle lui donnait exté- » rieurement une force et une impulsion que ne pou- » vaient balancer les moyens bornés et méthodiques des » monarchies. *Jamais, en effet, une seule volonté ne* » *peut avoir autant d'action qu'un faisceau de volontés* » *réunies.* » Les triomphes immortels dont nous sommes témoins, et ceux qu'on attend avec une confiance universelle et profonde qui enlève aux prodiges mêmes le charme de la surprise, prouvent assez la force irrésistible que donnent à la valeur le génie d'un seul homme et *l'action d'une seule volonté.* Ce sont de terribles réponses aux argumens de M. de Ségur en faveur *d'un faisceau de volontés réunies.* Mais il est inutile de combattre une erreur passée de mode, et qui probablement ne sera plus reproduite. Eh ! qui peut encore écrire sur les événemens incompréhensibles de la révolution française, sans s'exposer à commettre des erreurs plus ou moins graves ? Est-il un seul homme qui puisse dire à l'Europe et à la postérité : — Cette révolution m'est parfaitement connue, et m'est également étrangère : les biens qu'elle a promis ne m'ont jamais séduit ; les maux qu'elle a causés ne m'ont jamais atteint. Je la juge sans défendre mes opinions ni mes préjugés, sans consulter mes ressentimens ni mes espérances. De tous les partis, de tous les individus qui se sont disputé les fruits sanglans de cette révolution, je puis dire comme l'historien Romain : *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec injuriâ, nec beneficio cogniti.* — Si cet homme existe, et s'il est doué tout à-la-fois d'une sensibilité vive et d'une sagesse profonde ; s'il est capable de surprendre le secret dangereux des passions et de calculer leur influence sur la destinée des Empires ; s'il a le talent de graver dans l'ame de ses lecteurs les souvenirs instructifs et les leçons redoutables qu'offrent les grandes catastrophes de l'am-

Digitized by Google

bition ; et si telle est la force de son pinceau, qu'il lui suffise de peindre le vice et la vertu, pour que la vertu soit récompensée et le vice puni : qu'il écrive l'histoire de l'Europe depuis 1786 : son génie lui impose ce triste devoir : mais, en attendant que ce nouveau Tacite paraisse, désirons d'avoir souvent, sur une époque si féconde, des mémoires aussi dignes de suppléer à l'histoire, que l'ouvrage de M. de Ségur. Si le plan de ce livre était rectifié d'après une idée dominante, il serait facile d'établir l'unité dans la composition, et de mettre plus de liaison dans les détails. L'élégance continue du style y laisserait encore à désirer quelque chose de plus précis, de plus ferme et de plus sévère : mais la critique la plus rigoureuse n'aurait que des éloges à donner à la pureté du langage, à la noblesse des pensées, à l'élévation des sentimens qui caractérisent l'ouvrage et l'auteur.

ESMÉNARD.

REVUE LITTÉRAIRE.

ALMANACH DES DAMES, pour 1810. A Tubingue, chez *Cotta*, et se vend à Paris, au Bureau du *Publiciste*, rue des Moineaux, n° 16; et chez tous les marchands de nouveautés.

LE luxe, en fait d'almanachs, est une chose assez nouvelle en France. Bonne ou mauvaise, on la doit à celui dont nous annonçons la neuvième année. On se contentait auparavant d'orner les Almanachs des Grâces ou des Muses, d'une vignette ou d'un titre gravé ; et l'impression en était très-commune. L'*Almanach des Dames* paraît toujours imprimé sur papier vélin, et il est maintenant décoré de huit jolies gravures, qui retracent un choix de tableaux du Muséum et de ceux qui ont eu le plus de succès à l'exposition de l'année précédente. Il se paie cinq francs broché, et le prix augmente à proportion de la richesse de la reliure. En cet état, il devient un cadeau d'étrennes plus agréable qu'aucun de ses prédécesseurs. Il a eu cependant quelque peine à se naturaliser en France ; et ce n'est guères qu'à la troisième année que M. Cotta, auteur de la spéculation, en a recueilli les fruits. En revanche, le succès a toujours augmenté

Digitized by Google

depuis, et, selon l'usage, le succès a réveillé les imitateurs. Ils ont copié jusqu'au titre de leur modèle, d'aussi près qu'il était possible, sans devenir contrefacteurs; et quant à l'extérieur, ils en ont atteint l'élégance jusqu'à un certain point. Mais quant au goût qui préside à la rédaction, quant au nombre de morceaux inédits en vers et en prose, nous croyons que la préférence est justement due à leur aîné. Les bornes de cette annonce ne nous permettent pas d'appuyer notre opinion de beaucoup de preuves, mais peut-être nous suffira-t-il de dire que Mme de Montanclos, Mlle de Montferrier, et sur-tout Mme Constance de S., ont enrichi la partie poétique de ce recueil, et qu'on y trouve une lettre sur les *Lettres de mademoiselle de Lespinasse*, écrite aussi par une femme, où les hommes même qui seront le moins de son avis, ne pourront méconnaître un véritable talent. Nous indiquerons encore une *lettre sur les spectacles* de l'année dernière, que beaucoup d'auteurs et d'acteurs trouveront trop méchante, mais qui ne pourra manquer d'égayer ses lecteurs. Nous ajouterions aussi que ce Recueil contient des vers de nos poëtes les plus célèbres et les plus aimables, si tous les recueils n'étaient dans l'usage de s'en emparer dès qu'ils ont paru dans les Journaux. Nous dirions, pour la singularité du fait, qu'on y lit un morceau de M. François, cordonnier, auteur de la nouvelle tragédie de *Zénobie*, si ce morceau avait un autre mérite que celui de la singularité : mais l'espace se dérobe sous la plume, et pour ne pas sortir de celui qu'on nous laisse, nous terminerons ici cette annonce déjà peut-être trop étendue pour un petit volume in-18.

PETITE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE. — *Dictionnaire portatif de la langue française.* — Deux volumes in-18, chez *Capelle* et *Renand*, rue J. J. Rousseau.

LA langue française est peut-être celle qui possède le plus d'ouvrages sur ses règles, ses mots et ses irrégularités; et malgré cette abondance, il n'en est qu'un qui porte le sceau d'une authenticité reconnue : c'est le *Dictionnaire de l'Académie;* encore est-il fâcheux de penser que cette production, qui doit être l'archétype de notre langue, laisse tant à désirer, et nous mette dans la nécessité d'attendre avec impatience le travail dont s'occupe l'Institut. Les langues grecque et latine possèdent les excellens Lexiques de Robert et Henri Etienne. Les Anglais jouissent de l'excellent

Digitized by Google

lent Dictionnaire de Jhonson, les
tionnaire de la *Crusca*, et les Esp
démie de Madrid en six volumes
sommes encore réduits, comme n
à attendre un ouvrage complet da
Richelet, Restaut, Wailly, Catin
coup d'autres, nous ont succe
Dictionnaires sous différens noms
mats : mais placés entre le doubl
resse et de la diffusion, aucun d'e
garantir à-la-fois de l'une et de l'au
Magdelaine, dont nous annonçons
dirigé avec plus d'adresse et de bon
offre, dans un très-petit espace, u
mots, de définitions et d'acception
toujours claires, précises et suffisantes; ses acceptions variées et nombreuses; sa nomenclature suffisamment étendue. Au surplus, voici comment il explique la marche qu'il a suivie pour la composition de son ouvrage :

« La langue n'a besoin, dit-il, que d'un Dictionnaire général sans être universel, c'est-à-dire, d'un répertoire des mots qui s'emploient dans le cours ordinaire de la société, et non du ramas de tous ces termes qui forment ce qu'on nomme le bas langage, et dont la nomenclature n'ayant qu'une existence orale et arbitraire, ne peut recevoir dans les dictionnaires une *fixité* (1) dont elle n'est pas susceptible.

» Je le dis encore plus des expressions que crée chaque jour cette divinité babillarde et mobile qu'on appelle la mode : qui voudrait nombrer les mots qu'elle a fabriqués et que sans cesse elle invente, en coiffures, en voitures, en meubles, en habillemens, etc., aurait plus tôt fait de compter les grains de sable que promènent les vents .... Il faut seulement que le lexicographe se garde de tout dire; il doit choisir, parmi les mots des arts et métiers, ceux qui sont faits pour sortir de la boutique et circuler dans la société. »

On voit par là que l'auteur n'a pas eu la prétention de composer un de ces grands ouvrages qui renferment avec une scrupuleuse exactitude le sens grammatical, métaphy-

(1) Nous croyons devoir faire observer à M. Philippon de la Magdelaine, que le mot *fixité* est un terme technique d'astronomie qui n'est pas encore reçu dans le langage ordinaire.

Digitized by Google

sique et étymologique de tous les mots d'une langue; ce lexique n'est qu'une sorte de *vade mecum* très-utile à toutes les classes de la société, et qui réunit aux avantages d'une exécution typographique très-soignée, et d'un format des plus portatifs, un prix qui le met à portée des gens les moins aisés.

ETRENNES A LA JEUNESSE, ou *Recueil d'Historiettes morales*, en vers et en prose. — Un vol. in-18 orné de cinq gravures. — A Paris, chez *Demonville*, rue Christine, n° 2.

LE premier jour de l'an en est aussi le plus beau, du moins pour les enfans; et les *étrennes*, dont l'origine est si ancienne, ne sont pas ce qui sert le moins à embellir cette grande journée. Le choix de ces étrennes est une affaire d'état dans une famille, et se modifie suivant l'âge et la direction qu'on a donnée aux goûts des enfans. Tel donnerait une bibliothèque entière pour un cornet de dragées, tandis qu'un autre abandonnerait toutes les boutiques des marchands de joujoux de Paris pour un exemplaire des fables de La Fontaine avec de jolies gravures. Il faut savoir gré aux précepteurs ou aux parens qui ont su de bonne heure diriger utilement les premiers goûts de l'enfance, en lui faisant un amusement de ses devoirs. Les enfans, ainsi que la plupart des hommes, ne vivent que d'illusions; il ne s'agit que de leur persuader qu'ils s'amusent en travaillant. C'est à l'heureux emploi de ce moyen qu'est dû en partie le grand succès qu'ont obtenu *les jeux de cartes instructifs*, dont l'usage est maintenant répandu dans toute l'Europe.

Le nouveau recueil que nous annonçons pourra seconder utilement ce mode d'instruction. S'il ne sert pas à donner aux enfans de nouvelles connaissances, il leur mettra du moins dans la tête d'excellentes leçons de morale, puisées dans des narrations ingénieuses qui n'excèdent pas la portée de leur intelligence. Ces petites historiettes sont éparses dans différens auteurs; le choix en est bon et varié; plusieurs se font remarquer par un style simple et correct. De ce nombre sont *le Bienfait rendu*, de Mme Dionis, et *Laurent le paresseux*, de Mme Edgeworth. *La Prise de Jéricho*, poëme de Mme Cottin, est peut-être d'un genre trop élevé et sur-tout trop sérieux. On trouve dans la scène d'*Agar*, de M. de Jouy, des sentimens maternels exprimés

Digitized by Google

en beaux vers; enfin, le volume est terminé par le joli conte de *Jeannot et Collin*. On a sans doute placé, plus comme un véhicule que comme un amusement, deux chants de Vert-Vert, traduits en vers latins par un enfant de douze ans, digne émule des Pascal et des Pic de la Mirandole. Tel qu'il est, ce petit volume nous paraît fait pour obtenir la préférence sur tant de bagatelles qui n'ont guères que la durée du jour où on le distribue.

JEU MYTHOLOGIQUE, ou *la Mythologie en Jeu de l'Oie*; feuille *in-fol.*, représentant soixante-trois médaillons pris dans les sujets de la fable. — A Paris, chez *Desmonville*. — Prix, 1 fr., et 3 fr. *fig.* coloriées.

ON ne peut guères parler des amusemens qui servent à l'instruction, sans dire un mot d'un nouveau Jeu destiné à apprendre la mythologie aux enfants; et malgré l'estime particulière du valet du *Joueur* pour le Jeu de l'Oie, nous ne pouvons nous empêcher de convenir que le Jeu Mythologique, calqué sur la forme, sur la marche et sur les règles de l'ancien Jeu de l'Oie, *renouvelé des Grecs*, ne l'emporte sur ce dernier en agrément et sur-tout en utilité. Il n'y a pas un grand effort de genie à remplacer les figures de l'ancien Jeu de l'Oie par des figures des divinités de la fable; mais l'auteur a fait preuve d'intelligence, en substituant à une chose oiseuse et insignifiante de légères connaissances dans une science agréable, et il a fait preuve de goût, en mettant à côté des soixante-trois figures qui composent son Jeu, des distiques ou des quatrains explicatifs puisés dans nos meilleurs poëtes.

Le nouveau Jeu présente les mêmes chances que l'ancien; il est taillé absolument sur le même modèle, et joint au choix des sujets de chaque petit tableau, la correction, l'élégance des dessins et l'exactitude des attributs. Par ce moyen, plusieurs enfans peuvent, dans une soirée, faire avec deux dez, et en s'amusant, un petit cours de mythologie aussi utile que récréatif. J. T.

Digitized by Google

SUR LES ANCIENS FABLIAUX FRANÇAIS.

(SUITE ET FIN.)

Nous avons déjà reconnu dans *le lai d'Ignaurès* l'aventure de Cabestaing. Nous avons retrouvé dans *le lai de Courtois* la parabole de l'Enfant prodigue. Le *lai de Narcisse* est une maussade copie d'un bel original d'Ovide. *L'Excommunication du Ribaud* est une mauvaise imitation d'un sirvente du Moine de Montaudon, mauvais troubadour. *Le Vallon des Faux Amans* est tiré du roman de Lancelot. Le fabliau de *Merlin* n'est que le Bucheron d'Esope. Legrand d'Aussy prétend que les auteurs de ce tems ne connaissaient point Esope : il oublie qu'il a prouvé lui-même le contraire en se donnant la peine de traduire ce qu'il appelle les fables de Marie de France. Le fabliau du *Convoiteux et de l'Envieux* est encore une fable d'Esope. Le *Cuvier* est un conte d'Apulée : il se retrouve dans Bocace. Il est essentiel de noter ce point. M. Dacier, dans un Mémoire sur les diverses imitations de la Matrone d'Ephèse, a publié un vieux fabliau français qui n'est qu'une traduction du conte de Pétrone. Ce même conte est grossiérement travesti dans un fabliau dont Barbazan nous a donné le texte, et que Legrand d'Aussy n'a pas craint de traduire, au moins en partie.

Les auteurs arabes, et par leur intermédiaire les auteurs indiens, ont fourni des sujets nombreux à nos fabliers. Les Mille et une Nuits, traduites par Galand; les Fables de Bidpai, traduites par Cardonne; les Mélanges de Littérature orientale, que le même Cardonne a publiés, ont révélé beaucoup d'imitations, je ne veux point dire de plagiats, que le comte de Caylus aurait pu connaître, et que Legrand d'Aussy n'a pu cacher. *Le lai de Lanval* est un conte des Mille et une Nuits. *Le lai de Gruelan* est le même conte, sous d'autres noms. *Le lai de l'Oiselet* est une fable de Bidpai. C'est encore une fable de Bidpai qui a fourni *la Confession du Renard*. *Le lai*

Digitized by Google

d'Aristote est le Visir sellé et bridé, conte arabe, traduit par Cardonne. L'idée absurde de substituer Aristote à un visir, vient de l'autorité même qu'Aristote avait acquise dans les écoles du treizième siècle. On ne parlait que de lui; et le fablier, trop borné pour avoir le sentiment d'aucune bienséance, a cru seulement produire de l'effet, en se moquant du philosophe le plus illustre de l'antiquité. Si le titre et le sujet du *lai de Cocagne* nous offrent une vieille tradition proverbiale qu'un seul vers de Boileau immortalise dans la langue française, on retrouve aussi dans ce fabliau l'Arbre de Vie et la Fontaine de Jouvence, inventions arabes que d'Herbelot nous a transmises dans sa Bibliothèque orientale. L'*Ermite qu'un ange conduit dans le siècle*, est encore un conte arabe, conte ingénieux et plein d'imagination, que Parnel a traduit en vers anglais, et que Voltaire, dont les pas sont marqués sur toutes les routes, a depuis si bien imité dans un chapitre du joli roman de Zadig.

Ce n'est encore là qu'une faible partie des obligations que les auteurs des fabliaux ont aux littératures orientales. Le *Dolopatos*, ou *Roman des Sept Sages*, composé dans l'origine par l'indien Sendebad, un siècle avant l'ère chrétienne, fut successivement traduit en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, en grec. A la fin du douzième siècle, dom Jean, religieux de l'abbaye de Haute-Selve, le traduisit en latin. Hébers, sous le règne de Louis VIII, mit en vers français la traduction du moine de Haute-Selve. Hébers lui-même nous en instruit dans un fragment cité par Fauchet. Ces deux versions ne subsistent plus, mais il nous reste une ancienne version en prose française. On ne peut douter au langage qu'elle ne soit du treizième siècle, et tout au plus tard du règne de Louis IX. En des tems moins éloignés de nous, cet ouvrage curieux et célèbre a été reproduit en latin et dans presque toutes les langues modernes. On a changé souvent les époques, les noms des personnages, le lieu de l'action; mais le fonds est par-tout le même, comme l'a fort bien remarqué M. Dacier dans son Mémoire instructif sur la version grecque du Dolopatos. Une reine, une belle-mère, vainement amoureuse d'un fils du roi

Digitized by Google

son époux, accuse le prince auprès du monarque, à-peu-près comme Phèdre accuse Hippolyte. Le monarque trompé condamne son fils; mais durant une semaine, le jugement demeure suspendu. Chaque jour un des sept sages, voués à l'éducation du jeune prince, fait au monarque un récit qui a pour but de lui inspirer quelque défiance des femmes, et la reine y répond chaque jour par un récit qui doit produire un effet contraire; enfin, le jeune prince démontre son innocence et la reine est condamnée. Telle est l'action du roman des Sept-Sages. Les quatorze contes qu'il renferme sont ingénieux et bien conçus : la plupart ont été versifiés de nouveau par les auteurs des fabliaux. Pierre d'Anfol s'est emparé du meilleur de tous. Il a pour titre : *la Femme qui ayant tort parut avoir raison.* Un mot suffit pour en donner l'idée : c'est le troisième acte de Georges Dandin, farce excellente et qui tient son rang parmi les chefs-d'œuvre de Molière. Notre grand poëte comique est imitateur de Bocace, mais Bocace n'est pas imitateur de Pierre d'Anfol; il doit sa nouvelle à la traduction latine du moine de Haute-Selve, car Bocace était aussi lettré qu'ingénieux : il a même écrit en latin plusieurs ouvrages. C'est à cette traduction qu'il doit encore deux nouvelles que n'ont point rimées nos fabliers. L'observation du fait importe à cette discussion littéraire; mais vouloir les indiquer serait superflu et serait même difficile, quoique le président Fauchet, moins scrupuleux, les désigne fort clairement en parlant du Dolopatos français.

Sans se donner pour traducteurs, nos fabliers ont entièrement traduit un recueil plus étendu de contes orientaux; il a pour titre : *le Castoyement*, ou *Instructions d'un père à son fils.* Il renferme vingt-cinq contes, dont cinq ou six se retrouvent dans le Dolopatos et dans le recueil de Cardonne. Une composition presque toujours heureuse, une imagination brillante, une saine morale distinguent ces différens morceaux; aussi les rencontre-t-on dispersés chez toutes les nations, dans les nouvelles de Bocace, de Giraldi, de Bandello, chez les Italiens; dans les contes de Chancer, en Angleterre; en Espagne,

Digitized by Google

dans le Don Quichotte de Cervantes : tant la littérature des Arabes, et par eux les autres littératures orientales, ont influé long-tems sur l'Europe moderne. Pressé par le tems, et gêné par l'abondance même des objets qui se présentent, je vais me borner à l'analyse de deux fabliaux imités par Bocace; ils méritent tous les deux notre attention.

Dans le premier, un prud'homme partant pour un voyage laisse toute sa fortune en dépôt chez un derviche, qui, de son vivant même, est en *odeur de sainteté;* à son retour, le prud homme va trouver le derviche qui nie saintement le dépôt. Un cadi juste et clairvoyant se doutant de la fourberie, mais ne pouvant condamner le derviche, puisqu'elle n'est point prouvée, donne au moins un bon conseil au prud'homme. En conséquence, quelques jours après, le derviche entend parler d'un dépôt bien plus considérable que le premier. On lui annonce des coffres pleins d'or et d'argent. Des négocians les font porter chez lui. En ce moment, le prud homme arrive; le saint craignant un éclat fâcheux, recouvre subitement la mémoire. Il restitue le premier dépôt; mais on ne lui confie pas le second, et les coffres sont remportés. Tel est, quant au fonds, le récit du conteur arabe, récit gâté par le fablier français, qui substitue mal à propos une vieille au cadi et un sarrasin au derviche. Bocace lui-même n'a embelli ce conte que par la finesse des détails, qualité qui le caractérise constamment. Du reste, à quoi bon mettre en scène une Sicilienne rusée et le trésorier de l'impératrice de Constantinople? le cadi et sur-tout le derviche valaient bien mieux. Les contes faits à plaisir peignent les actions humaines, et les actions semblent copier quelquefois les contes. Aussi cette nouvelle arabe a-t-elle des rapports avec une historiette française que Ninon raconta jadis à Molière, l'aventure du pénitencier de Notre-Dame, dépositaire d'une partie des biens de Gourville. L'honnête ecclésiastique se conduisit précisément comme le derviche du conte arabe, sauf pourtant la restitution, de peur sans doute d'être accusé de plagiat.

Le second fabliau est bien plus remarquable encore; il a pour titre : *les deux bons Amis loyaux.* Deux amis

Digitized by Google

résident, l'un au Caire, et l'autre à Bagdad. L'Egyptien, près d'épouser une jeune personne dont il est épris, lui assure une dot considérable, en la cédant à son ami devenu passionné pour elle. Tombé lui-même dans l'indigence, il court à Bagdad; mais, dans un moment de désespoir, craignant d'être à charge à l'amitié, pour terminer une vie pénible, il se déclare faussement coupable d'un meurtre qui vient d'être commis. Les juges le condamnent sur son aveu. En marchant à la mort, il est rencontré par le Syrien, qui, pour le sauver, se dit lui-même auteur du crime. Témoin de cet acte généreux, le véritable meurtrier, poursuivi par sa conscience, certain que Dieu le voit, convaincu que le seul repentir peut désarmer le juge infaillible, réclame de la justice humaine le châtiment qu'il a mérité. Les juges embarrassés portent la cause aux pieds du trône. Le monarque, instruit de la vérité, comble les deux amis de ses bienfaits, et pardonne au criminel qui a respecté les regards de Dieu. Quand nous n'aurions pas sur ce point une certitude matérielle, le lieu de la scène, l'héroïsme de l'amitié, le grand dogme du théïsme employé d'une manière si grave, suffiraient pour révéler la source orientale. On reconnaît partout l'empreinte arabe, je dis la plus belle et la plus profonde, celle des tems d'Almanzor et d'Aaron al Raschid. Je regrette beaucoup que les bornes dans lesquelles je dois me circonscrire ne me permettent pas de donner une imitation de cet intéressant fabliau : mais je regrette bien davantage que notre La Fontaine n'ait pas embelli de tout son talent ce fonds vraiment digne de lui. Parmi ses fables immortelles, il en est une qui nous vient aussi de l'orient, qui porte à-peu-près le même titre, et que tous les cœurs ont retenue. Elle prouve assez avec quelle exquise sensibilité le fabuliste par excellence savait peindre l'amitié courageuse et tendre, cette volupté des ames supérieures, cette passion d'un ordre sublime qui jouit des sacrifices qu'elle prodigue, et ne remplit point ce que l'amitié vulgaire appelle des devoirs.

Des compositions d'un tel ordre n'appartiennent pas à une littérature dans l'enfance. Laissons à nos fabliers

Digitized by Google

leurs contes dévots; laissons-leur des facéties scandaleuses que nous avons eu soin d'écarter; félicitons-les d'avoir produit quatre ou cinq historiettes plaisantes, et sur-tout le joli roman d'Aucassin; mais ajoutons un fait incontestable. Les cinquante meilleurs fabliaux sont des traductions. Sur ce nombre, quarante au moins ont passé des idiômes orientaux dans la langue française, et dans les autres langues modernes, par l'intermédiaire des versions latines. On peut embellir en imitant; mais nos fabliers font tout le contraire. Leur style est toujours sans art. Chez eux, la langue et la versification n'avancent point. Ils ne vous offrent jamais ces vers bien tournés que l'on rencontre avec plaisir dans Thibaut, roi de Navarre, et dans Guillaume de Lorris; encore moins cette clarté que la langue française acquérait déjà sous la plume de Jean de Meung. D'où vient donc l'enthousiasme que les auteurs des fabliaux inspirent au comte de Caylus? Il leur attribue tous les genres de mérite, principalement le don d'inventer, et ne se trompe que d'un siècle ou deux sur l'époque où ils ont vécu. Peu content d'étaler cette érudition d'amateur, il croit, non-seulement Bocace, mais La Fontaine et Molière occupés sans cesse à lire et à relire les fabliaux : il se plaint beaucoup du silence obstiné qu'ils ont gardé sur leurs modèles. Nous répondrons bientôt pour Bocace; commençons par justifier nos deux grands poëtes. L'accès des fabliaux nous est devenu très-facile : ils sont imprimés textuellement, traduits, commentés. Au dix-septième siècle, ils n'existaient qu'en manuscrits épars dans les bibliothèques. Lamonnoye, lui-même, érudit de profession, les connaissait à peine; et Ducange, l'homme le plus savant de son siècle, n'avait jeté qu'un coup-d'œil rapide sur cette partie de notre ancienne littérature. La Fontaine et Molière ne pouvaient avouer des obligations qu'ils n'avaient pas. Ils ne cachaient point ce qu'ils devaient à Bocace : et pourquoi l'auraient-ils caché? L'un surpasse toujours ses modèles, quand il n'imite point l'Arioste. Lorsque l'autre daigne imiter, il faut juger l'original avec indulgence.

Le traducteur des fabliaux a senti ce que l'opinion du

Digitized by Google

comte de Caylus pouvait avoir de plus étrange. Aussi Bocace est-il le seul qu'il accuse d'ingratitude et de plagiat. Mais, à propos des fabliers, il traite bien mal le midi de la France. Il veut que le ménestrel Audefroy ait inventé les romances, et ne se doute pas que long-tems avant on en trouve beaucoup chez les troubadours, entr'autres les jolies pastourelles de Raimond Vidal. Il prétend que les provençaux n'ont produit que cinq ou six romans, et ne prend pas garde que Giraud de Calanson, dans ses conseils à un jongleur, lui en nomme plus de trente qu'il doit savoir par cœur pour exercer son art chez les princes. Il fait l'énumération des écrivains illustres nés dans nos provinces septentrionales, et se permet d'ajouter ces lignes peu circonspectes : « La nature, » en mettant tant d'inégalité entre les différens cantons » du royaume, *se serait-elle plû* à départir spécialement » au nord de la Loire les dons éminens de l'esprit? J'i- » gnore les causes de ce phénomène, et laisse à d'autres » l'honneur de les découvrir. » Avant de découvrir ces causes, il est bon d'examiner si le phénomène existe, et si les dons éminens de l'esprit ont été refusés aux provinces situées au midi de la Loire? Il faut commencer par convenir que nos huit grands poëtes appartiennent aux provinces du nord. On doit à la Normandie Malherbe et Corneille; à la Picardie, Racine; à la Champagne, La Fontaine : Paris lui seul en a fourni quatre, Molière, Boileau, J. B. Rousseau et Voltaire. Mais il faut avouer en même tems que les provinces situées au midi de la Loire ont produit quelques hommes justement célèbres dans la philosophie, dans l'analyse, dans la grammaire, dans la politique, dans l'histoire, dans l'éloquence : comme, par exemple, Montaigne, Descartes, Gassendi, Pascal, Fléchier, Pélisson, Saint-Réal, Fénélon, Bayle, Massillon, Montesquieu, Dumarsais, Mably, Condillac et J. J. Rousseau; apparemment Legrand d'Aussy les avait oubliés. Ne resserrons pas dans quelques provinces le génie de toute la nation. Aucun pays n'est déshérité par la nature; elle ne se plaît pas aux injustices. La littérature est-elle formée chez un grand peuple? sur tous les points les talens

Digitized by Google

naissent et se succèdent ; les institutions les développent quand elles ne les étouffent pas : ils paraissent dès qu'il leur est permis de paraître ; ils se montrent avec éclat lorsqu'ils obtiennent une considération légitime ; ils se taisent, pour l'ordinaire, lorsqu'ils ont à choisir entre le silence et la persécution.

Si la fantaisie bizarre de déshériter une moitié de la France au nom de la nature, ne prouve ni beaucoup d'esprit philosophique, ni beaucoup de science littéraire, on n'en montre pas davantage en contestant aux étrangers la portion de gloire qui leur appartient. On prétend que Bocace a fait ses études à Paris. Villani, son ancien historien, garde le silence sur ce fait, qui serait remarquable s'il était vrai. Tiraboschi n'en dit pas un mot. Plusieurs littérateurs italiens le nient formellement, entr'autres les derniers éditeurs de Bocace. On s'étonne que le conteur italien n'ait point parlé des fabliaux français ; il est probable qu'il n'en soupçonnait pas l'existence ; on veut qu'il en ait tiré dix nouvelles. Ces reproches sont répétés sans cesse depuis le comte de Caylus, parce qu'ils ne sont jamais examinés. Parmi ces dix nouvelles que l'on désigne, une est d'Apulée, six appartiennent aux Arabes ; deux sont antérieures aux fabliaux anonymes qui leur ressemblent, fabliaux dont il est impossible de déterminer la date précise, mais qui, au langage, paraissent composés sous le règne de Charles VI, et sont probablement des copies de Bocace lui-même. Reste donc *Grisélidis*, chef-d'œuvre par lequel le classique toscan couronne son brillant Décaméron. Vous n'attendez point d'analyse. Vous avez tous présente à l'esprit cette Grisélidis, jeune, et presque au sortir de l'enfance, choisie pour épouse par le marquis de Saluces ; cette villageoise héroïque, ornant une cour aussi facilement qu'une chaumière ; ne promettant que l'obéissance, et tenant toutes les vertus ; si rigoureusement et si long-tems éprouvée ; mère tendre, et toutefois croyant sacrifier l'Etat, la vie même d'une fille et d'un fils aux inexorables devoirs d'épouse ; n'emportant du palais qu'elle embellissait que sa nudité vertueuse ; consolant par sa gaieté apparente et tran-

Digitized by Google

quille, allégeant par ses travaux la pauvreté de son père, comme elle rendait utile, comme elle faisait aimer par ses bienfaits la richesse de son époux; se croyant encore des devoirs quand elle a cessé d'avoir des droits; rentrant sous le toit somptueux de cet époux qui n'est plus le sien; y rentrant sous les habits de l'indigence, non plus pour y commander, mais pour y servir, et qui? Celle qui va lui succéder, une épouse nouvelle, choisie, comme elle le fut autrefois, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté. Vous vous rappelez Griselidis interrogée sur cette rivale par celui qu'elle aime encore, malgré des rigueurs si constantes, et lui répondant avec une douceur inaltérable, en ne pleurant qu'au fond du cœur : « Elle est belle, et paraît sage; vous serez heu-» reux avec elle; mais j'ose vous en supplier, épargnez » à cette nouvelle épouse ce que l'autre a pu supporter; » celle-ci n'est point accoutumée à souffrir; elle est dé-» licate; elle est sensible; elle en mourrait. » Expressions puissantes, qui, terminant douze ans d'épreuves, lui rendent tout ce qu'elle croyait perdu, une fille dans sa prétendue rivale, un fils, le cœur d'un époux, et le bonheur qu'elle cessait d'attendre, mais qu'elle avait tant mérité.

Si l'on en veut croire Legrand d'Aussy, ce conte admirable, le plus beau qui ait été composé dans aucune langue, est un fabliau français. Cependant il n'en existe qu'une version en prose, de la fin du quatorzième siècle. L'original est perdu. Qu'importe? Le Duchat, éditeur de Rabelais, a vu le conte de Griselidis dans un vieux manuscrit intitulé : *Le Parement des Dames*. La chose est très-possible; mais Le Duchat et Legrand d'Aussy ne savaient donc pas que le parement des dames d'honneur est un ouvrage d'Olivier de Lamarche, mort sous Louis XII, la première année du seizième siècle, cent vingt-six ans après la mort de Bocace, et plus d'un siècle et demi après l'époque où fut composé le Décaméron. L'histoire de Griselidis se trouve en effet dans le parement des Dames. Elle en forme le quinzième chapitre, qui est intitulé : *L'Epinglier de Patience*. Lorsqu'on fait quatre gros volumes sur une très-mince partie de notre

Digitized by Google

ancienne littérature, lorsqu'on lui consacre sa vie entière, il semble qu'on devrait au moins, par des recherches un peu exactes, s'épargner d'aussi ridicules assertions. Voici pourtant quelque chose de plus singulier. Pétrarque a traduit en latin Grisélidis : il y a fait des changemens très-légers. D'après ces changemens, suivis dans la version française, Legrand d'Aussy présume que Pétrarque a traduit le prétendu fabliau français, et non pas le conte de Bocace. Certes, je ne veux point soupçonner la bonne foi de l'écrivain, et par-là même je suis contraint de lui reprocher une étourderie impardonnable. S'il avait jeté les yeux sur cette traduction latine, il aurait vu que Pétrarque la dédie à son ami Bocace, dont il se glorifie d'être le traducteur. Rétablissons les faits. Bocaçe est l'inventeur. D'après la traduction latine de Pétrarque ont été faites les nombreuses versions françaises qui parurent beaucoup plus tard. De là ce mystère de Grisélidis représenté sous le règne de Charles VI. De là ces imitations sans nombre, renouvelées sous tant de formes chez toutes les nations de l'Europe. La Paméla de Richardson, la Nanine de Voltaire, descendent elles-mêmes de la Grisélidis de Bocace, et pour la force de la conception, pour le choix des incidens, pour l'intérêt et la rapidité de l'action, pour la perfection du caractère principal, il faut en convenir, l'original est resté supérieur aux copies des plus grands maîtres. Vous qui retracez les mœurs humaines, voulez-vous obtenir un succès universel ? Peignez la beauté vertueuse et patiente, une femme, une épouse, une mère, subissant des épreuves pénibles, long-tems aux prises avec l'infortune, et se reposant au sein du bonheur. Finissons par deux observations importantes. Remarquons d'abord qu'à cette époque les préjugés féodaux subjuguaient l'Europe. Ici pourtant l'orgueil féodal résiste et succombe ; une villageoise est le modèle des épouses ; un grand seigneur finit par s'enorgueillir d'une mésalliance avec la vertu. En second lieu, ne négligeons pas d'avertir qu'il n'est peut-être pas question d'une fable. Suivant l'historien Foresti, Grisélidis, marquise de Saluces,

Digitized by Google

vivait au commencement de l'onzième siècle. Ce témoignage est suffisant sur un fait qui n'a pas d'invraisemblance. Si l'historien est souvent condamné à retracer des crimes et des sottises, d'un autre côté, les actions admirables, les caractères sublimes sont essentiellement historiques. Proclamons ce qui honore l'humanité. C'est dans le sanctuaire des ames fortes, élevées, sensibles que le beau idéal respire en sa plénitude, et la vertu peut faire plus que le génie ne peut inventer.

M. J. C.

(*Tiré d'une histoire inédite de la littérature française.*)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — Reprise de la *Mère confidente*, comédie en trois actes et en prose de Marivaux.

MARIVAUX, comme poëte comique, ne saurait être placé au premier rang, même parmi les auteurs du second ordre. C'est un peintre de genre qui ne dessine jamais à grands traits; mais si ses ouvrages n'ont obtenu des connaisseurs qu'une médiocre estime, en revanche ils jouissent, depuis quelques années, de la plus grande faveur auprès des comédiens, qui les ont même souvent joués dans les représentations *à bénéfice*. Il ne faut pas trop s'en étonner. Les personnages de Marivaux prêtent beaucoup aux manières des acteurs et aux minauderies des actrices. La faiblesse, le vague de ses caractères favorise singuliérement le penchant de nos artistes *à créer;* ils peuvent s'y mettre à leur aise, lutter de finesse et de subtilité avec l'auteur, manquer ses intentions sans que les spectateurs s'en aperçoivent, tant elles sont légères, et lui prêter les leurs, par la même raison, sans risquer des contre-sens. Lorsqu'ils sont ainsi parvenus à remettre un ouvrage en vogue, quelle fortune n'est-ce pas pour eux! Le succès d'une pièce ressuscitée leur appartient en entier, comme la recette des ouvrages dont l'auteur est mort.

Nous avons encore, il est vrai, beaucoup de gens à qui cet arrangement ne paraît pas convenir. Ils aimeraient mieux que les bons acteurs jouassent aussi les bons ouvrages,

Digitized by Google

qu'ils n'abandonnassent pas Molière aux doubles pour faire valoir Marivaux; à tout hasard, ils préféreraient peut-être des pièces nouvelles, quoique destinées à ne pas vivre longtems, à des pièces oubliées qui ne méritaient pas de revoir le jour. Ces gens-là sont de ceux qui ont l'irréparable tort de ne point aller au Théâtre-Français pour les comédiens, mais pour la comédie. Il est probable qu'ils auront eu un peu d'humeur en voyant annoncer la reprise de la *Mère confidente*, pièce jouée en 1735 par les Comédiens Italiens, et qui semblait ne devoir plus l'être; mais, à tout prendre, je crois qu'il faut les en féliciter. Au froid accueil qu'elle a éprouvé, on peut espérer qu'elle dégoûtera du moins pour quelque tems les acteurs et le public du *Marivaudage*.

L'intrigue de cette pièce est en effet aussi faible que le fonds en est invraisemblable. Une mère, bien instruite que sa fille a conçu de l'inclination pour un jeune homme, et en a reçu deux visites en secret, n'imagine rien de mieux, pour rompre une liaison qu'elle désapprouve, que d'unir le rôle de confidente au caractère que la nature lui a donné. Elle propose cet arrangement à sa fille, en feignant de tout ignorer; sa fille en demeure d'accord, et consent à tout révéler, à condition que la confidente promettra de n'en rien dire à la mère; et ce marché conclu, Araminte laisse toute liberté à Angélique, ou du moins se contente de la faire observer par un jardinier. Il en résulte des scènes d'amour entre Dorante et Angélique, régulièrement suivies de scènes de confidences entre Angélique et Araminte; et comme celle-ci parle toujours la dernière, elle finit toujours par avoir raison. La dernière attaque de Dorante est pourtant très-vive : il ne propose rien moins qu'un enlèvement; mais la mère, prévenue par sa fille, se trouve au rendez-vous comme confidente et fait à Dorante un si beau sermon sur le rapt, que le pauvre amant reconnaît ses torts et demande grâce. On la lui accorde, et qui, plus est, on lui donne Angélique, même sans attendre le consentement d'un oncle encore jeune, et qui seul peut faire la fortune de son neveu.

Ce court exposé suffira sans doute pour justifier notre opinion de cet ouvrage. On y voit encore trois autres personnages dont nous n'avons point parlé : une Lisette, qui ressemble à toutes les Lisettes; un Arlequin, transformé en Lubin, qui ressemble à tous les Lubins, et un Ergaste, oncle de Dorante, rôle beaucoup plus original, et qui semble être l'esquisse du marquis du *Legs*, que l'auteur

Digitized by Google

donna l'année suivante. Ce rôle, très-bien rendu par Baptiste aîné, est celui qui a le plus égayé les spectateurs. On a applaudi quelques ingénuités d'Angélique, jouée par Mlle Mars, et quelques balourdises assez comiques de Lubin, joué par Michot. On a rendu justice au bon ton et à la sensibilité de Mme Talma dans le rôle de la mère, à la chaleur d'Armand dans celui de Dorante; mais en général (et nous l'avons déjà fait entendre) la pièce n'a eu que peu de succès.

Ce qui prouve, au reste, que les acteurs ne s'étaient pas fait une idée trop favorable de cette *reprise*, c'est qu'ils l'avaient étayée d'*Athalie*, chef-d'œuvre sur lequel on peut compter pour attirer un grand nombre de spectateurs. On l'admire avec transport à la lecture; on l'admire plus froidement au théâtre, mais on y court. Qu'on ne me demande point comment il a été rendu. Quel que soit le mérite de cet immortel ouvrage, nous sommes trop loin de l'esprit dans lequel il a été conçu pour que les acteurs puissent s'en pénétrer, et les spectateurs les y ramener quand ils s'en écartent. Saint-Prix a joué de bon sens et avec noblesse le rôle de Joad, mais il n'y a point porté le caractère d'un pontife et d'un prophète. Desprez n'a point fait de faute grossière en jouant Mathan, mais n'a point exprimé cette ambition sacrilége et inébranlable, malgré ses remords, qui est propre à ce personnage. Mlle Raucourt a joué Athalie comme Cléopâtre ou Sémiramis. Lafond a mieux réussi dans Abner, parce que le caractère d'un guerrier généreux est de tous les pays et de tous les âges. Les autres rôles n'appartiennent qu'à l'histoire des Juifs. Nous ne pouvons plus sympathiser avec les sentimens et les opinions qui y dominent. Le mérite de Racine, comme poëte, n'en est que plus grand d'avoir su se les approprier; mais, plus il y a réussi, plus son ouvrage devient admirable, et moins il doit nous toucher. Jamais il ne fut peintre aussi fidèle. Athalie est plus dans les mœurs des Juifs que Phèdre dans les mœurs des Grecs; mais elle est moins dans nos mœurs et dans nos opinions que les tragédies d'Euripide et de Sophocle. M. de Laharpe a réfuté très-gravement et très-méthodiquement les critiques de Voltaire sur Athalie; mais ce n'est point par ses bons mots contre cette tragédie que Voltaire a nui le plus à son effet. A Dieu ne plaise que nous cherchions à ternir du moindre nuage la gloire qu'un ouvrage aussi sublime fait rejaillir sur son auteur! nous voudrions plutôt l'augmenter, s'il était possible.

Digitized by Google

ble. Mais enfin, si, en lisant Athalie, on ne peut concevoir les dédains qu'elle eut d'abord à essuyer, on s'en étonne moins, quelle que puisse en être la cause, quand on l'a vue représenter. Cette pièce, qui se rapproche par ses chœurs des tragédies grecques, et qui, par son esprit, s'éloigne encore plus de nous, devrait peut-être, comme des chefs-d'œuvre antiques, être laissée dans le cabinet à l'admiration des connaisseurs, et ne point braver au théâtre un public dont l'esprit est si différent. Elle le subjugue sans doute par tout l'éclat du génie, par la perfection continue de ses vers; mais c'est là tout ce qu'elle peut faire, et c'est trop peu pour une tragédie de Racine d'avoir seulement fait admirer l'auteur. V.

P. S. On a joué mercredi, pour la première fois, à l'Odéon, *l'Alcade de Molorido*, comédie en cinq actes, de M. Picard, qui a réussi; au Vaudeville, *l'Imagination et le Jugement*, allégorie en un acte, qui a été sifflée, et dont on n'a point demandé l'auteur. Nous rendrons compte dans le prochain *Mercure*, de ces deux ouvrages.

Sociétés littéraires. — *Séance publique de la Société d'émulation de la ville de Cambrai.* — La séance publique du 13 novembre 1809 a été présidée par M. Belmas, évêque diocésain. M. Farez, secrétaire perpétuel, a rendu compte à l'assemblée de tous les travaux dont la Société s'est occupée depuis la dernière séance. Des concours avaient été ouverts sur des questions d'agriculture, de commerce et d'histoire, et quelques-uns ont présenté des résultats satisfaisans. Un poëme sur la Vaccine, de M. Gauthier-des-Ilets, membre du conseil de préfecture de l'Ain, a mérité le prix de poésie. Le sujet de ce prix indique seul que la Société se propose un but utile à l'humanité jusque dans l'emploi des arts d'imagination. En effet, elle ne se borne pas à exciter le zèle des écrivains et à diriger leurs travaux vers ce but si louable. Elle a remarqué que parmi les malheurs qui affligent l'espèce humaine, il en est qui deviennent sans remède quand les secours ne sont pas appliqués avec promptitude et discernement: tels sont les accidens causés par la morsure d'un animal enragé, par l'empoisonnement, par l'asphyxie, etc. La Société d'émulation de Cambrai a formé une commission chargée de faire des extraits des divers ouvrages qui ont été composés sur ces matières, et

Digitized by Google

de les adresser aux maires et aux curés des campagnes. On ne peut voir qu'avec intérêt les habitans éclairés d'une ville que Fénélon a rendue célèbre, témoigner qu'ils ont hérité des vertus de leur ancien et illustre archevêque. Il était difficile de ne pas rappeler ce nom immortel dans une Société qui s'occupe d'actions utiles, et dans les murs de Cambrai. Aussi M. le secrétaire a parlé du monument que M. de Beausset, correspondant de l'Académie, vient d'élever à la gloire du vertueux prélat. Il a cité un fait ignoré jusqu'ici, qui sert à faire connaître la belle ame de Fénélon. On a trouvé dans ses archives un compte du receveur de sa terre du Câteau, qui constate que le 14 mai 1709 il fit délivrer aux armées 4,500 mencauds de blé, valant chacun 14 florins, ce qui forme une somme de 78,750 francs; qu'il abandonna dans ce seul canton et dans la même année près de 60,000 francs à ses fermiers. Ses greniers et sa bourse étaient ouverts, dans ces tems malheureux, à tous ceux qui portaient le nom d'homme, nom qui équivalait pour lui à celui de frère.

Parmi les travaux de l'année dernière envoyés par des correspondans de la Société, et dont le secrétaire a fait mention, il se trouve beaucoup d'ouvrages distingués dans la littérature, tels que plusieurs Notices de M. Lanjuinais, sénateur, sur divers ouvrages de littérature, l'Histoire de Fénélon par M. de Beausset, évêque d'Alais, etc., etc.

Digitized by Google



POLITIQUE.

La querelle des États-Unis et de l'Angleterre prend un caractère que devaient attendre ceux qui connaissent les effets naturels de la hauteur et de la menace sur les caractères modérés et énergiques. L'Amérique du Nord a retrouvé dans cette lutte, honorable pour elle, l'esprit d'indépendance, l'esprit national qui l'animait lorsqu'elle a secoué le joug de ses oppresseurs, et qu'à l'aide de la France, dont le bienfait et les sacrifices n'y doivent point être oubliés, elle s'est élevée au rang des nations libres et des gouvernemens constitués. Les actes du sénat contre l'Angleterre prennent un aspect décidément hostile : à Londres, on prétend que le sénat américain est en démence, on jugera à Paris qu'il est digne de ses fonctions; il a adopté une résolution, par laquelle il déclare les expressions employées par M. Jackson malhonnêtes et insolentes; il a proposé un bill pour autoriser le président à congédier du pays les ministres étrangers qui tiendraient une conduite contraire à la dignité du gouvernement. Si le bill passe à la chambre des représentans, nul doute que l'envoyé anglais n'en reçoive sur-le-champ l'application.

Cette contestation, où la diplomatie anglaise est mise dans une évidence si peu honorable pour elle, rappelle celle qui a eu lieu à Constantinople, lorsque dans l'avant-dernière guerre, sir Robert Ainsley, alors ambassadeur à Constantinople, offrit à la Porte la médiation de sa cour pour rétablir la paix entre la Russie et l'empire Ottoman. La réponse du grand-visir est extrêmement remarquable. La nation anglaise y est représentée sous ses véritables couleurs; cette pièce est publiée dans le dernier volume de l'ouvrage périodique ayant pour titre *Public Charenters;* elle a tous les caractères de l'authenticité. Son rapprochement avec les actes américains nous a paru curieux; la voici :

« Le grand-seigneur fait lui-même la guerre et la paix. Il peut se fier pleinement à ses esclaves, serviteurs et vassaux ; il connaît leur croyance, il se repose sur leur fidélité, vertu qui depuis long-tems

Digitized by Google

a disparu du coin de l'Europe que vous habitez. Lors même que tous les autres chrétiens diraient la vérité, l'on ne pourrait avoir aucune confiance dans l'Angleterre : elle achète et vend l'espèce humaine comme une vile marchandise.

» Les Ottomans n'ont nulle liaison avec votre roi ni avec votre pays ; jamais nous n'avons recherché ni vos conseils, ni votre médiation, ni votre amitié ; nous n'avons point d'ambassadeur à votre cour, point de relations, point de correspondance avec vous. Par quelle raison offrez-vous donc de négocier pour nous avec la Russie ? Pourquoi cherchez-vous à servir un empire d'infidèles, que vous nommez musulmans ? Nous ne demandons point votre intervention ni votre assistance. Votre visir, dont vous nous parlez en termes si pompeux, a certainement en vue quelqu'imposture, quelque plan d'oppression, afin d'en amuser votre peuple qui, nous le savons, est crédule, servile, et ne rend de culte qu'à l'or.

» L'avarice, si l'on ne nous a point trompés, est le trait principal de votre caractère : vous vendriez et revendriez votre Dieu. Adorateurs de la richesse, tout est vénal dans votre ministère, dans votre nation. Votre intention serait-elle de trafiquer de nous avec la Russie ?

» Laissez-nous traiter pour nous-mêmes. Si le destin a tissu les fils de notre fortune, nous devons nous y soumettre. Tout ce que Dieu et le grand prophète ont résolu, doit être et sera.

» Nous Ottomans, ne connaissons point la ruse : la fourbe et l'hypocrisie appartiennent à votre morale chrétienne. Nous ne rougissons point d'adopter la loyauté et la droiture pour maxime d'état. Si nous succombons dans la guerre, nous nous soumettrons à la volonté du ciel, qui l'a décidé dès le commencement.

» Nous avons vécu long-tems dans la splendeur comme la première puissance de la terre, et nous faisons notre gloire d'avoir triomphé pendant des siècles de la perfidie chrétienne, mêlée de toutes les sortes de vices et de dissimulations. Nous adorons le Dieu de la nature, et nous croyons en Mahomet son prophète. Vous ne croyez ni au Dieu que vous prétendez adorer, ni à son fils que vous nommez à la fois votre Dieu et votre prophète. Quelle foi peut-on avoir dans une race aussi dépravée ? Vous bannissez la vérité et la vertu de votre conduite et de vos actions les uns envers les autres.

» Relisez l'immense amas de plaintes, manifestes et autres actes publics de tous les rois et princes chrétiens qui se sont fait la guerre : vous les trouverez également faux, traitres, cruels, injustes dans leurs prétentions réciproques. Le Turc a-t-il jamais violé sa pro-

Digitized by Google

messe sacrée ? L'Angleterre a-t-elle jamais rempli ses engagemens, s'ils ne s'accordaient pas avec son avarice ou son ambition ? Non ! comment donc avez-vous pu vous imaginer que nous mettrions quelque confiance dans un peuple tel que vous, guidé par un gouvernement fallacieux et dépourvu de toute étincelle de vertu ?

» Le Grand-Seigneur n'a aucune relation publique avec votre cour ; il n'en a ni le besoin ni le désir. Quant à toi, si tu souhaites demeurer ici, soit comme espion, soit, tel que tu le prétends, comme envoyé extraordinaire de ta cour, il t'est permis de vivre avec les autres nations chrétiennes, tant que ta conduite sera exempte de blâme : mais nous ne demandons ni votre assistance par terre ou par mer, ni vos conseils, ni votre médiation. Je n'ai point l'ordre de vous remercier de vos offres, car le divan les considère comme importunes ; nous n'avons nul besoin de la flotte que vous nous proposez, la sublime Porte n'ayant jamais eu l'intention de pénétrer dans vos mers.

» L'objet de vos négociations avec la Russie nous est inconnu, et ne nous importe guères : nous terminerons nos différens avec cette cour, ainsi que nous le jugerons convenable à nos lois et à notre politique. Si vous, Anglais, n'êtes pas la plus infâme des nations chrétiennes, comme on le dit, vous êtes du moins le peuple le plus présomptueux et le plus arrogant, puisque vous vous vantez d'amener une puissance telle que la Russie à accepter des conditions. Alliés avec d'autres états chrétiens peu redoutables, vous osez prétendre à dicter des lois. Mais nous sommes mieux informés : votre présomption tient de la démence ; vos promesses ou vos menaces également impuissantes rendent vos discours méprisables dans le divan de votre nation, et vos propositions ridicules aux yeux de l'étranger ; vous méritez donc d'autant moins que la Sublime Porte vous honore de son attention, que dans toutes les circonstances où ses ministres ont daigné vous écouter, l'ignorance ou la perfidie de vos paroles a été pour elle une source d'infortunes.

» Nous savons que l'usage des princes chrétiens est de se vendre réciproquement leurs sujets pour de l'or. Toute paix conclue entre vous est constamment à l'avantage du roi qui a su le plus habilement employer la corruption. Le divan a trop appris à sonder les ténèbres de votre désastreuse politique.

» Cessez donc de nous parler de votre intervention dans la lutte que nous soutenons contre les Moscovites. Vous n'avez d'autre but que d'exciter les uns contre les autres les hommes qui habitent la surface de la terre, afin de tirer un exécrable profit de leur division et

Digitized by Google

de leur ruine. Nous ne désirons nullement former avec vous de liaisons commerciales ; car toujours nos négocians ont été les victimes de votre déloyauté. Vous n'avez d'autre religion que l'amour du gain : la foi chrétienne que vous dites professer n'est qu'un masque pour couvrir la bassesse du culte que vous rendez à l'or. Encore une fois, nous ne voulons plus entendre parler de vous : ainsi enfermez-vous dans un profond silence. »

Cette pièce nous a d'autant plus paru curieuse en ce moment que dans la circonstance actuelle, dans la guerre que la Porte soutient aujourd'hui contre la Russie, c'est aussi par une déclaration conçue à-peu-près dans les mêmes termes, qu'il lui conviendrait de répondre aux insinuations anglaises, et de repousser les secours dangereux qui lui sont offerts, en suivant les anciennes traditions de sa politique, les seules sûres et utiles à ses intérêts.

Les nouvelles du Bengale se succèdent à Londres avec une affligeante rapidité. Il règne bien quelques contradictions dans les divers rapports, et ceux qui sont les plus alarmans sont bien taxés d'exagération ; mais le fond est hors de doute. L'armée est en état de sédition contre les agens du gouvernement et de la compagnie. L'armée *native* s'est emparée d'Hydrobad et de Seringapatam. Les troupes royales sont en marche contre leurs auxiliaires infidèles, contre leurs stipendiés devenus ennemis. Des troupes ont dû partir de Ceylan et du Cap. On prépare une expédition dans les ports d'Angleterre, destinée à renforcer dans l'Inde l'armée du roi ; mais, à la nature des bâtimens armés à Plymouth, beaucoup de personnes regardent cet armement comme un indice d'une rupture prochaine, et de la guerre avec les Etats-Unis.

Les Anglais viennent d'apprendre que Walcheren est occupé par dix mille Français qui y sont entrés au moment où la saison cessait d'être dangereuse : il leur est en même tems arrivé des nouvelles de la Hollande, et ils répètent à cet égard des dates différentes, des bruits assez contradictoires. Il n'est plus question, selon ces bruits, de la réunion de toute la Hollande à la France, mais seulement de la rive gauche de la Meuse. La Hollande serait indemnisée par des concessions de terrain qui étendraient ses frontières jusqu'à l'Elbe. Par cet arrangement, la France pourrait, quand elle le jugerait convenable, s'emparer d'une partie du commerce fait jusqu'ici par les Hollandais, et, en même tems, elle pourrait recevoir les marchandises

Digitized by Google

jugées indispensables en Europe, sans paraître se relâcher de ses mesures contre le commerce de l'Angleterre.

On regarde en Angleterre cet arrangement comme certain et comme le résultat d'une transaction du roi Louis d'après les représentations du sénat et du corps-législatif, qui ont déclaré être prêts à adopter toutes les mesures présentées par le gouvernement français. On assure que d'autres promesses ont été faites, que la Hollande a pris avec la France des engagemens pécuniaires, que des maisons de commerce ont offert leur crédit. On conçoit que nous ne prétendons ici tirer aucune conséquence de ces bruits et de ces conjectures dont s'alimentent les papiers anglais. Le cabinet de France a déclaré qu'il s'occupait du sort de ce pays : c'est ouvrir le champ aux spéculations politiques; et nous nous bornons à les rapporter.

Des lettres de Lisbonne annoncent que l'armée anglaise continue son mouvement de retraite sur cette ville. Il est, dit-on, plus que probable que cette retraite n'est pas le prélude du retour de l'armée en Angleterre. Lord Wellington a écrit à la junte d'Estramadure que les derniers événemens de la guerre dans la Vieille-Castille ont rendu nécessaire le mouvement rétrograde qu'il projetait. Il annonce que l'armée française occupe des positions d'où elle ne paraît pas devoir inquiéter ce mouvement. Son excellence témoigne beaucoup de regrets, et se répand en formules de politesse ; la fin de sa lettre est curieuse : il la termine en disant *qu'il sera toujours satisfait d'apprendre que la province d'Estramadure et la ville de Badajoz sont en état de sûreté et de prospérité*. Apparemment son excellence veut parler de leur prochaine occupation par les Français, qui y entreront sans avoir à la combattre, et nous ne pouvons ici que citer, pour la partager, l'expression d'un vœu qui nous est d'un si bon augure.

Quoi qu'il en soit, on apprend en Angleterre le passage des Pyrénées par 15,000 conscrits, suivis prochainement d'un corps de vieilles troupes, qu'on évalue à soixante mille hommes. Les Anglais prétendent avoir la liste des régimens, les noms des colonels, et il est possible de présumer que c'est au vu de cette liste que lord Wellington, désespérant d'une cause si difficile à défendre, aura écrit la lettre d'excuse que nous venons de citer.

En Allemagne, les grands corps de l'armée française continuent leurs mouvemens sous le commandement des généraux de division qui remplacent, pour quelques-uns

Digitized by Google

de ces corps, les maréchaux qui ont fait la campagne à leur tête. On pense que les 2e, 3e et 4e corps, ainsi que la grosse cavalerie, hiverneront en Allemagne. Les conscrits de ces corps se rendent à leur destination, et les effets d'habillement et d'équipement y sont envoyés de France. Le maréchal duc de Tarente est encore dans la Carinthie : on présume que ce corps va retourner en Italie, ainsi que celui du général Baraguay-d'Hilliers, qui a achevé la pacification du Tyrol. Quelques exemples d'une utile sévérité ont été faits sur des révoltés qui avaient repris les armes depuis la proclamation de clémence du prince vice-roi; depuis ce moment, tout est tranquille, les diligences ont repris leur cours. L'université d'Inspruck est rouverte. Il paraît que le corps du général Wrède restera au complet dans le pays, tandis que le reste de l'armée bavaroise est mis sur le pied de paix. On attend à Vienne les ambassadeurs de France et de Russie, qui manquent à la réunion du corps diplomatique. Les nouvelles de Hongrie ne donnent rien de positif sur la guerre des Turcs. On croit le prince Bagration de nouveau reporté sous les murs de Silistria. Une chose qui paraît authentique, c'est la reddition de la forteresse turque d'Ibraila, qui a dû capituler le 3 décembre, et se rendre au lieutenant-général Dessen.

En France, tandis que la sage prévoyance du cabinet a assuré les moyens de tenir au complet et sur le pied le plus respectable les forces immenses de l'Empire, la sollicitude, et nous osons dire la gratitude de S. M. s'est reportée sur les braves gardes nationales qui, des départemens du Nord, se sont tout-à-coup levées pour garantir nos côtes de l'agression anglaise. Ces gardes sont licenciées, les bataillons rentrent dans leurs foyers. A Bruges, à Gand, à Lille, à Dunkerque, à Metz, et dans toutes les villes d'où ils sont sortis pleins d'un noble enthousiasme, leurs familles attendent leur retour; ils y seront précédés par la nouvelle d'un éclatant témoignage de satisfaction de l'Empereur. S. M. a fait lire devant ces bataillons, assemblés sous les ordres du maréchal duc d'Istrie, un décret qui appelle de leur sein des hommes de bonne volonté, et les admet à l'honneur de former dans la garde impériale un corps qui portera le titre de *Régiment des gardes nationales de la Garde*. Ce décret a été entendu aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur!* Des milliers de bras se sont à l'instant levés pour son exécution : le corps doit se former à Lille; on n'éprouvera que la difficulté de refuser beaucoup de braves et l'embarras

Digitized by Google

de choisir parmi eux; mais ceux même qui ne pourront être admis se consoleront en pensant qu'ils auront en quelque sorte près du Souverain des représentans et des interprètes disposés à lui répondre du dévouement et de la fidélité de tous.

Le corps-législatif a voté le projet de loi présenté pour le budjet de 1809. Il n'est pas, à cet égard, de renseignemens plus précieux à mettre sous les yeux du lecteur, que l'extrait du compte présenté à S. M. par le ministre des finances; il précède les tableaux détaillés de son administration. Après avoir présenté la situation des exercices de 1806, 1807 et 1808, il continue ainsi:

« L'exercice de 1809 est trop près de nous pour que je puisse offrir, dès à présent, à V. M. des résultats précis sur ses recettes et sur ses dépenses; mais on peut prévoir que les dépenses de la guerre ne seront pas pour cette année au-dessous de 640 millions, dont 350 seulement supportés par le trésor public.

» Cependant V. M. n'a négligé aucun moyen de porter, dans toutes les parties de l'administration de la guerre, la plus sévère économie; elle a supprimé des entreprises qui dévoraient ses finances, et elle les a remplacées par des régies, à la tête desquelles elle a placé des conseillers-d'état également distingués par leur probité et par leurs talens.

» Mais on cesse de s'étonner de la grandeur de la dépense, quand on considère qu'indépendamment d'un état-major immense, V. M. entretient cette année 900,000 hommes d'infanterie, 100,000 chevaux de cavalerie, et 50,000 d'artillerie et d'équipages; développement de puissance et de force que V. M. n'a eu à aucune époque.....

» Si l'année 1809 a dû être extrêmement dispendieuse, tout porte à croire que l'année 1810 offrira de grandes économies. En effet, V. M. a levé plus de 200,000 hommes en 1809, et elle paraît dans l'intention de n'en lever aucun en 1810.

» Soixante mille chevaux ont été achetés et équipés en 1809; il paraît qu'elle ne se propose point d'en faire acheter en 1810.

» V. M. espère aussi pouvoir réduire son état militaire de 200,000 hommes, et le borner à 700,000; moitié pour les opérations à faire en Espagne, moitié pour la défense des côtes et pour les expéditions maritimes.

» Ainsi l'on peut concevoir l'espérance fondée d'une économie sensible dans les dépenses de 1810.....

» Je n'ai encore parlé à V. M. que de la grandeur de son état militaire: pourquoi ne dirai-je point ici que, dans le même moment où

Digitized by Google

le trésor pourvoyait à la subsistance et à l'équipement d'une levée extraordinaire de 200 mille hommes, et de 50 mille chevaux, V. M. affectait 80 millions aux dépenses des canaux, des chemins, des améliorations de tout genre dans l'intérieur, et qu'elle donnait ainsi, en une seule année, pour ces importans travaux, ce que les rois accordaient à peine pendant tout un règne?

» Eh! comment ne pas s'étonner encore de voir, dans le même tems, les travaux des fortifications poussés avec plus d'activité que dans les beaux jours de Vauban, où l'on avait à assurer la conquête de la Flandre et de l'Alsace? de voir des ouvrages exécutés à-la-fois à Alexandrie, à Kehl, à Cassel, à Wesel, à Juliers, à Venloo, à Belle-Ile, à l'île d'Aix, à Boulogne, à Anvers, et sur les rives de l'Escaut? Tout est en mouvement dans les ports depuis Anvers jusqu'à la Spezzia, et avant deux ans, les bassins de Cherbourg et d'Anvers contiendront chacun 30 vaisseaux de guerre.

»..... Le matériel d'artillerie a augmenté chaque année. Plus de 800 mille fusils neufs remplissent les arsenaux, indépendamment des fusils étrangers que le sort des combats a mis dans nos mains, et V. M. possède 40 mille pièces de canon, avec toutes les munitions nécessaires.

»..... La France offre l'exemple unique parmi les grands états, d'une recette de plus de 800 millions, qui se fait régulièrement sans qu'il soit besoin d'avoir recours à aucun signe fictif; et l'on sait qu'un bon système monétaire est une base essentielle de la stabilité des gouvernemens, car il n'y a point de véritable garantie pour la propriété, là où il existe un papier-monnaie. Aussi est-ce sur la bonne administration de la fortune publique, comme sur la fidélité du signe qui représente toutes les valeurs, que V. M. a constamment fondé le bonheur de son peuple, la gloire de sa couronne et la solidité de sa monarchie..... »

Au sein du Corps-législatif, cette situation des finances de S. M. a été dignement appréciée par M. Francis de Beaumont, qui a établi des calculs et des rapprochemens curieux avec celle de l'Angleterre: nous ne pouvons le suivre dans ces calculs; en voici du moins le résultat.

« Pour établir une comparaison juste entre les budjets des deux puissances, il faudrait retrancher du budjet de la France tout ce qui n'est pas compris dans celui de l'Angleterre; mais on peut voir, sans calculs, combien est inégale la lutte de ces deux puissances, et il est facile de prévoir quelle en sera l'issue. Chez l'une la science des finances consiste à laisser dans l'ombre une dette immense, à trouver

Digitized by Google

les moyens d'augmenter le fardeau des impôts qui pèsent sur 25 millions d'habitans. Son gouvernement se vante d'avoir perfectionné le système ruineux des emprunts. Sa trésorerie dissimule le montant de ses revenus et leur emploi; mais sa banque ne peut plus dissimuler son embarras, et ne paye plus, depuis long-tems, en numéraire que les billets de la plus petite valeur. Enfin, telle est la situation de ses finances, qu'elle est forcée, pour perpétuer des impôts, de repousser la paix, et qu'elle regarde comme un malheur le plus grand bienfait que la Providence puisse accorder aux hommes.

» Chez l'autre, l'ordre et l'économie règnent dans toutes les parties de l'administration. Elle a adopté ou plutôt elle a créé le meilleur système de finances; aucune dissimulation, aucune réticence n'est commandée à ses ministres dans les comptes qu'ils publient chaque année; grâce à cette comptabilité si heureusement empruntée du haut commerce, dont chaque article présente un créancier et un débiteur. Son trésor public connait, tous les dix jours, les opérations de chaque comptabilité dans l'immense étendue de son Empire. Sa caisse de service est devenue la dépositaire de la confiance publique. La banque affermie sur ses nouvelles bases, et dirigée par des mains habiles, augmente chaque jour son crédit, etc. etc. etc..... »

Sa Majesté ayant, par un message, invité le corps-législatif à lui présenter des candidats pour la session prochaine, M. le comte de Fontanes accoutumé, depuis six ans, à recevoir les suffrages de ses collègues comme une sorte de tribut qu'ils semblaient payer, avec la plus honorable unanimité, à l'élévation du caractère de l'homme public, et à l'éloquence de l'orateur, a cru devoir prévenir ce retour devenu périodique de la plus flatteuse distinction, et il a prononcé le discours suivant :

« Messieurs et chers collègues, vous m'avez honoré six fois de vos suffrages, et ces suffrages déjà si doux et si honorables ont été confirmés six fois par Sa Majesté. Tant de faveurs ont passé mes espérances. Il ne manque plus rien à ma gloire. J'en dois être fier, puisqu'elle me vient de si haut, et que je la dois premièrement à votre bienveillance. Mais je sens qu'il va manquer quelque chose à mon bonheur. L'Empereur a daigné, depuis plus d'une année, me confier d'autres fonctions, elles doivent occuper tout mon tems et tous mes soins. Le corps législatif veut un dévouement sans partage. Tel est au moins celui qu'il me faisait éprouver. Je prie donc ceux de mes collègues qui, dans cette circonstance, voudraient bien jeter encore les yeux sur moi, de ne point m'accorder leurs suffrages. Je dois me

Digitized by Google

renfermer tout entier dans les devoirs que m'impose l'université impériale, en surveillant l'instruction publique ; je tâcherai de payer à vos enfans la reconnaissance que je dois à leurs pères. Recevez, pour la dernière fois, Messieurs et chers collègues, l'assurance de mes sincères et profonds regrets, et de mon inviolable attachement. »

Ce discours, entendu avec la plus grande attention, a été suivi des plus vifs applaudissemens, et le scrutin a été ouvert.

PARIS.

S. M. a tenu, le 17, un conseil des ministres : elle a été plusieurs fois à la chasse cette semaine. Il y a eu, jeudi, cercle et spectacle à la cour. Crescentini et Mme Grassini ont chanté le premier acte des Horaces de Cimarosa.

— Les bals masqués et parés se sont rapidement succédés chez les princes et les ministres ; dimanche dernier chez le prince de Neufchatel ; mardi chez M. le duc de Bassano ; aujourd'hui chez le ministre des relations extérieures. Dimanche, le prince archi-chancelier en donne un masqué où toute la cour est invitée.

— La session du corps législatif pour 1810 s'ouvrira le premier février prochain. Les candidats nommés pour la présidence, sont MM. de Montesquiou, grand chambellan ; Montalembert, Stanislas Girardin, et Lemarrois.

— Le 8e corps de l'armée aux ordres du duc d'Abrantès est arrivé à Bayonne. Les équipages du prince de Neufchâtel, major-général, sont sur le point de passer.

— Le prix de 500 Napoléons d'or, fondé en faveur des auteurs dont les ouvrages contribuent le plus efficacement à maintenir la langue italienne dans toute sa pureté, sera distribué chaque année le 2 décembre. Il pourra être divisé en trois parties. L'examen des ouvrages sera fait par l'Académie de la Crusca.

— La saison des concerts est ouverte. Elle ne pouvait l'être d'une manière plus brillante que par celui de MM. Baillot et Lemarre au théâtre Olympique. Ce grand violon et ce très-habile violoncelle ont eu le plus grand succès. M. Buontempo en a donné un autre, où son talent connu de pianiste et de compositeur a reçu de justes éloges.

Digitized by Google

— M. Coquebert-Montbret en faisant un relevé général de la population de l'Empire, selon les différentes langues que parlent les habitans, les militaires non compris, a trouvé ce résultat :

Langue française.	28,126,000.
Italienne.	4,079,000.
Allemande.	2,705,000.
Flamande.	2,277,000.
Bretonne.	967,000.
Basque.	108,000.
Total.	38,262,000.

— Un froid très-vif s'est manifesté depuis quelques jours; le thermomètre est descendu à 8 degrés au-dessous de zéro. La rivière charie beaucoup. Le bassin de la Villette et le canal de l'Ourcq sont devenus une promenade. Des milliers de patineurs s'y exercent à un divertissement pour lequel Paris renferme un grand nombre d'amateurs.

— La représentation au bénéfice de Lainez de l'Opéra est remise à mercredi 24. Cette représentation n'est point le signal de sa retraite.

ANNONCES.

Caveau moderne, ou le Rocher de Cancalle, chansonnier de table, composé des meilleures chansons de l'ancien Caveau, des Dîners du Vaudeville, de la Société Epicurienne du *Caveau moderne*, etc., et orné de musique. — IVe Volume.—Volume in-18, de 376 pages. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez Capelle et Renand, libraires, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Les trois premiers volumes se vendent le même prix.

Elle est inépuisable autant que communicative, la gaité des aimables enfans d'Epicure qui se rassemblent tous les mois à Paris, au Rocher de Cancalle. Leur recueil présente la collection la plus complette et la plus piquante des chansons que l'on peut chanter à table ou en société, et ne doit pas être confondu avec les almanachs chantans que chaque année voit éclore, et que l'on remplit de chansons bachiques, anacréontiques ou morales, bonnes ou mauvaises, publiées dans le cours de l'année précédente.

Le volume que nous annonçons ne le cède en rien à ses trois aînés : comme eux, il renferme des chansons de l'ancien Caveau et de plusieurs autres Epicuriens morts ou vivans, et qui n'en ont pas moins que les convives du Caveau moderne des titres à la reconnaissance des amis de la joie; comme eux il remplace les *Dîners du Vaudeville*,

Digitized by Google

cessé depuis six ans, et dont on cherche effrontément à faire revivre le titre, pour tromper la crédulité publique.

La liste des différens airs sur lesquels on peut chanter les chansons de chaque rhythme, et que l'on a placée dans le troisième volume, est considérablement augmentée dans celui-ci. L'expérience a prouvé que ce procédé était d'une grande ressource sur-tout pour les personnes qui ne savent point la musique, et qui ne connaissent qu'un certain nombre d'airs.

Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie, par M. L. Ph. de la Madelaine. Un vol. in-18, à deux colonnes, de 864 pages, imprimé en caractères de nompareille neufs, et sur papier fin, par Brasseur ainé. Prix, 6 fr, et 7 fr. 25 c. franc de port. Chez les mêmes.

Ce Dictionnaire, divisé en deux parties de 432 pages chacune, est le seul que nous ayons de ce format; il fait suite à la petite *Encyclopédie poétique*, quinze volumes, à la rédaction desquels M. Ph. de la Madelaine a beaucoup contribué, notamment aux 14e et 15e, (*Dictionnaire historique portatif des Poëtes Français* et *Dictionnaire portatif des Rimes*) dont il est seul l'auteur.

Nous avons beaucoup de Dictionnaires de la langue française, mais tous sont d'un format qui ne permet pas de les porter avec soi; il nous manque en ce genre ce que les Anglais nomment un livre de poche, *a Pochet-Book*. MM. Catineau et Wailly nous ont donné de bons lexiques; mais l'un est trop sec, l'autre trop diffus; d'ailleurs, ils sont l'un grand in-12, et l'autre in-8°, et ces formats sont peu portatifs; on les consulte avec avantage dans le cabinet; on ne saurait en faire ses compagnons de promenade ou de voyage.

Celui-ci sera peut-être plus heureux. L'auteur a cherché à y éviter également l'aridité et la profusion : il a fallu pour cela élaguer ce qui n'était que de convenance, afin de se borner à l'essentiel; il s'est sur-tout attaché à donner la prononciation des mots difficiles; en un mot, M. Ph. de la Madelaine, littérateur avantageusement connu dans la république des lettres, n'a négligé aucun des moyens qui ont pu se concilier avec la forme portative de ce manuel, indispensable pour tout homme qui écrit.

Bibliothèque historique, à l'usage des jeunes gens, ou précis des histoires générales et particulières de tous les peuples anciens et modernes, extrait de différens auteurs et traduit de diverses langues, par M. Breton, traducteur de la bibliothèque géographique de Campe. Deuxième année, deuxième livraison, contenant les tomes 15 et 16 de l'Histoire de la Grèce, par Gast.

Cet ouvrage se publie par livraisons de deux vol. in-18, ornées de cartes ou figures, qui paraissent tous les deux mois. On souscrit à Paris, chez F. Schœll, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29; et chez L. Haussmann et D'hautel, rue de la Harpe, n° 82. Le prix de l'abonnement pour l'année, ou douze volumes, est pour Paris, de 18 fr., et de 22 fr. franc de port.

Epitre à Gilbert, par Gallois-Mailly. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. A Paris, chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré; et chez Chaumerot, libraire, Palais Royal, galeries de bois.

Digitized by Google

Discours sur la réunion de l'utile à l'agréable, même en médecine, lu à la séance publique de la Société philotechnique, par M. le docteur Menuret, un de ses membres, etc., etc.; précédé d'un avant-propos et de quelques considérations sur l'état de la médecine et des médecins en France. Brochure in-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 15 c. franc de port. A Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Lettre d'Arcis-sur-Aube, ou réponse de Madame de... au Charpenois. Brochure in-8°, de 75 pages. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Tableau historique et politique de l'Europe, depuis 1786, jusqu'en 1796, ou l'an IV; contenant l'Histoire des principaux événemens du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse; et un précis des révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France; par L. P. Ségur, aîné, conseiller-d'état, membre de l'Institut national et de plusieurs sociétés littéraires. *Troisième édition*. Trois vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve chez le même libraire, et du même auteur.

Politique de tous les Cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, contenant des pièces authentiques sur la Correspondance secrète du comte de Broglie; un ouvrage sur la situation de toutes les puissances de l'Europe, dirigé par lui et exécuté par M. Favier; les doutes sur le traité de 1756, par le même; plusieurs Mémoires du comte de Vergennes, de M. Turgot, etc.; Manuscrits trouvés dans le cabinet de Louis XVI. *Troisième édition*, considérablement augmentée de notes et commentaires, d'un mémoire sur le Pacte de famille, et du Système fédératif qui peut être le plus convenable à la France; par L. P. Ségur, l'aîné, ex-ambassadeur. Trois vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port.

La Peinture, poëme en trois chants, suivi de notes historiques sur les peintres de l'antiquité, et sur les peintres de l'Ecole moderne; par M. de Valori. Un vol. grand in-8°, très-bien imprimé sur papier raisin fin, et avec caractères cicéro et petit-romain neufs. Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Landon, éditeur des *Annales du Musée*, rue de l'Université, n° 19; Chaumerot, libraire, Palais-Royal; Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré; Cousin-d'Avalon, libraire, quai Voltaire.

Romans, contes, anecdotes et mélanges, contenant, entr'autres morceaux intéressans, un journal du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, et des anecdotes sur la cour de Paul Ier. Par Auguste de Kotsebüe; traduits de l'allemand par M. Breton. Six vol. in-12. Prix, 12 fr. et 15 fr. franc de port. A Paris, chez Joseph Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

La lyre maçonnique; étrennes aux francs-maçons et à leurs sœurs, pour l'année 5810 (1810); composée de cantiques des FF.·. Antignac,

Digitized by Google

Armand-Gouffé, Brazier, Crouzet, Cuvelier, Delorme, Désaugiers, Desprez, Dumersan, Ernest, J. A. Jacquelin, Lepitre, Martainville, Pessey, Chevalier de Saint-Amand, Servières, etc. etc. Rédigée par le F.·. J. A. Jacquelin, secrét.·. de la R.·. ☐ de Saint-Eugène, à l'Orient de Paris, et dédiée à la R.·. L.·. de Sainte-Joséphine, par le F.·. Chaumerot, R.·. +. — *Seconde année.* — Un vol. in-12, orné d'une gravure. Prix. 2 fr. et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez le F.·. Jh. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, n° 188.

Discours sur l'utilité de la langue latine, contenant l'exposé de la méthode la plus simple et la plus prompte d'enseigner cette langue avec la française, applicable à toutes les autres, tant vivantes que mortes. Par M. Maugard, professeur de langues anciennes et modernes. Ouvrage approuvé par le jury d'instruction publique. Un vol. in-8° de 128 pages, br. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Echelle, n° 3; et Lefort, libraire, rue du Rempart Richelieu, en face du Théâtre-Français, n° 11.

Météorologie pratique, à l'usage de tous les hommes et sur-tout du cultivateur; avec des considérations générales sur la Météorologie et sur les moyens de la perfectionner; par Jean Senebier, bibliothécaire à Genève. *Quatrième édition,* 1 vol. in-18. Prix, 2 f. 50 c. et 3 fr. franc de port. A Paris, chez J.-J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n°. 3; à Genève, chez le même libraire.

Essai sur la Vie et sur les Ouvrages de Linguet, où ses démêlés avec l'ordre des Avocats sont éclaircis et où l'on trouve des Notes et des Réflexions dont la plupart sont relatives à cet ordre et à l'éloquence du Barreau; par F. M. G.....z. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Brunot-Labbe, libraire, quai des Augustins, n° 33; chez Louis Fantin, même quai; à Lyon, chez Yvernault et Cabin, libraire, rue Saint-Dominique, n° 64.

Théâtre de Séraphin, ou des Ombres chinoises, historiquement dialogué, commenté, abrégé et moralisé pour les enfans; Ouvrage orné de 14 figures en taille-douce, et d'un plus grand nombre de planches gravées en bois, par Duplat et Bénard. *Troisième édition*, 2 vol. in-18, brochés. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. francs de port. Le même ouvrage relié, 3 fr. Chez Ferra, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

Dissertation sur l'origine de la Boussole, par M. A. D. Azuni, président de la Cour d'appel de Gênes, membre du Corps-Législatif, etc. *Seconde édition;* avec des additions, suivies d'une Lettre du même auteur en réponse au Mémoire de M. Hager, publié dernièrement à Pavie. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. et 4 fr. 75 c. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

Traité du Contrat et des Lettres de change, des Billets à ordre, et autres effets de Commerce, suivant les principes des nouveaux Codes; par M. Pardessus aîné, avocat et membre du Corps-Législatif. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr. et 13 fr. 50 c. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez J.-B. Garnery, même rue, n° 6.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXLV. — *Samedi 27 Janvier 1810.*

POÉSIE.

FRAGMENT D'UN POËME INÉDIT SUR LES ARTS,

TIRÉ DU CHANT DE LA PEINTURE.

Avant que la nature offerte à vos pinceaux
Les invite à tracer d'intéressans tableaux,
Choisissez vos sujets. Voulez-vous faire éclore
Les dons qu'étale aux yeux la corbeille de Flore?
Imitez bien leurs tons, leur brillante fraîcheur;
Des lis et des jasmins épurez la blancheur;
Que l'éclatant œillet, que la rose elle-même,
Se parent sous vos doigts d'un riche diadême,
Et que de la tulipe, où luit le pourpre et l'or,
Le calice flottant m'étale son trésor.
Saisissez bien sur-tout ces contrastes sans nombre,
De forme et de couleur, et de lumière et d'ombre;
Des tons moelleux et doux offrez-moi l'union.
Voulez-vous du tableau doubler l'illusion?
Faites étinceler, sur ces roses nouvelles,
Un papillon léger, frais, éclatant comme elles,
Et qui tout orgueilleux de ses belles couleurs,
Il paraisse en éclat rivaliser les fleurs.

N

Digitized by Google

Si vous peignez les fruits, que sous vos teintes fraîches
Du plus tendre incarnat se colorent les pêches.
Faites que les raisins imités par votre art
S'arrondissent gonflés du plus brillant nectar.
Montrez de ces melons les tranches savoureuses.
N'oubliez pas, non plus, les peuplades nombreuses
Des insectes errans, des moucherons légers,
Voltigeans fourrageurs, avides passagers,
Que sur ces fruits divers sougent la faim promène;
Parasites brillans, qu'ils animent la scène;
Qu'un pinceau délicat, par le plus doux travail,
Fasse éclater aux yeux leur parure d'émail,
Leurs ailes par l'iris richement colorées,
Et leurs franges de pourpre, et leurs taches dorées,
Et leurs têtes d'Argus, où d'innombrables yeux,
Taillés en microscope, en prisme radieux,
Offrent sous mille aspects des teintes passagères.
Peignez les bourdons lourds, et les mouches légères;
Faites ramper, aussi, sur les souples rameaux,
La chenille roulant ses verdâtres anneaux,
Et son mobile argent, et son tissu de soie,
Qui tantôt se replie et tantôt se déploie.
Ne pouvez-vous, aussi, m'offrir en ce tableau
Des insectes divers l'implacable fléau,
L'oiseau qui fond sur eux, et, leur livrant la guerre,
Les perce de son bec, les saisit dans sa serre?
Montrez-moi ses enfans, qui, par ses soins nourris,
Au bord du nid mousseux l'appellent à grands cris,
Tandis que, tout en proie aux craintes maternelles,
Autour d'eux en volant leur mère étend ses ailes.
Ainsi de chaque objet avec art imité
Un fidèle pinceau montre la vérité.
Mais, de tous ces détails votre habile industrie
Doit écarter sur-tout la froide symétrie;
Que ces fruits, que ces fleurs, et tous leurs frais boutons
Ne m'offrent pas toujours d'insipides festons,
Des paniers renfermant leurs touffes parfumées:
Dans un désordre heureux j'aime à les voir semées;
Sur un riche tapis jetez-les à grands flots;
Ornez-en le portrait, le buste d'un héros,
La tombe où d'un ami repose en paix la cendre;

Digitized by Google

Qu'un mouchoir entr'ouvert se plaise à les répandre ;
Ou d'une fête ainsi montrez-moi les débris.
C'est peu de leur donner le plus frais coloris ;
Je veux que le Zéphyr, de son aile folâtre,
Agite en voltigeant ces fleurs qu'il idolâtre ;
Qu'en diamans légers l'eau tremble sur des lis,
De ses flots humectés, de son lustre embellis,
Que la rose lui livre un sein rempli de charmes.
De la tendre Hesminie ainsi les douces larmes
Roulaient en perle humide, en limpide cristal,
Sur les lis animés de son sein virginal :
Tel est l'éclat de Flore en sa pompe élégante.

Et, quel attrait nouveau, lorsque la jeune plante
Vient marier son charme au charme de la fleur!
Que n'ai-je, ô Bernardin ! ta brillante couleur !
Je les ferais ramper sur les tendres écorces ;
Je dirais leurs amours, leurs hymens, leurs divorces ;
Je les peindrais, tantôt, de plis voluptueux
Embrassant mollement de vieux troncs tortueux,
Tantôt cherchant le frais près des ondes limpides,
Tantôt bravant la soif sur les rochers arides,
Et d'un luxe imprévu décorant leurs sommets.
Mais, en mes faibles vers, puis-je exprimer jamais
De forme et de couleur tous ces riches mélanges ?
Quel commerce charmant ! que d'aimables échanges !
Là, tout donne, reçoit, ravit, demande, obtient ;
La plante habille l'arbre, et l'arbre la soutient ;
L'onde humecte la fleur, la fleur se peint dans l'onde,
Et livre ses parfums à la rive féconde ;
Enfin, l'ombre et le jour, et la terre et les airs,
Joignent tous leurs accords à ces accords divers.

Mais, quels tableaux ornant de vastes galleries,
M'enlèvent tout-à-coup à mes plantes chéries !
Je me crois transporté dans de nouveaux climats ;
Je vois l'ardent midi, le nord et ses frimas,
Le ruisseau, le torrent, le mont et la vallée,
De toutes les saisons la richesse étalée ;
Tous les objets charmans, tous les objets d'effroi,
Tous les tems, tous les lieux, s'assemblent près de moi.
A tant d'impressions, ô ciel ! comment suffire !

Digitized by Google

O ma muse ! aide-moi, viens remonter ma lyre,
Viens ; je crains d'échouer dans mon hardi projet,
Et je suis ébloui de mon brillant sujet.

Qu'il m'est doux de pouvoir, sans déserter la ville
Trouver sur mes lambris l'aimable Ermenonville,
Admirer de Meudon les sites enchantés,
Promener mes regards de beautés en beautés !
Ici règne Saint-Cloud, plus loin c'est l'humble Sèves ;
La fable même aux yeux réalise ses rêves ;
Je vois le mont Rhodope, et les vallons d'Hœmus ;
Du chant d'Orphée encor les arbres sont émus ;
Je promène mes yeux de Dédale en Dédale.
Voilà ce frais Lycée et ce riant Ménale,
Où, cent fois, pour chasser, Diane a pris l'essor.
Plus loin, brille Phébus, dont la lumière d'or
Eclaire des coteaux la cime orientale.
Plonge au fond des forêts, sur les ondes s'étale,
Colore le nuage au loin resplendissant,
Et s'y métamorphose en arc éblouissant.
Imitez son prestige, en peignant les bocages,
Dont le printems revêt de brillans paysages ;
Etalez à mes yeux leurs plus fraiches couleurs ;
Qu'ils promettent les fruits et prodiguent les fleurs ;
Que du frein de l'hiver les ondes affranchies
Se roulent mollement sous les voûtes blanchies
Des berceaux dont la cime argente les sillons.
Des abeilles plus loin plantez les pavillons ;
Guidez-y des pasteurs les compagnes légères ;
Qu'en leurs bras les bergers soulèvent les bergères ;
Que d'autres, sous leurs doigts, auprès de leurs troupeaux,
Rustiques Amphions raniment leurs pipeaux ;
Que, sur la toile, enfin, tout s'égaie, et déploie
L'image du bonheur de l'innocente joie ;
Et que par ce prestige abusé quelque tems
Je croie encor sentir la sève du printems.

Si pour les monts altiers vous dédaignez les plaines,
Des neiges, des frimas ces éclatans domaines
Charmeront vos pinceaux par les contrastes fiers
Qu'opposent au printems les glaces des hivers.
Quels tableaux à-la-fois séduisans et terribles !
Ici de frais gazons, là des rochers horribles.

Digitized by Google

Tantôt, précipitant ses bonds impétueux,
Un torrent gronde et roule à flots tumultueux,
Et, tantôt, un ruisseau favori des Naïades,
Développant ses plis en limpides cascades,
Arrose des bosquets de myrthe et de lilas;
Plus loin, d'un roc affreux croulent d'affreux éclats;
Près de lui l'herbe étend sa plus verte richesse.
Tour-à-tour, âpre, douce, horrible, enchanteresse,
La nature offre aux yeux, des vergers, des glaçons,
Des torrens, des ruisseaux, des volcans, des moissons;
Des bois sur des rochers, des champs sur des abymes.
Voyez l'hiver assis sur les bleuâtres cimes,
A ses pieds le printems étalant ses tapis,
L'automne ses raisins, et l'été ses épis.
Plus loin, c'est du soleil une terre ignorée;
Là Zéphyre murmure, ici mugit Borée;
Tous les lieux, tous les tems, tous les climats divers,
Sur ces monts enchantés rassemblent l'univers.
Rendez bien ces effets dont l'imposante image
Présente une leçon sublime aux yeux du sage;
Ces contrastes frappans l'intéressent toujours,
Il croit y retrouver le cercle de nos jours,
Nos succès, nos revers, nos trompeuses délices,
Nos grandeurs s'élevant au bord des précipices,
Auprès des voluptés l'abyme des douleurs,
Les déserts de la vie et ses sentiers de fleurs.

Heureux celui qui voit sur des toiles savantes
Se déployer pour lui ces peintures vivantes!
Mais plus heureux encor celui dont les pinceaux
Peuvent à la nature emprunter ses tableaux!
La nature est à lui; pour lui toujours aimable,
Elle étale à ses yeux un charme inexprimable.
Tout ce qu'il voit l'instruit; tout est grand, tout est beau;
Il s'empare d'un lac, il jouit d'un ruisseau:
Tandis que le vulgaire, en ce bocage sombre,
Ne voit qu'un abri frais, et ne cherche que l'ombre,
Lui, du jour qui se lève épiant les rayons,
Déjà tient sa palette et saisit ses crayons.
Que Mondor, à grands frais, achète les allées
D'où l'œil au loin s'étend sur de belles vallées;
En vain de sa richesse il cherche à s'éblouir,

Digitized by Google

cessé depuis six ans, et dont on cherche effrontément à faire revivre le titre ; pour tromper la crédulité publique.

La liste des différens airs sur lesquels on peut chanter les chansons de chaque rhythme, et que l'on a placée dans le troisième volume, est considérablement augmentée dans celui-ci. L'expérience a prouvé que ce procédé était d'une grande ressource sur-tout pour les personnes qui ne savent point la musique, et qui ne connaissent qu'un certain nombre d'airs.

Dictionnaire portatif de la langue française, d'après le système orthographique de l'Académie, par M. L. Ph. de la Madelaine. Un vol. in-18, à deux colonnes, de 864 pages, imprimé en caractères de nompareille neufs, et sur papier fin, par Brasseur aîné. Prix, 6 fr, et 7 fr. 25 c. franc de port. Chez les mêmes.

Ce Dictionnaire, divisé en deux parties de 432 pages chacune, est le seul que nous ayons de ce format ; il fait suite à la petite *Encyclopédie poétique*, quinze volumes, à la rédaction desquels M. Ph. de la Madelaine a beaucoup contribué, notamment aux 14e et 15e, (*Dictionnaire historique portatif des Poëtes Français* et *Dictionnaire portatif des Rimes*) dont il est seul l'auteur.

Nous avons beaucoup de Dictionnaires de la langue française, mais tous sont d'un format qui ne permet pas de les porter avec soi ; il nous manque en ce genre ce que les Anglais nomment un livre de poche, *a Pochet-Book*. MM. Catineau et Wailly nous ont donné de bons lexiques ; mais l'un est trop sec, l'autre trop diffus ; d'ailleurs, ils sont l'un grand in-12, et l'autre in-8°, et ces formats sont peu portatifs ; on les consulte avec avantage dans le cabinet ; on ne saurait en faire ses compagnons de promenade ou de voyage.

Celui-ci sera peut-être plus heureux. L'auteur a cherché à y éviter également l'aridité et la profusion : il a fallu pour cela élaguer ce qui n'était que de convenance, afin de se borner à l'essentiel ; il s'est sur-tout attaché à donner la prononciation des mots difficiles ; en un mot, M. Ph. de la Madelaine, littérateur avantageusement connu dans la république des lettres, n'a négligé aucun des moyens qui ont pu se concilier avec la forme portative de ce manuel, indispensable pour tout homme qui écrit.

Bibliothèque historique, à l'usage des jeunes gens, ou précis des histoires générales et particulières de tous les peuples anciens et modernes, extrait de différens auteurs et traduit de diverses langues, par M. Breton, traducteur de la bibliothèque géographique de Campe. Deuxième année, deuxième livraison, contenant les tomes 15 et 16 de l'Histoire de la Grèce, par Gast.

Cet ouvrage se publie par livraisons de deux vol. in-18, ornées de cartes ou figures, qui paraissent tous les deux mois. On souscrit à Paris, chez F. Schœll, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29 ; et chez L. Haussmann et D'hautel, rue de la Harpe, n° 82. Le prix de l'abonnement pour l'année, ou douze volumes, est pour Paris, de 18 fr., et de 22 fr. franc de port.

Epître à Gilbert, par Gallois-Mailly. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. A Paris, chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré ; et chez Chaumerot, libraire, Palais Royal, galeries de bois.

Digitized by Google

Discours sur la réunion de l'utile à l'agréable, même en médecine, lu à la séance publique de la Société philotechnique, par M. le docteur Menuret, un de ses membres, etc., etc.; précédé d'un avant-propos et de quelques considérations sur l'état de la médecine et des médecins en France. Brochure in-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 15 c. franc de port. A Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Lettre d'Arcis-sur-Aube, ou réponse de Madame de... au Champenois. Brochure in-8°, de 75 pages. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Tableau historique et politique de l'Europe, depuis 1786, jusqu'en 1796, ou l'an IV; contenant l'Histoire des principaux événemens du règne de F. Guillaume II, roi de Prusse; et un précis des révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France; par L. P. Ségur, aîné, conseiller-d'état, membre de l'Institut national et de plusieurs sociétés littéraires. *Troisième édition*. Trois vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve chez le même libraire, et du même auteur.

Politique de tous les Cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, contenant des pièces authentiques sur la Correspondance secrète du comte de Broglie; un ouvrage sur la situation de toutes les puissances de l'Europe, dirigé par lui et exécuté par M. Favier; les doutes sur le traité de 1756, par le même; plusieurs Mémoires du comte de Vergennes, de M. Turgot, etc.; Manuscrits trouvés dans le cabinet de Louis XVI. *Troisième édition*, considérablement augmentée de notes et commentaires, d'un mémoire sur le Pacte de famille, et du Système fédératif qui peut être le plus convenable à la France; par L. P. Ségur, l'aîné, ex-ambassadeur. Trois vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port.

La Peinture, poëme en trois chants, suivi de notes historiques sur les peintres de l'antiquité, et sur les peintres de l'École moderne; par M. de Valori. Un vol. grand in-8°, très-bien imprimé sur papier raisin fin, et avec caractères cicéro et petit-romain neufs. Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Landon, éditeur des *Annales du Musée*, rue de l'Université, n° 19; Chaumerot, libraire, Palais-Royal; Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré; Cousin-d'Avalon, libraire, quai Voltaire.

Romans, contes, anecdotes et mélanges, contenant, entr'autres morceaux intéressans, un journal du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, et des anecdotes sur la cour de Paul Ier. Par Auguste de Kotzebüe; traduits de l'allemand par M. Breton. Six vol. in-12. Prix, 12 fr. et 15 fr. franc de port. A Paris, chez Joseph Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

La lyre maçonnique; étrennes aux francs-maçons et à leurs sœurs, pour l'année 5810 (1810); composée de cantiques des FF.·. Antignac,

Digitized by Google

Armand-Gouffé, Brazier, Crouzet, Cuvelier, Delorme, Désaugiers, Desprez, Dumersan, Ernest, J. A. Jacquelin, Lepitre, Martainville, Pessey, Chevalier de Saint-Amand, Servières, etc. etc. Rédigée par le F.·. J. A. Jacquelin, secrét.·. de la R.·. ☐ de Saint-Eugène, à l'Orient de Paris, et dédiée à la R.·. L.·. de Sainte-Joséphine, par le F.·. Chaumerot, R.·. +. — *Seconde année.* — Un vol. in-12, orné d'une gravure. Prix. 2 fr. et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez le F.·. Jh. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, n° 188.

Discours sur l'utilité de la langue latine, contenant l'exposé de la méthode la plus simple et la plus prompte d'enseigner cette langue avec la française, applicable à toutes les autres, tant vivantes que mortes. Par M. Maugard, professeur de langues anciennes et modernes. Ouvrage approuvé par le jury d'instruction publique. Un vol. in-8° de 128 pages, br. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Echelle, n° 3; et Lefort, libraire, rue du Rempart-Richelieu, en face du Théâtre-Français, n° 11.

Météorologie pratique, à l'usage de tous les hommes et sur-tout du cultivateur; avec des considérations générales sur la Météorologie et sur les moyens de la perfectionner; par Jean Senebier, bibliothécaire à Genève. *Quatrième édition*, 1 vol. in-18. Prix, 2 f. 50 c. et 3 fr. franc de port. A Paris, chez J.-J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n°. 3; à Genève, chez le même libraire.

Essai sur la Vie et sur les Ouvrages de Linguet, où ses démêlés avec l'ordre des Avocats sont éclaircis et où l'on trouve des Notes et des Réflexions dont la plupart sont relatives à cet ordre et à l'éloquence du Barreau; par F. M. G.....z. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Brunot-Labbe, libraire, quai des Augustins, n° 33; chez Louis Fantin, même quai; à Lyon, chez Yvernault et Cabin, libraire, rue Saint-Dominique, n° 64.

Théâtre de Séraphin, ou des Ombres chinoises, historiquement dialogué, commenté, abrégé et moralisé pour les enfans; Ouvrage orné de 14 figures en taille-douce, et d'un plus grand nombre de planches gravées en bois, par Duplat et Bénard. *Troisième édition*, 2 vol. in-18, brochés. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 c. francs de port. Le même ouvrage relié, 3 fr. Chez Ferra, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

Dissertation sur l'origine de la Boussole, par M. A. D. Azuni, président de la Cour d'appel de Gênes, membre du Corps-Législatif, etc. *Seconde édition;* avec des additions, suivies d'une Lettre du même auteur en réponse au Mémoire de M. Hager, publié dernièrement à Pavie. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. et 4 fr. 75 c. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

Traité du Contrat et des Lettres de change, des Billets à ordre, et autres effets de Commerce, suivant les principes des nouveaux Codes; par M. Pardessus aîné, avocat et membre du Corps-Législatif. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr. et 13 fr. 50 c. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez J.-B. Garnery, même rue, n° 6.

Digitized by Google

N° CCCCXLV. — *Samedi 27 Janvier 1810.*

POÉSIE.

FRAGMENT D'UN POÈME INÉDIT SUR LES ARTS,

TIRÉ DU CHANT DE LA PEINTURE.

Avant que la nature offerte à vos pinceaux
Les invite à tracer d'intéressans tableaux,
Choisissez vos sujets. Voulez-vous faire éclore
Les dons qu'étale aux yeux la corbeille de Flore?
Imitez bien leurs tons, leur brillante fraîcheur;
Des lis et des jasmins épurez la blancheur;
Que l'éclatant œillet, que la rose elle-même,
Se parent sous vos doigts d'un riche diadême,
Et que de la tulipe, où luit le pourpre et l'or,
Le calice flottant m'étale son trésor.
Saisissez bien sur-tout ces contrastes sans nombre,
De forme et de couleur, et de lumière et d'ombre;
Des tons moelleux et doux offrez-moi l'union.
Voulez-vous du tableau doubler l'illusion?
Faites étinceler, sur ces roses nouvelles,
Un papillon léger, frais, éclatant comme elles,
Et que tout orgueilleux de ses belles couleurs,
Il paraisse en éclat rivaliser les fleurs.

Digitized by Google

Si vous peignez les fruits, que sous vos teintes fraîches
Du plus tendre incarnat se colorent les pêches.
Faites que les raisins imités par votre art
S'arrondissent gonflés du plus brillant nectar.
Montrez de ces melons les tranches savoureuses.
N'oubliez pas, non plus, les peuplades nombreuses
Des insectes errans, des moucherons légers,
Voltigeans fourrageurs, avides passagers,
Que sur ces fruits divers soudent la faim promène;
Parasites brillans, qu'ils animent la scène;
Qu'un pinceau délicat, par le plus doux travail,
Fasse éclater aux yeux leur parure d'émail,
Leurs ailes par l'iris richement colorées,
Et leurs franges de pourpre, et leurs taches dorées,
Et leurs têtes d'Argus, où d'innombrables yeux,
Taillés en microscope, en prisme radieux,
Offrent sous mille aspects des teintes passagères.
Peignez les bourdons lourds, et les mouches légères;
Faites ramper, aussi, sur les souples rameaux,
La chenille roulant ses verdâtres anneaux,
Et son mobile argent, et son tissu de soie,
Qui tantôt se replie et tantôt se déploie.
Ne pouvez-vous, aussi, m'offrir en ce tableau
Des insectes divers l'implacable fléau,
L'oiseau qui fond sur eux, et, leur livrant la guerre,
Les perce de son bec, les saisit dans sa serre?
Montrez-moi ses enfans, qui, par ses soins nourris,
Au bord du nid mousseux l'appellent à grands cris,
Tandis que, tout en proie aux craintes maternelles,
Autour d'eux en volant leur mère étend ses ailes.
Ainsi de chaque objet avec art imité
Un fidèle pinceau montre la vérité.
Mais, de tous ces détails votre habile industrie
Doit écarter sur-tout la froide symétrie;
Que ces fruits, que ces fleurs, et tous leurs frais boutons
Ne m'offrent pas toujours d'insipides festons,
Des paniers renfermant leurs touffes parfumées:
Dans un désordre heureux j'aime à les voir semées;
Sur un riche tapis jetez-les à grands flots;
Ornez-en le portrait, le buste d'un héros,
La tombe où d'un ami repose en paix la cendre;

Digitized by Google

Qu'un mouchoir entr'ouvert se plaise à les répandre ;
Ou d'une fête ainsi montres-moi les débris.
C'est peu de leur donner le plus frais coloris ;
Je veux que le Zéphyr, de son aile folâtre,
Agite en voltigeant ces fleurs qu'il idolâtre ;
Qu'en diamans légers l'eau tremble sur des lis,
De ses flots humectés, de son lustre embellis,
Que la rose lui livre un sein rempli de charmes.
De la tendre Herminie ainsi les douces larmes
Roulaient en perle humide, en limpide cristal,
Sur les lis animés de son sein virginal :
Tel est l'éclat de Flore en sa pompe élégante.

Et, quel attrait nouveau, lorsque la jeune plante
Vient marier son charme au charme de la fleur!
Que n'ai-je, ô Bernardin ! ta brillante couleur !
Je les ferais ramper sur les tendres écorces ;
Je dirais leurs amours, leurs hymens, leurs divorces ;
Je les peindrais, tantôt, de plis voluptueux
Embrassant mollement de vieux troncs tortueux,
Tantôt cherchant le frais près des ondes limpides,
Tantôt bravant la soif sur les rochers arides,
Et d'un luxe imprévu décorant leurs sommets.
Mais, en mes faibles vers, puis-je exprimer jamais
De forme et de couleur tous ces riches mélanges ?
Quel commerce charmant ! que d'aimables échanges !
Là, tout donne, reçoit, ravit, demande, obtient ;
La plante habille l'arbre, et l'arbre la soutient ;
L'onde humecte la fleur, la fleur se peint dans l'onde,
Et livre ses parfums à la rive féconde ;
Enfin, l'ombre et le jour, et la terre et les airs,
Joignent tous leurs accords à ces accords divers.

Mais, quels tableaux ornant de vastes galleries,
M'enlèvent tout-à-coup à mes plantes chéries !
Je me crois transporté dans de nouveaux climats ;
Je vois l'ardent midi, le nord et ses frimas,
Le ruisseau, le torrent, le mont et la vallée,
De toutes les saisons la richesse étalée ;
Tous les objets charmans, tous les objets d'effroi,
Tous les tems, tous les lieux, s'assemblent près de moi.
A tant d'impressions, ô ciel ! comment suffire !

Digitized by Google

O ma muse ! aide-moi, viens remonter ma lyre,
Viens ; je crains d'échouer dans mon hardi projet,
Et je suis ébloui de mon brillant sujet.

Qu'il m'est doux de pouvoir, sans déserter la ville
Trouver sur mes lambris l'aimable Ermenonville,
Admirer de Meudon les sites enchantés,
Promener mes regards de beautés en beautés !
Ici règne Saint-Cloud, plus loin c'est l'humble Sèves ;
La fable même aux yeux réalise ses rêves ;
Je vois le mont Rhodope, et les vallons d'Hosmus ;
Du chant d'Orphée encor les arbres sont émus ;
Je promène mes yeux de Dédale en Dédale.
Voilà ce frais Lycée et ce riant Ménale,
Où, cent fois, pour chasser, Diane a pris l'essor.
Plus loin, brille Phébus, dont la lumière d'or
Eclaire des coteaux la cime orientale.
Plonge au fond des forêts, sur les ondes s'étale,
Colore le nuage au loin resplendissant,
Et s'y métamorphose en arc éblouissant.
Imitez son prestige, en peignant les bocages,
Dont le printems revêt de brillans paysages ;
Etalez à mes yeux leurs plus fraiches couleurs ;
Qu'ils promettent les fruits et prodiguent les fleurs ;
Que du frein de l'hiver les ondes affranchies
Se roulent mollement sous les voûtes blanchies
Des berceaux dont la cime argente les sillons.
Des abeilles plus loin plantez les pavillons ;
Guidez-y des pasteurs les compagnes légères ;
Qu'en leurs bras les bergers soulèvent les bergères ;
Que d'autres, sous leurs doigts, auprès de leurs troupeaux,
Rustiques Amphions raniment leurs pipeaux ;
Que, sur la toile, enfin, tout s'égaie, et déploie
L'image du bonheur de l'innocente joie ;
Et que par ce prestige abusé quelque tems
Je croie encor sentir la sève du printems.

Si pour les monts altiers vous dédaignez les plaines,
Des neiges, des frimas ces éclatans domaines
Charmeront vos pinceaux par les contrastes fiers
Qu'opposent au printems les glaces des hivers.
Quels tableaux à-la-fois séduisans et terribles !
Ici de frais gazons, là des rochers horribles.

Digitized by Google

Tantôt, précipitant ses bonds impétueux,
Un torrent gronde et roule à flots tumultueux,
Et, tantôt, un ruisseau favori des Naïades,
Développant ses plis en limpides cascades,
Arrose des bosquets de myrthe et de lilas;
Plus loin, d'un roc affreux croulent d'affreux éclats;
Près de lui l'herbe étend sa plus verte richesse.
Tour-à-tour, âpre, douce, horrible, enchanteresse,
La nature offre aux yeux, des vergers, des glaçons,
Des torrens, des ruisseaux, des volcans, des moissons;
Des bois sur des rochers, des champs sur des abymes.
Voyez l'hiver assis sur les blouâtres cimes,
A ses pieds le printems étalant ses tapis,
L'automne ses raisins, et l'été ses épis.
Plus loin, c'est du soleil une terre ignorée;
Là Zéphyre murmure, ici mugit Borée;
Tous les lieux, tous les tems, tous les climats divers,
Sur ces monts enchantés rassemblent l'univers.
Rendez bien ces effets dont l'imposante image
Présente une leçon sublime aux yeux du sage;
Ces contrastes frappans l'intéressent toujours,
Il croit y retrouver le cercle de nos jours,
Nos succès, nos revers, nos trompeuses délices,
Nos grandeurs s'élevant au bord des précipices,
Auprès des voluptés l'abyme des douleurs,
Les déserts de la vie et ses sentiers de fleurs.

Heureux celui qui voit sur des toiles savantes
Se déployer pour lui ces peintures vivantes!
Mais plus heureux encor celui dont les pinceaux
Peuvent à la nature emprunter ses tableaux!
La nature est à lui; pour lui toujours aimable,
Elle étale à ses yeux un charme inexprimable.
Tout ce qu'il voit l'instruit; tout est grand, tout est beau;
Il s'empare d'un lac, il jouit d'un ruisseau:
Tandis que le vulgaire, en ce bocage sombre,
Ne voit qu'un abri frais, et ne cherche que l'ombre,
Lui, du jour qui se lève épiant les rayons,
Déjà tient sa palette et saisit ses crayons.
Que Mondor, à grands frais, achète les allées
D'où l'œil au loin s'étend sur de belles vallées;
En vain de sa richesse il cherche à s'éblouir,

Digitized by Google

Il regarde sans voir, possède sans jouir.
Le peintre, par son art, et sur-tout par son ame,
S'empare des objets dont la beauté l'enflamme ;
Tout ce que la nature étale d'enchanteur,
Ajoute à son succès, ajoute à son bonheur.
Que dis-je ! il en chérit jusqu'aux horreurs sublimes ;
Les plus affreux volcans, les plus profonds abymes,
D'un trouble ravissant le viennent agiter ;
Il jouit de l'effroi qui le fait palpiter ;
Il veut voir cette mer s'enfler, et dans sa rage
De ses flots frémissans déchirer son rivage,
Le tonnerre en tombant faire éclater ses traits,
Fracasser les rochers, embraser les forêts.
Amant de la nature il la poursuit sans cesse.
Que lui font les honneurs ? que lui fait la richesse ?
Il ne voit point chez lui des serviles flatteurs
En foule se presser les flots adulateurs.
Il ne voit point chargeant sa table somptueuse,
Cent mets solliciter sa faim voluptueuse ;
Mais, partout, libre, heureux, sans soins, sans appareil,
Il jouit de la paix, du tranquille sommeil,
De ses goûts, de son cœur, de son indépendance ;
Il jouit des trésors qu'avec tant d'abondance
La nature toujours prodigue à ses désirs,
Et lorsqu'enfin mettant un terme à ses plaisirs
Ses tableaux sont finis, les filles de Mémoire
Couronnent ses succès et consacrent sa gloire.

PARSEVAL.

ENIGME MONORIME.

ENFANS de l'art et non de la nature,
Mon frère et moi portons une même figure :
Avant que nous soyons, on prend notre mesure
Comme l'on fait d'une chaussure ;
L'un et l'autre, dans l'aventure,
Au fantassin tenons lieu de monture,
Quand se plaisant à braver la froidure,
Il désire épargner les frais d'une voiture,
Ainsi que ceux de la pâture.
Nous n'avons pas cette belle encolure

Digitized by Google

Des chevaux andalous : en place notre allure
Est des plus prestes, mais peu sûre,
Pour qui ne sait garder l'a-plomb et la mesure.

S.....

LOGOGRIPHE.

Un enduit glacial tombé du haut des nues,
Du chêne antique et de l'orgueilleux pin,
Vient blanchir les têtes chenues :
La sienne à bas, qu'est-il ? ce qu'on est dans le vin.

S.....

CHARADE.

De mon premier découle une douce boisson ;
Il faut, sous tous les sens, éviter mon second ;
Mon entier s'enveloppe et se donne en bonbon.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Botte* (chaussure), *botte* (de foin), et *botte* (d'escrime).

Celui du Logogriphe est *Texte*.

Celui de la Charade est *Tribut*.

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

Traité d'Acoustique, par E. F. F. Chladni, docteur en philosophie et en droit; membre de la société royale de Harlem, de la société des scrutateurs de la nature de Berlin, de l'académie des sciences utiles d'Erfurt et de la société départementale de Mayence, correspondant de l'académie impériale de St.-Pétersbourg, des sociétés royales de Gottingue et de Munich, de la société philomathique de Paris et de la société batave de Rotterdam. Un volume *in*-8° avec huit planches. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port. Chez *Courcier*, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 57.

La science que l'on nomme Acoustique, a pour objet la théorie des sons, c'est-à-dire, les diverses manières dont les sons peuvent être excités et les impressions diverses qu'ils font éprouver à nos organes. Pour concevoir comment des phénomènes aussi fugitifs peuvent être soumis à des principes rigoureux et liés par des théories exactes, il suffit de remarquer un fait général et des plus faciles à constater; c'est que tous les sons, de quelque nature qu'ils soient, graves ou aigus, forts ou faibles, sont toujours produits par les mouvemens vibratoires de quelque corps, dont les pulsations plus ou moins rapides se communiquent à l'air environnant, qui les transmet à nos organes. Ainsi l'agitation excitée dans un seul point de la surface d'une eau tranquille se propage sur toute la surface par des ondulations qui s'affaiblissent en s'étendant.

Comme le soin de s'exprimer avec précision et justesse est devenu aujourd'hui encore moins nécessaire que celui de prévenir les interprétations fausses ou exagérées, je déclare qu'en montrant dans la physique le principe général de tous les sons et la base de leur théo-

Digitized by Google

rie, je n'entends point du tout dire que l'on ne peut faire de bonne musique sans être physicien ou géomètre, ni que l'art de produire des accords qui touchent et émeuvent nos ames, puisse être exprimé par une formule algébrique. Par conséquent, si quelque honnête critique s'avisait de me prêter cette opinion, je déclare d'avance qu'il n'a pas dit la vérité.

Les rapports des sons entr'eux peuvent être déterminés et mesurés de la manière la plus simple, d'après les longueurs des cordes qui produisent ces sons. Concevez une corde homogène de piano ou de violoncelle tendue entre deux points fixes, par exemple sur deux chevalets de bois : si vous frottez cette corde avec un archet, elle rendra un son qui sera constamment et invariablement le même à quelqu'endroit que la corde soit touchée, pourvu que ses vibrations ne soient gênées par aucun obstacle, et pourvu que son élasticité, sa longueur et la force qui la tend n'éprouvent aucune variation. Maintenant, posez légèrement au milieu de la corde le tranchant d'une carte ou une petite lame de cuivre, et passez l'archet sur l'une ou l'autre de ces moitiés; chacune d'elles rendra un même son; mais ce son sera différent du premier, il sera plus aigu et justement à son octave. Au lieu de poser l'obstacle au milieu de la corde, posez-le au quart, ce qui la divisera en deux portions qui seront entr'elles dans le rapport de 3 à 1; chacune de ces portions inégales rendra encore un même son plus aigu que le précédent : ce sera la double octave du premier. Vous pouvez même vous assurer que la plus grande portion de la corde s'est naturellement partagée en trois parties égales qui vibrent isolément; car, si vous placez sur la corde à ces intervalles précis trois petites bandes de papier en équilibre, elles resteront immobiles pendant le mouvement; mais, si entr'elles vous en placez trois autres, ces dernières seront chassées dès que la corde vibrera. La grande portion de la corde est donc réellement formée de trois cordes plus petites qui vibrent à l'unisson en faisant leurs excursions en sens contraire, de manière que les points qui les séparent restent en repos. Ainsi la corde entière s'est trouvée divisée par cette opération en quatre por-

Digitized by Google

tions égales. En continuant à poser le chevalet mobile plus près des extrémités de la corde, de manière que la plus petite portion soit successivement $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$; de la corde entière vous obtiendrez successivement la triple, quadruple octave du son primitif ou fondamental, et dans chaque expérience, la corde se partagera naturellement en 2, 4, 8, 16 parties qui vibreront isolément à l'unisson, et qui seront séparées par des points de repos.

Si, au lieu de partager la corde vibrante dans les rapports sous-doubles que nous venons d'examiner, vous suivez une autre série; par exemple, si vous posez l'obstacle au tiers de la corde, vous aurez un son qui sera l'octave de la quinte du son fondamental, en sorte que si celui-ci est désigné par *ut*, le nouveau son sera l'octave de *sol* ou la douzième majeure de *ut*. On peut ainsi, en variant convenablement les longueurs d'une corde, lui faire rendre successivement tous les sons.

On démontre par un calcul mathémathique que, toutes choses égales d'ailleurs, la vitesse des vibrations de la corde dans un tems donné, est d'autant plus rapide, que les parties vibrantes sont plus petites. Ainsi, quand la corde est divisée en deux parties, chaque partie exécute deux vibrations dans le tems que la corde entière n'en fait qu'une seule, et généralement le nombre des vibrations est inverse des longueurs. Il y a des sons que l'oreille apprécie, et dans lesquels il se fait plus de dix mille vibrations dans une seconde. Cela peut nous paraître inconcevable, mais pourtant cela est certain. Comme nous jugeons de tout par l'habitude, nous nous faisons des idées de durées grandes ou petites, accommodées à nos actions et à nos usages: mais il n'y a rien, en soi, de grand ni de petit. Sommes-nous exposés à un grand péril, ou à une souffrance aiguë, ou dans l'attente prochaine d'une sensation extraordinaire, comme lorsqu'on tombe d'une grande hauteur, alors il semble que le tems ne finit point; et la multitude des réflexions qui se pressent tumultueusement dans notre imagination agitée, divise en mille portions sensibles cette éternité d'un moment.

La génération des sons, telle qu'on vient de la pré-

Digitized by Google

senter, offre un moyen simple et exact pour déterminer et représenter leurs rapports d'après le nombre des vibrations qui leur correspondent. Ainsi, en représentant par l'unité le son primitif ou fondamental *ut*, la série des nombres 2, 4, 8, 16, représentera les octaves au-dessus de ce son, et la série inverse $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, représentera les octaves au-dessous. De même, puisque nous avons trouvé que l'octave de *sol* est donnée par le tiers de la corde ou par des vibrations trois fois plus rapides que celle du son fondamental, l'octave de *sol* sera représentée par le nombre 3, et le *sol* le sera par la fraction $\frac{3}{2}$; par conséquent la série des nombres $\frac{3}{2}$, 3, 6, 12, représentera la suite des octaves de *sol*, ou la suite des quintes au-dessus de *ut*. Tous les autres sons s'expriment d'une manière analogue, d'après leurs rapports avec le son fondamental.

Tels sont les rapports exacts qu'il faut attribuer aux différens sons pour les caractériser isolément. Mais quand on veut faire succéder plusieurs sons les uns aux autres, de manière à former une mélodie, il faut tempérer cette rigueur. Car, en passant successivement de l'un à l'autre par des rapports exacts, les sons consécutifs, ainsi déduits du son principal, cessent de garder avec lui les rapports qu'ils devraient conserver, et qu'ils auraient en effet si on les en déduisait immédiatement. Ainsi plusieurs voix qui d'abord seraient à l'unisson les unes des autres, finiraient par s'égarer de manière à ne plus former aucune harmonie avec le son primitif.

Pour éluder cet inconvénient, on altère peu-à-peu les rapports dont nous parlons avant que leur succession puisse occasionner des discordances trop sensibles. Aux rapports exacts on en substitue d'autres qui ne le sont qu'à-peu-près, mais dans lesquels les erreurs sont assez petites pour que l'oreille les tolère. De cette manière, la mélodie peut se prolonger indéfiniment dans les différentes modulations au-dessus et au-dessous du son principal. Cette intercallation se nomme le *tempérament*. Elle peut se faire de bien des manières différentes, suivant la manière dont on veut répartir les erreurs; mais l'oreille prescrit sur cela des lois dépendantes de sa sensibilité, et de l'importance plus ou moins grande

Digitized by Google

qu'elle attache à l'exactitude des différens accords. Cette délicatesse, comme tout ce qui tient à l'influence des sons sur nos organes, et à leur caractère agréable ou désagréable, est un sujet de recherches physiques et morales qui n'a peut-être pas encore été assez étudié.

Les considérations précédentes servant de base nécessaire à la mesure des sons, M. Chladni a dû les exposer. Il l'a fait avec précision et exactitude. Après les vibrations des cordes, il examine celles de l'air dans les instrumens à vent. Ici l'air est lui-même le corps vibrant, et le son qu'il produit dépend de la nature et de la vitesse de ses vibrations. L'air à divers degrés de densité, et les différens gaz doivent donc offrir, dans les tons qu'ils donnent, des modifications dépendantes de ces circonstances, et M. Chladni le prouve par une suite d'expériences curieuses sur les sons d'une petite flûte d'étain où l'on soufflait successivement différens gaz par un appareil approprié à cet effet.

De là l'auteur passe à l'examen des sons produits par les vibrations des verges droites ou courbes; par exemple, par des tubes de verre frottés dans le sens de leur longueur, par des lames métalliques droites ou courbes, mises en vibration au moyen d'un archet ou en vertu d'un écart instantané de leur position ordinaire, comme on le voit dans les diapazons. M. Chladni, dans la dernière partie de son ouvrage, fait une application fort ingénieuse de cette théorie, pour déterminer la vitesse de propagation du son dans les matières solides, d'après le ton que rendent des baguettes formées de ces mêmes matières, lorsqu'on les frotte dans le sens de leur longueur. Ces tons, comparés à ceux que rend une colonne d'air de longueur égale, tels qu'on peut les observer dans les tuyaux d'orgues, font connaître le rapport des vitesses de la propagation du son dans l'air et dans la substance qu'on lui compare. M. Chladni trouve ainsi que cette vitesse dans certains corps solides est jusqu'à 16 et 17 fois plus considérable que dans l'air. Ce résultat s'accorde avec des expériences directes que j'ai faites sur des tuyaux de fonte d'une grande longueur (1).

(1) 951 mètres, environ 500 toises.

Digitized by Google

Les vibrations des lames métalliques produisent des sons extrêmement harmonieux ; on leur reconnaît surtout cette qualité dans l'instrument que l'on forme avec un anneau d'acier, dont la circonférence est garnie de petits cylindres du même métal. En passant l'archet sur ces cylindres on entend des sons extrêmement harmonieux. On peut même, en variant leurs longueurs, les rendre propres à exprimer les différentes notes, et l'on joue ainsi des airs. On fait la même chose avec des lames d'acier de longueur inégale, placées parallèlement à côté les unes des autres. Mais ces instrumens dans lesquels le mouvement de l'archet est toujours interrompu en passant d'un son à un autre, n'ont pour eux que la beauté des tons, et relativement à l'exécution, ils n'offrent aucun mérite.

Dans tout ce qui précède, les corps vibrans pouvaient être considérés comme n'ayant qu'une seule dimension, celle de la longueur. Tout ce qui concerne ce genre de vibrations a été soumis au calcul par les géomètres. Mais bientôt M. Chladni entre dans une classe de phénomènes qui lui appartiennent en propre, et où l'on n'a encore d'autre guide que l'expérience ; il s'agit des vibrations des plaques sonores.

Que l'on se rappelle ce que nous avons dit sur les vibrations des cordes sonores, sur les portions diverses entre lesquelles elles se partagent et sur les points de repos ou *nœuds* qui se forment naturellement entre ces parties. La même chose arrive aux plaques élastiques de métal ou de verre lorsqu'elles entrent en vibration. Mais, au lieu de points fixes, ce sont des lignes fixes qui s'établissent, et par lesquelles la surface vibrante se trouve partagée. Ces lignes varient de direction et de courbure, suivant la forme de la plaque, la position de l'archet, et le nombre ou la position des obstacles fixes que l'on établit sur la surface. Elles peuvent être droites ou courbes, régulières ou irrégulières, circulaires, elliptiques, polygonales ; enfin elles sont susceptibles de toutes les formes que l'on peut imaginer.

Pour constater ce fait, prenez, par exemple, une plaque carrée de verre mince et dont les bords auront été

Digitized by Google

adoucis sur un grès, pour que l'archet puisse y passer sans se couper. Tenez-la horizontalement entre le pouce et l'index de la main gauche. Répandez sur la surface de cette plaque un peu de sable très-fin, comme la poudre que l'on jette sur le papier : puis passez l'archet légèrement sur un des bords. A l'instant vous entendrez un son très-perçant, du même timbre que ceux de l'harmonica. Toute la plaque entrera en frémissement, et se partagera en un certain nombre de parties vibrantes, séparées par des limites immobiles sur lesquelles tous les petits grains de sable viendront se réunir comme dans des rivières. Changez l'archet de place, ou pincez la plaque par d'autres points, toutes ces lignes varieront également de forme et de position. La même chose réussit avec toutes les plaques sonores, même avec une pièce de 5 ou de 3 francs. Dans ce dernier cas, si la pièce est pincée à son centre, les limites des parties vibrantes sont ordinairement deux diamètres qui se coupent à angles droits.

C'est à M. Chladni qu'appartient la découverte importante de ces curieux phénomènes, ainsi que le moyen ingénieux que nous venons d'indiquer pour les constater. Il les a suivis avec autant de sagacité que de patience dans les plaques de différentes formes, et il a déterminé pour chacune d'elles les divers sons qu'elles peuvent rendre, et les diverses figures que l'on peut en tirer. Il développe avec beaucoup de détail, dans son ouvrage, ces singuliers mouvemens ; il les ramène à des considérations générales autant qu'il est possible de le faire sans une théorie mathématique. La première classe de l'Institut de France a considéré ces recherches comme assez importantes pour faire le sujet d'un prix qu'elle a proposé, et dont l'objet est de soumettre ces expériences au calcul ; car c'est-là le dernier degré de perfection que la physique puisse atteindre, et elle doit toujours s'efforcer d'y parvenir : mais ici la réussite offrira de grandes difficultés.

Ce ne sont pas seulement les surfaces planes qui produisent des apparences de ce genre. Tous les corps élastiques de figure quelconque et d'une étendue sen-

Digitized by Google

sible, en offrent d'analogues quand ils sont convenablement ébranlés. On peut le reconnaître, par exemple, dans les vibrations d'un vase de verre ou d'une tasse de porcelaine sur les bords desquels on passe un archet. Les surfaces de ces corps se divisent aussi en plusieurs parties qui vibrent isolément et dont on peut reconnaître les limites, parce qu'en y posant le doigt ou quelque obstacle léger, la nature du son n'est point changée et les vibrations ne sont pas interrompues. Cela s'observe même dans les liquides, car si l'on verse dans la tasse de l'eau ou un liquide quelconque, les oscillations de la matière solide se communiquant aux particules de liquide qui les touchent, font bientôt entrer toute sa masse en vibration, et les ondulations qui s'excitent ainsi à sa surface, offrent l'image de petites vagues circulaires semblables à des rides, séparées les unes des autres par des lignes de repos.

La dernière partie de l'ouvrage de M. Chladni est consacrée à l'examen de la propagation du son à travers les corps solides et liquides. Ici se rapportent également les phénomènes de la communication du son, et les moyens d'en augmenter l'intensité en faisant communiquer le corps sonore à d'autres corps résonnans et susceptibles d'entrer en vibration avec lui comme dans les tables des instrumens à cordes; ces résultats appliqués à la construction des orchestres et des salles de musique, font connaître les formes les plus avantageuses pour répandre le son d'une manière uniforme et régulière dans l'espace où sont placés les auditeurs. M. Chladni donne, à ce sujet, des régles et des conseils fondés sur des faits d'expérience incontestables et parfaitement bien observés. Il veut sur-tout que l'on évite les échos et les résonnances qui altèrent les sons directs par le mélange des sons réfléchis. La forme qui lui paraît la plus avantageuse est celle d'une salle ronde et voûtée, dans le haut de laquelle l'orchestre serait placé sans être vu. Par ce moyen, le son réfléchi par la voûte se répandrait de toutes parts comme par un porte-voix, et serait entendu sans la moindre résonnance. M. Chladni rapporte qu'il a vu une chapelle, construite d'après ces

Digitized by Google

principes, à la cour du duc de Mecklembourg-Schwerin, et l'effet en était surprenant.

La série des recherches que nous venons d'exposer, sur-tout l'originalité de la plupart d'entr'elles, suffiraient sans doute pour faire considérer M. Chladni comme un physicien extrêmement distingué; mais il ne s'est pas contenté de ce titre, et il a fait lui-même des applications ingénieuses de ses expériences à la construction de deux instrumens de musique qu'il a nommés le *clavi-cylindre* et *l'euphone*.

L'euphone est composé extérieurement de petits cylindres de verre que l'on frotte avec le doigt dans le sens de leur longueur, et qui communiquent leurs vibrations au mécanisme intérieur de l'instrument dont l'auteur s'est réservé le secret. Les sons de l'euphone ont beaucoup de rapport avec ceux de l'harmonica.

Quant au clavi-cylindre, nous ne pouvons mieux faire que de donner ici l'extrait d'un rapport fait à ce sujet, à la classe des sciences de l'Institut et à la classe des beaux-arts, par une commission composée de MM. Lacépède, Haüy, Gretry, Gossec, Méhul et Prony.

« Le clavi-cylindre est un instrument à touches, de » même forme à-peu-près que le forte-piano, mais de di- » mensions plus petites. Sa longueur est de 80 centimè- » tres, sa largeur de 50, et son épaisseur de 18. L'étendue » de son clavier est de quatre octaves et demie, depuis » l'*ut* le plus grave jusqu'au *fa* le plus aigu du clavecin. » Lorsqu'on veut jouer de cet instrument, on fait tour- » ner, au moyen d'une manivelle à pédale munie d'un » petit volant, un cylindre de verre placé dans la caisse » entre l'extrémité intérieure des touches et la planche » de derrière de l'instrument. Ce cylindre, de même » longueur que le clavier, lui est parallèle, et, en abais- » sant les touches, on fait frotter contre sa surface les » corps qui produisent les sons.

» L'auteur fait un secret du mécanisme intérieur. Les » corps sonores sont cachés; le cylindre seul est visible, » et il est à présumer que cette pièce elle-même serait » cachée sans la nécessité où l'on est de la mouiller de » tems en tems, lorsqu'on joue du clavi-cylindre.

» Nous

Digitized by Google

» Nous ne pouvons donc rendre compte que de l'effet » musical de l'instrument sur lequel M. Chladni, égale- » ment habile dans la théorie et dans la pratique de la » musique, nous a exécuté plusieurs morceaux que nous » avons entendus avec le plus grand plaisir.

» Cet instrument a, quant à la qualité et au timbre du » son, beaucoup d'analogie avec l'harmonica, sans ex- » citer, comme celui-ci, dans le système nerveux, un » agacement et une irritation très-sensibles dans quel- » ques individus, et qui les mettent en état de souffrance.

» Le clavi-cylindre a encore, sur l'harmonica, l'avan- » tage d'une graduation d'intensité de sons mieux nuan- » cée entre les *dessus* et les *basses* : il est même, à cet » égard, supérieur au *bourdon*, celui des jeux de l'orgue » de chambre auquel on pourrait le comparer.

» Il était important de savoir si chacun des corps so- » nores renfermés dans la caisse produisait le son sans » perte de tems aussitôt que sa touche était baissée. Plu- » sieurs d'entre nous, pour s'en assurer, ont mis la main » sur le clavier, et ont reconnu que le clavi-cylindre ne » laissait presque rien à désirer à cet égard.

» M. Chladni assure que l'accord de l'instrument est » inaltérable lorsque ses parties intérieures ont été, une » fois pour toutes, ajustées et réglées. Nous n'avons pas » de peine à le croire, tant d'après la confiance qu'il mé- » rite, que d'après les conjectures plausibles qu'on peut » faire sur la nature des corps sonores qu'il emploie. Il » est d'ailleurs obligé d'accorder par *tempérament;* ses » touches noires faisant, comme sur tous les instrumens » à clavier, la double fonction de dièzes des inférieures » et des bémols des supérieures.

» Mais ce qui distingue et caractérise essentiellement » le clavi-cylindre, c'est la propriété précieuse qu'il a » de donner des sons filés, qu'on peut, en pressant plus ou » moins sur la touche, graduer à volonté et par les nuances » les plus insensibles. Il possède sur-tout cette qualité à » un degré éminent, depuis le *medium* d'intensité jusqu'au » *smorzando*. Les limites entre ce *medium* et le *maximum*

Digitized by Google

» du *rinforzando* ne sont pas très-étendues, vu que l'instrument a peu de force de son, et que, si on veut conserver la beauté du timbre dans toute sa pureté, il ne faut pas presser trop fortement la touche; ainsi, pour l'employer dans son état actuel à des effets d'orchestre, il faudrait, pour des salles spacieuses, en réunir plusieurs. Nous avons cependant lieu de croire que le clavi-cylindre peut être perfectionné à cet égard, et même, qu'en augmentant l'intervalle du piano au forté, quant à l'intensité du son, on augmentera en même tems la différence entre la plus petite et la plus grande pression des touches, compatible avec la beauté de l'exécution.....

» Le clavi-cylindre peut rendre des succossions rapides de sons, le trill, et se prêter à l'exécution de l'allégro. Mais, pour lui faire produire tout l'effet dont il est capable, il faut sur-tout l'appliquer aux morceaux d'un caractère tendre, mélancolique et même triste. M. Chladni nous en a exécuté plusieurs de ces divers genres, qui ont sur son instrument une expression vraiment ravissante, et qui nous ont fait concevoir tout le parti qu'un musicien habile peut en tirer, pour exprimer avec vérité et énergie le sentiment qui l'anime. Les successions d'accords, les tenues d'harmonie, froides sur l'orgue, et sèches sur le clavecin, prennent sur le clavi-cylindre de la vie, de la couleur, et offrent au compositeur des moyens de varier et d'enrichir ses tableaux. »

Il est à désirer que M. Chladni puisse être mis dans le cas de publier les principes sur lesquels il a fondé la construction de ces instrumens. Il est très-probable que si l'on employait le clavi-cylindre dans les grands orchestres on en tirerait des effets très-beaux.

Le traité d'acoustique de M. Chladni avait déjà paru en allemand il y a plusieurs années. Mais ses expériences sur les vibrations des surfaces n'étaient qu'imparfaitement connues en France. Sous ce rapport seul l'édition française aurait pour nous un très-grand prix. Mais les

Digitized by Google

additions que l'auteur y a faites, les réflexions, les expériences dont il l'a enrichie, en font un travail entièrement nouveau. L'ouvrage est dédié à S. M. l'Empereur et Roi, et son importance dans la physique, ainsi que l'originalité des découvertes qu'il renferme, le rendent digne de cette honorable distinction. On peut affirmer sans exagération qu'il est tout-à-fait indispensable aux personnes qui s'occupent des sciences physiques.

Biot.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

L'Art de perfectionner l'homme, suivi d'un *Essai sur les caractères, les mœurs et les complexions des hommes illustres de Plutarque;* par J. J. Virey, officier de santé en chef à l'hôpital militaire de Paris. — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. — A Paris, chez *Déterville*, rue Hautefeuille.

(second et dernier extrait.)

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

J'ai assez long-tems balancé à entretenir encore le public d'un livre dont j'ai parlé dans un article déjà trop long peut-être. Mais dans un tems où la disette des productions de quelqu'importance et de quelque mérite laisse au critique tous ses loisirs; où son tems ne doit pas être nécessairement divisé entre un grand nombre d'ouvrages, dont chacun a droit de l'occuper à son tour, ni son attention distraite par l'embarras du choix; dans un moment enfin, où toute la littérature semble s'être réfugiée dans les *Chansonniers* de toutes les espèces et de toutes les couleurs, dans les *Almanachs des Muses, des Grâces, des Dames*, et dans tous ces recueils de circonstance faits pour être distribués avec des bonbons et avec des *devises* et des *rebus*, au-dessus desquels ils ne s'élèvent guères, j'ai cru qu'on me pardonnerait d'insister sur un ouvrage très-imparfait sans doute, mais dont la plupart des matériaux sont intéressans, dont quelques parties sont dignes d'éloges, dont les idées ne sont pas communes, et dont les erreurs ou les opinions hasardées et paradoxales ont au moins le mérite d'une grande singularité. Ce sont sur-tout ces opinions singulières qui feront le sujet de ce second article; ce sont celles qui conviennent le plus à la curiosité du lecteur, peut-être aussi à l'esprit de la critique; et il suffit à son impartialité et

Digitized by Google

à sa justice d'avoir remarqué que toutes ne sont pas de ce genre, et que parmi ces paradoxes un peu bizarres, on rencontre plusieurs aperçus sages, plusieurs idées saines, plusieurs réflexions judicieuses et profondes.

Un des systèmes qui paraîtra toujours le plus extraordinaire au commun des hommes, c'est celui par lequel certains physiologistes et physiognomistes ont prétendu juger par quelques formes extérieures, par quelques conformations physiques, les affections de l'ame, les inclinations du cœur, les qualités du caractère, les dispositions de l'esprit. M. Virey venu après eux n'a pas ici le mérite de l'idée première, de l'invention; mais s'il a puisé dans plusieurs d'entr'eux pour en composer le sien, il les a aussi modifiés à sa manière, et les a, s'il est possible, outrés par les applications les plus minutieuses et les plus multipliées. Ce n'est point, comme Lavater, par la forme du nez, du menton ou des oreilles, ou par la longueur et l'épaisseur de la lèvre supérieure, ou autres signes semblables, que M. Virey juge si nous sommes vertueux ou vicieux, lâches ou courageux, sots ou spirituels, si nous avons des dispositions à être mathématiciens, érudits ou poëtes, à faire des madrigaux ou des épigrammes; c'est d'après certaines proportions de bile, d'atrabile, de sang, de phlegme ou pituite, et les divers mélanges de ces humeurs dans notre constitution physique, qu'il devine toutes nos dispositions morales. Mais comme il devine aussi la forme de nos nez, de nos mentons, de nos bouches, par ces divers mélanges, et réciproquement, il s'en suit que son système rentre dans celui de Lavater, et que comme au physiognomiste suisse il ne lui faut qu'un front, un œil, ou même un bout d'oreille pour connaître son homme. Il ne lui en faut pas même tant que cela; et en général, les formes variées du style, les caractères de l'éloquence, les dons du génie, les dispositions à la poésie et aux arts libéraux, les qualités de l'homme d'état, du conquérant, les diverses sortes de gouvernemens qui conviennent aux divers peuples et aux divers climats, tout cela est apprécié d'après quelques différences dans les tempéramens, dans la couleur des cheveux, dans la taille, l'embonpoint

Digitized by Google

et la nourriture, etc. On peut regarder toutes ces remarques comme autant de preuves des grands effets produits par les petites causes. M. Virey connaît le caractère d'esprit, les qualités du style d'une femme blonde, d'une femme brune, d'un homme gras, d'un homme maigre, de celui qui a le teint uni, ou qui est marqué par la petite-vérole; de celui qui mange de l'oignon, du cochon, du céleri, etc., et pour le dire en passant, il a assez mauvaise opinion de l'esprit de ceux qui mangent beaucoup de fromage; j'observerai cependant que Marmontel, qui n'était pas un sot, est un des hommes qui ont mangé le plus de fromage; s'il faut en croire ses mémoires, c'était à-peu-près sa seule nourriture dans les premiers tems qu'il passa à Paris, et sûrement avant d'y venir, il en avait beaucoup mangé dans les montagnes d'Auvergne et du Limousin, où s'étaient écoulées les années de son enfance et de sa première jeunesse.

Comme dans une pareille doctrine tout doit être réciproque, si M. Virey connaît le style d'un homme d'après la conformation de sa figure, le style donné, il devine aussi la forme du visage et les habitudes du corps; il a même daigné m'en faire l'application, et m'a fait l'honneur de me dire très-sérieusement que long-tems avant de m'avoir vu, il avait jugé, d'après certains articles que j'avais insérés dans un journal, la couleur de mes cheveux et de mes yeux, le degré d'embonpoint de mon visage, et la juste proportion de sang qui coule dans mes veines. En lisant dans son livre les qualités et les défauts propres au *tempérament* qu'il m'attribue, je n'ai point à me plaindre, au contraire, et je l'en remercie; mais si je suis très-reconnaissant, je n'en suis pas plus fier, parce que, je l'avoue, je ne suis pas très-persuadé. Ses raisons, ses argumentations, ses explications ne me paraissent pas toujours très-décisives. M. Virey en a même quelquefois de bien singulières. Ainsi, dans un chapitre où s'emparant de la doctrine de Montesquieu, et l'exagérant, il veut tout expliquer par la différence des climats, il remarque que dans le nord les langues sont chargées de consonnes rudes qu'on prononce avec effort du gosier, et il conclut que là *on parle du fond du*

Digitized by Google

cœur et plus sincérement. « Dans le midi, au contraire, » ajoute-t-il, les langues sont pleines de voyelles ou de » consonnes *labiales;* on y parle plus des *lèvres* et de l'ex- » térieur, » En vérité, si M. Virey ne s'exprimait pas toujours très-sérieusement, on prendrait de pareilles explications ou de pareilles conséquences pour des jeux de mots et des calembourgs. D'autres observations moins bizarres sont néanmoins tout-à-fait démenties par le fait; par exemple, M. Virey s'imagine que les personnes blondes ont plus de mémoire que celles qui ont les cheveux et le teint bruns; et comme les peuples du nord sont plus blonds que ceux du midi, il leur accorde cette faculté dans un plus haut degré, et affirme comme preuve ou comme conséquence de cette assertion qu'ils sont plus érudits. Mais cette assertion pourrait être combattue par une foule d'objections. Je n'en ferai qu'une à M. Virey, et je lui demanderai s'il pense que les Italiens plus méridionaux que les Français soient moins érudits qu'eux? Pour moi, lorsque je considère la longue liste des savans illustres que l'Italie a produits depuis trois siècles, je suis persuadé que dans tous les tems elle a pu du moins soutenir le parallèle, et je crois qu'aujourd'hui elle l'emporte sur nous en science de l'antiquité et en érudition; et cette seule variation de succès dans le même genre que le tems apporte entre des peuples dont le climat ne varie pas, et chez qui la proportion des blonds et des bruns est à-peu-près toujours la même, ne suffirait-elle pas pour détruire un pareil système? M. Virey attribue sans doute aux blonds plus d'*ame végétative* qu'aux bruns; car, selon lui, c'est l'ame végétative qui est la source de la mémoire. Or, on ne voit pas comment une ame qu'il place dans l'abdomen ou le bas-ventre influe sur une faculté de l'esprit, et, je l'avoue, je me fais difficilement à ces trois ames, l'une *intellectuelle*, l'autre *sensitive*, et la troisième *végétative*, dont la première, s'il faut en croire M. Virey, a sa place marquée par les cheveux de la tête, la seconde par les villosités de la poitrine, etc.

M. Virey juge aussi du caractère des hommes par la musique, par leur talent ou leur goût pour cet art, par

Digitized by Google

la manière dont ils chantent, et leur sensibilité plus ou moins grande à l'harmonie, à la mélodie, au rhythme musical; il s'étend beaucoup sur ce sujet, et en parle suivant son usage, tantôt bien, tantôt avec une exaltation prodigieuse, à laquelle il faut attribuer l'excessive singularité de ses idées, et quelquefois le galimatias de son style. En voici un exemple pris dans les premières lignes où M. Virey parle de la musique; cela ressemble à ces fragmens d'ouvrages qu'on attribue à Pythagore, et à ces morceaux inintelligibles où Platon semble donner des mots pour de la philosophie aux Grecs, qui trop souvent s'en contentaient, parce que, dans leur langue harmonieuse et dans le style de Platon, ces mots étaient du moins une sorte de musique : « Les diffé-» rentes substances de l'univers, dit M. Virey, sont » tellement coordonnées, et dans un si parfait équili-» bre, qu'elles forment une sorte de concert, et subsis-» tent par leur concorde. L'union organique ou la gé-» nération est une harmonie..... La consonnance plaît, » parce qu'elle produit l'union de la vie, l'amour, la » génération. Puisque nous subsistons par le concours » harmonique des élémens et des mouvemens du monde, » toute résonnance, toute mesure et proportion, agissent » sur nous, et nous ébranlent à l'unisson. Nous n'in-» ventons point la musique, elle existe dans nous; nos » organes se meuvent par le grand cercle de l'harmonie » universelle; la nature conciliatrice de toutes les dis-» cordes établit partout la régularité et l'unité. » Continuant dans ce chapitre à nous payer de mots ou à nous donner pour raisons philosophiques quelques analogies de mots ou des métaphores, M. Virey semble regarder l'homme de bien comme naturellement musicien, parce qu'il est toujours à l'unisson avec lui-même, *vir semper sibi consonus*, et l'homme dépourvu de sens commun lui paraît une mauvaise corde du violon, *homo absonus*; la dissonnance, dit-il encore, dans les corps produit l'*extravagance et la méchanceté*. On voit que M. Virey a la plus mauvaise opinion de ceux qui n'aiment pas la musique; ailleurs il les range au nombre des mauvais plaisans. « Voyez ces hommes, dit-il, dont l'oreille est fausse,

Digitized by Google

» ou dont les entrailles ne s'ouvrent point à la mélodie : » toujours dissonnans, insensibles, ils rient et plaisan- » tent de tout; ils pourront avoir du bel esprit, non » le vrai génie. » Il croit qu'il n'y aurait point d'enfans *laids ou méchans*, si on les élevait au son d'une bonne musique ; il va plus loin, et il assure que si l'on *possédait la mélodie de la nature, l'on tuerait et l'on ressusciterait les êtres*. C'est, il faut l'avouer, une musique à-la-fois bien terrible et bien merveilleuse que la *musique de la nature;* mais ce qui m'a paru le plus curieux dans sa doctrine musicale, c'est le rapport qu'il trouve entre les différens mètres de la poésie, les diverses mesures de la musique, et les périodes inégales de la fièvre. Selon lui, le vers alexandrin ou hexamètre, propre, dit-il, à l'épopée *et à la tragédie* (quoique les anciens n'aient jamais écrit leurs tragédies en vers hexamètres) correspond au *mode dorique* ou musique majestueuse des anciens et à *la fièvre quarte*. Le vers pentamètre ou celui de dix syllabes, usité dans les épîtres et poésies érotiques, correspond au *mode ionique* de la musique des anciens et au type de *la fièvre tierce;* enfin les vers de moindre mesure employés dans les odes, les dithyrambes et les chants lyriques, se rapportent au *mode phrygien* et *aux fièvres quotidiennes et continues*. Le Père Castel, jésuite, et non pas oratorien, comme le dit M. Virey, avait trouvé un rapport entre les sept tons de la gamme et les sept couleurs primitives; M. Virey s'empare de cette idée et la pousse plus loin; il trouve beaucoup d'analogie entre les sept couleurs primitives et les affections primitives de notre ame, qui sont aussi, dit-il, au nombre de sept, et on sent bien qu'il ne manque pas de faire correspondre l'amour à la couleur rose.

Il y a dans cet ouvrage une infinité d'autres idées qui ne m'ont paru ni moins singulières, ni moins paradoxales; mais je ne puis les remarquer toutes. Il en est d'ailleurs un grand nombre qui ont un rapport direct avec la physiologie et la médecine, et celles-là je n'ai garde de les attaquer; elles tiennent à des sciences très-familières à M. Virey, et qu'il paraît avoir extrêmement approfondies; je craindrais que l'apparente singularité

Digitized by Google

qu'elles ont à mon égard n'eût pour unique cause mon ignorance, et j'en suis fâché, car ces opinions ne sont pas toujours très-consolantes. Ainsi M. Virey ne regarde la santé que comme une *moindre maladie*, et une *succession d'incommodités légères* qui se détruisent ou s'atténuent mutuellement. Il semble croire qu'on ne peut être un génie grand et extraordinaire sans un mélange de folie, et il prend sur-tout trop à la lettre ce que Démocrite disait des poëtes au rapport d'Horace :

> . . . *Et excludit sanos Helicone poetas*
> *Democritus.*

J'avoue que je ne vois pas quel était le genre de folie du sage Despréaux, du divin Racine, du grand Bossuet, qu'on peut mettre au nombre des grands et beaux génies; et M. Virey réfute lui-même, page 114 du premier volume, ce qu'il avait avancé page 59, car il établit positivement que la *plupart des grands hommes* sont dans un parfait *équilibre de raison*. Il faut tâcher de n'être jamais en contradiction avec soi. Mais il est très-permis à M. Virey de l'être avec M. Bernardin de Saint-Pierre, et je ne lui ferai point un crime d'avoir sur les sympathies et les antipathies une doctrine tout-à-fait opposée à celle de l'auteur des *Etudes de la nature*. En effet, M. Virey pense que dans tous nos attachemens, dans nos liaisons d'amitié ou d'amour, nous sommes attirés par quelque conformité de dispositions morales et physiques, par des ressemblances de caractères, de mœurs, de penchans, de tempéramens et même de conformation extérieure; il tient tellement à ce système qu'il y revient en deux endroits dans les deux volumes de son ouvrage. On sait que M. Bernardin de Saint-Pierre fait au contraire naître l'amour des contrastes, et que, se trouvant avec une demoiselle qu'il voyait pour la première fois, il avait parié de dépeindre trait pour trait l'amant dont elle était éprise : la demoiselle l'en défia; mais M. Bernardin de Saint-Pierre ayant observé qu'elle était grande et d'une forte taille, qu'elle avait les cheveux et les yeux noirs, sachant d'ailleurs qu'elle était constante dans ses inclinations, lui dépeignit son amant

Digitized by Google

petit, maigre, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, un peu volage, ce qui fit rougir jusqu'au blanc des yeux la demoiselle qui se crut trahie par quelqu'indiscret; et il faut avouer que cela était assez probable. Quoi qu'il en soit, on peut choisir entre les deux systèmes de M. Virey et de M. Bernardin de Saint-Pierre; il y a encore un troisième parti; c'est de n'adopter ni l'un ni l'autre.

Aux connaissances qu'exige la science si étendue de la médecine, qui se lie, comme on sait, à toutes les sciences naturelles; aux études que supposent les excursions fréquentes que fait M. Virey hors des domaines de la médecine, il joint encore une érudition littéraire très-variée; il sème son livre, et étaie ses opinions, ses doctrines, ses systèmes de fragmens pris dans les pères de l'église, dans les historiens, dans les poëtes. Ces citations ornent son ouvrage et jettent une agréable diversité dans les sujets qu'il traite: quelquefois cependant elles peuvent donner lieu à des critiques assez fondées. Les preuves qu'il tire des historiens ne sont pas toujours bien convaincantes; on établit assez mal une opinion peu croyable, lorsqu'on l'appuie par un fait plus incroyable encore, et c'est assez souvent la méthode de M. Virey. J'en ai donné plus d'un exemple dans mon premier article, j'en pourrais donner plusieurs autres encore. Ainsi veut-il prouver que *la présence*, *les paroles*, *l'attouchement* des personnages éminens et constitués en dignité, peuvent quelquefois assez influer sur l'imagination des malades pour guérir des maladies graves et invétérées; que les rois de France, par exemple, pouvaient avoir la prérogative de *dissiper les maladies scrofuleuses*, il rapporte l'exemple de Vespasien guérissant un aveugle en lui frottant les yeux de sa salive, et un paralytique en le touchant. Mais ignore-t-il que l'autorité de Tacite n'a pu donner aucune créance à ces faits, dont l'origine et l'imitation sont évidentes? Les poëtes ne prouvent guère mieux que les historiens; et de plus, quand on les cite, il faut les citer exactement, loi à laquelle ne se conforme pas toujours M. Virey; ainsi il fait dire à Virgile:

At mihi primùm dulces ante omnia musæ,
Quarum sacro fero, ingenti percussus amore.

Digitized by Google

D'abord, ce passage ainsi rapporté ne veut rien dire ; parce que la phrase n'est pas finie : il fallait ajouter le verbe *accipiant* rejeté au vers suivant; il fallait mettre au premier vers, *me verò primùm*, 1° afin de dire ce que Virgile a dit; 2° afin de donner un vers au lieu d'une ligne; 3° afin de donner une phrase latine, et où les règles de la syntaxe fussent observées. Je remarque encore un vers de Lucrèce, très-mal cité, tome 2, p. 358.

De tous les écrivains de l'antiquité, celui que M. Virey paraît avoir le plus étudié, et qu'il cite le plus fréquemment à l'appui de ses opinions et de ses raisonnemens, c'est Plutarque. Il essaie souvent de confirmer sa doctrine sur les divers tempéramens, les diverses constitutions physiques et les propriétés morales qu'il leur attribue, par les qualités que Plutarque accorde aux grands hommes dont il trace le caractère et les actions. Il a fait plus; d'après les qualités morales que sur la foi de l'historien, nous attribuons à ces hommes illustres, il a déterminé lui-même les tempéramens et la constitution physique qu'ils devaient avoir. De sorte que, grâce à ce travail, nous saurons si Thésée, si Romulus, si Coriolan, si Epaminondas étaient gras ou maigres, grands ou petits, blonds ou bruns, pituiteux ou mélancoliques, etc. Romulus, par exemple, était *mélancolique*. Marcellus et Pélopidas devaient être bruns, avec un teint jaunâtre, les cheveux noirs et frisés, la poitrine large et velue. Tels devaient être aussi parmi nous Bertrand Dugueselin et Bayard. Paul-Emile était probablement d'une complexion *bilioso-mélancolique*, d'une taille *courte et rablée* comme le maréchal de Vauban. M. Virey trouve aussi quelque ressemblance entre le roi David et Caton l'Ancien; tous les deux étaient roux, avaient les yeux verdâtres, et étaient portés à l'amour. Cléomène, Caïus Gracchus et le Cardinal de Retz devaient être des hommes *courts, trapus, avec une grosse tête (capitones), les cheveux crépus et un teint bilieux;* tels sont tous les hommes *hargneux, fougueux et entêtés*, etc., etc.

Je dois, en finissant cet article, rappeler ce que j'ai dit en le commençant; ce sont les opinions qui m'ont paru les plus singulières dans l'ouvrage de M. Virey,

Digitized by Google

que je me suis plu à retracer aux yeux du lecteur. Je suis d'ailleurs bien éloigné de dire que tout ce qui est singulier est aussi ridicule ou faux. Si cependant cette singularité même était un tort au jugement de quelques esprits circonspects révoltés, pour ainsi dire, contre tout ce qui les étonne, je ne saurais trop leur répéter qu'ils trouveront dans cet ouvrage beaucoup d'opinions moins hasardées, de connaissances plus positives, d'aperçus aussi exacts qu'ils sont fins et délicats. Si, comme l'a défini un philosophe, Locke, je crois, l'esprit consiste à trouver des rapports entre les objets éloignés, et des différences entre ceux qui semblent se confondre, M. Virey a beaucoup d'esprit. Son livre n'est pas bien fait, parce qu'il est diffus, peu méthodique, chargé de redites et de superfluités; mais il suppose un homme capable d'en faire un beaucoup meilleur. Son style, peu correct, peu harmonieux, a de l'énergie et quelquefois de l'élévation; ses comparaisons, trop nombreuses dans un ouvrage philosophique, sont quelquefois très-belles. Enfin, ce qui vaut mieux encore que le talent, l'auteur montre toujours des intentions droites et pures; il est plein de respect pour tous les principes moraux et religieux qui servent de fondemens à la société, et qu'on avait trop imprudemment essayé de renverser depuis un demi-siècle. F.

Rapport fait à la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut de France, *sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, par Ch. Villers.

(PREMIER EXTRAIT.)

.... Ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores, nec sinit esse feros.
Ovid.

Lorsqu'on étudie l'histoire des connaissances humaines, on est étonné de la rapidité de leurs progrès à de certaines époques, et de la langueur funeste où elles

Digitized by Google

sont tombées pendant de longues périodes ; on est effrayé sur-tout du peu d'influence qu'elles ont eu, dans les momens même de leur plus grand éclat, sur les passions des hommes, pour les modérer, et sur leur bonheur pour l'accroître. C'est pourtant un fait incontestable que les mœurs des nations ne se sont adoucies qu'à mesure que les esprits se sont éclairés, et quand les arts et les sciences n'auraient en leur faveur que d'être un lien de bienfaisance et d'estime réciproques entre les peuples, que divisent trop souvent tous les autres genres d'intérêts et d'opinions, quand ils ne feraient qu'éclairer et fortifier cette sympathie secrète qui appelle l'homme vers son semblable, et en quoi consiste proprement ce qu'on appelle *humanité*, ils seraient sans doute pour la race humaine un bienfait inappréciable. Mais il n'y a qu'une culture fidèle, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui puisse produire ces heureux résultats ; il faut les avoir étudiés de bonne foi et en conscience, pour en recueillir de solides avantages. Les connaissances frivoles et superficielles, en quelque genre que ce soit, ne sont que l'aliment d'une orgueilleuse et déplorable médiocrité.

C'est par la culture des lettres et des arts que les peuples anciens, dont l'histoire nous est le mieux connue, sortirent de cette barbarie qui est l'état naturel de l'homme à la naissance des sociétés ; c'est par la culture de ces mêmes lettres et de ces mêmes arts que nos aïeux sortirent, il y a quatre ou cinq siècles, d'un état de barbarie encore plus désastreux, parce qu'il était le produit d'une dégradation antérieure de l'état social. Depuis cette époque, les nations civilisées de l'Europe, reconnaissant l'importance du service qu'elles avaient tiré de ces connaissances précieuses, en ont soigneusement gardé le dépôt, comme un moyen de conserver et d'accroître les avantages qu'elles leur devaient : à côté de la littérature et des arts se sont élevées les sciences exactes et les sciences naturelles auxquelles elles servent de guide et d'appui ; celles-ci sont parvenues entre les mains des modernes à un degré de perfection où rien presque ne peut nous faire soupçonner qu'elles soient jamais arrivées dans les tems passés, et c'est tout cet ensemble de

Digitized by Google

travaux et de lumières, sur tous les objets accessibles à son intelligence, qui compose la véritable grandeur de l'homme et sa véritable dignité; c'est-là, s'il le faut ainsi dire, l'unique échelle de comparaison, d'après laquelle il fût possible d'évaluer la supériorité ou l'infériorité d'une nation à l'égard d'une nation; et, en général, d'un individu à l'égard d'un individu.

Mais il serait aussi téméraire qu'inutile d'entreprendre de pareilles comparaisons, et peut-être même serait-il impossible d'y porter assez de justice et d'impartialité. D'ailleurs, toutes les parties du vaste domaine des sciences ont été tour-à-tour cultivées, avec plus ou moins de zèle et de succès, par les divers peuples de l'Europe. Telle de ces parties jette aujourd'hui le plus vif éclat dans un pays où elle semblait oubliée, il y a à peine un siècle, et telle autre qui était autrefois en faveur dans ce même pays, y est maintenant, pour ainsi dire, honteusement délaissée, tandis qu'elle fait l'honneur et la gloire d'une contrée voisine. Ainsi vont se modifiant sans cesse toutes les choses humaines, par l'action du temps et des circonstances nouvelles sous l'influence desquelles il place successivement les nations.

Cependant il n'est aucun genre de connaissances qui n'ait son utilité directe et immédiate, et qui, par la quantité plus ou moins grande des rapports qui le lient avec d'autres, ne puisse contribuer à éclairer ceux-ci d'une lumière précieuse : il n'en est donc aucun qu'on puisse négliger sans inconvénient, et, à cet égard, les compagnies savantes qui se sont formées dans nos tems modernes au sein des divers états de l'Europe, paraissent destinées à rendre d'importans services à l'humanité. Embrassant dans le cercle de leurs attributions l'encyclopédie des sciences, elles se trouveront intéressées à n'en laisser périr aucune; elles prêteront à toutes ensemble et à chacune en particulier l'appui de la considération qui les environne elles-mêmes, et du crédit dont elles jouissent auprès des gouvernemens qui les protègent.

C'est ainsi que la troisième classe de l'Institut de France, chargée plus spécialement du dépôt des con-

Digitized by Google

naissances relatives à la littérature ancienne et à l'histoire, a déjà osé faire entendre au pied du trône l'expression de sa sollicitude sur l'état de langueur où sont tombées parmi nous les études dont elle s'occupe; c'est ainsi que cette même classe a donné sa sanction à un rapport très-intéressant que lui fit l'année dernière M. Ch. Villers sur l'état actuel de ces études en Allemagne, où elles sont suivies avec autant d'ardeur que de succès.

Je n'entreprendrai point de présenter aux lecteurs un extrait suivi de ce rapport, qui, quoiqu'il n'embrasse que les trois années à-peu-près qui ont précédé l'époque où il a été fait, se compose néanmoins d'un nombre fort considérable de notices abrégées et de titres d'ouvrages publiés sur toutes les parties de l'érudition, lesquels ne peuvent guère intéresser que ceux qui font leur occupation de ces sortes de recherches; mais j'essayerai d'en faire connaître l'esprit général, et, en parcourant les principales divisions dont cet écrit se compose, de donner une idée de l'ensemble assez considérable des objets qu'il embrasse, de ce qu'est en elle-même la science dont il offre le tableau, et de l'intérêt qu'elle doit inspirer.

M. Ch. Villers a fait précéder son rapport par quelques observations préliminaires dans lesquelles il s'est proposé de faire ressortir le caractère distinctif des lettrés de l'Allemagne, et d'indiquer quelques-unes des causes de la direction particulière qu'ont prise les travaux de cette classe nombreuse d'érudits, au milieu desquels il vit depuis plusieurs années, et dont quelques-uns lui sont intimement connus. On reconnaît, dans tout ce qu'il dit à ce sujet, l'homme très-instruit, qui joint à la finesse de l'esprit d'observation, le talent d'exprimer avec noblesse des idées libérales et des sentimens généreux; mais peut-être trouvera-t-on qu'il s'est un peu trop livré à la séduction des divisions systématiques, et à la facilité de généraliser ses idées, dans le passage suivant:

« La nature, dit-il, en posant une barrière immense entre les peuples du continent de l'Europe, semble surtout les avoir partagés en deux races distinctes, dont le tempérament

Digitized by Google

tempérament et le caractère diffèrent à un très-haut point. La première, qu'on peut appeler la race *Gallique*, occupe le sud et l'ouest de la grande chaîne des Alpes et du bassin du Rhin. L'autre, la race *Germanique*, dont les limites géographiques s'étendent depuis le golfe Adriatique, le Rhin, la mer du Nord, jusqu'aux provinces allemandes de l'empire de Russie, et qui comprend le Danemarck, même la Suède et la Hongrie, a sa littérature particulière, qui est dominante dans les pays qui viennent d'être indiqués. Le caractère de cette littérature se ressent en général du caractère de la nation, plus calme, plus patient, plus méditatif, *plus enclin à se soumettre à l'empire des idées*, que le caractère gallique, lequel à son tour est plus vif, *plus disposé à embrasser l'empire des réalités*, et à s'y fixer des buts qu'il poursuit avec ardeur, etc. »

J'avoue que la théorie de l'influence des climats sur les facultés morales et intellectuelles de l'homme ne me paraît pas encore assez avancée pour qu'on puisse risquer d'en faire de ces applications qui peuvent bien séduire au premier coup-d'œil par un caractère vague de vraisemblance, mais qui ne supportent pas un examen un peu sérieux. Il paraît assez évident que les deux extrêmes de la température sur notre globe dénaturent l'espèce humaine, ou la détériorent à un degré très-sensible ; mais, quand il est question d'expliquer les différences caractéristiques de nations assez voisines les unes des autres, l'effet de la température est un élément dont il nous est jusqu'à présent interdit d'évaluer le mode ou la quantité d'action ; et je crois qu'il vaut mieux avoir recours aux causes plus prochaines, plus sensibles et plus immédiates auxquelles les différences qu'on observe peuvent être attribuées. L'influence des circonstances politiques et des gouvernemens, par exemple, est constamment celle dont les effets sont à-la-fois les plus évidens et les plus étendus : c'est par elles que sont modifiées, de la manière la plus puissante, les mœurs, les habitudes et les opinions des peuples, et M. Villers, dans quelques passages de l'écrit que j'examine ici, et dans un autre ouvrage à-peu-près du même genre, intitulé : *Coup-d'œil sur les*

Digitized by Google

Universités d'Allemagne, a fort bien su démêler ces causes plus réelles, et déterminer la nature et l'espèce de leurs effets.

Mais si le jugement qui attribue, pour ainsi dire, exclusivement aux nations germaniques la patience dans les recherches et la faculté des méditations abstraites, paraît pour le moins un peu hasardé, attendu que toutes les branches de la philosophie spéculative semblent avoir été cultivées avec autant de succès par les peuples du midi que par ceux du nord; si l'on a peine à admettre, et peut-être même à comprendre bien nettement la distinction fondamentale que l'auteur établit entre ces deux races, dont l'une se compose, selon lui, d'individus plus enclins à se soumettre à l'empire des idées, et l'autre d'hommes plus disposés à embrasser l'empire des réalités, on trouvera, ce me semble, autant d'intérêt que de vérité dans les traits du tableau rapide que l'auteur nous présente de la littérature ancienne en Allemagne, et du caractère propre des hommes qui la cultivent.

« Le littérateur allemand, dit-il, apporte dans ses travaux sur les langues, dans ses recherches sur les » antiquités, dans sa manière de traiter l'histoire, une » assiduité, une persévérance, une exactitude scrupuleuse qui lui fait soigner attentivement les détails les » plus minutieux.... L'importance qu'il attache à des » choses qui peuvent paraître superflues à d'autres, » lui fait volontiers dire tout ce qu'il sait... A cette » sorte de conscience littéraire et de droiture extrême » de l'érudit allemand, il faut ajouter la considération » de cette circonstance importante, qu'il ne travaille ni » pour une cour, ni pour un monde modelé sur elle, » qui fassent de l'élégance et d'un goût raffiné les conditions suprêmes du succès de tout ouvrage d'esprit.... » Le lettré allemand est isolé de ce qu'on appelle le » monde; son public est dispersé sur un vaste terrain, » depuis Berne jusqu'aux portes de Pétersbourg,... de » telle sorte que, d'un côté, le public juge avec une assez » grande liberté, et que, de l'autre, le savant jouit » dans son travail d'une assez grande indépendance, et

Digitized by Google

» se trouve pleinement affranchi de toute influence étran-
» gère ou à ses études ou à ses méditations...

» J'ajouterai encore que, soit par leur vie solitaire,
» soit par un noble trait du caractère de l'homme, et qui
» se trouve plus développé chez eux, les savans allemands
» aiment généralement la science et la vérité, pour l'in-
» térêt le plus pur de la science et de la vérité en elles-
» mêmes ; ils cherchent peu à faire de l'effet ; ils calculent
» peu l'impression extérieure, et la sacrifient sans peine
» à une perfection idéale, à un progrès général de l'es-
» prit, qui semble être leur idole à presque tous . . . .
» Enfin, je remarquerai que ces traits généraux d'éloi-
» gnement de la faveur et des grands . . . donnent à la
» littérature allemande des formes plutôt républicaines que
» monarchiques, plutôt l'air d'un forum que d'une cour.
» Mais n'en doit-il pas être ainsi ? Et ce lien des sciences,
» qui embrasse tous les siècles, toutes les contrées et
» tous les rangs, ne fait-il pas évanouir toutes les iné-
» galités sociales ? L'expression même de *république des*
» *lettres* est si bien consacrée par un assentiment univer-
» sel que les princes les plus jaloux de leur pouvoir
» l'ont entendue et répétée sans répugnance. »

On ne peut qu'applaudir aux sentimens et au talent d'un écrivain qui sait penser et s'exprimer ainsi. M. Ch. Villers présente ensuite, dans plusieurs articles séparés, une idée sommaire des différens genres dans lesquels se divise la littérature ancienne, telle qu'on l'envisage aujourd'hui en Allemagne. Il cite, en chaque genre, les auteurs les plus célèbres, donne les titres et quelquefois même indique le but et le mérite particulier des ouvrages les plus remarquables qu'il sont publiés dans le cours des trois années, dont il fait en quelque sorte l'histoire littéraire. Dire que cette partie comprend les noms de plus de deux cents écrivains et l'annonce de plus de cinq cents ouvrages, c'est donner une idée de l'activité avec laquelle cette branche des connaissances est cultivée, et du haut degré d'intérêt qu'on y attache dans le pays où un pareil phénomène a lieu.

Le vaste champ de l'érudition grecque et latine ayant été parcouru depuis long-tems dans toutes les directions,

Digitized by Google

on ne s'étonnera point que plusieurs savans aient entrepris d'en tracer pour ainsi dire la carte, et de composer des ouvrages propres à guider dans leur marche ceux qui entreprennent de le parcourir à leur tour. De là est née une sorte d'enseignement qui n'existe point chez nous, non plus que les livres destinés à la faciliter. Ces livres, sous les noms d'*Encyclopédie philologique*, de *Manuel de la Littérature* ou *des Études classiques*, présentent un tableau général des diverses parties dont se compose la science de l'antiquité, en indiquent le but et le sujet particulier, font connaître les auteurs et les ouvrages les plus utiles à lire sur chaque objet, etc. M. Villers a consacré le premier article de son Rapport à cette classe d'écrits, et annonce comme un morceau extrêmement curieux en ce genre, un Mémoire publié par M. le professeur Wolf, dans le premier cahier d'un journal qu'il a fait paraître à Berlin, en 1807, sous le titre de *Musée archéologique*. On sait, en effet, que tous les écrits de cet illustre professeur portent l'empreinte d'un goût sûr, uni à une rare sagacité et à une érudition aussi profonde que variée.

Dans les articles suivans de son Rapport, sous les titres de littérature grecque et latine, d'archéologie, paléographie, etc., M. Villers passe en revue les travaux d'un nombre considérable de professeurs auxquels on doit des éditions plus correctes des auteurs anciens, accompagnées de commentaires qui en facilitent prodigieusement l'intelligence (1), ou des lexiques plus étendus, plus complets, ou des traités élémentaires sur la grammaire

(1) Telles sont, pour la littérature latine, les éditions de *Quintilien*, par M. Spalding; de *Sénèque*, par M. Ruhkopf; de *Phèdre*, par M. Schwabe; de *Tite-Live*, par M. Resperti; et pour la littérature grecque, les *Hymnes d'Homère*, par M. Matthiæ; le *Traité de Denys d'Halicarnasse de l'arrangement des mots*, par M. Schæfer, avec ses *Meletemata critica*, sur une partie du traité du même auteur, intitulé: *Ars Rhetorica, etc., etc.* On peut consulter, à cet égard, l'utile *Répertoire* publié par M. Schœll, à Paris; on y trouvera un ample supplément aux notices fournies par le rapport de M. Villers.

Digitized by Google

et sur ses diverses parties (2), ou des recherches sur différens points d'antiquité, dont il résulte une lumière plus abondante qui se réfléchit sur le système général de nos connaissances en ce genre (3). Ainsi la mythologie, considérée sous le point de vue le plus étendu, a été l'objet des travaux de trois hommes éminemment distingués par leur savoir, MM. Stutzmann, Wagner et Kanne (4), dont les deux premiers ont tenté de remonter à l'origine première de toutes les fables religieuses, en suivant la voie des recherches et des conjectures historiques, tandis que l'autre tente d'arriver au même but par la voie des recherches philologiques et étymologiques. Ainsi, la géographie ancienne s'est enrichie d'une édition précieuse de Pomponius Méla, due au zèle actif et à l'ardeur infatigabte de M. Tzschuke, qui a joint à ses propres remarques sur cet auteur, un choix judicieux de

(2) On peut citer en ce genre l'excellent *Lexique greco-allemand* de M. Schneider, à qui l'on a dû, dans ces derniers tems, une édition précieuse de Vitruve, et une édition non moins importante de la *Politique d'Aristote;* la *Nouvelle Grammaire grecque* de M. Buttmann, pleine de vues saines et philosophiques, et sur-tout celle de M. Matthiæ, infiniment recommandable, particulièrement pour la syntaxe dont il a fait un ouvrage tout-à-fait neuf par l'abondance et le choix des matériaux; la nouvelle édition du *Traité des Ellipses de Lamb. Bos*, par M. Schæfer; une dissertation du célèbre M. Hermann, sur le même sujet, insérée dans le *Musée archéologique* de M. Wolf. Il serait trop long de citer ici tout ce qui se distingue en ce genre par un mérite éminent.

(3) Citons comme exemple une dissertation envoyée à la Société des sciences de Prague, par M. le docteur Munter, évêque de Séélande, avec ce titre: *Les traces des idées religieuses provenantes d'Egypte, et qu'on trouve encore en Sicile et dans les îles voisines.* (Prague, 1806.)

(4) Les titres de ces ouvrages sont: *Philosophie de l'histoire de l'humanité;* par M. J. J. Stutzmann. (Nuremberg, 1808.) *Idées sur une mythologie générale de l'ancien monde;* par M. J. J. Wagner, professeur à Wurtzbourg. (Francfort, 1808.) *Premières chartes de l'histoire*, ou *Mythologie générale;* par M. J. A. Kanne. (Bayreuth, 1808.)

Digitized by Google

tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus instructif dans les notes des éditeurs ou des commentateurs qui l'ont précédé, et qui donnait en même tems ses soins à l'édition de Strabon, publiée d'abord par Siepenkees, mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à son travail.

Depuis l'établissement de la Réforme dans une grande partie des états du nord de l'Europe, il s'y est formé une branche particulière de littérature tout-à-fait étrangère aux savans des pays catholiques, ou du moins dont ils ne se sont point occupés à beaucoup près avec autant de zèle et d'intérêt que ceux des pays protestans; c'est celle qui est désignée, dans le rapport fait à l'Institut, sous le nom de Littérature *Biblique*, ou de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous ne sommes plus au tems où la connaissance du texte des livres sacrés n'était accessible qu'aux seuls ecclésiastiques, ou à ceux auxquels ils consentaient à en permettre la lecture; et l'on conçoit assez que, sans altérer en rien le caractère de sainteté que la révélation leur donne, il doit être permis de les considérer humainement dans ce qu'ils ont de purement humain. Ainsi, les copies diverses qui nous ont été transmises des différens textes, les traductions qui en ont été faites à diverses époques et dans différentes langues, etc., sont des accessoires dont l'examen rentre dans les attributions de la critique littéraire proprement dite, et a singulièrement exercé la sagacité des savans allemands; on peut dire même qu'elle leur a donné occasion, ainsi qu'aux savans hollandais, d'enrichir la littérature grecque d'une foule de dissertations précieuses sous le rapport philologique et grammatical.

Mais on doit plus encore au zèle dont ces hommes laborieux ont été animés pour ce genre de critique; on lui doit d'avoir presqu'entièrement renouvelé la culture des langues orientales, et d'avoir donné le plus haut degré d'intérêt et d'activité aux recherches qui ont pour objet les langues et les antiquités de l'Orient, et ici je ne puis mieux faire connaître le but et l'esprit de ces études intéressantes, qu'en citant l'espèce de préambule dont M. Villers a fait précéder l'article de son rapport qui est re-

Digitized by Google

latif à cette partie de la littérature ou plutôt de l'érudition qu'on pourrait appeler transcendante.

« On entendit dans le principe, dit-il, par littérature » orientale, celle des Hébreux particulièrement, des » peuples qui avaient été avec eux en relation directe, » ou dont la langue avait quelque analogie avec la » leur; en un mot, l'Orient signifiait alors l'Asie anté- » rieure ou sémitique, la Syrie, la Chaldée, l'Arabie. » Les premiers voyageurs vénitiens, et après eux, le » commerce et les missions religieuses firent connaître » successivement plusieurs autres Orients, l'Orient » mongol, l'Orient indou, l'Orient chinois et le ja- » ponnais. Il y a donc en effet plusieurs littératures » orientales, et il faut y ajouter une littérature égyp- » tienne, qui depuis quelques années s'est singuliè- » rement enrichie. Outre la connaissance locale de tant » de peuples, de tant de langues, de tant de religions » diverses, de tant de mœurs et d'opinions, la plupart » des orientalistes s'occupent encore de l'influence di- » recte qu'ont pu exercer, de deux manières différentes, » sur notre culture actuelle, ces anciennes peuplades de » l'Orient: l'une par l'influence des Orientaux sur le » génie, les opinions et la mythologie des Grecs, les » maîtres des Romains et les nôtres; l'autre, par l'in- » fluence des idées de ces mêmes Orientaux sur la Ju- » dée, sur le berceau de notre religion, sur sa naissance, » sur ses premiers dogmes et son développement. C'est » dans l'Inde sur-tout que l'histoire semble vouloir éta- » blir le foyer originaire de tant d'opinions mystiques et » religieuses. C'est avec l'Inde qu'on s'efforce de mettre » en rapport l'Orient antérieur, hébréo-arabe ou sémi- » tique. Il est, pour leur servir de lien, un peuple in- » termédiaire, qui a pris et traduit des uns et des autres; » qui a transmis, à son tour, à ceux-ci ce qu'il avait » emprunté de ceux-là. Ce sont les Persans qui devien- » nent ainsi un objet principal dans les études de l'orien- » taliste, qui parlent une langue dans laquelle on découvre » des analogies singulières et avec le grec et avec l'alle- » mand. Combien d'intérêt offre donc en somme aux re- » cherches du savant européen, cet Orient, dont il se

Digitized by Google

» trouve, pour ainsi dire, descendu ; au moins d'où procèdent en partie ses idiômes modernes, ses idées morales et religieuses, la mythologie et la poésie grecque, » qui ont tant contribué à sa propre culture ! » J'ai cru devoir mettre tout ce morceau sous les yeux du lecteur, parce qu'il m'a paru présenter, avec autant de netteté que d'intérêt, une série intéressante d'idées sur un sujet généralement assez peu connu et pourtant très-digne de fixer l'attention des hommes qui pensent. Du reste, il serait superflu d'indiquer même ici les ouvrages les plus distingués qui ont paru depuis peu en Allemagne sur la littérature orientale (5).

L'histoire de la littérature, qui n'est à proprement parler que l'histoire de l'esprit humain, si importante au progrès des lumières et de la raison, lorsqu'elle est traitée dans un bon esprit et avec méthode ; genre de recherches et de travail dont les anciens ne nous ont laissé que peu d'exemples, et dont Voltaire et Condillac ont su, chacun à leur manière, faire un objet d'intérêt et de véritable instruction ; l'histoire littéraire, dis-je, est devenue en Allemagne une science particulière, et, dans les Universités de ce pays, la matière d'un enseignement spécial. Le plus remarquable des ouvrages cités à ce sujet par M. Ch. Villers, est une sorte d'Encyclopédie historique qui se publie à Gœttingue depuis 1796, sous le titre d'*Histoire des sciences et des arts, depuis leur renaissance jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.* M. Eichorn qui en avait conçu le plan, et choisi ses coopérateurs, en a cédé depuis la direction à M. Heeren, bien digne par ses talens et par la variété de ses connaissances, de présider à une pareille entreprise (6).

---

(5) Je ne puis pourtant m'empêcher de nommer à cette occasion M. le professeur Séverin Vater, connu par des travaux intéressans dans la littérature grecque, par la publication du second volume du *Mithridates* d'Adelung, à la rédaction duquel il a essentiellement contribué, et par d'excellens travaux sur la grammaire générale, comme l'auteur d'une grammaire hébraïque incomparablement supérieure à tout ce qu'on connaissait jusqu'alors dans le même genre.

(6) On doit, entr'autres, à M. Heeren une excellente édition des

Digitized by Google

L'ouvrage entier, dont il existe déjà environ cinquante volumes, se compose de parties séparées, et quelques-unes sont traitées avec un talent distingué. On cite entr'autres l'histoire des arts du dessin par M. Fiorillo, l'histoire des belles-lettres par M. Bouterneck, celle de la philologie et de l'étude des classiques par M. Heeren, celle des mathématiques par M. Kæstner, de la physique par M. Fischer, etc. etc.

Pressé par la foule des objets vraiment dignes d'intérêt qui s'offrent à moi dans un tableau si riche, quoiqu'il ne soit qu'une partie du grand ensemble de la littérature allemande, et qu'il n'en embrasse qu'une période extrêmement courte, craignant, dans un sujet que j'affectionne plus particuliérement, de me laisser aller à une sorte de séduction que tous les lecteurs ne partageraient pas, et de tomber ainsi dans des longueurs fatigantes et importunes peut-être pour le plus grand nombre, je me hâterai de parcourir encore quelques sommités dans les deux ou trois divisions du rapport de M. Villers qui me restent à faire connaître. THUROT.

(*La suite au Numéro prochain.*)

ODE SUR LES PRIX DÉCENNAUX ; par M. DE VERNEUIL. A Paris, chez *Cussac*, imprimeur-libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 23, et au Palais-Royal, galerie vitrée, n° 231.

LA noble institution des prix décennaux, qui fait revivre, après mille ans, les brillantes solennités de la Grèce, en excitant l'attention de tous les amis des lettres, devait inspirer aux Muses des hymnes de reconnaissance : et les Muses, on le sait bien, ne furent jamais ingrates. Tandis que des journaux, assez mal

Eclogæ physicæ et ethicæ de Stobée ; un ouvrage plein de recherches curieuses et de vues philosophiques, intitulé : « Idées sur la politique, les rapports et le commerce des peuples les plus considérables de l'ancien Monde ; » et un « Manuel de l'histoire des états de l'antiquité, » qui peut être regardé comme un chef-d'œuvre en ce genre.

Digitized by Google

informés, s'empressent de décider ce que l'Institut examine, en refusant ou donnant à leur gré les couronnes olympiques, un poëte essaie de chanter sur la lyre ces luttes nouvelles du talent, les lauriers que promet un prince ami des lettres, et celui qui couronne sa tête. Peut-être le poëte lui-même n'est-il pas très-bien informé. Il a cru voir une place vide dans ce temple de la Renommée, où tant de couronnes suspendues attendent désormais les vainqueurs. Il a voulu venger de l'oubli, non pas l'éloquence, mais l'ode, qui n'est pas oubliée, sans doute, puisqu'elle doit être rangée parmi les *petits poëmes* auxquels une double palme est promise.

Une ode est peu susceptible d'analyse. Je vais cependant analyser celle de M. de Verneuil. Son plan me paraît régulier, sans être trop méthodique. Il peint d'abord toutes les Muses appelées à de nouveaux triomphes; celle dont les *chants font revivre les Achilles et les Henris;* celle qui sait *prêter un charme* aux nobles infortunes, *aux éloquentes douleurs;* celle qui *veuve de Molière*, s'en est consolée quelquefois avec des amans heureux; et celle qui reproduit les images des héros sur la toile ou sur l'airain; toutes enfin, excepté la Muse de l'Eloquence et celle de l'Histoire, quoique cette dernière soit appelée à partager les récompenses de ses sœurs.

Mais *que vois-je?* et quelle Déesse,
D'un voile *entourant* ses appas,
Sur les bords fleuris du Permesse
Promène lentement ses pas?....

. . . . . .

Au pied de ce mont poétique
Où préside le Dieu des arts,
Elle arrive; un laurier antique
Rassemble ses cheveux épars.
Ses doigts se *fixent* sur la lyre,
Echo, partageant son délire,
Répète ses accords puissans.
La tristesse ajoute à leurs charmes.
Mais qui peut causer ses alarmes?
Prêtons l'oreille à ses accens!

Cette déesse est la Muse lyrique; elle se plaint de voir

Digitized by Google

luire un jour de gloire pour le Parnasse, qui va se changer pour elle en une nuit de deuil.

Ah! si de vous on me sépare,
Que direz-vous, mes tendres sœurs?
Le triomphe qu'on vous prépare
Peut-il vous offrir des douceurs?
Me ravir de justes offrandes
N'est-ce pas flétrir les guirlandes
Que l'on destine à vos autels?
Dans ces jours *donnés* à nos fêtes,
Les Grecs ont toujours pour nos têtes
Tressé des lauriers fraternels.

Je viens de citer les strophes qui m'ont paru le mieux tournées, et le plus exemptes de tâches. On peut bien cependant y remarquer quelques expressions communes, impropres ou inélégantes, et des tours qui devraient être plus poétiques : mais il me semble qu'on ne peut leur refuser le mérite peu commun de l'harmonie, et qu'elles annoncent dans le poëte une oreille délicate et une heureuse facilité. Il paraît, je ne dirai pas être jeune, car on sait depuis long-tems que l'âge ne fait rien à l'affaire; mais n'être pas encore très-exercé dans l'art si difficile d'écrire en vers. Il serait injuste de partir de là pour lui refuser un talent qui s'annonce plus encore dans la strophe suivante, où Polymnie rappelle, avec tout le bonheur d'un double à-propos, l'exemple d'Alexandre et le nom de Pindare. L'Alexandre des Français, s'écrie la Muse avec un orgueil mêlé de douleur,

Oublierait-il, bouillant Pindare,
Tes accens fiers, audacieux?
Si ton essor fougueux t'égare,
C'est toujours *dans l'azur* des cieux.
Au sein de ta patrie en cendre
Je vois l'indomtable Alexandre
Jusqu'à tes foyers parvenir.
Rien ne peut *borner* son courage;
Il avance, il frappe, il ravage:
Qui l'arrête?.. Ton souvenir.

J'avoue que *dans l'azur des cieux* est une expression

Digitized by Google

faible et triviale ; j'avoue que *borner son courage* est impropre, et qu'il fallait, pour être exact dans l'expression comme dans la pensée, dire : rien ne peut arrêter sa vengeance, ou plutôt exprimer poétiquement que rien ne résiste à son courage. Mais la strophe entière est nombreuse, lyrique, heureusement construite, et plus heureusement terminée par deux vers dont l'un est vif et rapide, l'autre énergique et adroitement suspendu. Ils ont d'ailleurs tous deux le mérite beaucoup plus rare de présenter, en un seul trait, une idée grande et une image.

On sait que le plus parfait de nos lyriques, J. B. Rousseau, rappelle aussi, dans son ode sur la naissance du duc de Bretagne, cet hommage glorieux rendu par l'admiration d'Alexandre à la renommée de Pindare. Il l'avait d'abord exprimé ainsi :

. . . . . .
La lyre de ce Grec vanté
Dont, par le superbe Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Le *séjour* (1) fut seul respecté.

On lit aujourd'hui à la place de ces vers :

Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

Ces deux leçons me paraissent défectueuses : l'épithète d'*impitoyable* est ici d'autant plus fausse qu'Alexandre y est représenté comme un vainqueur qui, dans le feu même de la colère, savait encore se montrer généreux. Quant au tour presque barbare, et insupportable à l'oreille, du premier tercet, *dont, par le superbe*, etc., on ne sait comment expliquer un si étrange exemple de dureté dans un poëte dont l'oreille était si difficile et si savante; et l'étonnement redouble lorsqu'on retrouve de tels vers dans différentes éditions. J'ai entendu blâmer dans la seconde leçon le mot de *postérité*, comme inexact; il ne l'est cependant pas. Si Freins-

(1) Expression beaucoup trop vague.

Digitized by Google

hemius, dans ses supplémens de Quinte-Curce, affirme qu'Alexandre a épargné, dans la ruine de Thèbes, la maison de son illustre lyrique; Plutarque nous apprend que sa famille fut aussi exceptée de la proscription.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de musique.* — Pour le bénéfice si légitimement acquis aux quarante années de service de M. Lainez; première représentation d'*Hippomène et Attalante;* première de la reprise de *Colinette à la Cour;* première d'un ballet de M. Gardel, *Vertumne et Pomone.* Voilà trop de représentations pour que celle qui les a réunies n'ait pas paru un peu longue; il est à craindre de paraître aussi trop long en en parlant; que ce malheur soit arrivé à l'Opéra, ce n'est qu'une raison de plus pour l'éviter ici.

Et d'abord qu'il soit permis à celui qui écrit à la hâte cet article de déclarer que si jamais un destin ennemi de son repos le condamnait à faire un opéra, il éviterait sur toutes choses de le donner pour la première fois un jour de bénéfice; on n'y est entendu ni jugé: et croit-on qu'une assemblée si brillante, tant de femmes éclatantes de parures, tant d'autres riches d'attraits, tant d'hommes empressés de les voir et d'en être vus, aient acquis si chérement leur place pour écouter bonnement un opéra? C'est tout ce qu'on peut obtenir quand les prix ne sont pas quadruplés; mais, quand ils le sont, on peut croire que les spectateurs ont bien autre chose à faire.

Hippomène et Attalante est l'ouvrage d'un homme qui ne paraît attacher aucune importance à cet opuscule, mais qui ailleurs a prouvé qu'il savait combiner un sujet d'une manière forte, et écrire avec talent. Son opéra est fort court, onze scènes le composent; mais, s'il manque d'étendue, il manque encore plus de chaleur et d'intérêt. Attalante dévouant à une mort cruelle les amans qu'elle a vaincus à la course, et triomphant toujours pour immoler sans cesse, est un personnage peu intéressant. Hippomène cependant triomphe d'elle et de sa longue indifférence, comme de ses pas agiles. Vénus lui a donné pour les retarder un secret merveilleux; l'attrait d'une pomme d'or a

Digitized by Google

attiré les yeux de la jeune princesse : soit pour la pomme ; soit pour ne pas condamner Hippomène, elle s'arrête ; Hyppomène atteint le but, et son amour est couronné. Voilà toute l'action : elle est, comme on voit, d'une simplicité tout-à-fait antique, mais elle est loin de réunir l'intérêt à la simplicité. On pouvait espérer que la course serait mise en action, mais on ne voit que le but : c'est peut-être en affaires le moyen de réussir le plus souvent ; mais à l'Opéra on eût désiré voir davantage.

La musique est d'un homme dont le nom est un fardeau ; il est dangereux à l'Opéra de se nommer Piccini. Ce compositeur, ancien maître de chapelle en Suède, a du talent ; il a de l'élégance dans le style, du chant, des idées agréables, mais peu de verve, de force, d'originalité. Les richesses de son père lui sont trop connues, et nous croyons l'avoir surpris lui faisant quelques larcins. Au surplus, nous le répétons, cet opéra n'a point été entendu, la musique n'a point été écoutée. On a crié à Nourrit de *chanter plus haut*, ce qui est assez bouffon ; on a crié à M.lle Granier de chanter moins faux, ce qui était assez juste. La distribution était faible, l'exécution a été médiocre. Mais les auteurs peuvent en appeler.

Lainez a paru dans *Colinette à la Cour ;* il a été applaudi, mais avec modération ; beaucoup de gens, sans doute, se sont crus acquittés envers lui par les témoignages d'estime dont le caissier a dû faire une addition très-lucrative ; d'ailleurs il existe un parti nombreux qui demande la retraite de cet acteur, sans trop songer ce que deviendra le répertoire : ce parti s'est beaucoup égayé dans la scène de mascarade où Julien contrefait la voix du duc. Dérivis a chevroté comme Lainez, et a emprunté quelques-uns de ces accens doucereux et de vieille école qui doivent échapper à un homme qui chante depuis quarante ans. On a ri de telle sorte, que dans cette représentation, tout n'a pas été bénéfice ; mais Grétry et Mme Branchu ont eu les honneurs de la reprise de *Colinette ;* cette musique simple, expressive et vraie, a tout-à-coup réveillé les auditeurs par la franchise, la gaieté, le comique et la variété des motifs. Grétry a dû jouir de ce triomphe ; c'est celui de la vérité et du naturel sur le caprice et la mode, il était digne de lui. Mme Branchu a chanté son rôle avec le talent demandé par le sujet, c'est toujours celui qu'elle a l'art et le bonheur de choisir. Les ballets ont été vifs et animés ; le jeune Charles Vestris a dansé après avoir chanté fort juste ; en revanche Mme Granier a dansé fort agréable-

Digitized by Google

ment; ainsi voilà deux muses rivales quitte à quitte. Au total, la représentation de *Colinette* a fait plaisir. Vingt-sept ans se sont écoulés depuis son premier et brillant succès; mais on ne peut lui en promettre un égal aujourd'hui; quelques jolies scènes ne suffisent pas pour occuper la scène pendant trois actes. L'auteur prétend avoir varié ses tableaux, le fait est que ceux qu'il présente sont sans liaison et sans ordre; les promenades éternelles du duc de Milan, et de sa bien-aimée, sont sur-tout fort ridicules et tiennent singulièrement de la régularité connue de l'opéra-bouffon italien. Heureusement que la musique en tient aussi, et de celle du bon tems, et cette compensation en vaut une autre.

Quant à *Vertumne et Pomone*, nous ne connaissons pas d'expressions qui puissent caractériser l'exiguité de cette petite composition chorégraphique; c'est une esquisse très-légère que l'imagination féconde de M. Gardel a laissé échapper comme en se jouant. Vestris et M^me^ Gardel sont chargés d'y répandre quelqu'intérêt. La décoration est charmante; la musique se compose d'un choix d'airs très-heureux. Un pas de faunes et un pas de sauvages ont été très-applaudis. Nous ne dirons rien de la fable du ballet, elle manque de précision et de clarté; c'est un défaut; pour en suivre les intentions, il faudrait lire le programme, et c'est une tâche que les spectateurs nous ont paru s'épargner assez généralement.

A cette représentation, M. Persuis, l'un des auteurs de la musique de Trajan, tenait le bâton de chef d'orchestre résigné, dit-on, par l'habile M. Rey qui en a été si long-tems dépositaire. On croit généralement qu'un premier violon pourrait conduire: c'est, selon nous, une erreur; l'Opera de Paris n'a rien de commun avec les autres spectacles de cette nature. L'étendue et la variété du spectacle, la masse des chœurs, le nombre des figurans, et par-dessus tout, le style musical qui a prédominé sur notre grande scène lyrique, paraissent impérieusement exiger un bâton de mesure. L'illusion le défendrait, mais l'ensemble l'exige et il n'y a pas à balancer. D'ailleurs à l'Opéra-Comique, chez les Allemands et même chez les Italiens un musicien tient la partition et de la main marque les mouvemens: il est caché, voilà toute la différence; or, si l'on accorde un souffleur batteur de mesure à l'opéra bouffon, il faudrait être bien difficile pour refuser un petit bâton de commandement au chef de quatre-vingts musiciens, de cent choristes, et du peuple innom-

Digitized by Google

brable de figurans qui couvrent l'immense théâtre de l'Opéra.

Théâtre de l'Impératrice. — L'Alcade de Molorido, comédie en cinq actes et en prose de M. Picard.

C'est un personnage très-comique que cet Alcade de Molorido que M. Picard vient de mettre sur la scène. Magistrat suprême d'une petite ville, D. Grégorio Texados est pénétré de l'importance de sa dignité : sévère par principes, mais indulgent par caractère, il a l'esprit malin et le cœur excellent. Son faible est une extrême curiosité qu'il se déguise à lui-même sous le nom de vigilance; il a toujours des agens sur pied pour surprendre le secret des ménages. Tous les matins son secrétaire Ténorio lui fait, sur les événemens de la veille, un rapport que rédige son greffier Riffador, et D. Grégorio est bien sûr qu'il ne se passe rien à Molorido qui ne vienne à sa connaissance. Mais quiconque s'occupe trop des affaires d'autrui, risque de se tromper sur les siennes propres; et ce danger est plus grand pour le seigneur Texados que pour beaucoup d'autres. Il est marié, et sa femme, quoique sur le retour, aime encore beaucoup le plaisir. Il a un fils très-studieux, très-appliqué, mais qui vient d'entrer dans l'âge des intrigues amoureuses. Il est tuteur de sa nièce Francisca, jeune personne très-sage, très-naïve; mais elle a passé quelques mois chez une tante dans une ville de garnison, et D. Grégorio ne peut savoir si elle y a conservé son indifférence. Son greffier Riffador, jadis intendant, puis procureur, est une espèce de sournois dont on pourrait soupçonner la probité sans être trop téméraire. Ténorio, son secrétaire, est un Andaloux rusé qu'il a pris sans beaucoup d'informations, et peut-être ne devrait-il pas trop compter sur le serment qu'il a fait faire à Juan, son valet, de garder la continence; car ledit Juan est un jeune Galicien très-ingénu, mais très-vigoureux. D. Grégorio n'en est pas moins fort tranquille sur tous ces chapitres. Il se félicite de la sagesse de son valet; il est bien sûr que son fils Eugénio épousera par son ordre la fille de Riffador, et que sa nièce Francisca acceptera sans balancer la main de Riffador lui-même, et il arrange ce double mariage avec l'honnête greffier. Il ne doute pas non plus que Ténorio ne le seconde dans toutes ses entreprises; et, quant à Dona Teresina, sa femme, non-seulement il n'attend aucune résistance de sa part dans les choses importantes, mais il compte si bien sur le goût qu'il lui a inspiré pour la retraite,

Digitized by Google

retraite, qu'en donnant à un étranger le signalement de toutes les dames qui doivent aller le soir même à un bal masqué, afin qu'il les tourmente et les interroge, il n'oublie que sa femme et sa nièce, bien persuadé qu'elles passeront la nuit entière dans leur lit. Mais hélas ! combien il se trompe, ce bon seigneur Alcade ! Juan l'ingénu est marié en secret; Eugénio, depuis dix jours qu'il est arrivé de Salamanque, où il doit retourner le soir, a découvert à Molorido une belle étrangère, et lui donne des sérénades toutes les nuits. Francisca, pendant son séjour chez sa tante, s'est éprise d'un jeune officier qu'elle n'a pas revu depuis, il est vrai, mais qu'elle pourra retrouver au bal où Térésina veut la conduire, habillée comme elle en bergère. Enfin, pour achever notre Alcade, c'est Ténorio, le fidèle Ténorio qui a fait marier Juan; c'est lui qui, dans ses rondes, a surpris Eugénio sous les fenêtres de sa belle, et qui, au lieu d'avertir le père, a détourné ses soupçons sur le fils d'un magistrat supérieur; c'est lui qui engage le jeune homme à feindre de partir, et le fait cacher chez Juan pour qu'il puisse poursuivre son intrigue; c'est encore lui qui, avec l'aide de Juan, doit fournir à la femme de Grégorio le moyen d'aller au bal avec sa nièce, à l'insu de son cher époux.

Crédule et confiant, malgré ses prétentions à la vigilance, trahi par son principal confident, le seigneur Texados serait trop facilement trompé, et par conséquent la pièce finirait trop vite, si l'auteur ne s'était réservé le personnage de Riffador pour en retarder la marche. L'honnête greffier, tout en s'alliant à l'Alcade, ne tend à rien moins qu'à le supplanter. Ténorio a pénétré ses vues, et ne l'a point dissimulé. Riffador le craint et cherche à le perdre; il le soupçonne de tromper quelquefois l'Alcade; il voudrait surtout le persuader à celui-ci, et par conséquent il se tient prêt à contrarier Ténorio dans toutes ses mesures. Ces deux personnages forment un contraste parfait. Riffador est un fripon qui, pour perdre son ennemi, cherche à déjouer ses ruses et à dévoiler la vérité à Grégorio. Ténorio est un espiègle qui prête la main à tous ceux que l'Alcade tyrannise, et qui le trompe sans cesse pour faire le bien.

Telles sont les bases de cette comédie, dont nos lecteurs n'exigeront pas que nous développions l'intrigue en détail. On peut d'ailleurs prévoir une partie de ce qui va suivre. On peut deviner que les dames resteront au bal plus longtems qu'il ne faudrait; que, rentrant chez elles au grand

Digitized by Google

jour, elles trouveront l'Alcade éveillé, et l'étonneront beaucoup par leur costume de bergères. Peut-être pourrait-on soupçonner aussi que l'amoureux Eugénio sera surpris par une patrouille, voulant escalader le balcon de la belle Antonia, et reconduit masqué chez son père par le sévère Riffador; il sera même possible qu'avec une certaine habitude du théâtre, on prévoye que l'étranger envoyé au bal par l'Alcade comme observateur, aura été reconnu par Francisca pour le jeune officier dont elle est éprise. Si nous n'avions pas négligé de dire que, dès le second acte, D. Grégorio a fait venir pour l'interroger la belle étrangère qui reçoit des sérénades toutes les nuits, et que cette belle, nommée Antonia, se rend à Madrid pour y trouver son frère, nos lecteurs, comme beaucoup de spectateurs, pourraient même se douter que ce frère n'est autre que l'étranger qui se nomme D. André de Carajaval, et qui a déclaré à l'Alcade qu'il allait à Madrid attendre sa sœur. Mais, ce qu'on ne pourra deviner, et ce qu'il est inutile de dire, c'est comment Ténorio explique à l'Alcade la mascarade de sa femme et de sa fille à sa pleine satisfaction; comment, en dépit de Riffador, il sauve Eugénio amené devant son père et interrogé par lui; comment enfin, lorsque tout est découvert, il parvient non-seulement à obtenir le pardon de tous les coupables, mais à faire changer tous les projets de Grégorio qui consent au mariage de son fils avec la belle Antonia, et à celui de D. André avec sa nièce. Les pièces d'intrigue n'ont guère qu'un intérêt de curiosité, et c'est nuire beaucoup au plaisir que l'on peut trouver à les lire et à les voir que de satisfaire cette curiosité d'avance. Nous croyons en avoir dit assez pour prouver que l'Alcade de Molorido est une conception très-heureuse; le succès qu'elle a obtenu et le nom de M. Picard répondent de l'exécution. On a vu que le caractère de l'Alcade est vraiment comique; la carricature du valet Juan est très-plaisante; les rôles de Ténorio et de Riffador ne mériteraient pas moins d'éloges, si l'un ne rappelait Figaro et l'autre Basile. On a critiqué dans cette pièce des invraisemblances, des répétitions, des entrées et des sorties mal motivées. Ces défauts ne nous ont point frappés; il faut les chercher, pour les apercevoir, au milieu du mouvement qui règne dans cet ouvrage; ils sont d'ailleurs amplement rachetés par une gaieté vive et franche, par le naturel d'un dialogue semé de mots très-heureux et par un grand nombre de situations comiques. Nous croyons que l'*Alcade de*

C

Digitized by Google

Molorido fera toujours un plaisir très-vif à la représentation; et s'il n'obtient pas des connaisseurs une estime proportionnée à ce plaisir, ce sera uniquement pour n'être venu qu'après le *Mariage de Figaro* et le *Barbier de Séville*.

Après avoir rendu justice à l'auteur, nous dirons avec plaisir que les acteurs ont, en général, bien joué sa pièce. Perroud dans le rôle de l'Alcade, Clozel dans celui de Ténorio, et Armand, dans la caricature du valet galicien, méritent une mention particulière.

Opéra Buffa. — On demande des chefs-d'œuvre à ce théâtre; on lui demande surtout de ne pas se priver de l'une des virtuoses nécessaires pour qu'il en varie les représentations. Voici déjà une partie du vœu des amateurs accomplis; on vient de donner le *Barbier de Séville* de Paisiello. La représentation n'a pas eu tout l'ensemble nécessaire; la distribution des rôles laisse quelque chose à désirer. Après Mandini, Garcia doit être faible et froid dans le rôle du Comte; Lombardi est bien lourd pour jouer Figaro, et Barilli n'a pas toute la verve comique de Bartholo; mais Mme Barilli chante délicieusement le rôle de Rosine. La partition de ce bel ouvrage est trop connue, pour que nous en détaillions ici les beautés. On sait quelle élégance Paisiello a donnée à la romance sans sortir du motif français qu'il a adopté avec goût; on sait l'effet ordinaire du trio dans la scène du soldat; la beauté de l'air sur la calomnie, et la richesse du final du troisième acte, où Paisiello a presqu'égalé celui de son Théodore. Nous demanderons aussi ce dernier chef-d'œuvre, mais avant il faudra suivre les représentations du Barbier, qui avait hier attiré tous les fidèles, dont le goût pour la musique reste inébranlable contre les attraits d'un beau spectacle, et la séduction d'une brillante assemblée.

Théâtre du Vaudeville. — *L'Imagination et le Jugement*, vaudeville allégorique en un acte.

Nous faisions observer il y a quelque tems aux auteurs du Vaudeville qu'une des choses les plus importantes lorsqu'on travaillait pour ce théâtre, était de bien choisir son titre; mais il ne suffit pas d'en imaginer de très-piquans, il faut aussi prendre garde qu'ils ne donnent lieu à des plaisanteries qui tournent contre l'ouvrage. On a déjà dit que le Vaudeville nouveau était en contradiction avec son titre, qu'on n'y trouvait ni *imagination*, ni *jugement*; et

Digitized by Google

si nous répétons cette plaisanterie, c'est qu'il est aisé de la justifier. Voici la fable de l'ouvrage : l'*Imagination* a épousé le *Jugement*, mais ces époux s'accordent mal ensemble ; l'un est froid et réfléchi ; l'autre, vive et légère ; l'*Imagination* n'y peut tenir, et suivie du *Caprice* son *valet-de-chambre*, elle se rend à Paris pour y choisir parmi ses favoris les plus brillans, celui qu'elle jugera le plus digne de remplacer le triste époux qu'elle abandonne. Celui-ci instruit des projets de sa femme, et voulant la dégoûter des hommes inventifs, se présente à elle sous divers déguisemens, tous assez inutiles, et qui auraient pu se réduire à un seul, celui de faiseur de projets; la dame *Imagination* repousse avec raison tous ces concurrens ridicules, et se réconcilie avec dom *Jugement*.

Le style de ce prétendu Vaudeville est incorrect et plein de trivialités; les couplets sont les plus faibles que j'aie entendus depuis long-tems ; une seule citation le prouvera. Un couplet dans lequel l'Imagination parle du pouvoir qu'elle exerce sur les artistes, finit ainsi :

« Et par un effort immortel,
» Grace à mon flambeau, Raphaël
» Devient l'égal d'un Dieu lui-même. »

Qui le croirait ? au défaut d'un autre moins médiocre, ce couplet a obtenu les honneurs du *bis*.

Ce Vaudeville a eu le sort qu'il méritait ; il a été sifflé à la première représentation ; l'administration en a risqué une seconde ; mais elle n'a pas mieux réussi, et nous devons espérer qu'on ne tentera pas une nouvelle épreuve.

Digitized by Google



POLITIQUE.

L'Empereur de Russie est en ce moment occupé à quelques voyages dans la vaste étendue de ses Etats; il a visité Twer et Moscow. Il y était au temple, rendant grâces de son heureux voyage, lorsqu'il y reçut la nouvelle de la prise d'Ibrailow par le prince Bagration. Les clefs de cette forteresse seront déposées à l'arsenal de Moscow. S. M. est depuis revenue à Pétersbourg, d'où l'on croit qu'elle se rendra dans les provinces de la Moldavie et de la Valachie, pour y passer son armée en revue. Un corps russe est toujours devant Silistria. Le reste de l'armée du prince Bagration a pris une position concentrée, et l'on ne s'attend pas, en ce moment, à d'autres opérations militaires. Des députés finlandais sont arrivés à Pétersbourg. L'Empereur a hautement manifesté sa satisfaction de son voyage à Moscow, et des dispositions dans lesquelles il a trouvé partout les peuples sur son passage.

L'indisposition du roi de Suède a cessé de donner des inquiétudes. L'ancienne famille royale a été conduite à Rugen, d'où elle est entrée à Stralsund : elle traverse en ce moment l'Allemagne pour se rendre à sa destination : le prince Christian d'Augustembourg est, dans ces circonstances, attendu à Stockholm; il a dû y arriver le 20 décembre. On remarque toujours quelque fermentation au sein des Etats. Il règne cependant dans la nation une opinion générale fortement prononcée en faveur des événemens qui ont eu lieu. Il n'est pas un Suédois qui ne reconnaisse que le sort de la patrie y était attaché. La paix conclue avec la France en est le premier résultat et le premier bienfait : on croit en Suède que cette paix aura été signalée, de la part de l'Empereur Napoléon, par des actes qui attesteront sa haute estime pour le peuple suédois, et son désir de donner à son gouvernement actuel des marques de l'intérêt qu'il lui inspire.

A Berlin, la cour se partage entre cette ville, Charlottembourg et Postdam, et le roi, entre les travaux du cabinet et ceux relatifs à la réorganisation de l'armée sur le pied où elle est réduite, à la discipline des corps, à la conduite

Digitized by Google

faible et triviale ; j'avoue que *borner son courage* est impropre, et qu'il fallait, pour être exact dans l'expression comme dans la pensée, dire : rien ne peut arrêter sa vengeance, ou plutôt exprimer poétiquement que rien ne résiste à son courage. Mais la strophe entière est nombreuse, lyrique, heureusement construite, et plus heureusement terminée par deux vers dont l'un est vif et rapide, l'autre énergique et adroitement suspendu. Ils ont d'ailleurs tous deux le mérite beaucoup plus rare de présenter, en un seul trait, une idée grande et une image.

On sait que le plus parfait de nos lyriques, J. B. Rousseau, rappelle aussi, dans son ode sur la naissance du duc de Bretagne, cet hommage glorieux rendu par l'admiration d'Alexandre à la renommée de Pindare. Il l'avait d'abord exprimé ainsi :

. . . . . .

La lyre de ce Grec vanté
Dont, par le superbe Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Le *séjour* (1) fut seul respecté.

On lit aujourd'hui à la place de ces vers :

Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

Ces deux leçons me paraissent défectueuses : l'épithète d'*impitoyable* est ici d'autant plus fausse qu'Alexandre y est représenté comme un vainqueur qui, dans le feu même de la colère, savait encore se montrer généreux. Quant au tour presque barbare, et insupportable à l'oreille, du premier tercet, *dont, par le superbe*, etc., on ne sait comment expliquer un si étrange exemple de dureté dans un poëte dont l'oreille était si difficile et si savante; et l'étonnement redouble lorsqu'on retrouve de tels vers dans différentes éditions. J'ai entendu blâmer dans la seconde leçon le mot de *postérité*, comme inexact; il ne l'est cependant pas. Si Freins-

(1) Expression beaucoup trop vague.

Digitized by Google

hemius, dans ses supplémens de Quinte-Curce, affirme qu'Alexandre a épargné, dans la ruine de Thèbes, la maison de son illustre lyrique; Plutarque nous apprend que sa famille fut aussi exceptée de la proscription.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de musique.* — Pour le bénéfice si légitimement acquis aux quarante années de service de M. Lainez; première représentation d'*Hippomène et Attalante;* première de la reprise de *Colinette à la Cour;* première d'un ballet de M. Gardel, *Vertumne et Pomone.* Voilà trop de représentations pour que celle qui les a réunies n'ait pas paru un peu longue; il est à craindre de paraître aussi trop long en en parlant; que ce malheur soit arrivé à l'Opéra, ce n'est qu'une raison de plus pour l'éviter ici.

Et d'abord qu'il soit permis à celui qui écrit à la hâte cet article de déclarer que si jamais un destin ennemi de son repos le condamnait à faire un opéra, il éviterait sur toutes choses de le donner pour la première fois un jour de bénéfice; on n'y est entendu ni jugé: et croit-on qu'une assemblée si brillante, tant de femmes éclatantes de parures, tant d'autres riches d'attraits, tant d'hommes empressés de les voir et d'en être vus, aient acquis si chérement leur place pour écouter bonnement un opéra? C'est tout ce qu'on peut obtenir quand les prix ne sont pas quadruplés; mais, quand ils le sont, on peut croire que les spectateurs ont bien autre chose à faire.

Hippomène et Attalante est l'ouvrage d'un homme qui ne paraît attacher aucune importance à cet opuscule, mais qui ailleurs a prouvé qu'il savait combiner un sujet d'une manière forte, et écrire avec talent. Son opéra est fort court, onze scènes le composent; mais, s'il manque d'étendue, il manque encore plus de chaleur et d'intérêt. Attalante dévouant à une mort cruelle les amans qu'elle a vaincus à la course, et triomphant toujours pour immoler sans cesse, est un personnage peu intéressant. Hippomène cependant triomphe d'elle et de sa longue indifférence, comme de ses pas agiles. Vénus lui a donné pour les retarder un secret merveilleux; l'attrait d'une pomme d'or a

Digitized by Google

attiré les yeux de la jeune princesse : soit pour la pomme ; soit pour ne pas condamner Hippomène, elle s'arrête ; Hyppomène atteint le but, et son amour est couronné. Voilà toute l'action : elle est, comme on voit, d'une simplicité tout-à-fait antique, mais elle est loin de réunir l'intérêt à la simplicité. On pouvait espérer que la course serait mise en action, mais on ne voit que le but : c'est peut-être en affaires le moyen de réussir le plus souvent ; mais à l'Opéra on eût désiré voir davantage.

La musique est d'un homme dont le nom est un fardeau ; il est dangereux à l'Opéra de se nommer Piccini. Ce compositeur, ancien maître de chapelle en Suède, a du talent ; il a de l'élégance dans le style, du chant, des idées agréables, mais peu de verve, de force, d'originalité. Les richesses de son père lui sont trop connues, et nous croyons l'avoir surpris lui faisant quelques larcins. Au surplus, nous le répétons, cet opéra n'a point été entendu, la musique n'a point été écoutée. On a crié à Nourrit de *chanter plus haut*, ce qui est assez bouffon ; on a crié à M.lle Granier de chanter moins faux, ce qui était assez juste. La distribution était faible, l'exécution a été médiocre. Mais les auteurs peuvent en appeler.

Lainez a paru dans *Colinette à la Cour* ; il a été applaudi, mais avec modération ; beaucoup de gens, sans doute, se sont crus acquittés envers lui par les témoignages d'estime dont le caissier a dû faire une addition très-lucrative ; d'ailleurs il existe un parti nombreux qui demande la retraite de cet acteur, sans trop songer ce que deviendra le répertoire : ce parti s'est beaucoup égayé dans la scène de mascarade où Julien contrefait la voix du duc. Dérivis a chevroté comme Lainez, et a emprunté quelques-uns de ces accens doucereux et de vieille école qui doivent échapper à un homme qui chante depuis quarante ans. On a ri de telle sorte, que dans cette représentation, tout n'a pas été bénéfice ; mais Grétry et Mme Branchu ont eu les honneurs de la reprise de *Colinette* ; cette musique simple, expressive et vraie, a tout-à-coup réveillé les auditeurs par la franchise, la gaieté, le comique et la variété des motifs. Grétry a dû jouir de ce triomphe ; c'est celui de la vérité et du naturel sur le caprice et la mode, il était digne de lui. Mme Branchu a chanté son rôle avec le talent demandé par le sujet, c'est toujours celui qu'elle a l'art et le bonheur de choisir. Les ballets ont été vifs et animés ; le jeune Charles Vestris a dansé après avoir chanté fort juste ; en revanche Mme Granier a dansé fort agréable-

Digitized by Google

ment; ainsi voilà deux muses rivales quitte à quitte. Au total, la représentation de *Colinette* a fait plaisir. Vingt-sept ans se sont écoulés depuis son premier et brillant succès; mais on ne peut lui en promettre un égal aujourd'hui; quelques jolies scènes ne suffisent pas pour occuper la scène pendant trois actes. L'auteur prétend avoir varié ses tableaux, le fait est que ceux qu'il présente sont sans liaison et sans ordre; les promenades éternelles du duc de Milan, et de sa bien-aimée, sont sur-tout fort ridicules et tiennent singulièrement de la régularité connue de l'opéra-bouffon italien. Heureusement que la musique en tient aussi, et de celle du bon tems, et cette compensation en vaut une autre.

Quant à *Vertumne et Pomone*, nous ne connaissons pas d'expressions qui puissent caractériser l'exiguité de cette petite composition chorégraphique; c'est une esquisse très-légère que l'imagination féconde de M. Gardel a laissé échapper comme en se jouant. Vestris et Mme Gardel sont chargés d'y répandre quelqu'intérêt. La décoration est charmante; la musique se compose d'un choix d'airs très-heureux. Un pas de faunes et un pas de sauvages ont été très-applaudis. Nous ne dirons rien de la fable du ballet, elle manque de précision et de clarté; c'est un défaut; pour en suivre les intentions, il faudrait lire le programme, et c'est une tâche que les spectateurs nous ont paru s'épargner assez généralement.

A cette représentation, M. Persuis, l'un des auteurs de la musique de Trajan, tenait le bâton de chef d'orchestre résigné, dit-on, par l'habile M. Rey qui en a été si long-tems dépositaire. On croit généralement qu'un premier violon pourrait conduire: c'est, selon nous, une erreur; l'Opera de Paris n'a rien de commun avec les autres spectacles de cette nature. L'étendue et la variété du spectacle, la masse des chœurs, le nombre des figurans, et par-dessus tout, le style musical qui a prédominé sur notre grande scène lyrique, paraissent impérieusement exiger un bâton de mesure. L'illusion le défendrait, mais l'ensemble l'exige et il n'y a pas à balancer. D'ailleurs à l'Opéra-Comique, chez les Allemands et même chez les Italiens un musicien tient la partition et de la main marque les mouvemens: il est caché, voilà toute la différence; or, si l'on accorde un souffleur batteur de mesure à l'opéra bouffon, il faudrait être bien difficile pour refuser un petit bâton de commandement au chef de quatre-vingts musiciens, de cent choristes, et du peuple innom-

Digitized by Google

brable de figurans qui couvrent l'immense théâtre de l'Opéra.

Théâtre de l'Impératrice. — L'Alcade de Molorido, comédie en cinq actes et en prose de M. Picard.

C'est un personnage très-comique que cet Alcade de Molorido que M. Picard vient de mettre sur la scène. Magistrat suprême d'une petite ville, D. Grégorio Texados est pénétré de l'importance de sa dignité : sévère par principes, mais indulgent par caractère, il a l'esprit malin et le cœur excellent. Son faible est une extrême curiosité qu'il se déguise à lui-même sous le nom de vigilance; il a toujours des agens sur pied pour surprendre le secret des ménages. Tous les matins son secrétaire Ténorio lui fait, sur les événemens de la veille, un rapport que rédige son greffier Riffador, et D. Grégorio est bien sûr qu'il ne se passe rien à Molorido qui ne vienne à sa connaissance. Mais quiconque s'occupe trop des affaires d'autrui, risque de se tromper sur les siennes propres; et ce danger est plus grand pour le seigneur Texados que pour beaucoup d'autres. Il est marié, et sa femme, quoique sur le retour, aime encore beaucoup le plaisir. Il a un fils très-studieux, très-appliqué, mais qui vient d'entrer dans l'âge des intrigues amoureuses. Il est tuteur de sa nièce Francisca, jeune personne très-sage, très-naïve; mais elle a passé quelques mois chez une tante dans une ville de garnison, et D. Grégorio ne peut savoir si elle y a conservé son indifférence. Son greffier Riffador, jadis intendant, puis procureur, est une espèce de sournois dont on pourrait soupçonner la probité sans être trop téméraire. Ténorio, son secrétaire, est un Andaloux rusé qu'il a pris sans beaucoup d'informations, et peut-être ne devrait-il pas trop compter sur le serment qu'il a fait faire à Juan, son valet, de garder la continence; car ledit Juan est un jeune Galicien très-ingénu, mais très-vigoureux. D. Grégorio n'en est pas moins fort tranquille sur tous ces chapitres. Il se félicite de la sagesse de son valet; il est bien sûr que son fils Eugénio épousera par son ordre la fille de Riffador, et que sa nièce Francisca acceptera sans balancer la main de Riffador lui-même, et il arrange ce double mariage avec l'honnête greffier. Il ne doute pas non plus que Ténorio ne le seconde dans toutes ses entreprises; et, quant à Dona Teresina, sa femme, non-seulement il n'attend aucune résistance de sa part dans les choses importantes, mais il compte si bien sur le goût qu'il lui a inspiré pour la retraite,

Digitized by Google

retraite, qu'en donnant à un étranger le signalement de toutes les dames qui doivent aller le soir même à un bal masqué, afin qu'il les tourmente et les interroge, il n'oublie que sa femme et sa nièce, bien persuadé qu'elles passeront la nuit entière dans leur lit. Mais hélas ! combien il se trompe, ce bon seigneur Alcade ! Juan l'ingénu est marié en secret; Eugénio, depuis dix jours qu'il est arrivé de Salamanque, où il doit retourner le soir, a découvert à Molorido une belle étrangère, et lui donne des sérénades toutes les nuits. Francisca, pendant son séjour chez sa tante, s'est éprise d'un jeune officier qu'elle n'a pas revu depuis, il est vrai, mais qu'elle pourra retrouver au bal où Térésina veut la conduire, habillée comme elle en bergère. Enfin, pour achever notre Alcade, c'est Ténorio, le fidèle Ténorio qui a fait marier Juan; c'est lui qui, dans ses rondes, a surpris Eugénio sous les fenêtres de sa belle, et qui, au lieu d'avertir le père, a détourné ses soupçons sur le fils d'un magistrat supérieur; c'est lui qui engage le jeune homme à feindre de partir, et le fait cacher chez Juan pour qu'il puisse poursuivre son intrigue; c'est encore lui qui, avec l'aide de Juan, doit fournir à la femme de Grégorio le moyen d'aller au bal avec sa nièce, à l'insu de son cher époux.

Crédule et confiant, malgré ses prétentions à la vigilance, trahi par son principal confident, le seigneur Texados serait trop facilement trompé, et par conséquent la pièce finirait trop vite, si l'auteur ne s'était réservé le personnage de Riffador pour en retarder la marche. L'honnête greffier, tout en s'alliant à l'Alcade, ne tend à rien moins qu'à le supplanter. Ténorio a pénétré ses vues, et ne l'a point dissimulé. Riffador le craint et cherche à le perdre; il le soupçonne de tromper quelquefois l'Alcade; il voudrait surtout le persuader à celui-ci, et par conséquent il se tient prêt à contrarier Ténorio dans toutes ses mesures. Ces deux personnages forment un contraste parfait. Riffador est un fripon qui, pour perdre son ennemi, cherche à déjouer ses ruses et à dévoiler la vérité à Grégorio. Ténorio est un espiègle qui prête la main à tous ceux que l'Alcade tyrannise, et qui le trompe sans cesse pour faire le bien.

Telles sont les bases de cette comédie, dont nos lecteurs n'exigeront pas que nous développions l'intrigue en détail. On peut d'ailleurs prévoir une partie de ce qui va suivre. On peut deviner que les dames resteront au bal plus longtems qu'il ne faudrait; que, rentrant chez elles au grand

Digitized by Google

jour, elles trouveront l'Alcade éveillé, et l'étonneront beaucoup par leur costume de bergères. Peut-être pourrait-on soupçonner aussi que l'amoureux Eugénio sera surpris par une patrouille, voulant escalader le balcon de la belle Antonia, et reconduit masqué chez son père par le sévère Riffador; il sera même possible qu'avec une certaine habitude du théâtre, on prévoye que l'étranger envoyé au bal par l'Alcade comme observateur, aura été reconnu par Francisca pour le jeune officier dont elle est éprise. Si nous n'avions pas négligé de dire que, dès le second acte, D. Grégorio a fait venir pour l'interroger la belle étrangère qui reçoit des sérénades toutes les nuits, et que cette belle, nommée Antonia, se rend à Madrid pour y trouver son frère, nos lecteurs, comme beaucoup de spectateurs, pourraient même se douter que ce frère n'est autre que l'étranger qui se nomme D. André de Carajaval, et qui a déclaré à l'Alcade qu'il allait à Madrid attendre sa sœur. Mais, ce qu'on ne pourra deviner, et ce qu'il est inutile de dire, c'est comment Ténorio explique à l'Alcade la mascarade de sa femme et de sa fille à sa pleine satisfaction; comment, en dépit de Riffador, il sauve Eugénio amené devant son père et interrogé par lui; comment enfin, lorsque tout est découvert, il parvient non-seulement à obtenir le pardon de tous les coupables, mais à faire changer tous les projets de Grégorio qui consent au mariage de son fils avec la belle Antonia, et à celui de D. André avec sa nièce. Les pièces d'intrigue n'ont guère qu'un intérêt de curiosité, et c'est nuire beaucoup au plaisir que l'on peut trouver à les lire et à les voir que de satisfaire cette curiosité d'avance. Nous croyons en avoir dit assez pour prouver que l'Alcade de Molorido est une conception très-heureuse; le succès qu'elle a obtenu et le nom de M. Picard répondent de l'exécution. On a vu que le caractère de l'Alcade est vraiment comique; la carricature du valet Juan est très-plaisante; les rôles de Ténorio et de Riffador ne mériteraient pas moins d'éloges, si l'un ne rappelait Figaro et l'autre Basile. On a critiqué dans cette pièce des invraisemblances, des répétitions, des entrées et des sorties mal motivées. Ces défauts ne nous ont point frappés; il faut les chercher, pour les apercevoir, au milieu du mouvement qui règne dans cet ouvrage; ils sont d'ailleurs amplement rachetés par une gaieté vive et franche, par le naturel d'un dialogue semé de mots très-heureux et par un grand nombre de situations comiques. Nous croyons que l'*Alcade de*

Digitized by Google

Molorido fera toujours un plaisir très-vif à la représentation; et s'il n'obtient pas des connaisseurs une estime proportionnée à ce plaisir, ce sera uniquement pour n'être venu qu'après le *Mariage de Figaro* et le *Barbier de Séville*.

Après avoir rendu justice à l'auteur, nous dirons avec plaisir que les acteurs ont, en général, bien joué sa pièce. Perroud dans le rôle de l'Alcade, Clozel dans celui de Ténorio, et Armand, dans la caricature du valet galicien, méritent une mention particulière.

Opéra Buffa. — On demande des chefs-d'œuvre à ce théâtre; on lui demande surtout de ne pas se priver de l'une des virtuoses nécessaires pour qu'il en varie les représentations. Voici déjà une partie du vœu des amateurs accomplis; on vient de donner le *Barbier de Séville* de Paisiello. La représentation n'a pas eu tout l'ensemble nécessaire; la distribution des rôles laisse quelque chose à désirer. Après Mandini, Garcia doit être faible et froid dans le rôle du Comte; Lombardi est bien lourd pour jouer Figaro, et Barilli n'a pas toute la verve comique de Bartholo; mais Mme Barilli chante délicieusement le rôle de Rosine. La partition de ce bel ouvrage est trop connue, pour que nous en détaillions ici les beautés. On sait quelle élégance Paisiello a donnée à la romance sans sortir du motif français qu'il a adopté avec goût; on sait l'effet ordinaire du trio dans la scène du soldat; la beauté de l'air sur la calomnie, et la richesse du final du troisième acte, où Paisiello a presqu'égalé celui de son Théodore. Nous demanderons aussi ce dernier chef-d'œuvre, mais avant il faudra suivre les représentations du Barbier, qui avait hier attiré tous les fidèles, dont le goût pour la musique reste inébranlable contre les attraits d'un beau spectacle, et la séduction d'une brillante assemblée.

Théâtre du Vaudeville. — *L'Imagination et le Jugement*, vaudeville allégorique en un acte.

Nous faisions observer il y a quelque tems aux auteurs du Vaudeville qu'une des choses les plus importantes lorsqu'on travaillait pour ce théâtre, était de bien choisir son titre; mais il ne suffit pas d'en imaginer de très-piquans, il faut aussi prendre garde qu'ils ne donnent lieu à des plaisanteries qui tournent contre l'ouvrage. On a déjà dit que le Vaudeville nouveau était en contradiction avec son titre, qu'on n'y trouvait ni *imagination*, ni *jugement*; et

Digitized by Google

si nous répétons cette plaisanterie, c'est qu'il est aisé de la justifier. Voici la fable de l'ouvrage : l'*Imagination* a épousé le *Jugement*, mais ces époux s'accordent mal ensemble ; l'un est froid et réfléchi ; l'autre, vive et légère ; l'*Imagination* n'y peut tenir, et suivie du *Caprice* son *valet-de-chambre*, elle se rend à Paris pour y choisir parmi ses favoris les plus brillans, celui qu'elle jugera le plus digne de remplacer le triste époux qu'elle abandonne. Celui-ci instruit des projets de sa femme, et voulant la dégoûter des hommes inventifs, se présente à elle sous divers déguisemens, tous assez inutiles, et qui auraient pu se réduire à un seul, celui de faiseur de projets; la dame *Imagination* repousse avec raison tous ces concurrens ridicules, et se réconcilie avec dom *Jugement*.

Le style de ce prétendu Vaudeville est incorrect et plein de trivialités ; les couplets sont les plus faibles que j'aie entendus depuis long-tems ; une seule citation en prouvera. Un couplet dans lequel l'Imagination parle du pouvoir qu'elle exerce sur les artistes, finit ainsi :

« Et par un effort immortel,
» Grace à mon flambeau, Raphaël
» Devient l'égal d'un Dieu lui-même. »

Qui le croirait ? au défaut d'un autre moins médiocre, ce couplet a obtenu les honneurs du *bis*.

Ce Vaudeville a eu le sort qu'il méritait ; il a été sifflé à la première représentation ; l'administration en a risqué une seconde ; mais elle n'a pas mieux réussi, et nous devons espérer qu'on ne tentera pas une nouvelle épreuve.

Digitized by Google



POLITIQUE.

L'Empereur de Russie est en ce moment occupé à quelques voyages dans la vaste étendue de ses Etats; il a visité Twer et Moscow. Il y était au temple, rendant grâces de son heureux voyage, lorsqu'il y reçut la nouvelle de la prise d'Ibrailow par le prince Bagration. Les clefs de cette forteresse seront déposées à l'arsenal de Moscow. S. M. est depuis revenue à Pétersbourg, d'où l'on croit qu'elle se rendra dans les provinces de la Moldavie et de la Valachie, pour y passer son armée en revue. Un corps russe est toujours devant Silistria. Le reste de l'armée du prince Bagration a pris une position concentrée, et l'on ne s'attend pas, en ce moment, à d'autres opérations militaires. Des députés finlandais sont arrivés à Pétersbourg. L'Empereur a hautement manifesté sa satisfaction de son voyage à Moscow, et des dispositions dans lesquelles il a trouvé partout les peuples sur son passage.

L'indisposition du roi de Suède a cessé de donner des inquiétudes. L'ancienne famille royale a été conduite à Rugen, d'où elle est entrée à Stralsund : elle traverse en ce moment l'Allemagne pour se rendre à sa destination : le prince Christian d'Augustembourg est, dans ces circonstances, attendu à Stockholm; il a dû y arriver le 20 décembre. On remarque toujours quelque fermentation au sein des Etats. Il règne cependant dans la nation une opinion générale fortement prononcée en faveur des événemens qui ont eu lieu. Il n'est pas un Suédois qui ne reconnaisse que le sort de la patrie y était attaché. La paix conclue avec la France en est le premier résultat et le premier bienfait : on croit en Suède que cette paix aura été signalée, de la part de l'Empereur Napoléon, par des actes qui attesteront sa haute estime pour le peuple suédois, et son désir de donner à son gouvernement actuel des marques de l'intérêt qu'il lui inspire.

A Berlin, la cour se partage entre cette ville, Charlottembourg et Postdam, et le roi, entre les travaux du cabinet et ceux relatifs à la réorganisation de l'armée sur le pied où elle est réduite, à la discipline des corps, à la conduite

Digitized by Google

des militaires envers les habitans, qui ont eu souvent à se plaindre d'une conduite indécente. Quelques officiers ont été sévèrement punis de ces écarts, qui leur ont été si souvent reprochés, et qui paraissent distinguer en Allemagne certains corps de l'armée prussienne. S. M. a aussi porté son attention sur les procès nombreux intentés contre des individus prévenus, dans la dernière guerre, d'avoir mal servi l'État; il paraît que pour ces nombreux prisonniers, une amnistie générale se prépare, bien entendu qu'elle ne s'étendrait qu'à ceux qui ont manqué de talent ou de fermeté, et non pas à ceux qui, dans le désordre général de la comptabilité militaire, ont trouvé le moyen de faire prospérer leurs affaires particulières aux dépens des caisses publiques. D'autres projets paraissent occuper le cabinet : quelques mots du roi à une députation des états de Brandebourg les ont fait pressentir, et on croit savoir qu'il s'agirait de la suppression d'une partie des privilèges de la noblesse en fait d'imposition et de charges publiques. On conçoit que, dans l'esprit actuel qui dirige tous les gouvernemens, une telle pensée et son exécution doivent suivre de près : il n'est même pas possible de soupçonner que cette exécution éprouve la moindre difficulté. L'état du trésor public de France, qui, entr'autres causes, doit sa prospérité à l'égalité de la répartition des charges publiques, doit être pour les souverains l'objet d'une bien ardente émulation; il leur est bien difficile, après les malheurs qu'ils se sont attirés, d'atteindre à cet état; mais on doit voir avec plaisir embrasser les premières idées qui peuvent conduire à ce but, et servir d'ailleurs les principes de la justice distributive.

En Autriche, les mesures financières nécessaires après l'acquit des contributions, et l'énorme émission des billets de banque qu'il a exigés, sont toujours l'objet des travaux du cabinet : un emprunt a été ouvert, et son hypothèque déterminée sur soixante-douze domaines de la couronne. L'emprunt est de dix millions de florins, remboursables en cinq ans. Tous les paiemens que le trésor public fait ont lieu en billets neufs; on établit la masse de ce papier à 1,200 millions. Aussi le prix des denrées et des objets de nécessité augmente-il tous les jours. Les fournisseurs, qui avaient passé leurs marchés en papier-monnaie, sont ruinés; les fonctionnaires et les pensionnaires ne peuvent vivre. Il faut ajouter que, malgré le rétablissement des communications avec la Hongrie, les approvisionnemens

Digitized by Google

sont rares et difficiles. Il règne aussi une sorte d'épidémie fiévreuse très-maligne. L'archiduc Ferdinand en a été sérieusement attaqué ; mais il est hors de danger.

Dans ces circonstances, les solennités du jour de l'an ont été prohibées comme inutiles et dispendieuses, et les réformes continuent dans la chancellerie et l'administration militaire. Les régimens rentrent dans leurs garnisons et les landwhers dans leurs foyers. Les articles du traité sur les évacuations des provinces s'exécutent ponctuellement. La Styrie et l'Autriche supérieure ont été abandonnés au jour fixé. Clagenfurth a éprouvé le sort de Raab, de Gratz et de Vienne : ses fortifications ont sauté au moment du départ des Français. Le grand quartier-général français est actuellement à Straubing, sur le Danube, près de Ratisbonne, et toujours sous les ordres du maréchal prince d'Eckmuhl. Les corps de la confédération se réunissent et marchent sur Strasbourg pour se diriger ensuite sur l'Espagne. On donne la même destination aux corps réunis dans l'Italie supérieure, de retour de la campagne d'Allemagne, et à celui qui, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, a pacifié le Tirol. La principauté d'Hanau doit être occupée par le corps du général Legrand, et le pays de Bareuth par la division Friand.

Naples, Munich et Amsterdam sont en ce moment gouvernés de Paris; leurs souverains, qui y résident près de l'Empereur, reçoivent les travaux de leur cabinet avec assiduité et les expédient. M. de Montgelas, ministre du roi de Bavière, s'est rendu auprès de sa personne. S. M. a adressé au tribunal spécial de l'Iller une lettre de remercîment pour sa conduite. Ce tribunal est dissous ; les insurgés du Tirol et du Voralberg ont reçu une amnistie complète. La magnanimité royale a vu le repentir des coupables, elle sera payée par leur reconnaissance et leur fidélité.

Le roi de Naples a rendu un décret qui fixe l'organisation constitutionnelle de la noblesse de son royaume ; il a établi des majorats et des dotations en faveur des familles, qui, dans le civil comme dans le militaire, auront rendu des services essentiels à l'Etat. Les formules du serment sont déterminées, et, au surplus, les dispositions de ce décret renferment des applications assez précises du statut constitutionnel de France à cet égard. La France ainsi ne soumet à ses armes et n'allie à sa cause les Etats voisins, que pour leur donner l'exemple et le modèle de ses salu-

Digitized by Google

taires institutions : elle devient ainsi le centre d'une législation générale, dont l'uniformité sera pour l'Europe le plus grand bienfait qui ait pu résulter de l'esprit du siècle, des progrès de la civilisation, et du génie qui a su s'emparer de ces élémens et les diriger à son gré.

En Hollande, la curiosité est toujours aussi vive que l'objet sur lequel elle s'exerce est important. Des bruits relatifs à des négociations avec l'Angleterre y ont couru; mais rien ne transpire de ce qui se passe à Paris relativement à la Hollande. Une seule chose est certaine, c'est la cession de l'île de Walcheren, déjà occupée par les troupes françaises. La session législative actuelle a été fermée; une session extraordinaire s'est ouverte sur-le-champ.

Le premier jour de l'an, S. M. C. a reçu à Madrid, avec une très-grande pompe, les hommages de sa cour, du corps diplomatique, des premières autorités civiles et militaires. On remarque des mouvemens dans les troupes : on s'attend incessamment à des opérations militaires importantes. Le roi, dit-on, et le maréchal duc de Dalmatie sont prêts à partir pour l'armée.

Si l'on en croit en effet les journaux anglais, l'armée espagnole dite du centre (on ne nomme ni son chef, ni son quartier-général) est représentée dans un état très-favorable : elle a de la cavalerie, de l'artillerie, des munitions, et se grossit tous les jours des soldats qui avaient été dispersés et par les volontaires : quant aux volontaires, les actes de la junte de Séville vont bientôt nous apprendre ce qu'il en faut penser; quant aux soldats qui reviennent, les Anglais nous apprennent eux-mêmes que l'armée du centre ne peut être formée que des faibles débris échappés d'une part à Occana, et de l'autre à Alba del Tormes. Les Anglais, au surplus, ont une si grande confiance dans les forces de cette armée qu'ils ne changent rien à leurs dispositions de retraite, et que les adieux du lord Wellington et ses vœux à la junte d'Estramadure sont les seuls secours qui lui soient donnés.

Nous avons parlé des actes de la junte; il faut les citer. Les journaux anglais nous les font connaître : la *Gazette de Madrid* y joint de fort sages réflexions; mais elles sont à Paris inutiles; à Paris où l'expérience du passé fait assez connaître à quel horrible état une autorité, subitement portée de la rébellion à tous les excès révolutionnaires, prétend réduire le malheureux pays qu'elle égare et qu'elle déchire.

« La junte suprême a décrété que l'ordre du 4 avril dernier, qui

Digitized by Google

enjoignait d'envoyer à la monnaie, à Séville, toute l'argenterie des églises qui ne serait pas nécessaire au culte, aura une prompte et entière exécution ;

» Qu'il sera ouvert un emprunt forcé qui, pour chaque individu, sera la moitié de la valeur de la vaisselle, des bijoux et ustensiles en or et en argent qu'il aura en sa possession ;

» Qu'une contribution extraordinaire sera levée sur toutes les classes de l'État ;

» Que toutes les places inutiles seront supprimées lorsqu'elles deviendront vacantes ;

» Qu'il sera ouvert un emprunt de six millions de dollars en Espagne, et de 40 millions en Amérique ;

» Qu'il sera mis une contribution sur les carrosses et autres voitures de luxe ;

» Que nos armées seront augmentées de cent mille hommes ; que cent mille lances et cent mille *poignards* seront fabriqués et distribués dans les provinces où ils peuvent être utiles ;

» Que les différens points de la Sierra, depuis Santa Ollola jusqu'au royaume de Grenade, seront inspectés par des ingénieurs ;

» Qu'il sera fourni des officiers capables à tous les corps de l'armée ;

» Qu'indépendamment des moyens indiqués pour suppléer au défaut d'armes, la junte suprême prendra les mesures convenables pour rassembler tous les mousquets des paysans ; — que trois députés seront envoyés à l'armée de la Manche avec d'amples pouvoirs, pour aviser aux moyens de réparer les malheurs d'Occana et en prévenir le retour. »

Quand on lit de pareilles choses, s'écrie le *Morning-Chronicle*, ne peut-on pas dire que la cause espagnole est désespérée? Il n'y a rien à ajouter à cette réflexion, puisque pour elle nous sommes prévenus nous-mêmes par les écrivains intéressés à la taire.

En attendant les événemens que l'on nous annonce ainsi devoir être prochains sur la frontière du Portugal, celle du Nord se pacifie, et les bandes errantes y sont détruites par l'ensemble des mesures militaires ordonnées par le général Loison qui y commande. Des extraits de correspondance dans cette partie et dans d'autres provinces viennent d'être publiés officiellement. Ils intéressent plus dans leur résultat que dans leurs détails; ce résultat est la tranquillité des provinces d'Alava, de Guipuscoa, de Biscaye, de la Navarre et de l'Arragon en très-grande partie. Les communes se

Digitized by Google

félicitent partout de l'expulsion des insurgés : les contributions s'acquittent, les dépôts d'armes sont indiqués et saisis. On a pris 700 marcs d'argenterie, 1,800,000 fr. et tous les magasins des insurgés lors de la destruction du corps de Marquezitto, chef qui avait acquis de la célébrité : ainsi depuis Burgos jusqu'à la frontière tout est tranquille. De leur côté, les troupes aux ordres des généraux Milhaud, Souham, Verdier, Suchet ont eu sur les points où ils commandent des engagemens partiels, plus ou moins sérieux, dans lesquels les insurgés ont fait de vains efforts et d'impuissantes attaques. Blake, qui les commandait en Arragon, a donné sa démission. Le maréchal duc de Trévise a envoyé des postes en avant : le général Musnier se porte dans le royaume de Valence.

Les feuilles de Londres sont encore réduites à nous faire les plus tristes confidences et les aveux les plus difficiles sur les affaires de l'Inde. Les Anglais avaient tenté un coup de main sur l'île de Bourbon; ils ont été obligés de se rembarquer promptement, après avoir détruit quelques prises faites sur leur commerce par nos hardis corsaires : c'est leur bien qu'ils ont livré aux flammes. Mais un incendie plus dangereux se manifeste au Bengale. Les insurgés se sont établis à Séringapatam, ils y ont formé un comité militaire. Les troupes du roi marchent contre les troupes natives, soldées par l'Angleterre; la division est au comble parmi les chefs civils et militaires. Il serait étrange, mais il serait possible, que ce fondement gigantesque de la puissance anglaise s'écroulât de lui-même par un mouvement dans sa propre base, et que, pour détruire l'usurpation et l'influence de la Grande-Bretagne dans l'Inde, ses propres soldats et sujets épargnassent au continent les frais et les dangers d'une expédition, tôt ou tard inévitable; il serait possible sur-tout que les princes indiens saisissent une si belle occasion de reconquérir leur indépendance, et que, les yeux fixés sur l'île de France et l'intrépide capitaine-général de Caën qui y commande, ils tentassent une entreprise qui ne sera jamais qu'ajournée. Les Anglais, à cet égard, ne dissimulent point leurs craintes; la nature des mesures qu'ils paraissent devoir prendre prouve assez l'étendue et la gravité de leurs inquiétudes. Le parlement va s'ouvrir : les rôles sont distribués; on sait qui proposera l'adresse, qui l'appuiera, qui la doit amender; mais on ne sait encore sur quels points il sera possible de féliciter, au nom de la nation, les ministres qui la gouvernent.

Digitized by Google

La session du corps-législatif de France s'est terminée d'une manière très-solennelle. Des drapeaux, pris au centre de l'Espagne quinze jours après que l'Empereur avait ouvert sa dernière session, ornaient son enceinte ; ils lui étaient adressés par S. M. et présentés par un jeune officier d'un nom tout français, car il est cher à la gloire comme aux muses ; c'est nommer M. de Ségur. Par une grâce toute particulière, M. le comte de Ségur a paru avant son fils à la tribune, et a fait lecture du décret qui termine la session après un discours où il en a retracé les travaux utiles.

M. de Ségur fils a rempli ensuite son honorable mission, titre glorieux de famille, qui continuera à perpétuité l'illustration de la sienne. Il avait combattu en soldat, il s'est exprimé en orateur habile ; les drapeaux qu'il présentait étaient couverts de son sang ; mais ses nombreuses blessures à Sommo-Sierra ne donnent plus d'inquiétudes, et le corps législatif a accueilli avec une respectueuse reconnaissance le don de S. M., et avec une émotion profonde le jeune et digne interprète du monarque.

M. de Fontanes était au fauteuil pour la dernière fois ; son discours terminera honorablement la belle collection de ceux qu'il a prononcés à cette éminente place. On sent ce qu'une telle circonstance a dû inspirer à un tel orateur. Son discours est étendu ; jamais nous n'avons plus regreté d'être renfermés dans des bornes étroites. Il nous eût été doux de citer en entier un discours qui appartient encore plus à l'histoire de l'éloquence qu'à celle de la politique, tant les idées d'une élévation admirable y sont présentées avec des formes neuves et imposantes, tant l'éloge y acquiert de prix de la forme qui lui est donnée, tant le tableau des prodiges du règne de Napoléon, et celui des sentimens qu'ils inspirent, sont heureusement rapprochés. Sans pouvoir suivre l'orateur dans le développement de ces tableaux, nous finirons en disant avec lui : « Heureux les princes qu'on peut louer ainsi dignement avec la vérité ! Heureux aussi l'orateur qui ne donne aux rois que des éloges justifiés par leurs actions ! »

Cette belle séance avait pour auditeurs les illustres personnages que Paris renferme aujourd'hui dans son sein. Il faut s'en féliciter, car ils y ont vu se développer le caractère et l'esprit français, sous tous les rapports qui l'ont rendu constamment l'objet de l'estime et de l'émulation des étrangers.

Digitized by Google

PARIS.

Un hasard difficile à prévoir a empêché les articles officiels suivans d'être relatés au dernier numéro; leur importance nous fait un devoir de les rétablir ici.

— S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, en conséquence de l'autorisation qu'il en a reçue de S. M. l'Empereur et Roi et de S. M. l'Impératrice Joséphine, a présenté requête au tribunal diocésain de l'officialité de Paris. Ce tribunal, après une instruction et les formalités conformes aux usages, et après avoir entendu les témoins, a déclaré, par sentence du 9 du courant, la nullité, quant au lien spirituel, du mariage de S. M. l'Empereur Napoléon et de S. M. l'Impératrice Joséphine.

L'officialité métropolitaine a confirmé cette sentence le 12 de ce mois.

Les témoins qui ont été interrogés dans cette affaire sont le prince de Neuchâtel, le duc de Frioul, et le prince de Bénévent, vice-grand-électeur.

Dans une question si importante, l'officialité de Paris a consulté les cardinaux Fesch, Maury et Caselli, l'archevêque de Tours, les évêques de Nantes, d'Evreux, de Trèves et de Verceil, et l'abbé Emmery, conseiller de l'Université, composant le comité qui s'assemble tous les jours pour s'occuper des affaires importantes de la religion.

— Le 21 décembre 1809, le nommé Argenton, adjudant-major au dix-huitième régiment de dragons, a été condamné à mort par sentence d'une commission militaire, comme convaincu d'espionnage et d'intelligence avec l'ennemi.

Ce misérable avait fait plusieurs voyages d'Oporto à Lisbonne, et avait eu des conférences avec le général Wellesley dans des vues d'espionnage et de trahison. Arrêté par ordre du maréchal duc de Dalmatie, il parvint à s'échapper et à se réfugier à Lisbonne et de là en Angleterre. Mais, continuant son infâme métier, il fut débarqué par une chaloupe anglaise sur la plage entre Calais et Boulogne. Saisi par les douanes, il fut arrêté à Calais et envoyé au ministère de la police générale à Paris, où il fut reconnu sous son véritable nom qu'il avait déguisé sous celui de *Dessort*.

A cette occasion, des bruits injurieux se sont répandus sur le comte du duc de Dalmatie. Nous sommes autorisés

Digitized by Google

à déclarer que ces bruits sont controuvés et faux. S. M. n'a pas cessé d'avoir confiance dans la fidélité et les bons sentimens du duc de Dalmatie : elle lui en a donné une nouvelle preuve, en le nommant major-général de son armée d'Espagne.

— L'Empereur a tenu hier, jeudi, conseil d'administration : il y a eu cercle et spectacle à la cour ; les comédiens français ont représenté *Zaïre*.

— De nouvelles nominations de préfets et d'officiers de la Maison impériale à des titres de comte et de baron sont journellement annoncées.

— On annonce que le décret sur les auditeurs recevra une prochaine exécution. Déjà cent vingt-six d'entr'eux sont nommés par S. M. Il y aura, dit-on, encore un second travail.

— Les Colléges électoraux de la Drôme, du Rhône, de Saone-et-Loire et de la Sarthe, ont été admis à l'honneur de présenter à S. M. des adresses votées par ces colléges. Les réponses de S. M. ont été publiées : elle a promis aux députés de la Sarthe d'aller visiter leurs cités ; elle a renouvelé à ceux du Rhône la promesse de sa protection particulière ; la réponse de S. M. à la Drôme contient un honorable témoignage du bon esprit des citoyens de ce département.

« Soyez unis entre vous et avec les villes voisines, a dit » S. M. aux députés de Saone-et-Loire ; il ne faut con» server le souvenir du passé que pour connaître la gran» deur du danger que la patrie a couru. La monarchie et » ce trône sont aussi nécessaires à l'existence et au bonheur » de la France, que ce soleil qui nous éclaire ; sans eux » tout est trouble, anarchie et confusion. »

— Parmi les bruits qui courent en Allemagne et sur lesquels on ne peut rien garantir, on remarque celui de la réunion prochaine du Hanovre au royaume de Westphalie, et de la restitution de la Poméranie suédoise à la Suède.

— Le général Soulez doit organiser à Lille le régiment des gardes nationales de la garde. Le maréchal duc d'Istrie est revenu à Paris. On croit que M. de Narbonne aura le gouvernement des provinces illyriennes.

— M. le conseiller-d'état Albisson vient de mourir dans un âge très-avancé : ce magistrat doué d'autant de lumières que de vertus doit inspirer beaucoup de regrets. Son ami

Digitized by Google

et son collègue M. Faure a prononcé sur sa tombe un discours fort touchant.

— Les bals continuent d'être très-brillans chez divers personnages éminens en dignités. Dimanche il y en a eu chez le roi de Naples. Celui de l'archi-chancelier a été remarquable par les mouvemens de la gaieté qui y ont régné; il n'a fini qu'à près de six heures du matin.

— La représentation au bénéfice de Monvel est retardée, celle d'Omasis l'est aussi. La troisième de l'*Alcade* l'a été également par l'indisposition de Clozel; mardi elle sera donnée avec une nouvelle distribution des rôles. On répète *Cendrillon* à Feydeau. On parle de la rentrée de Larive aux Français dans l'emploi des Pères.

ANNONCES.

Histoire de l'ancienne Grèce, jusqu'à la conquête de ce pays par les Romains, d'après les ouvrages de MM. Mitford et Eichstædt, jusqu'à la bataille de Mantinée; de Gillies, jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand; de Mannert, jusqu'à la bataille d'Ipsus, et de Gast, jusqu'à la prise de Corinthe. Dix-huit volumes in-18 ornés de cartes et figures, et formant les neuf premières livraisons de la *Bibliothèque Historique*, par M. Breton. Chez F. Schœll, rue des Fossés Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29; et L. Haussmann et D'Hautel rue de la Harpe, n° 80. Prix, 27 fr. et 32 fr. 50 cent. franc de port. On souscrit chez les mêmes libraires, pour la *Bibliothèque Historique*, dont il paraît douze volumes par an, à raison de 18 fr. et 22 fr. franc de port, pour l'année ou douze volumes.

Ossian, fils de Fingal, Barde du troisième siècle; poésies galliques, traduites sur l'anglais de Macpherson, par Letourneur. *Nouvelle édition*, augmentée des poëmes d'Ossian et de quelques autres bardes, traduits sur l'anglais de M. Smith, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur; et précédée d'une Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian, par M. Ginguené, membre de l'Institut de France. Deux volumes in-8° de 1100 pages sur papier carré fin d'Angoulême caractères cicéro neuf, ornés de belles gravures et du portrait d'Ossian, d'après un tableau que l'on suppose esquissé par Runciman, ancien peintre écossais. Prix, 12 fr., et 16 fr. franc de port. Il y a quelques exemplaires papier vélin superfin, 24 fr. Chez J. G Dentu, imprimeur-libraire, éditeur de la *Géographie de Pinkerton*, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.

Digitized by Google

Histoire de la Maison d'Autriche, depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à la mort de Léopold II (1218—1792), par William Coxe, auteur de divers voyages en Suisse et dans les royaumes du Nord; traduite de l'anglais, par P. F. Henry, traducteur de la Vie de Léon X par William Roscoe, et de plusieurs autres ouvrages anglais très-estimés; 5 vol. in-8° avec 12 tables généalogiques et statistiques. Prix, 30 fr., et 37 fr. 50 cent. franc de port. Le même ouvrage papier vélin 60 fr., et 67 fr. 50 cent. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

Morceaux choisis de Massillon, ou Recueil de ce que ses écrits ont de plus parfait sous le rapport du style et de l'éloquence. Un vol. in-18 de 390 pages br., 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. franc de port. In-12, avec le portrait de Massillon, 4 fr., en papier vélin 6 fr. Chez Aut. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.

Mémoires de Dazincourt, comédien sociétaire du Théâtre français, directeur des spectacles de la cour, ex-professeur de déclamation au Conservatoire, par H. A. K***. Seconde édition, ornée du portrait de Dazincourt. Un vol. in-8°, imprimé avec soin par Lebegue. Prix broché, 3 fr. 60 cent., et 4 fr. 50 cent. franc de port. Chez Favre, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, côté du jardin, n° 263; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Tablettes Biographiques des écrivains français, depuis la renaissance des lettres, jusqu'à ce jour; le lieu, l'époque de leur naissance et de leur mort, le genre dans lequel ils se sont distingués, leurs productions marquantes, les éditions estimées et recherchées de leurs œuvres. Première partie, écrivains morts. Ecrivains français vivans en 1810, le lieu et l'époque de leur naissance, leurs ouvrages remarquables dans les sciences, les letfres et les arts. Deuxième partie. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Prix des deux parties en un volume in-8°, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Au grand Buffon, librairie de A. G. Debray, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.

Almanach des Muses, un vol. in-12 de 324 pages, orné d'une jolie gravure, vignette et frontispice gravé. Prix, broché, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Le Chansonnier des Grâces, avec la Musique gravée des airs nouveaux. Un vol. in-18 de 350 pages, orné d'une jolie gravure, vignette, et frontispice gravé. Prix, broché, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

Digitized by Google

Etrennes physiognomoniques, ou le Lavater historique des Femmes célèbres des tems anciens et modernes, par M. P. Un vol. in-18, orné de 37 figures, portraits et têtes d'expression. Prix, broché, figures en noir, 3 fr.; en papier vélin, figures en noir, 4 fr.; en papier vélin, figures coloriées, 6 fr. Chez le même.

Vie de Georges Washington, général en chef des armées des Etats-Unis, pendant la guerre qui a établi leur indépendance, et et premier président des Etats-Unis; par David Ramsay, docteur-médecin, membre du Congrès pendant les années 1782, 1783, 1784 et 1785, auteur de l'Histoire de la Révolution d'Amérique; traduite de l'anglais. Un vol. in-8°. Prix 6 fr. et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Parsons, Galignani et compagnie, libraires, rue Vivienne, n° 37.

Cours de Thèmes, rédigé d'après le Rudiment de M. Lhomond, avec quelques augmentations et explications; à l'usage des Ecoles publiques et particulières; par P. Dantal. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. 50 c. et 6 fr. franc de port. A Paris, chez J.-J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3, et à Genève, chez le même libraire.

Quatre Romances, avec accompagnement de forte-piano, composées et dédiées à Mme la comtesse Stephanie Lefebvre Desnouettes; par M. Fabry Garat. Prix, 4 liv. 50 cent.; chez Pleyel, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 8; et rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 13.

Ce cahier de romances est le huitième du recueil de cet aimable compositeur; et nous ne craindrons pas d'ajouter, le meilleur qu'il ait encore publié. Les quatre romances dont il se compose, se distinguent également par la mélodie du chant, la variété du rythme musical et le choix des paroles.

AVIS *aux Abonnés du Mercure*. — Le Directeur du *Mercure* a été informé que plusieurs Abonnés ne recevaient pas avec exactitude de leurs numéros, ou qu'ils les recevaient incomplets et quelquefois mutilés. Il a pris des mesures pour qu'il n'arrive plus rien de semblable. Cependant, si malgré ses soins et sa surveillance, quelques abonnés avaient de justes réclamations à former, il les prie de vouloir bien les lui faire parvenir sans user d'aucun intermédiaire, en mettant pour toute adresse à leurs lettres: *Au Directeur-Général du Mercure de France.*

Digitized by Google



A SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXLVI. — *Samedi* 3 *Février* 1810.

POÉSIE.

STANCES

Adressées à M. DE CHATEAUBRIANT, *sur la nouvelle édition des* Martyrs.

Le Tasse errant de ville en ville,
Un jour accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui sur la tombe de Virgile
Etend toujours ses verds rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts,
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourmens qu'il a soufferts

Il veut fuir l'ingrate Ausonie,
Des talens il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie,
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi! dit-il, tu fis Armide,
» Et tu peux accuser ton sort!

Digitized by Google

» Souviens-toi que le Méonide,
» Notre modèle et notre guide,
» Ne devint grand qu'après sa mort.

» L'infortune en sa coupe amère
» L'abreuva d'affronts et de pleurs,
» Et quelque jour un autre Homère
» Doit, au fond d'une île étrangère,
» Mourir aveugle et sans honneurs.

» De l'indigence et du naufrage
» Camoëns connut les tourmens ;
» Naguères les nymphes du Tage,
» Sur leur mélodieux rivage,
» Ont redit ses gémissemens.

» Ainsi les maîtres de la lyre
» Par-tout exhalent leurs chagrins :
» Vivans, la haine les déchire,
» Et ces dieux, que la terre admire,
» Ont peu compté de jours sereins.

» Long-tems la gloire fugitive
» Semble troubler leur noble orgueil ;
» La gloire enfin pour eux arrive,
» Et toujours sa palme tardive
» Croît plus belle au pied d'un cercueil.

» Torquato, d'asyle en asyle,
» L'envie ose en vain t'assiéger ;
» Enfant des Muses, sois tranquille ;
» Ton Renaud vivra comme Achille :
» L'arrêt du tems doit te venger.

» Le bruit confus de la cabale,
» A tes pieds va bientôt mourir :
» Bientôt à moi-même on t'égale ;
» Et, pour ta pompe triomphale,
» Le Capitole va s'ouvrir. »

Virgile a dit : ô doux présage !
Il se replonge en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus jeune et plus beau.

Digitized by Google

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets ;
Plein de courage, il se relève,
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Châteaubriant, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler ;
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrace,
Dans l'avenir peut l'égaler !

Contre toi du peuple critique
Que peut l'injuste opinion ?
Tu retrouvas la muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts ;
Et dans ta prose cadencée,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Eudore coupable
Je trouve un charme différent,
Et tu joins dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

Ta gloire est sûre ; il faut l'attendre ;
Ce n'est point un présage vain ;
Chérile n'osera prétendre
Aux prix qu'un nouvel Alexandre
Promet à l'illustre écrivain.

Que le mérite se console,
Un héros gouverne aujourd'hui ;
Des arts il veut rouvrir l'école,
Et faire asseoir au Capitole
Tous les talens dignes de lui (1).

(1) Ces stances sont attribuées à l'un de nos poëtes les plus distingués.

Digitized by Google

CORINNE A OSVALD.

(Le Roman de Coriane ou l'Italie, par Mme la baronne de Staël, m'a fourni le sujet de cette épître.)

Oui, je t'appartiens pour toujours.
J'en jure par Vénus, j'en prends à témoignage
Ces Dieux, qui me voulant donner quelques beaux jours,
M'ont fait chérir en toi leur plus parfait ouvrage.
Nulle amante jamais encor,
N'a senti tout l'amour dont je suis embrasée;
Ariane aima moins Thésée,
Andromaque aima moins Hector,
O doux ami, que je ne t'aime.
Te voir est mon charme suprême.
Toi sur qui désormais s'attachent mes désirs,
Ton cœur est tout pour moi, ton cœur seul est ma vie.
La gloire qui me tint si long-tems asservie,
Ne me commande plus d'ambitieux soupirs.
Cette pompe tant adorée,
Je ne souhaite plus de m'en voir décorée
Que dans l'espoir délicieux
D'être plus belle encore, et plus chère à tes yeux:
L'hommage savant que m'adresse
Un peuple idolâtre des arts,
Cet encens qui vers moi monte de toutes parts,
Ne m'a jamais donné la moitié de l'ivresse
Que me donne un de tes regards.
Tes regards! ils sont mes délices.
Je me plais à sentir leur charme impérieux.
Alors que plus touchans, ils me sont plus propices,
Je ne suis plus mortelle, et me crois dans les cieux.
Non, les cieux n'offrent point, ton amante en est sûre,
Un Dieu plus beau qu'Osvald, plus digne de ma foi.
Pour leur bonheur divin, leur volupté si pure,
Je ne changerais pas l'amour que j'ai pour toi.
Ah! pourquoi cet amour (qui me perdra peut-être)
N'a-t-il pas embelli les jours de mon printems?
Devait-il si tard m'apparaître,
Celui que j'espérai, que je cherchai long-tems?

Digitized by Google

Enfin je t'ai trouvé, toi, mon souverain maître.
Pourquoi ton cœur peut-il reprocher à mon cœur
L'erreur d'un sentiment que tu n'as pas fait naître ?
Mais ces vulgaires feux, cette idéale ardeur
Dont je ne nourris plus qu'un souvenir pénible,
Qu'étaient-ils pour Corinne, hélas !
Près de cette flamme invincible
Qui la précipite en tes bras ?
Ce ne sont point, j'en fais l'expérience,
Nos premiers vœux perdus dans de vagues penchans
Qui signalent l'amour dans toute sa puissance.
C'est sur-tout dans l'été des ans
Qu'aux grandes passions nos ames accessibles
Forment ces nœuds indestructibles
Qui donnent le bonheur, ou plongent au cercueil.
On te dira sans doute, en m'accusant d'orgueil,
Que de l'éclat des arts uniquement jalouse,
Et n'aspirant qu'à leur laurier,
Je ne saurai point me plier
Aux devoirs modestes d'épouse :
Méprise ce discours trompeur ;
Aimable amant, daigne m'en croire,
L'amour dévorant de la gloire,
Premier besoin d'un noble cœur,
Chez l'homme qui s'élève au-dessus du vulgaire,
Ne fut jamais pour nous qu'un besoin secondaire,
Qui, dans de tristes jours, consolant le malheur,
Cède à l'attrait plus doux et d'aimer et de plaire.
Si tu me confiais ton sort ;
Si par les lois de l'hymenée
Je me voyais à toi pour toujours enchaînée,
Sans regret comme sans effort,
Pour vivre à tes côtés laissant ma lyre oisive,
Je quitterais soudain la poétique rive
Où j'illustrai mon nom par de brillans travaux,
Où m'attendaient encor des triomphes nouveaux.
Eh ! que m'importe la couronne
Dont le front de Sapho fut noblement paré !
J'ai soif du vrai bonheur, et l'amour seul le donne.
Osvald, amant idolâtré,
Ah ! reviens d'une erreur qui me remplit d'alarmes.

Digitized by Google

Pardonne à ma célébrité.
L'amante dont l'obscurité
A tes yeux relève les charmes,
Te sera-t-elle, Osvald, plus soumise que moi?
Faut-il haïr les arts pour te garder sa foi?
Va, d'une ame sans énergie
N'attends qu'un faible sentiment.
Elle aimera bien moins pendant toute sa vie
Que je n'aime en un seul moment.

Par Mme DUFRENOY.

ENIGME.

Je vomis avec fracas
Un corps portant le trépas;
J'éclate comme la foudre,
Et je réduis tout en poudre.

Souvent, dans le même jour,
Mon sein reçoit tour-à-tour
Des substances végétales,
Minérales, animales.

Sur le front d'un magistrat
Quelquefois on me verra:
Je change alors de nature,
Bien plutôt que de figure.

Sans moi, le plus humble toit,
Le vaste palais d'un roi,
Les célèbres pyramides,
Ne pourraient être solides.

Pour construire une maison,
Pour préparer un poison,
Pour renverser une ville,
Pour coiffer, je suis utile.

A.... H.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Dans mon entier je fais horreur,
Mais si vous m'arrachez le cœur,
Je suis un objet de monture ;
Mon prix dépend de mon allure.
Quand je ne vais ni trop tôt, ni trop tard,
Je suis vraiment un chef-d'œuvre de l'art.

S.....

CHARADE.

Le sage pense et tend à mon premier ;
L'avare pense et tend à mon dernier ;
Je ne sais trop à quoi pense et tend mon entier.

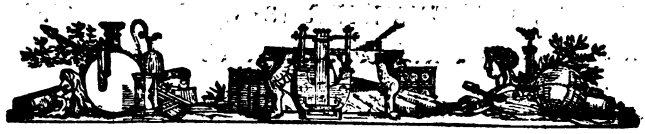
S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Patins.*
Celui du Logogriphe est *Givre*, dans lequel on trouve, *ivre.*
Celui de la Charade est *Pistache.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DISSERTATION CRITIQUE SUR LES TRADUCTIONS, par M. l'avocat GIOVANNI CARMIGNANI, professeur de droit criminel dans l'Université de Pise.

CETTE dissertation justement couronnée dans une Académie que le nom seul de sa protectrice recommanderait à toute l'Europe, si le mérite de la plupart des membres qui la composent avait besoin de recommandation; cet ouvrage, dis-je, offre à l'attention du lecteur un sujet intéressant par lui-même, auquel l'écrivain ajoute un nouvel intérêt par l'élégance, l'érudition, la méthode, la profondeur avec laquelle il a su le traiter. L'intention de l'Académie qui l'a proposé, n'était point d'examiner ni de tracer les lois de ce genre d'écrire, ou, si l'on veut, les conditions requises pour atteindre à toute la perfection dont la traduction est susceptible; c'était encore moins de peser les mérites ou les défauts de tels ou tels traducteurs; l'Académie voulait qu'on essayât de déterminer ce qu'elle appelle le pouvoir de la traduction, *il pover della traduzione*, c'est-à-dire, je crois, jusqu'à quel point l'effet d'une traduction peut s'approcher de l'effet de la composition originale, ou, pour généraliser encore plus la question, avec quelle fidélité les pensées exprimées dans une langue, et l'effet de ces pensées sur l'esprit du lecteur, peuvent être rendus dans une autre. Cette question, assez simple au premier aperçu, semble s'hérisser de difficultés à mesure qu'on la considère de plus près, et tient à toutes les recherches faites et à faire sur l'origine, l'usage, les altérations, les variations des conventions des hommes relativement au commerce et à l'échange des idées par le moyen des signes. Personne ne l'a mieux senti que M. Carmignani, et personne n'était plus en état sinon de résoudre le problème, au

Digitized by Google

moins de l'exposer, et de démontrer qu'il pourrait bien être insoluble.

En effet, si l'on veut bien y prendre garde, tout est traduction dans le monde : les apparences sont les traductions des objets, les idées sont les traductions des apparences, les paroles sont les traductions des idées ; et si à cela il faut encore joindre les traductions de ces paroles en d'autres paroles qui ne correspondent pas toujours exactement au sens des premières, on verra par combien de milieux différens, par combien de verres souvent infidèles, doivent passer une multitude de pensées avant d'arriver jusqu'à nous.

M. Carmignani, sans remonter si haut, commence par examiner tous les systèmes des philosophes sur la correspondance des signes aux choses, et prenant presque partout M. Degérando pour guide, parce qu'il ne pouvait pas mieux choisir, il examine l'essence, la propriété, la nécessité du langage en général, de ce don précieux que l'auteur de la nature a fait à l'homme, et qu'il paraît n'avoir voulu faire qu'à lui ; ressource immense, et peut-être long-tems inconnue, que la raison humaine a trouvé dans les organes humains, et qui, semblable à l'invention de Cérès, lui a servi à défricher son domaine. C'est à ce beau privilège beaucoup plus qu'à certaines particularités de conformation, que l'auteur attribue la supériorité de notre espèce sur tous les êtres mouvans qui parcourent l'univers ; c'est le don de la parole qui fait comme sourdir la même pensée dans plusieurs esprits à la fois ; c'est la parole qui peut fournir un motif commun à beaucoup d'individus, les associer à une même entreprise, et d'une multitude faire un homme prodigieux aux forces duquel rien n'est impossible : mais c'est à ce don là sur-tout que nos semblables doivent la plus douce amélioration de leur destinée, dans l'accroissement des connaissances, dans le développement de l'esprit, dans l'expansion du cœur et dans le raffinement des plus nobles délices. Je ne sais que trop qu'on peut dire de cette faculté si précieuse autant de mal que de bien, mais l'abus accuse les hommes, non les choses, et le mauvais emploi prouve seulement contre l'ouvrier.

Digitized by Google

Revenons à la traduction proprement dite. Si notre espèce n'avait qu'une même langue, comme chaque espèce d'animaux n'a que les mêmes cris, comme chaque espèce d'oiseaux n'a qu'un même ramage, on ne connaîtrait pas même le mot de traduction, et sans doute on s'entendrait beaucoup mieux ; mais combien de raisons, soit physiques, soit morales, soit constantes, soit variables, ont jusqu'à présent changé et changeront sans relâche les différens idiômes qu'on entend résonner sur les différens points de la surface du globe comme autant d'instrumens qui ne seraient point mis à l'unisson ? et de là vient que ce don admirable de la parole, au lieu de s'étendre à tout l'espace et à tous les tems, se trouve comme resserré dans des démarcations de territoire et dans des périodes de durée qui en diminuent prodigieusement les avantages.

De cent lieues en cent lieues, plus ou moins, de cent ans en cent ans, plus ou moins, on parle une nouvelle langue ; il faut des truchemens entre nous et nos voisins, il en faut entre nous et nos pères, et ces truchemens sont les traducteurs. Les traducteurs sont donc nécessaires sans doute, mais jusqu'à quel point sont-ils utiles? jusqu'à quel point peut-on s'y fier ? c'est sur quoi portent les réflexions de M. Carmignani.

Dans tout ce qui tient aux sciences exactes, aux connaissances positives, aux vérités absolues, la traduction mérite une entière confiance, et le premier dictionnaire venu devient alors un traducteur universel qui peut défier les critiques les plus minutieux et les plus difficiles. En effet, pour qu'il restât quelques doutes en pareille matière, il faudrait que sur les nombres, sur les mesures, sur les formes, sur des rapports nécessaires de figures à figures, et de quantités à quantités, il pût y avoir différentes manières de voir et de comprendre ; mais ces choses existent en elles-mêmes indépendantes des mots qui les expriment, et des intelligences qui les conçoivent ; il n'y reste rien de vague, rien d'arbitraire, et la moindre erreur de traduction, en pareil cas, serait une faute aussi manifeste que si l'on pouvait traduire 24 par 23, ou un angle par un côté, etc.

Digitized by Google

Il en serait à-peu-près de même des descriptions et des récits : la traduction ne différera guère de l'original, quand il ne s'agira que d'offrir les dimensions, les formes, les positions respectives de différens objets, et les effets qu'ils peuvent produire les uns sur les autres, sans égard à aucune considération morale, à aucune impression de ces objets sur la sensibilité. Tant qu'on en demeure là, les fautes sont presqu'impossibles, d'autant qu'il n'est pas question, comme on a dit, du talent plus ou moins éminent du traducteur, mais qu'on a supposé d'avance la traduction aussi parfaite qu'elle pouvait l'être.

Viennent ensuite les récits et les descriptions qui offrent au traducteur les mêmes chances, dans les objets et dans les faits absolument matériels ; on ne se méprendra point de l'infanterie à la cavalerie, de la légion à la phalange, de l'épée au bouclier ; on ne dira pas que Darius a gagné la bataille d'Arbelle, ni que Pompée a passé le Rubicon. Tout cela rentre dans la cathégorie des choses positives, qui offrent comme autant de dessins dont les traductions peuvent être autant de calqués. Mais si l'historien entreprend de peindre les qualités morales de tels ou tels peuples, ou de tels personnages, s'il essaye de rendre les impressions qu'ils ont reçus de tels et tels événemens, s'il a voulu chercher dans l'humeur, dans le caractère de ces hommes, les motifs de leurs actions, il verra commencer la difficulté avec l'incertitude, ou pour mieux dire avec la certitude de ne pouvoir pas être exact ; on en jugera par la foule des traducteurs de Tacite, parmi lesquels on pourrait citer plusieurs esprits très-distingués qui, sur divers passages, ont chacun leur avis, et pas conséquent auraient tous à-peu-près autant de raisons de douter s'ils sont vraiment de l'avis de Tacite.

Il y a tant d'arbitraire dans l'expression des choses morales, chaque mot peut répondre à une si grande quantité d'idées différentes, ces couleurs-là ont tant de nuances qu'un traducteur ne peut jamais se répondre à soi-même, d'être vraiment entré dans toute la pensée du premier écrivain. Toutes les expressions, dans cet ordre de choses, correspondent à des degrés presqu'in-

Digitized by Google

assignables et des différences presqu'imperceptibles, qui n'ont pu trouver place dans les premières conventions du langage, et sur lequels on feint de s'entendre, faute de pouvoir s'expliquer. On voit tous les jours que le même mot présente à tel homme une autre idée qu'à un autre; et cela dans la même langue; qu'arrivera-t-il donc entre des peuples étrangers l'un à l'autre, et qui auront établi leurs système primitif sur des bases absolument différentes?

Le mot *honneur*, par exemple, aura sans doute un mot qui lui répondra dans toutes les langues, et l'on doit croire que ces autres mots auront tous un sens approchant de celui que nous prêtons à notre mot *honneur*, en sorte qu'il exprimera par-tout un sentiment de sa propre dignité qui excite l'homme à ne faire que des actions louables; mais chez telle nation ce sentiment tiendra plus près à la loyauté; chez telle autre, à la générosité; chez telle autre, à une fierté bien entendue; car il entre de tout cela dans l'honneur de toutes les nations qui en ont l'idée: c'est partout la même composition, mais les doses ne sont pas les mêmes.

Il n'y a point de sentiment, point d'affection, rien de ce qui appartient en propre à l'ame, qui, dans les mots dont on est convenu pour l'exprimer, ne devienne également embarrassant pour le traducteur; la sensibilité proprement dite a tant de formes, elle a des élémens si fugitifs, elle a des compositions si mystérieuses, des couleurs si changeantes, qu'elle échappe à toutes les observations; aussi n'est-ce point à sa réflexion qu'un écrivain, et sur-tout un poëte, doit s'en rapporter pour la rendre, mais à elle; car c'est encore le meilleur guide; il doit s'y abandonner en aveugle, ne point choisir, ne point examiner les paroles dont il prétend se servir, mais les recevoir de l'inspiration. Ce que la nature lui inspire, comme dit le Dante, qu'il le note et qu'il écrive comme elle aura dicté.

Io mi son un che quando
Natura spira, noto, ed a quel modo
Che detta d'intro, vo significando.

Dans les objets qui sont du ressort de la sensibilité,

Digitized by Google

quand le sentiment se convertit en pensée, il éprouve déjà quelque changement, et quand la pensée est revêtue de paroles, elle a elle-même de la peine à se reconnaître ; il semblerait que le sentiment, proprement dit, perdrait moins à s'exprimer par des accens que par des discours, parce que la nature fournit les uns quand la passion les demande, et qu'il faut chercher les autres dans des conventions qui ont été faites à froid ; en sorte qu'on serait presque tenté de regarder la musique comme le véritable idiôme du sentiment.

C'est par une notion confuse de ces rapports mystérieux que les hommes ont, de tous tems, cherché à joindre aux signes convenus du langage une certaine harmonie qui fût à-la-fois puissante sur les organes et conforme aux intentions de l'esprit ; qui, suivant les circonstances, donnât aux paroles plus de grâce ou d'énergie, et qui pût éclaircir tout ce que l'insuffisance des signes convenus laissait d'obscur et d'indéterminé. C'était alors la nature elle-même qui venait au secours de la convention, comme la convention, dans l'origine, était venue au secours de la nature.

Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amicè.

Cette harmonie elle-même a été soumise dans un genre particulier de composition à des règles convenues, et qu'on a cru puiser dans la nature ; le nombre des syllabes, la prosodie, le rythme, le choix des mots, le choix de telles ou telle voyelles, de telles ou telles consonnes, ont été autant d'articles de conventions avec lesquels une constante habitude nous a tellement familiarisés, qu'elles sont comme inhérentes à notre nature, et que dans la plupart des pays civilisés il n'y a presque plus d'homme absolument insensible au pouvoir de la poésie.

C'est dans la poésie sur-tout (et l'on peut y comprendre l'éloquence) que se rassemblent tous les obstacles les plus faits pour effrayer le traducteur ; c'est là que la traduction rencontre à chaque pas les bornes de son pouvoir. Et, en effet, toutes les difficultés dont

Digitized by Google

nous avons parlé, ne sont encore rien en comparaison de celles qui, dans les traductions poétiques, naissent du génie de chaque langue, génie qui devient comme intransmissible à toute autre langue. Comment imiter l'effet qui doit résulter, dans l'esprit du lecteur, de tout ce qui dépend de l'harmonie, de l'euphonie particulière à chaque idiôme? comment rendre ce qui reçoit ou plus de force ou plus de grâce des conventions poétiques de telle ou telle nation? enfin comment faire revivre ce qui procède en tout ou en partie de l'harmonie, de l'euphonie, du talent de l'écrivain, de son caractère, de son humeur, de son ton, de son goût, de mille et mille petits secrets de facture, mille artifices de style, difficiles à pénétrer, plus difficiles à énoncer, mais impossibles à s'approprier, et qui ne souffrent point le transport.

M. Carmignani expose ces considérations avec beaucoup d'étendue et encore plus de force, et prononce bien décidément qu'un traducteur peut à peine donner quelque idée, mais jamais l'équivalent de la poésie d'une langue dans la poésie d'une autre. Ces difficultés décourageantes pour tout écrivain qui entreprendrait de traduire, et tout lecteur qui ne pourrait se passer de traduction, subsistent même dans les langages qui auraient entr'eux le plus de rapprochement, comme l'allemand et l'anglais, l'espagnol et l'italien; mais elles deviennent comme insurmontables entre une langue vivante, et une langue morte qu'on n'entend que par tradition, et qu'on ne saurait expliquer que par conjecture; alors le traducteur arrêté à chaque ligne ne peut s'assurer de rien, et n'a point de vrai juge de son travail, semblable au voyageur incertain qui ne trouverait personne pour lui enseigner sa route. Telle est à-peu-près l'opinion de M. Carmignani au sujet de l'inégalité nécessaire en fait d'ouvrage de goût, entre toute traduction et tout original; et c'est un homme à qui tant de langues paraissent familières, un homme aussi éclairé, aussi lettré, aussi assuré de bien comprendre ce qu'il lit, et de bien énoncer ce qu'il comprend, qui n'hésite point à prononcer cet arrêt décourageant, et l'arrêt est sanc-

Digitized by Google

tionné par l'applaudissement des juges les plus respectables et les plus éclairés. Il y a plus, c'est que l'arrêt est porté en italien, c'est-à-dire, dans une langue universellement reconnue pour celle qui présente le plus de facilités aux traducteurs. En effet, quelle autre langue pourrait-on citer aussi flexible, aussi variée dans ses tours, aussi accommodée à tous les besoins, j'ai pensé dire à toutes les fantaisies de la pensée? quelle autre langue a plus de moyens que l'italien, par ses augmentatifs et ses diminutifs, de prendre, s'il est permis de parler ainsi, toutes les formes, toutes les mesures des idées, toutes les couleurs, toutes les nuances des sentimens? Langue charmante et sonore que les plus grands écrivains en tout genre semblent avoir fabriquée à plaisir pour leur usage commun, et qu'on peut regarder comme l'interprète le plus fidèle de l'esprit et du cœur. Et si M. Carmignani est effrayé de l'imperfection inévitable des traductions, même dans la langue italienne, que penser de celles qu'on entreprendrait dans d'autres langues, et particuliérement dans la nôtre, dans ce français qui affecte une marche si différente de celle des autres idiômes, qui ne connaît que cette marche-là, et qu'on serait tenté de comparer à un métal indocile qui casserait au lieu de plier? Que répondre à d'aussi fortes objections?.... Nommer M. Delille. BOUFFLERS.

HISTOIRE DE LA MAISON D'AUTRICHE, DEPUIS RODOLPHE DE HAPSBOURG, JUSQU'A LA MORT DE LÉOPOLD II (1218—1792), par M. WILLIAM COXE, archidiacre de Wiltz, recteur de Bremerton; traduite de l'anglais par M. HENRY. — Cinq vol. in-8°. — Paris, chez *H. Nicolle*, rue de Seine, hôtel de Larochefoucauld.

J'AI souvent ouï dire à des hommes très-éclairés, qui, connaissant bien la littérature anglaise, sont aussi éloignés d'une admiration fanatique pour elle que d'un mépris insensé, qu'en général les écrivains anglais *ne savent pas faire un livre*. On entend par là, sans doute, que la plupart de leurs ouvrages manquent de méthode et de

Digitized by Google

mesure, et qu'on y trouve rarement cette heureuse distribution des matières, cette juste proportion de toutes les parties, cette sage économie du sujet, qui le renferme dans les bornes posées par le goût et par la raison. Ces reproches, assez fondés, n'empêchent point de reconnaître aux Anglais une supériorité marquée dans le genre historique; et cependant les qualités qu'on leur refuse conviennent particulièrement à l'histoire, non point dans le système des anciens qui la voulaient éloquente, dramatique, et, pour ainsi dire, animée du génie de l'Epopée; mais dans celui des modernes qui ne demandent à leurs historiens que l'ordre, la clarté, une critique judicieuse, une narration rapide, préférant aux ornemens oratoires les plus variés, à ces harangues admirables de Tite-Live, de Salluste et de Tacite, quelques réflexions philosophiques mêlées à la peinture fidèle des caractères et des mœurs. C'est bien assez pour faire de ce genre de composition l'un des plus difficiles et des plus importans que le génie puisse embrasser : et si la France n'avait pas produit Bossuet (qu'il faut toujours mettre à part comme au-dessus des comparaisons), je ne sais ce qu'elle pourrait opposer aux histoires de Robertson, de D. Hume, de Gibbon, et de quelques autres qui sont, avec un petit nombre de grands poëtes, l'honneur immortel de la littérature britannique.

M. William Coxe ajoutera peu de chose à la gloire de son pays et à la sienne par le nouvel ouvrage qu'il vient de publier. Cet écrivain est connu en France par des *Voyages au nord de l'Europe*, dont les événemens ont déjà fait un vieux livre; et par des *Lettres sur la Suisse*, dont les notes et le talent du traducteur ont fait un livre estimé. Il est malheureux que M. Ramond n'ait pas rendu le même service à l'*Histoire de la Maison d'Autriche*.

Le sujet de cet ouvrage, considéré dans toute son étendue, serait un des plus vastes et des plus féconds que pût embrasser un historien de génie. Le berceau des grandes monarchies est ordinairement environné de ténèbres; l'histoire de leur enfance manque à-la-fois de certitude et d'intérêt. Ici, par un bonheur particulier du sujet,

Digitized by Google

sujet, le premier tableau qui se présente a de l'éclat, de la grandeur et de la vérité. Un homme supérieur à sa fortune, Rodolphe de Hapsbourg, s'élève tout-à-coup sur le trône de l'Empire par sa politique, son courage et ses vertus. Sa puissance était à lui seul, et devait finir avec lui; sa prévoyance et sa sagesse en firent l'apanage de sa famille. Ses descendans régnèrent sur les plus belles parties de l'Europe, donnèrent des lois au Nouveau-Monde, et fixèrent long-tems dans leurs mains le sceptre de Charlemagne. On demande pourquoi la lecture des histoires anciennes est plus attachante que celle des histoires modernes, et l'on croit assez communément que cette différence ne vient que de la supériorité des sujets et de la nature des faits historiques. Mais, pour ne parler ici que de celle qui nous occupe, l'*Histoire de la Maison d'Autriche*, dans l'espace de six cents ans, offre peut-être plus d'événemens singuliers, plus d'époques mémorables, plus de tableaux d'un vif intérêt pour nous, que les annales classiques de tous les peuples anciens. Est-il bien prouvé, par exemple, que les maux prêts à fondre sur la Grèce pendant la guerre Médique, fussent plus redoutables que les dangers dont l'invasion des Ottomans menaçait l'Europe civilisée? Les armées de Xerxès et de Darius étaient-elles plus barbares que celles des Sélim et des Soliman? Les efforts et les triomphes de la liberté sont-ils plus admirables dans les républiques du Péloponnèse que l'affranchissement de la Suisse et des Provinces-Unies? La conquête de l'Asie par Alexandre est-elle plus merveilleuse, a-t-elle eu des résultats plus étonnans, que celle de l'Amérique par les simples lieutenans d'un prince autrichien? Si Tacite, ce peintre implacable de la tyrannie, avait écrit les pages sanglantes du règne de Philippe II, l'humanité vengée verrait-elle avec plus de plaisir le supplice du Tibère romain que celui du Tibère espagnol? Il faut l'avouer; c'est l'excellence des historiens grecs et latins qui nous fait illusion sur les avantages de l'histoire moderne; elle est féconde en caractères comme en événemens. Les grands écrivains lui manquent, mais elle ne manque point aux grands écrivains, et l'ouvrage dont

Digitized by Google

il est ici question suffirait pour le prouver. Une seule des époques qu'il embrasse (la guerre de trente ans), a fait une réputation méritée à Schiller : l'histoire d'un seul monarque autrichien (Charles-Quint) a placé Robertson près des historiens célèbres de l'antiquité : et M. William Coxe, dans un sujet bien plus riche, bien plus favorable aux grands développemens de l'histoire, s'élève à peine au-dessus des annalistes obscurs et des compilateurs suspects qu'il consulte et qu'il cite trop souvent.

Accablé du poids de son entreprise, il s'arrête tout-à-coup au milieu de sa carrière, et rejette la plus riche partie du fardeau dont il s'était chargé. La Maison d'Autriche, dans les premiers siècles qui suivirent son élévation, forma plusieurs branches; des partages impolitiques divisèrent ses possessions; mais l'histoire des ducs de Styrie et des comtes du Tyrol, semblable à toutes les chroniques des tems féodaux, ne méritant l'attention de la postérité ni par le caractère des princes, ni par l'importance des événemens, il suffisait peut-être de la lier par un tableau généalogique à celle des ducs d'Autriche. On s'étonne avec raison que M. Coxe, après avoir suivi dans leur stérile végétation ces rameaux sans gloire, abandonne tout-à-coup la branche aînée de la Maison de Hapsbourg, à l'époque la plus féconde en personnages historiques, en révolutions d'un intérêt général. « A la » mort de Maximilien I^er^, dit-il, la Maison d'Autriche » s'est partagée en branche allemande et en branche es- » pagnole : je m'étais proposé d'écrire l'histoire de l'une » et de l'autre. Après un examen plus approfondi, ce » sujet m'a paru trop vaste, et je l'ai restreint à l'histoire » de la première, qui comprend un espace de tems plus » long, et des événemens d'un intérêt plus puissant. » Il me semble, au contraire, qu'à l'exception de la guerre de trente ans (déjà traitée par un écrivain supérieur à M. Coxe), les annales de l'empire, depuis Ferdinand I^er^ jusqu'en 1700, n'offrent ni des époques aussi brillantes, ni des faits aussi mémorables que les règnes des Charles-Quint, des trois Philippe, et même de Charles II, dont la mort ramenait naturellement l'historien à la branche

Digitized by Google

cadette de la Maison d'Autriche, à travers les flots de sang que fit verser sa querelle avec la Maison de Bourbon pour l'héritage de tant de couronnes. En effet, dans le cours de ces deux siècles, où les descendans du seigneur de Hapsbourg donnèrent des lois à toutes les Espagnes et aux deux Amériques, quel vaste champ ouvert aux études de la politique, aux méditations des philosophes, au génie de l'histoire ! L'orageuse rivalité des monarques français et des princes autrichiens, les journées de Pavie et de Saint-Quentin, la bataille de Lépaute, les guerres civiles fomentées par les intrigues de Philippe II, terminées par l'héroïsme de nôtre Henri IV; la révolte des Pays-Bas, la tyrannie du duc d'Albe, l'élévation des Provinces-Unies; les révolutions rapides du Portugal, l'expulsion des Maures; la même Maison défendant la foi catholique en Allemagne par les armes de Tilly et de Waldstein, en Espagne par les bûchers de l'inquisition, tandis qu'à Rome elle jetait dans une prison le chef de l'église; et dans un hémisphère nouveau, le Mexique et le Pérou, soumis et ravagés, s'épuisant en vain d'or et de sang pour enrichir une métropole avare, appauvrie par ses conquêtes, accablée de sa gloire et de son immense domination! Quels tableaux! Quels récits sous la plume d'un grand écrivain ! A la même époque, l'Italie ressuscitait les arts et les donnait à l'Europe; l'Epopée portait au plus haut degré la gloire renaissante des lettres; les sciences avaient Galilée; l'imprimerie propageait toutes les connaissances humaines; la culture des esprits préparait l'adoucissement des mœurs. La plupart de ces monarques autrichiens que l'histoire passe en revue, leurs ministres, leurs généraux les plus célèbres, furent peints par le Titien, par Wandyck ou par Rubens. Les ouvrages de ces grands artistes rappellent encore le souvenir de ces rois à des successeurs étrangers : leurs triomphes furent chantés par des poëtes dont le nom ne mourra point; et, quoiqu'à l'exception de Charles-Quint, les princes espagnols de la dynastie autrichienne aient faiblement protégé les talens de l'esprit et de l'imagination, quoique les sciences et la philosophie ne doivent aucune

Digitized by Google

reconnaissance à leur mémoire, c'est pourtant de l'Espagne courbée sous leur joug, c'est de l'Italie alors soumise à leurs lois ou à leur influence, que la France et l'Angleterre ont reçu les arts et les lettres, dont elles ont perfectionné quelques parties, et dont les chefs-d'œuvre élèvent, à la gloire d'une nation, des monumens plus durables que ceux de sa puissance et de ses victoires. Ainsi, l'histoire des princes autrichiens qui ont régné sur l'Espagne, est, pendant deux siècles, l'histoire de l'Europe et du monde : il est assez étonnant que M. Coxe ait écrit celle de leur maison, et n'ait presque point parlé d'eux.

La partie de son travail qui me paraît la plus estimable, est celle qui embrasse le siècle dernier. M. Coxe est l'éditeur des *Mémoires de Walpole*, l'un des meilleurs ouvrages de ce genre que possèdent les Anglais, beaucoup moins riches que nous dans cette partie de l'histoire. En les rédigeant, il a eu l'occasion d'examiner toute la correspondance manuscrite des ministres de la cour de Londres auprès de celle de Vienne, et ce dépôt curieux lui a fourni des détails intéressans sur les règnes de Charles VI, de Marie-Thérèse, de Joseph II et de Léopold II. Les autorités sur lesquelles il s'appuie, sont :

1°. Les lettres du général Stanhope, du lord Cobham, du général Cadogan et de sir Lake Schaub, négociateurs du fameux traité de la Barrière.

2°. Les dépêches de Saint-Saphorin, Suisse de nation, qui a été, à Vienne, agent du cabinet britannique depuis 1720 jusqu'en 1728.

3°. Les dépêches du lord Waldegrave pendant son ambassade, et celles de sir Thomas Robinson (lord Grantham) depuis 1728 jusqu'en 1748. Le second de ces ministres fut plénipotentiaire au congrès d'Aix-la-Chapelle.

4°. La correspondance de M. Keith, depuis 1747 jusqu'en 1758. Cette époque est remarquable. « Ce ministre, dit M. Coxe, vit rompre cette alliance de l'Autriche avec l'Angleterre, que la nature des choses, la reconnaissance et la politique avaient cimentée : il vit

Digitized by Google

» se former, avec la France, cette union si vantée, qui, » bien que les commencemens en aient été heureux, a » été l'héritage le plus funeste que jamais souverain ait » transmis à son successeur, et la cause première de » l'abaissement actuel de l'Autriche et de l'ascendant pro- » digieux de la France. » Ce peu de lignes suffirait, au besoin, pour faire connaître la patrie et les préjugés de l'auteur. L'opinion de M. Coxe paraîtra sans doute étrangement neuve à ceux qui ont étudié la *politique des cabinets de l'Europe* dans les Mémoires de Favier, enrichis des notes de M. de Ségur. L'Europe a tellement changé de face, qu'il est au moins inutile d'examiner aujourd'hui si c'est à la France ou à l'Autriche que le traité de 1756 a été funeste : mais il sera toujours difficile à M. Coxe d'expliquer comment l'alliance de la Maison d'Autriche avec la France a causé l'abaissement actuel de la première, puisque cet abaissement est le résultat le plus immédiat des trois guerres sanglantes que l'Autriche a soutenues contre les Français depuis 1792, époque où elle renoua ses anciennes liaisons avec l'Angleterre.

Enfin les dernières autorités diplomatiques, consultées par cet écrivain, sont les dépêches de sir Robert Murray Keith, ambassadeur de S. M. Britannique à Vienne, depuis 1772 jusqu'en 1791 : elles comprennent la fin du règne de Marie-Thérèse, et les règnes de ses deux fils, les empereurs Joseph et Léopold. « Ce sont, dit M. Coxe, » les plus importantes de celles que j'ai consultées ; et » si je n'en avais eu communication, il m'aurait été » impossible de donner complétement la dernière partie » de l'histoire de la Maison d'Autriche. — J'ai aussi » profité de la correspondance de divers secrétaires d'état » avec nos ambassadeurs dans les cours étrangères, » correspondance contenue dans les recueils d'Oxford, » de Walpole, de Townshend, de Hardwicke, de » Keene, de Harrington, etc. ; et de quelques rensei- » gnemens manuscrits d'une date plus récente, que la » délicatesse me défend de spécifier. »

Les lecteurs éclairés n'ont pas besoin d'autre avertissement pour mettre des bornes à leur confiance. La

Digitized by Google

diplomatie anglaise peut sans doute offrir beaucoup de lumières, mais elle est nécessairement infectée d'une incurable partialité. J'avoue qu'elle se fait peu sentir dans les jugemens que M. Coxe porte sur les hommes et sur les événemens : c'est la preuve d'un esprit juste et d'un caractère élevé. Mais il est bien difficile qu'un Anglais écrive une histoire, dont quelques parties intéressent l'honneur ou la politique de son pays, sans montrer des préventions plus ou moins injustes contre les autres nations, et sur-tout contre les Français. L'orgueil insulaire éclate dans toutes leurs productions, depuis l'histoire jusqu'aux romans, depuis la tragédie jusqu'aux chansons : les intérêts d'opinion ou de parti qui les divisent entr'eux, influent très-peu sur la haine qu'ils éprouvent ou sur le mépris qu'ils affectent pour les étrangers, et l'on peut dire qu'à cet égard, *il n'y a point d'opposition*. Cet esprit national (si toutefois c'est-là de l'esprit), vaut pourtant mieux que la honteuse manie de quelques écrivains français du dernier siècle qui ne rougissaient point d'abaisser leur patrie devant la vanité jalouse de ses rivaux. L'excès humiliant de cette folie fut long-tems favorisé par l'indulgence de ceux qui avaient le plus d'intérêt à la réprimer. Des gens de lettres qui pouvaient associer leurs noms à la gloire de leur pays, des courtisans riches par des abus de faveur qui sont très-sévérement punis en Angleterre, des ministres même honorés de la confiance de leur souverain, se livrèrent à ce fanatisme contagieux des usages et des principes anglais. Jusqu'au pied des statues de Louis XIV, et dans les palais encore pleins de sa grandeur, on exalta sans mesure une nation ennemie, qui, depuis un siècle, ne cessait d'outrager la mémoire de ce monarque, peut-être pour se cacher à elle-même l'envie qu'elle portait aux monumens de son règne ; et Paris, comme Versailles, vit sans indignation le mauvais goût des livres et des modes britanniques corrompre insensiblement la pureté de notre littérature et l'élégance de nos mœurs. Les tems sont heureusement changés : on sait aujourd'hui payer aux Anglais un honorable tribut d'estime,

Digitized by Google

admirer une partie de leur jurisprudence et de leurs institutions, et s'enorgueillir d'être français.

La littérature même, dont on déplore souvent la corruption et la décadence, conserve parmi nous des avantages qu'elle paraît avoir perdus chez nos rivaux. Je m'explique : M. William Coxe occupe un rang distingué parmi les auteurs anglais vivans : il ne doit qu'à ses ouvrages sa fortune, sa considération, des places qui ajoutent beaucoup à l'une et à l'autre : ceux qui savent quelle est en Angleterre l'influence de l'opinion publique ne peuvent donc pas douter que M. Coxe ne soit, à l'époque actuelle, un des écrivains dont l'estime générale honore et récompense les talens. Eh bien ! parmi ceux qui jouissent en France d'une renommée à-peu-près pareille, j'ose dire qu'il n'en est pas un seul qui voulût avoir fait l'*Histoire de la Maison d'Autriche*, de M. Coxe, et qui sur un sujet aussi grave, aussi propre à élever le style et la pensée, eût produit un ouvrage si faiblement conçu et si faiblement exécuté. Dans cette riche galerie d'empereurs, de rois, de princes, de généraux illustres, j'ai cherché vainement un portrait qui méritât d'être mis sous les yeux du lecteur : la longue suite de ces événemens mémorables, qui, dans une Europe toute nouvelle, impriment encore des traces si profondes, ne m'a pas offert un seul tableau, digne d'attention par la vigueur du dessin ou par l'éclat des couleurs. J'avoue que le style du traducteur ne pare point l'original. Il est coupé par une foule de phrases incidentes qui le rendent à-la-fois pénible et négligé. Je suis forcé de répéter à la fin de cet article ce que j'ai dit en le commençant : M. Coxe n'aura point à M. Henry les mêmes obligations qu'à M. Ramond ; mais l'inégalité du talent entre les deux traducteurs pouvait être compensée par l'intérêt et l'importance de l'ouvrage, et si l'original avait en effet la force et la dignité qu'il devrait avoir, la copie en aurait du moins conservé les principaux traits.

ESMÉNARD.

Digitized by Google

RAPPORT fait à la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut de France, *sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, par Ch. VILLERS.

(SECOND ET DERNIER EXTRAIT.)

Tous les différens genres de connaissances dont j'ai parlé précédemment, ne font, en quelque sorte, que servir de préliminaires et d'introduction à une science du plus haut intérêt pour l'homme, et cette science, c'est l'histoire proprement dite. On ne s'étonnera donc point qu'elle soit cultivée avec la plus grande activité par des littérateurs qui sont incessamment occupés d'études intimément liées à celle-là ; d'études qui leur fournissent à-la-fois la connaissance des modèles du style propre à cette sorte d'ouvrages, celle des faits parallèles ou analogues chez tant de nations et à tant d'époques diverses, d'où résulte nécessairement une intelligence plus sûre de la marche des passions humaines, et, jusqu'à un certain point, la faculté de prévoir la nature et l'espèce des événemens auxquels elles peuvent donner lieu dans un état de choses déterminé. Aussi M. Ch. Villers, en annonçant cette division de son travail, nous prévient-il que c'est ici sur-tout qu'il est obligé de se tenir en garde contre l'abondance des matériaux qui s'offrent à lui, et que le simple catalogue de tous les écrits historiques qui ont paru en Allemagne dans le cours de deux ou trois ans qui ont précédé son rapport, formerait un volume ; mais il n'a voulu appeler l'attention des savans auxquels il s'adressait, que sur les productions qui portent le caractère d'une érudition peu commune, ou sur celles qui se distinguent par l'originalité ou la nouveauté des vues et des recherches, ce qui, en excluant une quantité assez considérable de livres estimables d'ailleurs, réduit beaucoup, comme il le dit lui-même, le nombre des citations.

Obligé de me restreindre encore plus que ne l'a fait M. Villers, je me bornerai à indiquer ici les ouvrages

Digitized by Google

qui me paraissent le plus susceptibles d'exciter l'intérêt et de piquer la curiosité des lecteurs. Le premier est intitulé : NESTOR, ou *Annales russes dans leur langue originale* (l'esclavon), *comparées, traduites et interprétées par Auguste Louis de* SCHLÆTZER, *professeur d'histoire et de politique à l'Université de Gœttingue, chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, etc.* En 1765, M. de Schlætzer, académicien résidant à Pétersbourg, fut chargé, par un ukase exprès de l'impératrice Catherine II, de rechercher les monumens les plus anciens et les plus authentiques de l'histoire de la Russie, et de mettre en ordre ses anciennes annales : c'est donc le résultat des travaux d'une vie entière, d'une vie laborieuse et illustre, consacrée à l'étude de l'histoire et des sciences politiques, que ce savant a commencé à publier, et qu'il a dédié à l'empereur Alexandre Ier. « Ici, ajoute M. Ch. Villers, se trouve éclaircie non-seulement la vieille chronique du moine *Nestor*, le *Grégoire de Tours* de la » Moscovie, qui nous révèle l'origine et l'accroissement » du plus vaste empire qui existe, mais encore l'histoire » des rapports de ces peuples esclavons avec tous leurs » voisins, avec l'empire de Byzance, avec notre Europe » occidentale. Dans les notes, commentaires, excursions, et autres pièces critiques qui accompagnent sa » traduction de l'annaliste russe, M. de Schlætzer, avec » l'érudition, la vigueur et la finesse d'esprit qui le distinguent, a comparé, rapproché, éclairci les divers » points de contact de l'histoire des anciens Moscovites » avec celle des autres peuples aux mêmes époques ; ce » qui fait de cet ouvrage une des bases les plus solides » de l'histoire générale des nations modernes d'une partie » de l'Europe et de l'Asie. Le premier volume est consacré en entier à une *Introduction à l'ancienne Histoire* » *de Russie*, où l'on trouve les vues les plus lumineuses » et les plus piquantes sur l'essence et la méthode de la » critique historique en général. Le second renferme » l'histoire ancienne de Russie, ou l'*Avant-Rurik* (dans » le sens où Mézerai a dit l'Avant-Clovis et le règne de » ce prince ; le troisième renferme celui d'*Oleg*, et le

Digitized by Google

» quatrième celui d'*Igor*. L'ouvrage entier doit être de » douze volumes. »

Un homme qui, malgré le tort très-réel qu'il a eu de mettre l'Europe entière dans la confidence de ses travers et de ses ridicules, n'est pourtant dépourvu ni de talent ni de connaissances, et qui, au lieu de se rendre trop fameux, aurait pu aspirer à une juste célébrité, M. Kotzebue enfin, a publié à Riga, en 1808, les quatre premiers volumes d'une *Histoire ancienne de la Prusse*, qui l'élève, suivant M. Villers, à un rang distingué parmi les historiens. Remontant aux tems les plus reculés, à ceux qui précédèrent l'époque où le commerce de l'ambre jaune commença à faire soupçonner l'existence de la Prusse aux peuples méridionaux, M. Kotzebue a entrepris de tracer le tableau des révolutions successives qu'a éprouvées ce pays, révolutions qui se lient à l'histoire de tout le nord pendant le moyen âge, aux annales de l'Allemagne, de la Pologne et de la Hanse: jusqu'ici, dit-on, son ouvrage est conçu avec force, avec dignité, et est écrit de ce style noble et correct à-la-fois qui convient à l'histoire.

Mais une circonstance tout-à-fait inattendue, et qui paraît devoir ajouter beaucoup d'intérêt à cette nouvelle production historique, c'est la communication que l'auteur a obtenue à Kœnigsberg des monumens que renferme *l'archive secrète* de l'ordre Teutonique. Il paraît, d'après l'aperçu, qu'il donne lui-même dans sa préface, des pièces contenues dans cette archive, qu'elle lui offrira plus de documens précieux que n'ont pu lui en fournir les recherches multipliées qu'il a faites jusqu'à présent dans les bibliothèques et les archives des villes, des gouvernemens, des monastères et des particuliers de toutes les contrées du nord qu'il a parcourues. « Il est » douteux, dit encore M. Ch. Villers, que jamais his» torien se soit vu possesseur d'une mine aussi riche, et » non encore exploitée. »

Enfin, la période dont nous parcourons ici les productions littéraires a vu se terminer un grand et important ouvrage; c'est l'*Histoire d'Allemagne* de feu M. Schmidt, dont le dernier volume a paru à Ulm en

Digitized by Google

1808. Le corps entier de cet ouvrage est divisé en *histoire ancienne* et *histoire moderne;* la première section composée de cinq volumes, et la seconde de dix-sept. On doit à M. Millbiller, qui a continué et terminé avec succès ce travail intéressant, un *Abrégé de l'Histoire d'Allemagne* (1).

L'influence des mêmes circonstances politiques et des mêmes opinions religieuses qui a porté les savans de ce pays à diriger en grande partie leurs recherches littéraires vers la critique et l'interprétation des livres sacrés qui servent de fondement à la religion chrétienne, comme je l'ai déjà remarqué, leur fait attacher une égale importance à cette branche de l'histoire qui a exclusivement pour objet les révolutions qu'a subies le dogme et qui ont agité l'église, et le nombre des ouvrages qu'on voit paraître en Allemagne, presque chaque année, sur cette matière, est très-considérable. Parmi les écrivains cités dans le rapport fait à l'Institut, comme l'ayant traitée avec le plus de talent et d'étendue, on distingue M. Henke de Helmstedt, auteur d'une *Histoire générale de l'Eglise chrétienne suivant l'ordre des tems*, imprimée à Brunswick; et M. Plank, professeur de théologie à Gœttingue, auteur d'une *Histoire de la constitution sociale de l'Eglise chrétienne.* M. Ch. Villers dit du

(1) Indépendamment de ces grands travaux sur l'Histoire générale de l'Allemagne, il a paru des histoires particulières de quelques parties de ce vaste pays, qui méritent d'être remarquées tant par l'intérêt du sujet, que par le talent et l'exactitude avec laquelle elles sont traitées. Tels sont les ouvrages suivans : *Histoire du Tyrol*, par M. le baron de Hormayr, dont les volumes ont été publiés successivement depuis 1806 à Tubingue, chez Cotta. *La plus ancienne histoire de la Bavière et de ses habitans, tirée des originaux et des sources.* A Nuremberg, 1807, en un volume in-8°, par M. Mannert, l'un des hommes de lettres les plus laborieux et les plus instruits en histoire et en géographie tant ancienne que moderne, et à qui l'on doit un ouvrage du plus grand mérite sur cette dernière science. *Histoire de Trèves*, par M. Wyttenbach, bibliothécaire de cette ville. Quatre volumes in-12, à Trèves. Outre les matériaux connus, l'auteur a fait usage de pièces manuscrites ignorées jusqu'à présent.

Digitized by Google

premier : « Le style de M. Henke est rapide et animé, » sage et noble à-la-fois ; son savoir est profond, ses » vues sont fines et ingénieuses ; enfin son ouvrage peut » être regardé comme classique, et il a essentiellement » contribué à perfectionner l'étude de l'Histoire ecclé- » siastique. » Il dit du second : « Personne sans doute » n'a pénétré plus avant que M. Plank dans le mécanisme » et les ressorts secrets de la société tant religieuse que » civile des chrétiens, et n'a aussi bien dévoilé la poli- » tique et l'esprit de leurs pontifes. L'exposition du plan » de Grégoire VII, par exemple, que M. Plank envisage » sous un point de vue tout nouveau, nous a paru être » un morceau achevé (2). »

Il faudrait encore parler de ce nombre prodigieux de thèses, de programmes, de discours académiques, parmi lesquels il s'en trouve toujours d'extrêmement intéressans, par la manière dont on y traite les questions les plus épineuses ou les plus curieuses de littérature ancienne, d'histoire, d'archéologie, etc. ; il faudrait parler de ces nombreux ouvrages périodiques qui, sous le nom de *Bibliothèques*, *Magasins*, *Annales*, etc. propagent avec une merveilleuse activité les meilleures doctrines, les idées les plus saines sur toutes les parties

(2) Je trouve dans cette partie du rapport de M. Ch. Villers un fait qui paraîtra sans doute assez singulier pour devoir être remarqué, et qui peint en même tems le caractère de candeur et d'indépendance qui distingue les gens de lettres de l'Allemagne. En 1800, M. le comte de Stolberg, également recommandable par ses écrits où brille un talent distingué, joint à une érudition peu commune, et par la noblesse et l'élévation de son caractère, a fait, à l'âge de cinquante ans, abjuration du protestantisme pour embrasser la religion catholique. Il a publié depuis une *Histoire de Jésus-Christ*, et peut-être les recherches et les méditations auxquelles cette entreprise l'engagea l'ont-elles déterminé à faire cet acte solennel. D'un autre côté, en 1805, M. Volfter, savant professeur de l'Université de Heidelberg, qui jouissait d'une excellente réputation, et qui venait d'achever une *Histoire de la réformation*, mourut pendant l'impression de son livre, après avoir abjuré, peu avant sa dernière heure, le catholicisme dans lequel il avait vécu, pour faire profession du protestantisme.

Digitized by Google

des connaissances humaines, de ces collections suivies d'auteurs classiques qui s'impriment dans plusieurs villes, en même tems, etc. etc.

Mais j'en ai dit assez pour faire comprendre avec combien d'ardeur et de succès l'étude des langues anciennes, celle de l'histoire et de l'antiquité, sont cultivées en Allemagne, sur-tout depuis environ soixante ans. Il n'est personne qui ne voie que, sous ce rapport, la France est restée fort en arrière de ses voisins; non pas qu'il ne s'y soit trouvé à toutes les époques, et qu'il ne s'y trouve encore aujourd'hui des hommes supérieurs en chaque genre, et qu'on pourrait opposer avec confiance à ce que les nations voisines ont de savans les plus distingués; mais il y a entre nous et les Allemands cette différence bien remarquable, que toutes les branches des connaissances qui sont chez nous l'attribution exclusive de la troisième classe de l'Institut, sont en Allemagne un objet d'études et d'enseignement dans toutes les Universités, et même dans un grand nombre de gymnases ou écoles du second ordre.

Et qu'on ne s'imagine pas que cette infériorité soit le résultat de l'interruption des études pendant le cours d'une révolution sanglante, à laquelle si peu d'institutions utiles avaient échappé; il s'en fallait beaucoup que l'instruction que l'on recevait dans l'Université de Paris, il y a vingt-cinq ou trente ans, fut aussi complète, aussi forte, qu'elle l'était à la même époque dans les Universités d'Allemagne et de Hollande. La langue grecque y était fort négligée; la critique du texte des auteurs, si propre à former le jugement des jeunes étudians et à les familiariser avec la connaissance des détails de grammaire, y était à peine connue; l'histoire même et la connaissance complète de l'antiquité n'y étaient point l'objet d'un enseignement spécial. On se bornait à l'interprétation des auteurs et à la pratique de l'art d'écrire en latin, soit en prose, soit en vers. Je suis loin cependant de vouloir, par cette observation, rabaisser le mérite des hommes qui composaient alors le premier corps enseignant de la France. Élevé moi-même dans le sein de l'ancienne Université, je sais que la plupart des profes-

Digitized by Google

seurs joignaient à un goût très-pur et à un savoir peu commun, des vertus plus précieuses encore et un zèle aussi actif que désintéressé; mais ils étaient forcés, par la nature même de l'institution, de se renfermer dans un cercle trop borné.

Au reste, si l'influence des révolutions politiques et religieuses avait donné à la culture des lettres anciennes, dans l'Allemagne, un degré d'importance et une direction qu'elle ne pouvait avoir en France; si la division de ce pays en un assez grand nombre d'états indépendans y avait nécessairement formé plusieurs foyers d'instruction, d'où se réfléchissait une lumière plus abondante et plus vive; si l'émulation qui devait naître entre des savans parlant la même langue et voués aux mêmes travaux, dans des contrées très-voisines les unes des autres; si la considération particulière dont ces savans étaient environnés; si, dis-je, tant de causes diverses ont contribué à donner, chez nos voisins, à ce genre de connaissances, une activité et un développement qu'il ne pouvait avoir chez nous, il est évident qu'on ne saurait regarder cette supériorité comme un mérite propre des individus, et qui leur appartienne exclusivement, pas plus qu'on ne pourrait sans injustice imputer à ceux qui se sont trouvés dans des circonstances toutes différentes une infériorité qui tenait au système général des choses et des idées autour d'eux.

Je le déclare donc positivement, afin qu'on ne s'imagine pas que j'aye voulu, en énonçant sur l'ancienne Université de Paris un fait qui me semble d'une vérité incontestable, m'associer à la secte malheureusement trop nombreuse et trop active des détracteurs de la gloire littéraire de la France. Je sais que ce corps illustre renfermait un nombre considérable d'hommes d'un vrai mérite, à qui il n'aurait fallu qu'une très-légère impulsion donnée par l'autorité dont ils dépendaient, pour les mettre à même de rivaliser de célébrité et de succès avec ce que la Hollande et l'Allemagne avaient alors de plus habiles professeurs. Je suis très-convaincu que les hommes distingués formés par cette ancienne école, et que l'Université actuelle compte parmi ses plus fermes appuis, n'at-

Digitized by Google

tendent que le signal qu'ils vont recevoir des chefs illustres que le choix du souverain a mis à leur tête, pour donner à notre instruction publique tout l'éclat et tout le développement dont elle est susceptible.

Mais, dira-t-on peut-être, la France n'est-elle pas infiniment plus riche que l'Allemagne en productions originales d'un mérite éminent? n'est-ce pas à la supériorité incontestable de sa littérature sur toutes celles de l'Europe, qu'elle doit le glorieux avantage de voir sa langue devenue, pour ainsi dire, classique chez toutes les nations civilisées? Que gagnerons-nous donc à donner chez nous plus d'activité à la culture des langues anciennes et de l'érudition, à répandre et à propager davantage ce genre de connaissances?

On peut répondre, ce me semble, à cette objection, que ce n'est pas tant pour les sujets doués par la nature d'un génie heureux ou de talens extraordinaires, qu'un système général d'instruction publique est nécessaire, que pour la masse des individus auxquels il doit s'appliquer. Les premiers, soit par l'impulsion de leur propre nature, soit par l'intérêt particulier qu'ils sauront inspirer, trouveront toujours les moyens de développer ces facultés peu communes qu'ils ont reçues en partage, tandis que la foule des esprits ordinaires languira dans l'ignorance, faute de bonnes méthodes, de moyens d'instruction étendus et multipliés. Les chefs-d'œuvre littéraires qui font la gloire d'une nation, peuvent donc ne pas être une preuve de la supériorité de l'instruction publique chez cette même nation; et comme ce ne sont pas les artistes supérieurs et capables d'ajouter aux produits de leur industrie le dernier degré de fini et de perfection qui contribuent à la richesse d'un état, mais plutôt le nombre des manufactures où l'on est parvenu à donner à la fabrication des objets usuels une supériorité sensible sur ceux des pays avec lesquels on est en concurrence; ainsi, ce sont moins les ouvrages d'un certain nombre de génies du premier ordre qui contribuent à donner à un peuple sur ses voisins, l'avantage d'une instruction plus générale et plus étendue, que le nombre des écoles où les élémens des sciences et des

Digitized by Google

lettres sont enseignés par des professeurs habiles et d'après les meilleures méthodes existantes. Il serait superflu, sans doute, d'insister davantage sur ces vérités. Ce n'est pas à l'époque où nous vivons qu'il peut être nécessaire de démontrer aux hommes sensés et de bonne foi qu'il y a toutes sortes de biens à attendre et aucun inconvénient à redouter d'une plus grande somme de lumières et de connaissances, répandue dans la masse des citoyens d'un grand empire. THUROT.

FABLES NOUVELLES, par M. P. L. GINGUENÉ, membre de l'Institut de France.

Suspicione si quis errabit suâ
Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
Stultè nudabit animi conscientiam.

(Phædr. lib. III. Prol.)

A Paris, chez *Michaud*, frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

L'APOLOGUE a eu parmi nous une destinée assez extraordinaire. Un homme a le premier fait des fables en vers français; aussitôt ses contemporains et même ses concurrens l'ont déclaré *inimitable* (c'est le propre mot dont se sont servi, en parlant de La Fontaine, Furetière dans la préface de ses *Fables morales et nouvelles*, publiées en 1671, et Boursault dans celle de sa comédie d'*Esope à la ville*, jouée en 1690). Les générations suivantes ont maintenu La Fontaine dans la possession de ce glorieux surnom d'*inimitable*; et toutes comptaient des fabulistes par douzaines; et tous ceux-ci étaient les premiers à répéter que La Fontaine était *inimitable*. C'était prendre l'engagement de ne point l'imiter, et, il faut l'avouer, peu de promesses ont été aussi religieusement gardées. Quelle était cependant la position de ces nombreux faiseurs de fables? La manière de La Fontaine était la manière par excellence; mais, comme il paraissait impossible d'en jamais approcher, il était en quelque sorte défendu de la suivre. Il en fallait donc adopter une autre, nécessairement inférieure. Y gagnait-on du moins

Digitized by Google

moins de n'être pas comparé avec ce La Fontaine dont on s'était comme écarté par respect ou par crainte, et de n'avoir plus à soutenir le parallèle qu'avec la foule des autres concurrens? Point du tout; le public, juge capricieux des talens que souvent il semble exciter et décourager à-la-fois; le public vous reprochait d'être éloigné de La Fontaine, comme s'il ne vous eût pas défendu de marcher sur ses traces, et vous punissait ainsi de l'infériorité du genre auquel il vous avait lui-même condamné; ou bien, s'il croyait apercevoir en vous le moindre dessein de vous modeler sur le ton et les manières du *bonhomme*, il vous repoussait avec dédain comme l'indigne copie d'un original que vous deviez respecter jusqu'à ne point oser l'imiter, et vous renvoyait impoliment à l'histoire de l'Ane et du petit Chien. Quel parti fallait-il prendre alors? Peut-être celui de renoncer à faire des fables. Mais les rigueurs du public sont comme celles d'une maîtresse; pour un qu'elles rebutent, il en est cent qu'elles attachent davantage. D'ailleurs, l'apparente facilité du genre a servi longtems à dissimuler les dangers de l'entreprise et l'extrême difficulté du succès. Quel succès ont obtenu ou du moins conservé Lenoble, Le Brun, Ganeau, Delaunay, Dardenne, Pesselier, Fuzelier, Grozelier, Grécourt, Richer, Barbe, Peras, Rivery, Lemonnier, Boisard, Fumars, Nivernois, Dorat, Imbert, La Fermière, et tant d'autres dont les noms m'échappent, et tant d'autres que je ne veux pas nommer? Qui ne les a pas lus, ne les lira pas; mais sur-tout qui les a lus, ne les relira jamais. Plusieurs ne manquaient ni d'esprit ni de talent, et ils ont laissé quelques fables ingénieuses et bien tournées, dont les littérateurs de profession se souviennent encore; mais la plus insipide médiocrité d'exécution règne dans les volumineux recueils du plus grand nombre, et ce vice devait être une cause d'éternel oubli dans un genre où le mérite de l'invention est à peine compté pour quelque chose, puisqu'il est douteux que La Fontaine ait inventé une seule de ses fables et qu'il est constant que Lamotte a inventé toutes les siennes.

Lamotte, comme fabuliste, a fait beaucoup plus de

Digitized by Google

bruit et laissé un bien plus long souvenir que tous les autres ; mais il leur était infiniment supérieur par l'esprit et la philosophie, et l'immense réputation dont il jouissait, condamnait ses plus mauvais ouvrages à produire un grand éclat. Ses fables, déchirées dans vingt libelles et même en plein théâtre, furent vantées pendant quelque tems avec une fureur égale. Quand le scandale de ces louanges et de ces satires fut apaisé, on cessa de lire l'ouvrage qui l'avait causé ; et aujourd'hui, de cent vingt fables, toutes ingénieusement imaginées et non moins ingénieusement écrites, on cite encore quelquefois de tradition, trois ou quatre vers heureux et le double de traits ridicules. S'il était vrai que des fables dussent être d'autant plus mauvaises, qu'elles s'éloigneraient davantage du genre de La Fontaine, celles de Lamotte ne devaient pas faire une meilleure fin. Il est impossible d'avoir moins de rapports que n'en ont entre eux l'auteur des *Deux Pigeons* (1) et celui des *Sacs des Destinées*. Cette différence que la nature avait déjà faite très-grande, Lamotte mit tous ses soins et employa tous ses efforts à l'augmenter encore : effrayé de la prévention du public pour La Fontaine, il eût voulu pouvoir s'éloigner de lui tellement qu'il devînt comme impossible de les rapprocher par la comparaison. Les autres fabulistes se sont donné moins de peine pour succomber plus près que Lamotte du genre de La Fontaine, ils étaient aussi beaucoup plus loin de son talent, et leur chute toute naturelle, n'a point eu l'excuse ou du moins l'éclat de la témérité.

Ils étaient tous tombés à leur tour les uns sur les autres, lorsque Florian est venu prouver pour la première fois qu'on pouvait ne pas perdre tout-à-fait son tems ou son talent, en faisant des fables après La Fontaine. Doué d'un esprit sans force, mais d'une souplesse prouvée par des succès modérés dans plusieurs genres, s'étant composé une manière assez heureusement mêlée

(1) Lamotte, qui a critiqué cette délicieuse fable, en a fait une sous le même titre ; mais ce n'est pas lui que la qualification d'auteur des *Deux Pigeons* désignera jamais.

Digitized by Google

de finesse et de sensibilité, et tournant avec une simplicité étudiée, mais pourtant gracieuse, des pensées douces qui lui étaient fournies, dit-on, par la réflexion plutôt que par son caractère, il a judicieusement choisi dans les fabulistes étrangers des sujets d'une invention souvent ingénieuse, auxquels il a ajouté avec discrétion quelques détails vrais et piquans, et qu'il a ornés d'une poésie facile sans négligence et élégante sans recherche. Son recueil a eu une fortune inespérée dans un siècle déjà rassasié de vers de tout genre, et justement en défiance de tous les recueils de *Fables nouvelles*. Comme le dit M. Ginguené, « malgré la distance immense qui » le sépare de La Fontaine, il est pourtant celui qui » partage le plus généralement l'honneur d'être relu avec » le fabuliste par excellence. » Le charme une fois rompu par lui, on n'a pas dû s'étonner autant de voir de nouveaux concurrens se lancer à sa suite dans la carrière de l'apologue. Je ne dirai point avec quel succès ils l'ont parcourue : je ne veux ni offenser leur gloire, ni insulter à leur disgrace. Je me hâte d'arriver au savant littérateur qui vient de nous donner un petit recueil de cinquante fables, utile emploi de ses loisirs ou agréable distraction de ses travaux. Dans une préface courte et piquante, écrite avec ce ton de modestie que prend toujours l'amour-propre des gens d'esprit, il nous prévient qu'il doit presque tous ses sujets à des fabulistes italiens : c'était bien le moins que la littérature italienne pût lui rendre pour tant de services importans qu'elle a reçus de lui. On sait que M. Ginguené en a fait une étude approfondie, et qu'il se propose d'en répandre parmi nous la connaissance et le goût, au moyen d'un grand ouvrage à la confection duquel son tems, son talent et sa fortune ont également contribué (2). Ces

(2) On peut ajouter que M. Ginguené s'est chargé de la rédaction des articles de littérature italienne dans le *Dictionnaire Universel de Biographie ancienne et moderne*, dont MM. Michaud frères publieront incessamment une première livraison; ouvrage neuf, qui n'a rien de commun avec le *Dictionnaire historique* de MM. Chaudon et Delandine, dont le libraire Prud'homme va faire paraître une réimpression.

Digitized by Google

sujets empruntés à des poëtes italiens sont généralement très-heureux ; toutefois je ne puis goûter beaucoup celui de la fable qui a pour titre *la Fermière et sa Fille*. Un épervier a enlevé leur poulet chéri ; un faucon lui arrache sa proie et le met en fuite : la petite fille se réjouit fort de la disgrace de l'épervier, et sa mère lui dit :

Que vois-tu là qui te console ?
Un brigand prend mon bien au brigand qui s'envole ;
Mais il ne me le rendra pas.

Il me semble que la petite fille a trop peu de jugement et que sa mère a trop facilement, trop complétement raison contre elle. Peut-être l'auteur aurait-il relevé un peu son sujet, s'il en eût tiré cette moralité qui y reste enfermée : que le plaisir de la vengeance est un triste dédommagement des pertes qu'il nous cause.

Le *prologue* est un véritable tour de force ; il est composé de onze quatrains en vers de huit syllabes, et chaque quatrain est terminé par le mot *fables*. Ce retour réglé d'un même mot à si petite distance, est une difficulté dont le poëte s'est tiré avec beaucoup d'adresse et de grâce. Si quelqu'un le blâmait de s'être imposé une contrainte inutile, pour le seul plaisir d'en triompher, il pourrait se justifier par l'exemple même de La Fontaine qui, en tête de sa fable intitulée : *Le vieux Chat et la jeune Souris*, ramène ainsi plusieurs fois le même refrain, à la manière des rondeaux ou des ballades. La dernière fable du recueil, celle qui tient lieu d'*épilogue*, a pour titre : *La Fortune et le Poëte ;* elle rappelle, sans y trop ressembler, *le Solitaire et la Fortune*, la meilleure fable de Grécourt peut-être : dans toutes deux c'est la Fortune qui vient avec son cortége frapper à la porte de l'auteur et lui demander asyle. Grécourt, fidèle à son humeur libertine, répond :

Je n'ai qu'un lit, que je garde au plaisir.

M. Ginguené, qui est d'une école de philosophie plus austère, fait aussi une réponse plus grave et plus digne. Voici sa fable :

Un soir, j'étais presque endormi ;
J'entendis heurter à ma porte.

Digitized by Google

Ouvre, me dit-on, mon ami :
C'est la Fortune et son escorte.
— Moi, votre ami ! non, s'il vous plaît ;
Meilleur gîte je vous souhaite.
Allez loger chez l'Intérêt :
Que feriez-vous chez un poëte ?
— Donne au moins l'hospitalité
A trois de mes sœurs, l'Opulence,
La Grandeur et la Dignité.
— Je ne le puis en conscience,
Je la donne à la Pauvreté.
— Mais la Gloire, la Renommée.....
— Pour elles ma porte est fermée.
— Elles iront chez tes rivaux.
— Soit : ils auront de la fumée,
Et je garderai mon repos.

M. Ginguené ne trouvant pas que nos vers libres offrissent encore assez de variété dans l'entrelacement de leurs rimes et l'inégalité de leurs mesures, s'est fort occupé du soin d'en couper, d'en suspendre, d'en prolonger, en un mot, d'en varier les périodes de manière à produire tous les effets divers d'harmonie et d'imitation. En cela il s'est montré l'heureux disciple de La Fontaine, qui se fit avec succès un art de versifier tout nouveau, souvent contraire au système ordinaire de versification ; mais une fois, une seule fois, à la vérité, j'ai cru remarquer qu'il transgressait avec affectation, et pourtant sans motif sensible pour moi, la règle qui proscrit les enjambemens. Je vais citer le passage ; il s'agit d'une alouette qui raconte ses voyages :

C'étaient des régions et des peuples barbares
Qu'elle avait vus ; des mœurs, des usages bizarres
Qu'elle avait observés ; c'étaient des plantes rares
Qu'elle apportait ; des animaux
De forme, de plumage ou de poil tout nouveaux
Qu'elle leur décrivait ; c'était une tempête, etc.

Ces quatre enjambemens de suite me paraissent détruire toute versification en faisant disparaître la mesure des vers et la consonnance des rimes ; et je ne sens point, je le répète, l'agrément ou l'effet caché sous

Digitized by Google

cette espèce d'artifice. On a vu des fabulistes qui croyaient avoir dérobé le secret de La Fontaine, parce qu'ils employaient, à son imitation, mais sans sujet, de ces petits vers d'une ou de deux syllabes, si heureux quand ils peignent par leur brièveté, si niais quand cette brièveté n'a rien de pittoresque. M. Ginguené n'est pas de ces maladroits copistes, et la véritable manière de La Fontaine se retrouve dans ces jolis vers de la fable *du Rat de ville et du Rat des champs :*

Par une chère variée
Il cherche à ragoûter sa grandeur ennuyée,
Qui, sans y regarder et dédaigneusement,
Sur ces mets du village imprimait seulement
La dent.

Mais voici une peinture plus étendue, plus variée, où le talent du poëte éclate encore davantage. Une citrouille se plaint d'être obligée de végéter sur le fumier et de ne pouvoir s'élever dans l'air :

Tout en faisant sa doléance,
Elle avançait, s'étendait, occupait
Du jardin un espace immense;
Et sans jamais se retrouver, rampait.
Elle rampa si bien que la voilà venue
Au pied d'un arbre antique et de tiles rameaux vert,
Vainqueurs de plus de cent hivers,
Allaient se perdre dans la nue.
De ses bras tortueux, par vingt replis divers,
Elle presse la tige, et monte; parvenue
Aux branches, monte encore; et les nuits et les jours
Toujours monte, en rampant toujours.

Ce qu'il y a peut-être de plus difficile pour un poëte, c'est de se placer soi-même dans ses compositions; c'est de retracer ses occupations, ses goûts, ses sentimens. En pareil cas, il n'y a pas de milieu entre intéresser et choquer; il faut, pour réussir, un ton réservé, modeste et doux, que l'esprit seul ne saisit pas toujours. On va juger si M. Ginguené a manqué de mésure et de grâce dans la chose qui en exige le plus.

Depuis que la Muse naïve
Qui remit sous mes doigts ma lyre fugitive,

Digitized by Google

De moi, tant bien que mal, a fait un tablier,
Je suis plus que jamais, en ma saison tardive
Amateur des jardins, si ce n'est jardinier.
Souvent j'y passe un jour entier;
A quoi? je ne sais trop; mais heureux de n'entendre
De bruits ni faux ni vrais : point de devoirs à rendre,
Point de bavards pour m'ennuyer,
Point d'œil malin pour m'épier,
Et toujours des leçons à prendre;
Leçons de langue des oiseaux,
Et des fleurs et même des arbres.
Je les entends; j'entends les moindres arbrisseaux;
J'entendrais, je crois, jusqu'aux marbres,
Si marbres habitaient sous mes humbles berceaux.

Je m'arrête. J'ai fait assez de citations, j'en suis certain, pour donner à nos lecteurs une haute idée du mérite des fables de M. Ginguené; la lecture entière de son recueil ne leur en fera rien rabattre. Ce qu'on y sent, ce n'est pas tout-à-fait cette philosophie douce, facile et indulgente d'un homme heureux et insouciant, tel qu'était Lafontaine; c'est plutôt la morale ferme, sévère, et même un peu chagrine d'un homme qui n'a rien à se pardonner, mais qui pourrait bien avoir à se plaindre beaucoup des autres. En général, le nouveau fabuliste ne fronde point les défauts attachés à la nature et à la condition ordinaire de l'homme, ni ces légers travers d'opinion ou de conduite qui amusent la société et ne la troublent pas. Il attaque avec véhémence ces passions viles ou furieuses, nées de notre profonde dépravation, qui font des lâches ou des victimes, qui entraînent l'infamie des uns ou la ruine des autres. Malheureusement, les leçons directes ou cachées sous le voile de l'allégorie ne corrigent plus personne; mais l'auteur, en combattant les vices en bons vers, n'en a pas moins offert dans son livre la réunion précieuse de l'honnête homme et de l'homme de talent.

AUGER.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Le Prisonnier en voyage*, comédie en trois actes et en vers.

C'est un fort joli talent que celui de faire des vers agréables; il est aussi fort bon de savoir écrire de ces tirades dans le genre de Lachaussée, que l'on peut garder en portefeuille, afin de les placer au besoin dans une épître, dans un poëme descriptif, ou même dans une comédie; mais, pour faire une véritable comédie, ces deux talens ne suffisent pas, et c'est ce que vient de nous prouver l'auteur du *Prisonnier en voyage*. En général, son dialogue est naturel et sa versification facile. Sa tirade sur les rapports qui existent entre la démarche des gens et leur caractère, a été applaudie et même redemandée; on a fort bien reçu celle où il fait un parallèle entre la poésie et l'éloquence; et, si son hommage à Molière et sa critique des voyageurs ont excité quelques murmures, c'est uniquement parce que ces deux morceaux sont venus trop tard. Mais sa pièce n'en est pas moins tombée; et, sans vouloir contrarier les critiques bénévoles qui trouvent que sa chute a fait trop de bruit, nous ne pouvons dissimuler qu'elle était bien méritée.

Le premier acte entier n'est guère que l'exposition très-embrouillée d'un sujet très-romanesque, et dont voici l'essentiel. La scène est, en Angleterre, dans une terre considérable, dont le propriétaire peut disposer de dix voix dans les élections au parlement. Elle appartenait au jeune Seymours depuis la mort de son père : mais Seymours a voyagé, a dissipé une partie de sa fortune, et, de retour à Londres, il en a perdu le reste au jeu. Des fripons lui ont fait signer un contrat qui les rend maîtres de sa terre, et l'ont ensuite fait mettre en prison, afin d'en prendre possession plus tranquillement. Ce dernier coup est d'autant plus funeste pour Seymours, qu'en perdant sa terre, il doit perdre aussi la main d'Adèle qui lui était promise dès l'enfance, et dont huit années d'absence ne l'empêchent pas d'être encore amoureux. Melford, père d'Adèle, est un ambitieux qui ne donnait sa fille à Seymours qu'à cause des dix voix dont il disposait. Or, ces dix voix sont maintenant à la disposition d'un autre amant d'Adèle, qui se nomme Hervey, et qui s'est décidé à acquérir la terre de

Digitized by Google

Seymours, d'un fripon nommé Walstein, précisément à cause de ce privilége.

Il reste encore cependant deux motifs d'espérance à notre jeune homme. Adèle ne veut point épouser un autre que lui tant qu'il lui restera fidèle. Son fermier Goodman lui doit mille livres sterling d'arrérages, et ne veut les payer qu'à lui. Mais, pour vaincre cette double résistance, les fripons ont imaginé un singulier moyen. Un des leurs, qui a quelque ressemblance avec Seymours, se présentera sous son nom à l'honnête Goodman et à la constante Adèle. On se flatte qu'après huit ans d'absence, on ne le chicanera pas sur les changemens qui auront pu survenir dans ses traits. Le faux Seymours, bien reconnu, renoncera à la main d'Adèle, se fera payer de Goodman; et, par cette seule invention, les escrocs auront leur argent, et le délicat Hervey sa maîtresse.

Tout cela, comme on voit, n'est pas trop vraisemblable; ce qui suit l'est encore moins. Les intrigans se sont amusés à discuter leurs projets à haute voix dans un bocage. Adèle a un cousin nommé Edmond, lequel est sujet à méditer dans le parc des plans de comédie. Il entend celui des ennemis de Seymours, et aussitôt il écrit à Londres; il se rend caution du prisonnier, obtient sa liberté pour deux jours, et lui mande de venir le trouver à sa terre, sans lui dire à qui il est redevable de ce service, ni pourquoi il l'appelle auprès de lui. Vous croyez peut-être l'avoir deviné, et que le véritable Seymours n'arrivera que pour confondre son Sosie, raffermir la constance d'Adèle, et toucher l'argent de Goodman. Vous n'y êtes pas. Seymours vient jouer, non pas son propre rôle, mais celui du fripon qui doit le représenter lui-même. Il sera Seymours aux yeux de Goodman et d'Adèle, il sera Victor aux yeux d'Hervey et de ses agens; il feindra de se prêter à leurs vues, et de rompre avec sa maîtresse. Par cet artifice, il tirera de leurs mains le contrat de vente de son bien, et ce n'est qu'après y être parvenu qu'il se fera reconnaître.

Après avoir entassé tant d'invraisemblances pour nouer fortement une intrigue, il y a encore un moyen de se les faire pardonner; c'est de conduire cette intrigue avec art, de multiplier les incidens, les obstacles, les surprises, d'étouffer la réflexion dans le mouvement. Le sujet en paraissait très-susceptible: on devait s'attendre à voir l'intrigant Walstein contre-carrer les mesures du poète Ed-

Digitized by Google

mond, et le faux Seymours arriver à propos pour embarrasser beaucoup le véritable. Eh bien! ni Walstein, ni son agent ne paraissent. Melford et Hervey sont complétement dupes de Seymours; tout va si rondement, qu'en bonne règle la pièce devrait finir au second acte, et vous ne soupçonneriez jamais de quel moyen l'auteur s'est servi pour la prolonger. On dîne entre le second acte et le troisième. Seymours et Adèle se conduisent à ce repas avec autant d'indiscrétion que l'*Etourdi* de Molière. Hervey se croit trahi par son agent; il lui en fait de vifs reproches. Seymours est encore assez raisonnable pour réparer son imprudence en reprenant le rôle de Victor; mais Adèle est une petite entêtée qui ne veut pas feindre un moment de plus; Seymours est assez faible pour ne pouvoir pas supporter sa petite fâcherie. Il se jette à ses pieds devant Hervey lui-même, et celui-ci, poussé à bout, aime mieux renoncer à tous ses projets que de laisser triompher son agent infidèle; il confesse tout; mais pour effacer la honte de s'être servi de vils intrigans, il remet entre les mains d'Edmond le contrat de la terre qu'ils lui ont vendue, et à laquelle il renonce, ainsi qu'à la main de l'amante de Seymours. Le reste se devine. Edmond n'a pas de peine à prouver que Seymours est bien Seymours, que Victor, guidé à ses soins, a repris le chemin de Londres, et Melford, fidèle *aux dix voix*, donne naturellement sa fille à celui qui vient de les recouvrer.

Le public qui avait témoigné son mécontentement dès le second acte de cette pièce, n'a pas même voulu en entendre le dénouement. Il a été sévère, mais juste. Non-seulement cet ouvrage n'est pas une bonne comédie, mais il n'en annonce pas le talent. L'auteur peut en avoir beaucoup d'autres, et cet ouvrage même ne peut appartenir qu'à un homme d'esprit; mais toutes les intentions comiques qu'il y annonce, il s'empresse de les abandonner. On a déjà pu s'en apercevoir dans cette analyse, et nous en citerons un autre exemple. Seymours, quoique cautionné par Edmond, ne voyage qu'avec un geolier. Lorsqu'il se présente à Hervey sous le nom de son agent Victor, Hervey lui dit que pour rendre son voyage plus vraisemblable, il faudrait qu'il eût un geolier avec lui; Seymours lui dit qu'il y a songé: au moment même, le véritable geolier paraît; le voilà, dit Seymours, et une scène comique s'annonce. Le porte-clés cherchait son prisonnier pour le faire repartir sur-le-champ. Seymours n'y trouve pas son compte;

Digitized by Google

on croit qu'il va naître quelque incident : rien moins que cela. Hervey continue à prendre le geolier pour un fripon qui joue bien son rôle ; il lui donne de l'argent pour aller boire : le geolier y va et ne reparaît plus.

Il n'y a rien de neuf dans les caractères, si ce n'est l'absurde et puéril entêtement d'Adèle que toutes les grâces de Mlle Mars n'ont pu faire passer. Hervey est un composé de fripon et d'honnête homme qui ne pouvait plaire. Seymours ressemble à tous les amoureux ; Goodman à tous les fermiers de l'Opera-Comique, Melford à toutes les caricatures de gens à manie. Le principal personnage est celui d'Edmond, et c'est tout simplement l'honnête homme de la pièce. Ces divers rôles ont été fort bien joués ; mais l'eussent-ils été mieux encore, l'ouvrage ne pouvait être sauvé.

INSTITUT DE FRANCE.

Classe des sciences mathématiques et physiques.

Séance publique du 2 janvier. — L'abondance des matières ne nous a pas permis jusqu'à ce jour de rendre compte de cette séance. Voici quel a été l'ordre des lectures :

1°. Proclamation des prix décernés par la classe pendant l'année 1809, et de la question proposée par elle au concours.

2°. Eloge historique de M. Bonnet, associé étranger de l'Académie des sciences, par M. Cuvier, secrétaire perpétuel.

3°. Coup-d'œil sur l'état présent de l'anatomie et de la physiologie végétales, par M. Mirbel.

4°. Eloge historique de M. Ph. Maraldi, par M. Cassini.

5°. Notice historique sur les opérations faites en Espagne pour prolonger la méridienne de France jusqu'aux îles Baléares et Pityuses, par M. Biot. (Cette notice a été insérée dans le Mercure du 6 janvier.)

6°. Mémoire sur une nouvelle mesure pour la distribution des eaux, adaptée au système métrique français, et sur un appareil nouveau pour déterminer les lois de l'écoulement des fluides, par M. de Prony.

7°. Mémoire sur l'utilité de l'emploi de la double réfraction du cristal de roche au perfectionnement de quelques instrumens de marine, par M. Rochon.

Digitized by Google

8°. Eloge de Bénédict de Saussure, associé étranger de l'Académie des sciences, par M. Cuvier, secrétaire perpétuel.

Prix décernés dans la séance publique du 2 janvier. — *Prix de mathématiques.* — La classe avait proposé, en 1808, pour sujet du prix de Mathématiques qu'elle devait adjuger cette année la question suivante :

Donner, de la double réfraction que subit la lumière en traversant diverses substances cristallisées, une théorie mathématique vérifiée par l'expérience.

La classe a décerné le prix, valeur d'une médaille d'or de 3,000 francs, au Mémoire enregistré sous le n° 3, portant cette épigraphe :

Ita res accendunt lumina rebus. Lucret. L. I.

L'auteur de ce Mémoire est M. Malus, lieutenant-colonel au corps impérial du génie, membre de l'Institut d'Egypte.

La classe, en couronnant ce Mémoire, a cru devoir distinguer honorablement le Mémoire n° 1, ayant pour devise ce vers d'Horace :

Indiciis monstrare recentibus abdita rerum.

Prix de Galvanisme. — La classe a partagé le prix annuel de 3,000 francs, fondé par S. M. l'Empereur et Roi, pour la meilleure expérience qui sera faite dans le cours de chaque année sur le fluide galvanique, entre MM. Gay-Lussac, membre de l'Institut, et Thenard, professeur au collége de France, à cause des nombreuses expériences qu'ils ont faites en commun.

Prix d'Astronomie. — La médaille fondée par M. Lalande, pour être donnée annuellement *à la personne qui, en France ou ailleurs, les seuls membres de l'Institut exceptés*, aura fait l'observation la plus intéressante, ou le Mémoire le plus utile aux progrès de l'astronomie, vient d'être décernée à M. Gauss, correspondant de l'Institut, auteur d'un savant ouvrage sur *la Théorie des Planètes*, et les moyens d'en déterminer les orbites dès la première apparition, d'après trois observations, et sans aucune connaissance préliminaire d'aucun des élémens.

Prix proposé au concours pour l'année 1812. — La classe propose, pour le sujet du prix de mathématiques qu'elle

Digitized by Google

décernera dans la séance publique du mois de janvier 1812, la question suivante :

Donner la théorie mathématique des lois de la propagation de la chaleur, et comparer le résultat de cette théorie à des expériences exactes.

Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 3,000 francs.

Le terme du concours est fixé au 1^er^ octobre 1811.

Le résultat en sera publié le premier lundi de janvier 1812.

Les Mémoires devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée, avec le nom de l'auteur, dans un billet cacheté joint au Mémoire.

SOCIÉTÉS SAVANTES.—*Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, à Châlons.* — Rechercher tout ce qui est bon et utile, publier les résultats de ces recherches, voilà quel est sans doute le but de toutes les sociétés savantes, et l'objet particulier des efforts de l'Académie de Châlons, pour le perfectionnement de l'agriculture. La Société s'est sur-tout attachée à démontrer les avantages que l'on peut retirer de l'emploi des cendres sulfureuses et des plâtres comme engrais, principalement dans les prairies artificielles : on avait craint que ces prairies ne nuisissent à la culture des grains ; mais l'expérience a prouvé que ces deux cultures, loin de se nuire, se secondent mutuellement, puisqu'avec l'augmentation des prairies artificielles, vient celle des bestiaux, et que ceux-ci, en produisant plus d'engrais, augmentent la fécondité des terres. La Société regarde, avec raison, comme la plus douce récompense de ses travaux, d'avoir contribué à éclairer les esprits sur ce double avantage.

Quant aux autres parties de l'économie rurale, elle n'a qu'à se féliciter des résultats que présente le département de la Marne. Les mérinos s'y sont considérablement multipliés. La plupart des membres de la société ont le bonheur d'avoir contribué à cette amélioration, puisqu'ils ont joint aux préceptes qu'ils ont publiés à ce sujet, l'exemple bien plus efficace que les leçons.

Ils ont mis le même zèle à encourager les plantations, et à perfectionner les instrumens d'agriculture.

Parmi les membres dont l'Académie regrette la perte,

Digitized by Google

il est un homme dont le nom est à jamais célèbre, et que toute la France regrette aussi : c'est le grand capitaine que les soldats français nommaient le Roland de l'armée, le maréchal Lasnes. Il est beau de voir un de nos plus glorieux capitaines ne pas être étranger à la gloire paisible des sciences et des arts, et faire partie des sociétés qui les cultivent.

Nota. La question pour le prix a été insérée dans un des précédens numéros.

Académie du Gard, à Nîmes. — Cette Académie a publié une notice de ses travaux qui intéressent toutes les classes de gens de lettres. Fondée, comme on sait, par Louis XIV, associée de l'Académie française où ses membres avaient le droit de prendre place, elle paraît s'attacher constamment à justifier la noblesse de son institution, et l'honorable privilége dont elle a joui long-tems. Elle compte encore aujourd'hui, soit parmi les membres qui résident, soit au nombre de ses associés correspondans, les hommes les plus distingués dans les sciences et les lettres.

Un discours sur les inconvéniens de la concentration des lumières, et sur l'utilité de les répandre, sert d'introduction à ces mémoires. L'auteur de ce discours, M. Alexandre Vincens, président de l'académie, développe avec beaucoup de talent tous les avantages que présentent non-seulement aux arts et aux sciences, mais à la morale publique, les institutions littéraires établies sur divers points de l'Empire. Rien ne prouve mieux cette vérité que le genre des travaux dont l'académie de Nîmes s'est occupée.

Tels sont : un compte moral de l'administration préfectoriale du Gard, par M. d'Alphonse, préfet de ce département ; des mémoires sur l'extinction de la mendicité, et sur les associations de prévoyance, par M. Vincent de Saint-Laurent, et plusieurs autres, sur diverses parties des sciences naturelles et morales, physiques et mathématiques, dont les auteurs sont MM. Eymar, Favart, Granier, etc.

Une société établie dans une ville qui possède encore de si beaux restes de monumens antiques, doit s'occuper avec un intérêt particulier de tous les objets d'antiquité. Aussi rend-elle compte de plusieurs découvertes en ce genre.

On a trouvé un assez grand nombres d'inscriptions, mais leur état de dégradation n'a pas permis qu'on les expliquât toutes; quelques débris d'autels, des parties de sculpture,

Digitized by Google

des vases, des amphores, des armes, etc., ont été décrits et déposés au Muséum de Nîmes; la Société pense qu'on pourrait faire des découvertes précieuses en fouillant les ruines qui se trouvent à la *Cioutat*, près de la ville d'Alais; elle se plaint, au reste, de ce que l'on ne prend aucun soin à Nîmes des monumens de l'antiquité, que l'on découvre assez souvent dans cette partie de la France. On voit employer à de nouvelles constructions des matériaux tirés d'anciennes ruines, qui mériteraient d'être conservés dans les musées.

Parmi les pièces de poésie qui font partie des travaux de l'Académie du Gard, nous avons remarqué des fragmens considérables d'un poëme dithyrambique sur les progrès de l'esprit humain dans le dix-huitième siècle. Ce sujet intéressant est à-peu-près celui que l'Institut national a proposé pour son prix d'éloquence, et sur lequel nos écrivains s'exercent depuis plusieurs années, jusqu'à présent sans succès. M. Trelis n'a point été effrayé des difficultés qu'il présentait sur-tout à la poésie. Il a su vaincre la plupart de ces difficultés en poëte, en orateur et sur-tout en philosophie.

L'académie propose pour sujets des prix qu'elle distribuera dans les années 1810 et 1811 :

Pour l'an 1810, l'éloge de M. Servan, l'un de ses membres ordinaires, avocat-général au parlement de Grenoble.

Pour 1811, 1° un mémoire sur les grandes foires considérées dans leurs divers rapports avec la prospérité publique.

2°. Déterminer d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et par une suite d'expériences nouvelles, les diverses lois auxquelles le phénomène de l'inflexion de la lumière est assujéti.

Chacun des prix sera une médaille d'or du poids de 100 grammes.

Les ouvrages doivent être envoyés, franc de port, à M. Trelis, secrétaire perpétuel, avant le 31 juillet de l'année au concours de laquelle ils sont destinés.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Le parlement anglais est ouvert, et le discours émané du trône appelle l'attention de tous les hommes habitués à réfléchir sur les matières politiques : ils étaient particulièrement inquiets et curieux de savoir cette année, par quelle ressource secrète dans l'art d'exposer les faits, et de dissimuler ses désavantages, le ministère tenterait de fasciner les yeux des honorables membres qui siégent dans les deux chambres, sur les résultats des expéditions entreprises, sur la situation des affaires en Asie, sur celles des négociations en Amérique, sur la foi promise aux alliés et sur les engagemens tenus avec eux, sur la situation du commerce et du crédit, et sur-tout sur la masse d'impôts désormais nécessaires à la lutte difficile dans laquelle l'obstination et l'aveuglement de l'Angleterre l'ont si imprudemment engagée.

Ce discours vient de paraître, c'est le *Moniteur* qui le publie ; il l'a accompagné de notes qui jetant le plus grand jour sur des événemens historiques récents et de la plus haute importance, sont elles-mêmes une sorte de monument historique digne de fixer tous les regards. Les termes en sont précieux, et en les résumant, nous nous attacherons à en conserver les parties essentielles dans leur intégrité. Voici le discours de S. M. Britannique.

Milords et Messieurs,

S. M. nous commande de vous exprimer son profond regret de ce que les efforts de l'empereur d'Autriche contre l'ambition et la violence de la France sont devenus inutiles, et de ce que S. M. I. a été forcée d'abandonner la lutte et de conclure une paix désavantageuse. Quoique la guerre ait été entreprise par ce monarque sans encouragement de la part de S. M., S. M. a fait, pour secourir l'Autriche, tous les efforts qui semblaient compatibles avec le véritable soutien de ses alliés, et le bien et l'intérêt de ses propres domaines.

Une attaque sur les armemens et les établissemens maritimes de la France dans l'Escaut, fournissait à-la-fois une perspective de détruire une force naissante qui tous les jours devenait plus à craindre pour la sûreté de ce pays, et celle de détourner les efforts de la France de l'objet

Digitized by Google



l'objet important de renforcer ses armées sur le Danube, et de réprimer l'esprit de résistance qui se manifestait dans le nord de l'Allemagne. Ces considérations déterminèrent S. M. à employer ses forces dans une expédition sur l'Escaut.

Quoique le but principal de cette expédition n'ait pas été atteint, S. M. espère avec confiance que les avantages qui résultent, pour la sûreté de ses domaines, de la poursuite ultérieure de la guerre, se trouveront dans la démolition des arsenaux et chantiers de Flessingue. Ce but importaat, S. M. doit à la valeur de ses flottes et de ses armées de l'avoir atteint par la réduction de l'île de Walcheren.

S. M. a donné des ordres pour que l'on mit devant vos yeux des pièces et papiers qui, à ce qu'elle espère, donneront des informations satisfaisantes au sujet de cette expédition.

Nous avons ordre de vous informer que S. M. a positivement notifié à S. M. Suédoise le vœu décidé que, dans ses arrangemens avec la France ou toute autre puissance continentale sur la question de la paix ou de guerre, elle ne fût mue que par les considérations résultantes de sa propre situation et de ses intérêts : tandis toutefois que S. M. regrette que la Suède ait trouvé nécessaire d'acheter la paix par des sacrifices considérables, S. M. ne peut pas se plaindre qu'elle l'ait conclue sans sa participation. C'est son désir le plus ardent, qu'il n'arrive aucun événement qui puisse occasionner l'interruption des relations amicales qu'il est dans le désir de S. M. et dans l'intérêt des deux pays de conserver.

Nous avons de plus l'ordre de vous dire que les efforts de S. M. pour protéger le Portugal ont été puissamment secondés par la confiance que le prince-régent a eue en S. M., par la coopération des autorités locales et par les gens de ce pays. L'expulsion des Français du Portugal par les forces de S. M., sous les ordres du lieutenant-général lord-vicomte *Wellington*, et la glorieuse victoire gagnée par lui à *Talaveyra*, ont contribué à arrêter les progrès des armées françaises dans la péninsule durant la dernière campagne.

S. M. nous ordonne de vous informer que le gouvernement espagnol, au nom et sous l'autorité du roi Ferdinand VII, a décidé d'assembler les cortès généraux et extraordinaires de la nation. S. M. espère que cette mesure donnera une ardeur et une énergie nouvelles aux conseils et aux armes de l'Espagne, et dirigera utilement le courage et l'esprit des Espagnols pour le maintien de leur monarchie légitime et pour la délivrance entière de leur pays.

Les considérations les plus importantes de la politique et de la bonne-foi exigent qu'aussi long-tems que cette grande cause pourra être sou-

Digitized by Google

tenue avec quelque apparence de succès, elle le soit suivant la nature et les circonstances de la guerre, pour l'assistance forme et continue du pouvoir et des ressources qu'offrent les états de S. M., et S. M. se repose sur l'aide de son parlement, dans ses efforts empressés pour frustrer les entreprises de la France contre l'indépendance de l'Espagne et du Portugal, et contre le bonheur et la liberté de ces nations loyales et déterminées.

S. M. nous ordonne de vous informer que les communications entre son ministre en Amérique, et le gouvernement des Etats-Unis, ont été soudainement interrompues, et contre son attente. S. M. regrette beaucoup cet événement; elle a toutefois reçu les assurances les plus fortes du ministre résidant à sa cour, que les Etats-Unis désirent maintenir amicalement les relations entre les deux pays. Ce désir s'accorde parfaitement avec les dispositions de S. M.

Messieurs de la Chambre des communes,

S. M. nous a chargés de vous informer qu'elle a ordonné que les dépenses pour l'année courante fussent mises sous vos yeux. S. M. a ordonné qu'elles fussent établies avec toute l'économie que pourra permettre le soutien de ses alliés et la sûreté de ses domaines. S. M. se repose sur votre zèle et sur votre fidélité pour lui accorder tels subsides qui seront nécessaires pour ces objets essentiels. Elle nous ordonne de vous exprimer combien elle regrette profondément les impôts que la durée de la guerre rend inévitables.

Milords et Messieurs,

S. M. nous ordonne de vous exprimer son espoir que vous prendrez en considération l'état du clergé inférieur, et que vous adopterez, sur cette portion intéressante de ses sujets, telles mesures qui vous paraîtront propres.

Nous avons de plus l'ordre de vous annoncer que les comptes du commerce ou des revenus du pays qui seront mis sous vos yeux, seront trouvés très-satisfaisans.

Quoiqu'il ait résulté quelques inconvéniens partiels et momentanés des mesures qui étaient dirigées par la France contre les grandes sources de notre prospérité et de notre force, ces mesures sont loin d'avoir produit un effet permanent et général.

L'animosité invétérée de notre ennemi continue à être dirigée contre ce pays avec la même violence et la même haine. Pour conserver la sécurité des domaines de S. M. et pour faire manquer les desseins qui sont formés contre nous et nos alliés, il faudra les plus grands efforts de vigilance, de courage et de persévérance. Dans les dangers et les difficultés, S. M. espère avec confiance qu'elle trouvera un se-

Digitized by Google

cours très-effectif dans la suite de la bénédiction de la Providence divine, dans la sagesse de son parlement, la valeur de ses armées, le courage et l'énergie de son peuple.

Certes le rédacteur du discours émané du trône d'Angleterre a fourni à celui des notes dont le *Moniteur* l'accompagne, une occasion facile de réunir, comme dans un seul tableau, tous les derniers événemens, de les présenter sous leur véritable jour, de justifier la politique de la France par la force des raisonnemens et l'ascendant de la vérité, comme la justice de sa cause a été soutenue par la force de ses armes et la fidélité de la victoire.

La première idée du discours qui mérite d'être relevée, est celle qui dissimule la part prise par l'Angleterre à la dernière guerre. Mais si l'Autriche eût été victorieuse, si elle fût rentrée en possession de ses anciens domaines, l'Angleterre qui avoue l'avoir faiblement soutenue, se fût vantée de l'avoir relevée; mais l'Autriche a succombé, le cabinet britannique la désavoue; ainsi, nous devons croire que Trieste n'a pas été l'entrepôt des subsides de l'Angleterre, que le cabinet n'a pas excité l'attaque de l'Autriche, qu'il ne pensait pas à l'Autriche en excitant contre la France, la Porte et la Suède, et en soutenant les insurgés espagnols!

Les tentatives sur l'Escaut sont du moins motivées avec plus de franchise dans le discours; on y convient qu'une force naissante devenait tous les jours à Anvers plus à craindre pour la sûreté de l'Angleterre: ce n'était donc pas une diversion que l'on tentait, mais une destruction que l'on avait en vue, et dont on n'a exécuté qu'une misérable partie: assurément, s'il se fût agi d'une diversion, on l'a dit mille fois, les Anglais auraient appuyé la révolte dans le nord de l'Allemagne; c'est aux embouchures de l'Elbe et du Weser, c'est à Stralsund qu'il fallait paraître, or là il n'y avait qu'à combattre, il n'y avait rien à détruire.

Mais pour détruire même, l'opération était mal calculée; attaquer la France, c'est-à-dire le territoire sacré, c'était mettre en mouvement des millions de bras que la guerre extérieure laissait en repos, et que l'Empereur n'avait pas besoin d'appeler; l'ennemi les a levés pour l'Empereur, en son absence, et comme en son nom; l'appel au courage, à la fidélité française a été fait par l'Angleterre elle-même; mais ces généreux efforts, si la guerre eût duré, ne se fussent pas bornés à jeter les Anglais dans la mer. Des bords de l'Escaut, s'il l'eût fallu, cent mille hommes se seraient portés sur le Rhin, sur le Veser, sur le Danube; ils au-

Digitized by Google

raient joint le huitième corps de l'armée, et en envahissant la Bohême, pris les armées autrichiennes à revers. Leur enthousiasme était admirable, il était facile d'en profiter; mais cela a été inutile, la paix les ramène dans leurs foyers, et il faut choisir dans le nombre, non pas seulement des volontaires, mais des prétendans; ceux qui auront l'honneur de faire partie des corps de la garde impériale, qui porteront le beau titre de régimens des gardes nationales. Voilà quelle est la différence de l'esprit de la monarchie française et de l'empire français, des élémens de l'un et de l'autre gouvernement, de leurs moyens respectifs, et du génie qui préside à leurs destinées. Les tems sont changés, l'Europe le sait; seule, l'Angleterre affecte de l'ignorer. Avec quelle impatience ne va-t-elle pas apprendre que son mouvement inconsidéré a donné à l'Empereur, non pas seulement des hommes de plus, mais encore de nouvelles ressources financières! c'était peu pour les fidèles départemens du Nord, de couvrir leurs côtes de troupes, de bataillons, d'artillerie; ils ont voulu, par le rétablissement momentané des centimes de guerre que l'Empereur avait supprimés, fournir aux frais de cette armée levée comme par enchantement: une décision patriotique des conseils-généraux de la plupart des départemens menacés a suffi. Ces généreuses dispositions seront définitivement autorisés dans le budjet de 1810.

Les Anglais ont ici reçu une leçon encore plus importante, c'est qu'en aucun cas, et sur aucun point du territoire, leur présence ne peut faire diversion aux grandes opérations militaires de l'Empereur; des gardes nationales, les compagnies de réserve des préfectures, et les 16,000 hommes de gendarmerie, la plus belle cavalerie de l'Europe, suffiront en tout tems pour les anéantir, sans détacher un soldat de ses drapeaux et un bataillon de l'armée active.

Les Anglais prétendraient-ils mettre en ligne de compte les dégâts de Flessingue, et les balancer avec les dépenses et les pertes de leur expédition? Ils ont détruit pour une somme évaluée à 2,000,000 fr.; leurs constructions, évaluées à leur tour, s'élèvent à 600,000 fr. C'est déjà une compensation. Ils ont abandonné de l'artillerie, des munitions, des bâtimens; sur l'un d'eux seulement 15,000 habits: la balance ainsi s'établit à-peu-près entre les profits et les pertes. Mais ce n'était pas Flessingue qu'il fallait détruire, c'était Anvers, ses chantiers, ses arsenaux, son

Digitized by Google

port ; là est la navigation de l'Escaut. On a reconnu la possibilité de faire remonter ce fleuve par des navires tout armés, notre escadre y est arrivée, et y a mouillé en pleine sûreté. Le bassin sera achevé dans le cours de l'année ; 30 vaisseaux de ligne pourront y être mis à flot et reunis à l'abri des glaces ; désormais nos vaisseaux feront voile d'Anvers. Voilà ce que les Anglais nous ont appris que nous pouvions faire. Les avantages qu'ils ont obtenus, ont été payés trop cher ; que chaque mois ils en obtiennent de semblables, et leur ruine est complète.

Le *Moniteur* s'attache ensuite à une partie essentielle du discours, celle qui doit donner lieu à de graves réflexions, celle relative à la Suède : il était impossible de ne pas remarquer la froideur, l'ingratitude et l'ironie qui ont dicté ce passage : ici la politique anglaise se dévoile elle-même, elle instruit ses alliés imprudens, ses protégés, ses tributaires ; elle leur montre le sort qui les attend, l'abandon qui sera leur partage, l'ingratitude qu'elle leur réserve pour récompense.

« La Suède, en effet, dit le *Moniteur*, dont nous conserverons ici les expressions, a perdu toutes ses armées et la plus importante de ses provinces, la seule qui assurait son indépendance, sans avoir obtenu le moindre secours de l'Angleterre ; elle s'est trouvée accablée par la disparition du général Moore, qui, après avoir laissé, pendant plusieurs mois, son armée entassée sur ses vaisseaux devant Gothenbourg, est retourné honteusement en Angleterre ; elle s'est sacrifiée pour la cause de la Grande-Bretagne, sans que cette puissance ait tiré un seul coup de fusil pour elle. Enfin, lorsque l'Angleterre, avec tous ses vaisseaux, n'ayant pas même su empêcher les Russes de s'emparer des îles d'Aland, l'ennemi menaçant d'entrer dans Stockholm, les Suédois ont été contraints d'acheter la paix, on croit que l'Angleterre déclarera à la face du Monde, par une noble et généreuse politique, qu'elle ne reconnaîtra jamais le démembrement de la Finlande, et que dès ce moment elle donne à la Suède, la Martinique, Cayenne et Malte, et toutes les acquisitions qu'elle aurait pu faire depuis la guerre, pour dédommager la Suède des pertes qu'elle a faites ; mais une politique aussi élevée, est trop contraire aux idées étroites et à l'égoïsme du cabinet anglais. S. M. Britannique est constante dans les principes qui lui ont fait abandonner le roi de Sardaigne et le roi de Naples, et elle est accoutumée à compter sur la ruine de

Digitized by Google

ses alliés, au moment où elle signe le traité d'alliance avec eux. L'Angleterre déclare à la Suède qu'elle trouve bon qu'elle ait traité sans elle et qu'elle ait cédé ses provinces. Ce paragraphe est sans doute une ironie! Qu'est-ce que les Anglais voudraient prouver par-là, sinon qu'ils abandonnent les malheureux? mais les rois de Sardaigne et de Naples n'en sont-ils pas déjà la preuve?

» L'Angleterre fait plus: elle avoue que la Suède a fait la paix à sa connaissance! c'est donc à sa connaissance que la Suède a précipité du trône le monarque qui s'est attiré tous ses malheurs par son attachement pour elle, et par son dévouement à sa cause. En considérant plus attentivement ce passage, on sent son cœur se soulever malgré soi. Qui pourrait s'imaginer que ce fût un roi qui parlât ainsi? Qui entendez-vous par le roi de Suède? est-ce l'ancien ou le nouveau? Mais le nouveau n'a-t-il pas été élevé au trône par les sentimens unanimes des grands et du peuple, par la cour et la ville, pour ainsi dire, en haine de vos principes et de votre alliance? et l'ancien roi, au contraire, n'était-il pas votre ami le plus fidèle, votre allié le plus inébranlable? ne vous a-t-il pas sacrifié sa couronne, sa politique, le sang de ses sujets et l'argent de ses peuples? ne vous a-t-il pas secondé dans votre infâme expédition contre Copenhague, et n'a-t-il pas appuyé toutes vos pirateries dans la Baltique? vos pavillons n'ont-ils pas vogué de concert? et les relations les plus intimes, les plus amicales n'ont-elles pas existé entre sa cour et la vôtre? Et cependant lorsque ce prince est renversé du trône par un acte qui fut nécessaire, mais violent; qui a été utile, mais qui était illégal; qui a pu sauver la Suède, mais qui vous est et vous fera constamment un déshonneur aux yeux de l'Europe entière, vous reconnaissez le nouveau roi qui est monté sur le trône de votre ami, et qui, pour le premier acte de son gouvernement, a conclu la paix avec la France et la Russie, a adhéré au système continental, vous a fermé ses ports et s'est mis en état de guerre contre vous! vous montrez tout au moins beaucoup de complaisance et de bonhomie!

» Malheureux Gustave, si du fond de ton exil tu lis ce discours, quels seront ton étonnement et ta douleur de ne pas y trouver la moindre expression de regret! L'Angleterre, à qui tu as sacrifié ton trône et ta famille, ne daigne pas même t'honorer d'un regret: tu as été abandonné, renié du moment où tu as cessé de régner; ils te désa-

Digitized by Google

veuent, ils se conduisent envers toi comme s'ils ne t'avaient jamais connu, et ils voudraient presque faire croire que tu as été leur ennemi ! Et c'est ceux qui, par leur funeste amitié, t'ont entraîné dans le précipice, qui te traitent ainsi ! L'histoire verra dans ce passage le véritable caractère de la politique anglaise : politique sans entrailles qui n'a d'autre mobile que l'or ; et ne sait-on pas que la soif de ce métal bannit du cœur humain tous les sentimens généreux ? Nous trouvons dans ce paragraphe, nous osons le dire, la preuve que le roi d'Angleterre n'existe plus comme roi. Un roi qui conserverait l'auguste caractère de la royauté, et sur-tout un roi qui occupe le trône ensanglanté de Charles 1^er^, aurait évité de traiter un pareil sujet. Si les circonstances l'empêchaient de blâmer ouvertement la révolution qui avait détrôné un roi son allié, ses devoirs envers lui-même, exigeaient du moins qu'il en détournât les yeux ; et dans le cas où la politique l'aurait porté à ratifier aussi authentiquement cet événement extraordinaire, ses larmes auraient dû faire pardonner les calculs dictés par sa politique ! »

Bientôt, en parlant des affaires d'Espagne, et en réfutant ce qui concerne Talaveyra, et par ses résultats, et par les lettres même du général anglais qui, en se retirant, laissa ses blessés à la générosité française, le Moniteur retrouve encore le cabinet anglais oubliant la dignité royale, et sanctionnant, au gré m obile de ses intérêts passagers, les actes de violence les plus contraires à cette dignité, au repos des peuples, à la sécur.'é des monarchies. L'Angleterre laisse la Suède faire la paix avec la Russie, au prix de ses provinces et de la chute de son roi ; bientôt elle va soutenir le crime d'un fils rebelle contre celui d'un père malheureux, et opposer Ferdinand VII à Charles IV, comme si les droits du fils pouvaient exister tant que le père n'a pas cessé d'être. C'est encore là une prostitution du pouvoir souverain. Ici les considérations générales et relatives aux affaires d'Espagne et aux membres de la ci-devant famille royale, méritent d'être rapportées dans tout leur développement.

« Au moment où le roi d'Angleterre parle ainsi du haut de son trône, de Ferdinand VII, des juntes, des cortès, et des armées de l'insurrection, qu'il leur promet des secours et des victoires, ses troupes abandonnent Badajoz et la rive gauche du Tage, pour se rejeter sur Lisbonne, laissent à découvert la Sierra-Morena et toute

Digitized by Google

l'Andalousie ! Si vous aviez voulu ne pas avoir à » regretter que la » Suède ait trouvé nécessaire d'acheter la paix par des sacrifices consi» dérables » , il fallait débarquer 40 mille hommes en Finlande. Si vous aviez voulu secourir l'Autriche, il fallait débarquer 40 mille hommes à Trieste ou à Hambourg, et si, quand vous avez su que la bataille de Ratisbonne avait été l'arrêt du destin de l'Autriche, vous aviez voulu secourir les Espagnols, il fallait que votre armée de Walcheren se trouvât sur le champ de bataille de Talaveyra ! Lorsque les deux Castilles, la Manche, l'Arragon, la Navarre, la Biscaye, le royaume de Léon, la province de Salamanque, la Catalogne, les trois quarts du royaume de Valence, etc. sont en notre pouvoir, vous voulez réunir les *cortès généraux !* vous parlez d'assemblées politiques à des hommes qui n'ont d'autre mobile et d'autre énergie que le fanatisme et la superstition ! Dites-nous, où pourront se tenir ces cortès, à moins que ce ne soit à bord de vos vaisseaux ? Mais vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites ; la ville de Londres le croit encore moins. Il y a trop d'Anglais en Espagne pour que vous puissiez tromper votre nation sur la véritable situation des choses dans ce pays.

» Lorsque les partisans de l'Angleterre eurent suscité l'émeute d'Aranjuez, lorsque le roi Charles eut été forcé, le pistolet sous la gorge, à se démettre en faveur de son fils, le roi et la reine envoyèrent auprès du général qui commandait l'armée française, se mirent sous sa protection et réclamèrent le secours de leur allié ! Ferdinand entra à Madrid. L'empereur, pour être plus près de ces grands événemens, vint à Bayonne : le roi Charles demanda de venir l'y joindre, et son fils y vint également. L'un et l'autre proposèrent de prendre l'Empereur pour juge et pour arbitre. Tout le monde sait que le roi Charles et Ferdinand sont venus à Bayonne de leur plein gré, et qu'il n'aurait pas été dans la puissance de l'Empereur de les y faire venir autrement. Ferdinand était encore à Vittoria au milieu de ses partisans et de ses troupes, lorsque l'Empereur lui écrivit pour l'inviter à venir. L'Empereur proposa au roi Charles de le rétablir sur son trône ; mais le roi, accablé d'infirmités, l'esprit frappé des dangers qu'il venait de courir, et ayant horreur de la conduite de son fils et des excès auxquels s'était portée une effrénée populace, aima mieux couler dans la retraite des jours paisibles, et céda tous ses droits à l'Empereur Napoléon. Tous ceux qui étaient alors à Bayonne, et qui ont été témoins de l'auguste colère du vieux roi toutes les fois que son fils se présentait devant lui, porteront à la postérité l'impression dont ils ont été frappés ; la sentence arbitrale ne pouvait être douteuse. C'était une chose que tout homme pouvait juger. Un fils qui s'arme contre son père ! c'était la cause de tous les rois ; un fils envi-

Digitized by Google

rouné des partisans de l'Angleterre, et arrachant la couronne à son père, parce qu'il a été un fidèle allié de la France! c'était, en outre, la cause de la France. L'Empereur fit connaître au prince des Asturies qu'il ne régnerait plus sur l'Espagne; que le roi Charles lui avait cédé ses droits, et qu'il voulait user de ces droits. Toutefois, il lui fut proposé de retourner en Espagne, et on lui offrait un sauf-conduit; mais l'Empereur lui déclara qu'il lui ferait la guerre avec toutes les forces de la France pour arracher l'Espagne à l'influence des Anglais! Ferdinand, chez qui les reproches de son père avaient fait naître les remords, qui était effrayé de ce qu'il avait vu en Espagne, et qui avait la conscience que la nature l'avait fait pour régner sur un trône tranquille, et non pour s'y maintenir à travers d'effroyables orages, ne voulut entrer en Espagne qu'avec la promesse, de la part de la France, que les armées françaises se retireraient, ou qu'elles seraient mises à ses ordres. Le devoir de l'Empereur était de faire la guerre pour soutenir tous les droits de sa couronne et ceux qui lui avaient été cédés par Charles IV, et pour détruire les projets de l'Angleterre. Ferdinand aima mieux s'assurer une existence paisible: il adhéra à la démarche de son père et renonça à tous ses droits au trône. Les lettres du prince Ferdinand prouvent toutes ces assertions; et c'est en vain qu'on chercherait de lui une seule lettre qui contînt une assertion contraire. Nous savons de plus que l'Empereur a fait connaître aux ambassadeurs de plusieurs puissances de l'Europe, que, si Ferdinand voulait retourner en Espagne, il en était le maître, et qu'il serait escorté par les troupes françaises jusqu'au point qu'il désignerait; mais que la France lui ferait aussitôt la guerre et ne souffrirait jamais qu'il régnât; mais Ferdinand méprise les brigands qui se servent de son nom pour désoler l'Espagne, et on peut même prouver par des lettres de Sarragosse et de Séville, que les séditieux ont essayé de faire arriver à Ferdinand, et qui ont été interceptées, qu'il n'a jamais eu de correspondance avec l'Espagne, et qu'il n'a ni autorisé, ni approuvé aucun des soi-disant gouvernemens qui s'y trouvent et qui abusent de son nom?

» Le roi Charles a cédé à l'Empereur tous ses droits au trône; les princes espagnols lui ont également cédé les leurs. Le roi Joseph est donc seul roi d'Espagne. Tous les efforts que les Anglais ont faits jusqu'ici pour empêcher que sa domination ne fût reconnue par l'Espagne entière, ont été maladroits et impuissans. Tout ce que nous désirons, c'est que, comme il est dit dans le discours du trône, l'Angleterre veuille continuer une lutte corps à corps contre la France, et qu'elle y engage sérieusement sur le continent ses hommes et son

Digitized by Google

argent; mais nous sommes persuadés que ces prétentions ne sont qu'un piége pour les malheureux Espagnols, et que les Anglais sont décidés à les abandonner. Il leur faut pour combattre des succès faciles et un but prochain. »

Les lettres énoncées dans la note ci-dessus ne sont pas vaguement indiquées; les unes ont paru au Moniteur lors de l'arrivée des princes espagnols à Valencé, les autres sont encore inédites, et toutes vont être officiellement publiées. Cette manière de mettre la diplomatie hors de toute atteinte, en publiant les actes sur lesquels elle a dû se régler, peut être comparée, avec quelqu'avantage sans doute, avec le vague des accusations et le caractère hasardé de toutes les assertions anglaises.

En continuant son examen du discours, le Moniteur arrive à l'affaire des Etats-Unis, et traite avec peu d'étendue d'une circonstance où l'avidité anglaise s'est si bien montrée en opposition avec les engagemens de ses ministres, où les Américains ont prouvé qu'ils ne redoutaient pas la guerre, et l'ont fait redouter aux Anglais. L'honneur anglais se mesure, dans cette affaire, sur l'échelle des produits de leur commerce : c'est tout dire.

On eût pu s'étendre avec avantage sur l'article des impôts anglais, et rapprocher cette partie du discours, de celle que la situation des finances de France a permis de faire entendre à notre tribune législative; mais, encore ici, les faits parlent d'eux-mêmes; le roi parle d'emprunts, d'impôts, de sacrifices nécessaires; ce langage n'a pas besoin d'être commenté.

Et lorsque le roi avoue que les mesures de la France contre le commerce anglais ont produit un effet momentané, il nous est aisé de lui en promettre de plus durables et de plus efficaces. Les affaires d'Espagne ont ouvert une partie des ports de ce royaume, ils vont être fermés; Trieste l'est pour jamais. La Hollande n'a pas servi assez exactement la cause commune; les côtes de France vont s'étendre jusqu'à l'Elbe, et se garnir de soldats et de douaniers fidèles. La guerre continentale avait relâché beaucoup de ressorts; ils vont reprendre leur vigueur première. Le continent désormais est uni et attaché au même système; c'est dans cette année qu'il faut attendre les résultats de ce système sur le commerce anglais.

Des considérations plus importantes terminent cette discussion : elles repoussent le reproche d'animosité invétérée

Digitized by Google

que l'Angleterre accuse sans cesse la France de conserver contr'elle.

« Quelle est donc cette animosité? quelles en sont les preuves? Les deux plus grands monarques du monde (dit le Moniteur) ne se sont-ils pas entendus à Erfurt pour vous offrir la paix? *Dernièrement encore n'avez-vous pas refusé d'entrer en négociation et d'envoyer des agens à Morlaix pour y traiter de l'échange des prisonniers de guerre? La proposition vous en a été faite d'après vos insinuations, et vous l'avez éludée quand elle vous a été présentée officiellement,* parce que vous avez craint qu'elle amenât un rapprochement! L'Empereur de Russie et l'Empereur des Français veulent la paix, parce qu'ils sont grands et puissans par l'étendue et la richesse naturelle de leur territoire. L'Angleterre, au contraire, ne la veut pas, parce qu'elle veut soumettre le commerce de toutes les nations à payer un impôt réglé par le tarif de son parlement; obliger tous les bâtimens, sous quelque pavillon qu'ils puissent être, à venir relâcher à Londres, et s'arroger le droit de mettre un octroi sur la consommation de tout l'Univers! Que le bon génie de l'Angleterre vous ouvre enfin les yeux! Renoncez à ces prétentions que vous ne pouvez soutenir; qui feront souffrir le continent, mais qui finiront par entraîner votre ruine! Remettez votre droit maritime sur le pied où il était il y a six ans. Rapportez ces funestes ordres du conseil, que jamais aucune puissance ne pourra reconnaître, car les Russes, les Français et les Américains reconnaîtraient plutôt votre roi pour roi de Pétersbourg et de Moscou, de Paris, de Venise et de Rome, de Boston et de Baltimore, que de se soumettre aux ordres du conseil, qui ne sont rien moins que la proclamation de la souveraineté universelle. »

L'importance d'une telle discussion, des déclarations aussi précises, des renseignemens aussi précieux, devaient occuper toute entière la place que nous réservons aux matières politiques. La politique de toute l'Europe est dans le discours que nous avons cité, et les observations qui le réfutent; en ce moment, elle ne peut être cherchée ailleurs.

Les événemens, d'ailleurs, n'ont eu sur aucun point une importance remarquable; on annonce seulement que le roi Joseph est sorti de sa capitale et a conduit son armée sur Séville. Les régimens des gardes sont arrivés à Bordeaux, le huitième corps touche à Bayonne; chaque jour de puis-

Digitized by Google

sans renforts franchissent les Pyrénées. En Allemagne, on ne remarque d'autre mouvement que la retraite successive des troupes françaises aux termes des conventions. Dans le Wurtemberg, les propriétés de l'ordre de Malte, confisquées, serviront de dotation à l'ordre royal. En Hollande, Breda, Berg-op-zoom, Bois-le-Duc, en exécution des ordres du roi, ont reçu garnison française.

Le roi de Westphalie a ouvert à Cassel la session de ses états : il a annoncé, sans les préciser, que de nouveaux actes de bienveillance de son auguste frère venaient ajouter à la puissance et à la force de l'état ; il a payé un juste tribut à la fidélité de l'armée et de l'immense majorité des citoyens dans les derniers troubles.

PARIS.

Un sénatus-consulte, en date du 30 janvier, détermine la dotation de la couronne, et règle la conservation des biens qui forment cette dotation inaliénable et imprescriptible ; il règle aussi l'administration de ces biens et les charges de ladite dotation. Le titre II établit le domaine extraordinaire composé des domaines que l'Empereur, exerçant le droit de paix et de guerre, acquiert par des conquêtes ou des traités. Le titre III est relatif au domaine privé de l'Empereur, supportant toutes les charges comme propriété particulière, et dont l'Empereur peut jouir et disposer à ce titre. Le titre IV règle le douaire de l'impératrice, et établit les apanages des princes français, leur transmission, leur concession, les charges qui y sont attachées, leur conservation, leur estimation, etc., etc.

Ce sénatus-consulte a été rendu sous la présidence du prince-archi-chancelier, sur le rapport d'une commission spéciale, après avoir entendu, au nom du gouvernement, M. le conseiller-d'état comte Regnaud de Saint-Jean d'Angely et un rapport du sénateur Desmeuniers.

— Le Corps-Législatif de France a ouvert sa session de 1810. Aucune solennité n'a été jugée nécessaire pour cette ouverture d'une session si voisine de la précédente. M. le comte Treilhard a prononcé, au nom du gouvernement, le discours d'ouverture. S. M. a nommé président, M. le grand chambellan comte de Montesquiou. Vingt-cinq membres

Digitized by Google

du Corps-Législatif ont reçu la décoration de la légion d'honneur.

— Le canal de l'Ourcq et le bassin de la Villette ont été nommés par les Parisiens : *le Long-Champ d'hiver :* l'affluence des piétons et des voitures y est effectivement très-grande. L'Empereur l'a parcouru dans une voiture simple à deux chevaux ; il a été reconnu et salué par les plus vives acclamations. L'Empereur a aussi visité *incognito*, les grands ateliers de divers travaux publics, et il a daigné s'entretenir avec les directeurs de ces travaux, dont il a paru très-satisfait.

— On regarde comme définitivement et récemment arrêtés les plans de l'achèvement du Louvre, de la restauration de Versailles, d'une nouvelle salle d'opéra, de l'arc de triomphe de l'Etoile, de la fontaine de la Bastille, des quais et pont d'Iéna, etc., etc., etc. Rien ne paraît encore statué relativement à l'obélisque du Pont-Neuf.

— L'Institut de France a eu l'honneur d'être présenté à S. M. dimanche dernier : plusieurs de ses membres lui ont fait hommage de leurs travaux, et ont été accueillis avec la distinction la plus flatteuse.

— *Hippomène et Attalante* ont été arrêtés dans leur carrière dès les premiers pas de leur course. On ne sait quand ils la continueront. *Colinette* a été revue avec plaisir. *L'Alcade de Molorédo* n'a point un nouveau dénouement, mais un changement dans la distribution des rôles qui ne lui a point nui. La pièce va bien, elle amuse, et elle attire la foule. *Cendrillon* est en répétition. Talma a reparu au théâtre de la cour ; il a joué jeudi le beau rôle de Sévère. Mardi *Omasis* a été repris avec un très-grand succès. MM. Baillot et Lamarre ont donné un second concert ; même mérite d'exécution, science admirable, art qui ne laisse rien à désirer que des compositions meilleures où ils brilleraient davantage, et brilleraient plus facilement. Le *Barbier de Séville* a eu trois représentations consécutives : on ne parle plus de la retraite de M. Feste comme d'une perte inévitable. On monte *Théodore à Venise*. *Don Juan* paraît ajourné. La rentrée de M^me^ Branchu va faire reprendre les brillantes représentations de *Fernand Cortez*.

Digitized by Google

ANNONCES.

Annales des Sciences et des Arts, année 1808. — Deuxième partie, *Sciences médicales*. — Un volume in-8° de 540 pages. — Prix, 7 fr., et 9 fr. 25 cent. franc de port. — Les deux parties ensemble, formant deux volumes de 1300 pages. — Prix, 14 fr. et 18 fr. 50 cent. francs de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Cette *Seconde partie* complète les Annales de 1808. Elle comprend les travaux qui concernent les Sciences médicales, tant pour ce qui a rapport à la médecine humaine qu'à celle des animaux et à l'art vétérinaire. Ce volume renferme, comme le premier dont il est une suite nécessaire et indispensable :

1°. Les analyses des mémoires, observations, notes, etc. relatifs aux sciences médicales qui se trouvent disséminées, tant dans les recueils des Académies et Sociétés savantes, que dans les divers ouvrages périodiques ;

2°. L'indication des prix décernés et proposés par les Académies et Sociétés savantes ;

3°. La Nécrologie, ou la liste des médecins, etc. les plus connus, morts pendant l'année ;

4°. La Bibliographie, ou le Catalogue méthodique des livres de médecine, chirurgie, pharmacie, art vétérinaire, etc., publiés dans l'année.

Pour satisfaire en tous points la curiosité et l'intérêt des personnes éclairées qui exercent l'art de guérir, nous avons cru devoir ajouter à ce dernier article le tableau des thèses soutenues pendant l'année 1808, dans les différentes écoles de médecine de la France.

L'Année 1809 est sous presse, et paraîtra incessamment.

La Lyre d'Anacréon, pour 1810, choix de Romances, Vaudevilles, Rondes de table, et Ariettes des pièces de théâtre les plus nouvelles, etc., avec la musique de 62 airs gravés. Un vol. in-18, beau papier, imprimé avec soin par Lebègue, et orné d'une vignette et d'un frontispice gravé au pointillé par Lambert. Prix, 2 fr., et 2 fr. 60 cent., franc de port. A Paris, chez Favre, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, côté du Jardin, n° 263, en entrant par la rue de Richelieu, aux Filles de Mémoire.

Voyage en Italie de l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage d'Anacharsis*, fait par ordre du roi, en 1755 et 1756, imprimé, avec

Digitized by Google

l'agrément de sa famille, sur les lettres originales de cet Académicien, écrites au comte de Caylus; dédié à Mme de Choiseul; par A. Sérieys, censeur des Etudes au Lycée impérial de Douai. *Troisième édition*. Deux vol. in-18, fig. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Fables nouvelles, par M. P. L. Ginguené, membre de l'Institut de France. Un vol. grand in-18. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port. Chez Michaud, frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Belzunce, ou la Peste de Marseille, poëme suivi d'autres poésies, par Ch. Millevoie. *Troisième édition*, corrigée et augmentée. Un vol. grand in-18. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port. Chez les mêmes.

L'Incrédulité, poëme par M. Sonnat. Un vol. grand in-18, fig. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port. Chez les mêmes.

IIIe et IVe cahiers de la troisième souscription, ou XXVIIe et XXVIIIe cahiers de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ces cahiers contiennent la Carte géographique des Voyages des frères Zéni, gravée en 1380, copiée fidélement sur l'original, et une gravure représentant les anciens tombeaux de la Scandinavie, avec les articles suivans : Essais historiques et géographiques sur l'Archipel des îles Marianes, traduit de l'allemand; — Description des îles des Larrons; — Notice sur Mozambique, par M. Epidariste Colin; — Mémoire sur le pays de Souakem et de Massuah, par M. de Seetzen; particularités sur son voyage à Jérusalem; — Notice sur les anciens tombeaux de la Scandinavie, par le Rédacteur; — Notice sur la promenade des eaux douces à Constantinople, par M. Castellan; — Voyage dans la vallée de Glenco en Ecosse, extrait d'un ouvrage anglais inédit; — Tableau historique des découvertes géographiques des Scandinaves, et spécialement de celles de l'Amérique avant C. Colomb, par le Rédacteur; — sur les bancs de corail et sur le sort de M. de La Pérouse, par M. Flinders, commandeur dans la marine anglaise, prisonnier de guerre à l'Ile-de-France; et les articles des Bulletins. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, souvent coloriée. La première et la deuxième souscriptions (formant 8 volumes in-8° avec 24 cartes et gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour

Digitized by Google

les 1re, 2e et 3e souscriptions, payent la 1re et la 2e 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la troisième souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. En papier vélin le prix est double. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Avis aux personnes qui cultivent la Musique.

SOUSCRIPTION.

Théorie musicale contenant la démonstration méthodique de la musique, à partir des premiers élémens de cet art jusques et compris la science de l'harmonie, par A. F. Emy de l'Ylette. Formant 200 planches gravées par Richomme et imprimées sur papier première qualité nom-de-Jésus. Prix, en payant d'avance, 12 fr., et 15 fr. franc de port, dont on donnera un reçu aux personnes qui le demanderont. En ne payant qu'à la réception totale de l'ouvrage, 14 fr. et 17 fr. franc de port. Pour ceux qui n'auront point souscrit, 24 fr. Tout souscripteur, pour 6 exemplaires, en recevra un de plus. On souscrit par écrit, et l'on adresse l'argent franc de port, à Paris, chez l'Auteur, rue d'Enfer, n° 13, vis-à-vis le Luxembourg; Jean, marchand d'estampes, rue Saint-Jean-de-Beauvais, n° 10; Aug. Leduc, marchand de musique, rue de Richelieu, n° 78; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On ne reconnaîtra que les souscriptions qui seront faites aux adresses ci-dessus.

Division de l'Ouvrage. — Quatre sections le composent. Les deux premières contiennent l'explication précise et exacte de tous les principes élémentaires de musique. La troisième traite en général de l'exécution de la musique; ce qui comprend différentes parties, telles que les phrases, l'expression, les notes de goût, l'étendue des voix et des instrumens, etc., etc. L'harmonie fait la matière de la quatrième section. Cette partie savante de la musique est dégagée, dans cette démonstration, de tout système capable d'en obscurcir les élémens.

Nota. Les deux premières sections sont gravées, elles forment 74 planches. Toutes les personnes qui souscriront les recevront immédiatement après leur demande; et les deux autres, que l'on grave en ce moment, leur seront envoyées successivement avec la liste des souscripteurs.

Tableau littéraire de la France au XVIIIe siècle, par Vialart-Saint-Morys, propriétaire dans le département de l'Oise. Prix, 2 fr. Chez Debure, libraire, rue Serpente; P. Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lody, n° 6; et Petit, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Digitized by Google



MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXLVII. — *Samedi* 10 *Février* 1810.

POÉSIE.

ÉPITRE

SUR LES INCONVÉNIENS DU SÉJOUR DE LA CAMPAGNE,

Adressée à une femme de trente ans qui veut renoncer à la ville.

C'en est donc fait, Sophie, à nos vœux indocile,
Tu veux quitter ensemble et le monde et la ville :
Quelques discours malins, par l'envie excités,
Des dégoûts passagers, peut-être mérités,
T'inspirent, à trente ans, le dessein téméraire
D'habiter la campagne, à tes goûts étrangère :
De ta maison des champs qui près de la cité,
S'embellit des plaisirs de la société,
La retraite pour toi n'est pas même assez sûre ;
Tu cherches loin du monde une existence obscure,
Et d'un facile époux subjuguant la raison,
Tu prétends l'entraîner dans ce triste abandon.
Quel démon, ennemi du bonheur de ta vie,
Se plut à te donner cette bizarre envie ?
Des torts de quelques-uns accusant l'univers,
Veux-tu du misanthrope imiter les travers ?
Aurais-tu par hasard adopté l'imposture

Digitized by Google

De l'églogue qui trompe au nom de la nature?
Espères-tu trouver dans de rians guérets
Ce printems éternel qui n'exista jamais?
Gessner t'inspire-t-il son champêtre délire?
Vas-tu nouvelle Amynte... « Oui, puisqu'il faut le dire,
» De mon cœur que fatigue un monde ingrat et vain,
» Cette innocente vie a trouvé le chemin;
» Sans les connaître encor, j'en comprends tous les charmes;
» Lasse de faux plaisirs, d'éternelles alarmes,
» J'abandonne des lieux où la haine et l'orgueil
» Semblent sous chaque pas faire naître un écueil.
» Je pourrais, je le sais, dans un riche ermitage,
» Voisine de la ville autant que du village,
» M'entourant à mon gré de prétendus amis,
» Me croire à la campagne aux portes de Paris;
» Mais je sens dans mon ame un plus noble courage,
» Je veux dans les hameaux passer mes jours en sage.
» Là, vraiment à l'abri des jaloux, des méchans,
» Je vivrai pour chérir mon époux, mes enfans;
» Là, les tristes devoirs, les vains attraits du monde,
» L'ambition, l'envie en tourmens si féconde,
» Ne viendront point troubler nos jours délicieux:
» Nos cœurs seront contens et nos fronts radieux.
» Nous irons dans nos champs surprendre, dès l'aurore,
» Le germe que la nuit aura dû faire éclore;
» Quand le soleil des cieux embellira l'azur,
» Nous reviendrons chez nous prendre un laitage pur;
» Près de nos serviteurs, dont les chansons rustiques
» Rappelleront la vie et les vertus antiques,
» Nous encouragerons leurs pénibles travaux,
» Nous nous plairons par fois à compter nos troupeaux,
» Et poursuivant ainsi notre paisible course,
» Sans efforts, du bonheur alimentant la source,
» Utiles, respectés, et de troubles exempts,
» Nous parviendrons en paix à l'hiver de nos ans. »

Sans doute cette vie, heureuse en apparence,
Sophie, offre au bonheur un champ qu'on croit immense;
Sans doute, on peut décrire un hymen bien uni,
Y joindre du village un portrait embelli,
Et d'un touchant mensonge ornant chaque pensée,
Tromper innocemment sa ferveur peu sensée;

Digitized by Google

Sans doute, si le sort t'eût fait naître aux hameaux,
Tu pourrais, chérissant ton aveugle repos,
Près des simples témoins de ta première enfance
Passer en paix, des jours filés par l'ignorance.
Mais crois-tu qu'élevée au centre des clartés,
Formée aux goûts, aux mœurs, aux devoirs des cités,
A leurs délassemens, à leurs fatigues même,
Dont on se plaint toujours et que pourtant on aime,
A cette activité des esprits et des sens,
Qui semble prolonger, multiplier le tems;
Crois-tu que désormais il soit en ta puissance,
Fût-ce pour ton bonheur, de changer d'existence?
Crois-tu que ton époux, qui par l'instruction,
Agrandit sa pensée, éclaire sa raison,
Puisse dans un village, obscurément tranquille,
Ou perdre, ou conserver la mémoire inutile
Des glorieux plaisirs qui charmaient ses destins,
Sans se croire effacé du nombre des humains?
Ne t'aperçois-tu pas que les prés, les bocages,
Dans les poëtes seuls font les heureux ménages;
Qu'on ne porte qu'en soi la source du bonheur;
Qu'il n'est point dans les champs, s'il n'est point dans le cœur?
Ne sens-tu pas que l'ame, aussi bien que la vue,
Par des objets divers a besoin d'être émue;
Que le calme l'éteint; que le séjour des champs,
Même dans sa splendeur, offre encor des instans
Où des distractions le charme est nécessaire,
Où l'uniformité touche sans satisfaire,
Où, loin d'un monde aimable, on trouve innocemment
Que ces jours tous pareils passent trop lentement;
Où l'on voudrait au moins, en ouvrant la paupière,
Ne pas savoir si bien tout ce que l'on va faire;
Où la campagne vide offre à l'œil étonné
Dans un espace immense un cercle trop borné?
Et que serait-ce encor si, de la fade idyle
Bravant pour t'éclairer et le goût et le style,
Je te peignais les champs, leurs charmes prétendus,
Tels que tu les verrais, tels que je les ai vus!
Si du bon villageois, du fermier respectable,
Après t'avoir montré la famille estimable,
A leurs simples vertus sans voile j'opposais

Digitized by Google

Ce que près d'eux aussi partout tu trouverais :
La ruse, l'âpreté, filles de l'indigence ;
Des êtres en naissant voués à l'ignorance,
Dont les mœurs, le la gage, et jusqu'à la gaité,
Blesseront ton esprit par leur rustieité ?
Celui-là satisfait et se plaignant sans cesse ;
Celui-ci t'effrayant dans sa grossière ivresse ;
Mille autres, vagabonds par le besoin instruits
A dérober tes grains, tes arbres, ou tes fruits ?
Tous (mais aussi pourquoi montrer à leur misère
L'inutile tableau de ton destin prospère),
Tous, dans le fond du cœur croyant de bonne foi,
Que le sort leur ravit ce qu'il a fait pour toi ?
Te parlerai-je aussi de la chaumière obscure
Qui semble dégrader et l'homme et la nature ;
De ces bois où, malgré le jour le plus serein,
Il faut craindre le soir l'air humide et mal sain ;
De ces champs, zône ardente, où lorsque la lumière
En rayons dévorans tombe à plomb sur la terre,
Surchargés de fardeaux, de rares habitans
Marchent le dos courbé, les pieds nus et sanglans ?
Triste état que pour eux le tems change en usage,
Mais qui déchire une ame étrangère au village.
Te décrirai-je enfin ces éternels hivers,
Où la neige à tes yeux voilera l'univers ;
Où des chemins gâtés t'opposent leur barrière,
Chez toi te forceront à rester prisonnière ;
Où la peur des voleurs, même des revenans,
Troublera dès le soir, tes valets, tes enfans ;
Où les cris du hibou, la grêle, la tempête,
La nuit d'un songe affreux viendront remplir ta tête ?
Heureuse, heureuse encor si pour sauver tes jours,
Tu n'as pas tout-à-coup besoin d'un prompt secours ;
Avant qu'un homme instruit, arrivé de la ville,
Apporte à tes douleurs quelque remède utile,
Fût-ce en dépit du sort, tu mourrais mille fois,
Dans les ignares mains d'un *Frater* aux abois.

Dans ces momens d'ennui, de crise, de ravage,
Que devient cependant le charme du ménage ?
Que devient ton époux, près de toi renfermé,
Par son oisiveté sourdement consumé ?

Digitized by Google

Que deviennent vos fils, dont les mœurs, les manières,
Malgré vous des hameaux suivent les lois grossières?
Que deviens-tu toi-même à l'aspect fatigant
De mille êtres obscurs dont pas un ne t'entend,
Dont pas un ne comprend tes goûts ni ta pensée,
Et qui dans ton ennui vont te croire insensée?
Que vas-tu devenir en songeant à ces jours
Où, la société te prêtant son secours,
Tu savourais en paix ses délices sacrées,
Tu voyais à regret fuir les longues soirées,
Et, sans nuire aux devoirs, égayant tes loisirs,
En changeant de saison tu changeais de plaisirs.....

« Arrêtez, me dis-tu, votre esprit s'exagère
» De la privation l'effet imaginaire.
» Quelques momens d'ennui, de prétendus chagrins,
» Ne peuvent balancer les maux dont je me plains.
» Sans doute, si l'on porte au fond de la retraite
» L'inquiet souvenir des cités qu'on regrette,
» On ne peut y trouver qu'un éternel malheur;
» Mais il est des penchans plus sacrés pour le cœur.
» Si pour l'homme qu'agite un fol amour du monde,
» La campagne d'abord en vain semble abonder,
» N'est-il pas malgré lui par le temps ramené
» Vers ce simple bonheur qu'il avait dédaigné?
» Eh! n'avons-nous pas vu dans le sein des villages
» D'orgueilleux citadins, des grands hommes, des sages,
» Qui tous de la nature admirateurs ardens.....»
— La nature!... Et crois-tu qu'elle ne soit qu'aux champs?
Est-ce pour contempler les bois et la prairie
Qu'elle nous a donné les flammes du génie,
Ce désir inquiet de voir la vérité;
Ce désir qui s'accroît par la société,
Mais qui dans chaque esprit va porter sa lumière,
Et que le villageois éprouve à sa manière?
N'est-ce point pour parer à nos besoins nombreux
Qu'elle nous rend actifs, adroits, industrieux?
Qu'ils vivent aux hameaux, dans les bois, dans les villes,
Les hommes à sa voix ne sont-ils pas dociles?
Si le fermier lui doit le goût de ses travaux,
N'inspire-t-elle pas le savant, le héros?
Son trône n'est-il donc qu'un trône de verdure,

Digitized by Google

Et peut-on n'être pas l'homme de la nature ?
Oui, sans doute, on a vu plus d'un sage fameux
En fuyant les cités se croire plus heureux :
Les uns, trop irrités de quelque vain outrage,
Prenaient l'orgueil blessé pour l'amour du village ;
A force de savoir, les autres s'égarant,
Croyaient nous agrandir en nous abrutissant ;
Mais tous en dépit d'eux vivaient par la pensée
Avec ceux que fuyait leur prudence insensée ;
Leurs écrits, leurs discours, leurs besoins le prouvaient.
Que dis-je ! tôt ou tard au monde ils retournaient ;
Dans cet homme des champs, pour eux si respectable,
Ils pouvaient voir un frère et non pas un semblable,
Et de l'obscurité qu'ils prétendaient chérir,
L'instinct, plus sage qu'eux, les forçait à sortir.

Fuis, Sophie, un bonheur qui n'est plus un partage ;
Laisse le villageois être heureux au village.
Le sort qui nous fait naître en des lieux différens,
Semble sur nos devoirs mesurer nos penchans.
Chacun sans le savoir tient une place utile :
L'habitant des hameaux ne peut aimer la ville ;
Et nous n'aimons les sites que pour les embellir
Du charme des cités que nous croyons haïr.

Ce n'est pas qu'on me voie, injuste en ma censure,
Nier l'attrait des bois, l'éclat de la verdure,
Ce transport qui saisit à l'aspect enchanté
Des coteaux, des vallons enrichis par l'été,
Ce bonheur qu'un cœur tendre, un ami de l'étude,
Trouvent dans le repos, ou dans la solitude.
Goûte aussi, je le veux, ces plaisirs que les champs
Offrent aux citadins plus qu'à leurs habitans.
Vas y chercher par fois un calme salutaire ;
Mais reviens à la ville, à tes goûts nécessaire :
Loin d'elle s'exiler, c'est souffrir ou déchoir.
L'ignorance est partout, mais non pas le savoir.
Quoiqu'un bonheur tranquille enchante une ame pure,
L'esprit sent le besoin d'une autre nourriture.
Il a, comme le cœur, et ses goûts et ses droits :
Il nous impose aussi des devoirs et des lois,
Et semblable au torrent qui poursuivant sa course,

Digitized by Google

Tenterait vainement de regagner sa source,
Quand l'homme, quel qu'il soit, a pu voir la clarté,
Il ne retourne pas à son obscurité;
Il s'avance toujours dans sa noble carrière,
Et s'égare plutôt que d'aller en arrière.

Par Mme la comtesse CONSTANCE DE S.

MADRIGAL (1).

JE ne veux plus devoir à des gens comme vous;
Je vous trouve, Philis, trop rude créancière.
Pour un baiser presté, qui m'a fait cent jaloux,
Vous avez retenu mon ame prisonnière.
Il fait mauvais garder un si dangereux prest;
J'aime mieux vous le rendre avec double intérest,
Et m'acquitter ainsi mieux que je ne mérite.
Mais à de tels paiemens je n'ose me fier:
Vous accroîtrez la dette en la laissant payer,
Et doublerez mes fers si par-là je m'acquitte.
Le péril en est grand; courons-y toutefois;
Une prison si belle est trop digne d'envie;
Puissai-je vous devoir plus que je ne vous dois,
En peine de languir le reste de ma vie.

(1) Ce madrigal de Pierre Corneille ne se trouve pas dans la jolie édition de ses *Œuvres diverses*, donnée à Amsterdam, chez Zacharie Chatelain 1740, in-12, quoiqu'elle soit plus ample que celle de Paris. On lit sur la copie que je possède, faite du tems de Corneille, et probablement communiquée par lui : *une belle dame, par excès d'estime, ayant baisé la main à M. Corneille, il fit les deux madrigaux qui suivent.* Le second madrigal, qui commence par ce vers :

Mes deux mains à l'envi disputent de leur gloire,

se trouve dans le Recueil de Sercy et à la page 183 de l'édition des Œuvres diverses, que je viens de citer. On y apprend le nom de la personne à laquelle ces deux madrigaux étaient adressés, Mlle SERMENT. L'éditeur joint à celui qu'il publie la réponse faite sous le nom de cette demoiselle, et il annonce dans une note, que cette réponse est imprimée pour la première fois. Elle est conforme à ma copie.

C. D. L. R.

Digitized by Google

ENIGME.

Sans moi vous auriez bien et navire, et vaisseau;
Mais vous n'auriez jamais ni palais, ni château :
Sans moi vous coucheriez presqu'à la belle étoile,
Au plus sous un hamac, un kiosque, une toile
Faite en façon de tente, et non dans ces maisons,
Dans ces vastes hôtels garnis de pavillons.
On m'admire à la ville et même à la campagne;
Par-tout le goût exquis, le luxe m'accompagne.
J'ai pour me décorer cinq ordres à mon choix;
J'ai mon Académie, et mon art, et mes lois :
Je suis plus que jamais en honneur dans l'Empire;
Mais, lecteur, c'est sur-tout au Louvre qu'on m'admire.

S.....

LOGOGRIPHE.

Quoique je porte en moi, le bon, le bien, l'aimable,
Qui croirait que mon nom pût être abominable.

S.....

CHARADE.

Mon premier est un mal, dit-on,
Nécessaire dans la maison;
Un des départemens se trouve en mon second;
Mon entier n'est ni noir, ni blond.

S.....

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Mortier.*
Celui du Logogriphe est *Monstre*, dans lequel on trouve, *montre.*
Celui de la Charade est *Butor.*

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

NOTICE SUR M. LE COMTE FOURCROY.

Antoine-François Fourcroy, conseiller-d'état à vie, comte de l'Empire, commandant de la Légion d'honneur, directeur-général de l'instruction publique, membre de l'Institut national, professeur de chimie à l'Ecole de médecine, à l'Ecole polytechnique, au Muséum d'Histoire naturelle, membre de la Société philomathique, et de la plupart des autres Sociétés savantes nationales et étrangères, naquit à Paris le 15 juin 1755. Ses ancêtres étaient nobles. La pauvreté leur fit embrasser le travail. Son père était pharmacien du duc d'Orléans. M. Fourcroy eut une enfance délicate et traversée par beaucoup de maladies. A sept ans il eut le malheur de perdre sa mère, qui le comblait de soins; et telle fut pour ce jeune cœur l'amertume de cette perte, qu'il ne pouvait se détacher d'une mère si chérie, et que, dans des accès de désespoir, il tenta plusieurs fois de se jeter dans la fosse à côté d'elle. A neuf ans, on le mit au collége d'Harcourt, et à quatorze, il avait fini ses études. Il ne se fit remarquer de ses condisciples que par l'enjouement et la vivacité de son humeur, par l'activité de sa mémoire, et par une facilité prodigieuse; mais il abusa de cette facilité pour se livrer à la dissipation, et ce qui devait hâter ses progrès, servit peut-être à les retarder.

Cependant son père avait quitté sa profession, et restait sans fortune. Le jeune Fourcroy, toujours faible et maladif, sentait la nécessité du travail, et ne savait quel parti prendre. Passionné pour la musique et les beaux vers, et s'essayant à composer des pièces de théâtre, il eut un moment la fantaisie de se faire comédien. Il avait pris pour cela toutes ses mesures. Heureusement le mauvais succès d'un de ses amis qui l'entraînait dans cette périlleuse carrière, et qui voulait le faire débuter après lui, le guérit pour jamais de son goût pour la comédie, et de la

Digitized by Google

folle passion de vaine gloire qui l'avait séduit quelques instans.

Toutefois il ne pouvait rester dans l'oisiveté. Il tourna ses vues vers le commerce, prit des leçons d'écriture, et étudia les changes étrangers. Un commis du Sceau, ami de sa famille, lui donna de l'emploi dans ses bureaux. Fourcroy se fit bientôt du produit de ses honoraires; et des leçons d'écriture qu'il donnait en ville, un petit revenu de 9 francs par jour. Tout alla bien pendant deux ans. Au bout de ce tems il se fit de l'avancement dans son bureau. Fourcroy y avait un droit incontestable par son travail et son assiduité. On l'en frustra pour favoriser un nouveau venu. Outré de cette injustice, il sortit du bureau pour n'y plus remettre le pied; mais, en cédant à un ressentiment si légitime, il retomba pour la troisième fois dans l'incertitude et les perplexités d'un jeune homme sans fortune et sans état, plein de zèle et d'activité, qui rencontre partout des obstacles, et ne sait plus où fixer son choix.

Tout cela se passait de 1770 à 1772. Par bonheur pour Fourcroy, Vicq-d'Azir s'était mis en pension chez son père. Dans la liberté d'une intime familiarité, cet homme illustre avait senti depuis long-tems quelle était la trempe d'esprit de Fourcroy, et quel succès il pouvait obtenir dans les sciences. Vicq-d'Azir venait d'entrer en licence. Il jouissait d'une réputation et d'un crédit qui croissaient de jour en jour. Ses conseils, son exemple, la juste célébrité qu'il s'était faite de bonne-heure, les facilités et les secours qu'il offrait à Fourcroy, achevèrent de le déterminer pour la médecine. Cette résolution une fois prise, Fourcroy devint le plus laborieux et le plus appliqué de tous les hommes. Il étudiait avec la même ardeur l'anatomie de l'homme et des animaux, la chimie, la botanique et l'histoire naturelle. Au bout de deux ans il publia une traduction de Ramazzini sur les maladies des artisans; traduction enrichie de notes et d'éclaircissemens puisés dans les lumières d'une chimie toute nouvelle.

Ce premier essai parut sous les auspices d'une société fameuse, la Société royale de médecine instituée en 1776, sur la demande et le plan de Vicq-d'Azir, qui en fut créé secrétaire perpétuel. Cette société était une sorte d'académie et comme un ministère de la médecine. La nature de ses fonctions lui donnait presque l'importance et l'autorité d'un corps politique. L'ancienne Faculté crut voir dans

Digitized by Google

cette institution un attentat à ses priviléges. Ceux de ses membres qui siégeaient à la société, étaient traités par elle de rebelles et d'hérétiques. Le schisme devint général, et ce ferment de discorde alla jusqu'à troubler le repos et corrompre l'équité de ce corps si respectable d'ailleurs. Comme la Faculté restait en possession de conférer les grades aux jeunes candidats, elle se flattait, en se rendant plus difficile, de retenir, à la longue, les esprits dans la soumission de l'ancienne discipline, et elle s'oublia même quelquefois au point d'attacher aux grades des conditions qui compromettaient sa dignité.

Ce fut dans la chaleur de ces dissensions que s'ouvrit, à la Faculté, un concours dont voici le sujet et l'origine. Un ancien membre de la Faculté, le docteur Diest, avait institué un legs pour la réception gratuite d'un jeune médecin. Cette réception devait se faire tous les deux ans. En 1778, l'époque d'un de ces concours était arrivée; Fourcroy avait pris ses inscriptions, il avait suivi tous les cours dans les écoles et dans les hôpitaux. Déjà connu par des travaux utiles et par de profondes connaissances, se présente dans la lice et emporte tous les suffrages; mais malgré l'éclat de son mérite, on le rejeta tout d'une voix; la Faculté ne vit en lui qu'un protégé de Vicq-d'Azir et se plut à humilier dans sa personne toute la Société royale. Bucquet se récria contre cette injustice. Il tenta de faire rougir ses confrères d'une partialité si honteuse, et leur proposa de faire des fonds pour la réception de Fourcroy. La Faculté n'y voulut point entendre, et consentit seulement à recevoir Fourcroy *usque ad meliorem fortunam*, c'était la formule usitée. Fourcroy refusa à son tour, poursuivit ses études, subit tous les examens, trouva dans la générosité de ses amis plus qu'il ne fallait pour suffire à tant de dépenses, et fut enfin reçu en 1780. La Faculté, en lui accordant le titre de docteur, n'y voulut joindre celui de régent qu'en stipulant avec lui qu'il romprait dorénavant tout commerce avec la Société royale. Par-là elle le mettait entre l'ingratitude et le parjure. Fourcroy donna les mains à tout, prononça ce qu'on voulut, et comme on voulut; et se croyant en droit de violer une parole qu'on n'était pas en droit d'exiger, il n'en fut que plus ardent à servir et à cultiver la Société qui le comptait, depuis un an, parmi ses membres les plus illustres.

En effet, M. Fourcroy n'était pas seulement un médecin

Digitized by Google

fort éclairé ; c'était encore un chimiste du premier ordre. Roux, Maquer, et sur-tout Bucquet, s'étaient plu à le former. Lui-même était déjà supérieur à ses maîtres. Les cours de chimie qu'il faisait chez lui attiraient une foule prodigieuse, et le rare talent qu'y faisait briller le professeur occupait déjà la renommée. Pendant plusieurs années M. Fourcroy se partagea ainsi entre ses cours de chimie et l'exercice de la médecine ; exercice d'autant plus pénible qu'il était le médecin des pauvres dans les faubourgs les plus habités et les plus misérables de Paris (1). En 1784, la mort de Maquer laissa vacante la chaire de chimie du Jardin du Roi : c'était M. de Buffon qui devait nommer à cette place. M. Fourcroy se mit sur les rangs. Il eut pour concurrent un homme dont les prétentions soutenues par le duc d'Orléans, l'étaient plus encore par son mérite personnel ; mais ce qui décidait la préférence, ce concurrent n'avait jamais professé. M. Fourcroy mit en œuvre le crédit du duc de Larochefoucauld, chez lequel il allait souvent travailler avec Baumé, Lavoisier, Desmarets, Darcet, etc. Ce digne seigneur vint à pied, par le froid le plus rigoureux, solliciter la bienveillance de M. de Buffon, et lui demander, au nom du public, la nomination de M. Fourcroy. M. de Buffon n'hésita point, il promit et tint parole. L'année suivante, une place fut vacante à l'Académie des sciences. M. Fourcroy se présenta et fut admis. On le fit entrer dans la section d'anatomie. Il en sortit dans la suite pour passer dans celle de chimie, à laquelle il appartenait plus naturellement.

Cependant la chimie allait prendre une face toute nouvelle par le changement qu'on faisait subir à sa nomenclature. La première idée de ces innovations était due à Bergmann, qui, dans sa correspondance avec M. de Morveau, l'entretenait souvent de cette matière. M. de Morveau composa sur cet objet un travail qui fut d'abord rebuté par l'Académie : mais en examinant la question de plus près, les académiciens sentirent bientôt la nécessité d'une pareille réforme, et l'influence qu'elle aurait un jour sur les progrès et l'enseignement de la chimie. Lavoisier réunissait alors chez lui les hommes les plus éclairés, Condorcet, Laplace, Monge, Berthollet, Vicq-d'Azir, Baumé,

(1) Il visitait régulièrement les pauvres des faubourgs St-Laurent et St-Marceau, où il suppléait le docteur Coquereau.

Digitized by Google

Vandermonde, Poulletier de la Salle, etc. Il faisait de ces excellens esprits une sorte d'aréopage auquel il soumettait, depuis 1778, ses belles expériences sur l'acide nitrique, l'acide sulfurique, l'acide carbonique, l'air atmosphérique et l'eau. M. Fourcroy eut, en 1782, l'honneur de participer à ces conférences. Mais ce fut seulement en 1786 et 1787 qu'on y jeta, de concert avec M. de Morveau, les fondemens de la nouvelle nomenclature. On en fit reposer les bases sur des découvertes tellement capitales, qu'elles embrassaient toute la science dans leurs ramifications, et qu'elles faisaient, pour ainsi dire, suivre de l'œil l'admirable enchaînement d'affinités et de combinaisons que la nature a établi entre tous les corps. La dépendance qu'on avait saisie entre les phénomènes, on parvint à la transporter dans la nomenclature. C'était de part et d'autre la même économie, les mêmes lois de rapports et de générations, on pourrait presque dire de combinaison; en un mot, tel était l'artifice de ce nouveau langage, que chaque terme représentant un être ou un fait bien déterminé, l'image de la science y était réfléchie, comme celle des corps l'est dans un miroir. M. Fourcroy publia, dans le courant de 1787, le résultat de ce beau travail, le mieux raisonné sans doute, à quelques petits défauts près, qui se soit jamais fait dans les sciences naturelles, en ce qu'il est parfaitement historique.

Ce n'est point ici le lieu de rappeler les divers écrits qui sortirent, presque d'année en année, de la plume de M. Fourcroy, sur la médecine, l'histoire naturelle et la chimie. Ces détails trouveront plus naturellement leur place ailleurs. Nous ne parlerons pas non plus de ses liaisons avec les personnes les plus distinguées par le rang ou par le savoir. Nous dirons seulement qu'il soutenait, avec plus d'éclat que jamais, la réputation qu'il s'était faite par son admirable talent à manier la parole; talent reconnu dans toute l'Europe, et dont chaque leçon publique, dans son laboratoire, au Jardin du Roi, à l'École d'Alfort, et dans les salles du Lycée, était une preuve toujours nouvelle et toujours plus brillante.

Avec une célébrité, et, j'ose le dire, avec une gloire si grande et si méritée, il ne pouvait rester étranger aux événemens qui signalèrent l'année 1789. La part qu'il y prit a échappé à l'attention publique, parce qu'il ne rendit, à cette époque, que des services cachés, quoique

Digitized by Google

très-utiles. La même obscurité le tint éloigné du grand théâtre de la politique jusqu'en 1792. Il fut alors membre du Corps électoral de Paris, qui le nomma cinquième suppléant à la Convention nationale. Ce ne fut que l'année suivante, et long-tems après la mort du roi, qu'il eut, comme député, sa place marquée parmi les membres de ce grand corps, composé de tant d'élémens hétérogènes et extraordinaires, et dont le passage a laissé des traces si profondes parmi les nations. Tant que subsista la tyrannie de Robespierre, Fourcroy fut uniquement occupé, dans l'ombre du comité d'instruction publique, et dans la section des armes, à des travaux relatifs à la guerre et aux sciences. Plus tard, après le 10 thermidor, lorsque l'esprit du gouvernement se renouvelait en entier, Fourcroy fut appelé au nouveau comité de salut public, où le soin de l'artillerie lui fut confié. Il fit organiser l'École centrale des travaux publics, devenue depuis École polytechnique; il créa les trois grandes Écoles spéciales de médecine, et concourut à la formation de l'École normale, institution supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors chez toutes les nations, et qui fut trop tôt détruite. Lorsqu'on rédigea l'acte constitutionnel de l'an III, il y fit insérer comme élément essentiel, et comme garantie du bien public, le rétablissement de l'éducation et la création de l'Institut national. Au reste, on peut consulter, sur ses travaux politiques, la table du *Moniteur* et la note qu'il publia lui-même en l'an V, pour servir de réponse aux absurdes insinuations qu'une haine aveugle et jalouse avait répandues contre lui.

Après le 13 vendémiaire, il quitta la Convention pour entrer au Conseil des anciens, où il siégea pendant deux ans. Rendu à lui-même, il reprit ses fonctions de professeur et écrivit son *Système des connaissances chimiques*, en 10 volumes in-8°. Cet ouvrage est le plus grand monument qu'on ait élevé jusqu'ici à la gloire de la chimie française. Environ six semaines après l'heureuse révolution du 18 brumaire, il reçut du Premier Consul l'invitation de se rendre au château du Luxembourg. Cette marque d'estime de la part d'un si grand homme toucha sensiblement M. Fourcroy. Le soir du même jour, le Conseil-d'Etat étant assemblé dans une salle du château, le Premier Consul fit retenir M. Fourcroy pour prendre place au Conseil, et donner son sentiment sur les affaires qu'on

Digitized by Google

traitait. Cette faveur inopinée fut pour M. Fourcroy une occasion naturelle de reprendre ses anciens travaux relatifs à l'éducation publique. Il rédigea sur cette branche si délicate et si importante de l'administration, un plan qui fut remanié et refondu plus de vingt fois, et dont l'exécution ne fut arrêtée qu'après qu'il eut reçu toutes les modifications qu'y apporta la prévoyance et la sagesse de l'auguste Chef du Gouvernement. La direction de cette vaste administration, confiée d'abord aux lumières de M. le comte Rœderer, revint au bout de quelques tems à M. Fourcroy. Ses fonctions de directeur-général de l'instruction publique, le mirent dans la nécessité de parcourir pendant les années XI et XIII une partie des départemens pour y hâter l'organisation des Lycées. Dans le choix des professeurs et l'admission des élèves instruits aux frais de l'Etat, M. Fourcroy fut toujours conduit par un esprit de tolérance et de justice, et par un sentiment d'humanité qui ne s'est jamais démenti. Son zèle et son activité rendirent les écoles florissantes, autant du moins que le permettaient les tems, jusqu'à l'époque où par l'érection de l'Université impériale elles reçurent toute la perfection dont elles étaient susceptibles. Ce fut alors que le ministère de l'instruction fut remis entre les mains de S. Ex. le grand-maître de l'Université, M. le comte de Fontanes.

Le repos que M. Fourcroy pouvait enfin goûter après tant de fatigues était nécessaire au rétablissement de sa santé chancelante, et depuis long-tems ébranlée par l'agitation des affaires, les devoirs de ses places, les méditations et les veilles du cabinet. Un sentiment habituel de faiblesse et d'oppression troublait tous les instans de sa vie, et corrompait tout ce que sa situation pouvait offrir d'avantages. Il disait fréquemment qu'une griffe de fer lui déchirait le cœur; et telle était la vivacité de cette cruelle sensation que, souvent au milieu de la nuit, elle le réveillait en sursaut, avec des douleurs si aiguës et des palpitations si tumultueuses, qu'il se croyait près d'expirer de suffocation. Vainement la médecine la plus attentive et la plus éclairée, secondée des plus tendres soins, modérait pour un tems la violence de ces mouvemens désordonnés. Loin d'être détruit, le mal croissait toujours sous cette trompeuse apparence, et ce déguisement momentané le rendait encore plus dangereux. Mais ce dehors qui trompait tous les yeux ne pouvait tromper M. Fourcroy. Une voix intérieure et secrète l'aver-

Digitized by Google

tissait des progrès de sa prochaine destruction : il en parlait souvent comme d'une chose désormais inévitable, et dans les derniers épanchemens de son cœur où cette fatale conviction lui échappait, son langage triste sans faiblesse était celui de la plus touchante résignation. Enfin, après des alternatives de bien et de mal qui tenaient sans cesse sa famille et ses amis dans l'espérance et dans les alarmes, le samedi 16 décembre 1809, à 9 heures du matin, après quelques heures d'un travail facile et d'une conversation calme, il fut subitement frappé d'apoplexie, et à onze heures il avait achevé de vivre. Il s'éteignait au moment où la confiance et la libéralité de l'Empereur lui préparaient de nouvelles fonctions et de nouveaux bienfaits.

Tel est le récit fort abrégé de la vie d'un homme dont les lumières ont honoré la France aux yeux de l'Europe. On en supprime à dessein une foule de détails qui n'auraient eu d'intérêt qu'aux yeux de ses amis, et de valeur que pour la science qu'il a cultivée. Ce sont d'utiles matériaux mis en réserve pour une histoire plus étendue qui doit servir de frontispice à la collection complète de ses œuvres. Qu'il me soit permis du moins d'attacher un moment l'attention de nos lecteurs sur le côté de la gloire de Fourcroy, dont le souvenir ne périra point. Fourcroy était né pour le talent de la parole; et ce talent, il l'a porté au plus haut degré. Ordre, clarté, expression, il avait toutes les parties d'un orateur consommé. Ses leçons tenaient de l'enchantement. A peine avait-il ouvert la bouche, le cœur était saisi par les sens et l'esprit captivé par l'attente. Les phénomènes les plus subtils, les théories les plus abstraites et les plus compliquées, prenaient, à mesure qu'il parlait, une évidence et une simplicité qui jetaient dans la surprise et le ravissement. Son élocution vive, facile, variée, élégante, et pourtant familière, semblait se jouer avec les obstacles, et fesait tomber, pour ainsi dire en courant, les voiles sous lesquels la nature s'est enveloppée. La nouveauté des découvertes ajoutait encore aux charmes d'une éloquence si pénétrante et si féconde. Tout cet éclat, soutenu par les accens d'une voix sonore et flexible, et par le jeu d'une physionomie qui se prêtait à mille expressions, et qui s'animait du feu de la parole, donnait à ses démonstrations tout le prestige, et j'oserais presque dire toute la passion d'une scène dramatique. On en sortait avec les mêmes émotions; l'esprit ébloui de vérités, le cœur rempli d'admiration,

Digitized by Google

d'admiration, et l'oreille flattée encore de cette divine harmonie de paroles qu'on ne se lassait point d'entendre, parce qu'elle paraissait ne devoir jamais s'épuiser.

Un talent si parfait, qui était jusque-là sans exemple, a peut-être mieux servi la chimie que ne l'ont pu faire les plus brillantes découvertes. Cette science était devenue l'objet de l'empressement, et en quelque sorte l'unique idole du public. On s'étonnait d'y trouver ce qu'on n'y soupçonnait pas, une séduction et un merveilleux qui tenait du roman, et dont l'éloquence de Fourcroy faisait ressortir encore l'effet magique et comme surnaturel. Aussi, quel que fût le lieu qu'il choisît pour ses cours, ce lieu n'était jamais assez vaste pour l'affluence de ses auditeurs. On a vu les premiers personnages de l'état, les plus grands seigneurs de la cour, et même des princes étrangers, s'inscrire à ses cours particuliers, remplir seuls les places de son laboratoire, et partager avec le public de Paris l'enchantement et l'admiration dont on ne pouvait se défendre en l'écoutant. Ce qui ne paraîtra pas moins singulier, c'est que le même jour et à des heures très-rapprochées l'une de l'autre, M. Fourcroy parlait à l'Ecole de médecine, au Lycée, et dans l'amphithéâtre du Jardin des Plantes; et toujours avec cette facilité, cette sûreté, cette abondance et ce talent étincelant qui donnait tant de prix à ses leçons.

Il ne nous reste plus, pour terminer cette notice, qu'à dire un mot du caractère de M. Fourcroy. On en a parlé très-diversement dans le monde. Sensible et impétueux, la rapidité de ses premiers mouvemens a pu donner quelque prise contre lui : mais, si jamais cœur fut dévoué à la vérité, à la justice, à la reconnaissance et aux saints devoirs de l'amitié, ce fut assurément le sien. Jamais, dans les triomphes de sa gloire et dans le faste de ses dignités, il ne perdit le goût de la simplicité domestique, et le sentiment de ses premières affections. Il est des hommes que la prospérité enivre et corrompt; il en est qu'elle rend meilleurs et plus parfaits. Dépositaire d'une portion de l'autorité publique, M. Fourcroy ne trouvait d'attrait dans ce bienfait d'un grand souverain, que pour concourir au bien-général, servir ses amis et soulager les malheureux. Au moment où je parle, il est des milliers de mères de famille dont il a accueilli l'infortune, et qui doivent tout le repos de leur vie à sa bienfaisante protection.

Digitized by Google

Voilà ce que mille voix pourraient attester, si une telle apologie pouvait être nécessaire (1).

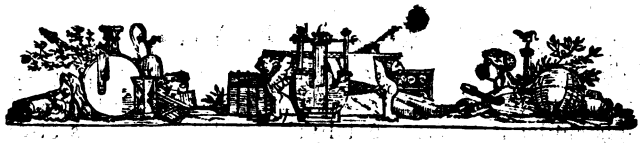
Le corps de M. Fourcroy a été enfermé dans un cercueil de plomb. On a attaché à son cou une chaîne de platine, à laquelle est suspendue une plaque de même métal. On y a inscrit son nom et le titre de ses principaux ouvrages, comme pour recommander aux justes respects de la postérité les restes d'un homme qui a bien mérité de ses semblables.

E. PARISET.

---

(1) Toutes les personnes impartiales et éclairées sur l'histoire de la révolution, savent quelle était la véritable situation d'un homme tel que Fourcroy pendant les crises violentes qui signalèrent ces tems orageux. On pourrait cependant citer des faits qui attestent un caractère noble et dévoué. Déjà un élève de feu Darcet en a révélé un dans l'éloge de son savant et respectable maître, lu au Lycée des Arts, et imprimé. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur ce qui a trait à la révolution. On trouve partout de bonnes actions et de bons ouvrages de Fourcroy, des services rendus à son pays et à un grand nombre d'individus : voilà les réponses à faire à l'envie, aux haines aveugles qui naissent des révolutions, et à la malignité inconsidérée qui croit jusqu'aux absurdités, pourvu qu'elles soient odieuses.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE. Un vol. *in*-8°. Paris, chez *Charles Barrois*, libraire, place du Carrousel, n° 26.

« LA littérature espagnole est en général peu connue et mal jugée. La nation même à qui elle appartient ne possède pas, sur cette matière, des connaissances aussi étendues que l'on devrait naturellement le supposer. Non qu'il n'y ait en Espagne des hommes fort instruits; mais l'instruction y est peu répandue : elle y est, pour ainsi dire, concentrée dans le cabinet de quelques savans et dans l'intérieur de quelques cloîtres. La sévérité de la censure, et plusieurs autres causes dont le développement n'appartient point à mon sujet, s'y sont presque toujours opposées à la propagation des lumières. Au seizième siècle, cependant, elles prirent un essor que favorisèrent les vues de Charles-Quint et de Philippe second. Cent ans après, la langue espagnole était répandue dans les grands états de l'Europe, comme celle des Grecs le fut à Rome sous les premiers Césars, comme la nôtre l'est aujourd'hui chez presque tous les peuples civilisés. Ce haut degré d'estime où la littérature espagnole était parvenue, elle le méritait à bien des titres. Des ouvrages classiques dans presque tous les genres, étaient sortis de la plume de ses auteurs, et les plus grands écrivains des nations voisines jugèrent ces ouvrages assez favorablement pour ne pas craindre d'avouer les emprunts qu'ils leur avaient faits. Aujourd'hui qu'un long oubli peut leur rendre le charme de la nouveauté, et qu'il nous importe de nous familiariser avec la langue qui les a produits, j'essaierai d'indiquer les plus remarquables à l'attention des amateurs des belles-lettres, et de tracer un tableau de l'origine et des progrès de la poésie nationale en Espagne : les fréquentes révo-

Digitized by Google

lutions qu'a éprouvées la littérature de ce pays, la rendent susceptible d'un intérêt particulier. Je suivrai ses vicissitudes à travers le labyrinthe des invasions et des siècles d'ignorance : on verra la langue espagnole soumise d'abord à l'influence des Romains, des Goths et des Arabes, participer tour-à-tour de leur expression et de leur génie ; puis, prendre un caractère propre sous les auspices des troubadours, et s'élever enfin au rang des langues classiques à l'époque où l'expulsion des Maures et la découverte de l'Amérique ouvrirent des carrières nouvelles à l'imagination du poëte et aux recherches de l'histoiren. »

Tel est le but que s'est proposé l'auteur anonyme de l'ouvrage que nous annonçons, et nous devons ajouter qu'il était difficile de réunir, dans un espace plus resserré, un plus grand nombre de faits curieux et de recherches intéressantes : mais le projet de l'auteur ne sera parfaitement rempli que lorsqu'il aura présenté la littérature espagnole dans un cadre plus étendu. Il se propose de publier un second volume qui fera connaître, par des extraits choisis, la plupart des auteurs célèbres dont les noms seuls ornent les pages de son premier volume. C'est, en effet, le meilleur moyen de donner des idées justes sur l'esprit, le caractère et le génie de ces écrivains, aujourd'hui trop peu connus en France, et trop souvent jugés sur des traditions et des traductions infidèles. Nous avons été plus justes envers les Italiens, les Anglais et les Allemands : non-seulement nous avons admiré, quelquefois avec raison, la marche libre et fière des muses britanniques, et payé d'honorables tributs d'estime aux vastes connaissances, aux travaux variés, à la patience infatigable des écrivains allemands ; mais l'indécente manie des livres et des jockeys anglais a été suivie parmi nous d'un engouement un peu moins général et beaucoup plus ridicule pour les farces germaniques. L'étude de la littérature espagnole offre moins de dangers pour le goût et pour la raison : là, comme ailleurs, la corruption et la décadence sont venues après la saison de la vigueur et de la gloire ; mais les beaux jours ont vu s'élever des monumens durables, dédaignés

Digitized by Google

sans doute et presque méconnus par la jalouse vanité de l'âge suivant, mais toujours dignes de leur première réputation dans l'Europe lettrée, et redevenus, en Espagne, les seuls, les véritables modèles, malgré les triomphes éphémères du faux esprit et du mauvais goût.

Après une introduction courte et savante qui prépare très-bien l'histoire littéraire de l'Espagne, l'auteur anonyme développe l'origine et les progrès de la poésie nationale en Castille. Cette marche est naturelle; car dans les langues vivantes, comme dans celles qui survivent aux nations les plus illustres de l'antiquité, tout annonce que la mémoire et l'imagination parlèrent d'abord en vers : presque tous les peuples reconnaissent, dans leurs premiers poëtes, leurs plus anciens historiens. Les premiers chants des muses espagnoles modernes ont célébré les hauts faits de Charlemagne, et sa fortune arrêtée dans la vallée de Roncevaux. Viennent ensuite ces croisés que l'enthousiasme religieux appelait à des conquêtes lointaines, et qui s'emparèrent, à la fois, des palmes et des fables de l'Orient. Le mélange d'héroïsme, de religion et d'amour, que présentent les annales de ces siècles poétiques, eut une influence remarquable sur le génie de la littérature espagnole. L'imagination exaltée par une longue habitude du merveilleux, ne s'écarta plus de la route où le goût dominant s'était attaché. Delà tous ces chevaliers errans, tous ces fantastiques personnages qui remplissent les chroniques du tems. Les récits les plus graves y sont entremêlés de nouvelles galantes, le mensonge et la vérité sont perpétuellement confondus. Quelques écrivains prirent de bonne foi la fable pour l'histoire : d'autres rejetèrent volontairement les faits pour y substituer des aventures romanesques. Enfin, parut un génie singulier, Cervantes, qui secondé du moins par l'ingrate admiration de ses contemporains, combattit avec les armes de la raison et du ridicule, et mit pour jamais hors de combat tous les héros de ces extravagantes productions.

L'auteur de l'*Essai sur la littérature espagnole* n'arrive à cette époque célèbre, qu'après avoir jeté un coup-

Digitized by Google

d'œil rapide sur l'état des lettres en Espagne pendant la domination romaine, et sur leur décadence au milieu des révolutions qui bouleversèrent toutes les parties de l'Empire. La langue latine, long-tems universelle, se corrompit par le mélange des nations barbares, qui se partagèrent le monde romain. La poésie orientale fleurit ensuite en Espagne pendant près de cinq cents ans. Les dialectes provençal et gallicien prirent sa place, et dominèrent près d'un siècle; enfin, la réunion des treize royaumes et le concours de plusieurs circonstances glorieuses donnèrent une prééminence décidée et durable à la langue castillane. Mais, dit notre auteur, lorsqu'elle commença à faire des progrès et à prendre des formes nationales, elle dut nécessairement emprunter beaucoup au génie des poëtes qui, tour-à-tour, et dans des langages différens, avaient fleuri sur la péninsule espagnole. Aussi le défaut d'unité dans son caractère est toujours plus ou moins sensible, selon qu'elle s'éloigne ou qu'elle se rapproche de ses premiers modèles. Tantôt elle affecte le style oriental qui se complaît dans les allusions suivies, dans les métaphores outrées, revêtues d'une expression abondante et pittoresque; alors ses périodes nombreuses, son harmonie, son éclat, l'élévation et la variété des sentimens qu'elle exprime, lui donnent le caractère le plus majestueux: tantôt elle semble préférer les formes de la poésie provençale, dont la marche, un peu gênée par les statuts des troubadours, franchit rarement le cercle de la galanterie, des jeux et des plaisirs de l'amour. Elle suffit à l'expression des pensées tendres et naïves; mais sa faiblesse se fait sentir dès qu'il faut s'élever à des sujets plus graves, et peindre le fracas des armes et la colère des héros.

Ces observations générales, développées dans l'ouvrage avec autant de clarté que de justesse, sont le résultat d'un long travail, des recherches les plus étendues, et ne sont point surchargées d'un vain étalage d'érudition. L'auteur a dédaigné la ressource de ce facile charlatanisme, dont on abuse fréquemment aujourd'hui, pour donner de l'importance aux parties les plus frivoles de l'histoire littéraire. Celle de la littérature espa-

Digitized by Google

gnole est divisée par lui en quatre époques très-marquées. La première embrasse depuis le milieu du douzième siècle jusqu'à la fin du quatorzième : le monument le plus ancien de cette époque est un récit en vers des aventures du célèbre D. Rodrigue de Bivar, nommé communément le *Cid*, immortalisé parmi nous par le génie du grand Corneille. Ce petit poëme, remarquable par la naïveté touchante de l'expression et des sentimens, ne renferme aucun exemple des différens rhythmes adoptés depuis dans la poésie espagnole. La distinction particulière des rimes *assonantes* et *consonnantes* est expliquée ici par l'auteur que nous suivons, qui rappelle la remarque suivante, déjà faite par M. Bourgoing, dans son excellent *Tableau de l'Espagne moderne*. Un étranger pourrait assister pendant dix ans au spectacle espagnol, sans se douter de l'existence de ces *assonantes* et de l'asservissement qui en résulte ; et même après avoir été mis sur la voie, il a encore beaucoup de peine à en retrouver la trace, quand il les entend au théâtre. Mais ce qu'il lui est si difficile de saisir n'échappe pas à un Espagnol quelque illettré qu'il puisse être. Dès le second vers d'une longue tirade d'*assonantes*, il a découvert quelle est la suite des voyelles finales dont le règne commence : il attend, aux endroits marqués, leur retour périodique, et un acteur ne tromperait pas impunément son attente : rare facilité, dit M. Bourgoing, qui tient à l'organisation délicate des peuples du midi !

Une discussion plus étendue sur cette espèce de rimes, particulières à la nation espagnole, serait sans intérêt pour nos lecteurs. Nous croyons inutile de nous arrêter plus long-tems sur cette première époque, où le goût de la poésie fut joint constamment à celui des recherches historiques, ce qui l'a fait appeler par le Père Sarmiento, le *Siècle des Chroniques de l'Espagne*. — Le second âge de la littérature espagnole commence au règne de Jean II, fils de Henri III, qui monta sur le trône en 1407. Voici comment notre auteur caractérise cette seconde époque : « En résumant cet aperçu rapide des » progrès de la littérature castillane pendant le quinzième

Digitized by Google

» siècle, nous voyons que Juan de Ména introduisit » dans la langue l'élévation du style : Jorge Manrique » le polit, en lui donnant un système de versification » plus naturel : le marquis de Santillana commença à » lui faire connaître l'harmonie des poëtes italiens ; » enfin, Juan de la Encina prouva qu'elle était capable » de se plier à tous les tons du drame, en donnant sur » l'art dramatique des préceptes aussi complets qu'on » pouvait l'espérer alors. » Du reste, l'auteur observe que les meilleurs écrivains de cette époque avaient encore une diction mâle et dure, qui perdit un peu de son originalité par l'étude de l'école italienne, mais qui parvint à un meilleur goût, à une expression plus parfaite dans le siècle suivant, regardé avec raison comme l'âge d'or des muses espagnoles.

C'est à cette troisième époque littéraire qu'appartiennent les auteurs vraiment classiques de l'Espagne, Juan Boscan, Garcilaso de la Véga, Hurtado de Mendoza, Luis de Léon, Fernando Herréra, Gil-Polo qui ajouta à la *Diane* de Montémayor les cinq livres que Cervantes, dans la fameuse revue de la bibliothèque de *Don Quichotte*, dit avoir été écrits par Apollon lui-même ; Manuel Villégas, les deux frères Argensola ; Juan de la Cuéva, célèbre par ses succès au théâtre ; Soto, non moins illustre par son poëme des *Larmes d'Angélique* ; les deux Figuéroa, Luis de Ulloa ; Alonzo de Ercilla, qui enrichit l'Espagne d'un poëme épique presqu'également remarquable par ses beautés et par ses défauts ; un prince d'Esquilaci, un comte de Rebolledo, qui joignirent la gloire des armes à celle des lettres ; enfin, Quévedo, Saavédra, Guévara, l'historien Mariana, et l'immortel Cervantes, que l'auteur appelle le *meilleur des bons esprits*. C'est une circonstance honorable et particulière à l'Espagne que le rang où naquirent et les nobles professions qu'exercèrent la plupart des hommes auxquels sa littérature dut tant d'éclat. C'est un prince du sang royal d'Aragon, le marquis de Villéna, qu'on peut regarder comme le créateur de la poésie espagnole. Parmi ceux qui le précédèrent ou le suivirent dans la carrière, on trouve des princes, des généraux, des ambassadeurs, un

Digitized by Google

Guzman, un Mendoza, un Manrique, un Garcilaso de la Véga, qui meurt à trente-trois ans sur le champ de bataille, emportant avec lui la réputation d'un des plus braves officiers et du plus grand poëte de l'Espagne. D'autres, tels que Juan de Ména, Boscan, etc., furent presqu'élevés, par l'accueil qu'ils reçurent à la cour, au rang de ceux que la naissance la plus illustre y appelait. Quelle influence de tels hommes ne durent-ils pas exercer sur le goût de leurs compatriotes! Quelle considération ne donnaient-ils pas à l'art qu'ils cultivaient! « Ces » circonstances, dit l'ingénieux auteur dont nous aimons » à citer les réflexions, expliquent la noblesse, la fierté » même de la langue castillane : elle resta, pour ainsi » dire, empreinte des tournures majestueuses que ces » grands personnages lui avaient communiquées, et l'on » retrouve encore aujourd'hui, jusque dans les expres- » sions des dernières classes du peuple, la trace de sa » noble origine. »

On se tromperait beaucoup si l'on croyait que ces éloges, donnés à la littérature espagnole, ne sont dus qu'à un petit nombre de grands poëtes et aux auteurs de quelques ouvrages d'imagination. Les genres qui exigent une liberté mâle dans la pensée, une franchise énergique dans l'expression, n'ont pas été cultivés avec moins de succès. Nous en citerons un seul exemple dans l'histoire des *Guerres civiles de Grenade*, par Hurtado de Mendoza. Son neveu, le marquis de Mondejar, avait commandé la mémorable expédition qui poursuivit jusqu'au sommet des Alpuxarras les derniers neveux des conquérans de l'Espagne, et qui anéantit, dans ces montagnes presqu'inaccessibles, les restes malheureux de l'empire des Maures. C'est le récit de ces événemens, qui, par la noblesse du style et par l'élévation des sentimens, a placé Mendoza auprès des grands historiens de l'antiquité. Le début de son ouvrage suffit pour en donner une juste idée.

« Je sais, dit-il, que beaucoup de choses dont je vais » rendre compte, paraîtront d'une légère importance et » peu dignes de l'histoire, comparées à ce qui a été écrit » d'un si grand intérêt sur l'Espagne. De longues guer-

Digitized by Google

» res variées dans leurs événemens; des villes floris-
» santes prises et détruites; des rois vaincus et chargés
» de fers; des discordes entre les pères et les fils, les
» frères et les frères, tantôt dépouillés, tantôt ressaisis
» de leurs biens, souvent moissonnés par le glaive; des
» familles éteintes, des sceptres changés de mains :
» voilà sans doute un vaste champ, un texte inépuisable
» pour les historiens. Moi, j'ai choisi une carrière plus
» étroite, carrière stérile, pénible et sans gloire; mais
» elle présente des leçons utiles à ceux qui viendront
» après nous. En effet, l'insurrection de quelques bri-
» gands, des attroupemens d'esclaves, des réunions
» tumultueuses de paysans, des haines entre particu-
» liers, de frivoles compétences d'autorité, le dénue-
» ment d'argent, des retards dans les approvisionne-
» mens, des contre-tems imprévus ou réputés de peu
» d'importance, de la négligence et de la mollesse sur
» de petites choses dans des esprits habitués à entendre,
» à traiter, à dissimuler de grandes affaires; voilà les
» obscurs débuts et les misérables causes de la guerre
» que je décris. Mais ma peine ne sera pas perdue si, en
» en examinant avec fruit des événemens peu remar-
» quables dans leur origine, je fais voir combien il est
» difficile de porter remède à des malheurs publics deve-
» nus insensiblement extrêmes. On verra cette guerre
» jugée dans nos foyers de peu de conséquence, consi-
» dérée dans l'étranger comme un événement très-im-
» portant; guerre dont la durée devait exciter la sollici-
» citude ou l'espérance des princes nos amis, et de nos
» ennemis voisins ou éloignés. D'abord le mal resta caché
» ou fut guéri superficiellement; mais bientôt mis à dé-
» couvert par la crainte et la vigilance, il fut alimenté
» par la ruse et l'ambition. Ces rassemblemens que j'ai
» indiqués formèrent peu-à-peu des corps d'armée, mirent
» l'Espagne dans la nécessité de mouvoir toutes ses forces
» pour arrêter leurs progrès, déterminèrent le roi à sor-
» tir de son repos pour se porter au foyer de l'incendie,
» et à confier sa défense à son frère D. Juan d'Autriche,
» fils de l'Empereur Charles, les succès du père devant
» être pour le fils une obligation de rendre de sa per-

Digitized by Google

» sonne ce compte honorable que donne toujours la vic-
» toire. Enfin il fallut combattre et lutter tous les jours
» contre l'ennemi, le froid, la chaleur et la faim.
» Faute de munitions et d'équipages de guerre, les pri-
» vations et la mort exercèrent par-tout de continuels
» ravages. Il fallut enfin reconnaître, dans un ennemi
» trop méprisé, une nation belliqueuse debout, armée
» toute entière, pleine de sécurité dans ses positions, et
» ranimée par le secours des Turcs et le voisinage des
» Barbares. Vaincue et soumise, on verra cette nation
» expulsée de son pays et de ses foyers, les hommes et
» les femmes chargés de fers, les enfans captifs, vendus
» à l'encan ou transportés loin de la terre qui les avait
» vu naître, captivité et transmigration pareilles aux plus
» cruelles dont l'histoire nous ait conservé la tradition;
» et cependant, pour nous, les succès étaient si diffi-
» ciles, les victoires si chèrement payées, qu'on douta
» souvent quel était celui du vainqueur ou du vaincu
» que le ciel voulait punir. »

Il nous semble qu'on peut laisser le lecteur réfléchir sur ce morceau, sans crainte d'affaiblir l'opinion qu'il doit avoir de la littérature espagnole à l'époque de sa véritable gloire. Nous examinerons, dans un second article, l'âge et les causes da sa décadence, et nous y chercherons des instructions qui, en nous ramenant à ce qui s'est passé chez d'autres nations, ne seront peut-être ni sans intérêt, ni sans utilité pour nous. ESMÉNARD.

LE VALLON AÉRIEN, *ou* Relation du Voyage d'un Aéronaute dans un pays inconnu jusqu'à présent, suivie de l'Histoire de ses habitans et de la description de leurs mœurs. Ouvrage revu et publié par M. MOSNERON, ex-législateur.

L'IDÉE de voyager ou de faire voyager un héros dans des pays inconnus, inabordables, ou même tout-à-fait chimériques et fantastiques, a tenté plus d'un auteur et a été souvent mise en œuvre avec assez de bonheur et de succès. C'est un cadre ingénieux, mais actuellement un

Digitized by Google

peu usé, dans lequel l'écrivain gai ou morose, politique, législateur, moraliste, philosophe, entreprend de régler selon son humeur le monde où il vit, de lui donner des conseils, de lui adresser de sévères réprimandes, de lui dicter des lois, et ordinairement d'en faire la satire. Tel est le but de Cyrano de Bergerac, lorsqu'il voyage dans la lune, du docteur Swift, lorsqu'il promène son héros Gulliver chez les *Lilliputiens*, les *Brondignac*, les *Honnyhyms;* de Voltaire, lorsqu'il fait descendre Micromégas de Sirius dans Saturne et de là sur notre globe, lorsqu'il fait parcourir à Candide le pays d'Eldorado, et à-peu-près dans tous ses romans, dont il varie beaucoup les détails, mais très-peu la fiction principale; enfin, tel est l'objet de tous les voyageurs et de tous les *voyages imaginaires* dont on nous a donné, il y a environ vingt-cinq ans, une ample collection en trente-neuf volumes, qui vraisemblablement ne les comprennent pas tous.

Un des plus anciens membres de l'académie française, Charpentier, publia, il y a environ un siècle et demi, un petit ouvrage, très-peu connu alors, parce qu'il ne fut tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, peut-être aussi, parce qu'il était peu intéressant, et pour cette dernière raison, peu connu encore aujourd'hui, quoiqu'il ait été réimprimé depuis. Cet ouvrage était intitulé: *Voyage du vallon tranquille.* Le *Voyage du vallon aérien* de M. Mosneron m'a rappelé le Voyage du vallon tranquille de Charpentier: mais il n'y a de ressemblance que dans le titre. L'ancien académicien fait, sous des noms déguisés et imaginaires, la relation d'un voyage très-réel; l'ex-législateur fait, sous des noms pour la plupart très-réels, la relation d'un voyage imaginaire. Dans le tems où Charpentier écrivait, c'était la mode de trouver la société dont on faisait partie, parfaitement bien réglée, bien gouvernée, la France la plus belle et la plus heureuse contrée du monde; personne ne se croyait appelé à la réformer, à lui proposer de nouvelles lois de nouvelles constitutions, de nouvelles coutumes; on se conformait volontiers à celles qui étaient établies et qu'on trouvait fort bonnes. Les hommes étaient aimables, les femmes adorables; si quelques satiriques de profession

Digitized by Google

ne nous représentaient pas les objets sous un si beau jour, les autres écrivains, tous les romanciers, sur-tout, se conformèrent à ce ton général d'admiration, et Télémaque est peut-être le premier roman de ce siècle immortel où l'on substitua une critique indirecte, mais claire et sévère, aux tableaux embellis et sans doute un peu flattés, des lois, des mœurs, des usages, des plaisirs et des membres de la société. Charpentier, dans son *Vallon tranquille*, se laisse plus que tout autre entraîner à ce penchant universel de panégyriques et d'éloges qui atteste peut-être plus encore le bon esprit des écrivains d'alors, que le bonheur réel dont on jouissait. Dans son style, qui, d'après le jugement de Boileau, *sentit* toujours un peu l'*écolier*, mais cependant nombreux et périodique, comme celui de tous les écrivains de ce tems, tout lui paraît *des merveilles de la nature et de l'art*; il admire tout avec enthousiasme, les châteaux, les paysages, les jardins français, les longues allées bien droites, les arbres taillés en coupe, en boule, en éventails, *où une feuille ne passe pas plus que l'autre*, la piété des moines, les qualités supérieures des hommes, les qualités aimables des femmes, leurs charmes infinis, leurs grâces accomplies, leurs longues et spirituelles conversations, leurs discussions galantes, et les bons dîners que le *gros Charpentier*, comme l'appelait encore Boileau, n'a garde d'oublier, et auxquels il paraît très-sensible.

Il y a sans doute, dans tout cela, quelque fadeur; mais c'était le seul inconvénient, et l'amertume des discours et des écrits, qui devint bientôt à la mode, en eut de bien plus graves; les Français apprirent à mépriser leurs lois, leurs coutumes, leur gouvernement, leur patrie; cette patrie sans cesse avilie ou par d'odieuses déclamations, ou par d'insultantes comparaisons dans les écrits de quelques écrivains pleins d'esprit et de génie, et bientôt après dans ceux d'une foule d'imitateurs sans génie et sans esprit; et par un renversement singulier, on feignit et on feint encore de regarder comme ennemis de la gloire de leur patrie ceux qui s'élevent contre ces écrivains. Cette réflexion n'est point déplacée lorsque je rends compte de l'ouvrage de M. Mosneron, comme

Digitized by Google

on s'en apercevra peut-être dans la suite de mon article. Cependant cet esprit chagrin et dénigrant se glissa jusque dans les ouvrages les plus frivoles, jusque dans les fictions et les romans : mais les voyages, sur-tout, en furent particuliérement empreints ; ils n'offrirent plus que des cadres d'invectives et des textes de déclamations. Bayle a remarqué depuis long-tems que les *relations des voyageurs nous font connaître quel est leur goût dominant, s'ils sont antiquaires, physiciens, géographes, ingénieurs, dévots ou bigots, etc.* Les voyages écrits à cette époque prouvent que la manie dominante des auteurs était d'être politiques, satiriques, législateurs, frondeurs, réformateurs.

Mais c'est sur-tout dans la relation d'un voyage imaginaire, qu'un auteur doit peindre son humeur naturelle et, comme dit Bayle, son goût dominant, puisque n'étant nullement commandé et retenu par la vérité des peintures et des descriptions et par des faits positifs, il peut librement se livrer à son imagination, à ses idées, et se créer, dans ce pays des chimères, une société, un monde, des usages et des lois à sa guise. C'est ainsi qu'en a agi M. Mosneron dans son voyage du Vallon aérien.

L'époque où commence le nouveau monde que M. Mosneron va décrire, est celle de la révocation de l'édit de Nantes ; ses héros sont des protestans victimes de cette révocation ; le lieu de la scène est un *vallon* délicieux, *élevé* de trois cents toises au-dessus des Pyrénées, au milieu desquelles il est situé, environné de rochers presqu'inaccessibles et taillés à pic, qui s'appelait autrefois le vallon de Mambré, et qui n'était habité que par quelques chèvres et quelques pâtres qui seuls pouvaient y gravir ; mais bientôt une colonie plus distinguée et plus intéressante, vient s'y établir. Un conseiller au parlement de Toulouse, *luthérien*, à ce que dit M. Mosneron, et fuyant les persécutions auxquelles étaient exposés les habitans du royaume *qui professaient la religion de Luther*, avait cherché un asyle dans les Pyrénées, avec son fils, son ami et la fille de cet ami. Ici je ne puis m'empêcher de faire observer à M. Mosneron,

Digitized by Google

que les conseillers au parlement de Toulouse n'étaient point *luthériens*, que les Français réformés professaient la religion de Calvin et non celle de Luther, et qu'il n'est permis à personne d'ignorer cela, encore moins à un législateur ou ex-législateur qui se mêle d'écrire sur ces matières. Cependant, ces quatre personnages destinés par cette providence qui nous ménageait le roman de M. Mosneron, à être les fondateurs de la colonie du Vallon aérien, ne peuvent plus rester au sein des montagnes qu'ils avaient choisies pour asyle; poursuivis par les dragons, ne voyant du côté de la France que des rigueurs et des proscriptions, du côté de l'Espagne que des bûchers allumés par l'inquisition, ils tournent leurs regards vers ces rochers escarpés qui s'élevant perpendiculairement des quatre points cardinaux fermaient exactement ce bienheureux vallon; ils en font l'acquisition du duc de Bellegarde à qui il appartenait, et qui le leur cède de bien bon gré et à bon marché; il faut encore prier M. Mosneron d'observer qu'il n'y avait point alors de duc de Bellegarde, le favori de Henri IV, qui portait ce nom, étant mort sans postérité en 1646.

Mais bientôt les mesures de rigueur croissant de plus en plus, les habitans du village le plus voisin du vallon, qui avaient long-tems donné asyle au conseiller *luthérien*, et qui étaient sans doute luthériens comme lui, fuyant les dragonnades, se présentent aux pieds des remparts naturels du vallon, ayant à leur tête leur ministre qui, par parenthèse, était un curé catholique, et poussant devant eux leurs bœufs, leurs vaches, leurs ânes, leurs cochons, etc. tout cela grimpe ou est hissé dans le vallon. Lorsque le conseiller et son ami voient la perpétuité de la colonie et la culture de ce nouveau domaine aérien assurées par un assez grand nombre d'hommes et de femmes, d'animaux, d'instrumens aratoires et des métiers les plus indispensables, ils font rompre une espèce de corniche par laquelle il était absolument possible de pénétrer d'un côté dans le vallon, en risquant de se casser vingt fois le cou; de sorte que désormais toute communication paraissant impraticable entre ces fugitifs et les habitans de l'ancien monde qu'ils détestent

Digitized by Google

et maudissent, nous aurions été à jamais privés de connaître la suite de leur histoire, sans un de ces hasards singuliers qu'on était alors fort éloigné de prévoir.

Ce hasard, c'est la découverte des ballons. A l'époque de cette découverte, M. de Montagnac herborisait dans les Pyrénées, et mêlait à ses études botaniques celles de la géologie et de la minéralogie. Afin qu'aucune des sommités de ces hautes montagnes ne lui soit inaccessible, il construit un ballon, et l'on voit dès-lors que, nouvel aéronaute, il pourra pénétrer dans le vallon aérien. Avant néanmoins de tenter cette aventure, il demande à des pâtres voisins si l'on soupçonne des habitans dans le terrain resserré entre ces formidables remparts. Les pâtres lui répondent que c'est, sans contredit, un repaire de sorciers et de diables, attendu que toutes les fois qu'il tonne, qu'il grêle ou qu'il gêle, ces suppôts de l'enfer se montrent sur les remparts, faisant des grimaces et riant aux éclats, d'où il suit évidemment que ce sont eux qui envoient ces fléaux. M. de Montagnac, esprit fort, ne se laisse point effrayer; il s'élève au dessus du vallon aérien, plane majestueusement, s'abaisse lentement, et est pris lui-même pour un diable ou un sorcier par les habitans du vallon, qui s'enfuient épouvantés. M. de Montagnac, descendu heureusement au milieu de leurs habitations, va frapper à celle qui lui paraît la plus élégante et la mieux ornée, c'était celle du gouverneur; un vieillard vénérable se présente à lui et lui tient ce discours: « Mon frère, vous avez couru un » grand danger, et nous avons eu bien peur nous-mêmes » de ce gros vilain animal qui vous tenait dans ses pattes. » Il est mort, sans doute, puisque vous voilà en vie. » M. de Montagnac rassure le gouverneur et toute la colonie. Il leur fait voir qu'un ballon n'est point un animal. On le reçoit parfaitement, on lui donne un bon souper, égayé par une bonne musique; on l'endort, on le réveille au son de cette musique, après quoi on le prie de s'en retourner chez lui, c'est-à-dire, dans l'ancien monde, avec ordre de ne plus reparaître, et avec menaces de recevoir, à grands coups de flèches, le premier ballon qui oserait planer au dessus du vallon aérien.

Digitized by Google

aérien. Cette excessive rigueur, exercée par une colonie qui paraissait si hospitalière, a de quoi surprendre; mais elle était motivée par les innovations qu'un certain M. Renou, qui cinquante ans auparavant avait eu l'art de pénétrer dans cet asyle impénétrable, avait voulu introduire dans le gouvernement; innovations qui avaient failli à bouleverser tout le vallon aérien. J'ai cru d'abord que par le novateur Renou, M. Mosneron avait voulu faire allusion à J. J. Rousseau; on sait, en effet, que le citoyen de Genève feignant, dans un de ses accès d'humeur, de vouloir se faire oublier du genre humain, avait signé quelques-uns de ces écrits de ce nom de Renou; mais les autres traits de ce bizarre épisode le rendraient bien plus bizarre encore, si l'auteur avait voulu les rapporter à Rousseau, et d'ailleurs M. Mosneron est trop enthousiaste de Jean-Jacques, pour avoir voulu lui faire jouer un si mauvais rôle dans cette espèce de nouvelle utopie que son imagination a créée. Quoi qu'il en soit, M. de Montagnac est obligé d'obéir aux ordres rigoureux qu'il a reçus, et il sort précipitamment du vallon, n'ayant guère eu le tems d'y rien observer, sinon que le terrain y était disposé en beaux jardins anglais ou chinois, que les hommes *semblaient des Apollons*, *les femmes des Vénus*, *par leurs belles formes*; que ceux-là y portaient des guêtres et des culottes, et celles-ci des jupes et des corsets, dont il ne nous donne même ni les dimensions, ni les couleurs, de sorte qu'à notre grand regret, nous ignorerons éternellement si les dames du vallon aérien sont *en jupon court* et *en blanc corset*.

Heureusement pour les curieux habitans de notre vallée de misères et de crimes, M. de Montagnac avait un peu causé avec le gouverneur du vallon aérien. Heureusement encore on lui avait confié un exemplaire des annales du pays, écrites par l'historiographe de la colonie, et avec cette conversation et ces annales, il ne manquera rien à notre instruction et à notre curiosité sur les lois, les mœurs, les usages et l'histoire de cette heureuse et admirable peuplade. Dans la conversation, le gouverneur avait révélé à M. de Montagnac que la religion du vallon

Digitized by Google

était *théocratique*, comme si une religion pouvait être autre chose; mais on voit que par religion théocratique, M. Mosneron entend le pur déisme, sans culte public, sans cérémonie extérieure; telle est, en effet, la religion qu'adoptent définitivement, après une très-légère discussion, les *luthériens* français réfugiés. Le ministre réfugié avec eux, et qui, comme je l'ai déjà observé, était un prêtre catholique, réclame, à la vérité, un moment, et dit un mot en faveur d'une religion positive et révélée, et d'un culte extérieur; mais le gouverneur lui répond longuement, parle long-tems tout seul, et a par conséquent raison. Je me rappelle que dans un dialogue de Fontenelle, Aristote dispute contre Phryné ou une autre courtisane de la Grèce. On juge bien que d'après l'esprit de ces dialogues le philosophe est sacrifié à la courtisane: celle-ci l'accable par son babil léger et intarissable, à peine peut-il saisir un moment pour dire un mot; il se plaint à Pluton de ce que les choses se sont passées ainsi, et de ce qu'il ne lui a pas été possible de répliquer. Pluton juge doctement *qu'à l'avenir un dialogue ne sera pas composé de Phryné toute seule, et qu'Aristote sera obligé de lui répondre.* Je crois que si le dieu des enfers se mêlait des affaires du vallon aérien, il jugerait aussi qu'à l'avenir un dialogue ne serait pas composé du gouverneur tout seul, et que le ministre serait obligé de lui répondre.

La littérature est encore un des objets de cette conversation entre le gouverneur et M. de Montagnac. Les habitans du vallon aérien ne connaissaient que la littérature du siècle de Louis XIV, littérature qu'ils estimaient fort malgré leurs ressentimens contre la mémoire de ce grand monarque. M. de Montagnac, organe de M. Mosneron, lui apprend à admirer encore davantage les écrivains du dix-huitième siècle. En effet, après lui avoir fait un éloge assez mesquin, à mon avis, de ceux qui ont le plus illustré ce siècle par leurs écrits, le gouverneur s'écrie: «D'après le tableau que vous me tracez des » grands hommes du dix-huitième siècle, je vois qu'ils » ont eu un grand avantage sur ceux du dix-septième. » Le style était formé quand ils ont écrit; ils s'en sont

Digitized by Google

» servi pour orner la science et rendre l'instruction » agréable. » On voit que ce gouverneur est digne de concourir pour le prix si long-tems proposé par l'Institut, et de terminer enfin cette question interminable dont la solution lui vaudrait indubitablement le prix. « Sans doute, continue-il, ils n'ont que des admirateurs » parmi vous? » A cette question M. de Montagnac répond avec l'humeur la plus injuste et la plus déraisonnable, que *jamais les Cotins*, les *Pradons*, ne furent plus sifflés, plus déchirés; qu'aujourd'hui *les sages se taisent*, et *qu'il n'y a que la sottise qui fasse du bruit*; cependant le rétablissement de l'ordre et des lois lui fait présager le retour du bon sens, qui *fera rentrer dans la poussière la déraison et l'impudence*. Quelle aménité d'expressions! et où est le motif de cette grande colère? le gouverneur surpris et indigné, s'écrie: *quelle lâcheté!* « Mais, ajoute-t-il, que disent, que font vos honnêtes » gens en attendant que leur jour revienne? quel est » enfin chez vous l'esprit public? » à quoi M. de Montagnac répond: *il n'y en a plus, et c'est fort naturel.* Ce qui, d'un seul mot, semblerait dire qu'il n'y a plus en France ni *honnêtes gens*, ni *esprit public*, et cela est d'un esprit un peu chagrin. En vérité, je ne sais à qui en veut M. de Montagnac ou M. Mosneron: où sont donc les détracteurs de Buffon et de Montesquieu? et si quelques écrivains mettant plus d'importance que ne paraît en mettre M. Mosneron à des principes qu'ils regardent comme également sacrés et politiques, s'élèvent avec force contre l'usage, souvent dangereux, que Voltaire et Rousseau ont fait de leurs talens, était-ce un motif pour un philosophe tolérant comme M. Mosneron, de les traiter avec cette intolérante âpreté? Je suis persuadé qu'il n'en est aucun parmi eux qui, s'il s'agissait de rendre une justice éclatante à l'esprit et au génie de ces hommes immortels, n'en fît un éloge plus complet et mieux tourné que celui que M. Mosneron leur a consacré dans son Voyage aérien.

Les annales du Vallon aérien n'offrent pas un grand intérêt; le plus grand événement est une expédition contre deux ours qui furent aussi courageusement attaqués que

Digitized by Google

savamment tués. Etrangers et indifférens à ce qui se passait sur notre terre, ils n'eurent que deux occasions de s'en occuper un peu, la guerre de la succession et celle de la révolution, qui amenèrent de sanglans combats aux pieds de leurs remparts, au sein des Pyrénées. Les bons habitans du Vallon aérien furentd'abord tentés de faire rouler d'énormes roches sur les combattans, et d'écraser à-la-fois Espagnols et Français; mais ils se contentèrent de leur faire, aux uns et aux autres, quelques espiégleries. Les Espagnols les prirent d'abord pour des anges de lumière et les bénirent, puis pour des anges de ténèbres et les maudirent, et tout cela assez énergiquement pour que les habitans du Vallon, élevé de trois cents toises au dessus des plus hautes sommités des Pyrénées, entendissent les propres paroles des bénédictions et des malédictions, que l'historiographe rapporte textuellement.

Quelque parfaits que fussent les habitans du Vallon aérien, ils étaient néanmoins toujours un peu curieux; cinquante ans environ après leur émigration de France, ils veulent savoir ce qu'était devenu ce monde pervers qu'ils avaient quitté; ils députent deux d'entr'eux pour leur en apporter des nouvelles: à l'aide d'une poulie et d'une corde, ils les descendent du haut de leurs remparts jusqu'à terre. Ceux-ci, pour savoir ce qui se passe à la cour de France, s'acheminent vers Toulouse; là ils s'aperçoivent que le monde ne va guères mieux que de leur tems, et ils s'en retournent dans leur séjour céleste, assez mécontens de leur voyage sur terre, et n'en recueillant d'autre fruit que celui d'amener avec eux un philosophe: c'est ce M. Renou qui par ses systèmes, ses innovations, faillit à tout bouleverser dans le Vallon, et finit par se jeter du haut en bas de ce délicieux séjour. Ce qui rend cet épisode plus bizarre, c'est que M. Mosneron a jugé à propos de faire de ce philosophe bourru et misanthrope un fils du cardinal Dubois. Il adopte l'anecdote du mariage de ce cardinal, telle qu'elle est rapportée dans les Mémoires satiriques de Duclos. Mais tandis que Duclos, dans son Histoire, la raconte d'un ton léger et piquant, et d'un style qui conviendrait au conte

Digitized by Google

et au roman, M. Mosneron, dans son roman, le revêt d'un langage lourd et guindé qui ne convient ni au roman, ni à l'histoire.

On voit que M. Mosneron rattache sa fiction à des noms historiques pour essayer de la rendre intéressante. C'est ainsi qu'il imagine un dialogue entre le grand Condé et Racine. Le prince de Condé soutient le parti de la guerre, et Racine celui de la paix. Dans un endroit du dialogue, le prince répond au poëte : « Il me » paraît, mon cher Racine, que vous arrangez tout cela » comme *des scènes* de tragédie qui doivent finir par » punir le crime et faire triompher la vertu. » Quand même tel serait le but et le résultat de la tragédie, ce serait mal s'exprimer que de dire que *les scènes doivent toujours finir* ainsi ; mais le prince de Condé connaissait trop bien les tragédies de Corneille et de Racine, pour donner une pareille définition de la tragédie. Il savait très-bien que dans les catastrophes qui en sont le sujet les personnages intéressans et vertueux ne succombent pas moins, et peut-être plus souvent que les personnages odieux et coupables. M. Mosneron ne raisonne pas mieux en théologie qu'en poésie dramatique, lorsque, dans un autre dialogue ou conversation, il fait dire à un docteur catholique professeur en théologie : « Jésus » lui-même ne s'est-il pas conformé au culte institué » par Moïse, quoiqu'intérieurement il *en reconnût la* » *fausseté ?* » Il fallait, pour être orthodoxe, dire l'*insuffisance ;* comment le divin fondateur du christianisme eût-il reconnu la *fausseté* d'une religion *révélée* qu'il donnait comme le fondement de la sienne ?

Le Voyage aérien est terminé par la traduction de l'*Ermite de Parnell*, conte que Voltaire a inséré dans son Zadig, en égayant une fiction sérieuse dans l'original. M. Mosneron la lie tant mal que bien à la sienne : pour moi, la seule liaison que j'y vois, c'est que M. Mosneron avait fait cette traduction, qu'il l'avait dans son portefeuille et qu'il était bien aise de la faire imprimer.

F.

Digitized by Google

ANTOINE ET CAMILLE, *ou* la Sympathie, par Mme VAN-ESBECQ, auteur d'*Adolphe* ou *la Famille malheureuse*. Deux vol. *in*-12. A Paris, chez l'*Auteur*, rue Neuve Notre-Dame des Champs, nº 13; chez *Debray*, libraire, rue St.-Honoré, barrière des Sergens.

DANS le fond d'une campagne du Roussillon, deux enfans sont nés à trois mois l'un de l'autre, et sont nourris du même lait. L'un est fils d'un militaire retiré et se nomme Antoine de Servinne; l'autre est Camille de Blancheville, destiné à jouir d'une fortune immense. Elevés sous le même toit, et sous les yeux de Mme de Servinne qui sert de mère à tous les deux, ils contractent, dès la plus tendre enfance, la douce habitude de se voir tous les jours. Les liens d'une sympathie peu commune vont les unir pour la vie, et ces liens se fortifient avec l'âge. Mêmes plaisirs, mêmes chagrins, mêmes désirs; et cependant leur caractère est différent. Antoine est doux et tendre, Camille est vif et étourdi. Les parens veulent les séparer pour leur donner une éducation convenable à leurs fortunes; mais il leur faut bientôt renoncer à ce projet. Les deux amis dépérissent aussitôt qu'on les arrache l'un à l'autre. Camille et Antoine ne pouvant vivre séparés, suivent la même carrière; et tous les deux sont officiers dans le même régiment. On pense bien que, malgré tous leurs efforts pour être toujours ensemble, leurs devoirs mêmes les obligent quelquefois à se quitter; mais alors quelle douleur, quelles inquiétudes chacun d'eux éprouve! Leurs ames étroitement unies, semblent n'en faire plus qu'une. Le chagrin s'empare-t-il de l'un des amis, l'autre souffre de la même douleur. Ont-ils été obligés de se séparer, et arrive-t-il quelque malheur à celui-ci, celui-là s'en trouve instruit à l'instant même, par quelque pressentiment secret. Par exemple, Antoine, passant auprès d'une maison embrasée, est averti par un mouvement involontaire, que son cher Camille est au milieu des flammes; quoiqu'il dût le croire alors fort loin, et il par-

Digitized by Google

vient à le sauver. Camille, à son tour, soupçonne que son ami, dont il est éloigné depuis quelque tems, va être blessé d'un coup d'épée; il part pour le secourir, et le trouve en effet expirant de cette blessure. L'amour même ne saurait altérer une union aussi forte; l'amour, cette fois, cède la victoire à l'amitié, et ne sert qu'à orner son triomphe.

Tel est le sujet sur lequel Mme Van-Esbecq a composé son Roman. Le tableau d'une douce et pure amitié est fait pour intéresser toutes les ames sensibles. Les sacrifices, le dévouement généreux d'un ami, ont un charme puissant pour ceux qui croyent encore à l'amitié; mais l'héroïsme de ce sentiment dont nous admirons la peinture ou dans un ouvrage dramatique, ou dans un conte; doit-il être le sujet principal d'un roman en plusieurs volumes? Peut-on donner de grands développemens à ce sujet, sans tomber dans l'uniformité des situations? Car ce sont toujours des sacrifices à l'amitié qu'il faut peindre, et ce qui n'est que juste et vertueux, ne parle point assez à l'imagination; si le cœur aime à se reposer sur des tableaux doux et naturels, c'est sur-tout après avoir été remué par le choc des passions. Les illusions et le délire de l'amour, ses tourmens même, les fureurs de la jalousie, et les angoisses de l'ambition, doivent, comme les douces joies de l'amour maternel, et les tendres épanchemens de l'amitié, entrer dans les ouvrages d'imagination et se faire valoir réciproquement par des oppositions bien ménagées, ce qui ne veut pas dire pourtant que les romans où il entre de tout cela, soient les meilleurs.

En fondant tout l'intérêt d'un roman sur le sentiment de l'amitié, il eût fallu peut-être, pour éviter l'uniformité de situations que rend encore plus sensible la forme du récit adopté par l'auteur, établir des caractères plus prononcés, varier les incidens, couper la narration par quelques épisodes. Voilà ce que Mme Van-Esbecq n'a point exécuté; mais tout ce qu'il faut conclure de notre observation, c'est que cet auteur, au lieu de faire deux volumes qui sont intéressans, malgré ce défaut, aurait dû peut-être réduire son ouvrage à un

Digitized by Google

seul, et qu'alors elle aurait laissé peu de chose à désirer. Car il faudrait être bien difficile pour exiger d'un ouvrage d'agrément plus que des situations intéressantes, un style agréable et facile, et des principes d'une excellente morale. On pourrait encore chicaner l'auteur sur l'invraisemblance apparente de quelque pressentiment, de quelques effets de sympathie; mais il n'est pas encore bien prouvé que le hasard ne produise pas quelquefois des effets aussi surprenans; Mme Van-Esbecq en cite même un exemple remarquable, inséré dans une Gazette. Et puis la vraisemblance rigoureuse n'est pas exigée dans la poétique du roman, comme elle l'est par les règles du théâtre.

La condition nécessaire, pour ce genre d'ouvrage, est l'intérêt, et l'auteur de *Camille et Antoine* a rempli cette condition.

LE POUVOIR DE LA CONSCIENCE.

De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
RACINE fils.

Le jeune Fédor, issu d'une des premières maisons de Russie, s'était livré au plaisir, dès son entrée dans le monde, avec toute la fougue de son âge et l'aveugle confiance que lui inspirait l'immense fortune dont il se voyait l'unique héritier. Ses prodigalités, ses extravagances continuelles lassèrent enfin sa famille; elle obtint un ordre de la cour qui condamnait le jeune dissipateur à une détention de trois ans dans un château-fort. Le gouverneur n'usa de sévérité envers lui que dans les premières semaines; il lui permit bientôt de prendre l'air sur les remparts, dans la compagnie d'un officier. Il n'eut pas lieu de se repentir de cette condescendance : Fédor, éloigné du tumulte enivrant de la capitale, fut tout étonné de trouver quelque plaisir dans la conversation d'un homme sage, ou dans la lecture d'ouvrages dont les titres seuls lui eussent donné des vapeurs à Pétersbourg.

Il fit plus, il se mit sérieusement à réfléchir sur la vie turbulente dont il venait d'être arraché comme par un coup de foudre. Il semblait qu'un bandeau fût tombé de ses

Digitized by Google

yeux, qu'un nouveau monde se fût ouvert devant lui. Une révolution aussi rapide dans son esprit, ses goûts, ses habitudes, agit avec non moins de violence sur ses facultés physiques : sa santé s'altéra, et le commandant de la forteresse chercha tous les moyens de lui procurer les distractions qui étaient en son pouvoir.

Il imagina que personne n'était plus en état de lui en offrir qu'un autre prisonnier, nommé Maïlow, dont il n'avait pas encore fait la connaissance. C'était un écrivain rempli de talens, qu'un ministre puissant avait fait enfermer pour le punir d'une satire très-spirituelle dont il le soupçonnait d'être l'auteur. Depuis dix-huit mois, le malheureux Maïlow n'était point sorti de la chambre étroite et obscure où il était détenu : le commandant le fit conduire chez Fédor, et permit qu'il l'accompagnât dorénavant à la promenade.

La captivité n'avait pas encore pris le dessus entièrement sur le caractère naturellement enjoué du jeune poëte ; et le plaisir inespéré de trouver un compagnon aimable ne tarda pas à lui rendre toute sa gaieté. Fédor ne se montra pas moins sensible aux prévenances de Maïlow, et en peu de jours, une multitude de confidences réciproques eut amené entre les deux prisonniers une amitié véritablement fraternelle.

Ils cherchaient à tromper la longueur des soirées d'hiver par d'intéressantes lectures, et, quand les livres leur manquaient, par des récits d'aventures extraordinaires. Chacun d'eux s'efforçant de renchérir sur son ami, il fallut bientôt avoir recours aux histoires de sorcellerie et de fantômes. Un soir que Maïlow s'étudiait à raconter avec emphase une apparition merveilleuse, il observa que le visage de Fédor se couvrait d'une pâleur subite. Il s'empresse de lui en demander la cause : le jeune homme ne répond que par un sourire affecté. Maïlow lui reprocha de manquer sitôt à la parole qu'ils s'étaient donnée de n'avoir aucune réserve l'un pour l'autre ; alors Fédor, avec le ton contraint d'une homme qui fait un violent effort sur lui-même, lui dit en rougissant : « Mon ami, toutes vos histoires m'ont » singulièrement intéressé ; et, soit par une curiosité indé» finissable, soit même par une vanité secrète, tout en me » moquant de l'existence des revenans, je désirais être » le héros de quelqu'aventure de ce genre. Hier enfin, mes » désirs ont été satisfaits. » Maïlow ouvrait de grands yeux : il crut que le punch avait porté au cerveau de son jeune ami. — « Vous avez donc vu ?..... — Je n'ai rien vu :.....

Digitized by Google

mais.... — Que vous est-il donc arrivé, mon cher Fédor? — Ecoutez-moi :

« J'étais dans mon premier sommeil, lorsque j'entendis » tout-à-coup frapper à ma porte. Je crus que ce ne pou- » vait être que vous, et je vous appelai par votre nom : l'on » ne répondit point. Il régnait un profond silence : on » frappe une seconde fois, et plus fort. Je crie, qui va là? » point de réponse. Je m'élance hors de mon lit, je prends » une lampe, et je cours à la porte. Au moment où j'al- » lais l'ouvrir, survient un troisième coup, suivi d'un long » gémissement. Vous l'avouerai-je Mailow? saisi d'une » terreur involontaire, et cherchant à me persuader que » mes sens m'avaient trompé, je retournai dans mon lit, » où j'attendis le jour dans un pénible accablement. Qu'al- » lez-vous penser de moi, mon ami? — Rien autre chose » que vous avez rêvé, et peut-être bien les yeux ouverts, » ce qui n'est pas sans exemple. — Quoi! vous croiriez?... » — Nous le saurons demain. Couchez-vous tranquillement : » si vous êtes réveillé par le plus léger bruit, frappez à la » muraille qui nous sépare, et je serai à votre porte en » même tems que vous. Bonsoir, j'imagine que vous dor- » mirez cette nuit aussi paisiblement que moi. »

Les deux amis se séparent. Il y avait à peine une heure qu'ils avaient l'un et l'autre regagné leur chambre, lorsque Mailow est tiré de son sommeil par un cri aigu. Il vole à la porte de Fédor, la trouve toute ouverte, et rencontre sous ses pieds le corps du jeune homme, sans mouvement et sans connaissance. Il le relève, le porte sur son lit, mais tous ses efforts pour le faire revenir à lui sont superflus. Trop heureux que les sentinelles n'aient rien entendu, il n'ose appeler du secours; il passe la nuit entière auprès de Fédor, et, au point du jour, il a la joie de lui voir ouvrir les yeux, et bientôt de s'entendre nommer. Il hasarde une question avec ménagement, et le jeune homme lui fait le récit suivant :

« Honteux de la pusillanimité que j'avais fait paraître, » et foulant aux pieds toute croyance aux fantômes et aux » revenans, je me suis endormi, hier au soir, avec la » ferme résolution de découvrir l'auteur de ma ridicule » épouvante, s'il osait se représenter. Je commençais à » sommeiller, quand un coup terrible vint ébranler ma » porte. Plus pressé de l'ouvrir que de vous donner le » signal convenu, je m'élance.... Dieu du ciel! vous pein- » drai-je l'horreur du spectacle qui s'offrit à ma vue? Le

Digitized by Google

» spectre ensanglanté d'une jeune fille tenant entre ses bras » un enfant mort ! La pâleur des tombeaux qui couvrait sa » figure ne m'empêcha point de la reconnaître. Oui, mon » ami, je la connais la malheureuse : de son doigt san- » glant elle me montrait l'enfant renversé sur son sein; et » ses yeux!.... quels regards!.... Puis elle s'éloigna lente- » ment. Je voulus la suivre; mes pieds étaient roidis, ils » tenaient à la terre. Je vous appelai, et toute ma force » m'abandonna. »

Plus affligé qu'effrayé par ce récit, Mailow s'abstint de redoubler par d'indiscrètes questions l'état d'angoisse où il voyait encore son jeune ami. Il l'exhorta seulement à prendre du repos, et lui dit qu'il allait faire inviter le médecin de la garnison à lui rendre visite. — « Un mé- » decin ! s'écria Fédor; quel est celui qui peut guérir les » maux de l'ame? C'est au fond de la mienne qu'est cachée » la source de mes souffrances; j'y succomberai, sans » doute, mais j'aurai encore la force d'ouvrir mon cœur à » l'unique ami qui me reste.

» Cette jeune fille sanglante que j'ai vue, ou que j'ai cru » voir, fut l'objet de mes premières amours. Eudoxie était » la fille d'un vieux boyard, dont l'humble manoir confi- » nait aux vastes domaines de mon père. Je sortais des » pages la première fois que je la vis; sa beauté, ses graces » ingénues m'enchantèrent; je lui jurai un amour éternel, » je lui jurai qu'elle seule serait ma femme : pour la simple » et naïve Eudoxie de tels sermens valaient mieux que tous » les contrats de l'univers; elle me regarda comme son » époux.

» Sa confiance acheva de m'aveugler, et j'épiais chaque » jour l'instant propice pour faire l'aveu de mes liens secrets » à mon père. Mais bientôt il ne fut plus en mon pouvoir » d'attendre ce moment terrible : Eudoxie m'annonça que » les suites de notre union ne pouvaient plus être un mys- » tère pour nos parens. Son état avait été pressenti par un » vieux pope, qui lui avait offert de consacrer nos nœuds » au pied des autels, en lui promettant de désarmer faci- » lement après le courroux de ma famille. La crainte du » déshonneur, l'espoir d'un avenir qui devait combler ses » vœux, tout contribuait à exalter la passion d'Eudoxie. » Elle me somma de me trouver, le lendemain au point » du jour, sous les arbres qui conduisent au monastère de » Saint-Alexandre-Newsky : je le lui promis, et je ne m'y » trouvai point.

Digitized by Google

» Pour la première fois depuis ma naissance, je sentis » ce que c'était qu'un crime et le remords : ma tête s'égara, » Je crus que je ne pouvais fuir assez promptement et la » malheureuse que je trahissais, et mon père dont je redou- » tais également la colère, pour lui avoir désobéi, et le » mépris pour avoir violé mes sermens. Je courus à Pé- » tersbourg : l'image d'Eudoxie m'y poursuivit. Je crus » l'écarter de mon souvenir en me précipitant dans les plaisirs » tumultueux que m'offrait la société des jeunes gens de » mon âge : je me consumai en efforts pour paraître plus » gai qu'eux, et le noir chagrin qui dévorait mon ame se » lisait sur mon visage. Sais-je moi-même où m'aurait en- » traîné l'affreux délire qui s'était emparé de tout mon être, » lorsque mon père, instruit de mon séjour et de mes dé- » sordres, me fit jeter dans cette forteresse?

» Il craignit probablement que la perte de ma liberté ne » fût point suffisante, pour calmer l'effervescence à laquelle » il me voyait en proie : il se hâta de m'apprendre que l'in- » fortunée Eudoxie, condamnée à un exil éternel en Sibérie » comme infanticide, n'avait dû qu'aux anciens services de » son père la grâce de finir son existence dans une maison » de force. J'aurais supporté tous mes maux : je les méri- » tais ; ceux d'Eudoxie devinrent pour moi un supplice » au-dessus de mes forces : son crime et sa perte étaient » mon ouvrage. Elle devint l'objet unique de ma douleur » mortelle : elle s'associa à toutes mes pensées, à toutes » mes actions. Au sein du loisir ou dans la force du travail, » seul ou avec vous, mon ami, elle est toujours là ! elle me » poursuit dans mon sommeil, et le jour même, il me » semble que ses cris lamentables retentissent jusque sous » ces voûtes. Si vous m'aimez, mon cher Maïlow, priez » pour que la mort vienne m'arracher à tant de tourmens. »

Maïlow était un homme éclairé autant que sensible : il compâtit sincèrement à l'état déplorable de Fédor ; il ne lui reprocha point comme une faiblesse l'égarement de son esprit ; il chercha seulement à le ramener vers les heureux tems de ses premières amours. Il observa que la confiance que Fédor avait en lui redoublait par ces adroits ménagemens, et il résolut d'être son sauveur. Le commandant du fort était humain. Maïlow lui peignit avec les plus vives couleurs l'état déplorable de Fédor ; il en obtint la permission de communiquer avec lui à toute heure. Ses entretiens journaliers, ses observations habituelles lui firent entrevoir la possibilité de rendre le calme à son jeune ami ;

Digitized by Google

et bientôt même il concerta, avec le généreux gouverneur, un plan dont l'exécution devait surpasser les vœux les plus ardens qu'il fût permis à Fédor de former.

Mailow, pour ne point le perdre de vue un seul instant, partageait sa chambre, et souvent même le veillait pendant son sommeil, s'il le voyait en proie à une agitation extraordinaire. Un jour passé au milieu des transports du désespoir le plus violent, n'annonçait que trop combien la nuit suivante devait être orageuse : Mailow résolut de la mettre à profit pour l'accomplissement de ses projets.

Il s'établit dans un fauteuil auprès du lit de Fédor; une lampe lui permettait d'observer tous ses mouvemens. Vers le milieu de la nuit, le jeune homme se dresse tout-à-coup sur son séant, et crie avec effroi, qui va là? Puis il s'élance, saisit la lampe, et marche vers la porte : un second cri annonce qu'il a cru entendre frapper une seconde fois. Il ouvre, et s'arrête aussitôt à l'aspect d'un fantôme vêtu de blanc, qui lui fait signe de le suivre; il hésite et veut même reculer; le spectre le saisit par le bras et l'entraîne. « Malheureuse, disait Fédor d'une voix étouffée, est-ce toi? » Que me veux-tu? » Après avoir traversé une galerie longue et obscure, le fantôme disparaît, et au même instant s'ouvre une porte de fer qui conduisait dans un cachot. Une main vigoureuse pousse Fédor; il aperçoit une jeune femme accablée du poids de ses chaînes : elle lève la tête, pousse un cri aigu; il reconnaît Eudoxie et tombe à ses pieds.

Mailow, qui avait suivi pas à pas son jeune ami, s'empresse de le relever : Fédor se précipite dans ses bras; il cachait son visage dans son sein comme pour se dérober aux regards de sa victime. Le commandant entra : « Jeune » homme, lui dit-il, tu vois l'infortunée qui t'aima et que » tu trahis; elle terminera ses jours dans les fers, et tu es » libre, tu peux sortir. » — « Je meurs ici! » répondit Fédor d'un accent désespéré; et il roulait autour de son bras la chaîne d'Eudoxie. — « Non! tu vivras pour elle et pour » moi! » s'écria une voix qui ne s'était pas fait entendre encore : c'était celle de son père; le commandant l'avait prévenu de l'épreuve décisive à laquelle il voulait soumettre Fédor. La tendresse paternelle accueillit avidement l'espoir qu'on lui offrait : le succès le surpassa.

Comme sortant d'une longue et douloureuse ivresse qui avait porté le trouble dans tous ses sens, Fédor recouvra sur-le-champ sa raison et ses forces. « Eudoxie ne peut être

Digitized by Google

» coupable, s'écria-t-il; et, si elle avait commis un crime, » ce serait à moi à l'expier. » Son cœur ne le trompait pas; l'innocence d'Eudoxie venait d'être reconnue; l'ordre de lui rendre la liberté était déjà entre les mains du commandant. Le père de Fédor réclama le soin de la reconduire dans les bras du sien, comme une faible réparation de ses injustes mépris : lui qui l'avait dédaigneusement repoussée, il demandait, il suppliait qu'elle fût accordée aux larmes de son fils et aux siennes. Unis par les nœuds les plus doux, Fédor et Eudoxie n'eussent joui qu'imparfaitement de leur bonheur, si Mailow n'eût consenti à le partager. Le souvenir des jours de leur captivité commune ajoute encore à la douceur de leur existence. L. DE SEVELINGES.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — La reprise de *Fernand Cortez* a obtenu le même succès qu'à ses premières représentations : c'est un ouvrage désormais établi au répertoire, parmi ceux qui à la pompe du spectacle réunissent le mieux l'intérêt qui s'attache à une grande époque historique, et la variété qui résulte de la peinture de deux nations qui furent l'une pour l'autre une découverte. Nous avons rendu la justice due aux auteurs du poëme dont les preuves sont honorablement faites en ce genre, et qui presque seuls occupent aujourd'hui la carrière. Nous persistons à croire que leur ouvrage a des défauts, et ils ont assez de talens pour n'en pas douter eux-mêmes; mais ces défauts tiennent beaucoup au sujet qu'ils ont choisi et au genre qu'ils ont traité. M. Spontini les a dignement secondés. On nous pardonnera probablement de ne connaître de ce jeune compositeur que ses ouvrages, et leur effet dramatique; de ne pas examiner s'il est italien ou français, s'il fut du conservatoire de Naples ou s'il est de celui de Paris; toutes ces considérations entraînent, on le sait, beaucoup de préventions, d'exagération et de faux jugemens; il nous paraît plus simple et plus juste d'écouter attentivement sa musique, d'en rapprocher les motifs de l'intention du poëte, et le style de celui de nos grands maîtres, et de dire avec franchise si ces motifs ont de la fraîcheur et de la vérité, si ce style a de la noblesse, de la force et de la variété. C'est

Digitized by Google

ce que nous avons fait, et ce que nous voulons faire; nous répéterons que pour le musicien doué d'une ame sensible, habile à manier les cordes pathétiques de la lyre, le sujet de la *Vestale*, le second acte particulièrement, fut une sorte de bonne fortune qu'un artiste ne rencontre peut-être qu'une fois en sa vie.

Nous avons entendus des maîtres dont le suffrage est une autorité, rendre un hommage sincère aux beautés d'inspiration et de sentiment que M. Spontini a répandues sur ces scènes si bien ordonnées et d'un effet si touchant: dans *Fernand Cortez*, il devait produire d'autres impressions, et sortir du genre auquel la nature semble l'avoir particulièrement appelé; aussi, s'il a réussi généralement dans son récitatif, ses chœurs, ses morceaux d'ensemble, il s'est sur-tout montré sur la trace des grand maîtres en écrivant le rôle d'Amasily: là il est, on peut le dire, sur son terrain, et il est si bien secondé par la cantatrice, que ce beau rôle entrera toujours pour beaucoup dans le succès désormais assuré de l'ouvrage, et comptera parmi les titres du compositeur à une juste célébrité.

Ces titres sont déjà assez nombreux; la *Vestale* et *Fernand Cortez* ont fait connaître M. Spontini parmi nous: mais il était déjà connu en Italie, par un grand nombre d'ouvrages; à Naples, à Palerme, à Rome, à Venise, il a écrit des opéras-bouffons qui ont eu de brillans succès; Florence a applaudi des opéras sérieux qui lui font honneur: *la Finta philosopha* a été jugée à Paris d'une excellente école. Il a aussi enrichi l'Opéra-Comique français de productions estimées: on fait donc trop d'honneur à M. Spontini, ou on lui en fait trop peu, en affectant de le considérer à Paris comme offrant aujourd'hui les premiers tributs de sa muse. C'est un talent éprouvé que l'on a à juger, et auquel on peut désormais assigner sa place; l'exagération peut lui en donner une trop élevée, l'envie peut s'efforcer de le faire descendre trop bas; mais ni l'une ni l'autre n'ont le privilége de faire entendre long-tems leur voix; il est, pour les réputations dans les arts, une balance que tient toujours une main impartiale; l'opinion publique en est le dépositaire fidèle, et M. Spontini n'a rien à craindre de ses arrêts.

Théâtre Français. — Reprise d'Omasis, ou *Joseph en Egypte*.

Le public a très-bien accueilli cette reprise d'un ouvrage sur lequel son jugement paraît maintenant fixé. L'auteur y

Digitized by Google

a fait divers changemens, et la pièce ne se joue plus telle qu'elle est imprimée. Jacob, qui ne paraissait qu'au commencement du quatrième acte, arrive vers la fin du troisième. Siméon se présente à lui avant le dénouement, ce qui n'avait pas lieu dans la première version; c'est au moment de marcher contre les séditieux que Joseph donne des ordres pour faire respecter Jacob et sa famille des habitans de Memphis, précaution qu'il prenait d'abord aussitôt après leur arrivée. Outre ces additions ou transpositions, nous avons remarqué un léger retranchement : l'officier qui venait annoncer à Omasis l'émeute suscitée par Rhamnès, nommait Siméon parmi ses complices et maintenant il ne le nomme plus. Nous ne savons trop jusqu'à quel point il faudrait féliciter M. Baour-Lormian de toutes ces différences. La nouvelle scène entre Siméon et Jacob est fort touchante, mais elle rend Siméon plus criminel de persister encore dans ses projets contre Omasis, après avoir revu son père. Le soin que prend Joseph de faire rendre des honneurs à Jacob est très-louable, mais il était plus sage de se borner à le mettre en sûreté, dans un moment où l'on attaque la vie d'Omasis lui-même. En s'abstenant de nommer Siméon devant Jacob, comme l'un des chefs des rebelles, on épargne à ce malheureux père un chagrin cruel ou plutôt on le retarde; mais il en résulte que le public ne sait pas ce qu'est devenu Siméon, et que le désespoir de Jacob, au commencement du cinquième acte, reste un moment inintelligible. Nous ne dirons rien d'un autre changement qui pourrait bien appartenir aux comédiens plutôt qu'à l'auteur : c'est la suppression du rôle d'Issachar fondu dans celui de Nephtali, qui dit à lui seul tous les vers qu'on avait d'abord partagés entre lui et son frère. Les plaisanteries que cette fusion pourrait fournir appartiennent de droit à l'auteur des *Lettres Champenoises*.

Quoi qu'il en soit, le public, nous le répétons, a revu avec plaisir cette tragédie. Le style en est d'une pureté, d'une douceur remarquables; il offre à peine quelques traces de mauvais goût. Si le sujet est faiblement conçu, si l'action est lente, si Rhamnès est le plus pauvre des conspirateurs et Almaïs la plus inutile des princesses, plusieurs situations vraiment dramatiques et traitées avec une simplicité touchante, suffisent pour soutenir l'intérêt : telles sont la scène où Benjamin raconte la mort de Joseph à Joseph lui-même, celle où Joseph interroge Siméon; tels sont les deux derniers actes entiers où Jacob paraît entouré de sa famille.

Digitized by Google

famille. On qualifiera, si l'on veut, Omasis de tragédie pastorale : qu'importe, si elle nous touche par des sentimens naturels et vertueux, exprimés en vers qui charment à-la-fois l'esprit et l'oreille?

Il y aurait un autre examen à faire de cet ouvrage, qui consisterait à rechercher en quoi l'auteur a suivi le texte de l'Ecriture-Sainte, en quoi il s'en est éloigné, à comparer l'effet de son drame à celui du récit de la Bible. Cela nous mènerait trop loin; nous croyons cependant pouvoir présager quel serait le résultat de cette recherche : on verrait que toutes les fois que M. Baour s'est écarté de l'Ecriture, l'intérêt du sujet en a souffert, mais qu'il eût été impossible d'adapter ce sujet à notre théâtre si l'on eût suivi l'Ecriture plus fidèlement.

Cette pièce est fort bien jouée. On sait que Mlle Mars est toujours très-applaudie dans le rôle de Benjamin, et que celui de Jacob est très-bien rendu par Baptiste. Lafond joue Omasis avec beaucoup de noblesse et n'y manque pas de sensibilité; Mlle Volnais joue Almaïs avec sensibilité et n'y manque pas de noblesse. Damas est beaucoup trop tendre et pleure beaucoup trop dans les deux premiers actes du rôle de Siméon; il n'y songe point assez à ce qu'il doit faire au cinquième.

Opéra-Buffa. — *Le Barbier de Séville* n'a pas eu tout le succès qu'on devait en attendre; les uns disent que ce compositeur charmant, spirituel, mélodieux et facile, est écrasé par Mozard, et comme frappé de la foudre depuis que ce génie vigoureux et inégal, cette imagination brillante et pittoresque, a répandu son éclat sur la scène : les autres ne croient pas Paisiello victime du parallèle; ils disent avec plus de raison, sans doute, que le Barbier de Séville, qui nous enchantait avec Mandini, Viganoni et Raffanelli, a tout perdu sous la nouvelle forme qu'il a prise; que les chanteurs actuels ne sont point assez comédiens pour ce genre; ils ajoutent qu'ils ne sont pas même assez bons chanteurs. Mme Barilli a seule soutenu l'honneur de la troupe.

Cet exemple suffirait pour prouver combien un second talent de pair avec le premier est nécessaire à l'Opéra-Buffa, combien, près de Mme Barilli, une cantatrice de l'ordre de Mme Festa est nécessaire. Supposez Mme Barilli seule après les représentations assez solitaires du Barbier, le répertoire était arrêté : mais Mme Festa l'a soutenu avec les *Zingari*, ouvrage qu'on ne se lasse pas d'entendre, et que ne déparent

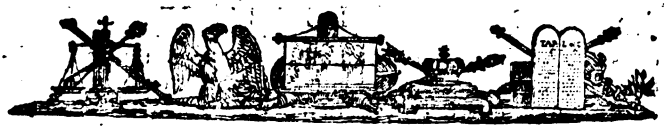
Digitized by Google

point quelques morceaux de Cimarosa qui jettent une variété piquante au milieu de ceux de Paisiello. Mme Festa est sur le point de nous quitter; cela paraît aussi certain que cela est malheureux; elle s'est surpassée à la dernière représentation des *Zingari*, et elle a été couverte d'applaudissemens. Mme Barilli s'est piquée d'émulation, et dans le *Mariage de Figaro*, à son inappréciable pureté, elle a joint plus de chaleur, de verve et de mouvement qu'à l'ordinaire. Toutes deux sont donc autant désirables qu'elles ont de talent, puisque, seules et sans rivalité, elles seraient peut-être moins parfaites, moins zélées, moins jalouses de paraître, de réussir et de plaire.

Théâtre du Vaudeville. — Les Pêcheurs Danois, vaudeville historique en un acte, de MM. Théaulon et Dartois.

Un niais, un enfant qui parle mieux que les grands niais qui l'écoutent, une noce de village, une ronde, que dis-je? deux rondes, des pêcheurs, des soldats, des barques et la mer en perspective, des paysans qui raisonnent sur le bonheur, un roi de Danemarck déguisé, qui fait danser des paysans et qui fuit les persécutions d'un usurpateur : voilà l'analyse exacte du vaudeville nouveau. Qui le croirait? un ouvrage qui contient d'aussi belles choses, a été froidement accueilli; mais aussi pourquoi les auteurs ne l'ont-ils pas fait représenter sur un des théâtres du boulevard? il y aurait pu rivaliser le succès des *Mines de Pologne*, des *Pêcheurs Catalans*, de la *Tête de Bronze*, et peut-être de *Jean de Calais*, tandis qu'au Théâtre du Vaudeville son mérite n'est pas apprécié.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Le *Moniteur* vient d'acquitter l'engagement qu'il avait pris en réfutant le discours royal d'Angleterre; il a consacré trois énormes feuilles à la publication complète de la correspondance relative aux affaires d'Espagne. Quelques-unes des pièces de cette correspondance sont déjà connues; la même feuille les a publiées en 1808; elles sont ici reproduites à leur date dans la collection dont il s'agit. Si elles jettent sur ces affaires un jour d'autant plus défavorable à la cause que les Anglais prétendent défendre, que ce jour est plus éclatant, c'est aux Anglais qu'il faut s'en prendre; c'est leur imprudent appel qu'il faut en accuser. Ils ont prononcé le nom de Ferdinand; eux seuls sont responsables du moyen bien légitime, pris en cette occasion, de faire connaître quelle a été la conduite de ce prince, et quels étaient pour lui les sentimens de sa famille.

La première pièce publiée n'était nullement connue; elle est la première en date, et la plus importante. Le prince des Asturies, dans les termes du plus profond respect et du dévouement le plus absolu, demande à l'Empereur des Français l'honneur de s'allier à une princesse de sa maison, et le demande à l'insu du roi son père. Il ne veut attendre une épouse que du choix de S. M.

La seconde suit de près : elle est du roi Charles IV à l'Empereur; il implore l'assistance de l'Empereur contre un fils héritier ambitieux et rebelle; il l'accuse de le vouloir détrôner, et d'avoir attenté aux jours de sa mère. Le roi demande secours, assistance, conseils et lumières dans cette affreuse circonstance.

Suivent trois lettres du roi Charles à l'Empereur; il reçoit la démission du prince de la Paix, à la date du 18 mars; à la date du 20, il abdique au milieu de la sédition d'Aranjuès; le 27, rassuré par la protection de l'Empereur, il rétracte son abdication.

On lit ensuite un grand nombre de lettres écrites de la main de la reine d'Espagne et de sa fille la reine Marie-Louise; elles sont toutes adressées au grand duc de Berg, qui, dans ce moment, avait le gouvernement de Madrid;

Digitized by Google

elles n'ont qu'un objet, et, pour le remplir, toutes les expressions de la prière sont employées. C'est de persuader à l'Empereur que la famille royale est pleine d'attachement et de respect pour lui, qu'elle ne compte que sur lui et sur le grand duc de Berg; qu'elle a tout à redouter du prince des Asturies; que la vie du prince de la Paix, partout nommé le *pauvre prince de la Paix*, est en danger, et que, pour le sauver, la famille ferait tous les sacrifices possibles. La reine demande, pour elle, son mari et *le pauvre prince de la Paix*, une retraite où tous puissent vivre loin des affaires, des troubles et des commandemens. Toutes ces lettres peignent le prince des Asturies comme l'ennemi le plus redouté de sa famille; c'est contre lui qu'elle se réunit pour demander et la protection de l'Empereur et l'entremise puissante du grand duc. Les alarmes de la famille sont sur-tout pressantes quand elle apprend que le prince a pris les devants, et s'est rendu auprès de l'Empereur à Bayonne, en la précédant dans ce voyage.

Ici trouve naturellement sa place la lettre écrite à l'Empereur par le prince Ferdinand; lettre datée de Vittoria, et dans laquelle, se regardant comme en possession du trône d'Espagne, il exprime quelques plaintes de n'avoir pas reçu en cette qualité les hommages de l'ambassadeur de France. C'est après cette lettre qu'on retrouve celle à laquelle l'Empereur Napoléon a imprimé un si grand caractère, et dont la publication a déjà produit une sensation si forte, celle où, rappelant au prince et les droits de la paternité et les fondemens du pouvoir monarchique, il déclare regarder comme l'effet de la contrainte l'abdication du roi Charles, et vouloir ne reconnaître son héritier qu'après un mûr examen de ce qui s'est passé à Aranjuès.

Ici s'ouvre la troisième partie de la collection; elle se compose des pièces relatives aux événemens qui se sont passés pendant le séjour de la famille à Bayonne. La prepremière pièce est connue; c'est la lettre dans laquelle le roi d'Espagne retrace à son fils sa propre conduite avec toute la dignité d'un monarque offensé et d'un père méconnu; conduite qui, dit le roi, a mis une barrière d'airain entre le prince et le trône d'Espagne.

Le résultat de cette lettre est l'abdication du prince Ferdinand entre les mains de l'Empereur, en faveur du roi son père, et la notification de cette démarche à l'infant D. Antonio et à la junte suprême. Suivent les deux traités de Bayonne, entre l'Empereur et le roi Charles, qui lui cède

Digitized by Google

tous ses droits au trône des Castilles et des Indes, et entre l'Empereur et le prince des Asturies, qui adhère à la cession faite par son père. Ces traités sont connus et ont été publiés officiellement.

La quatrième partie des pièces se compose des lettres écrites pendant le séjour des princes à Valançay, et de la famille royale en France.

Le prince Ferdinand témoigne à l'Empereur sa gratitude pour les soins obligeans du prince et de la princesse de Bénévent. Dans une seconde lettre, il fait à l'Empereur son compliment en son nom, et au nom de son frère et de son oncle, sur l'installation du roi Joseph, et recommande à la dynastie nouvelle les destinées d'un peuple brave et généreux. Les autres lettres félicitent l'Empereur sur les victoires qui ont signalé sa présence en Espagne; elles contiennent des remercîmens pour divers ordres donnés par S. M. relativement à des demandes faites par le prince.

Dans le surplus de la correspondance, la famille royale témoigne de la satisfaction de son séjour à Compiègne; mais bientôt la température et l'humidité habituelle de ce lieu font ressentir au roi Charles de vives douleurs. Les médecins ont indiqué Nice comme un séjour favorable, et il demande à s'y rendre ainsi que sa famille. Les détails du voyage et de l'arrivée de la famille à Marseille, au château de Saint-Joseph, terminent cette correspondance.

Au moment où paraissent réunies les pièces de ce grand procès de la famille royale espagnole divisée et armée contre elle-même, matériaux si précieux et qu'il était si digne du Gouvernement français de livrer lui-même à l'examen et à la sagacité impartiale de l'historien, une dépêche très-importante du maréchal duc de Dalmatie, vient ajouter à cette lecture un nouveau degré d'intérêt; elle fait présager la fin prochaine de cette lutte aveugle et obstinée, où une partie égarée de l'Espagne combat pour d'insidieux étrangers, contre son libérateur, pour l'anarchie contre le règne des lois, pour un pouvoir né du sein des factions, contre un trône légalement transmis et reconnu de l'Europe entière.

Le roi Joseph a passé la Sierra-Morena, et porté les troupes impériales sur le Guadalquivir; avant de rencontrer des ennemis disposés à se défendre, il a répondu sur son passage aux acclamations des habitans de tous les lieux qu'il a traversés; habitans las d'un état où amis et ennemis, insurgés et soldats, leur font également supporter les

Digitized by Google

malheurs de la guerre. L'ennemi avait opposé des obstacles à la marche des troupes, et avait même établi des mines sur plusieurs routes ; ces efforts ont été infructueux ; les passages ont été franchis avec la rapidité de l'éclair, et les dispositions prises ont produit les résultats les plus satisfaisans.

Le 1^er^ et le 5^me^ corps, aux ordres des ducs de Bellune et de Trévise, les troupes aux ordres des généraux Sébastiani et Gazan, la division Dessolles, celle Milhaud, les troupes du duché de Varsovie, ont pris part à ce grand et heureux mouvement.

Jusqu'à présent point de rapport ; le résultat connu des deux attaques est 6000 prisonniers, 2 généraux, beaucoup d'officiers, 8 drapeaux, 25 pièces de canon, des munitions, des magasins, des camps, et la dispersion totale de ce qui restait des débris de l'armée qui fut détruite à Ocana ; cette armée est venue finir sa destinée aux revers sud de la Sierra-Morena, non loin des champs de Baylen.

Tous les renseignemens confirment que la plus grande confusion règne en Andalousie. La junte s'est sauvée de Séville, et a été dans l'île de Léon, où elle avait convoqué, pour le 1^er^ février, une assemblée générale des cortès : au moment où nous sommes arrivés, on faisait tirer au sort les habitans pour fournir les hommes nécessaires au complément des régimens. Il n'est pas douteux que les avantages signalés que les troupes de S. M. l'Empereur ont remportés ne dérangent toutes ces mesures, et n'occasionnent même une défection générale dans le parti insurrectionnel ; déjà dans plusieurs endroits les habitans viennent au devant des troupes, et beaucoup ont fait des démarches pour rappeler leurs enfans des corps ennemis.

La discussion s'est ouverte au Parlement d'Angleterre sur le discours émané du trône. La chambre des lords s'en est occupée dans sa séance du 23 janvier : ici les orateurs ont été desservis par l'éclat même de la circonstance qui devait les faire briller. Les événemens ont été si remarquables, les résultats si honteux pour ceux qui les ont dirigés, les fautes ont été si palpables, et l'on a si longtems différé d'en entretenir les représentans de la nation, que tout a été dit, tout a été épuisé sur cette matière, et qu'au lieu de diriger l'opinion en l'éclairant, les orateurs du parlement ne se trouvent que ses interprètes, ou, pour mieux dire, ses échos. Cette opinion a éclaté avec une telle unanimité en France, en Allemagne, en Espagne et

Digitized by Google

en Angleterre, qu'elle a réduit ces orateurs à l'impuissance de trouver un moyen nouveau d'accuser les ministres.

Parmi les opposans à l'adresse, il faut cependant compter des noms tels que ceux des lords Saint-Vincent, Grenville, Moira et Grey. Ces quatre orateurs ont vu la conduite des ministres, ont jugé les opérations de l'Espagne et de l'Escaut du même œil que nous, et leurs discours ne sont à bien dire que les développemens des notes fréquemment publiées par le Moniteur sur les expéditions. L'une de ces notes traçait aux Anglais un plan de campagne raisonnable, un plan d'attaque contre la Belgique qui eût été avoué des militaires : ce plan est rappelé par les orateurs; ils remercient l'ennemi généreux qui a eu la complaisance de l'indiquer, et n'en tansent que plus vertement les ministres de ne l'avoir pas suivi.

Nous tomberions nous-mêmes dans de longues et fastidieuses redites, si nous répétions ce que ces orateurs sont eux-mêmes forcés de répéter, sur la convention de Cintra, honteuse en Portugal, et célébrée par la tour de Londres, sur cette victoire de Talaveyra, où le champ de bataille et les blessés anglais ont été abandonnés, sur la prospérité des finances qui veut de nouveaux impôts, sur celle du commerce qui bientôt va demander quel port lui est accessible, sur l'emploi des 100 mille hommes dont le ministère a si mal disposé, sur les ordres donnés au malheureux Moore qui a trouvé la mort en les exécutant contre son gré et les leçons de son expérience, enfin sur l'expédition de l'Escaut, le tems choisi, le but et les moyens.

Il sera plus curieux et plus intéressant de faire connaître par quels moyens les partisans du ministère ont essayé de le défendre; ce procédé est plus que généreux, sans doute, mais il est sans danger, et c'est être impartial à fort bon marché que d'exposer seulement les raisonnemens de ses adversaires, quand on sait qu'ils se détruiront par leur propre faiblesse.

Le lord Harrwby s'est singuliérement étonné qu'on pût proposer des amendemens à l'adresse, et des restrictions aux remercîmens que le ministère mérite. Le gouvernement anglais n'a-t-il pas dû soutenir le mouvement des Espagnols, et quand l'Autriche a entrepris une nouvelle lutte contre la France, bien qu'on ne l'ait pas encouragée, bien qu'on ne lui ait promis que de faibles secours, n'était-il pas essentiel de tenter une diversion en sa faveur? Fal-

Digitized by Google

lait-il la tenter par la Méditerranée, par l'Adriatique? Les frais eussent été immenses. Fallait-il jeter des hommes sur les côtes du nord de l'Allemagne? Mais les ressources et les moyens des partisans qui s'y sont montrés ont été fort exagérés; quelques bandes sans organisation, sans argent, sans habits, ne présentaient aucun noyau capable d'attirer et de garantir l'expédition anglaise. On a choisi, on a dû choisir l'Escaut pour rendre plus avantageuses les négociations qui déjà étaient entamées, et dans le second but de détruire les établissemens ennemis : ce dernier but n'a pas été rempli; mais le défaut d'exécution n'est pas toujours une objection sans réplique contre le plan qui l'a ordonné : on espérait que tout serait fini par un coup de main, et avant la saison dangereuse; des obstacles imprévus ont arrêté l'expédition dans sa sortie, dans sa marche, dans son attaque; nous avons, dit l'orateur, trouvé en mesure l'ennemi que nous croyons surprendre, et dans un état en peu de jours formidable, cette côte que nous croyons déserte : les ministres sont-ils responsables de l'activité française et de l'énergie de son gouvernement? Le chef était absent, ne devait-on pas croire la défense du territoire moins assurée? Quel est l'Anglais qui, au moment où l'expédition est partie, n'a pas cru un moment Anvers détruit, et la Belgique mise à contribution? Les ministres ne peuvent donc être accusés que de n'avoir pas réussi dans une entreprise qui ne paraissait point mal concertée.

Quant à l'Espagne, n'est-ce rien que d'avoir forcé les Français à évacuer le Portugal, et que d'avoir retardé leur marche sur le midi de l'Espagne, d'avoir couvert sur plusieurs points les armées des insurgés, d'avoir délivré la Gallice, et sauvé l'escadre du Ferrol? Il est vrai qu'en présence des armées anglaises, deux armées espagnoles ont été enveloppées et défaites; mais les armées anglaises, sans se compromettre, ont servi à arrêter les progrès des Français après la victoire.

Ces raisonnemens, nous l'avons déjà dit, tombent d'eux-mêmes; ils ont été déjà cent fois réfutés. Les dégats de Flessingue sont évalués et balancés avec les pertes anglaises. Six mille Anglais ont péri; avec quelles pertes de constructions celle-là peut-elle se comparer? Mais les Anglais ont, par leur expédition, ouvert à la France les portes de Breda, de Berg-op-Zoom; ils ont couvert la côte hollandaise de douaniers et de soldats français; ils ont reculé

Digitized by Google

les bornes de l'Empire. Ainsi, dit *le Moniteur, tout territoire voisin de la France auquel les Anglais auront touché, et qui n'aura pas su se défendre, sera réuni à l'Empire.* Ainsi, quand les Anglais voudront signer la réunion d'un territoire voisin de la France, ils n'auront qu'à y descendre, à y pratiquer des intelligences, et à s'y faire recevoir comme à Middelbourg et au sud Béveland avec quelque accueil. Voilà des déclarations qui, reportées aux orateurs du ministère, pourront peut-être mettre leur logique en défaut, et ébranler leur confiance dans les moyens de leurs honorables amis.

L'un de ces orateurs mérite d'être réfuté particulièrement, c'est lord Liverpool; il a soutenu que l'expédition avait fait une diversion utile à l'Autriche, ce que les dates démontrent faux; qu'elle avait détourné la marche d'un gros corps de conscrits, ce qui n'est nullement exact; enfin qu'elle avait forcé l'Empereur à se relâcher de ses prétentions exagérées: mais, lorsque la paix a été conclue, les destins de l'expédition de Walcheren étaient déjà achevés. Il y aurait eu diversion peut-être si la flotte anglaise fût restée dans la Tamise en position menaçante; mais au 15 août l'expédition ne donnait plus d'inquiétude; on savait déjà quel en devait être le résultat.

L'escadre était montée à Anvers, et 100,000 hommes étaient autour de la place; quelle influence l'expédition aurait-elle eue sur les négociations? Les Anglais n'ont pas même gardé quelque tems Walcheren comme pouvant servir l'Autriche, mais par suite des fausses notions qui les ont guidés dans toute cette expédition: ils s'imaginaient que ce point serait sur l'Escaut un autre Gibraltar, et qu'ils enchaîneraient ce fleuve comme ils inquiètent le détroit. Dans cette pensée, ils ont construit des casernes et des magasins; les Français les observaient avec joie; la saison des glaces arrivée, l'armée anglaise était prisonnière; elle l'a senti, et s'est retirée à la vue des premiers préparatifs d'attaque: l'Angleterre n'a donc ni voulu ni pu seconder l'Autriche, soit en attaquant Walcheren, soit en gardant cette île pendant la mauvaise saison, trois mois après la conclusion solennelle de la paix.

En résultat, les ministres ont eu dans cette discussion une majorité de 52 voix; l'adresse a été adoptée sans amendement.

Les débats ont été également ouverts à la chambre des communes; M. Canning a prononcé une longue apologie

Digitized by Google

de la conduite des ministres, à laquelle sir Francis Burdett a répondu dans un discours d'une éloquence rapide et animée. Le résultat a été le même qu'à la chambre des pairs.

Les feuilles anglaises qui nous communiquent ces débats, avouent que de très-mauvaises nouvelles sont parvenues de l'intérieur de l'Espagne, où l'on voit se développer les forces des Français. Quant à la Hollande, les Anglais prétendent qu'on y attend avec impatience le *fiat* de Bonaparte. L'idée est ingénieuse, la figure hardie, et le rapprochement heureux; mais le *fiat* ne suffit pas : il fallait dire, *fiat lux*, *fiat salus*, *fiat ordo*. Relativement aux Américains, les Anglais croient que, le 5 ou le 6 janvier, il a été signé à Paris une convention qui termine tous les différends entre la France et l'Amérique; que des chargemens américains séquestrés ont eu main-levée, et qu'il existe une liste étendue des objets permis pour l'exportation et l'importation. Nous sommes très-heureux d'apprendre cette bonne nouvelle des Anglais, et de les donner pour ses garants.

Dimanche dernier, S. M. a reçu de nouvelles députations des colléges électoraux, qui, leur session terminée, ont encore trouvé un devoir honorable et doux à remplir, celui de se rendre les interprètes de leurs concitoyens, et de porter à l'Empereur leurs vœux et leurs hommages. Ces colléges étaient ceux de la Dordogne, du Doubs, de l'Indre, du Léman, de la Loire-Inférieure, du Lot, de la Roër. La ville de Lyon a aussi été admise dans la personne de ses députés.

Il est impossible qu'il n'y ait pas, dans les adresses présentées quelqu'uniformité d'expression, quand il y a dans les sentimens une identité si parfaite. Depuis long-tems il est devenu plus facile à l'Empereur de reconnaître dans ses sujets l'attachement et la fidélité qu'ils lui portent, qu'à ces mêmes sujets de trouver des couleurs nouvelles pour peindre ces sentimens. Les adresses ne peuvent donc rien offrir de plus intéressant que leur uniformité même, leur accord et leur harmonie dans le tribut vraiment national qu'elles acquittent envers le souverain; mais le souverain qui daigne y répondre, sait toujours y distinguer ce qu'il peut promettre et aux vœux généraux, et aux besoins des localités. Ces réponses mémorables, partie essentielle de son histoire, étonnent toujours par l'admirable alliance du génie qui saisit une occasion de développer les plus hautes con-

Digitized by Google

sidérations politiques, et de la prévoyance active, éclairée, qui ne néglige aucun détail, conserve la mémoire fidèle des hommes, des tems, des lieux et des choses, et sait ajouter même à ses promesses l'indication précise de l'époque où elles seront réalisées.

Ainsi, S. M. a dit à ses peuples du Doubs, qu'elle avait reconnu avec plaisir leurs enfans sur les champs de bataille; qu'elle irait visiter les travaux ordonnés dans leurs villes; aux députés du Lot, que cette rivière serait navigable dans six ans : il a rappelé à ceux de la Roër que Charlemagne eut son trône à Aix-la-Chapelle; qu'aujourd'hui comme alors ils font partie du grand Empire, que certains d'entr'eux ont leurs fils au service de l'étranger, et doivent les rappeler sous les drapeaux de la patrie.

Ainsi, il a rappelé aux Nantais les douces émotions que la franchise et l'éclat de leurs acclamations lui firent éprouver lors de son entrée dans cette ville, au moment même où il apprenait que sur un point de l'Espagne ses aigles n'avaient pas soutenu la rapidité ordinaire de leur vol.

Ainsi, il a répondu aux députés de la Dordogne, qui déclaraient supporter avec courage les maux attachés pour le département à une guerre maritime, que son allié l'empereur de Russie et lui ont tout fait pour pacifier le monde; mais, le roi d'Angleterre a vieilli dans sa haine contre la France, veut la guerre, son état l'empêche d'en sentir les maux et d'en calculer les résultats pour sa famille : cependant la guerre doit avoir un terme, et l'Empire sera plus grand, plus puissant que jamais.....

Ainsi, quand les députés de Genève ont parlé de leur culte et de la main puissante qui les protège tous, S. M. a fait une nouvelle déclaration de ses principes constans sur cette importante matière : tous les termes ici sont essentiels, et il n'est pas plus permis de les omettre, que de les analyser.

« J'agrée vos sentimens, a dit l'Empereur. Moi et ceux de mes descendans qui occuperont ce trône, nous protégerons toute religion fondée sur l'Evangile, puisque toutes en prêchent la morale et en respirent la charité.

» Ce n'est pas que je ne déplore l'ignorance et l'ambition de ceux qui, voulant, sous le masque de la religion, dominer sur l'Univers et y lever des tributs à leur profit, ont donné un si spécieux prétexte aux discordes qui ont divisé la famille chrétienne.

Digitized by Google

» Ma doctrine comme mes principes sont invariables, quelles que » puissent être les clameurs du fanatisme et de l'ignorance : tolérance » et protection pour toutes les religions chrétiennes, garantie et indé» pendance pour ma religion et celle de la majorité de mes peuples, » contre les attentats des Grégoire, des Jules, des Boniface. En » rétablissant en France, par un Concordat, mes relations avec les » papes, je n'ai entendu le faire que sous l'égide des quatre proposi» tions de l'Eglise gallicane; sans quoi j'aurais sacrifié l'honneur et » l'indépendance de l'Empire aux plus absurdes prétentions. »

La ville de Lyon a parlé la dernière, et son adresse était en quelque sorte le résumé et la conclusion des précédentes; elle demandait l'autorisation d'élever une statue à l'Empereur sur une de ses places publiques relevées par la munificence impériale : l'Empereur n'a point refusé sa bonne ville qu'il a toujours traitée avec tant de distinction. J'approuve, a-t-il dit, la délibération du conseil municipal : je verrai avec plaisir une statue au milieu de ma bonne ville de Lyon; mais je désire qu'avant de travailler à ces monumens, vous ayez fait disparaître toutes ces ruines, restes de nos malheureuses guerres civiles. J'apprends que déjà la place de Bellecourt est rétablie. Ne commencez le piédestal que lorsque tout sera entièrement achevé.

Les présidens des députations qui ont eu l'honneur de porter la parole à S. M. sont MM. Maine-Biron, de la Dordogne, Lancosme, de l'Indre, Bertrand Geslin, maire de Nantes, Rastignac, du Lot, Defurth, d'Aix-la-Chapelle, Pictet, du Léman, Gros, du Doubs, et Fay, maire de Lyon.

Le même jour, l'Empereur a reçu le corps diplomatique, la présentation d'un nombreux concours d'étrangers, particulièrement de Suédois. Le grand maréchal du palais a fait aux Tuileries les honneurs d'un grand dîner. Le soir, il y a eu dans les appartemens intérieurs de S. M., spectacle, concert et bal.

PARIS.

Un décret impérial détermine l'organisation de l'imprimerie et de la librairie : il y aura un directeur-général; six auditeurs lui seront attachés; des censeurs examineront les ouvrages, lorsque le directeur-général aura ordonné un sursis à l'impression. Le nombre des imprimeurs de Paris sera de soixante brévetés et assermentés. Les libraires le

Digitized by Google

seront également sans fixation de nombre. Des réglemens particuliers seront arrêtés pour chaque partie de l'imprimerie et de la librairie.

— Un autre décret a fixé les attributions des auditeurs près le ministre de la police-générale, et près le préfet de police de Paris.

— Un autre décret nomme M. le comte Dumas conseiller-d'état directeur de la conscription et des revues.

— MM. les maîtres des requêtes Pasquier et Malouet sont nommés conseillers-d'état. S. M. a nommé au sénat MM. Fontanes, Dejean, Thévenard, vice-amiral, Shée, Rhédon, et Belderbusch.

— L'île de Walcheren forme une des sous-préfectures de l'Escaut; le siége sera à Middelbourg; le préfet est M. Dubousch.

— L'impératrice Joséphine réside depuis quelques jours à l'Elysée-Napoléon : la reine de Naples occupe aux Tuileries le pavillon de Flore.

— Un décret publié à Breda annonce la prise de possession du territoire entre la Meuse et l'Escaut. L'armée du Nord prend le titre d'armée de Brabant. La marche des troupes sur Bayonne continue sans interruption.

— Le Corps-Législatif s'occupe du code criminel : déjà plusieurs titres lui ont été présentés.

ANNONCES.

Traité-pratique de toutes espèces de conventions, contrats, obligations et engagemens qu'il est permis de passer sous Seings privés; avec les Formules de chacun des actes qui les constituent. Ouvrage utile à toutes les personnes qui veulent gérer ou conduire elles-mêmes leurs propres affaires. Par A. G. Daubanton, licencié en droit, ex-juge de paix à Paris, auteur du *Dictionnaire du Code Civil*, de celui *de Procédure*, du *Manuel pratique des Juges de Paix*, du *Manuel des Huissiers*, etc. *Seconde édition*, revue par l'auteur, et augmentée de tout ce qui est relatif au commerce de terre et de mer, d'après le nouveau Code de Commerce. Deux vol. in-12 de 720 pages. Prix, 6 fr. br., et 7 fr. 50 cent. franc de port. Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Digitized by Google

malheurs de la guerre. L'ennemi avait opposé des obstacles à la marche des troupes, et avait même établi des mines sur plusieurs routes ; ces efforts ont été infructueux ; les passages ont été franchis avec la rapidité de l'éclair, et les dispositions prises ont produit les résultats les plus satisfaisans.

Le 1^er^ et le 5^me^ corps, aux ordres des ducs de Belluno et de Trévise, les troupes aux ordres des généraux Sébastiani et Gazan, la division Dessolles, celle Milhaud, les troupes du duché de Varsovie, ont pris part à ce grand et heureux mouvement.

Jusqu'à présent point de rapport ; le résultat connu des deux attaques est 6000 prisonniers, 2 généraux, beaucoup d'officiers, 8 drapeaux, 25 pièces de canon, des munitions, des magasins, des camps ; et la dispersion totale de ce qui restait des débris de l'armée qui fut détruite à Ocana ; cette armée est venue finir sa destinée aux revers sud de la Sierra-Morena, non loin des champs de Baylen.

Tous les renseignemens confirment que la plus grande confusion règne en Andalousie. La junte s'est sauvée de Séville, et a été dans l'île de Léon, où elle avait convoqué, pour le 1^er^ février, une assemblée générale des cortès : au moment où nous sommes arrivés, on faisait tirer au sort les habitans pour fournir les hommes nécessaires au complément des régimens. Il n'est pas douteux que les avantages signalés que les troupes de S. M. l'Empereur ont remportés ne dérangent toutes ces mesures, et n'occasionnent même une défection générale dans le parti insurrectionnel ; déjà dans plusieurs endroits les habitans viennent au devant des troupes, et beaucoup ont fait des démarches pour rappeler leurs enfans des corps ennemis.

La discussion s'est ouverte au Parlement d'Angleterre sur le discours émané du trône. La chambre des lords s'en est occupée dans sa séance du 23 janvier : ici les orateurs ont été desservis par l'éclat même de la circonstance qui devait les faire briller. Les événemens ont été si remarquables, les résultats si honteux pour ceux qui les ont dirigés, les fautes ont été si palpables, et l'on a si longtems différé d'en entretenir les représentans de la nation, que tout a été dit, tout a été épuisé sur cette matière, et qu'au lieu de diriger l'opinion en l'éclairant, les orateurs du parlement ne se trouvent que ses interprètes, ou, pour mieux dire, ses échos. Cette opinion a éclaté avec une telle unanimité en France, en Allemagne, en Espagne et

Digitized by Google

en Angleterre, qu'elle a réduit ces orateurs à l'impuissance de trouver un moyen nouveau d'accuser les ministres.

Parmi les opposans à l'adresse, il faut cependant compter des noms tels que ceux des lords Saint-Vincent, Grenville, Moira et Grey. Ces quatre orateurs ont vu la conduite des ministres, ont jugé les opérations de l'Espagne et de l'Escaut du même œil que nous, et leurs discours ne sont à bien dire que les développemens des notes fréquemment publiées par le Moniteur sur les expéditions. L'une de ces notes traçait aux Anglais un plan de campagne raisonnable, un plan d'attaque contre la Belgique qui eût été avoué des militaires : ce plan est rappelé par les orateurs; ils remercient l'ennemi généreux qui a eu la complaisance de l'indiquer, et n'en tansent que plus vertement les ministres de ne l'avoir pas suivi.

Nous tomberions nous-mêmes dans de longues et fastidieuses redites, si nous répétions ce que ces orateurs sont eux-mêmes forcés de répéter, sur la convention de Cintra, honteuse en Portugal, et célébrée par la tour de Londres, sur cette victoire de Talaveyra, où le champ de bataille et les blessés anglais ont été abandonnés, sur la prospérité des finances qui veut de nouveaux impôts, sur celle du commerce qui bientôt va demander quel port lui est accessible, sur l'emploi des 100 mille hommes dont le ministère a si mal disposé, sur les ordres donnés au malheureux Moore qui a trouvé la mort en les exécutant contre son gré et les leçons de son expérience, enfin sur l'expédition de l'Escaut, le tems choisi, le but et les moyens.

Il sera plus curieux et plus intéressant de faire connaître par quels moyens les partisans du ministère ont essayé de le défendre; ce procédé est plus que généreux, sans doute, mais il est sans danger, et c'est être impartial à fort bon marché que d'exposer seulement les raisonnemens de ses adversaires, quand on sait qu'ils se détruiront par leur propre faiblesse.

Le lord Harrwby s'est singuliérement étonné qu'on pût proposer des amendemens à l'adresse, et des restrictions aux remercîmens que le ministère mérite. Le gouvernement anglais n'a-t-il pas dû soutenir le mouvement des Espagnols, et quand l'Autriche a entrepris une nouvelle lutte contre la France, bien qu'on ne l'ait pas encouragée, bien qu'on ne lui ait promis que de faibles secours, n'était-il pas essentiel de tenter une diversion en sa faveur? Fal-

Digitized by Google

lait-il la tenter par la Méditerranée, par l'Adriatique? Les frais eussent été immenses. Fallait-il jeter des hommes sur les côtes du nord de l'Allemagne? Mais les ressources et les moyens des partisans qui s'y sont montrés ont été fort exagérés; quelques bandes sans organisation, sans argent, sans habits, ne présentaient aucun noyau capable d'attirer et de garantir l'expédition anglaise. On a choisi, on a dû choisir l'Escaut pour rendre plus avantageuses les négociations qui déjà étaient entamées, et dans le second but de détruire les établissemens ennemis : ce dernier but n'a pas été rempli; mais le défaut d'exécution n'est pas toujours une objection sans réplique contre le plan qui l'a ordonné : on espérait que tout serait fini par un coup de main, et avant la saison dangereuse; des obstacles imprévus ont arrêté l'expédition dans sa sortie, dans sa marche, dans son attaque; nous avons, dit l'orateur, trouvé en mesure l'ennemi que nous croyons surprendre, et dans un état en peu de jours formidable, cette côte que nous croyons déserte : les ministres sont-ils responsables de l'activité française et de l'énergie de son gouvernement? Le chef était absent, ne devait-on pas croire la défense du territoire moins assurée? Quel est l'Anglais qui, au moment où l'expédition est partie, n'a pas cru un moment Anvers détruit, et la Belgique mise à contribution? Les ministres ne peuvent donc être accusés que de n'avoir pas réussi dans une entreprise qui ne paraissait point mal concertée.

Quant à l'Espagne, n'est-ce rien que d'avoir forcé les Français à évacuer le Portugal, et que d'avoir retardé leur marche sur le midi de l'Espagne, d'avoir couvert sur plusieurs points les armées des insurgés, d'avoir délivré la Gallice, et sauvé l'escadre du Ferrol? Il est vrai qu'en présence des armées anglaises, deux armées espagnoles ont été enveloppées et défaites; mais les armées anglaises, sans se compromettre, ont servi à arrêter les progrès des Français après la victoire.

Ces raisonnemens, nous l'avons déjà dit, tombent d'eux-mêmes; ils ont été déjà cent fois réfutés. Les dégats de Flessingue sont évalués et balancés avec les pertes anglaises. Six mille Anglais ont péri; avec quelles pertes de constructions celle-là peut-elle se comparer? Mais les Anglais ont, par leur expédition, ouvert à la France les portes de Breda, de Berg-op-Zoom, ils ont couvert la côte hollandaise de douaniers et de soldats français; ils ont reculé

Digitized by Google

les bornes de l'Empire. Ainsi, dit *le Moniteur, tout territoire voisin de la France auquel les Anglais auront touché, et qui n'aura pas su se défendre, sera réuni à l'Empire.* Ainsi, quand les Anglais voudront signer la réunion d'un territoire voisin de la France, ils n'auront qu'à y descendre, à y pratiquer des intelligences, et à s'y faire recevoir comme à Middelbourg et au sud Béveland avec quelque accueil. Voilà des déclarations qui, reportées aux orateurs du ministère, pourront peut-être mettre leur logique en défaut, et ébranler leur confiance dans les moyens de leurs honorables amis.

L'un de ces orateurs mérite d'être réfuté particulièrement, c'est lord Liverpool; il a soutenu que l'expédition avait fait une diversion utile à l'Autriche, ce que les dates démontrent faux; qu'elle avait détourné la marche d'un gros corps de conscrits, ce qui n'est nullement exact; enfin qu'elle avait forcé l'Empereur à se relâcher de ses prétentions exagérées : mais, lorsque la paix a été conclue, les destins de l'expédition de Walcheren étaient déjà achevés. Il y aurait eu diversion peut-être si la flotte anglaise fût restée dans la Tamise en position menaçante; mais au 15 août l'expédition ne donnait plus d'inquiétude; on savait déjà quel en devait être le résultat.

L'escadre était montée à Anvers, et 100,000 hommes étaient autour de la place; quelle influence l'expédition aurait-elle eue sur les négociations? Les Anglais n'ont pas même gardé quelque tems Walcheren comme pouvant servir l'Autriche, mais par suite des fausses notions qui les ont guidés dans toute cette expédition : ils s'imaginaient que ce point serait sur l'Escaut un autre Gibraltar, et qu'ils enchaîneraient ce fleuve comme ils inquiètent le détroit. Dans cette pensée, ils ont construit des casernes et des magasins; les Français les observaient avec joie; la saison des glaces arrivée, l'armée anglaise était prisonnière; elle l'a senti, et s'est retirée à la vue des premiers préparatifs d'attaque : l'Angleterre n'a donc ni voulu ni pu seconder l'Autriche, soit en attaquant Walcheren, soit en gardant cette île pendant la mauvaise saison, trois mois après la conclusion solennelle de la paix.

En résultat, les ministres ont eu dans cette discussion une majorité de 52 voix; l'adresse a été adoptée sans amendement.

Les débats ont été également ouverts à la chambre des communes; M. Canning a prononcé une longue apologie

Digitized by Google

de la conduite des ministres, à laquelle sir Francis Burdett a répondu dans un discours d'une éloquence rapide et animée. Le résultat a été le même qu'à la chambre des pairs.

Les feuilles anglaises qui nous communiquent ces débats, avouent que de très-mauvaises nouvelles sont parvenues de l'intérieur de l'Espagne, où l'on voit se développer les forces des Français. Quant à la Hollande, les Anglais prétendent qu'on y attend avec impatience le *fiat* de Bonaparte. L'idée est ingénieuse, la figure hardie, et le rapprochement heureux; mais le *fiat* ne suffit pas : il fallait dire, *fiat lux*, *fiat salus*, *fiat ordo*. Relativement aux Américains, les Anglais croient que, le 5 ou le 6 janvier, il a été signé à Paris une convention qui termine tous les différends entre la France et l'Amérique; que des chargemens américains séquestrés ont eu main-levée, et qu'il existe une liste étendue des objets permis pour l'exportation et l'importation. Nous sommes très-heureux d'apprendre cette bonne nouvelle des Anglais, et de les donner pour ses garants.

Dimanche dernier, S. M. a reçu de nouvelles députations des colléges électoraux, qui, leur session terminée, ont encore trouvé un devoir honorable et doux à remplir, celui de se rendre les interprètes de leurs concitoyens, et de porter à l'Empereur leurs vœux et leurs hommages. Ces colléges étaient ceux de la Dordogne, du Doubs, de l'Indre, du Léman, de la Loire-Inférieure, du Lot, de la Roër. La ville de Lyon a aussi été admise dans la personne de ses députés.

Il est impossible qu'il n'y ait pas, dans les adresses présentées quelqu'uniformité d'expression, quand il y a dans les sentimens une identité si parfaite. Depuis long-tems il est devenu plus facile à l'Empereur de reconnaître dans ses sujets l'attachement et la fidélité qu'ils lui portent, qu'à ces mêmes sujets de trouver des couleurs nouvelles pour peindre ces sentimens. Les adresses ne peuvent donc rien offrir de plus intéressant que leur uniformité même, leur accord et leur harmonie dans le tribut vraiment national qu'elles acquittent envers le souverain; mais le souverain qui daigne y répondre, sait toujours y distinguer ce qu'il peut promettre et aux vœux généraux, et aux besoins des localités. Ces réponses mémorables, partie essentielle de son histoire, étonnent toujours par l'admirable alliance du génie qui saisit une occasion de développer les plus hautes con-

Digitized by Google

sidérations politiques, et de la prévoyance active, éclairée, qui ne néglige aucun détail, conserve la mémoire fidèle des hommes, des tems, des lieux et des choses, et sait ajouter même à ses promesses l'indication précise de l'époque où elles seront réalisées.

Ainsi, S. M. a dit à ses peuples du Doubs, qu'elle avait reconnu avec plaisir leurs enfans sur les champs de bataille; qu'elle irait visiter les travaux ordonnés dans leurs villes; aux députés du Lot, que cette rivière serait navigable dans six ans : il a rappelé à ceux de la Roër que Charlemagne eut son trône à Aix-la-Chapelle; qu'aujourd'hui comme alors ils font partie du grand Empire, que certains d'entr'eux ont leurs fils au service de l'étranger, et doivent les rappeler sous les drapeaux de la patrie.

Ainsi, il a rappelé aux Nantais les douces émotions que la franchise et l'éclat de leurs acclamations lui firent éprouver lors de son entrée dans cette ville, au moment même où il apprenait que sur un point de l'Espagne ses aigles n'avaient pas soutenu la rapidité ordinaire de leur vol.

Ainsi, il a répondu aux députés de la Dordogne, qui déclaraient supporter avec courage les maux attachés pour le département à une guerre maritime, que son allié l'empereur de Russie et lui ont tout fait pour pacifier le monde; mais, le roi d'Angleterre, vieilli dans sa haine contre la France, veut la guerre; son état l'empêche d'en sentir les maux et d'en calculer les résultats pour sa famille : cependant la guerre doit avoir un terme, et l'Empire sera plus grand, plus puissant que jamais.....

Ainsi, quand les députés de Genève ont parlé de leur culte et de la main puissante qui les protège tous, S. M. a fait une nouvelle déclaration de ses principes constans sur cette importante matière : tous les termes ici sont essentiels, et il n'est pas plus permis de les omettre, que de les analyser.

« J'agrée vos sentimens, a dit l'Empereur. Moi et ceux de mes descendans qui occuperont ce trône, nous protégerons toute religion » fondée sur l'Evangile, puisque toutes en prêchent la morale et en » respirent la charité.

» Ce n'est pas que je ne déplore l'ignorance et l'ambition de ceux » qui, voulant, sous le masque de la religion, dominer sur l'Univers » et y lever des tributs à leur profit, ont donné un si spécieux prétexte » aux discordes qui ont divisé la famille chrétienne.

Digitized by Google

» Ma doctrine comme mes principes sont invariables, quelles que » puissent être les clameurs du fanatisme et de l'ignorance : tolérance » et protection pour toutes les religions chrétiennes, garantie et indé» pendance pour ma religion et celle de la majorité de mes peuples, » contre les attentats des Grégoire, des Jules, des Boniface. En » rétablissant en France, par un Concordat, mes relations avec les » papes, je n'ai entendu le faire que sous l'égide des quatre proposi» tions de l'Eglise gallicane; sans quoi j'aurais sacrifié l'honneur et » l'indépendance de l'Empire aux plus absurdes prétentions. »

La ville de Lyon a parlé la dernière, et son adresse était en quelque sorte le résumé et la conclusion des précédentes; elle demandait l'autorisation d'élever une statue à l'Empereur sur une de ses places publiques relevées par la munificence impériale : l'Empereur n'a point refusé sa bonne ville qu'il a toujours traitée avec tant de distinction. J'approuve, a-t-il dit, la délibération du conseil municipal : je verrai avec plaisir une statue au milieu de ma bonne ville de Lyon; mais je désire qu'avant de travailler à ces monumens, vous ayez fait disparaître toutes ces ruines, restes de nos malheureuses guerres civiles. J'apprends que déjà la place de Bellecourt est rétablie. Ne commencez le piédestal que lorsque tout sera entièrement achevé.

Les présidens des députations qui ont eu l'honneur de porter la parole à S. M. sont MM. Maine-Biron, de la Dordogne, Lancosme, de l'Indre, Bertrand Geslin, maire de Nantes, Rastignac, du Lot, Defurth, d'Aix-la-Chapelle, Pictet, du Léman, Gros, du Doubs, et Fay, maire de Lyon.

Le même jour, l'Empereur a reçu le corps diplomatique, la présentation d'un nombreux concours d'étrangers, particulièrement de Suédois. Le grand maréchal du palais a fait aux Tuileries les honneurs d'un grand dîner. Le soir, il y a eu dans les appartemens intérieurs de S. M., spectacle, concert et bal.

PARIS.

Un décret impérial détermine l'organisation de l'imprimerie et de la librairie : il y aura un directeur-général; six auditeurs lui seront attachés; des censeurs examineront les ouvrages, lorsque le directeur-général aura ordonné un sursis à l'impression. Le nombre des imprimeurs de Paris sera de soixante brevetés et assermentés. Les libraires le

Digitized by Google

seront également sans fixation de nombre. Des réglemens particuliers seront arrêtés pour chaque partie de l'imprimerie et de la librairie.

— Un autre décret a fixé les attributions des auditeurs près le ministre de la police-générale, et près le préfet de police de Paris.

— Un autre décret nomme M. le comte Dumas conseiller-d'état directeur de la conscription et des revues.

— MM. les maîtres des requêtes Pasquier et Malouet sont nommés conseillers-d'état. S. M. a nommé au sénat MM. Fontanes, Dejean, Thévenard, vice-amiral, Shée, Rhédon, et Belderbusch.

— L'île de Walcheren forme une des sous-préfectures de l'Escaut; le siége sera à Middelbourg; le préfet est M. Dubousch.

— L'impératrice Joséphine réside depuis quelques jours à l'Elysée-Napoléon : la reine de Naples occupe aux Tuileries le pavillon de Flore.

— Un décret publié à Breda annonce la prise de possession du territoire entre la Meuse et l'Escaut. L'armée du Nord prend le titre d'armée de Brabant. La marche des troupes sur Bayonne continue sans interruption.

— Le Corps-Législatif s'occupe du code criminel : déjà plusieurs titres lui ont été présentés.

ANNONCES.

Traité-pratique de toutes espèces de conventions, contrats, obligations et engagemens qu'il est permis de passer sous Seings privés; avec les Formules de chacun des actes qui les constituent. Ouvrage utile à toutes les personnes qui veulent gérer ou conduire elles-mêmes leurs propres affaires. Par A. G. Daubanton, licencié en droit, ex-juge de paix à Paris, auteur du *Dictionnaire du Code Civil*, de celui *de Procédure*, du *Manuel pratique des Juges de Paix*, du *Manuel des Huissiers*, etc. *Seconde édition*, revue par l'auteur, et augmentée de tout ce qui est relatif au commerce de terre et de mer, d'après le nouveau Code de Commerce. Deux vol. in-12 de 720 pages. Prix, 6 fr. br., et 7 fr. 50 cent. franc de port. Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Digitized by Google

Longi sophistæ pastoralia lesbiaca, sive de Amoribus Daphnidis et Chloes, poema erotico-poimenicon, e textu græco in latinum numeris heroicis deductum; cui accedit metaphrasis cujus verba genuinis auctoris verbis consonant. Operam utrique operi navavit P. Petit-Radel, doctor regens in priori, professor clinices in recentiori saluberrimâque facultate medicâ parisiensi, etc. C'est-à-dire, Pastorales lesbiennes de Longus le Sophiste, ou des Amours de Daphnis et Chloé, poëme érotique et pastoral, traduit du texte grec en vers latins, et suivi d'une version faite d'après le mot à mot de l'original. Un vol. in-8°, très-soigné. Prix, 4 fr. br., et 5 fr. franc de port. Chez Agasse, rue des Poitevins; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les Hymnes de Callimaque le Cyrénéen, traduits du grec en vers latins, de même mesure que ceux de l'original, avec la version française, le texte et des notes; par M. Petit-Radel. Un vol. in-8°. Prix, broché, 3 fr. et 4 fr. franc de port. Chez les mêmes.

Observations sur la propriété, l'administration, la police des cours d'eau non navigables ni flottables, et sur la compétence des autorités administratives et judiciaires en cette matière; par M. Fleurigeon, chef de bureau au Ministère de l'Intérieur. Brochure in-8°. Prix, 60 cent. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Vieux-Augustins, n° 37; et chez Mme Hautecœur, libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 7.

Les Hindous, ou Description de leurs mœurs, coutumes et cérémonies, dessinées d'après nature dans le Bengale, et représentées en 252 planches; par F. Balthazard Solvyns. Prix, 36 fr., la livraison in-folio, format atlantique. Chez l'Auteur, place Saint-André-des-Arcs, n° 11; et H. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

La dix-neuvième livraison de ce magnifique ouvrage a paru depuis quelques jours, et sera bientôt suivie de la vingtième; ainsi le second volume, que complétera la vingt-quatrième livraison, sera incessamment terminé. On a peu d'exemples d'une entreprise aussi belle et aussi considérable, poussée avec une telle activité; les souscripteurs, servis avec une régularité au dessus de leurs espérances, doivent en être d'autant plus satisfaits que, loin que la rapidité de l'exécution nuise à la perfection de l'ouvrage, et à la scrupuleuse fidélité de l'auteur dans ses tableaux, son burin semble, au contraire, à chaque livraison, acquérir plus de fini, de moelleux, et, s'il est possible, de vérité et d'exactitude.

La dix-neuvième livraison nous représente, dans sa planche double, la fête des serpens, cérémonie singulière où les Hindous portent en

Digitized by Google

procession une multitude de serpens apprivoisés; les cinq autres planches représentent des instrumens de musique avec les musiciens qui s'en servent; quelques-uns de ces instrumens ont quelque ressemblance avec les nôtres; les autres ne sont qu'une demi-noix de coco, surmontée de plusieurs, ou même d'une seule corde de coton qui, agitée sans art avec un bâton de bambou, fait sur les Hindous autant et plus d'impression que sur nous le plus beau et le plus savant concert, s'il faut en juger par l'extase où paraissent ceux qui en jouent.

Suite du Théâtre des auteurs du second ordre, ou Recueil des comédies, tragédies et drames restés au Théâtre-Français; pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire; avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, et la date des premières représentations; format in-18.

Comédies en vers, XII^e volume, contenant: *les Trois Sultanes*, de Favart; *la Jeune Indienne*, de Champfort; *les Fausses infidélités*, de Barthe; *la Mère jalouse*, du même; *l'Anglomane*, de Saurin.

XIII^e volume, contenant: *la Feinte par amour*, de Dorat; *les Epreuves*, de Forgeot; *les Rivaux amis*, du même; *le Jaloux sans amour*, d'Imbert.

XIV^e volume, contenant: *le Séducteur*, de Bièvre; *l'Inconstant*, de Colin-d'Harleville; *l'Optimiste*, du même.

XV^e volume, contenant: *les Châteaux en Espagne*, de Colin-d'Harleville; *M. Crac*, du même; *le Vieux célibataire*, du même.

Chaque volume se vend séparément 1 fr. 80 cent. et 2 fr. 40 cent. franc de port. Il paraît deux nouveaux volumes tous les mois; il en a déjà paru 36. Prix, 64 fr. 80 cent. Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; Ant. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Art de multiplier les grains, ou Tableau des expériences qui ont eu pour objet d'améliorer la culture des plantes céréales, d'en choisir les espèces et d'en augmenter le produit; par M. François de Neufchâteau, sénateur, comte de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur, titulaire de la sénatorerie de Bruxelles, membre de l'Institut de France et des Sociétés d'agriculture de Paris, de Berne, de Leipsick, de Florence, etc. Deux vol. in-12, broch., de 440 pages chacun. Prix, 6 fr. et 8 fr. franc de port. Chez M^me Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon-Saint-André-des-Arcs, n° 7.

Mémoire sur la compagnie des agens de change, leurs fonctions, leurs devoirs, la nécessité et les moyens de réformer les abus intro-

Digitized by Google

duits dans leurs négociations, pour donner au public toute sécurité dans les opérations de bourse; lu à la séance extraordinaire du comité, le 5 décembre 1806, par J. B. L. F. Delamare. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez Mitchel, imprimeur, rue du Bouloy, n° 13.

Les Bucoliques de Virgile, traduites littéralement en vers français, avec le texte latin en regard, par D. R. E. L. C. D. C. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Dubroca, libraire, rue Christine, n° 10; et chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Le Polonais, traduit de l'anglais de Miss Porter, par****. *Seconde édition*, ornée d'une gravure. Trois vol. in-12. Prix, 5 fr. et 6 fr. 50 cent. franc de port. Chez Delance et Belin, imprimeurs-libraires, rue des Mathurins, hôtel Cluny; Chaumerot, libraire, Palais du Tribunat, Galeries de Bois, n° 188; Egasse, frères, rue Saint-Jacques, n° 21; et Parsons Galignani, rue Vivienne, n° 17

Essais en divers genres de littérature et de poésie; par J. D***. Un vol. in-18, papier grand-raisin. Prix, 3 fr. 50 cent. et 4 fr. 25 cent. franc de port. Papier vélin, 7 fr. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux mêmes adresses, *Essai sur l'Amour*, du même auteur. Un vol. in-18, papier grand-raisin. Prix, 3 fr. 50 cent. Papier vélin, 7 fr.

Mon Oncle, ou la Vaccine, satire, par A. A. Malinas. Brochure grand in-8°, papier vélin. Prix, 1 fr. 25 cent. et 1 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Histoire des Républiques italiennes du moyen âge, par J. C. L. Simonde Sismondi, membre de l'Université impériale de Willna, et de plusieurs académies. Huit vol. in-8°. Prix, 48 fr. et 60 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On vend séparément les quatres derniers volumes, pour faire suite aux quatre premiers, imprimés à Zurich. Prix, 24 fr. et 30 fr. franc de port.

ERRATA pour le N° 446.

Page 317, *ligne* 25, Moloredo, *lisez*: Moloride.

Idem, *ligne* 36, la retraite de M. Feste, *lisez*: la retraite de Mme Festa.

Digitized by Google



LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCXLVIII. — *Samedi 17 Février 1810.*

POÉSIE.

A SON ALTESSE ÉMINENTISSIME,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE-PRIMAT DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN,

Archevêque de Ratisbonne, etc., etc.

De tous les arts protecteur magnanime,
Et de tous les talens rival et bienfaiteur,
Vous ajoutez à leurs titres d'honneur
Vos ouvrages et votre estime.
L'Europe a vu jadis un favori du ciel,
Unissant au pouvoir le génie et la grace,
Pontife des neuf sœurs et du Dieu d'Israël,
Sur le mont Quirinal, devenu le Parnasse,
Offrir la pourpre à Raphaël,
Traiter avec les rois et couronner le Tasse.
Tel eût été votre destin
Si le bonheur des nymphes d'Aonie,
Loin des coteaux de l'Ister et du Rhin,
Eût marqué votre empire aux champs de l'Ausonie.
Oui, lorsqu'au sein de nos remparts,
La gloire rajeunit le sceptre des Césars

Digitized by Google

Dans les mains d'un héros, et plus grand et plus juste,
Si vous eussiez régné sur la ville de Mars,
Par un prodige heureux, les Lettres, les Beaux-Arts,
Auraient cru Léon Dix contemporain d'Auguste.

ESMÉNARD.

PALÉMON. — ALLÉGORIE.

Dédiée à M. DARU, *traducteur d'Horace.*

Palémon cultivait avec un soin extrême
Un jardin émaillé des plus vives couleurs.
Flore lui prodiguait ses parfums enchanteurs;
C'est là que s'oubliant lui-même,
Il n'existait que pour ses fleurs.
Au point du jour, la diligente Aurore
Le revoyait, un arrosoir en main,
Abreuver un œillet, raffraichir un jasmin;
Et la blanche Phébé le retrouvait encore
Tout occupé de son jardin.
Ses amis, découvrant le réduit solitaire
Où le sage se complaisait,
Accourent tous pour voir et le charme et l'attrait
Qui lui fesaient chérir sa prison volontaire.

« Montrez-nous donc, lui dirent-ils,
» Fugitif bien-aimé, les plantes merveilleuses
» Dont vos jardins sont embellis.
» Faites-nous voir vos orangers fleuris
» Dans leurs faïences précieuses;
» Etalez à nos yeux ces ananas dorés,
» Dépaysés pour vous des bords de l'Amérique;
» Vos katalpas venus d'Afrique;
» Les prodiges, enfin, dont on voit décorés,
» Ces parcs illustres, honorés
» De toute la faveur publique. »

« Venez et contentez vos regards curieux,
Répond le solitaire avec un doux sourire.
Parcourez avec moi les beautés de ces lieux.
Mais, sur-tout, gardez-vous d'en rire,
Sous peine d'offenser les Dieux. »

Digitized by Google

Alors, il leur montra les plus communes plantes ;
Leur fesant remarquer les formes, les couleurs,
Et les balsamiques odeurs,
De leurs fleurs pures, innocentes.

« Toutes ces fleurs, ajouta Palémon,
Sont bien simples, bien naturelles.
Elles croissent dans le vallon,
Quelques-unes dans la moisson,
D'autres sur les créneaux des antiques tourelles.
Ne les méprisez pas. D'un œil observateur
Sachez-y découvrir la main du créateur,
Simple avec art dans sa magnificence.
Le bluet de nos champs est d'un travail immense :
Et l'humble serpolet, si chéri du berger,
Est l'œuvre de la Providence
Comme le myrthe et l'oranger.

Envoi à M. le Comte DARU, *Conseiller-d'Etat, Intendant-Général de l'Armée d'Allemagne*, etc., etc.

Au milieu des travaux et des soins magnifiques
Où s'écoulent tous vos instans,
O Mécène, aurez-vous le tems
De jeter un coup-d'œil sur ces rimes rustiques ?

Les momens ne sont plus, où, libre, indépendant,
Ainsi que Palémon, au sein de la nature
Vous connaissiez cette volupté pure
De vivre avec soi, seulement.

Illustre déserteur des rives du Parnasse,
On ne vous trouve plus sur ces chemins fleuris
Où venaient vous chercher tous les nombreux amis
Et de Juvénal, et d'Horace.

Adieu, désormais, les beaux vers ;
Adieu les épîtres légères.
Votre muse volage habite l'Univers,
Et semble préférer à nos plus doux concerts,
Des camps les trompettes guerrières.

Préférer !.. qu'ai-je dit ! ô blasphème ! non, non.
Qui le sait mieux que moi ? cette muse fidèle
Jamais ne méconnut les charmes d'Apollon ;

Digitized by Google

Longi sophistæ pastoralia lesbiaca, sive de Amoribus Daphnidis et Chloes, poema erotico-poimenicon, e textu græco in latinum numeris heroicis deductum; cui accedit metaphrasis cujus verba genuinis auctoris verbis consonant. Operam utrique operi navavit P. Petit-Radel, doctor regens in priori, professor clinices in recentiori saluberrimâque facultate medicâ parisiensi, etc. C'est-à-dire, Pastorales lesbiennes de Longus le Sophiste, ou des Amours de Daphnis et Chloé, poëme érotique et pastoral, traduit du texte grec en vers latins, et suivi d'une version faite d'après le mot à mot de l'original. Un vol. in-8°, très-soigné. Prix, 4 fr. br., et 5 fr. franc de port. Chez Agasse, rue des Poitevins; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les Hymnes de Callimaque le Cyrénéen, traduits du grec en vers latins, de même mesure que ceux de l'original, avec la version française, le texte et des notes; par M. Petit-Radel. Un vol. in-8°. Prix, broché, 3 fr. et 4 fr. franc de port. Chez les mêmes.

Observations sur la propriété, l'administration, la police des cours d'eau non navigables ni flottables, et sur la compétence des autorités administratives et judiciaires en cette matière; par M. Fleurigeon, chef de bureau au Ministère de l'Intérieur. Brochure in-8°. Prix, 60 cent. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Vieux-Augustins, n° 37; et chez Mme Hautecœur, libraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 7.

Les Hindous, ou Description de leurs mœurs, coutumes et cérémonies, dessinées d'après nature dans le Bengale, et représentées en 252 planches; par F. Balthazard Solvyns. Prix, 36 fr., la livraison in-folio, format atlantique. Chez l'Auteur, place Saint-André-des-Arcs, n° 11; et H. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

La dix-neuvième livraison de ce magnifique ouvrage a paru depuis quelques jours, et sera bientôt suivie de la vingtième; ainsi le second volume, que complétera la vingt-quatrième livraison, sera incessamment terminé. On a peu d'exemples d'une entreprise aussi belle et aussi considérable, poussée avec une telle activité; les souscripteurs, servis avec une régularité au dessus de leurs espérances, doivent en être d'autant plus satisfaits que, loin que la rapidité de l'exécution nuise à la perfection de l'ouvrage, et à la scrupuleuse fidélité de l'auteur dans ses tableaux, son burin semble, au contraire, à chaque livraison, acquérir plus de fini, de moelleux, et, s'il est possible, de vérité et d'exactitude.

La dix-neuvième livraison nous représente, dans sa planche double, la fête des serpens, cérémonie singulière où les Hindous portent en

Digitized by Google

procession une multitude de serpens apprivoisés; les cinq autres planches représentent des instrumens de musique avec les musiciens qui s'en servent; quelques-uns de ces instrumens ont quelque ressemblance avec les nôtres; les autres ne sont qu'une demi-noix de coco, surmontée de plusieurs, ou même d'une seule corde de coton qui, agitée sans art avec un bâton de bambou, fait sur les Hindous autant et plus d'impression que sur nous le plus beau et le plus savant concert, s'il faut en juger par l'extase où paraissent ceux qui en jouent.

Suite du Théâtre des auteurs du second ordre, ou Recueil des comédies, tragédies et drames restés au Théâtre-Français, pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire; avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, et la date des premieres représentations; format in-18.

Comédies en vers, XII^e volume, contenant: *les Trois Sultanes*, de Favart; *la Jeune Indienne*, de Champfort; *les Fausses infidélités*, de Barthe; *la Mère jalouse*, du même; *l'Anglomane*, de Saurin.

XIII^e volume, contenant: *la Feinte par amour*, de Dorat; *les Epreuves*, de Forgeot; *les Rivaux amis*, du même; *le Jaloux sans amour*, d'Imbert.

XIV^e volume, contenant: *le Séducteur*, de Bièvre; *l'Inconstant*, de Colin-d'Harleville; *l'Optimiste*, du même.

XV^e volume, contenant: *les Châteaux en Espagne*, de Colin-d'Harleville; *M. Crac*, du même; *le Vieux célibataire*, du même.

Chaque volume se vend séparément 1 fr. 80 cent. et 2 fr. 40 cent. franc de port. Il paraît deux nouveaux volumes tous les mois; il en a déjà paru 36. Prix, 64 fr. 80 cent. Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; Ant. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'Art de multiplier les grains, ou Tableau des expériences qui ont eu pour objet d'améliorer la culture des plantes céréales, d'en choisir les espèces et d'en augmenter le produit; par M. François de Neufchâteau, sénateur, comte de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur, titulaire de la sénatorerie de Bruxelles, membre de l'Institut de France et des Sociétés d'agriculture de Paris, de Berne, de Leipsick, de Florence, etc. Deux vol. in-12, broch., de 440 pages chacun. Prix, 6 fr. et 8 fr. franc de port. Chez M^me Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon-Saint-André-des-Arcs, n° 7.

Mémoire sur la compagnie des agens de change, leurs fonctions, leurs devoirs, la nécessité et les moyens de réformer les abus intro-

Digitized by Google

duits dans leurs négociations, pour donner au public toute sécurité dans les opérations de bourse; lu à la séance extraordinaire du comité, le 5 décembre 1806, par J. B. L. F. Delamare. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez Mitchel, imprimeur, rue du Bouloy, n° 13.

Les Bucoliques de Virgile, traduites littéralement en vers français, avec le texte latin en regard, par D. R. E. L. C. D. C. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Dubroca, libraire, rue Christine, n° 10; et chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Le Polonais, traduit de l'anglais de Miss Porter; par****. *Seconde édition*, ornée d'une gravure. Trois vol. in-12. Prix, 5 fr. et 6 fr. 50 cent. franc de port. Chez Delance et Belin, imprimeurs-libraires, rue des Mathurins, hôtel Cluny; Chaumerot, libraire, Palais du Tribunat, Galeries de Bois, n° 188; Egasse, frères, rue Saint-Jacques, n° 21; et Parsons Galignani, rue Vivienne, n° 17

Essais en divers genres de littérature et de poésie; par J. D***. Un vol. in-18, papier grand-raisin. Prix, 3 fr. 50 cent. et 4 fr. 25 cent. franc de port. Papier vélin, 7 fr. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux mêmes adresses, *Essai sur l'Amour*, du même auteur. Un vol. in-18, papier grand-raisin. Prix, 3 fr. 50 cent. Papier vélin, 7 fr.

Mon Oncle, ou la Vaccine, satire, par A. A. Malinas. Brochure grand in-8°, papier vélin. Prix, 1 fr. 25 cent. et 1 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Histoire des Républiques italiennes du moyen âge, par J. C. L. Simonde Sismondi, membre de l'Université impériale de Willna, et de plusieurs académies. Huit vol. in-8°. Prix, 48 fr. et 60 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On vend séparément les quatre derniers volumes, pour faire suite aux quatre premiers, imprimés à Zurich. Prix, 24 fr. et 30 fr. franc de port.

ERRATA pour le N° 446.

Page 317, *ligne* 25, Moloredo, *lisez*: Molorido.

Idem, *ligne* 36, la retraite de M. Feste, *lisez*: la retraite de Mme Festa.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° CCCCXLVIII. — *Samedi* 17 *Février* 1810.

POÉSIE.

A SON ALTESSE ÉMINENTISSIME,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE-PRIMAT DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN,

Archevêque de Ratisbonne, etc., etc.

De tous les arts protecteur magnanime,
Et de tous les talens rival et bienfaiteur,
Vous ajoutez à leurs titres d'honneur
Vos ouvrages et votre estime.
L'Europe a vu jadis un favori du ciel,
Unissant au pouvoir le génie et la grace,
Pontife des neuf sœurs et du Dieu d'Israël,
Sur le mont Quirinal, devenu le Parnasse,
Offrir la pourpre à Raphaël,
Traiter avec les rois et couronner le Tasse.
Tel eût été votre destin
Si le bonheur des nymphes d'Aonie,
Loin des coteaux de l'Ister et du Rhin,
Eût marqué votre empire aux champs de l'Ausonie.
Oui, lorsqu'au sein de nos remparts,
La gloire rajeunit le sceptre des Césars

Digitized by Google

Dans les mains d'un héros, et plus grand et plus juste,
Si vous eussiez régné sur la ville de Mars,
Par un prodige heureux, les Lettres, les Beaux-Arts,
Auraient cru Léon Dix contemporain d'Auguste.

ESMÉNARD.

PALÉMON. — ALLÉGORIE.

Dédiée à M. DARU, *traducteur d'Horace.*

Palémon cultivait avec un soin extrême
Un jardin émaillé des plus vives couleurs.
Flore lui prodiguait ses parfums enchanteurs;
C'est là que s'oubliant lui-même,
Il n'existait que pour ses fleurs.
Au point du jour, la diligente Aurore
Le revoyait, un arrosoir en main,
Abreuver un œillet, raffraichir un jasmin;
Et la blanche Phébé le retrouvait encore
Tout occupé de son jardin.
Ses amis, découvrant le réduit solitaire
Où le sage se complaisait,
Accourent tous pour voir et le charme et l'attrait
Qui lui fesaient chérir sa prison volontaire.

« Montrez-nous donc, lui dirent-ils,
» Fugitif bien-aimé, les plantes merveilleuses
» Dont vos jardins sont embellis.
» Faites-nous voir vos orangers fleuris
» Dans leurs faïences précieuses;
» Etalez à nos yeux ces ananas dorés,
» Dépaysés pour vous des bords de l'Amérique;
» Vos katalpas venus d'Afrique;
» Les prodiges, enfin, dont on voit décorés,
» Ces parcs illustres, honorés
» De toute la faveur publique. »

« Venez et contentez vos regards curieux,
Répond le solitaire avec un doux sourire.
Parcourez avec moi les beautés de ces lieux.
Mais, sur-tout, gardez-vous d'en rire,
Sous peine d'offenser les Dieux. »

Digitized by Google

Alors, il leur montra les plus communes plantes ;
Leur fesant remarquer les formes, les couleurs,
Et les balsamiques odeurs,
De leurs fleurs pures, innocentes.

« Toutes ces fleurs, ajouta Palémon,
Sont bien simples, bien naturelles.
Elles croissent dans le vallon,
Quelques-unes dans la moisson,
D'autres sur les créneaux des antiques tourelles.
Ne les méprisez pas. D'un œil observateur
Sachez-y découvrir la main du créateur,
Simple avec art dans sa magnificence.
Le bluet de nos champs est d'un travail immense :
Et l'humble serpolet, si chéri du berger,
Est l'œuvre de la Providence
Comme le myrthe et l'oranger.

Envoi à M. le Comte DARU, *Conseiller-d'Etat, Intendant-Général de l'Armée d'Allemagne*, etc., etc.

Au milieu des travaux et des soins magnifiques
Où s'écoulent tous vos instans,
O Mécène, aurez-vous le tems
De jeter un coup-d'œil sur ces rimes rustiques ?

Les momens ne sont plus, où, libre, indépendant,
Ainsi que Palémon, au sein de la nature
Vous connaissiez cette volupté pure
De vivre avec soi, seulement.

Illustre déserteur des rives du Parnasse,
On ne vous trouve plus sur ces chemins fleuris
Où venaient vous chercher tous les nombreux amis
Et de Juvénal, et d'Horace.

Adieu, désormais, les beaux vers ;
Adieu les épitres légères.
Votre muse volage habite l'Univers,
Et semble préférer à nos plus doux concerts,
Des camps les trompettes guerrières.

Préférer !.. qu'ai-je dit ! ô blasphème ! non, non.
Qui le sait mieux que moi ? cette muse fidèle
Jamais ne méconnut les charmes d'Apollon ;

Digitized by Google

Et lorsque les desseins du Grand Napoléon
Ne réclameront plus son génie et son zèle,
La France vous verra doux, simple, studieux,
Renoncer pour les vers au fracas des affaires,
Et préférer, enfin, le langage des Dieux
Au bruit tumultueux des langues étrangères.

G. LAFONT.

ODE DE LA BARONESSA GIRARD,

Per il ritorno di S. M. l'Imperator dei Francesi, Re d'Italia e Protettore della Confederazione del Reno.

QUANDO a la regia Olimpia
Ritorno fea il Tonante
Dal campo ove giacevansi
L'ossa Titanie infrante,

Il suo bell' arco l'Iride
Del Nume ai passi offria,
Qual curvo ponte gemino
Di luce e d' armonia.

Al suo passaggio cupida
Degli astri la famiglia
Brillò di raggi insoliti
Fra gioja e meraviglia.

TRADUCTION LIBRE DE L'ODE DE Mme LA BARONNE GIRARD.

LE Ciel sur les Titans reprenait sa puissance ;
Pélion avait vu châtier leur forfaits :
Et Jupiter vainqueur venait de sa présence
Réjouir son palais.

Iris le précédait, diligente courrière :
Son arc étincelant sur l'Olympe éblqui,
Comme un arc triomphal, en voûte de lumière,
S'étendait devant lui.

Déjà des fils du ciel la nombreuse famille,
Au devant de ses pas s'élance avec ardeur ;
Et du nouvel éclat dont le Roi des Dieux brille
Réfléchit la splendeur.

Digitized by Google

E ad incontrarlo mossero
Le Figlie sue canore,
Ed inno offrir di laude
Eterna al Vincitore.

Tal Senna per Te allegrasi,
Invitto Re de Regi,
Or che d' allor germanico
L'augusto crin ti fregi;

E sembra ogn' astro limpido
Vibrar più lume intorno;
Ed Iri l' arco fulgido
Spiegar al tuo ritorno.

Anch' io fra genj Italici
A Te d' incontro muovo,
Ma su le corde liriche
Gli accenti più non trovo.

Si maestà ti sfolgora
Di gloria nel sembiante

Quels sublimes concerts! Des filles de Mémoire
Les vents portent au loin les accords solennels:
L'Univers attentif redit de la victoire
Les hymnes éternels.

Telle fut, Roi des Rois, l'allégresse héroïque,
Tel le pompeux spectacle à tes regards offert,
Quand la Seine revit du laurier germanique
Ton noble front couvert.

Un jour plus pur s'allume aux rayons de ta gloire.
Embrasés de tes feux, les astres de la cour,
Du Var jusqu'à l'Escaut, du Rhin jusqu'à la Loire,
Annoncent ton retour.

Moi-même, instruite aux champs de la belle Ausonie
Je forme, sur les siens, mes timides accords.
Ah! faut-il qu'aujourd'hui mon trop faible génie
Trahisse mes efforts!

L'auguste majesté sur ton visage empreinte
Frappe, étonne mes sens: muette à ton aspect,

Digitized by Google

Che rende ogn' alma attonita,
Ed ogni cor tremante.

Con meco in van s' attentano,
Caldi d' ascree faville,
Ridir tue gesta ai secoli
Mill' altri ingegni e mille;

Che mai potransi esprimere
L'altissime tue prove,
Se i labri non dischiudono
Le Vergini di Grove?

Je demeure interdite; et malgré moi la crainte
Vient s'unir au respect.

De mille autres la lyre en vain s'est animée.
Quand toi seul as conquis ton immortalité,
Que diraient tous nos chants plus que ta renommée
A la postérité?

Non, non! trop au dessous de tes grandeurs suprêmes
La sévère raison place ces chants mortels.
Taisons nous, et laissons les Muses elles-mêmes
Elever tes autels.

P. F. GIRAUD.

ENIGME.

CHEZ les humains je suis tellement nécessaire,
Qu'aisément nul d'entr'eux sans moi ne pourrait faire
La plus légère course; à plus forte raison
Sauter, danser, ou faire un pas de rigodon.
Je suis plante, et pourtant jamais en une serre,
Jamais en un jardin, potager, ou parterre,
En champ-clos, en plein champ, on ne me vit pousser.
Je crois, sans que jamais il faille m'arroser;
J'habite également l'un et l'autre hémisphère,
Et ne suis pour personne une plante étrangère.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis une boisson et douce et salutaire ;
Ma vertu n'est pas d'être claire.
Quatres lettres forment mon nom ;
Pour le connaitre, il serait bon,
Si vous supprimez la première,
Que vous supprimassiez encore la dernière.
Sur la troisième au lieu d'un point mettez-en deux
Et vous aurez le nom d'un vin délicieux.

S.....

CHARADE.

Attendez que mon premier
Soit devenu mon dernier,
Et vous aurez mon entier.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Architecture.*

Celui du Logogriphe est *Abominable*, où l'on trouve *bon, bien, aimable.*

Celui de la Charade est *Châtain.*

Digitized by Google

Et lorsque les desseins du Grand Napoléon
Ne réclameront plus son génie et son zèle,
La France vous verra doux, simple, studieux,
Renoncer pour les vers au fracas des affaires,
Et préférer, enfin, le langage des Dieux
Au bruit tumultueux des langues étrangères.

G. LAFONT.

ODE DE LA BARONESSA GIRARD,

Per il ritorno di S. M. l'Imperator dei Francesi, Re d'Italia e Protettore della Confederazione del Reno.

QUANDO a la regia Olimpia
Ritorno fea il Tonante
Dal campo ove giacevansi
L'ossa Titanie infrante,

Il suo bell' arco l'Iride
Del Nume ai passi offria,
Qual curvo ponte gemino
Di luce e d' armonia.

Al suo passaggio cupida
Degli astri la famiglia
Brillò di raggi insoliti
Fra gioja e meraviglia.

TRADUCTION LIBRE DE L'ODE DE Mme LA BARONNE GIRARD.

LE Ciel sur les Titans reprenait sa puissance ;
Pélion avait vu châtier leurs forfaits :
Et Jupiter vainqueur venait de sa présence
Réjouir son palais.

Iris le précédait, diligente ouvrière :
Son arc étincelant sur l'Olympe éblqui,
Comme un arc triomphal, en voûte de lumière,
S'étendait devant lui.

Déjà des fils du ciel la nombreuse famille,
Au devant de ses pas s'élance avec ardeur ;
Et du nouvel éclat dont le Roi des Dieux brille
Réfléchit la splendeur.

Digitized by Google

E ad incontrarlo mossero
Le Figlie sue canore,
Ed inno offrir di laude
Eterna al Vincitore.

Tal Senna per Te allegrasi,
Invitto Re de Regi,
Or che d' allor germanico
L'augusto crin ti fregi;

E sembra ogn' astro limpido
Vibrar più lume intorno;
Ed Iri l' arco fulgido
Spiegar al tuo ritorno.

Anch' io fra genj Italici
A Te d' incontro muovo,
Ma su le corde friche
Gli accenti più non trovo.

Si maestà ti sfolgora
Di gloria nel sembiante

Quels sublimes concerts! Des filles de Mémoire
Les vents portent au loin les accords solennels:
L'Univers attentif redit de la victoire
Les hymnes éternels.

Telle fut, Roi des Rois, l'allégresse héroïque,
Tel le pompeux spectacle à tes regards offert,
Quand la Seine revit du laurier germanique
Ton noble front couvert.

Un jour plus pur s'allume aux rayons de ta gloire.
Embrasés de tes feux, les astres de ta cour,
Du Var jusqu'à l'Escaut, du Rhin jusqu'à la Loire,
Annoncent ton retour.

Moi-même, instruite aux champs de ta belle Ausonie
Je forme, sur les siens, mes timides accords.
Ah! faut-il qu'aujourd'hui mon trop faible génie
Trahisse mes efforts!

L'auguste majesté sur ton visage empreinte
Frappe, étonne mes sens: muette à ton aspect,

Digitized by Google

Che rende ogn' alma attonita,
Ed ogni cor tremante.

Con meco in van s' attentano,
Caldi d' ascree faville,
Ridir tue gesta ai secoli
Mill' altri ingegni e mille;

Che mai potransi esprimere
L'altissime tue prove,
Se i labri non dischiudono
Le Vergini di Giove?

Je demeure interdite; et malgré moi la crainte
Vient s'unir au respect.

De mille autres la lyre en vain s'est animée.
Quand toi seul as conquis ton immortalité,
Que diraient tous nos chants plus que ta renommée
A la postérité?

Non, non! trop au dessous de tes grandeurs suprêmes
La sévère raison place ces chants mortels.
Taisons nous, et laissons les Muses elles-mêmes
Elever tes autels.

P. F. GIRAUD.

ENIGME.

CHEZ les humains je suis tellement nécessaire,
Qu'aisément nul d'entr'eux sans moi ne pourrait faire
La plus légère course; à plus forte raison
Sauter, danser, ou faire un pas de rigodon.
Je suis plante, et pourtant jamais en une serre,
Jamais en un jardin, potager, ou parterre,
En champ-clos, en plein champ, on ne me vit pousser.
Je crois, sans que jamais il faille m'arroser;
J'habite également l'un et l'autre hémisphère,
Et ne suis pour personne une plante étrangère.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Je suis une boisson et douce et salutaire ;
Ma vertu n'est pas d'être claire.
Quatres lettres forment mon nom ;
Pour le connaître, il serait bon,
Si vous supprimez la première,
Que vous supprimassiez encore la dernière.
Sur la troisième au lieu d'un point mettez-en deux
Et vous aurez le nom d'un vin délicieux.

S.....

CHARADE.

Attendez que mon premier
Soit devenu mon dernier,
Et vous aurez mon entier.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Architecture.*

Celui du Logogriphe est *Abominable*, où l'on trouve *bon*, *bien*, *aimable.*

Celui de la Charade est *Châtain.*

Digitized by Google



SCIENCES ET ARTS.

RÉPUBLIQUE DES CHAMPS ÉLYSÉES, ou *Monde ancien*. Ouvrage posthume. Par M. CHARLES-JOSEPH DE GRAVE, ancien conseiller du conseil de Flandre, membre du conseil des Anciens, etc. A Gand.

DANS ce moment où commence le Carnaval, et où l'on voit des mascarades différentes de celles que l'on rencontre en tout tems, celle-ci m'a paru assez singulière pour mériter qu'on en parlât; car, bien qu'elle ne soit pas toute fraîche, puisqu'elle a été montrée dès 1806, elle est assez peu connue pour paraître encore nouvelle. Il ne s'agit pas seulement ici de quelques personnages couverts d'affublemens étrangers; c'est tout un pays en masque, et déguisé de manière à pouvoir tromper les plus adroits. C'est un ouvrage qui rend à la Gaule d'anciens droits usurpés. Adieu les charmes des beaux rivages de la Grèce; adieu les fictions riantes dont l'imagination des poëtes se plaisait à embellir ces lieux. Leur gloire pâlit et s'efface devant celle de la Hollande et de la Belgique. Ce n'est plus la beauté du ciel, la douceur du climat qui fait naître les inspirations divines de la poésie; elles s'élèvent désormais du sein des brouillards qui couvrent le Rhin et la Meuse. Les demeures des demi-dieux et des déesses passent dans les îles d'Overflackée, de Zierickssée et de Zuid-Beveland. La merveilleuse Trinacrie est Angleterre; les Champs-Élysées sont en Hollande; les héros et les dieux eux-mêmes sont soumis à ces transmigrations magiques. Pluton est un ancien roi de la Belgique; Rhadamante est un membre de son conseil d'état, prédécesseur des *Raedmans* actuels; Deucalion est un barde écossais; Hercule un ingénieur des ponts et chaussées, grand constructeur de digues; le Scythe Abaris un astronome zélandais qui mesurait la

Digitized by Google

terre; le grand Odin un mathématicien; Circé, la magicienne, devient l'emblème de la primitive église; Homère lui-même, le divin Homère, est un citoyen du département du Pas-de-Calais: et de tous les points de la Grèce, il s'élève une voix lamentable qui s'écrie, comme dans les Martyrs: *les Dieux s'en vont.*

Peut-être plus d'un lecteur, étonné de ce qu'il vient de lire, prendra ceci pour un rêve, ou au moins pour une énigme dont je dois lui donner le mot. Dans ce cas, je puis l'assurer qu'il ne peut pas être plus surpris que je ne l'ai été moi-même. Il s'agit pourtant d'une chose fort sérieuse, très-longuement exposée dans trois volumes remplis d'érudition, et dont les conséquences ne vont pas à moins qu'à illustrer beaucoup notre ancienne Gaule. En deux mots, voici le fait.

Des écrivains savans et laborieux, en examinant d'une manière comparée l'histoire physique et morale des différens peuples, ont fait depuis long-tems remarquer que des nations, même très-éloignées et séparées les unes des autres par des barrières en apparence insurmontables, offrent quelquefois des rapports singuliers dans certains détails de leurs coutumes, dans le style de leurs monumens, ou dans les élémens de leur langage. Par exemple, l'usage de la semaine, sa division en sept jours, et l'application de ces jours aux mêmes instans physiques, paraît être une institution commune à presque tous les peuples, et dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité. Comment tant de nations, séparées par mille obstacles divers, ont-elles pu imaginer également l'usage de cette période, et sur-tout dédier les mêmes jours aux mêmes planètes dans un ordre constant? Comment ont-elles pu se concerter et s'entendre sur ce point? D'où peut être pareillement venu l'usage, presque général, de partager les étoiles en groupes ou constellations, de désigner ces groupes par des figures d'animaux dont la forme n'a le plus souvent aucun rapport avec la leur, et dont cependant le choix est presque partout le même? Frappés de ces ressemblances, et de plusieurs autres qu'il serait trop long de développer, quelques philosophes en ont tiré la conséquence que toute la civilisation, répandue

Digitized by Google

aujourd'hui chez les différens peuples, provient originairement d'une seule nation grande, puissante, éminente en sciences, en vertus, en génie, et dont les institutions morales et politiques devaient avoir atteint un très-haut degré de perfection. Mais où trouver cette nation antique et primitive? comment avec tant de puissance n'aurait-elle pas laissé de monumens, pas de livres écrits ou même de traditions qui perpétuassent sa mémoire? En un mot, comment n'en reste-il plus de trace dans l'univers? il a donc fallu imaginer quelque catastrophe imprévue, subite et terrible, qui ait pu en un instant la détruire toute entière et faire disparaître sa trace pour jamais. Or Platon raconte que, suivant une ancienne tradition parvenue jusqu'à lui, il existait autrefois dans l'Océan occidental une grande île appelée l'Atlantide, aussi étendue que l'Europe et l'Afrique ensemble, et dont les habitans offraient le modèle du bonheur, de la sagesse et d'une civilisation très-perfectionnée. La tradition ajoutait que, dans un tremblement de terre, cette île s'était subitement engloutie sous les eaux, sans que rien de ce qui s'y trouvait pût échapper à cette épouvantable catastrophe. Ces circonstances convenaient parfaitement à la supposition d'une nation primitive, et à l'impossibilité absolue d'en retrouver aucun vestige; cette impossibilité même servait merveilleusement l'hypothèse que l'on voulait établir. On a donc vu l'origine de toutes nos connaissances dans l'Atlantide de Platon, et les premiers instituteurs du reste du genre humain ont été des *Atlantes*.

Mais, malgré le récit de Platon, l'existence de l'Atlantide n'était pas bien certaine; d'ailleurs l'impossibilité absolue de toute vérification n'était qu'une preuve négative. L'idée de placer l'origine de nos connaissances dans cette Atlantide a donc eu des contradicteurs, et chacun s'est étudié à transporter, selon son bon plaisir, la nation primitive dans la partie du globe où il lui paraissait plus convenable qu'elle eût existé; les uns la mirent sur le plateau de la Tartarie, dans l'Indostan, à la Chine, en Egypte, en Grèce; d'autres, jaloux de la gloire de leur patrie, la placèrent aux lieux mêmes

Digitized by Google

que les avaient vu naître ; et c'est ainsi qu'on a eu des Atlantides en Suède, en Prusse, en Basse-Bretagne et dans le pays de Galles. Mais enfin l'ouvrage de M. de Grave termine toutes ces discussions. Il place définitivement la nation primitive, la grande nation des Atlantes dans la partie de la Flandre comprise entre les embouchures du Rhin et de la Meuse. Il lève à ce sujet tous les doutes, dissipe toutes les objections, et réussit d'autant plus facilement à les faire disparaître, qu'étant Flamand lui-même, et ayant long-tems habité la Flandre, il en connaît parfaitement les localités.

Veut-on connaître les bases de son système et les autorités sur lesquelles il s'appuie ? rien n'est plus convaincant et plus irrécusable. D'abord les historiens attestent que les prêtres gaulois appelés druides étaient fort savans. César, dans sa guerre des Gaules, rapporte « que » ces prêtres, dans les leçons qu'ils donnaient à la jeu» nesse, traitaient du mouvement des astres, de la forme » et de la grandeur de la terre, de la nature des choses » et de la puissance des dieux immortels. » Il rapporte aussi que suivant une ancienne tradition accréditée par les druides, les Gaulois se disaient descendans de Pluton. Si cela est, dit M. de Grave, comme Pluton était roi des Enfers, nous devons retrouver les Enfers et les Champs-Elysées dans la Gaule. On les y trouve en effet, sans que rien y manque. Pour nous en convaincre, partons de la description qu'Homère donne de ces lieux dans le quatrième livre de l'Odyssée, lorsqu'il fait dire par le dieu Prothée à Ménélas : « Ton destin n'est pas de » mourir à Argos ; les dieux immortels t'enverront dans » les CHAMPS-ELYSIENS aux extrémités de la terre où règne » le ROUX RHADAMANTE ; où les hommes trouvent une vie » très-facile. Le tems des neiges, de l'hiver et des pluies » n'y est pas long : mais l'Océan y envoie sans cesse des » vents doux pour raffraîchir les habitans. » Or, dit M. de Grave, puisqu'il tombe par fois de la neige dans les Champs-Elysiens, et que l'hiver y est court, il faut de toute nécessité qu'il y ait un hiver. Voilà d'abord une exclusion formelle pour les îles fortunées et pour tous les pays méridionaux. Les hommes y trouvent une vie facile?

Digitized by Google

Eh bien! où trouve-t-on une vie plus facile et plus abondante qu'en Flandre? Quant aux vents qu'Eole envoie, ce n'est assurément pas ce qui y manque. Pour le Roux Rhadamante, ce caractère de *Roux* est encore parfaitement confirmé, car on sait que la plupart des Flamands sont blonds, et ce nom de Rhadamante est encore aujourd'hui celui des magistrats appelés *Raedmans* chez les Hollandais. Ces lieux, dit Prothée, sont situés aux extrémités de la terre. Or Virgile a dit: *Extremique hominum Morini Rhenusque bicornis*. Les extrémités de la terre étaient donc, suivant les anciens, situées à l'embouchure du Rhin. Cette embouchure était autrefois formée de deux bras dont l'un s'appelait *Hélium*, suivant le témoignage de Pline et de plusieurs autres auteurs. Remarquez bien cet Hélium, dit M. de Grave, c'est-là le point central de la mythologie; observez sur-tout que le mot *hélium* devient dans la langue du Bas-Rhin HELISCH ou HELLISH. D'après cela, les champs arrosés par l'Hélium, ne peuvent pas être appelés autrement que HELISIR CAMPEN, d'où l'on a fait depuis les Champs-Elysées; et voilà justement le vrai site des Champs-Elysées retrouvé par cette indication.

Ce n'est pas tout: les Champs-Elysées étaient dans l'Enfer. Or, HEL, en langue du Rhin, signifie *enfer*, le pays en porte encore le nom; on dit encore aujourd'hui HEL-LAND, et par corruption HOLLAND, pays d'enfer. Nous l'appelons Hollande en français. L'entrée de l'Hélium se nomme encore aujourd'hui Hel-voet, c'est-à-dire, pied de l'Enfer. Les îles de l'Hélium, théâtre de toutes les merveilles de l'ancienne mythologie, s'appellent encore de nos jours, sans qu'on y prenne garde, les ILES FORTUNÉES; car le nom de ZÉLANDE ne vient pas, comme on pourrait le croire, de ZEE, mer, et LAND, terre, mais du saxon ZEL ou ZALIG, heureux, fortuné. *Zélande*, pays fortuné, îles de la Zélande, îles fortunées.

Pour bien comprendre la merveille de cette explication, et en vérifier la parfaite justesse dans les moindres détails, il faut suivre pas à pas le récit qu'Homère nous fait du voyage d'Ulysse, non point quand il le fait partir des rives de Troie, ou aborder dans les îles connues

Digitized by Google

de la Méditerranée, mais dans son voyage aux sources de l'Océan atlantique que l'on a mal à propos regardé comme fabuleux. Suivant M. de Grave, le héros, après avoir débouché le détroit de Gibraltar, remonte vers le nord, en suivant les côtes; fonde en passant *Ulissipo*, aujourd'hui Lisbonne, touche en Angleterre, on ne sait trop pour quoi, car ce n'est pas là le chemin d'Ithaque, et enfin arrive dans la patrie des Atlantes, c'est-à-dire, dans la Flandre d'aujourd'hui. Il débarque à Blackemberg; précisément à côté de ce port, se trouve encore aujourd'hui un village nommé ULISSIGHEM, ou, ce qui revient au même, *Ulisse-ghem*, ULYSSIS ÆDEM: cela signifie à la lettre, séjour d'Ulysse. Tout près de là est un autre village qui s'appelle encore maintenant *Lis-Weghe* ou *Ulisse-Weghe*, chemin d'Ulysse. En pénétrant dans les terres, on trouve tout de suite *As-bourg*, ou, en langue teutone, CITÉ DE DIEU, ce qui indique que l'on est déjà sur le territoire des dieux ou des Atlantes. Pour aller d'Asbourg à l'île de Circé, on passe dans l'île de *Walcheren*; le premier endroit qui se présente est *Flissingue*, ou mieux *Ulissingue*, qui rappelle encore le nom d'Ulysse. Enfin, on arrive à l'île de Schowen qui est l'ŒA de CIRCÉ ou CIRCEA. Son nom s'est conservé dans celui de sa capitale ZIERIKSEE qui est un composé un peu altéré de KIRKE et de EE, dont on a fait KIRKCEA ou Circea.

Or, *kirken* en flamand signifie *église*: ainsi on dit *dun-kirchen*, église des dunes; c'est notre DUNKERQUE. *Kirkœa* ou Circea n'était donc pas une magicienne, comme on l'a cru trop long-tems. C'est l'emblème de la primitive église, et notre auteur en prend occasion de réfuter les calomnies que l'on s'est permises sur le compte de cette déesse, dont on a fait mal-à-propos l'emblème de la séduction. Il n'y a pas de doute que Circea ou Kirkea étant la primitive église, comme M. de Grave le montre, ces idées injurieuses tombent d'elles-mêmes; mais il faut convenir aussi que ceux qui se les sont faites étaient excusables, tant le texte d'Homère est positif, lorsqu'on le prend au réel et non pas au figuré.

Qu'allait donc faire Ulysse chez cette CIRCEA ou dans cette église? Belle demande. Il allait se faire initier aux

Digitized by Google

mystères des Atlantes, mystères où l'on dévoilait les lois du système du monde et la connaissance de la divinité. Ces communications se faisaient alors comme elles se sont faites depuis chez les prêtres d'Egypte, avec un appareil mystérieux, parmi des tombeaux, au milieu des ténèbres et des apparitions. Voilà pourquoi Homère nous apprend que Circé engagea Ulysse à descendre aux Enfers. Le lieu de l'initiation était placé dans les îles du Bas-Rhin; il fallait, pour y arriver, entrer dans une barque qui était proprement *kerck-bere*, la barque de l'église, d'où est venue l'idée fabuleuse du chien Cerbère, dont les trois têtes répondaient à trois branches du Rhin. Les serpens dont cette tête était hérissée désignent les rivières de la France et de l'Allemagne qui se jettent dans ce grand fleuve. C'est là qu'Hercule raconte ses travaux à Ulysse, c'est-à-dire qu'un habile ingénieur Atlante enseigne à ce héros la construction des écluses et des digues, au moyen desquelles on est parvenu à délivrer le pays des ravages des eaux. Le reste de l'initiation d'Ulysse n'est pareillement qu'une pure allégorie.

Sont-ce là les seules conséquences de la découverte du pays des Atlantes? Non, sans doute; les trois volumes que nous analysons contiennent beaucoup d'autres explications aussi justes, aussi certaines, aussi merveilleuses que les précédentes. Mais ce qui précède suffira pour faire connaître la marche et la méthode de l'auteur. Je ne puis pourtant me refuser à rapporter encore ici trois étymologies si curieuses qu'à les passer sous silence, on pourrait être justement soupçonné d'envie et d'injustice.

On a cru jusqu'ici que *Tyr et Sydon* étaient deux villes phéniciennes. C'est une erreur, et voici ce qui y a donné lieu. Les Atlantes connaissant le cours des astres et habitant un pays maritime, étaient naturellement grands navigateurs; quelques-uns d'entr'eux qui étaient marchands, et qui s'appelaient en flamand *veneti*, du verbe VENTEN, vendre, fondèrent Tyr et Sydon dans leurs voyages, et depuis on les a par corruption appelés VÉNITIENS, et ensuite PHÉNICIENS, le *ph* grec remplaçant notre lettre *v*.

Digitized by Google

Mais pourquoi nommèrent-ils ces colonies TYR et SYDON? c'est que les uns étaient de DOUVRES, les autres de SAINT-OMER. DOUVRES est un mot corrompu de DURE; DEURE, porte, en anglais DOOR. DURE et TUR sont les mêmes termes. THURA en grec signifie aussi PORTE. La ville de Tyr était la porte de la Phénicie, comme Douvres était la porte de l'Angleterre.

Quant à la ville de Saint-Omer, elle se nommait autrefois *Sithium* ou *Sithuin;* c'est la même chose que SITHUIN, SIDUIN, SIDUN, SIDON: tous ces mots signifient également DUNES DE LA MER. La ville de SYDON était bâtie sur les bords de la mer de Syrie. Sous ce rapport elle se trouvait dans le même cas que Saint-Omer. TYR, comme étant la porte de la Phénicie, se trouvait dans le même cas que Douvres. Les Phéniciens ont tiré parti de ces analogies, pour donner aux villes de leur nouvelle patrie des noms qui leur rappelaient l'ancienne. C'est ainsi, remarque judicieusement notre auteur, que les Européens ont consacré la nomenclature topographique de leur pays dans leurs colonies d'Amérique.

D'après ce que l'on a vu tout-à-l'heure de la minutieuse fidélité d'Homère dans sa description de l'Atlantide ou de la Belgique, on conviendra facilement qu'Homère ne devait pas être Grec de naissance, mais Belge. C'est aussi l'idée de M. de Grave, et il revendique par les preuves les plus fortes les droits que nous avons à regarder ce grand poëte comme un de nos compatriotes atlantes. Il est vrai qu'il a écrit en grec et avec une perfection si grande qu'elle pourrait faire illusion sur sa patrie; mais comme il a fait indifféremment usage de tous les dialectes usités dans la Grèce, on en doit conclure avec M. de Grave, qu'aucun de ces dialectes n'était naturellement le sien. Et enfin puisqu'il est prouvé qu'il doit être Flamand, et qu'il a chanté l'Atlantide, quoi de plus naturel, de plus juste et de plus simple que de lui donner pour patrie la ville de l'Atlantide qui porte encore son nom, la ville de Saint-Omer appelée autrefois dans les chartes *Civitas sancti Homeri?*

Ces découvertes de M. de Grave, en nous éclairant sur le véritable sens de la mythologie ancienne, détruisent

Digitized by Google

plusieurs interprétations fausses que l'on avait voulu donner d'Homère. Il devient évident, par exemple, que ce grand poëte n'a pas eu pour objet dans son Iliade de chanter la Passion de N. S. Jésus-Christ, comme quelques-uns l'avaient présumé; il n'a pas voulu davantage en faire l'emblème des grandes inégalités qui affectent les mouvemens de la planète Jupiter et de la planète Saturne, comme d'autres personnes l'avaient cru d'après un grand nombre d'allusions, à la vérité fort plausibles. Désormais toutes ces chimères s'évanouissent, et Homère demeure pour toujours un excellent poëte flamand qui a chanté la Flandre en grec.

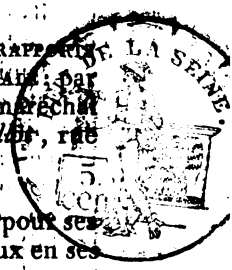
Il y a une maladie assez commune que l'on nomme la jaunisse, dans laquelle toute la surface du corps devient jaune, et l'on assure même que les malades voient tous les objets teints de cette couleur. Ici l'on pourrait dire que M. de Grave a vu tout belge. Mais quelle différence entre ces deux genres d'affection! L'un n'amène avec lui que la mélancolie et la tristesse; au lieu que l'illusion de M. de Grave a dû être pour lui la source d'une infinité de jouissances qui se renouvelaient à chaque instant. Sans doute il ne pouvait revoir de nouvelles preuves de ses chimères favorites, sans se croire transporté dans le séjour des héros et des dieux; et il devait d'autant mieux sentir ces jouissances, qu'à en juger d'après son ouvrage, il devait avoir une grande érudition, des connaissances très-variées en littérature et en histoire, enfin toute l'imagination qu'il faut pour jouir des beautés littéraires. Avec tout cela il avait été se jeter dans des idées si romanesques, qu'elles ne pouvaient avoir de résultat réel que pour lui seul: mais ce résultat a dû être le bonheur de sa vie. Serait-il donc possible qu'il y eût quelquefois plus d'avantage à vivre avec l'erreur qu'avec la vérité?

BIOT.

LITTÉRATURE

Digitized by Google

DU MAGNÉTISME ANIMAL CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC DIVERSES BRANCHES DE LA PHYSIQUE GÉNÉRALE; par A. M. J. CHASTENET DE PUYSÉGUR, ancien maréchal de camp. *Seconde édition.* A Paris, chez *Cellot*, rue des Grands-Augustins, n° 9.



Que l'homme est froid, aveugle, indifférent pour ses plus chers intérêts! qu'il est volage et capricieux en ses résolutions! Un savant se présente, il y a trente ans, et nous dit : « J'apporte au monde de nouvelles destinées; » j'ai dérobé à la nature ses secrets les plus mystérieux; » je dispose de ses lois à mon gré; je viens vous associer » à mes sublimes découvertes; je viens mettre le ciel en » communication avec la terre : parlez et je prolongerai, » selon vos vœux, le fil de vos jours; j'arracherai le » voile qui couvre votre avenir; je vous révélerai vos » destins futurs, et pour tout cela je n'ai besoin que de » mouvoir le doigt, de fixer un regard sur vous; car » tous mes prodiges s'opèrent au doigt et à l'œil. »

Qui croirait, après de si belles promesses, que tous les hommes ne se sont pas précipités au devant du docteur Mesmer, que la face du monde n'a pas été renouvelée subitement, et qu'après un long intervalle de trente ans la vie humaine est encore réduite à ses anciennes proportions, l'avenir couvert de ses antiques ténèbres? Ce n'est pas que Mesmer n'ait produit quelque révolution : on a vu d'abord les têtes s'enflammer, les premières classes de la société voler au devant du moderne libérateur, qui venait encore une fois briser les chaînes du genre humain et lui ouvrir de nouveaux cieux. Il en coûtait si peu pour jouir de tant d'avantages! Cent pièces d'or, une fois payées, suffisaient pour tirer un homme de la classe vulgaire et l'associer à un ordre de créatures supérieures et régénérées. Mais il est de la destinée humaine de revenir toujours à sa première condition. Qu'un génie extraordinaire s'élève parmi les hommes et leur annonce qu'il tient à sa disposition des secrets réputés jusqu'à ce jour inaccessibles, qu'il prétende

Digitized by Google

opérer des prodiges, il se trouvera toujours quelques esprits chagrins, soupçonneux et réfractaires, qui révoqueront en doute sa puissance. Les savans sont sur-tout ceux qui s'opposent le plus ordinairement à ces sublimes projets dont le but est la perfection illimitée du genre humain. Ils ont le tort irrémissible d'imposer silence à l'imagination, de n'écouter que la voix de la froide et triste raison, de soumettre tout au calcul et à l'observation, et de n'établir d'autres systèmes que ceux dont les faits et l'expérience ont démontré la réalité.

Voilà ce qui a renversé tant de brillantes théories autrefois prônées, vantées, admirées; aujourd'hui honnies et délaissées. C'est ainsi que l'astrologie judiciaire est tombée du trône d'étoiles sur lequel elle s'était élevée; c'est ainsi que la science des augures et des présages est aujourd'hui reléguée dans les antres obscurs des tireurs de cartes et d'horoscopes. C'est ainsi que la baguette divinatoire, si puissante entre les mains de quelques adeptes, s'est brisée entre celles de M. de la Hire et de ses doctes confrères de l'Académie des sciences. C'est ainsi que Bleton a cessé de voir des sources, ou de les deviner au battement de son pouls. Enfin, c'est ainsi que les brillantes chimères du mesmérisme se sont évanouies devant le prisme redoutable des Bailli, des Darcet, des Franklin, des Lavoisier. Cependant au sein même des ténèbres dans lesquelles elles ont été replongées, elles conservent encore de zélés partisans, qui tentent tous les moyens possibles de leur rendre quelques faibles rayons de leur premier éclat.

Déjà nous avons vu un savant médecin entreprendre de réhabiliter la mémoire de Bleton, et appeler à son aide les phénomènes merveilleux du galvanisme. Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas fait pour ressusciter la philosophie corpusculaire? A combien de folies ne s'est on pas livré pour établir son existence? Qui ne connaît les poudres sympathiques du chevalier Digby, les théories des Régis, des Vallemont et de tant d'autres pour expliquer l'influence des émanations des corps ambians sur le corps humain, et du corps humain sur les objets environnans? La doctrine de Mesmer n'était qu'une

Digitized by Google

application nouvelle de ces systèmes; la raison et le tems avaient fait justice des autres; la raison et le tems devaient faire justice de celle-ci : mais il n'est pas aisé d'opérer des conversions subites et totales. Il reste toujours quelques partisans opiniâtres des doctrines les plus décriées, et soit défaut de jugement, soit amour-propre, soit conscience erronée, l'évidence est sans pouvoir et sans autorité pour nombre de personnes. On doit donc s'attendre à voir, de tems en tems, paraître quelques réclamations contre les jugemens solennels qui foudroyent le mensonge et l'erreur. C'est ainsi que condamnée par tous les tribunaux, nous voyons aujourd'hui une prétendue marquise s'inscrire de nouveau contre les arrêts qui la condamnent.

Parmi les sectateurs qui s'attachèrent à la fortune de Mesmer, on a remarqué, avec étonnement, des hommes d'une considération méritée, d'un esprit justement célèbre. On les a vus se persuader, se convaincre de la vérité de sa doctrine, écrire d'éloquens plaidoyers en sa faveur, et servir sa cause plus par l'éclat de leur réputation que par la justesse de leurs raisonnemens. De ce nombre furent M. l'avocat-général Servan, MM. Bergasse et d'Epréménil, et jusqu'au bon, sensible et vertueux Lavater. On peut y ajouter des officiers-généraux parmi lesquels M. de Puységur tient le premier rang.

Initié aux mystères du magnétisme, après quelque tems de révolte et d'incrédulité, il devint comme S. Paul un des plus ardens apôtres de la nouvelle doctrine; il la prôna dans ses écrits, il fonda des sociétés, il parcourut des villes pour la faire connaître, et partout il eut le désagrement de voir ses leçons dédaignées, ses miracles rejetés, sa puissance méconnue. Mais les grandes ames ne se laissent point abattre par les tribulations. Au milieu des contradictions et des revers les plus affligeans, il a conservé une constance, une longanimité inaltérable. Cinq lustres et plus se sont écoulés depuis qu'un arrêt solennel porté par la Faculté de médecine et l'Académie des sciences a réduit le mesmérisme à l'obscurité et à l'exil; mais M. de Puységur ne désespère pas

Digitized by Google

encore de le relever, et ce sont aussi les phénomènes du galvanisme qui raniment ses espérances.

Il commence par gémir de l'erreur où l'on s'est précipité, en confiant à des savans l'examen du mesmérisme; il établit que les savans sont les hommes les moins propres à juger une doctrine nouvelle. Il faut, pour prononcer avec sûreté, prononcer dans la simplicité de son cœur. « L'homme le moins savant, dit M. de Puységur, » est souvent le plus apte à apercevoir et reconnaître la » vérité, et mon exemple en est la preuve; car ce n'est » sûrement que mon ignorance qui a pu disposer mon » intelligence à la conviction de l'existence du magné» tisme animal. »

D'ailleurs, la science du magnétisme ne ressemble point aux autres sciences : l'orgueil de l'esprit l'irrite; elle veut des ames dociles et soumises. *Croyez et veuillez*, dit M. de Puységur, et voilà toute la science. Ainsi tout homme qui doutera sera aussitôt puni de son incrédulité, et le magnétisme n'agira point en lui et par lui; et voilà ce qui explique pourquoi les savans médecins, les doctes académiciens qui ont examiné le magnétisme animal, n'ont pu en reconnaître les effets. C'étaient des esprits rebelles, des philosophes armés du doute méthodique de Descartes. La nature indignée de leur défiance a refusé de se manifester à eux. Toute ame résignée et soumise au contraire, tout esprit dignement préparé à recevoir les grands bienfaits du magnétisme, en a été enrichi, pénétré, imbibé.

Jusqu'à quel point ne s'étendent pas ces dons du mesmérisme quand ils descendent dans un cœur fervent! M. de Puységur prétend qu'ils ne connaissent ni bornes ni mesure. Avez-vous, par exemple, la volonté d'agir sur l'empereur de la Chine, *veuillez fortement* et votre action sera complète, inévitable. Voulez-vous dissiper le voile ténébreux qui enveloppe votre avenir, *veuillez fortement*, et l'avenir se déploira à vos yeux, brillant de la lumière la plus radieuse. L'auteur cite mille exemples de ces faits. Que ne dit-il point du somnambulisme? C'est alors que la nature humaine semble avoir franchi les limites de sa sphère grossière et terrestre; c'est alors

Digitized by Google

qu'elle s'assimile aux intelligences célestes, et qu'elle est capable des plus étonnantes merveilles. Ici M. de Puységur rapporte ses autorités; ce sont des lettres de personnes distinguées qui attestent tous ces prodiges; ce sont des procès-verbaux de sociétés mesmériennes qui rendent compte de l'efficacité miraculeuse et de la puissance sans borne du mesmérisme.

Malheureusement ces lettres sont déjà un peu anciennes; et la plupart de ceux qui les ont écrites ont aujourd'hui au sujet du mesmérisme des idées un peu différentes de celles qu'ils ont eues autrefois. Ce sont des pièces qui peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain pour attester sa faiblesse et ses aberrations. Peut-être eût-il mieux valu pour leurs auteurs, ne les pas rappeler. En donnant une nouvelle édition de ses mémoires sur le magnétisme, M. de Puységur a satisfait son amour pour cette science; mais il est douteux que la publication de son livre change quelque chose à l'état de cette doctrine vieillie et presque entièrement oubliée. *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.* SALGUES.

CONTES A MA FILLE, par J. N. BOULLY, membre de la Société Philotechnique, de la Société Académique des Enfans d'Apollon, et de celle des Sciences et Arts de Tours.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores. (HOR.)
« Il faut étudier avec soin les mœurs de chaque âge. »

A Paris, chez *Jh. Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galeries de Bois, n° 188.

L'auteur de ces contes, M. Bouilly, les a composés pour M^lle^ sa fille, à qui il les dictait *d'abondance*. Il avait pour but de l'affermir dans ses bonnes qualités et de la corriger de ses défauts, en lui mettant sous les yeux le triomphe des unes et le mauvais succès des autres : toujours c'est une vertu qui est récompensée, ou bien un vice qui est puni. S'il était possible d'ignorer que M. Bouilly a travaillé pour la plupart de nos théâtres,

Digitized by Google

la lecture seule de ses contes, on le reconnaîtrait pour un auteur dramatique, accoutumé à fonder le mérite de ses ouvrages sur la combinaison des effets, encore plus que sur la peinture des mœurs et le développement des caractères. Dans cette nouvelle production, il a puisé largement aux deux grandes sources d'où dérivent aujourd'hui la plupart des situations et des coups de théâtre, je veux dire les contrastes et les travestissemens. Dans un grand nombre de contes, on voit deux sœurs, un frère et une sœur ou deux amies en opposition complète pour le caractère, l'humeur, la conduite, la figure, et jusqu'à la couleur des cheveux. Je citerais pour la conviction de l'auteur, s'il arrivait que lui-même ne s'en fût pas aperçu et en doutât encore, les *Deux Rosiers*, le *Fauteuil du Grand-Père*, les *Deux Montres*, la *Petite Vérole*, la *Robe Brodée*, les *Deux Cages*, le *Tronc d'arbre*, les *Souliers Verts*, le *Diamant Faux*, etc. Je suis loin de blâmer un artifice de composition que la réalité justifie par de nombreux exemples, qui fait ressortir deux caractères l'un par l'autre, et établit entre eux un conflit de sentimens et d'actions dont le résultat doit être leur réformation mutuelle: mais, à considérer la chose sous le rapport de l'art, l'emploi trop fréquent du même moyen dénoterait de la stérilité dans un écrivain qui, du côté de l'imagination, n'aurait pas fait ses preuves comme M. Bouilly, et d'ailleurs il a l'inconvénient de jeter un peu de monotonie sur l'ensemble du recueil. La même observation s'applique aux travestissemens, qui ne sont guère moins multipliés que les contrastes et qui ont le tort de n'être pas aussi naturels. Ici c'est un père qui se déguise en mendiant pour s'assurer de la bienfaisance de ses enfans, et qui ensuite dans un bal masqué, où eux-mêmes sont déguisés en *Paul* et *Virginie*, leur apparaît sous le déguisement d'un vieux nègre pour les remercier de leur générosité. Là, c'est le père d'un maréchal de l'empire qui se déguise en vieillard nécessiteux et la femme-de-chambre de la maréchale qui se déguise en grande dame, pour corriger la fille d'un commis de la guerre, du tort qu'elle a de recevoir mal les gens mal mis et de faire un trop bon accueil à ceux qui sont brillamment vêtus. Ailleurs, c'est la petite-fille

Digitized by Google

d'un ancien banquier qui se déguise en villageoise, et va s'établir comme gouvernante auprès de son grand-père qui ne la reconnaît pas, pour amener une réconciliation entre ce vieillard, sa fille et son gendre. Au théâtre, où d'ailleurs on est si facilement blessé par les invraisemblances, on tolère, on voit même avec plaisir les travestissemens, parce qu'ils produisent des méprises, des quiproquo, des mal-entendus dont l'effet comique est toujours sûr. Ces changemens, plus ou moins mal motivés, viennent frapper les regards du spectateur et quelquefois même s'exécutent sous ses yeux. Sa vue alors admet de force une possibilité qui n'existe pas toujours pour sa raison, et lorsqu'il est amusé par ce moyen, il s'inquiète peu de l'espèce d'escamotage qui s'est fait dans la coulisse, pour transformer subitement un personnage en un autre. Dans un roman, on a bien autrement ses aises pour opérer ces sortes de métamorphoses; mais on y a recours beaucoup plus rarement, parce que le lecteur ne jouit pas immédiatement et par sa propre vue de l'effet piquant qu'elles doivent produire entre les personnages, et qu'ainsi le meilleur motif pour en faire usage n'existe pas. D'ailleurs le roman doit être une représentation de la vie bien plus exacte que n'est le théâtre, où beaucoup de choses sont de convention. Or, il est extrêmement rare dans le monde qu'un homme s'affuble d'un habit qui n'est pas le sien, à moins que ce ne soit dans les jours du Carnaval; et en bonne règle, les déguisemens ne doivent pas plus figurer dans les romans, que dans la société dont ils sont l'image. On sent que les personnages d'un roman n'ont pas à leur service un magasin de costumes, comme ceux d'une comédie, et l'on n'aime point à se les figurer louant un vêtement à ces gens qui fournissent des dominos et des habits de caractère. Les contes de M. Bouilly, destinés à la jeunesse, ne pouvaient pas offrir, sur ce qui se passe dans le monde, des notions trop fidèles; et sans doute l'auteur, en réfléchissant un peu plus sur la fiction de ces petits ouvrages, aurait imaginé, pour donner des leçons aux enfans mis en scène, des moyens qui ne compromissent point le caractère des parens, comme le dégui-

Digitized by Google

plusieurs interprétations fausses que l'on avait voulu donner d'Homère. Il devient évident, par exemple, que ce grand poëte n'a pas eu pour objet dans son Iliade de chanter la Passion de N. S. Jésus-Christ, comme quelques-uns l'avaient présumé; il n'a pas voulu davantage en faire l'emblème des grandes inégalités qui affectent les mouvemens de la planète Jupiter et de la planète Saturne, comme d'autres personnes l'avaient cru d'après un grand nombre d'allusions, à la vérité fort plausibles. Désormais toutes ces chimères s'évanouissent, et Homère demeure pour toujours un excellent poëte flamand qui a chanté la Flandre en grec.

Il y a une maladie assez commune que l'on nomme la jaunisse, dans laquelle toute la surface du corps devient jaune, et l'on assure même que les malades voient tous les objets teints de cette couleur. Ici l'on pourrait dire que M. de Grave a vu tout belge. Mais quelle différence entre ces deux genres d'affection! L'un n'amène avec lui que la mélancolie et la tristesse; au lieu que l'illusion de M. de Grave a dû être pour lui la source d'une infinité de jouissances qui se renouvelaient à chaque instant. Sans doute il ne pouvait revoir de nouvelles preuves de ses chimères favorites, sans se croire transporté dans le séjour des héros et des dieux; et il devait d'autant mieux sentir ces jouissances, qu'à en juger d'après son ouvrage, il devait avoir une grande érudition, des connaissances très-variées en littérature et en histoire, enfin toute l'imagination qu'il faut pour jouir des beautés littéraires. Avec tout cela il avait été se jeter dans des idées si romanesques, qu'elles ne pouvaient avoir de résultat réel que pour lui seul: mais ce résultat a dû être le bonheur de sa vie. Serait-il donc possible qu'il y eût quelquefois plus d'avantage à vivre avec l'erreur qu'avec la vérité?

BIOT.

LITTÉRATURE

Digitized by Google

DU MAGNÉTISME ANIMAL CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS AVEC DIVERSES BRANCHES DE LA PHYSIQUE GÉNÉRALE; par A. M. J. CHASTENET DE PUYSÉGUR, ancien maréchal de camp. *Seconde édition.* A Paris, chez *Colbit*, rue des Grands-Augustins, n° 9.



QUE l'homme est froid, aveugle, indifférent pour ses plus chers intérêts ! qu'il est volage et capricieux en ses résolutions ! Un savant se présente, il y a trente ans, et nous dit : « J'apporte au monde de nouvelles destinées; » j'ai dérobé à la nature ses secrets les plus mystérieux; » je dispose de ses lois à mon gré; je viens vous associer » à mes sublimes découvertes; je viens mettre le ciel en » communication avec la terre : parlez et je prolongerai, » selon vos vœux, le fil de vos jours; j'arracherai le » voile qui couvre votre avenir; je vous révélerai vos » destins futurs, et pour tout cela je n'ai besoin que de » mouvoir le doigt, de fixer un regard sur vous; car » tous mes prodiges s'opèrent au doigt et à l'œil. »

Qui croirait, après de si belles promesses, que tous les hommes ne se sont pas précipités au devant du docteur Mesmer, que la face du monde n'a pas été renouvelée subitement, et qu'après un long intervalle de trente ans la vie humaine est encore réduite à ses anciennes proportions, l'avenir couvert de ses antiques ténèbres? Ce n'est pas que Mesmer n'ait produit quelque révolution : on a vu d'abord les têtes s'enflammer, les premières classes de la société voler au devant du moderne libérateur, qui venait encore une fois briser les chaînes du genre humain et lui ouvrir de nouveaux cieux. Il en coûtait si peu pour jouir de tant d'avantages! Cent pièces d'or, une fois payées, suffisaient pour tirer un homme de la classe vulgaire et l'associer à un ordre de créatures supérieures et régénérées. Mais il est de la destinée humaine de revenir toujours à sa première condition. Qu'un génie extraordinaire s'élève parmi les hommes et leur annonce qu'il tient à sa disposition des secrets réputés jusqu'à ce jour inaccessibles; qu'il prétende

Digitized by Google

opérer des prodiges, il se trouvera toujours quelques esprits chagrins, soupçonneux et réfractaires, qui révoqueront en doute sa puissance. Les savans sont sur-tout ceux qui s'opposent le plus ordinairement à ces sublimes projets dont le but est la perfection illimitée du genre humain. Ils ont le tort irrémissible d'imposer silence à l'imagination, de n'écouter que la voix de la froide et triste raison, de soumettre tout au calcul et à l'observation, et de n'établir d'autres systèmes que ceux dont les faits et l'expérience ont démontré la réalité.

Voilà ce qui a renversé tant de brillantes théories autrefois prônées, vantées, admirées; aujourd'hui honnies et délaissées. C'est ainsi que l'astrologie judiciaire est tombée du trône d'étoiles sur lequel elle s'était élevée; c'est ainsi que la science des augures et des présages est aujourd'hui reléguée dans les antres obscurs des tireurs de cartes et d'horoscopes. C'est ainsi que la baguette divinatoire, si puissante entre les mains de quelques adeptes, s'est brisée entre celles de M. de la Hire et de ses doctes confrères de l'Académie des sciences. C'est ainsi que Bleton a cessé de voir des sources, ou de les deviner au battement de son pouls. Enfin, c'est ainsi que les brillantes chimères du mesmérisme se sont évanouies devant le prisme redoutable des Bailli, des Darcet, des Franklin, des Lavoisier. Cependant au sein même des ténèbres dans lesquelles elles ont été replongées, elles conservent encore de zélés partisans, qui tentent tous les moyens possibles de leur rendre quelques faibles rayons de leur premier éclat.

Déjà nous avons vu un savant médecin entreprendre de réhabiliter la mémoire de Bleton, et appeler à son aide les phénomènes merveilleux du galvanisme. Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas fait pour ressusciter la philosophie corpusculaire? A combien de folies ne s'est on pas livré pour établir son existence? Qui ne connaît les poudres sympathiques du chevalier Digby, les théories des Régis, des Vallemont et de tant d'autres pour expliquer l'influence des émanations des corps ambians sur le corps humain, et du corps humain sur les objets environnans? La doctrine de Mesmer n'était qu'une

Digitized by Google

application nouvelle de ces systèmes ; la raison et le tems avaient fait justice des autres ; la raison et le tems devaient faire justice de celle-ci : mais il n'est pas aisé d'opérer des conversions subites et totales. Il reste toujours quelques partisans opiniâtres des doctrines les plus décriées, et soit défaut de jugement, soit amour-propre, soit conscience erronée, l'évidence est sans pouvoir et sans autorité pour nombre de personnes. On doit donc s'attendre à voir, de tems en tems, paraître quelques réclamations contre les jugemens solennels qui foudroyent le mensonge et l'erreur. C'est ainsi que condamnée par tous les tribunaux, nous voyons aujourd'hui une prétendue marquise s'inscrire de nouveau contre les arrêts qui la condamnent.

Parmi les sectateurs qui s'attachèrent à la fortune de Mesmer, on a remarqué, avec étonnement, des hommes d'une considération méritée, d'un esprit justement célèbre. On les a vus se persuader, se convaincre de la vérité de sa doctrine, écrire d'éloquens plaidoyers en sa faveur, et servir sa cause plus par l'éclat de leur réputation que par la justesse de leurs raisonnemens. De ce nombre furent M. l'avocat-général Servan, MM. Bergasse et d'Epréménil, et jusqu'au bon, sensible et vertueux Lavater. On peut y ajouter des officiers-généraux parmi lesquels M. de Puységur tient le premier rang.

Initié aux mystères du magnétisme, après quelque tems de révolte et d'incrédulité, il devint comme S. Paul un des plus ardens apôtres de la nouvelle doctrine ; il la prôna dans ses écrits, il fonda des sociétés, il parcourut des villes pour la faire connaître, et partout il eut le désagrement de voir ses leçons dédaignées, ses miracles rejetés, sa puissance méconnue. Mais les grandes ames ne se laissent point abattre par les tribulations. Au milieu des contradictions et des revers les plus affligeans, il a conservé une constance, une longanimité inaltérable. Cinq lustres et plus se sont écoulés depuis qu'un arrêt solennel porté par la Faculté de médecine et l'Académie des sciences a réduit le mesmérisme à l'obscurité et à l'exil ; mais M. de Puységur ne désespère pas

Digitized by Google

encore de le relever, et ce sont aussi les phénomènes du galvanisme qui raniment ses espérances. »

Il commence par gémir de l'erreur où l'on s'est précipité, en confiant à des savans l'examen du mesmérisme; il établit que les savans sont les hommes les moins propres à juger une doctrine nouvelle. Il faut, pour prononcer avec sûreté, prononcer dans la simplicité de son cœur. « L'homme le moins savant, dit M. de Puységur, » est souvent le plus apte à apercevoir et reconnaître la » vérité, et mon exemple en est la preuve; car ce n'est » sûrement que mon ignorance qui a pu disposer mon » intelligence à la conviction de l'existence du magné» tisme animal. »

D'ailleurs, la science du magnétisme ne ressemble point aux autres sciences: l'orgueil de l'esprit l'irrite; elle veut des ames dociles et soumises. *Croyez et veuillez*, dit M. de Puységur, et voilà toute la science. Ainsi tout homme qui doutera sera aussitôt puni de son incrédulité, et le magnétisme n'agira point en lui et par lui; et voilà ce qui explique pourquoi les savans médecins, les doctes académiciens qui ont examiné le magnétisme animal, n'ont pu en reconnaître les effets. C'étaient des esprits rebelles, des philosophes armés du doute méthodique de Descartes. La nature indignée de leur défiance a refusé de se manifester à eux. Toute ame résignée et soumise au contraire, tout esprit dignement préparé à recevoir les grands bienfaits du magnétisme, en a été enrichi, pénétré, imbibé.

Jusqu'à quel point ne s'étendent pas ces dons du mesmérisme, quand ils descendent dans un cœur fervent! M. de Puységur prétend qu'ils ne connaissent ni bornes ni mesure. Avez-vous, par exemple, la volonté d'agir sur l'empereur de la Chine, *veuillez fortement* et votre action sera complète, inévitable. Voulez-vous dissiper le voile ténébreux qui enveloppe votre avenir, *veuillez fortement*, et l'avenir se déploira à vos yeux, brillant de la lumière la plus radieuse. L'auteur cite mille exemples de ces faits. Que ne dit-il point du somnambulisme? C'est alors que la nature humaine semble avoir franchi les limites de sa sphère grossière et terrestre; c'est alors

Digitized by Google

qu'elle s'assimile aux intelligences célestes, et qu'elle est capable des plus étonnantes merveilles. Ici M. de Puységur rapporte ses autorités; ce sont des lettres de personnes distinguées qui attestent tous ces prodiges; ce sont des procès-verbaux de sociétés mesmériennes qui rendent compte de l'efficacité miraculeuse et de la puissance sans borne du mesmérisme.

Malheureusement ces lettres sont déjà un peu anciennes; et la plupart de ceux qui les ont écrites ont aujourd'hui au sujet du mesmérisme des idées un peu différentes de celles qu'ils ont eues autrefois. Ce sont des pièces qui peuvent servir à l'histoire de l'esprit humain pour attester sa faiblesse et ses aberrations. Peut-être eût-il mieux valu pour leurs auteurs, ne les pas rappeler. En donnant une nouvelle édition de ses mémoires sur le magnétisme, M. de Puységur a satisfait son amour pour cette science; mais il est douteux que la publication de son livre change quelque chose à l'état de cette doctrine vieillie et presque entièrement oubliée. *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.* SALGUES.

CONTES A MA FILLE, par J. N. BOULLY, membre de la Société Philotechnique, de la Société Académique des Enfans d'Apollon, et de celle des Sciences et Arts de Tours.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores. (HOR.)
« Il faut étudier avec soin les mœurs de chaque âge. »

A Paris, chez *Jh. Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galeries de Bois, n° 188.

L'auteur de ces contes, M. Bouilly, les a composés pour M^lle^ sa fille, à qui il les dictait *d'abondance*. Il avait pour but de l'affermir dans ses bonnes qualités et de la corriger de ses défauts, en lui mettant sous les yeux le triomphe des unes et le mauvais succès des autres : toujours c'est une vertu qui est récompensée, ou bien un vice qui est puni. S'il était possible d'ignorer que M. Bouilly a travaillé pour la plupart de nos théâtres, à

Digitized by Google

la lecture seule de ses contes, on le reconnaîtrait pour un auteur dramatique, accoutumé à fonder le mérite de ses ouvrages sur la combinaison des effets, encore plus que sur la peinture des mœurs et le développement des caractères. Dans cette nouvelle production, il a puisé largement aux deux grandes sources d'où dérivent aujourd'hui la plupart des situations et des coups de théâtre, je veux dire les contrastes et les travestissemens. Dans un grand nombre de contes, on voit deux sœurs, un frère et une sœur ou deux amies en opposition complète pour le caractère, l'humeur, la conduite, la figure, et jusqu'à la couleur des cheveux. Je citerais pour la conviction de l'auteur, s'il arrivait que lui-même ne s'en fût pas aperçu et en doutât encore, les *Deux Rosiers*, le *Fauteuil du Grand-Père*, les *Deux Montres*, la *Petite Vérole*, la *Robe Brodée*, les *Deux Cages*, le *Tronc d'arbre*, les *Souliers Verts*, le *Diamant Faux*, etc. Je suis loin de blâmer un artifice de composition que la réalité justifie par de nombreux exemples, qui fait ressortir deux caractères l'un par l'autre, et établit entre eux un conflit de sentimens et d'actions dont le résultat doit être leur réformation mutuelle: mais, à considérer la chose sous le rapport de l'art, l'emploi trop fréquent du même moyen dénoterait de la stérilité dans un écrivain qui, du côté de l'imagination, n'aurait pas fait ses preuves comme M. Bouilly, et d'ailleurs il a l'inconvénient de jeter un peu de monotonie sur l'ensemble du recueil. La même observation s'applique aux travestissemens, qui ne sont guère moins multipliés que les contrastes et qui ont le tort de n'être pas aussi naturels. Ici c'est un père qui se déguise en mendiant pour s'assurer de la bienfaisance de ses enfans, et qui ensuite dans un bal masqué, où eux-mêmes sont déguisés en *Paul* et *Virginie*, leur apparaît sous le déguisement d'un vieux nègre pour les remercier de leur générosité. Là, c'est le père d'un maréchal de l'empire qui se déguise en vieillard nécessiteux et la femme-de-chambre de la maréchale qui se déguise en grande dame, pour corriger la fille d'un commis de la guerre, du tort qu'elle a de recevoir mal les gens mal mis et de faire un trop bon accueil à ceux qui sont brillamment vêtus. Ailleurs, c'est la petite-fille

Digitized by Google

d'un ancien banquier qui se déguise en villageoise, et va s'établir comme gouvernante auprès de son grand-père qui ne la reconnaît pas, pour amener une réconciliation entre ce vieillard, sa fille et son gendre. Au théâtre, où d'ailleurs on est si facilement blessé par les invraisemblances, on tolère, on voit même avec plaisir les travestissemens, parce qu'ils produisent des méprises, des quiproquo, des mal-entendus dont l'effet comique est toujours sûr. Ces changemens, plus ou moins mal motivés, viennent frapper les regards du spectateur et quelquefois même s'exécutent sous ses yeux. Sa vue alors admet de force une possibilité qui n'existe pas toujours pour sa raison, et lorsqu'il est amusé par ce moyen, il s'inquiète peu de l'espèce d'escamotage qui s'est fait dans la coulisse, pour transformer subitement un personnage en un autre. Dans un roman, on a bien autrement ses aises pour opérer ces sortes de métamorphoses; mais on y a recours beaucoup plus rarement, parce que le lecteur ne jouit pas immédiatement et par sa propre vue de l'effet piquant qu'elles doivent produire entre les personnages, et qu'ainsi le meilleur motif pour en faire usage n'existe pas. D'ailleurs le roman doit être une représentation de la vie bien plus exacte que n'est le théâtre, où beaucoup de choses sont de convention. Or, il est extrêmement rare dans le monde qu'un homme s'affuble d'un habit qui n'est pas le sien, à moins que ce ne soit dans les jours du Carnaval; et en bonne règle, les déguisemens ne doivent pas plus figurer dans les romans, que dans la société dont ils sont l'image. On sent que les personnages d'un roman n'ont pas à leur service un magasin de costumes, comme ceux d'une comédie, et l'on n'aime point à se les figurer louant un vêtement à ces gens qui fournissent des dominos et des habits de caractère. Les contes de M. Bouilly, destinés à la jeunesse, ne pouvaient pas offrir, sur ce qui se passe dans le monde, des notions trop fidèles; et sans doute l'auteur, en réfléchissant un peu plus sur la fiction de ces petits ouvrages, aurait imaginé, pour donner des leçons aux enfans mis en scène, des moyens qui ne compromissent point le caractère des parens, comme le déguis-

Digitized by Google

sement et la mascarade. J'observerai en général qu'il eût mieux valu que ces leçons résultassent de la nécessité et du cours naturel des choses, que d'être préparées et amenées de loin par des combinaisons artificielles ; elles en auraient plus de force et de véritable utilité. Je n'exagère point en disant que dans la moitié de ces contes on voit les parens tendre à leurs enfans des piéges pour les faire tomber avec éclat dans des défauts d'habitude, et les en punir quelquefois assez cruellement par des avanies ou des privations : c'est une suite de stratagèmes et de mystifications. Tantôt une mère, pour guérir sa fille de la médisance, substitue à son peigne un autre peigne où sont écrits en diamans ces mots : *Méchante langue*, et la promène ainsi de place en place à l'Opéra, pour faire prononcer tout haut cette fatale légende par la foule entière des spectateurs. Tantôt un père, pour punir sa fille de la manie de citer du latin qu'elle n'entend pas, lui donne comme un bel adage en l'honneur de la science, une phrase latine qui signifie : *je suis une sotte très-ridicule*, phrase qu'elle ne manque pas de débiter dans une nombreuse réunion de beaux esprits où, comme de raison, elle excite une risée universelle. Ceci me conduit à une réflexion, c'est que le recueil de M. Bouilly conviendrait mieux à ceux qui élèvent des demoiselles, qu'aux demoiselles elles-mêmes, puisque les uns du moins y apprendraient quels tours ils peuvent jouer à leurs élèves pour les corriger de leurs défauts, tandis que celles-ci n'y pourraient apprendre qu'à éluder ces mêmes tours ou à ne pas en être dupes.

Dans tous les livres destinés à l'éducation, on se propose de *former l'esprit et le cœur* des enfans. M. Bouilly, tout en donnant des leçons de morale à M^lle^ sa fille, a voulu lui faire faire en quelque sorte un cours de grammaire-pratique. En conséquence, il a employé à dessein plusieurs de ces locutions peu communes qui engendrent tant de difficultés et de fautes, et il les a quelquefois répétées dans une même page, afin que sa jeune élève se familiarisât avec l'obstacle et apprît à le franchir sans presque l'apercevoir. Il prévient que cette affectation utile pourrait bien en quelques endroits

Digitized by Google

donner à son style un air étrange et même bizarre, et il prie ses lecteurs de lui pardonner les *phrases contournées* et les répétitions dont il a cru nécessaire de faire usage. « Il n'était pas, dit-il, facile, j'ose le dire, de cacher, » sous le prestige de la narration et dans un assez court » espace, *cinq à six cents* articles de principes, d'usage » et d'exceptions. » Je crois entrer dans les vues et dans les intérêts de M. Bouilly lui-même, en lui faisant remarquer, nont point de ces phrases contournées ou répétées qu'il faut bien lui passer, mais de véritables fautes de langue qu'il n'a pu commettre exprès, et qui doivent disparaître toutes d'un livre consacré à l'instruction de la jeunesse, et adopté, dit-on, pour l'usage des demoiselles de la maison impériale d'Ecouen. Il emploie sans cesse *je fus*, *il fut*, pour *j'allai*, *il alla*. C'est une négligence dans la conversation, c'est une incorrection dans les livres. Le verbe *être* ne remplace le verbe *aller* que dans les tems composés, comme *j'ai été*, *j'aurais été*, *quand j'aurai été*, etc. Dans les tems simples, le verbe *aller* seul doit être employé : si l'on peut dire, *je fus* pour *j'allai*, il n'y a pas de raison pour qu'on ne dise point aussi *j'étais* pour *j'allais*, *je serai* pour *j'irai*, etc. M. Bouilly écrit encore *fixer*, pour *regarder fixement*; *disparution*, pour *disparition*; *de manière à ce que*, pour *de manière que*; *toute jeune qu'elle fût*, pour *toute jeune qu'elle était*, etc., etc. Il se sert du mot *utiliser*, que jusqu'ici le bon goût réprouve et qu'aucun écrivain de quelque nom n'a encore employé. Je ne crois pas qu'il soit permis de dire : « Une » danse champêtre *où* la joie bannit toute réserve; » ni, en parlant de trois amies inséparables : « *l'une* des trois ne » pouvait se passer des deux autres, » parce que *l'une* excepte et particularise, et qu'on veut au contraire désigner à-la-fois les trois amies, quoique prises séparément : *aucune* ou *chacune* était le mot nécessaire. De même, il ne fallait peut-être pas dire : « De tous ces » amis, M. Bertrand était celui dont il recevait les marques » évidentes *du plus sincère* attachement, » parce qu'ici l'intention de l'auteur étant de *comparer* l'attachement de M. Bertrand à celui des autres amis, c'était le lieu d'un

Digitized by Google

comparatif et non pas d'un superlatif. Des puristes rigoureux pourraient blâmer cette phrase : « On n'est jamais » *sans ressource*, quand il reste *celle* des talens, » parce que, diraient-ils, un pronom ne doit se rapporter qu'à un nom précédé de l'article. L'auteur me semble avoir fait un usage malheureux du verbe *dépasser* dans ces deux phrases que je vais transcrire : « ils aperçurent derrière » la porte, restée entr'ouverte, le bout d'une petite jupe » blanche que le vent poussait et faisait *dépasser* la boise» rie. — Un ancien fauteuil garni de vieux cuir rouge, » attaché par des clous autrefois dorés... entre lesquels » *dépassait* çà et là un reste de franges antiques. » C'est un don singuliérement rare que le sentiment juste et prompt de cette logique secrète du langage qui détermine avec précision l'emploi et la place des mots. Le style des gens du monde, celui même de beaucoup d'écrivains qui n'ont point assez réfléchi sur l'admirable artifice des langues, ni sur les principes de leur propre idiôme, est rempli d'*à-peu-près*, d'impropriétés de termes et d'irrégularités de phrases qui jettent un nuage incommode sur la pensée et empêcheraient même de la bien apercevoir, si un certain jour, résultant de l'ensemble, ne dissipait un peu l'obscurité des détails. Le style de M. Bouilly n'est pas entiérement exempt de ces petits défauts. L'affectation, bien pire que l'incorrection, m'a paru défigurer aussi quelques-unes de ses pages. Je n'ose m'en rapporter tout-à-fait à mon sentiment; mais est-il naturel de dire une *taille presque hasardée* pour une *taille un peu contrefaite; une perruque qui, quoique assortie à la couleur des cheveux, est néanmoins très-loin de procurer le même avantage*, pour *est très-loin d'être aussi avantageuse; se livrer sur la harpe à toute la richesse de son talent; aider copieusement sa sœur à croquer des friandises; joindre à la plus agréable figure, un esprit brillant, une heureuse saillie; caresser des souvenirs*, etc.? Pour l'honneur de mon propre goût, j'aime à penser que M. Bouilly lui-même désavoue aujourd'hui toutes ces expressions mignardes et précieuses, échappées à la rapidité d'une composition presque improvisée, et qu'il les effacera d'un ouvrage où le bon goût et la saine morale

Digitized by Google

doivent être également respectés. Cet ouvrage obtient, dit-on, un fort grand succès, et je n'en suis pas surpris. Plusieurs des contes qu'il renferme, offrent un intérêt aimable; des parens vertueux, des enfans bien nés, et des étrangers tous honnêtes en sont les personnages; quelquefois aussi de bons chiens ou de charmans oiseaux y jouent leur rôle; enfin seize jolies gravures retracent la situation la plus pittoresque des contes qui ont le plus d'action : il n'en faut pas tant pour amuser beaucoup l'enfance en l'éclairant sur ses devoirs. On peut prédire que ces contes, nés d'un talent dramatique qui ne leur a peut-être que trop imprimé le caractère théâtral, retourneront en partie à leur source, c'est-à-dire, fourniront des sujets de vaudevilles et de petites pièces. Enfin ces contes, inspirés par la tendresse paternelle, ont servi à l'éducation d'une fille qui paraît ornée de toutes les qualités, de tous les talens, et de toutes les graces. Quel succès peut flatter l'auteur après celui-là? quelle censure peut l'affliger? N'a-t-il pas à dire, pour réponse à toutes les critiques : ces contes ont contribué à former ma fille? On assure que tous ceux qui ont l'honneur de la connaître, doivent trouver cet argument sans réplique.

AUGER.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Die folgen der Teutoburger schlacht. — Suites de la bataille de Teutbourg (1).

L'OUVRAGE historique et politique dont nous allons donner un extrait, n'a point pour objet de rechercher quels événemens militaires suivirent cette journée fameuse, mais de considérer quelle fut son influence sur les destinées de

(1) Cette bataille est celle où Varus fut entièrement défait par les Germains, sous le règne d'Auguste, la neuvième année de l'ère chrétienne. Tacite nomme le bois où elle se donna *teutoburgiensis saltus*. M. Dureau-de-la-Malle, et d'autres modernes, ont traduit *Teutberg*: cet endroit est situé en Westphalie, vers les sources de l'Ems et de la Lippe. *Voyez* d'Anville, Géog. anc.

Digitized by Google

Rome et du reste de l'Europe. L'auteur, plein de son sujet et pénétré de la justesse des conséquences qu'il en a tirées, commence par déclarer qu'il regarde la bataille de Teutbourg comme incomparablement plus importante, par ses résultats, que celles de Zama et d'Actium. La première, dit-il, décida auquel de deux états ambitieux (2) appartiendrait le monde; et peut-être était-il indifférent aux nations que leur esclavage fût consommé par la force des armes ou par l'insatiable monopole. La seconde ne termina la querelle que de deux hommes; elle ne changea rien au sort de l'empire qu'ils se disputaient.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur la situation politique du monde connu à l'époque dont il est ici question.

Rome tenait sous ses lois l'Italie, les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Pannonie, une partie du sud de l'Allemagne, etc. Le reste de l'Europe était habité par des peuples barbares ou inconnus aux Romains. L'on s'étonnerait de voir les maîtres de la plus belle et de la plus riche partie du monde disputer à de malheureuses hordes leurs bois et leurs marais, si l'on ne réfléchissait que la guerre éternelle était devenue la maxime invariable du gouvernement, quelle que fût sa forme.

Ces dominateurs inquiets et jaloux voyaient avec dépit les peuples de la Germanie méridionale se confédérer par les soins de Marbod (3). Ils résolurent de l'attaquer par la Pannonie, tandis que Varus tomberait sur ses derrières par le nord-ouest; ils ne doutaient pas que cette opération concentrique ne lui portât le coup mortel (4). Mais le grand Herrmann (5) veillait sur les destinées de sa patrie: il avait

(2) Nous demanderons la permission de faire remarquer l'expression par laquelle l'auteur a désigné Rome et Carthage. Il les appelle *Raubstaaten* (*états de proie*) comme l'on dit *Raubvogel* (*oiseau de proie.*) Ces mots composés, qui ajoutent si prodigieusement à l'énergie du discours, appartiennent essentiellement au génie de la langue allemande comme à celui de la langue grecque.

(3) C'est lui que Tacite appelle *Maroboduus*, roi des Suèves. Annal. liv. II.

(4) Voyez l'Histoire des Allemands, de Schmidt, vol. Ier. (*Schmidts Geschichte der Deutschen, Ister Band.*)

(5) Les étrangers nous reprochent, et quelquefois avec raison, de dénaturer leurs noms propres; mais nous ne portons pas, à cet égard,

Digitized by Google

appris, à Rome même, l'art de vaincre les Romains. Varus et ses légions furent exterminés.

Les conséquences militaires et politiques de cette sanglante catastrophe ne sauraient être trop approfondies. De ce moment s'évanouit toute idée de l'invincibilité romaine; tous les efforts de Germanicus ne purent la faire renaître. Le Romain lui-même perdit la confiance dans ses chefs, dans sa tactique, et dans ses armes. Bien plus: la corruption de l'État fut dévoilée. Le citoyen ne dissimula point sa répugnance à venger la défaite de Varus sur les redoutables Chérusques. Le dégoût général pour le service militaire fit éprouver à Auguste des difficultés infinies pour recomposer une armée. Enfin, cette bataille seule mit à jamais Rome sur la défensive politique et guerrière en Europe; et, comme rien dans la nature n'est stationnaire, il est vrai de dire que la veille de ce jour décisif, Rome était au point le plus élevé de sa puissance et de sa gloire.

Mais a-t-on jamais essayé de déterminer quelle fut l'influence de ce mémorable événement sur le sort du genre humain en général? Pour nous en faire une idée précise, supposons qu'il n'existait point d'Herrmann, et que l'entreprise contre Marbod eut un succès complet: toute l'Allemagne devenait une province romaine. Le Germain, par sa nature, belliqueux et peu politique, eût aidé ses nouveaux maîtres à subjuguer tous les peuples situés au midi des monts Karpathes. Qui sait même, si franchissant ces monts, ils n'eussent poussé leurs conquêtes jusque sur les bords de la mer Baltique, se répandant d'un côté chez les Sarmates, envahissant de l'autre la péninsule scandinave, ou du moins y portant leur commerce, leur luxe et leurs vices?

Jusqu'ici, toutes les conséquences tirées par l'auteur ne sortent pas absolument du cercle des probabilités; mais, poursuivant en bon Germain le panégyrique de ses ancêtres, il prétend nous faire voir de combien de maux possibles leur victoire nous a délivrés. C'est dans cet effrayant

---

la licence aussi loin que les Romains, qui donnaient à presque tous les noms étrangers indifféremment une terminaison latine. C'est ainsi que de *Herrmann* ils avaient fait *Arminius*, comme nous venons de voir que de *Marbod* ils firent *Marobodus*.

Digitized by Google

calcul qu'il a donné, ce nous semble, pleine carrière à son imagination.

Rome, dit-il, portait déjà dans son sein tous les germes de la plus hideuse corruption; elle en infectait tous les peuples soumis à son sceptre despotique. Il entrait dans son exécrable politique de les dépraver, de les énerver, pour leur ôter, non-seulement les moyens, mais jusqu'à l'idée même de secouer leurs chaînes. Sans la bataille de Teutbourg, toutes ces nations germaniques qui contribuèrent si puissamment à la chute du colosse romain, eussent langui elles-mêmes dans l'esclavage et la mollesse. Les tyrans du Capitole eussent donc continué quelques siècles de plus d'opprimer la terre.

Il n'y avait plus de révolution à attendre que lorsque Mahomet enflamma d'ardeur guerrière un peuple nomade, et lui donna une existence politique. Les Arabes ou Sarrasins envahirent *toutes les provinces romaines*, et l'énergie des peuples allemands *fut seule capable* d'opposer une digue à ce torrent. Or, sans la bataille de Teutbourg, cette énergie n'aurait plus existé; l'Europe *entière* tombait donc au pouvoir des Musulmans. Oui, s'écrie l'auteur, sans le bras de notre grand Herrmann, le Coran serait aujourd'hui notre unique loi. Abrutis par ses dogmes absurdes, nous foulerions aux pieds les monumens des arts, nous renouvellerions partout l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie. Toute idée de la dignité de l'homme, de l'ordre social, de l'indépendance politique, serait bannie de la surface du globe. Il n'y aurait point de *constitution anglaise*; l'Amérique et les terres australes n'eussent pas été découvertes. Enfin, l'Europe n'aurait plus de régénération à espérer que des Tatares-Kalmouks, si Herrmann n'eût pas gagné la bataille de Teutbourg.

Nous n'avons pas voulu interrompre l'auteur dans le cours de ses hypothèses accumulées; c'est, pour ainsi dire, la partie poétique de son discours. Mais nous ne pouvons être aussi indulgens pour les points de fait. Comment expliquer, par exemple, ce passage que nous avons en partie mis en italique, et où nous voyons toutes les provinces romaines envahies par les Sarrasins, et ceux-ci ne trouvant de résistance que dans les peuples allemands? D'abord, les Sarrasins ne conquirent réellement de toutes les provinces romaines, en Europe, que l'Espagne qui n'appartenait même plus à Rome, mais aux Visigoths; en second lieu, si l'Europe fut préservée de l'invasion de ces

Digitized by Google

terribles Musulmans, la gloire en appartient incontestablement à Charles-Martel et aux Français. Plus de 700 ans s'étaient écoulés depuis la bataille de Teutbourg; et il serait assez difficile de prouver que la victoire de Charles Martel est une conséquence de celle d'Arminius. Au reste, on a vu que l'auteur pousse ses inductions infiniment plus loin, puisqu'il arrive jusqu'à la découverte de l'Amérique. Rien ne l'arrêtait en aussi beau chemin; la connaissance du Nouveau-Monde ayant eu une prodigieuse influence sur la politique, les mœurs, les usages de celui que nous habitons, il découle naturellement de la cause première établie par l'auteur, que nous ne devrions rien voir, rien apprendre de ce qui se passe autour de nous, sans nous écrier: « Tout cela n'aurait pas lieu si le grand Arminius » n'eût gagné la bataille de Teutbourg ou de Teutberg. » Nous ne nous attendions pas, en ouvrant une dissertation historique, qu'elle dût nous remettre en mémoire le grand axiôme du docteur Pangloss: « Tous les événemens sont enchaînés dans le meilleur des mondes pos- » sible. » Mais voilà où conduit l'esprit de système.

L. S.

Der Niederlaendische Revolutionskrieg im 16ten und 17ten iahrhundert; als fortsetzung der Schillerschen Geschichte des abfalls der vereinigten Niederlande von der spanischen regierung; von Carl Curths. Leipzig 1809, *bei S. L. Crusius.*

La Guerre de la Révolution des Pays-Pas dans les 16e et et 17e siècles, pour servir de continuation à l'ouvrage de Schiller, intitulé, *Histoire du démembrement des Provinces-Unies de la monarchie espagnole;* par Charles Curths. Leipsick, 1809. Chez S. L. Crusius.

Toutes les personnes qui font une étude particulière de l'histoire, regretteront éternellement que l'ouvrage qu'avait entrepris Schiller sur une matière aussi importante, aussi riche, soit resté comme un torse au milieu des chefs-d'œuvre qu'a laissés cet homme vraiment extraordinaire. Aucun des écrivains actuels de l'Allemagne ne pouvait prétendre à la gloire de le remplacer dignement dans cette vaste carrière. Son style précis, rapide, formé à l'école de Tacite, ne serait pas plus facile à imiter que l'art merveilleux avec

Digitized by Google

laquel, en racontant les événemens ; il en indique les causes et en développe les conséquences. L'histoire d'une guerre de religion demandait sur-tout un esprit dégagé de toute prévention, de toute haine. Ce sont toutes ces qualités, réunies au plus haut degré, qui ont fait admirer dans Schiller non moins l'historien élégant et judicieux que le poëte tragique ; et encore faut-il convenir que ses écrits historiques sont de nature à être beaucoup plus recherchés hors de sa patrie, que ses pièces de théâtre.

Schiller avait tracé l'histoire de l'insurrection des Pays-Bas contre l'Espagne ; et il s'était arrêté à celle de la guerre proprement dite, se réservant de l'écrire par la suite quand il aurait rassemblé ses matériaux. C'est donc à partir de l'explosion des hostilités que M. Curths est entré en matière, en ayant un soin particulier de conserver une liaison naturelle avec son illustre prédécesseur. La manière dont il s'est acquitté d'une tâche aussi difficile fait un honneur véritable à son érudition, à ses principes et à son talent comme écrivain. Sa narration est facile, ses descriptions sont animées, ses réflexions succinctes, mais profondes. A côté des considérations philosophiques les plus importantes se trouvent quelquefois des aperçus militaires d'une rare sagacité. L'auteur n'a point omis de faire observer que la guerre des Pays-Bas avait donné naissance à une nouvelle tactique, et qu'elle avait été l'école des plus grands généraux du dix-septième siècle.

La première période de cette guerre mémorable, c'est-à-dire depuis 1568 jusqu'à l'union d'Utrecht en 1579, fait la matière du premier volume. Le second comprend l'espace compris depuis cette union jusqu'à la campagne du duc de Parme en France, en 1590. C'est dans cette dernière période (en 1588) que se trouvent des détails singulièrement curieux sur la catastrophe de l'invincible *Armada*.

Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qui sont assurés de passer dans toutes les langues de l'Europe, comme étant d'un intérêt général. L. S.

Notice

Digitized by Google

Notice biographique sur JEAN DE
d'état et directeur de l'instructio
royaume de Westphalie.

IL est des hommes dont on ne sau
tems ni trop tard; ce sont ceux que la
à une immortalité glorieuse. Les siè
disserter sur Homère, sur Démosthè
n'ont pu épuiser l'intérêt que ces n
toujours. Il y a dans ce sentiment q
qu'un hommage rendu au génie d'
humain déployant à nos yeux sa dig
paraissant dans les ouvrages du poëte
gique et fécond, dans ceux de l'orateur comme souverain adroit et irrésistible, dans ceux de l'historien comme juge équitable et sévère : c'est-là ce que nous admirons, ce qui nous frappe, ce qui nous touche dans les travaux des grands hommes qui ne sont plus ; leur gloire devient pour nous celle de notre propre nature : vivans, nous les aurions peut-être redoutés comme des rivaux à combattre; morts, ils ne sont plus que des frères dont l'héritage nous appartient et nous honore :

Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas ; extinctus amabitur idem.

HOR. Ep. I, l. 2, v. 13.

« Celui qui écrase les talens placés au-dessous de lui est un astre » dont les rayons éblouissent et consument : on l'aimera dès » qu'il sera éteint. »

Peu d'écrivains sont assez heureux pour n'avoir pas à désirer ou à craindre cette justice tardive : ceux que leur siècle a encensés doivent redouter un avenir qui peut les faire déchoir; ceux qu'il a méconnus ignorent en mourant ce que deviendra leur mémoire. Si quelqu'un est à l'abri de ces inquiétudes, c'est sans doute l'historien qui, en unissant son nom aux plus beaux souvenirs de la liberté et de la patrie, a fondé sa gloire sur la gloire nationale de ses concitoyens. On sait quel enthousiasme excita Hérodote récitant aux Grecs assemblés le tableau des exploits de leurs pères : cet enthousiasme survécut en Grèce à l'éclat de l'indépendance et des arts : Denys d'Halicarnasse regardait le choix du sujet d'Hérodote comme un trait de génie,

Digitized by Google

et son ouvrage comme un monument patriotique aussi digne de l'immortalité que les événemens qu'il retraçait (1). Jean de Müller a fait un choix du même genre; son génie est incontestable; il aura sans doute le même bonheur : la Suisse, en le reconnaissant pour le digne peintre des vertus de ses ancêtres et de la glorieuse confédération à laquelle elle doit sa liberté, nous donne des garans de la solidité de sa réputation, et lorsque l'Allemagne entière le place à côté de Salluste et de Thucydide, lorsque la lecture de ses ouvrages ne fait que prouver la justice de cet arrêt, nous pouvons déjà le regarder comme un de ces écrivains consacrés dont il faut étudier le génie, dont la vie et le caractère ont droit de nous intéresser jusque dans les moindres détails, dont le mérite et les défauts, la conduite et les opinions peuvent avoir une grande importance, et dont on n'a jamais assez parlé, parce qu'on ne les connaît jamais trop bien.

Il naquit à Schaffouse, le 3 janvier 1752. Son père, honnête pasteur, le destinait à l'état ecclésiastique; mais il manifesta de bonne heure pour l'étude de l'histoire cette préférence exclusive qui a souvent annoncé la direction du génie et préparé ses succès. A peine âgé de neuf ans, il essaya de retracer les principaux événemens arrivés dans sa ville natale : il en avait douze lorsqu'il commençait à prendre des habitudes d'exactitude et de sagacité en faisant une comparaison longue et minutieuse des différens systèmes de chronologie. La lecture des classiques latins devint bientôt en lui une passion d'autant plus vive que le recteur sous lequel il étudiait ne lui permettait pas de s'y livrer : forcé d'apprendre par cœur les *définitions de la philosophie de Wolf*, par Baumeister, que personne ne lui expliquait, il prit sans doute alors pour la métaphysique cette aversion exagérée qui ne l'a jamais quitté depuis, et qui lui faisait écrire en 1774 à son ami M. de Boustellen : « Votre méta-» physique me tourmente. Depuis Pline, personne ne s'ap-» proche plus autant du Vésuve; depuis Empédocle, per-» sonne ne s'est jeté dans l'Etna; mais, quoique Leibnitz » se soit englouti dans les abîmes de la métaphysique, » quoique Bonnet lui-même s'égare dans ses labyrinthes, » ne peut-on vous persuader de rester dans notre monde » sublunaire, et de vous contenter d'apprendre à parler, à

(1) Dionys. Hal. Epist. ad Cn. Pomp., c. 6.

Digitized by Google

» écrire, et à agir comme nous l'enseignent Cicéron et » Machiavel? »

Cicéron et Machiavel ne sauraient enseigner à agir, et c'est la seule chose que Müller n'apprit pas d'eux, parce qu'elle est de celles qui ne peuvent s'apprendre. Né dans une ville libre, familiarisé dès l'enfance avec les plus grands exemples d'énergie, de patriotisme et de dévouement, il avait dans l'esprit ce qui les fait comprendre et apprécier, sans avoir dans le caractère ce qui rend capable de les suivre. Sa patrie et son éducation l'avaient prémuni de bonne heure contre ces préjugés serviles auxquels il n'eût peut-être pas échappé, si des circonstances moins favorables avaient soumis à leur influence son berceau et ses premiers pas. Lorsqu'il se rendit, en 1768, à l'université de Gœttingue pour y achever ses études, il y trouva des maîtres qui raffermirent et développèrent en lui toutes les opinions saines et généreuses. Schloezer, en lui montrant l'art de porter dans l'histoire une critique sévère, lui apprit à ne pas se contenter d'autorités insuffisantes ou d'argumens obscurs. J. P. Miller en lui donnant dès-lors le conseil de consacrer sa vie et son talent à retracer l'origine et la marche de la confédération helvétique, fixa ses recherches et ses méditations sur le plus beau monument que les siècles modernes aient érigé à la liberté. Porté ainsi en tous sens vers une juste appréciation de ce qui fait la gloire et le bonheur des peuples, appelé dès ses plus jeunes travaux à voir comment l'indépendance nationale doit s'acquérir et peut se conserver, éclairé par les leçons des citoyens les plus distingués de la république littéraire de l'Allemagne, animé par ce charme puissant qui s'attache aux images de la patrie, aux premiers noms qu'elle nous a fait bégayer, aux premières notions qu'elle nous a données, son esprit se trouva placé naturellement dans la seule sphère qui convienne à l'historien, celle des idées libérales, des sentimens nobles, des habitudes simples; il fut nourri de ce lait, élevé dans ces principes; il reçut ainsi en héritage ce bel ensemble d'opinions généreuses et libres, que les plus grandes ames ont tant de peine à acquérir quand personne ne le leur a transmis, que la tyrannie de Domitien n'avait pu ravir à Tacite.

Mais il ne l'avait pas puisé dans sa propre énergie, et son caractère n'était pas fait pour se soutenir toujours à la hauteur de ces principes : aussi est-ce dans sa jeunesse et dans ses premiers écrits qu'on les retrouve énoncés sans

Digitized by Google

réserve, avec cette franchise qui tient à la chaleur de l'âge, et sur-tout à la confiance d'un homme qui ne doute pas de ses forces, parce qu'il n'a pas encore eu à lutter, qui pense hardiment, parce que son inaction l'a empêché de connaître la crainte, dont les opinions n'ont pas encore subi le choc d'une expérience à qui elles doivent ou commander ou obéir. Quand le caractère est assez fort pour suivre sans déviation et sans incertitude l'impulsion qu'il reçoit de l'esprit, leur harmonie est inaltérable, et les principes, loin de fléchir, deviennent chaque jour plus sûrs. Les années éclairent, mais n'affaiblissent pas, et le calme qu'elles donnent est un garant de solidité, non une preuve d'indifférence. Quand l'ame au contraire manque de cette fermeté qui la met au-dessus des événemens, l'esprit, dépouillé de l'empire qu'il devrait exercer sur les actions, perd bientôt la noble direction qu'il avait prise d'abord, et si d'heureuses circonstances la lui conservent, il use de sophismes, de prétextes spécieux, pour expliquer et autoriser une conduite avec laquelle il a besoin de vivre en paix. Qui jugerait Müller d'après l'énergie et l'élévation qui brillent dans ses premiers ouvrages, lui croirait un caractère bien supérieur à celui que sa vie nous donne le droit de lui attribuer.

En revanche, il y trouverait le germe et le présage de son génie historique. Bientôt dégoûté de la théologie, le jeune Müller lui dit adieu par une dissertation intitulée : *Christo rege nihil esse Ecclesiæ metuendum.* (Gœtting, 1771, in-4°.) Revenu en 1772 à Schaffouse, il y obtint, malgré sa jeunesse, la chaire de professeur de grec et y termina un travail qu'il avait commencé à Gœttingue sous les auspices de Schloezer, *le Tableau de la guerre des Cimbres*, (*Bellum Cimbricum*, Turici, 1772, in-8°.) L'histoire de la Suisse devint peu après l'objet de toutes ses pensées : il passa plusieurs années à recueillir des matériaux : Haller, Bodoner, Breitinger et tous ses savans compatriotes favorisent ses recherches. La liaison intime qu'il avait contractée en 1773 avec M. de Boustellen, lui inspirait une nouvelle ardeur. Pleins l'un et l'autre d'un enthousiasme patriotique et littéraire, les deux amis se communiquaient mutuellement leurs opinions et leurs travaux : ce fut alors que commença entr'eux ce commerce de lettres dont une moitié a été publiée sous le titre de *Lettres d'un jeune Savant à son ami.* (*Briefe eines jungen gelehrten an seinen freund.* Tubingen, 1802, in-8°.) Müller y développe toutes

Digitized by Google

ses opinions sur l'histoire, son but, ses moyens, et sur l'application qu'il se propose d'en faire; les historiens anciens sont jugés, distingués, appréciés dans ces lettres avec une profondeur, une finesse, une vérité dignes de celui qui, en se faisant leur élève, se disposait à devenir leur rival; mais ce que nous devons y remarquer le plus aujourd'hui, c'est le tableau des dispositions que le jeune Müller apportait dans ses études sur l'histoire de sa nation. On y voit cet enthousiasme, cette constance, cette préoccupation qui annoncent et forment les vrais talens: « Je vois les grands » préparatifs de quelques-uns de nos écrivains, dit-il à son » ami, sans le moindre sentiment d'envie, car je suis loin » de porter mes prétentions aussi haut qu'eux. Je me » borne à l'histoire des Suisses. Je veux n'exister, n'ob- » server et n'agir que relativement à cette unique affaire de » ma vie..... Je tâcherai de mettre dans mon style beau- » coup de gravité et de simplicité: la gravité plait aux » républicains et aux vieillards;

Et même, en ses erreurs, la jeunesse volage
D'un Dieu, dans la vertu, respecte encor l'image.

» D'ailleurs ne pouvant obtenir la considération par mon » âge, il faut que je l'obtienne par mon caractère, et c'est » à mon ouvrage à déterminer celui que je dois revêtir aux » yeux du public et de la postérité. Je me sens saisi de » frayeur, mon ami, lorsque je me vois à vingt-cinq ans » entrer dans la même carrière où tant de grands hommes » de l'ancienne Rome, de l'Italie moderne, de la France » et de l'Angleterre ont cueilli leurs immortels lauriers. Je » vois leurs ombres étonnées se demander si je suis digne » de prendre place parmi elles. Je me vois déjà en pré- » sence de la postérité, de ce tribunal inexorable qui doit » me comparer un jour avec mes grands modèles et me » vouer avec une égale impartialité à l'immortalité ou à » la honte. Il me semble que les ombres de nos aïeux » m'apparaissent et me menacent de troubler mon som- » meil, si je ne me montre digne de les peindre. Je ne me » présente pas non plus sans crainte devant l'auguste as- » semblée des grands hommes de notre siècle, etc., etc.»

Celui qui se faisait une si haute idée de sa tâche et du rôle qu'il voulait jouer, ne pouvait manquer de zèle et de persévérance dans la poursuite des moyens de succès: il parcourut la Suisse entière, examinant le théâtre des événemens, étudiant l'aspect et la nature des montagnes pour

Digitized by Google

pouvoir les peindre avec cette fidélité qui attache un corps à chaque parole; il recueillait avec soin les traditions populaires, causait avec les paysans, s'arrêtait partout où il trouvait d'anciennes chroniques, de vieux documens ensevelis dans la poussière des bibliothèques, et s'enfonçait sous les décombres du moyen âge avec plus d'ardeur que les avides conquérans du Pérou n'en portèrent dans les mines qui leur promettaient des trésors.

Il ne bornait pas ses recherches à l'histoire de sa patrie: celle de l'Europe entière était l'objet de ses études: chroniques, actes publics, tableaux généalogiques de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, il lisait et retenait tout. J'ai eu occasion, il y a peu d'années, de l'entendre causer avec deux savans qui s'étaient occupés l'un et l'autre d'une histoire particulière à laquelle ils avaient consacré leur tems et leurs soins; Müller qui paraissait en savoir moins qu'eux sur cette matière, leur indiqua sur-le-champ plusieurs sources qu'ils ne connaissaient pas, plusieurs faits qui avaient échappé à l'assiduité de leurs veilles, et ces renseignemens étaient donnés avec une facilité, une exactitude dont les plus érudits ne pouvaient s'empêcher d'être stupéfaits.

Non content d'une instruction si vaste, il avait senti de bonne heure que des lectures et des travaux sédentaires ne suffisaient pas pour former un historien; on n'y parvient, disait-il lui-même, d'après Machiavel, que par *una lunga sperienza delle cose moderne ed una continua lezione degli antichi*. Aussi se décida-t-il, en 1774, à quitter Schaffouse et à courir le monde pour devenir, si non plus homme de bien, du moins plus habile homme. Ses compatriotes avaient déjà pour lui tant de considération, que la chaire de professeur qu'il laissa vacante, lui fut réservée pendant plusieurs années, parce qu'on espérait son retour. D'abord il s'éloigna peu de sa patrie: il se rendit à Genève chez M. Jacob Tronchin, homme d'esprit dont il élevait les fils: la société de Bonnet, du lord St.-Hélène et de M. Kinloch, américain très-instruit, ne contribua pas peu à l'éclairer; il conserva toujours le souvenir le plus tendre de Bonnet et de sa bienveillance. M. de Boustellen le garda long-tems à Valleyrer; il donna à Genève et à Berne des leçons publiques d'histoire universelle qui obtinrent le plus grand succès. On admirait l'étendue de ses vues, la noblesse de ses sentimens, son style nerveux, simple, quelquefois un peu obscur, mais toujours con-

Digitized by Google

cis et pittoresque. Le premier volume de *l'Histoire de la Confédération helvétique* vint, en 1780, prouver tout son génie et asseoir sa réputation.

Peu de choses sont aussi intéressantes à étudier que l'esprit d'un homme supérieur : chercher dans ses ouvrages ce qui distingue son talent, et remonter ainsi aux sources de sa gloire ; se servir de rapprochemens et de citations pour faire le portrait de son génie, comme on se sert des actions et de leurs motifs pour tracer celui des caractères ; c'est ainsi, sans doute, que l'on peut et que l'on doit le juger : mais ce travail ne saurait trouver place ici ; je me contenterai de dire que *l'Histoire de la Confédération helvétique* fut reçue avec enthousiasme par ceux qui devaient à cette confédération toute leur prospérité, et par l'Allemagne entière qui, dès-lors, appela Müller son Thucydide.

Il se rendit peu après à Berlin, où l'attiraient son admiration pour Frédéric II, et la faveur même du monarque qui voulait faire servir le talent de l'historien aux intérêts de sa politique. L'opinion était devenue alors une puissance respectée de ceux même qui ne la craignaient pas ; son assentiment ne pouvait être une chose indifférente, et lorsque Frédéric, sentant le besoin d'opposer les forces de l'Empire Germanique à l'ambition de l'empereur Joseph II, fit composer par Müller le fameux appel intitulé : *Exposé de la ligue des Princes* (*Darstellung des Fürstenbundes*. In-8°. Leipzig, 1787.), il pensait sans doute que cette brochure, ouvrage d'un homme de génie, consacrerait aux yeux de la postérité la sagesse et la justice de ses plans. En attendant, elle contribua à amener l'effet que désirait le roi, à consolider la ligue des princes de l'Empire contre la maison d'Autriche.

Pendant son séjour à Berlin, Müller conçut le projet d'écrire un jour l'histoire de Frédéric II. Il n'a jamais abandonné cette idée ; elle était encore, à la fin de sa vie, l'objet de ses méditations, et deux discours qu'il prononça à l'Académie de Berlin, en 1805 et en 1807, font pressentir ce qu'aurait été ce monument érigé par un grand écrivain à la mémoire d'un grand monarque. Peut-être l'impartialité n'aurait-elle pas présidé toujours à son exécution : Müller avait un peu de faiblesse pour la grandeur, et à force de l'admirer il oubliait parfois de regarder ce qu'elle laissait au dessous d'elle. S'il eût accompli son

Digitized by Google

dessein, nous aurions sans doute un bel ouvrage, mais peut-être aurions-nous à déplorer l'abus du génie.

Après avoir quitté la Prusse, il passa cinq ans tantôt à Cassel, tantôt à Genève et à Schaffouse : il reprit avec ardeur son *Histoire de la Suisse ;* le second volume, qui parut en 1786, n'eut pas moins de succès que le premier ; et la même année l'électeur de Mayence, Frédéric-Charles-Joseph, le nomma *conseiller aulique* et *bibliothécaire de l'Université*. En 1787, il fut fait *secrétaire du cabinet* et *conseiller intime* de l'électeur. Ces nouvelles dignités ne suspendirent point ses travaux littéraires : le troisième volume de son ouvrage fut publié en 1788 ; mais il touchait au moment où une Cour qui avait à se venger de lui, allait lui imposer silence et l'enchaîner par de perfides faveurs. L'Autriche n'avait pas oublié *l'Exposé de la Ligue des Princes*. Léopold II offrit à l'auteur une place de *conseiller aulique près de la chancellerie de cour et d'état*, et Müller, en acceptant, soit par vanité, soit par faiblesse, un titre purement honorifique, montra qu'il n'avait ni cette connaissance des hommes qui faisait dire au perroquet de la fable, rappelé à la Cour par le roi au fils duquel il avait crevé les yeux :

Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?

ni cette fermeté de caractère qui supplée par fois à l'expérience et à la finesse. Il éprouva bientôt, à Vienne, toutes sortes de dégoûts ; on lui offrit de l'argent qu'il eut la délicatesse de refuser ; on le fit chevalier de l'Empire et il accepta ; mais on le laissa sans influence, sans crédit : on alla même jusqu'à lui défendre de continuer son *Histoire de la Suisse*, et il ne put faire venir son manuscrit qui était resté dans l'étranger. Nommé *conservateur de la Bibliothèque impériale*, il se vit assujéti à la plus rigide censure ; toute entreprise littéraire était entravée ; il n'avait pas la permission de donner au public les ouvrages de Montesquieu. Après avoir supporté long-tems une servitude qu'il eût pu prévoir et à laquelle il eût dû se soustraire, il se décida enfin à quitter Vienne pour aller à Berlin, où Frédéric-Guillaume III le nomma *historiographe de la maison de Brandebourg* et *conseiller intime*.

Ses emplois, ses voyages, les diverses sociétés au milieu desquelles il avait vécu, avaient sans doute éclairé et

Digitized by Google

étendu son talent, mais ils avaient mis au grand jour les inconséquences et les lacunes de son caractère ; jeune, il s'était proposé l'alternative : « Ou je prendrai, disait-il, » pour but de ma vie, les sciences, le bonheur domestique, » *placidam cum libertate quietem* ; ou je cultiverai les lettres comme simple moyen de parvenir. » Il n'avait su faire ni l'un ni l'autre ; il avait perdu la liberté et le repos sans parvenir à être autre chose qu'un grand écrivain.

Il avait trop de sagacité et d'esprit pour ne pas sentir lui-même sa faiblesse ; aussi chercha-t-il à la pallier. Il ne pouvait et ne voulait pas changer de principes ; les siens étaient ceux de l'Allemagne entière ; leur vérité s'était convertie en axiôme ; mais il lui restait la ressource de les détourner de leur véritable but, d'en faire une application forcée, de se rejeter dans le champ de l'avenir pour justifier le présent. Il fut par fois sophiste, probablement sans s'en douter. C'est un parti que l'on prend tout naturellement quand il devient nécessaire. Son quatrième volume de l'*Histoire des Suisses*, publié en 1806, m'en fournirait plusieurs exemples. La préface et le portrait de Louis II (page 616) sont les plus frappans.

Les événemens survenus en Allemagne lui ouvrirent une nouvelle carrière. S. M. le roi de Wurtemberg l'appela à Tubingue ; il se disposait à s'y rendre lorsque S. M. l'Empereur et Roi l'engagea à venir à Paris, où il fut nommé *ministre secrétaire-d'état du royaume de Westphalie*. Les devoirs d'une place si importante l'arrachèrent entièrement à ses travaux littéraires ; il demanda sa démission, et resta *conseiller-d'Etat, directeur de l'instruction publique*. Il pouvait encore, à ce titre, rendre de grands services à la Westphalie. Déjà il montrait les intentions les plus bienfaisantes ; sa tendresse filiale pour l'Université de Gœttingue et pour tous les établissemens du même genre était connue ; il les protégeait de son crédit et les aidait de ses lumières, lorsqu'un *érysipèle bilieux*, accompagné de mouvemens convulsifs, l'enleva aux lettres et à sa patrie le 29 mai 1809 à quatre heures du matin.

On présume déjà, d'après ce que j'ai dit de son caractère, qu'il était doux et facile dans le commerce de sa vie privée ; son désintéressement n'a jamais été soupçonné ; il a montré dans plusieurs occasions une générosité noble et aimable ; il aimait et secourait de sa petite fortune les jeunes savans. « Le plus grand plaisir réservé à ma vieillesse, » écrivait-il à son ancien protecteur M. Gleim, est sans

Digitized by Google

» doute de pouvoir rendre à d'autres jeunes gens les servi-
» ces que j'ai reçus de vous et de leur dire : *voilà comment*
» *M. Gleim instruisait son cher Müller.* » Enfin, aux approches de la mort, il n'a laissé voir que les émotions d'une ame sensible et d'un honnête homme : ses dettes, ses parens, ses amis, son vieux serviteur, sa patrie, remplissent seuls son testament, morceau touchant et remarquable que je me fais un vrai plaisir de traduire ici en entier.

Testament de Jean de Müller.

« AU NOM DE DIEU !

» Le soussigné sentant sa dissolution qui s'approche, affli-
» gé de la chute des grands et beaux projets auxquels il avait
» consacré sa vie entière, et plus douloureusement affecté
» encore par l'état de sa fortune qu'un malheur survenu à
» Vienne, et des dépenses extraordinaires faites depuis le
» mois de novembre 1807, ont épuisée et obérée, croit né-
» cessaire, pour le repos de son ame, dans le dernier mo-
» ment, de dicter ses dernières volontés sur ce triste sujet.
» — Ses jours ont été pleins de fatigue, et le travail a fait
» tout son plaisir. Il a rempli ses places avec désintéresse-
» ment, il a fait du bien à plusieurs personnes : puissent
» les hommes ne pas rejeter sa dernière prière ! — A ma
» mort, on trouvera, j'espère, assez d'argent comptant
» pour fournir à mes funérailles, pour entretenir dans
» ma maison mon fidèle Michel Fuchs jusqu'à ce que mes
» effets aient été vendus ou transportés ailleurs, et pour
» payer à chacun de mes domestiques un mois de leurs
» gages. Comme mes dettes surpassent mon avoir, je n'ai
» point d'héritier à nommer. Cependant, en tant que le
» soin des affaires d'un héritage regarde l'héritier, je choisis
» pour tel mon frère Jean-Georges Müller, professeur et
» membre du petit conseil de la ville de Schaffouse, et je
» nomme, pour mon exécuteur testamentaire, mon brave
» Michel Fuchs, qui sait tout ce qui me regarde. — Si j'a-
» vais pu vivre quatre ans dans l'aisance où je me trouve
» aujourd'hui, ou consacrer sept ans à mes travaux littéra-
» raires, j'aurais eu la consolation de payer mes dettes ;
» mais ma fortune ne se compose que d'environ cinq
» mille volumes, de mes écrits et de mes lettres. Parmi
» mes livres, il y en a beaucoup d'intéressans ; quelques-
» uns sont rares ; en général, tous sont bons. Celui qui les

Digitized by Google

» achèterait en bloc à raison d'un florin le volume, ne les
» payerait pas trop cher. On trouvera dans mes papiers le
» manuscrit de mes leçons d'histoire universelle données
» en 1784; on peut en publier une bonne partie, comme
» fragment; mon frère fera le choix. Mes autres papiers
» sont des extraits illisibles qui devaient me servir de maté-
» riaux pour mon ouvrage sur l'histoire universelle. Cepen-
» dant on peut faire un recueil de mélanges, composé de
» dix ou douze parties; des dissertations isolées, destinées,
» pour la plupart, à des académies; les brochures impri-
» mées; un choix de mes extraits; un choix de ma vaste
» correspondance; des papiers d'affaires; des journaux qui
» ont un intérêt soit psychologique, soit littéraire, soit
» politique; des notices et des mémoires curieux que j'ai
» rassemblés. Tous mes manuscrits doivent être envoyés à
» mon frère qui les mettra en ordre, séparera ceux qui
» pourraient offenser ou n'intéresser personne, publiera les
» autres, et du produit de la vente paiera mes dettes au
» *prorata*. Les livres seront vendus en gros ou en détail,
» comme on le trouvera bon : c'est avec peine et par né-
» cessité que j'arrange tout cela. — Avec quelle ardeur
» n'aurais-je pas désiré, dans ce dernier chagrin, de m'a-
» dresser à ceux pour qui j'ai vécu, que j'ai le plus aimés,
» à vous, mes concitoyens des villes et des campagnes!
» j'aurais voulu vous instituer mes héritiers, m'en rappor-
» ter à la générosité de vos nobles gouvernemens et de vos
» fils, qui n'auraient pas refusé d'accomplir les derniers
» souhaits de votre historien et de votre ami. Mais com-
» ment pouvais-je demander à ma patrie épuisée ce qu'a
» fait une fois la riche Angleterre? Cité révérée de Berne,
» bons et sages citoyens de Zurich, et vous chers compa-
» triotes qui habitez nos montagnes, nos vallées, et tous les
» lieux où j'ai reconnu le patriotisme que j'ai célébré,
» votre image me suivra au sein des tombeaux, et s'il y a là
» une place pour ceux qui font l'honneur de la terre, je dirai
» à vos aïeux que leur mémoire vit dans le cœur de leurs
» fils. — Mon mobilier est peu de chose. Je souhaite que
» mon frère et ma sœur donnent à Fuchs la montre qu'il a
» montée pendant vingt ans et tous les effets qu'il a soignés.
» Je recommande à mes héritiers, à mes amis et à tous
» ceux qui ont pour moi quelque affection, soit dans l'é-
» tranger, soit dans ma patrie, cet honnête serviteur dont
» je ne puis récompenser la bonté, la fidélité et l'attache-
» ment, quoiqu'il ait usé sa vie à mon service. Si j'ai quel-

Digitized by Google

» que chose à changer à cet égard, je le ferai dans un » codicile.

» Soyez heureux, mon frère et ma sœur! et toi, ô ma » patrie, orgueil et joie de mon âme, que le dieu de nos » pères te donne la liberté et la paix! Je voulais retracer » l'histoire du genre humain, depuis sa naissance jusqu'à » nos jours : ma vie y a été consacrée. Accordez à mon » ame l'espérance que ses derniers vœux seront exaucés. »

Cassel, 7 juillet 1808.

JEAN de MÜLLER, conseiller-d'état du roi de Westphalie, etc.

C'est une chose bien touchante que le patriotisme d'un homme de génie (2). GUIZOT.

---

(2) Au moment où j'achevais cette notice, j'ai appris que deux des meilleurs historiens de l'Allemagne, M. Woltmann de Berlin et M. Heeren de Gœttingue, venaient d'écrire deux biographies de Müller : je suis fâché de n'avoir pu les consulter. Il paraît, d'après ce que j'en sais, que M. Woltmann a traité l'illustre historien avec toute la partialité jalouse d'un rival vaincu : il prétend que les montagnes, les vallées étroites, resserrent le génie, et que la Suisse a produit plus d'ames fortes et libres que de talens supérieurs; il va jusqu'à dire qu'aucun grand poëte, aucun philosophe, aucun historien célèbre n'est sorti de ces gorges enfoncées; il oublie Haller, Gessner, et ne veut pas voir dans Müller un grand historien. Cette brochure a excité l'animadversion générale. M. Heeren, juge plus équitable et plus sûr, a rendu, au contraire, à la mémoire de Müller l'hommage que le vrai talent ne refuse jamais au génie.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre des Variétés.* — Mme du Deffant disait souvent : *Ce qui me dégoûte de l'histoire, c'est de penser que ce qui se passe tous les jours sous nos yeux, sera l'histoire quelque jour.* Cette même raison-là pourrait bien aussi dégoûter de certaines pièces des *Variétés*. Il n'est plus de petite scène d'intérieur de ménage, de petite action des moindres bourgeois, qui ne fournisse à ce théâtre un sujet de vaudeville : on appelle cela une *pièce bien vraie de détails*, mais tous les détails qui sont vrais ne sont pas piquans, et il est peu intéressant de savoir comment un marchand du quai des Morfondus souhaite la bonne année à sa femme, comment il se mouche, comment il prend son tabac, en un mot, de le suivre dans toutes les habitudes de sa vie privée. Voilà pourtant tout ce qui fournit le fonds de *Coco-Pépin* ou *le nouvel An*. Je suis convaincu que celui qui aurait été le premier de janvier écouter à la porte d'un marchand gainier du quai des Lunettes, aurait vu sous ses yeux le sujet de la pièce nouvelle ou au moins l'équivalent; mais ce qu'il n'aurait sans doute pas entendu, c'est une nuée de calembourgs dont le dialogue de cet ouvrage est parsemé. Le sujet de cette pièce, si tant est qu'elle ait un sujet, roule sur une jalousie mal entendue de Mme Pépin et de Mme Dubut sa nièce. Plusieurs choses dans cette bluette ont excité le rire des spectateurs; mais sur-tout une imitation assez heureuse de la scène de Petit-Jean et du souffleur dans *les Plaideurs*. La pièce a été très-bien jouée, et on y a remarqué entre autres choses un jeune acteur âgé de six ou huit mois qui s'est très-bien acquitté de son rôle, et à qui, par parenthèse, on aurait pu appliquer ce que Dandin dit des petits chiens qu'on lui présente. Ce petit vaudeville de circonstance est de M. Sewrin, qui, malgré son succès, serait très-fâché, j'en suis bien sûr, de ne pas mieux faire.

Ce succès, au reste, est une bonne fortune; car, si le théâtre des Variétés continue l'année comme il l'a commencée, il ne fournira plus aux journaux que des articles mortuaires. *Le Prétendu par hasard*, premier ouvrage d'un jeune littérateur, n'a fait que paraître; trois ou quatre représentations l'ont achevé. *La Diligence em-*

Digitized by Google

bourbée, encore moins heureuse, s'est arrêtée à la moitié de sa course et une soirée a terminé son voyage. Enfin il n'est pas jusques à une pièce remise qui n'ait éprouvé la mauvaise humeur du parterre. *Mon Cousin de Paris*, joué au théâtre Molière il y a cinq ans, n'a pu trouver grâce aux Variétés. Mlle Cuisot et ses diamants n'ont pu conjurer l'orage, et elle en a été pour sa toilette. Cependant, les auteurs MM. Léger et Jadin ne se sont pas tenus pour battus, et la pièce est à présent écoutée sans murmures, quoique une musique agréable et une pièce raisonnable soient des choses bien étrangères au local.

Théâtre de la Porte Saint-Martin. — Spectacle dans le genre de *Servandoni*.

L'architecte Servandoni, à qui nous devons le portail de Saint-Sulpice, imagina, vers le milieu du dernier siècle, un genre de pantomime à grand spectacle, embelli de tout le prestige des machines et du décor, et qui fit pendant plusieurs années les délices de la capitale. La salle des Tuileries lui avait été abandonnée, et l'affluence qui se portait à son spectacle ayant excité la jalousie des autres théâtres, on ne lui permit plus de se montrer qu'à l'époque du Carême et de la Semaine Sainte; on se rappelle encore avec quelle pompe fut montée *la Prise de Jérusalem*, et le coup-d'œil majestueux de l'entrée des Croisés dans la ville. Quarante chevaux qui manœuvraient sur le théâtre et la beauté des décorations attirèrent pendant long-tems la foule à ce spectacle. C'est promettre beaucoup que d'annoncer une imitation de ces merveilles théâtrales, et le début *des Jeux Gymniques* n'était pas encourageant. Un prologue allégorique très-froid et de mauvaises copies de quelques ballets de l'Opéra, ne pouvaient pas exciter la curiosité; aussi à la seconde représentation *les Fêtes d'Eleusis* n'étaient admirées que par des nuées de billets donnés; les administrateurs ont senti le vide d'une pareille admiration, et les tableaux nouveaux se sont succédé avec une rapidité qui fait autant d'honneur aux acteurs que de profit aux directeurs. Tout Paris va voir les hauts faits de nos braves, représentés presque au naturel. Le *Siége de Dantzick* et le *Passage du mont Saint-Bernard* offrent un appareil militaire aussi vrai qu'imposant; et si ces ouvrages acquièrent par la suite plus d'ensemble et plus d'intérêt, ils pourront faire de ce théâtre une mine précieuse en y établissant un spectacle d'un genre absolument neuf, consacré à la gloire de nos armées.

Digitized by Google

Cirque Olympique. Tandis que le premier cerf de MM. Franconi, ce *Cooo* que tout Paris a voulu voir, répare dans l'ombre et dans la retraite la perte de son ornement capital, un autre débutant de son espèce console de son absence les amateurs de ce spectacle singulier. Dans une nouvelle pantomime prise du roman de *Gerard de Nevers*, on a introduit une chasse *au naturel*, où le nouveau cerf, poursuivi par des chasseurs à cheval et même par des chiens, traverse plusieurs fois le théâtre sur des plans plus ou moins inclinés, et finit par échapper à ses ennemis en franchissant un précipice. Ce nouveau résultat de l'adresse et de l'infatigable patience de MM. Franconi, joint à un spectacle d'ailleurs très-brillant, et à une quadrille où quatre chevaux exécutent, avec une rare précision, toutes les figures d'une contre-danse, attire depuis huit jours la foule des amateurs au Cirque olympique, et l'attirera encore long-tems.

SOCIÉTÉS SAVANTES. —*Société des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon.* —Cette Société avait proposé en 1809 cette question : « Quelle a été en France l'influence des femmes sur le goût dans la littérature et les arts, depuis le commencement du 17e siècle jusqu'à nos jours ? » Elle a décerné le prix, dans sa séance du 16 janvier, à M. J.-J. Virey, auteur de l'*Histoire naturelle du genre humain*, et d'autres ouvrages.

Elle a accordé une mention honorable à l'auteur de la pièce portant pour épigraphe ce vers de Boileau :

Là du faux bel-esprit se tiennent les bureaux,

et à l'auteur de la pièce que distingue cette autre épigraphe : *Malheur au siècle où les femmes perdent leur ascendant et où leur jugement ne fait plus rien aux hommes!*

Cette dernière pensée se trouve en partie en tête d'un autre ouvrage qui a aussi été envoyé au concours : mais, outre que ces mots *où leur jugement ne fait plus rien aux hommes* ont été supprimés, l'auteur a cité la pensée qu'il empruntait, comme étant d'un anonyme, différence qui doit servir à distinguer son écrit de celui qui a obtenu la mention honorable.

La même Académie propose un prix au meilleur mémoire sur la construction des grands pressoirs à vin, accompagné d'un modèle ou du moins de devis, plans,

Digitized by Google

profils et élévations sur une échelle de 40 millimètres par mètre (6 lignes par pied). Le pressoir proposé devra réunir la force et la solidité à l'économie, être capable de pressurer le marc d'une cuve de 70 à 72 hectolitres (35 à 36 pièces), et sur-tout de dispenser l'emploi de bois de fortes dimensions. La Société exige donc que la plus grosse pièce du pressoir proposé n'excède pas 33 centimètres (1 pied) d'écarrissage.

Elle désirerait l'évaluation exacte des forces et des frottemens; mais en faveur des personnes qui ne sont pas assez familiarisées avec le calcul, elle n'en fait pas une condition de rigueur.

Les mémoires, devis, plans ou modèles, seront adressés, francs de port, et suivant les formes usitées, à M. Cortambert, docteur-médecin, secrétaire perpétuel de la Société, à Mâcon, avant le 1er janvier 1811. Le prix sera une médaille d'or de 300 fr., ou sa valeur en numéraire; il sera décerné dans le même mois de la même année.

— La *Société d'émulation de Cambrai* propose, pour le concours de 1810, les questions suivantes :

Ire Question. — *Agriculture.* — Indiquer un moyen de reconnaître en quelle proportion se trouvent mélangées, dans un terrain de culture, les terres siliceuse, calcaire et argileuse. Ce moyen doit être plus facile que celui de l'analyse chimique, et sur-tout plus à la portée des cultivateurs.

IIe Question. — *Histoire.* — Quelle a été l'influence du gouvernement de Philippe II, roi d'Espagne, sur l'agriculture, le commerce et les arts, dans les Pays-Bas et particulièrement dans le Cambrésis?

Les mémoires sur ces deux questions devront être parvenus, francs de port, à M. Farez, secrétaire perpétuel de la Société, avant le 1er octobre 1810.

Une médaille d'or sera décernée à l'auteur du mémoire sur l'une ou l'autre des questions, qui aura le mieux atteint le but que la Société se propose.

Les membres résidans sont seuls exclus du concours. Chaque mémoire sera accompagné d'un billet cacheté qui indique suffisamment l'auteur et le lieu de sa demeure.

Société d'encouragement pour l'industrie nationale, à Paris (1). — La Société d'encouragement pour l'industrie

(1) L'abondance des matières ne nous a pas permis de rendre compte, dans le tems, des travaux de cette Société, la plus utile sans doute de toutes celles qui existent dans l'Empire.

nationale

Digitized by Google

nationale a tenu, le mercredi 13 septembre dernier, une assemblée générale, consacrée principalement à la distribution des prix proposés.

La séance s'est ouverte à sept heures du soir; le bureau était composé de MM. le sénateur comte Chaptal, président; Guyton-Morveau et Dupont de Nemours, vice-présidens; Claude Anthelme Costaz et Mathieu de Montmorenci, secrétaires-adjoints.

Parmi les nombreux candidats qui ont été présentés pour devenir membres de la Société, elle s'honore de compter S. A. S. le prince archi-trésorier de l'Empire, S. Exc. le ministre de la police générale, et M. le comte de Sémonville, sénateur.

On a donné connaissance à l'assemblée des objets offerts ou soumis à l'examen de la Société, et dont les plus remarquables sont :

Des échantillons d'une nouvelle poterie fine, couleur carmélite, de la fabrique de MM. Fabry et Ulzchneider à Sarguemines, dont le dépôt est à Paris, rue Helvétius, n° 77; du minium et des vases imitant la pierre dure et le porphyre polis, de la même fabrique;

Plusieurs épreuves d'impressions sur pierre, exécutées par M. Guyot-Desmarais, peintre, cloître S^t-Honoré, n° 15;

Des échantillons de soude en lessive, extraite du sel marin, et du savon blanc et marbré, confectionné avec cette soude par M. Chauloy, de Saint-Germain-en-Laye;

Un instrument imaginé par M. Giron, pour mesurer la longueur, la finesse et la force des laines et poils;

Des échantillons de poils de chèvre superfins, obtenus par le croisement des boucs de Syrie et d'Islande, avec des chèvres indigènes, dans la ferme expérimentale de M. Flandre d'Epinai;

Des cocons de vers à soie de la Chine et des soies blanches provenant de ces mêmes cocons récoltés, cette année, par M. Rattier, à Chouzi-sous-Blois (Loir-et-Cher). On sait que la propagation de cette espèce de vers à soie fixe, en ce moment, l'attention particulière du Gouvernement;

Un fanal *composite*, exécuté par M. Bordier, de Versoix, pour le nouveau phare d'éclairage construit au port de Honfleur, et une grande lampe astrale à trois becs, qui éclairait la salle d'entrée;

Une chaudière en fer-blanc de M. Delloye, ayant, à sa partie supérieure, 1^m,02 de diamètre, haute de 0^m,93, et composée seulement de cinq feuilles;

Digitized by Google

Un barreau de fer dressé, cannelé à différentes moulures, et gravé avec la machine de M. Caillou, serrurier, rue Saint-Martin, n° 82;

Des peintures sur velours et sur laine de M. Vauchelet, qui vient d'appliquer sa méthode à l'exécution des portraits;

Des vases et des assiettes de terre blanche et des porcelaines imprimées sur couverte, en différentes couleurs; par MM. Stone, Coquerel et Legros d'Anizy, rue du Cadran, n° 16.

M. Vivier avait éclairé une partie des cours et des salles avec ses réverbères à réflecteurs paraboliques et ses lampes à coupoles.

M. Regnier a reproduit plusieurs objets de son invention déjà connus avantageusement, et il a présenté un portefeuille auquel il a fait une heureuse application de son cadenas à combinaisons.

M. Costaz a rendu compte, au nom du conseil d'administration, des résultats des divers concours ouverts pour 1809.

M. le sénateur comte François de Neufchâteau a lu le rapport sur les prix relatifs à la culture d'une plante oléagineuse, et à la culture comparée de ces mêmes plantes: les deux prix, dont l'un est de 400 fr. et l'autre de 600, ont été adjugés à M. Gaujac, propriétaire-cultivateur à Dagni, près de Coulommiers (Seine-et-Marne.)

Une médaille d'argent a été décernée, pour le même objet, à M. Maudet de Peuhonet, propriétaire à la Berraie, commune de Caden (Morbihan.)

Sur le rapport de M. Mérimée, il a été accordé, pour la fabrication du blanc de blomb, un prix de 3000 fr. à MM. Bréchoz et Lesueur, de Pontoise, une médaille d'argent à MM. Stévenart, Gérard et Béquet, de Namur, et une mention honorable à M. Dall'armi, fabricant à Rome. Ce prix avait été prorogé pendant huit années consécutives.

Le prix de 3,000 francs, proposé par la Société, depuis six ans, pour la fabrication du fer-blanc égal en qualité au meilleur fer-blanc étranger répandu dans le commerce, a été, sur le rapport de M. Molard, adjugé à M. Delloye, de Huy, département de l'Ourthe, et des médailles d'or ont été décernées aux propriétaires des manufactures de Dilling et de Vaucluse, et à M. Falatine, de Bains, département des Vosges.

M. de Prony a rendu comte du résultat du concours pour les petites machines à feu. Il manquait à l'industrie un moyen de suppléer la force des hommes et des chevaux

Digitized by Google

dans les usines éloignées des cours d'eau et pourvues de matières combustibles : la Société avait remarqué cette lacune, et elle a eu la satisfaction de la voir remplie dès la première année du concours. Ce prix important, dont la valeur est de 6,000 francs, a été remporté par MM. Charles Albert et Louis Martin, demeurant à Paris, rue du Faubourg Saint-Denis, aux Petites-Ecuries. Ces artistes ont obtenu moitié en sus de la force exigée par le programme, avec une économie d'un sixième sur la dépense et l'entretien de l'appareil.

La machine qui a le plus approché du but, après celle de MM. Albert et Martin, a été exécutée par MM. Girard frères, qui ont enrichi les arts de plusieurs recherches et inventions utiles. La Société, pour leur donner un témoignage de son estime, leur a décerné, par extraordinaire, une médaille d'or.

Le prix pour la fabrication de l'acier fondu a été l'objet d'un rapport de M. Gillet Laumont. Après avoir classé méthodiquement les différentes espèces d'acier suivant leur nature et leur propriété, il a fait connaître les travaux de MM. Poncelet frères, de Liége, et les succès qu'ils ont obtenus dans la préparation de ce métal. Il est entré ensuite dans les détails des nombreux essais auxquels ont été soumis les échantillons qu'ils ont envoyés au concours.

La Société a décerné une médaille d'or à ces fabricans, comme ayant rempli la plus grande partie des conditions du programme.

Il a été accordé des mentions honorables à M. Jullien, demeurant à Paris, rue Saint-Sauveur, n° 18, auteur d'un instrument propre à extraire la tourbe sous l'eau, et à M. Hesselat, capitaine du génie à Pampelune, auteur du Mémoire n° 3, envoyé au concours pour cet objet.

On a ensuite lu les programmes des nouveaux prix proposés. Nous allons indiquer le but de ces prix, et les sommes qui y ont été affectées.

Prix de deux mille quatre cents francs devant être décerné en 1810 à celui qui fabriquera, en plus grande quantité et de la manière la plus économique, le sirop de raisin le plus parfait.

Prix de mille francs sur cette question :

« Déterminer quelle est l'espèce d'altération que les poils » éprouvent par les procédés en usage dans l'opération de » la chapellerie, connu sous le nom de *secrétage* ;

« Indiquer les moyens de préparer aussi avantageuse-

Digitized by Google

» ment les poils pour le feutrage, sans y employer des sels » mercuriels ou autres substances qui exposent les ouvriers » au même danger. »

Prix de trois cents francs pour encourager la plantation et la greffe du noyer.

Ces deux prix doivent être décernés en 1811.

Prix de quinze cents francs à décerner en 1814 pour la conservation des étoffes de laine.

Les prix suivans ont été remis au concours pour l'année 1810.

1°. Prix de deux mille francs pour une machine à tirer la tourbe sous l'eau;

2°. De deux mille francs pour la construction de machines propres à peigner la laine;

3°. De deux mille francs pour la filature, par mécanique, à toute grosseur de fil, de la laine peignée pour chaîne et pour trame;

4°. De huit mille francs pour la purification des fers cassant à froid et à chaud;

5°. De douze cents francs pour un moyen d'imprimer sur étoffe, d'une façon solide, toute espèce de gravure en taille-douce;

6°. De douze cents francs pour la fabrication du cinabre;

7°. De six mille francs pour le collage du papier.

Le premier et le sixième de ces prix seront retirés, s'ils ne sont pas remportés à l'expiration du délai prescrit.

Voici ceux qui ont été remis au concours pour l'année 1811.

1°. Prix de trois mille francs pour la fabrication, en fonte de fer, de divers ouvrages pour lesquels on emploie ordinairement le cuivre ou le fer forgé. — Ce prix n'était que de quinze cents francs.

2°. De quatre mille francs pour la fabrication de l'acier fondu et de l'acier fondu soudable;

3°. De quatre cents francs pour la culture d'une plante oléagineuse;

4°. De douze cents francs pour la culture comparée de ces mêmes plantes. — Ce dernier n'était que de six cents francs.

La séance a été terminée par la nomination des deux censeurs pour la vérification des comptes de l'année courante. MM. le sénateur comte Garran-Coulon et Chaslon, administrateur des douanes, censeurs actuels, ont réuni la majorité des suffrages.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les affaires d'Espagne prennent de jour en jour une tournure plus favorable, et les prédictions des Anglais de bonne foi sur les destinées de cette péninsule se vérifient avec exactitude, en même tems que les événemens démentent celles du ministère et des frères Wellesley.

Jaen et Cordoue n'ont point attendu la présence des troupes françaises pour aller présenter leurs clés au roi; les Andalousiens gémissaient sous le joug de la plus affreuse anarchie, et d'une autorité impuissante dans son despotisme aveugle; les malades espagnols ont été partout abandonnés par la junte fugitive, et ce que ces malheureux ont reçu de soins, de secours et de bons traitemens, ils le doivent au roi dont la première pensée a été pour eux, et qui a consacré à ces nobles besoins les revenus momentanément abandonnés par quelques familles de fuyards qui se sont dirigés sur Cadix; ces tributs de la peur seront consacrés à l'humanité souffrante, et aux besoins des braves soldats de l'Empereur. La junte a quitté Séville, le duc de Bellune y est entré; le roi a dû le suivre de près, Séville doit entraîner Cadix; Grenade a ouvert ses portes; les restes des armées ennemies se dispersent. L'armée française est dans l'abondance et marque ses pas par la plus sévère discipline et son respect pour les propriétés.

Cependant, dans ce mouvement général de l'armée de l'Empereur, ses communications et ses derrières sont assurés; Madrid est tranquille, le gouverneur-général Belliard y commande; dans le nord, une guerre de gendarmerie s'est établie sur tous les points investis, et chaque rencontre diminue ou anéantit les petites bandes de brigands éparses et errantes. L'Aragon et la Catalogne sont paisibles; les leçons sévères données aux insurgés, ont produit une impulsion salutaire. Blake a dû quitter le commandement et ne veut plus recourir à d'inutiles efforts. Au nord, les corps qui ont franchi les Pyrénées, suivent le mouvement général de l'armée : ils marchent vers le point de la frontière de Portugal où s'est prudemment tenue l'armée

Digitized by Google

anglaise, pour l'empêcher de manœuvrer derrière celle de S. M., et pour la rejeter sur Lisbonne où elle doit bientôt chercher un asyle sur ses vaisseaux. Ces corps sont les 8e et 9e de l'armée réunis au 6e. Lord Wellesley avait dit que désormais l'entrée du Portugal était fermée aux Français ; voilà le moment d'en défendre la barrière, mais nous ne présumons pas avoir à mettre les détails du combat sous les yeux de nos lecteurs.

Dans ces circonstances, il est intéressant d'entendre un militaire espagnol imiter l'exemple utilement donné par l'amiral Massarédo, en consacrant à l'instruction de ses anciens camarades les fruits de son expérience ; le général O'farill, dont le nom est honorablement placé parmi ceux des officiers espagnols les plus distingués, a publié une lettre à laquelle les insurgés qui ne sont pas réduits au dernier degré d'aveuglement, ne peuvent refuser de se rendre. Il y a dans sa lettre des expressions remarquables qui méritent d'être citées d'après le *Moniteur* qui la publie.

« La dynastie précédente, par décrépitude, ou par l'effet de cette décadence inséparable des choses humaines, avait entièrement tari les sources de la force du pouvoir : *à son sang même, était invinciblement attachée l'inimitié d'un voisin dont la puissance ne connaît pas de résistance.*

» *Aucun de nous ne contribua à accélérer l'époque de sa destruction ; plusieurs, tout au contraire, travaillèrent, en raison de leurs emplois, à la prévenir ou à la retarder :* mais vainement, puisque la Providence en avait autrement décidé.

» Quelles sont vos espérances, Messieurs? Quels sont vos moyens de les réaliser? Et que devra être, sans aucune hésitation, l'objet qu'aura à se proposer tout bon Espagnol, dans la conjoncture présente?

» Y aurait-il quelqu'un par hasard qui, pour soutenir une lutte aussi inégale, fondât son espoir sur des troupes mises tant de fois en déroute ; qui n'ont pas même eu le tems de manier l'arme qu'elles portent ; qui savent à peine le nom de leurs officiers ; sur des troupes enfin qu'insulte dans leur malheur et qu'accuse de leurs défaites un gouvernement qui porte le mépris de ses obligations jusqu'à laisser le soldat sans nourriture, sans les vêtemens dont il ne pourrait se passer en tems de paix?

» Il pourra arriver que des bandes rassemblées de la sorte empêcheront les opérations d'un faible détachement ; mais jamais elles ne suspendront l'exécution des plans d'une armée nombreuse et aguerrie.

Digitized by Google

qui les dissipe par sa présence comme le soleil fait disparaître les ombres.

» Dans cette situation, à quoi pouvons-nous et devons-nous donc aspirer ? à obtenir un gouvernement qui assure notre indépendance et notre liberté civile : qui consacre et améliore les institutions que nos ancêtres ne sont point parvenus à consolider : que l'expérience des siècles et l'exemple des peuples les plus éclairés guident dans ses opérations et dans l'établissement de ses lois : qui fasse enfin dépendre sa gloire de la félicité de chacun et de la prospérité nationale.

» Tels sont les avantages que nous présente à tous le règne de notre souverain Joseph Ier ; et ces avantages nous sont garantis par tant de rares qualités qui prennent leur source dans son cœur, par sa sagesse reconnue, par le témoignage public de tout ce qu'il a fait dans le pays qu'il vient précédemment de gouverner. »

Le roi lui-même a appuyé d'une proclamation toute paternelle l'effet de ses armes et la puissance de ses décrets. En voici les principaux passages :

« Espagnols, le moment est arrivé où vous pourrez entendre avec fruit la vérité que je vous dois.

» Les gens réfléchis savent que depuis plus d'un siècle la force des choses qui commande tous les résultats, a voulu que l'Espagne fût l'amie et l'alliée de la France.

» Lorsqu'une révolution extraordinaire précipita du trône la maison qui régnait en France, la branche d'Espagne devait la soutenir et ne poser les armes qu'après l'avoir rétablie, ou s'attendre à descendre un jour du trône d'Espagne ; il fallait de l'héroïsme pour prendre un parti aussi décidé ; on préféra attendre du tems ce que l'on n'osait entreprendre les armes à la main.

» Le cabinet de Madrid crut pouvoir dévoiler son secret en armant contre la France, lorsqu'il la vit engagée dans une guerre lointaine.

» La victoire de Jena confondit ses projets.

» Il essaya en vain de revenir au système de dissimulation et de reprendre l'esprit des négociateurs de Bâle.

» Le vainqueur de l'Europe ne se laissa pas tromper.

» Les princes de la maison d'Espagne n'osant combattre, renoncèrent à sa couronne et se contentèrent de stipuler pour leurs intérêts particuliers. »

Les débats dans la chambre des communes pour l'adresse votée à S. M. ont été suivis d'une motion de lord Liverpool, qui a proposé de voter des remercîmens au lord Wellington pour sa conduite en Espagne. Le comte de

Digitized by Google

Suffolk a combattu cet avis en soutenant qu'un autre plan de campagne eût dû être dirigé pour secourir la Catalogne; le comte de Grawesur a plaint le lord Wellington, et l'a blâmé de s'être cru obligé de combattre les Français à Talaveyra, pour leur abandonner le terrain en publiant sa victoire; le comte Grey a examiné cette victoire dans ses résultats, et c'est là qu'il a reconnu combien elle était douteuse; qu'est-ce qu'une victoire où l'on ne fait pas un prisonnier, et où l'on en perd quatre mille, la plupart blessés, qu'on abandonne? Les Espagnols ont seuls perdu douze mille hommes dans cette affaire; comment a-t-on pu dissimuler la part qu'ils y ont prise, et affecter de dire que les Anglais seuls ont combattu? Pour prouver sa victoire, il fallait entrer à Madrid; mais le roi Joseph a prouvé la sienne en se reportant le lendemain sur Vénégas, et en l'écrasant à son tour. Tels ont été les raisonnemens de l'orateur, on devine les conclusions.

Lord Wellesley a plaidé avec étendue la cause de son frère, a parlé de son honneur et de son courage, que personne n'avait contesté; il s'est attaché à affaiblir l'idée du concours des Espagnols dans cette campagne, et a peint les Anglais comme victorieux et cela de leurs propres forces; les notes dont le Moniteur a cru devoir accompagner ce discours, jettent un grand jour sur cette controverse.

On y voit que le général anglais, dont on vante la tactique et la rapidité, a mis trois mois à se porter de Lisbonne à Talaveyra, qu'à Talaveyra les Français ont fait des fautes, ont attaqué trop tôt, et sans assez attendre les mouvemens des 2e et 6e corps; que si, au lieu d'attaquer, les Français eussent laissé avancer les Anglais sur Madrid, aucun Anglais n'eût échappé; que cependant, malgré ces fautes, la défaite des Espagnols et de leurs alliés à Talaveyra est prouvée par les résultats et par les aveux mêmes du général anglais.

D'autres débats relatifs aux subsides ont arraché aux orateurs des aveux pénibles sur la situation du commerce et du crédit. Lord Grenville a fait une nouvelle tentative en faveur des Catholiques d'Irlande, et s'est engagé de nouveau à présenter leur pétition et à soutenir leurs droits. Cet objet a paru d'un haut intérêt dans les circonstances, mais ce qui appelle bien plus l'attention, ce sont les échecs que viennent successivement de recevoir les ministres en plein parlement dans la question la plus im-

Digitized by Google

portante, celle de l'enquête sur les événemens de Walcheren. Lord Porchester a fait de cette enquête l'objet d'une motion spéciale, en annonçant qu'il voulait soumettre les ministres eux-mêmes au jugement d'un tribunal ; il a retracé les derniers événemens et reproduit avec le récit des faits les accusations connues ; il a condamné les ministres comme incertains, vacillans, et dénués de connaissances positives sur la nature et les moyens de leur expédition ; il en a blâmé le choix, le tems et le but ; il en a nié comme faux et simulé le motif *avoué* d'appuyer et de secourir l'Autriche : les dates le servent ici comme elles ont servi naguères le rédacteur des notes du Moniteur relatives à ce point de difficulté ; ce sont les mêmes observations et les mêmes rapprochemens, et cela doit être ainsi lorsqu'il s'agit de faits que les dates suffisent pour établir et apprécier.

M. Bathurst et M. Fuller ont vivement appuyé la motion.

Le chancelier de l'échiquier en a demandé l'ajournement jusqu'au moment où toutes les pièces seraient remises sous les yeux de la chambre ; c'était en avouer la nécessité, et seulement en différer la justice. Les partisans de la motion se sont emparés de cet aveu ; M. Windham s'est écrié que les renseignemens étaient donnés par les événemens eux-mêmes, que tout était connu depuis que l'armée a péri dans les marais de Walcheren, comme une chandelle dans une vapeur méphitique. M. Ponsouby a rappelé que l'Empereur avait déclaré qu'en Hollande le génie de l'Angleterre avait combattu pour lui, et il s'est cru assez éclairé par cet aveu. Sir Pophan a demandé l'enquête sans délai pour l'honneur de la marine anglaise. Un autre opinant a mis une extrême franchise dans son aveu, en disant que s'il votait pour la motion, c'est qu'il y voyait, comme le parti ministériel, un acheminement au renversement des ministres. M. Tierney a demandé que l'enquête fût à la barre et publique. Enfin on a été aux voix, et une majorité de neuf voix contre les ministres a prononcé que la chambre se formerait le lundi suivant en comité général pour l'enquête dont il s'agit.

Deux autres échecs ont bientôt suivi le premier. D'abord il s'agissait des places en survivance ; M. Banke a demandé qu'il fût présenté un bill ayant pour objet de défendre à perpétuité toute dotation de place en survivance ; les ministres ont vainement insisté pour l'ajournement ; la motion a passé contre leur avis à la majorité de neuf

Digitized by Google

voix. Il s'est ensuite agi de la nomination d'un comité de finances, et tel a été l'ascendant des ministres sur la chambre que, non-seulement leur liste a été rejetée, mais que d'autres membres ont été proposés et adoptés.

Ces événemens parlementaires ont fait la plus vive sensation à Londres, ils produiront un effet égal partout où l'on sait que de tels votes précèdent ordinairement de fort peu le renvoi des ministres du roi.

Depuis long-tems les papiers anglais avaient fait connaître la reddition de Santo-Domingo si long-tems et si vaillamment défendu par le digne et infortuné général Ferrand; on savait que ce chef n'avait pas survécu à son malheur, et qu'il s'était ôté la vie. On avait aussi annoncé l'arrivée en France du général Barquier, qui avait pris le commandement après la mort du général Ferrand. Le rapport de ce général sur la défense de Santo-Domingo et les causes de son inévitable reddition vient de paraître; c'est une pièce historique fort intéressante, écrite avec beaucoup de mesure et de clarté, et dont la publicité officielle est un honorable dédommagement du malheur éprouvé par une garnison faible, épuisée et sans vivres, qui a tenu longtems contre les forces anglaises et espagnoles réunies. Santo-Domingo avait résisté à toutes les forces de Dessalines : le général Ferrand occupait paisiblement la partie espagnole; mais l'insurrection d'Europe jeta bientôt dans l'Espagne américaine des fermens de discorde et de rébellion : le général Ferrand voulut les étouffer rapidement; il sortit de la ville avec un corps peu nombreux, et dont faisaient partie quelques troupes douteuses. Ce détachement est défait, et Ferrand, entraîné loin du champ de bataille, se donne la mort; le deuil et la consternation se répandent à Santo-Domingo.

Le général Barquier y rappelle tous les détachemens sortis, tous les postes éloignés, s'y concentre et s'y renferme avec toutes les précautions intérieures qu'exigeait sa position. Attaqué sans relâche par les insurgés, il les a constamment repoussés avec perte; à la tête d'une poignée d'hommes déterminés à soutenir, dans ces climats lointains et brûlans, l'honneur du nom français, il a, dans de nombreux assauts, repoussé l'effort des ennemis; mais chacun de ces avantages lui coûtait des hommes précieux dont la perte était irréparable; les vivres manquaient, la famine se faisait sentir; les embarcations envoyées sur divers points pour y chercher des secours, étaient intercep-

Digitized by Google

tées où trouvaient fermés les ports américains frappés d'embargo ; la garnison, affaiblie de jour en jour, ne pouvait lutter ainsi à-la-fois contre le besoin et contre les ennemis. Un jour, ce fut le 27 mars, elle eut un rayon d'espoir en voyant paraître une frégate commandée par le brave capitaine Forez, et chargée de secours ; mais toute l'habileté du capitaine ne put le conduire qu'à s'échapper du milieu de la flotte anglaise qui le pressait : son vaisseau disparut, tout l'espoir fut anéanti ; il fallut capituler non avec des rebelles dont le drapeau n'était pas reconnu, mais avec les Anglais qui, dans cette circonstance, donnèrent au courage éprouvé et malheureux tous les témoignages d'estime qu'il mérite. Dans son rapport, le général nomme les braves officiers qui l'ont généreusement secondé, et le termine par regarder comme un titre à la bienveillance de S. M. le sentiment dont s'honore chaque homme de la garnison, d'avoir complétement fait son devoir, et de n'avoir cédé qu'à l'extrémité à la loi impérieuse d'une absolue nécessité.

L'Empereur, par deux décrets solennels, vient d'acquitter la dette de la France envers de braves généraux morts au champ d'honneur, et sur-tout envers l'un d'eux, dont la vaillance chevaleresque, la loyauté, la franchise digne des tems anciens et les éminens services ont placé le nom parmi nos plus illustres capitaines, le brave et malheureux duc de Montébello. Des statues seront élevées sur le pont de la Concorde aux généraux Saint-Hilaire, Espagne, Lasalle, Lapisse, Cervoni, Colbert, Lacour, Hervo. Quant au maréchal duc de Montébello, la translation de son corps, de Strasbourg à Paris, et du temple de Mars au Panthéon, les honneurs funèbres qui lui seront rendus, sont fixés par un décret où sont en quelque sorte épuisés tous les moyens de rendre ses obsèques dignes de tout l'éclat de ses actions. Il partira de Strasbourg le jour anniversaire de la bataille d'Esling où il périt ; il sera transporté au Panthéon le jour anniversaire de la bataille de Wagram, où sa mort a été si glorieusement vengée. Un maréchal d'empire adressera aux restes du duc les adieux de l'armée dans la voûte du Panthéon. M. Raillon prononcera à Paris l'oraison funèbre du duc : le même jour, des honneurs lui seront rendus dans tous les départemens, et l'oraison funèbre y sera répétée.

D'autres décrets ont élevé M. le comte Andréossy à la présidence de la section de la guerre au conseil d'état, et

Digitized by Google

nommé M. Laussat à la préfecture maritime d'Anvers; d'autres ordonnent des constructions nouvelles. Un hôtel des relations extérieures sera construit quai Bonaparte; un autre hôtel pour les relations extérieures du royaume d'Italie sera construit rue de Rivoli. La fontaine de la place de la Bastille devra être achevée le 2 décembre 1811 : elle se composera d'un éléphant colossal en bronze fondu avec les canons pris sur les Espagnols insurgés. Trois abattoirs devront être établis sur la rive droite, et deux sur la rive gauche de la Seine; les travaux devront être terminés très-prochainement; la première pierre sera posée le 25 mars.

D'autres décrets règlent l'organisation militaire des provinces illyriennes, et appellent à diverses préfectures, soit par mutation, soit par vacance, MM. Boissy-d'Anglas, sous-préfet; Fournier, auditeur; Cahouet, auditeur; Stassart, auditeur; Bouvier, sous-préfet; Bossi, Rivet, Maurice, Bruslé, Caffarelli, Méchain, préfets; Mélonel, sous-préfet; Lezai-Marnésia et Dumartroy, auditeurs.

Un autre décret confie à M. Portalis, fils du ministre illustre de ce nom, la place qu'occupait autrefois M. de Malesherbes, et qui vient d'être rétablie sous le titre de directeur général de la librairie.

Le corps-législatif continue à s'occuper du code pénal et de divers projets de localités.

PARIS.

Le sénat s'est assemblé le 15 de ce mois; on croit qu'il lui a été fait des communications très-importantes, relatives à l'Etat romain, au rang de la ville de Rome parmi celles de l'Empire et à la qualification du prince impérial de France. Diverses autres dispositions sont indiquées, mais ne peuvent être légérement énoncées, et la publication officielle du sénatus-consulte doit être attendue.

— Les Feuilles des départemens du Nord publient un décret du 30 janvier, qui ordonne la confiscation des marchandises anglaises saisies entre la Meuse et l'Escaut sur le territoire occupé par l'armée de Brabant. Le roi Louis, par un décret spécial, a supprimé dans l'armée batave de terre et de mer le grade de maréchal, comme incompatible avec le système militaire des autres puissances du même ordre.

— Le prince vice-roi est parti pour l'Italie; on croit

Digitized by Google

qu'il reviendra prochainement avec la princesse de Bavière son épouse. Le départ du maréchal prince de Neuchâtel pour Vienne paraît différé jusqu'au 24 de ce mois.

— On dit que l'ex-directeur et ex-préfet M. Letourneur de la Manche, se trouvant dans un état voisin de l'adversité, a reçu de la munificence de S. M. une pension de dix mille livres.

— S. M. vient de nommer membre de la Légion d'honneur M. Daunou, membre de l'Institut, éditeur de l'histoire de Pologne et des Œuvres complètes de Boileau, successeur de M. Camus à la place de garde des archives de l'Empire : cette distinction lui a été accordée à la suite d'une visite de S. M. aux archives confiées à M. Daunou. Il n'est pas un homme de lettres studieux et modeste qui ne prenne part à cet acte de la protection éclairée que S. M. accorde aux talens, et ne le regarde comme un juste encouragement.

— On a joué hier sur le théâtre de la Cour, *Molière avec ses amis*, production de M. Andrieux, dont le style est particuliérement remarquable comme celui de tous les ouvrages de cet élégant et correct écrivain.

— On annonçait pour demain la représentation de *Cendrillon*, opéra nouveau, sur lequel on compte beaucoup au théâtre Feydeau : mais Mlle Alexandrine Saint-Aubin est indisposée, et la représentation est retardée pour quelques jours. A l'Opéra-Buffa les *Cantatrice Villane* ont été entendues de nouveau, et ont fait le plus grand plaisir.

ANNONCES.

De l'institution du Célibat ecclésiastique, dans ses rapports avec la religion, les mœurs et la politique ; suivi de l'Histoire de tout ce qui s'est passé au *Concile de Trente*, relativement à la question du mariage des prêtres ; où l'on voit les motifs qui en firent rejeter la décision. *Seconde édition*, augmentée d'un Abrégé de l'*Histoire du Célibat religieux, depuis son établissement jusqu'à nos jours*. Par M. M***. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Dubroca, libraire, rue Christine, n° 10; et chez Bretin, à la librairie protestante, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

Digitized by Google

Voyage sans bouger de place; par A. L. O. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; et chez tous les Marchands de Nouveautés.

Epître d'Héloïse à Abailard; traduite de l'anglais par H. F. Prix, 75 cent. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Onan, ou *le Tombeau du Mont-Cindre*, fait historique, présenté, en 1809, à l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse; par Marc-Antoine Petit, docteur en médecine. Un vol. in-8°, papier vélin. Prix, 3 fr. et 3 fr. 50 cent. franc de port. A Lyon, chez Yvernault et Cabin, libraires, rue Saint-Dominique, n° 64; et à Paris, chez Brunot-Labbé, libraire, quai des Augustins, n° 33; et chez Louis Fantin, même quai.

Tableau littéraire de la France, au dix-huitième siècle; par Eusèbe Salverte. Un vol in-8°. Prix, 4 fr. et 5 fr. 25 cent. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux mêmes adresses, *Des Rapports de la médecine et de la politique*, par le même auteur. Un vol. in-12.

Les Supercheries, ou *elle voulait et ne voulait pas*, comédie en cinq actes et en vers; par M. Ph. L. C..... Prix, 1 fr. 25 cent. et 2 fr. franc de port. A Marseille, chez Maswert, libraire, sur le port; et à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

Manuel de Santé et d'Economie domestique, ou Exposé des découvertes modernes, telles que les moyens de prévenir les effets du méphitisme, de désinfecter l'air, de purifier les eaux corrompues, de revivifier une partie des alimens, etc. Suivi d'observations, de recherches et de procédés utiles à toutes les classes de la société; rédigé par Auguste Caron. *Seconde édition*. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent. et 3 fr. 25 cent. franc de port. Chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Dramas et contes choisis, ou *A select collection of dramas and tales, translated from l'Ami des Enfans of Berquin*. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent. et 3 fr. franc de port. Sold by Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23; Theophilus Barrois, junior, quai Voltaire, n° 5; Mitchel, Printer, rue du Boulei, n° 13.

Digitized by Google

Les Martyrs, ou le Triomphe de la Religion chrétienne; par F. A. de Châteaubriant. *Troisième édition*, précédée d'un Examen, avec des remarques sur chaque livre, et des fragmens du voyage de l'auteur en Grèce et à Jérusalem. Trois vol. in-8°. Prix, papier ordinaire, 15 fr. et 19 fr. franc de port. Papier vélin, 25 fr. et 29 fr. franc de port. A Lyon, chez Ballanche, père et fils; et à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Almanach ecclésiastique de France, pour l'an 1810; contenant l'état de l'église de Rome, la liste des archevêques et évêques de France, des vicaires-généraux, chanoines, curés et dignitaires, les noms des 30000 succursales; le clergé de la cour, les établissemens de bienfaisance, la note des lois, décrets et décisions concernant le culte et ses ministres, etc. Un vol. in-18. Prix, 2 fr. 25 cent. et 3 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Abrégé de l'Histoire des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses et des Scythes, d'après les meilleurs auteurs, et particulièrement Rollin et Bossuet; suivi de l'état actuel de chacun de ces peuples. A l'usage des maisons d'éducation; par A. F. Pornin. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 50 cent. et 2 fr. franc de port. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

Discours sur l'Education des Femmes, prononcés dans un pensionnat de demoiselles, à Paris, et *Plan d'éducation pour une jeune Princesse*, par J. P. Gasc, professeur de littérature et de botanique médicale à Paris, ex-professeur d'histoire naturelle et de chimie de plusieurs Sociétés savantes. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 25 cent. et 1 fr. 50 cent. franc de port. Chez les mêmes.

Abrégé de l'Histoire de France, depuis Clovis, jusques et y compris le règne de Louis XVI; orné de cent quatre-vingt-six sujets historiques et portraits, gravés en taille-douce. Trois vol. in-12. Prix, 9 fr. et 10 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Apollinei operis carminum, redditi quibus priores humeri, libri tres; accurante J. S. J. F. Boinvilliers; *secunda editio longè auctior*. Cet ouvrage, est le corrigé des pièces de vers latins renfermées dans l'*Apollineum opus* de M. Boinvilliers, et disposées par lui en matières

Digitized by Google

de compositions poétiques. Le premier est en faveur des professeurs, et le second à l'usage des élèves. Prix, 2 fr. Chez Aug. Delalain, successeur de Barbou, rue des Mathurins, n° 5.

Abrégé des lois civiles de Domat, conférées avec le Code Napoléon; par M. Bousquet, avocat du Barreau de Paris, etc. Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ode aux insurgés d'Espagne; Ode sur la Guerre d'Autriche, et chant guerrier aux Français; par J. M. Mossé. In-8°, papier vélin doré sur tranche, et très-bien couvert. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 cent. franc de port. Chez les marchands de Nouveautés.

Avis aux amateurs français et étrangers.

Le sieur Tripet, fleuriste à Paris, avenue de Neuilli, n° 18, prévient les amans de Flore, qu'il vient de recevoir d'Espagne et du Midi de l'Empire français, de très-gros ognons de tubéreuses quadruples, qu'il cède à dix fr. la douzaine, et qu'à chaque lot de douze oignons il ajoutera gratuitement; 1° douze griffes de renoncules à cœur vert et autres, du plus riche émail; 2° un cornet de graines de reine Marguerite Anémone; 3° idem de pied d'allouette julienne pyramidal; 4° idem de haricots sucrés à haute tige, dont il est fait un si grand récit dans l'*Almanach des Gourmands*; 5° et enfin des haricots nains à grappes, qui ont le goût de noisette, avec l'imprimé pour cultiver le tout avec succès.

Nota. Ce fleuriste qui a reçu derniérement des ognons de tubéreuses d'Espagne et de Toulon, qui ont été atteints de la gelée, prie les personnes auxquelles il a pu, par mégarde, en avoir fait quelques livraisons, de vouloir bien lui en faire part, afin que de suite il leur en expédie gratuitement de nouvelles, auxquels il ajoutera un supplément pour tenir lieu d'indemnité des frais de port de lettres et d'envoi.

On est prié d'affranchir les lettres et l'argent.

AVIS AUX ABONNÉS. — Le *Mercure de France* vient d'acquérir un nouveau collaborateur, dont nos Abonnés apprendront sans doute le nom avec intérêt. C'est Mme de *Montolieu*, si avantageusement connue par son Roman de *Caroline de Lieketefield*, et par d'autres productions généralement estimées. Elle s'est engagée à fournir au Mercure, des *Contes*, *Nouvelles*, *Historiettes* et autres morceaux de littérature et de morale.

Digitized by Google



MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCXLIX. — *Samedi 24 Février 1810.*

POÉSIE.

Morceau détaché du chant de la Peinture dans le POÈME DES ARTS.

Ne pouvez-vous encore emprunter à l'automne
Les scènes qu'embellit son aimable Pomone?
Voyez-vous les raisins qui parent ces coteaux?
En foule rassemblé, le peuple des hameaux
Déjà pour le pressoir a déserté les granges;
Courant, riant, sautant, les rustiques phalanges
S'excitent par leurs cris lancés de toutes parts;
Femmes, filles, garçons, pères, enfans, vieillards,
Tout travaille à l'envi, tout s'agite et s'empresse;
Sur le raisin foulé l'un bondit et le presse;
Cet autre dans la cuve apporte les trésors
Du vin qui s'enfle, écume et bouillonne à pleins bords;
On boit, on saute, on forme une grossière danse;
On chante sans accords, on bondit sans cadence.
Alain tombe en riant d'un grossier escabeau;
Il renverse Philis, il embrasse Isabeau;
L'audace, au gré du vin, dans tous les cœurs s'éveille;
Lise, en se débattant, jette un cri sous la treille;
Près d'elle on voit Lucas, dont la main s'enhardit;
La mère accourt et gronde, et la foule applaudit.

Digitized by Google

Ainsi l'automne plaît dans sa vive allégresse :
Que dis-je ? ah ! sur la toile encore elle intéresse,
Quand, triste, elle pâlit, et touche à son déclin.
Alors, plus de plaisir, de fête, de festin ;
On n'entend plus les ris, on ne voit plus la danse.
Une sombre vapeur, qui croît et se condense,
Enveloppe les monts et les bois confondus.
A travers les brouillards sur la terre étendus,
L'œil ne peut distinguer l'humble réduit du pâtre.
Le soleil agrandi, de son orbe rougeâtre,
Jette languissamment un jour d'ombres couvert,
Et s'éloigne à l'aspect du formidable hiver.
Quelquefois, de Phébé le disque favorable
A travers ces vapeurs épanche un jour aimable,
Comme, au sein du malheur, un charmant souvenir
Fait luire, quelquefois, un rayon de plaisir.
Oh ! que ne puis-je errer, quand cet astre se lève,
Sur le lac amoureux des remparts de Genève?
Ou, plutôt, pour offrir ces effets enchanteurs,
Que ne puis-je à Rousseau dérober ses couleurs ?
Une barque offrirait et Saint-Preux et Julie,
L'un et l'autre plongés dans la mélancolie,
Et regardant ces monts, ces rochers d'alentour,
Remplis des monumens d'un malheureux amour.
Ce doux flambeau des nuits, ces clartés vagabondes,
Cet argent qui frémit et flotte sur les ondes,
Tous ces reflets si doux, ces effets si flatteurs,
Bien loin de les calmer, aiguisent leurs douleurs.
Ah ! que ne peut la mer les séparer encore
Si, du moins, nourrissant l'amour qui les dévore,
Il leur était permis encore d'espérer ;
Mais se voir, s'approcher, se parler, s'adorer,
Presqu'en se possédant, touchant au bonheur même,
Sentir que pour jamais on perd tout ce qu'on aime,
C'est cet affreux tourment dont rien ne peut guérir.
Ils ont perdu l'espoir, ils n'ont plus qu'à mourir.
Ainsi d'effets touchans l'automne se décore.

La saison des frimas, plus imposante encore,
Vous offrira ces monts de neige au loin couverts,
La pompe des glaciers, la splendeur des hivers.
Que de brillans rochers, d'informes pyramides !

Digitized by Google

Là des forêts d'albâtre, ici des mers solides;
Des torrens suspendus en lustres, en cristeaux,
Des terrains inconnus à tous les végétaux,
D'indestructibles rocs, dont la force infinie
Ressemble à ces travaux qu'enfanta le génie,
Ces travaux triomphans de vingts siècles divers,
Et qui restent debout sur l'antique univers.
Voyez l'hiver encor, quand, soulevant les ondes,
Il fait bondir la mer en ses prisons profondes,
Lorsque des aquilons les mugissans efforts
Avec un bruit affreux la roulent vers ses bords;
Peignez ses flots, gonflez leurs tourbillons avides;
Creusez leurs larges plis, et leurs sillons livides;
Sur leurs cimes offrez des vaisseaux suspendus,
Dans l'abime profond quelques-uns descendus,
D'autres, qu'un roc affreux fracasse, et que dévore
L'onde qui les saisit, qui les vomit encore,
Les reprend, les rejette, arrache de leurs flancs
Leurs carènes, leurs mâts, leurs antennes, leurs bancs,
Leurs matelots traînés, déchirés dans les sables;
Montrez des corps brisés, des troncs méconnaissables,
Et quelques malheureux, luttant avec effort,
Qui hurlent sur les flots, et repoussent la mort.

Quel cœur ne frémirait de cette scène affreuse?
Et si je retraçais l'époque désastreuse
Où le ciel engloutit la terre dans ses flots,
Où le monde rentra dans l'antique chaos!
Mais, pour un tel récit, quel sera mon langage?
Où trouver des couleurs pour une telle image?
Des couleurs! je les vois sur le divin tableau
Où l'ame du Poussin nous traça ce fléau,
Où j'admire, enflammé par son puissant génie,
De l'univers mourant l'effroyable agonie.
Plus d'astres, plus de cieux, quelques rochers déserts;
Partout la nuit, partout les dévorantes mers;
La mort partout. A peine, aux clartés d'un jour sombre,
Mon œil, plein d'épouvante, a vu l'horreur de l'ombre.
Tel est de ce tableau le ton sublime, affreux.
Je n'y puis distinguer que quelques malheureux,
Qui nagent répandus sur un abime immense.
Hélas! que je les plains! ils n'ont plus d'espérance:

Digitized by Google

Ils mourront dans les flots dont ils sont poursuivis.
Qui vois-je en cette barque? une mère et son fils;
Elle veut l'arracher à la fureur de l'onde,
Et son ame survit au dernier jour du monde;
Son époux, qu'un rocher contre la mort défend,
Des bras de cette mère a reçu son enfant:
Il le tient; ô bonheur! Mais, quelle autre victime,
S'attachant à la nef, échappe au noir abîme?
Sauve-toi, malheureux! fuis ces horribles flots.
Plus loin, nage un coursier, il porte sur son dos
Un autre infortuné qui de l'esquif approche;
Il l'atteindra, j'espère. Ici, contre une roche
Se renverse un bateau; deux malheureux perdus
Sur sa dernière planche encor sont suspendus;
Un autre, en frémissant, dans sa terreur profonde,
S'attache au frêle bois qui disparaît sous l'onde.
Mais que dis-je? ah! déjà tout s'est anéanti;
Déjà, je vois, autour de ce globe englouti,
Régner l'immensité des eaux universelles,
Et de l'antique nuit les ombres éternelles;
Pas un être vivant; tout est muet, glacé;
Le chaos recommence, et le monde a cessé.

PARSEVAL.

LA PAUVRE ALIX. — ROMANCE.

L'ombre enveloppait les airs,
La neige couvrait la terre;
Et sur la pâle bruyère,
Sifflait le vent des hivers;
Lorsque frémissant de crainte,
Et seule avec son enfant,
La pauvre Alix en pleurant
Fit entendre cette plainte :

« Mon père fut bien cruel
De me fermer sa demeure,
Malgré la nuit, malgré l'heure,
Et l'inclémence du ciel.
Ce ciel même que j'implore,
Est cruel dans sa rigueur;

Digitized by Google

Mais mon lâche séducteur
Est bien plus cruel encore.

» O mon fils! mon doux trésor!
Comme ta bouche est glacée!
Va, l'ingrat qui m'a laissée,
Ne connaît pas notre sort.
S'il le savait, j'en suis sûre,
Hélas! tout méchant qu'il est,
Dans ses remords, il viendrait
Nous sauver de la froidure.

» Mais je n'entends plus tes cris,
Quel noir soupçon m'a troublée!
Serais-tu donc envolée,
O chère ame de mon fils!
Oui, le ciel m'a trop punie,
J'ai perdu mon dernier bien,
J'ai perdu le seul lien
Qui m'attachait à la vie. »

Alors, près de son enfant,
Elle tombe sur la neige :
Son voile encor le protège
Contre la fureur du vent.
Avec un faible sourire,
Elle le serre en ses bras,
Et résignée au trépas,
De sa douleur elle expire.

S. EDMOND GÉRAUD.

ENIGME.

AMI lecteur, mon nom, véritable protée,
Peut t'offrir tour-à-tour un objet différent.
Cherche-moi sur la terre, ou bien dans l'empyrée,
Ici, je serai stable, et là-haut inconstant.
Conservant tous mes pieds, sans les changer de place,
Mais variant ou ma forme ou ma face,
J'inspirerai la joie ou serai menaçant.
Tantôt je suis de feu, tantôt je suis liquide;
Et je crains le feu cependant,
Ou je crains l'eau, même la plus limpide.

Digitized by Google

J'ai fourni des prélats, j'ai fourni des guerriers,
D'excellens vignerons et force tonneliers.
Par-tout on peut me voir, et même sur sa route;
Mais si le plus grand nombre ici-bas me redoute,
On agit autrement chez les restaurateurs,
Où je suis désiré, bravé par maints buveurs.
Cherche-moi dans l'Europe, ou même dans la France
Ou mieux encore en un département.....
Mais, chut! ami lecteur, j'exige le silence,
Sinon je gronderais sur un ton effrayant.

Par M***, de Sens.

LOGOGRIPHE.

Ici, l'on me vénère, ailleurs je suis proscrit
Et jadis pour mon culte on fit plus d'une guerre:
Dans des Conciles même où l'on m'avait maudit,
Je fus réinstallé par l'ordre du Saint-Père.
Si tu coupes ma tête, alors, mon cher lecteur,
Tu trouveras le nom qu'on donnait à ces sages,
Qui vinrent d'Orient pour voir notre Sauveur,
Lui présenter leurs vœux et leurs humbles hommages.
Mon corps renferme aussi certain mot en usage,
Qui figure le tems et dont le prompt déclin
Déplait à la coquette et même à l'homme sage.
On ne me voit en grand que dans un lieu divin.

MÉLANIE MICHAUD, de Poligni, département du Jura.

CHARADE.

SANS forme, mon premier, rebut de la nature,
En replis tortueux se traîne lentement;
Sans cesse mon second remonte et redescend;
Mon tout dans nos climats ramène la froidure. HUY.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *la Plante des pieds.*

Celui du Logogriphe est *Lait*, dans lequel on trouve, *Ai*, (vin d'Aï).

Celui de la Charade est *Vinaigre.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

NAPOLÉON EN PRUSSE, poëme épique en douze chants, orné des portraits de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice des Français, l'Empereur de Russie, les Rois d'Espagne, de Naples, de Hollande, de Westphalie et de Prusse. Dédié à son Excellence Monseigneur Comte Regnaud de Saint-Jean d'Angéli, par *J. T. Bruguières*, du Gard.

Si la poésie est le plus noble langage qu'il soit donné à l'homme de parler, le poëme épique est aussi le plus noble ouvrage que la poésie puisse produire; c'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain : *Pretiosissimum humani animi opus*, dit Pline en parlant du plus ancien et du plus illustre de tous. Beaucoup de poëtes ont eu l'orgueil de tenter cette grande entreprise couronnée par de si rares succès; ils ont essayé de cueillir cette palme la plus brillante que les lettres puissent offrir au génie, et de partager ainsi une gloire qui n'a été accordée qu'à cinq ou six hommes privilégiés, les seuls qu'ait inspirés dans tous les âges et chez tous les peuples la Muse de l'Epopée; mais, quoique la modestie ne soit pas le partage des poëtes, à peine osaient-ils avouer cette prétention. Je crois, en effet, que c'est par une sorte de timidité naturelle et de pudeur louable, que rougissant de se donner pour avoir entrepris et exécuté ce qu'il y a de plus difficile et de plus glorieux dans la carrière littéraire, ils ne s'écriaient pas fastueusement : Voici un *poëme épique*. Ils se contentaient d'inscrire au frontispice de leur livre le titre plus simple et plus modeste de *poëme;* laissant au public le droit de déterminer si leur ouvrage devait être associé à l'*Iliade*, à l'*Enéide*, à la *Jérusalem délivrée*, et aux rares chefs-d'œuvre qu'a enfantés le génie épique. M. Bruguières est, je crois, le seul qui ait dédaigné ces timides pré-

Digitized by Google

cautions. Il nous déclare bien franchement, afin que nous n'en prétendions cause d'ignorance, que c'est un poëme épique qu'il nous donne. Ce titre fut long-tems refusé au *Paradis perdu*, et dans son enthousiasme, Addisson s'écrie à ce sujet : « Si vous faites scrupule de » donner le nom de poëme épique au *Paradis perdu* de » Milton, appelez-le, si vous voulez, un poëme divin. » Mais M. Bruguières ne veut pas même nous laisser cette alternative, il nous déclare impérieusement que c'est un poëme épique dont il vient d'enrichir nôtre littérature.

Ce n'est pas que M. Bruguières se soit dissimulé les difficultés d'une entreprise aussi téméraire, et sa préface contient à ce sujet le récit d'un beau combat qui a eu lieu entre sa modestie qui le jetait dans le *découragement*, lui *inspirait de réparer sa faute en refusant le jour à son poëme*, et son amour propre qui lui donnait plus de courage et de meilleures espérances : et l'on voit que l'amour propre l'a emporté ; c'est l'usage. Cependant la modestie reparaît encore quelquefois dans cette préface : l'auteur y parle souvent de la faiblesse, de l'insuffisance de ses talens ; mais il donne pour excuse son admiration qui a triomphé de tous les obstacles. C'est une bien mauvaise excuse : on peut admirer et se taire ; on le doit même lorsqu'absolument dépourvu du talent d'écrire, on dégraderait par ses grotesques inventions et ses ridicules expressions, et le sentiment qu'on éprouve, et, s'il était possible, celui qui l'inspire et les actions éclatantes qu'on se propose de chanter. Le silence que commande souvent le respect et la modestie, ne peut jamais être reproché ; un langage hors de toute proportion avec ce qu'il veut et ce qu'il doit exprimer, et qui, quoi qu'on en dise, atteste bien plus encore la présomption que l'admiration, est toujours condamnable. Rien surtout n'est plus ridicule qu'un ridicule éloge, et il ne faut pas entreprendre de chanter des faits inouïs, des conquêtes prodigieuses, la vaillance des armées françaises, et le génie de celui qui les conduisit si souvent à la victoire, lorsqu'à peine on serait capable de célébrer le chef le plus obscur et les exploits les plus vulgaires.

M. Bruguières paraît encore avoir eu d'autres motifs

Digitized by Google

et un autre but lorsqu'il a entrepris son poëme : il est humilié pour la nation française de ce qu'elle ne peut se glorifier que d'une seule épopée ; il entreprend de prouver que les Français ont la tête épique autant et plus que les autres peuples. Il faut avouer que son exemple le prouve mal ; ses raisonnemens ne le prouvent guères mieux. Il semble croire que si nos poëtes ne font pas de beaux poëmes épiques, c'est qu'ils ne sont pas assez riches ; car c'est sans doute ce qu'il entend lorsqu'il dit que les *moyens d'existence* leur *manquent*. Il croit encore que c'est parce qu'ils ne mettent pas assez de persévérance, assez de *ténacité* dans leurs ouvrages. On s'imaginerait, d'après cette profonde réflexion, qu'il a mis lui-même beaucoup de *ténacité* dans le sien ; mais il nous apprend qu'un an lui a suffi pour consommer ce grand œuvre ; il avoue, il est vrai, qu'il a été un peu pressé par sa *présomption d'oser aspirer* aux prix décennaux (*la présomption d'oser aspirer*, comme la modestie accumule ici les expressions et les pléonasmes !) : mais M. Bruguières aurait dû modérer un peu sa *présomption d'oser* ; dans dix ans il y aura encore des prix décennaux. Dix ans sont un espace de tems fort raisonnable pour faire un poëme épique ; c'est sur-tout de ces ouvrages importans qu'Horace a dit : *Nonumque premantur in annum*. M. Bruguières nous dit, à la vérité, que le tems qu'il n'a pas mis à composer, il l'emploiera à corriger, ou, comme il le dit lui-même, *à l'amélioration de son poëme* ; et il nous apprend qu'il lui reste *beaucoup de tems* pour cela. Nous lui conseillerons de faire de ce tems un tout autre emploi. Cette préface donnerait lieu à beaucoup d'autres réflexions ; mais le poëme m'appelle. Je me contenterai de dire que les idées en sont si incohérentes et si mal exprimées, le style tellement dépourvu d'élégance et d'harmonie, si pénible, si embarrassé, si incorrect, que le lecteur de ce morceau destiné à développer les motifs, le but et le plan du poëme, recueille de cette lecture un terrible préjugé contre le poëme lui-même ; mais ne concluons point ainsi d'un objet à un autre, et ne tirons de chacun que la conséquence la plus directe et la plus naturelle ; contentons-nous donc

Digitized by Google

d'inférer de la préface que M. Bruguières ne sait pas écrire en prose, et laissons au poëme le soin de prouver qu'il ne sait pas écrire en vers.

Je ne ferai point, à l'occasion du poëme de M. Bruguières, une longue dissertation sur la nature du poëme épique; il n'est pas nécessaire de s'armer de grandes autorités contre cet ouvrage, ni d'appeler à son secours Aristote, Quintilien, Horace, Boileau, le père Le Bossu, l'abbé Lebatteux, Rollin, Laharpe; il n'est point question de citer les grands modèles et de comparer les chants de M. Bruguières avec ceux d'Homère, de Virgile, du Tasse, de Milton, de Voltaire: Chapelain, Scudéri, Saint-Sorlin me fourniraient de plus justes comparaisons. Parmi toutes les règles qu'ont suivies et consacrées les grands modèles, qu'ont prescrites les habiles rhéteurs, je n'en citerai qu'une, parce que, si elle n'explique pas pourquoi M. Bruguières a si mal réussi, ce qui est presqu'inexplicable, elle prouve du moins qu'il lui était presqu'impossible de bien réussir, ce qui dans un mauvais succès est une sorte de consolation. Cette règle consacrée par l'exemple des grands maîtres et par les préceptes des rhéteurs, est qu'un poëte ne doit point choisir pour sujet d'un poëme épique une action *trop récente*, à plus forte raison une action contemporaine, et qui vient à peine d'être terminée. Racine s'excuse d'avoir pris pour sujet d'une tragédie la mort de Bajazet, catastrophe arrivée trente ou quarante ans avant qu'il l'exposât sur la scène; il croit devoir alléguer en sa faveur la différence des mœurs et la distance des lieux. « Le » peuple, dit-il, voit à-peu-près du même œil ce qui est, » si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est » à mille lieues; » mais il avoue qu'il n'aurait jamais osé traiter ce sujet s'il se fût agi de Français, ou que le fait se fût passé en France. Laharpe semble même regarder l'époque illustrée par les exploits de Jeanne d'Arc comme trop *récente* pour l'épopée: je crois ce sentiment exagéré; mais que n'eût pas dit, et avec raison, ce célèbre critique, s'il eût vu un poëme épique construit sur les événemens de la veille, et un poëte assez peu instruit de la nature de l'épopée, des fictions qui la soutiennent,

Digitized by Google

du merveilleux qui l'agrandit, pour oser chanter aujourd'hui avec les formes épiques ce qui s'est passé hier?

La fiction, l'ame de la poésie épique, ne peut en effet ni se mêler à des faits éclatans généralement connus dans toutes leurs circonstances, et qui se sont passés de nos jours, sous nos yeux, ou qui ont eu pour témoins cinq cent mille hommes, nos contemporains, nos compatriotes, nos parens, nos amis; ni animer des tableaux qu'aucune illusion ne saurait embellir à nos regards, puisqu'il nous serait impossible de nous y prêter. Il faut que le poëte, historien exact, suive pas à pas le héros qu'il chante:

Pour prendre Dôle il faut que Lille soit rendue,
Et que son vers, exact ainsi que Mézerai,
Ait déjà fait tomber les remparts de Courtrai.

C'est aussi ce qu'a fait M. Bruguières: il a, comme il le dit lui-même, suivi fidélement les bulletins; mais il faut l'avouer, quelques actions prodigieuses que racontent les bulletins, quelques pages étonnantes qu'ils fournissent à l'histoire, quelques sujets héroïques qu'ils présentent à la poésie et aux pinceaux du poëte, il ne suffit pas néanmoins de les rimer pour faire un beau poëme. La poésie épique,

Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable et vit de fiction.

Mais, dira M. Bruguières, n'ai-je pas mis de *la fable* et de *la fiction* dans mon poëme? Sans doute et même *du merveilleux*. Mais que faut-il en conclure? Rien, absolument rien; car de ce qu'il a imaginé un merveilleux bien bizarre, et de ce qu'il en a fait un emploi plus bizarre encore, M. Bruguières n'en conclura pas sans doute qu'une machine poétique puisse s'adapter convenablement au sujet qu'il a choisi; et de mon côté je n'en conclurai point qu'avec un peu de talent on n'en pût inventer une un peu moins mauvaise, et en faire un moins malheureux usage; ainsi tout ce qu'on peut lui accorder, c'est que son exemple ne prouve rien, ni pour, ni contre.

Le merveilleux dans un poëme doit être intimement

Digitized by Google

lié à l'action; il doit la dominer, en faire le nœud et participer au dénouement. Pour produire ces grands effets, il est nécessaire qu'il soit fondé sur une croyance commune, sur une tradition respectée, ou sur un préjugé général et fortement enraciné dans les cœurs. Le merveilleux imaginé par M. Bruguières n'a aucune de ces conditions: il n'a voulu le puiser ni dans la croyance des chrétiens, parce qu'elle est trop respectable, ni dans la mythologie, parce qu'elle est trop usée; et cependant son principal agent surnaturel est le Destin qui, ce me semble, est une divinité mythologique; mais le Destin, dans le poëme de M. Bruguières, ne met point en mouvement d'autres divinités subalternes: c'est à des hommes morts depuis plus ou moins de tems qu'il donne ses ordres, à Frédéric II, à Pierre Ier, à Charlemagne, qui ne font guères que se haranguer, et délayer de mauvais raisonnemens en mauvais vers et en mauvais français. Bientôt cependant ces êtres, ou plutôt ces revenans, se multiplient au gré de l'imagination fantastique de l'auteur, et l'on voit paraître sur la scène Hercule, Scipion, Annibal, Alexandre, Juba, Sésostris, Périclès: tous ces personnages se mêlent de nos affaires et s'entretiennent avec nos guerriers. Ce n'est pas là du merveilleux; ce sont des anachronismes.

C'est sur-tout dans les VIe, VIIe et VIIIe chants que le poëte a prodigué ce nouveau genre de merveilleux; ces trois chants ne contiennent que le récit d'un songe, et il faut avouer que le songe est un peu long. J'en rapporterai quelques détails en faveur de ceux qui aiment qu'on leur conte des rêves. Après la bataille d'Iéna et la conquête de la Prusse, le héros est enlevé par la gloire jusqu'au trône du Destin qui lui remet les rênes du monde, et l'engage à le parcourir; il traverse l'Espagne et rencontre à Gibraltar Hercule qui le harangue. Il passe en Afrique, et l'Afrique harangue aussi: Scipion et Annibal se présentent et haranguent à leur tour, ainsi que le roi Juba. J'ai cru que le mont Atlas allait aussi faire sa petite harangue, mais il se tait, et ce bon exemple n'est guères imité. Cependant la gloire mène le héros à Suez, à Alexandrie, où se trouve Alexandre, qui de-

Digitized by Google

mande au plus illustre lieutenant du héros des détails sur l'expédition d'Egypte ; ces détails lui sont scrupuleusement donnés, et Alexandre apprend, entr'autres choses, que le docteur Desgenettes s'est inoculé la peste, pour rassurer l'imagination de ceux qui en sont attaqués. Assurément cela est très-beau ; Podalire et Machaon n'ont rien fait de mieux, et toutefois leurs noms figurent noblement dans la magnifique épopée d'Homère. Pourquoi n'en est-il pas ainsi du docteur moderne ? C'est que le docteur Desgenettes n'a pas encore une figure épique, et c'est une preuve de plus de l'avantage qu'il y a à prendre pour matière de ces grandes et vastes compositions un sujet ancien. Cependant, au milieu de tous les prestiges de la magie blanche, Sésostris apparaît, et, comme tous les autres, harangue, prédit et disparaît. Enfin, après une infinité d'autres voyages, d'autres apparitions, d'autres visions qu'il serait trop long de rapporter, le héros se retrouve à Berlin au milieu de son armée. Jamais rêve ne m'a mieux rappelé ceux dont parle Horace :

. . . . . *Velut ægri somnia, vanæ*
Finguntur species.

On croirait du moins que l'action, suspendue pendant trois chants entiers que se développe toute cette fantasmagorie, allait enfin être reprise et continuée dans le chant qui suit : mais M. Bruguières quitte encore le théâtre de la guerre, et oublie ainsi pendant quatre chants entiers la campagne de Prusse, sujet de son poëme. Il nous transporte à Paris et décrit les embellissemens qui, depuis quelques années, ont donné une face nouvelle à cette capitale de l'Empire. On sait que l'Institut avait proposé ce sujet au concours pour le prix de poésie ; je serais tenté de croire que M. Bruguières avait d'abord composé ce morceau dans l'intention de concourir, et qu'il l'a ensuite intercalé dans son poëme pour le grossir. Si le poëte eût remporté le prix, ce n'eût pas été assurément pour le mérite des transitions, ni sur-tout pour leur variété. Il ne paraît guères en connaître qu'une seule ; c'est presque tou-

Digitized by Google

jours par la conjonction *mais*, qu'il passe d'un objet à un autre. On voit jusqu'à six alinéas de suite commencer par ce monosyllabe :

Mais suivons à grands pas l'immense galerie.
. . . . . .
Mais de Trajan vainqueur la colonne embellie.
. . . . . .
Mais je vois s'élever le temple de la Gloire.
. . . . . .
Mais un arc triomphal couronnait l'Elysée.
. . . . . .
Mais de nouvelles eaux de toutes parts se suivent, etc., etc.

Mais de toutes ces transitions la plus singulière, quoiqu'elle ne commence pas par *mais*, c'est celle par laquelle l'auteur passe à la description de la nouvelle galerie qui doit réunir au nord les deux palais du Louvre et des Tuileries. L'auteur s'adresse aux Parisiens, et leur dit :

Pourquoi de longs soupirs affligent-ils votre ame,
Lorsque l'enthousiasme et l'émeut et l'enflamme ?
Je lis dans vos regards : ce chef-d'œuvre imposant
Qui touche aux deux palais par son enchaînement,
Fait naître le désir de voir le parallèle,
Répéter devant lui son image fidèle.
. . . . . .
Bientôt les deux palais se montrent plus pompeux :
Chacun semble avoir pris deux bras majestueux.

De *l'enchaînement* de la galerie le poëte passe à *l'enchaînement* de la rue de Rivoli :

Je m'avance et je vois une noble avenue
Un long *enchaînement* qui vient frapper ma vue.

Et c'est à-peu-près ainsi que *s'enchaîne* tout le poëme. Vient ensuite la grille des Tuileries.

Une grille élégante entoure les jardins,
Dont Babylone Armide a tracé les dessins.

Babylone qui a tracé les dessins de la grille du jardin des Tuileries ! Cela est fort.

Digitized by Google

En citant de pareils vers, je me reproche de m'être si long-tems arrêté sur le sujet, le plan et les fictions du poëte. Tout cela, en effet, est indifférent avec une pareille poésie, et le plan serait le plus régulier et les fictions les plus belles et les plus ingénieuses qu'il soit possible d'imaginer, qu'un pareil style gâterait tout. C'est en effet par le style que vivent les poëmes, par le charme et la noblesse du langage, par l'agrément, la beauté et les convenances des images. Le poëme de Chapelain est très-régulier et très-barbare; et cependant jamais ce Chapelain, si célèbre pour la dureté de ses vers, n'en a enfanté de plus durs que ceux-ci:

J'y vois Boulogne, Rhin, Ulm, Autriche, Austerlitz.
. . . . . .
Et les Saxons fameux, de Gotha, Memingen,
Les Saxons illustrant Weimar, Hilburghausen.

Et tous ces noms de la Confédération du Rhin qu'il fallait sans doute célébrer, mais non par une aussi dure nomenclature:

. . . . . *Et quæ*
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Quels sont tes alliés et quelle est leur puissance?
La Hesse qui du sang s'est fait une finance,
Qui formant dans son sein un atroce marché,
Vend à ton fils le sang que Londre a recherché?
Le Saxon? Tu le sais, etc.

Jamais on ne rassembla autant de sons sifflans. Ajoutez à la dureté presqu'habituelle des expressions les constructions les plus pénibles, les plus embarrassées, les plus forcées, les plus incorrectes; des *qui* et des *que* se heurtant, s'accumulant dans la même phrase, se rapportant à différens relatifs, et formant les plus singulières amphibologies; des *quand* s'accumulant avec encore plus de profusion:

Quand un état s'attache à des lois incertaines.
Quand ébloui, séduit par un or passager,
Au repos des humains il devient étranger.
Au mépris de leurs droits, *quand* son pouvoir se fonde

Digitized by Google

Sur le dépouillement et la ruine du monde.
Quand son maintien dépend d'un commerce éphémère,
Quand enfin par Cérès toujours disgracié, etc.

On voit que ces derniers vers sont dirigés contre l'Angleterre, et si l'on ne peut applaudir à la poésie de l'auteur, il faut du moins applaudir à ses sentimens patriotiques, qui le portent à s'élever dans vingt endroits de son ouvrage contre notre éternel ennemi. Non content de ses vers, M. Bruguières nous dit même dans sa prose et dans sa préface que la haine et l'indignation contre les Anglais sont en lui les sentimens les plus profonds et les plus indestructibles; il est malheureux qu'il ne puisse pas dire avec Juvénal : *Facit indignatio versum.* Sa *colère* ne *vaut* point *un Apollon*, et ne lui inspire que de vers bien faibles et bien mauvais :

Non loin, des léopards indiquent l'Angleterre;
Son nom est effacé : les plaintes de la terre,
L'accusent du retour des désordres humains,
De chercher à flétrir l'honneur des souverains,
D'avoir couvert de sang les palais et le chaume,
D'être le corrupteur et l'oppresseur de l'homme.
. . . . . .
Et les Anglais si fiers sont réduits à l'affront
D'être partout bannis, en prononçant leur nom, etc.

M. Bruguières ne traite guères mieux, au reste, ses amis que ses ennemis, et je ne sais si les Parisiens seront très-contens de lui. Voici comment il les peint :

Paris bientôt s'éveille à ces cris belliqueux;
Et son peuple inconstant, qui s'ignore en ses vœux,
Frémit quand de Berlin la trame est éclairée.
. . . . . .
Et dissertant sur tout sans fixer ses désirs,
Pour ces objets nouveaux fait trève à ses plaisirs.
. . . . . .
Peuple qu'il faut conduire et jamais enchaîner,
Blâmant sans hésiter, facile à s'étonner;
Ce peuple *indéfini* s'occupe de la guerre.

M. Bruguières veut-il ennoblir une épée, il l'appelle un *coutelas*; un *coucher* lui paraît plus poétique qu'une *couche*;

Digitized by Google

couche ; un jour de parade où l'on exerce les soldats à des évolutions militaires, est pour lui un *jour paré*, absolument comme un bal ; un homme audacieux est *un homme dont l'audace étrange aux tems connus, a dépouillé le tems ;* un fleuve *est étranger à la délicatesse ;* un héros ancien se plaint *qu'à la page d'un siècle à peine un jour se place ;* le tems *des canaux active les disgraces ;* dans une armée, *Mahomet et Calvin comptent de leurs enfans.* Ne respectant pas plus la langue française que la langue poétique, le poëte dira *fut* pour *alla ; préluder les grandeurs* pour *prélude aux grandeurs.* Tantôt il multiplie les régimes indirects :

Comme il *lui* sert d'organe à *ses* nombreux bienfaits.

Tantôt embarrassé par les pronoms possessifs, si le lion enlève une proie, il dira :

Sa dent saisit, secoue, et fait crier *ses* os.

Tantôt, enfin, il mêle les plus illustres noms aux plus bizarres vers :

Et le brave mortier *au lointain répandu.*

Et dans le camp de Ney, *jouissant des journées.*

Plus loin : *Davoust offre un autre carnage.* Ailleurs, il est un autre général, je ne sais lequel (et il me pardonnera d'avoir oublié son nom),

Qui semble la pensée et l'éclair des vertus.

Mais il faut s'arrêter, et ce n'est pas que la matière manque pour de pareilles citations. Assurément, s'il était possible que l'éclat de si hauts faits et de tant de gloire fût ternie, ce serait par de pareils vers, et il n'est point de Français qui, en les lisant, ne fasse au poëte et au héros qu'il a prétendu célébrer, l'application de ces vers que Rousseau adressait à un poëte dont l'audace était bien moins grande, et dont le poëme n'était certainement pas plus mauvais :

O Catinat, quelle voix enrhumée,
De te chanter, ose usurper l'emploi ?

Digitized by Google

VOYAGE A PARMÉNIE. — A Paris, chez les marchands de Nouveautés.

DEPUIS le prodigieux succès du Voyage en prose et en vers de Chapelle et de Bachaumont, un grand nombre de poëtes se sont exercés dans ce genre aussi aimable que facile. Parmi ceux qu'on se plaît à relire, se distinguent sur-tout Bertin et M. de Parny, Lefranc de Pompignan, Desmahis, et quelques autres encore qui méritent un souvenir. Aucun d'eux cependant n'a surpassé Chapelle en naturel, en facilité, en bonne plaisanterie; et *le paresseux du Marais* est resté le premier modèle, quoiqu'il fût peut-être bien inférieur, sinon en esprit, du moins en talent, à quelques-uns de ses disciples. Voltaire l'a peint dans son *Temple du Goût*, avec cette grâce piquante et cette vivacité de traits qui rendent la raison plus brillante sans la rendre moins simple et moins naturelle : « Là, dit-il, se trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées. »

Le Dieu avait raison sans doute ; mais il pouvait ajouter que ces *rimes* harmonieuses, et quelquefois élégantes, ne sont pas toujours employées par Chapelle à l'ornement de ces périodes vides et cadencées que des singes mal-adroits de Chapelle lui-même, et sur-tout de Gresset, nous ont donné si long-tems pour de la poésie légère, et qui n'étaient que du verbiage. Très-souvent dans son Voyage, elles ne font qu'embellir des pensées fines, des mots piquans, et ce qui est plus rare, mais vaut mieux,

Digitized by Google

des traits d'une imagination vive, légère et riante. Voltaire, plus fait que personne pour en sentir le mérite, et l'apprécier avec justesse, observe lui-même dans ses jugemens sur les écrivains du siècle de Louis XIV, que si Chapelle ne fut point l'inventeur de ces rimes redoublées, *il réussit mieux que les autres dans ce genre qui a de l'harmonie et de la grâce.* Il ajoute ensuite avec raison *qu'il faut bien distinguer les éloges que tant de gens de lettres ont donnés à Chapelle, et à des esprits de cette trempe, des éloges dus aux grands maîtres* (1).

Voltaire lui-même a écrit dans le genre de Chapelle un petit *Voyage à Berlin.* Ce n'est guère qu'une lettre en vers et en prose : mais la supériorité de l'écrivain s'y fait partout reconnaître à cet art des rapprochemens, à cette philosophie morale revêtue des couleurs de l'imagination, qui distinguent tous ses ouvrages, soit en prose, soit en vers. On ne trouve dans Chapelle aucun passage qui ressemble à la peinture que fait Voltaire de l'ancienne Westphalie, aux réflexions qu'il en tire ; je dis plus, on ne pouvait pas espérer de l'y trouver. Quoique *vieil ami Chapelle* fût un des disciples distingués du philosophe Gassendi, pense-t-on que ses vues morales eussent assez d'étendue pour lui inspirer le morceau suivant?

« Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques : une certaine pierre dure, noire et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans, ou plutôt qu'on ne plaigne personne ; car sous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture détestable, ces hommes des premiers tems sont sains et vigoureux. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Ce n'est pas que je les envie ;
J'aime fort nos lambris dorés ;
Je bénis l'heureuse industrie

(1) *Siècle de Louis XIV.*

Digitized by Google

Par qui nous furent préparés,
Cents plaisirs par moi célébrés,
Frondés par la cagoterie,
Et par elle encor, avourés.
Mais sur les hutte des sauvages
La nature épand ses bienfaits;
On voit l'empreinte de ses traits
Dans les moindres de ses ouvrages.
L'oiseau superbe de Junon,
L'animal chez les Juifs immonde,
Ont du plaisir à leur façon :
Et tout est égal en ce monde. »

Le voyage de l'anonyme *à Parménie* n'est guère plus long que celui de Voltaire à Berlin. Il l'est même trop peu ; et quelques scènes intéressantes qui ne sont qu'ébauchées par le poëte, méritaient d'être développées. Son cadre est fort étroit, je l'avoue ; mais il ne me semble point encore suffisamment rempli. On regrette d'autant plus d'y trouver cette sorte de brièveté qui laisse des vides, que des détails très-agréables en promettent d'autres encore, les font désirer, et laissent presque toujours le lecteur avec un regret. C'est donc un choix de ces détails que je vais faire connaître : car, pour l'ensemble, il est si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler.

Je transcrirai d'abord un passage où le voyageur peint les impressions qui se réveillent dans son cœur à la vue de sa terre natale. On y trouvera, si je ne me trompe, de la douceur, de l'harmonie, et quelques rapprochemens ingénieux :

Dieux ! avec quels transports je me suis écrié :
Salut, heureux village où règne l'amitié,
Beaux lieux où je goûtai, dans ma folâtre enfance,
Tous ces petits plaisirs si grands pour l'innocence !
Là, seul j'escaladai des remparts de gazon
Qui craignaient l'ouragan bien plus que le canon :
Sur une verge ici, cavalier intrépide,
J'attaquai de moutons une troupe timide ;
Mais plus loin, de la paix préférant les douceurs,
Comme le grand Condé, je cultivai des fleurs.

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Ah ! que ces souvenirs, retracés dans mes vers,
Rendent de mon départ les regrets moins amers !
Oui, mes amis, du *ciel* tel est l'arrêt barbare,
Ceux que le *cœur* unit, le *destin* les sépare.
Je fuis. Mais si du moins j'avais reçu des Dieux,
Pour charmer mes ennuis, un luth mélodieux,
Que souvent je croirais, loin des lieux que *j'adore*,
Heureux de les chanter, les habiter encore !

On se plaît communément à réunir dans ces petits *voyages* toutes nos mesures de vers. Employé avec choix et avec goût, leur mélange est d'autant plus agréable qu'il est plus varié, et fait mieux sentir à l'oreille toute la diversité des objets que le poëte veut peindre à la pensée du lecteur. Ainsi le rhythme doit toujours avoir une analogie marquée avec le sujet qu'on traite. Celui de nos *alexandrins* peut, sous une plume habile, prendre toutes les formes et tous les tons : cependant notre vers de dix syllabes, plus svelte et plus libre dans ses mouvemens, paraît se prêter avec plus de souplesse encore et de grace à cet enjouement de style, à ce naturel facile et piquant, qu'exigent presque toujours les peintures comiques, et cette satire légère, qui raille et ne s'emporte pas. J'en trouve dans cet opuscule un exemple qui mérite d'être cité :

Sous ces clochers qui tombent en ruines
Est un vieux bourg dont la Côte est le nom.
Au tems passé d'utiles Ursulines,
Par leurs liqueurs, leurs Agnus, leurs pralines,
Portèrent loin sa réputation.
Thèbes n'est plus ; Palmyre est en poussière ;
Tout ce qui brille ici bas doit finir :
La Côte aussi de sa splendeur première
Conserve à peine un faible souvenir.
Bien sottement on y fait bonne chère ;
Plus de gaîté ; jamais de ces bons mots
Dont les plus fous sont les plus à propos,
Et qu'on répète au joyeux bruit du verre.
Les jours de fête on boit d'assez bon vin ;

Digitized by Google

Mais le meilleur est pour la sacristie. . . . . .
Même au dessert, on prêche, on calomnie,
On est méchant par amour du prochain.

. . . . . .

. . . . . .

De ce pays les bourgeois d'importance
Savent par cœur le *Messager Boiteux;*
Ils sont prônés pour avoir connaissance
Des lunaisons et des jours pluvieux.
Le grand Herschell, égaré dans les cieux,
De son savoir n'est pas plus orgueilleux.
Sœur de Protée, ô déesse légère,
Toi qu'on adore à Londres, à Paris,
Toi qui refais nos lois, notre grammaire,
Et nos ballets et notre caractère,
Et nos sermens ainsi que nos habits,
Le croira-t-on ? l'on voit toutes les belles
Être en ces lieux à ton culte rebelles!
Pour en punir leurs modestes appas,
Puisse Borée, engoufré dans la toile, ...

Et le reste. On sait qu'il y a, dans presque tous les ouvrages de ce genre, de ces petits vers un peu lestes, qu'il est convenu de ne citer jamais, et qu'on se contente de relire. D'ailleurs, tout ce morceau décèle un homme d'esprit, et un talent vrai, formé à la bonne école. La versification est pure et soignée, l'expression choisie, élégante, la période harmonieuse et pleine de facilité. Cet heureux rapprochement des remparts de Thèbes et de Palmyre soumis aux vicissitudes des destinées humaines, comme la réputation de l'eau de la Côte, n'est ni moins enjoué, ni moins agréable que celui du grand Condé, cultivant des fleurs à Chantilli, après les victoires de Nortlingue et de Fribourg, comme l'auteur dans son village, après la glorieuse escalade de ces *remparts de gazon*,

Qui craignaient l'ouragan bien plus que le canon.

Il ne réussit pas moins dans ces peintures douces et tendres qui demandent de l'élégance sans recherche, de la grâce sans affectation, de l'abandon sans faiblesse et sans négligence. Tel me paraît être du moins, à un

Digitized by Google

petit nombre de vers près, ce joli portrait de *sœur Louise*, dont le modeste ermitage se voit encore, dit-on, entre la Grande-Chartreuse et la Côte-Saint-André.

La patrone de l'ermitage,
Protectrice de ces cantons,
Garda seize ans dans son village
Son innocence et ses moutons;
Mais craignant la tendre poursuite
D'un jeune et pressant pastoureau,
Sur le sommet de ce coteau
Elle accourut se rendre ermite.
Fille sage est comme l'oiseau :
Tout son salut est dans la fuite.
L'ombre d'un verdoyant berceau
Fut toujours son *unique* asyle.
Le soir elle allait à la ville
Vendre le lin de son fuseau.
Cette Geneviève nouvelle,
Toujours seule, chaque matin,
Courait à l'antique chapelle
Bien long-tems avant que l'airain
Eût appelé chaque fidèle.
De la messe revenait-elle,
Elle priait même en chemin.
Autour de sa légère taille
Flottait l'habit religieux,
Et sous un grand chapeau de paille,
Modeste, elle baissait les yeux.
De son sein la noire étamine
Cachait les contours indiscrets,
Et sa main n'y plaça jamais
La marguerite ou l'aubépine.
Un ruisseau près de son manoir
Offrait à sa soif une eau pure,
Louise y trempait son pain noir;
Et, quoique jolie, on assure
Qu'elle n'a pas osé s'y voir.

La prose de notre voyageur me paraît inférieure à ses vers. Ce n'est pas qu'on n'y trouve assez souvent de l'esprit et une certaine élégance, mais elle n'est point géné-

Digitized by Google

ralement assez nourrie de pensées; elle est trop dépourvue de traits, et n'est pas même toujours exempte d'incorrections. Du reste, on a pu remarquer, dans les morceaux que nous avons cités, la réunion de plusieurs qualités aimables. Les deux premiers semblent annoncer du talent pour les contes en vers, l'autre pour la poésie érotique; et l'on n'en sera point surpris, lorsqu'on saura le nom du poëte. Je crois pouvoir le faire connaître, puisqu'il ne s'enveloppe aujourd'hui du voile de l'anonyme qu'après s'être nommé autrefois. Ce voyage parut en effet, il y a quelques années, sous le nom de *M. Augustin Blanchet*, à la suite d'un livre d'élégies qui lui obtinrent alors le plus flatteur des suffrages, celui d'un poëte classique dans ce genre, de M. de Parny.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

I. *Della necessità di scrivere nella propria lingua*: De la nécessité d'écrire dans sa propre langue. Pise, 1808. In-4°.

Tel est le titre d'un discours prononcé avec le plus grand succès, en 1806, dans l'Université de Pise, par M. Rosini, professeur d'éloquence italienne, pour l'ouverture de ses leçons, et qu'il n'a donné au public qu'après l'avoir retouché avec tout le soin qu'exigeait l'importance de la matière et l'éclat même de son succès. On ne peut mieux seconder que par la publicité donnée en Italie à cet excellent discours, les vues du Décret impérial qui accorde des honneurs et des encouragemens aux jeunes auteurs italiens qui écriront le mieux dans leur langue. Ce Décret, et celui qui l'a confirmé récemment (1), doivent changer en époque de perfectionnement, ou au moins de conservation intacte, ce qui, sans ce secours, en aurait pu former une d'altération et de décadence. M. le professeur Rosini semblait les prévoir; il les implorait en quelque sorte, et faisait, en les attendant, tout ce que peut faire un orateur éloquent, zélé pour la gloire littéraire de sa patrie. Son discours est partout animé de cette douce chaleur qui naît de l'amour

(1) En décembre 1809.

Digitized by Google

des objets dont on parle et de la conviction des vérités que l'on veut proclamer.

Il retrace d'abord rapidement la naissance et les premiers progrès de la langue italienne ; mais il observe aussi, dès ses premiers tems, dans la plupart des hommes qui écrivaient en Italie autre chose que des vers, une forte prédilection pour la langue latine, qui retarda le perfectionnement de la prose italienne. S'élevant ensuite au dessus des préjugés nationaux, il jette un coup-d'œil juste et impartial sur les littératures étrangères. En réclamant toujours pour l'Italie une prééminence poétique, qu'il est en effet impossible de nier, il reconnaît la supériorité des Anglais dans l'histoire, dans la philosophie, dans la peinture des mœurs ; il avoue et apprécie les richesses des deux grands siècles de la France, car il est plus libéral envers nous que ne le sont certains Français, qui n'en reconnaissent qu'un seul, et voudraient, en quelque sorte, effacer de la liste des siècles celui dont la gloire est indubitablement la plus solide, puisqu'elle joint à autant d'éclat plus de fonds et d'utilité. Il rend justice aux efforts que l'Allemagne a faits dans le dernier siècle pour polir et perfectionner sa langue, et aux célèbres écrivains qui y ont contribué. Moins libéral, mais peut-être non moins juste envers les Espagnols, il avoue que la nation qui a produit le *Don Quichotte*, pouvait, sans des raisons qu'il ne peut qu'indiquer, mettre sa littérature de pair avec les plus riches de l'Europe.

Il ne suffit pas toujours, reprend-il, pour exceller dans un genre, de s'y proposer un but fixe, et d'y tendre de tous ses efforts. L'éloquence de la chaire, par exemple, fut toujours cultivée et encouragée en Italie : elle ne peut cependant se vanter que du seul Segneri ; et quelle distance de lui jusqu'à Massillon !.... Ce n'est pas moi, Français, qui fais cette réflexion ; c'est l'orateur italien lui-même. Quelles peuvent être les causes de cette différence ? n'ont-elles point existé chez les autres peuples ? et qu'ont-ils fait pour s'en garantir ? Leur moyen le plus efficace et le plus puissant a été la culture exclusive et seule encouragée de leurs langues nationales. Les savans italiens, au contraire, ont toujours partagé leurs soins entre les deux langues italienne et latine ; le public instruit a également applaudi les ouvrages qui lui paraissaient élégamment écrits dans l'une comme dans l'autre langue. Mais cette élégance latine est-elle réelle ? le peut-elle être ? C'est une question que le professeur n'ose aborder, devant un

Digitized by Google

auditoire composé de savans italiens, qu'après avoir demandé la permission de s'exprimer avec toute franchise.

Il soutient, il démontre même que la précision, la propriété des mots latins, l'art de leur donner avec certitude dans la phrase la place qui leur appartient, ne peuvent exister parfaitement, même en Italie, où le latin fut autrefois la langue commune; que l'on n'en connaît plus l'exacte prononciation et par conséquent l'harmonie; qu'à ces difficultés, en quelque sorte purement grammaticales, il faut ajouter toutes celles qui tiennent à l'ornement, à l'élégance, aux tours, aux figures, aux différentes formes de l'éloquence, et à ce mouvement passionné qui en est la source, et pour ainsi dire l'essence même. Il établit avec clarté, et prouve, selon nous, avec évidence que tous ces points constitutifs de l'art d'écrire ne peuvent être à la disposition de l'écrivain dans une langue dont il ne se sert pas pour tous les usages de la vie et tous les jours.

Ce n'est donc pas seulement dans une langue morte, mais dans toute autre langue que la sienne, qu'il est impossible d'arriver à la perfection, but auquel on doit toujours tendre, et que l'on peut se flatter d'atteindre, chacun du moins selon ses forces, en écrivant dans sa propre langue. L'auteur engage fortement ses compatriotes à n'écrire jamais autrement, il leur rappelle les grands noms dont le parnasse italien s'honore. Dante, Pétrarque et Boccace, avaient ennobli la langue et l'avaient rendue propre à exprimer les sentimens les plus forts et les plus hautes pensées, lorsqu'au XV^e^ siècle les Latinistes osèrent soutenir que cette même langue n'était propre qu'aux sujets amoureux ou légers. Heureusement d'autres grands poëtes en jugèrent autrement dans le XVI^e^. Quelques prosateurs aussi se distinguèrent; mais aucun ne s'éleva au même rang que les poëtes, et le latin continua surtout d'être le langage des sciences.

Chez d'autres nations, cependant, les sciences mêmes ne se sont-elles pas exprimées dans la langue nationale? Bacon, Mallebranche, Buffon, Bailly..... Et, s'écrie l'orateur, quels ouvrages, et quels noms! Mais pourquoi chercher des exemples étrangers?.... O Galilée! le tien ne suffit-il pas! L'éloquent professeur invoque avec autant de chaleur que d'adresse le souvenir de ce grand homme qui, avant de passer à l'Université de Padoue, professa dans celle de Pise, et peut-être dans cette enceinte même. Galilée, de cette main qui armée du télescope interrogeait

Digitized by Google

le ciel et lui dérobait ses secrets, ne dédaigna jamais de communiquer aux hommes, dans sa langue maternelle, les grandes découvertes qu'il avait comme arrachées du sein de la nature. L'orateur le peint dévoilant d'une main les *astres de Médicis* (nom qu'il donna d'abord aux satellites de Jupiter qu'il venait de découvrir), et arrêtant de l'autre le char que les poëtes et même les philosophes de l'antiquité la plus reculée avaient donnée au Dieu du jour. Après Galilée, des disciples dignes de lui fondèrent la célèbre académie *del Cimento*. Les Torricelli, les Redi, les Magalotti, savans et philosophes célèbres, répandirent comme lui la science dans le langage toscan. Mais après la destruction de cette illustre Académie, d'autres savans ont repris l'usage d'écrire dans une langue qu'on ne parle plus; et ils n'ont pas peu contribué à enlever à l'Italie le sceptre des sciences que leurs prédécesseurs avaient conquis.

En finissant ce discours, M. Rosini s'adresse aux savans professeurs, aux jeunes étudians qui l'écoutent; il les conjure de seconder son zèle pour une langue que de si grands écrivains ont illustrée. Elle a eu un Dante, un Pétrarque, un Tasse, rival de Virgile, un Macchiavel qui a si profondément creusé dans les secrets de la politique, mais qui lui indiquera dans sa patrie un Cicéron, un Démosthène?..... Comment me répondrez-vous, dit-il à ses jeunes auditeurs (et ce sont ses dernières paroles), comment me répondrez-vous, si ce n'est par le froid silence de la douleur, ou par des cris d'enthousiasme et d'espérance, qui seraient la plus belle récompense de ce discours?

Ne peut-on pas dire que s'il est possible qu'un Démosthène ou un Cicéron s'élève du milieu de cette jeunesse studieuse, c'est à la voix d'un tel professeur? M. Rosini n'est pas seulement orateur, il est aussi poëte et connu par des productions pleines de goût. Ses trois jolies pièces lyriques intitulées: *La Poesia, la Musica e la Danza*, imprimées par Bodoni en 1796; son poëme sur les sciences et sur les arts (2), imprimé à Pise en 1801; un autre poëme plus considérable, imprimé aussi à Pise en 1803, sous le titre de *Siècle de Léon X*, et prononcé à Florence au concours triennal pour les prix de l'Académie des beaux-arts; et son Ode en vers alternatifs de sept et de onze syllabes, sur le retour du jeune peintre *Benvenuti* en Toscane; nous

(2) *Le Scienze e le Arti, Poemetto in ottavarima, f°. grande.*

Digitized by Google

sont connus. Ils respirent tous le sentiment éclairé des beaux-arts, la sensibilité de l'ame et le talent. Quel que soit à l'avenir le sort des lettres en Italie (et les deux décrets de S. M. l'Empereur prouvent qu'il veut que ce sort soit brillant et heureux), il sera glorieux pour M. Rosini d'y avoir contribué par ses leçons, ses exhortations et ses écrits.

II. *Dell' Origine e dell' Ufficio della letteratura, etc.* De l'Origine et des Devoirs de la littérature, Discours d'*Ugo Foscolo*. Milan, 1809, in-8°.

Ce nouveau Discours, composé par un auteur avantageusement connu dans la poésie, dans l'érudition et dans l'éloquence italiennes (3), vient à l'appui du précédent, et tend au même but, qui est d'inspirer aux Italiens l'amour de leur littérature et de leur langue. — L'analyse en serait plus difficile. L'orateur remonte dans sa première partie jusqu'à l'origine des institutions humaines, pour y trouver celle de la littérature et déterminer le rang qui lui appartient et les fonctions qu'elle doit remplir; persuadé, dit-il, que les origines des choses, lorsqu'on parvient à les découvrir, nous révèlent à quels devoirs chaque chose fut primitivement destinée dans l'économie de l'univers, et comment les vicissitudes des tems et des opinions en ont accru l'usage et l'abus.

Cette vue philosophique est exécutée d'une manière qui ne l'est pas moins. Les différens degrés que parcourt la sociabilité sont retracés rapidement et à grands traits dans cette première partie du discours : l'orateur s'y montre habitué au langage de l'analyse, à l'enchaînement et à la déduction philosophique des idées. On pourrait contester quelques principes qu'il établit, quelques faits même, et quelques conséquences qu'il en tire, mais non la fermeté de sa marche, l'art de ses raisonnemens, la force et la véhémence de son style. Il se résume ainsi, en finissant : « Il a donc été prouvé que sans le don de la parole les

(3) M. Ugo Foscolo est auteur des lettres passionnées et éloquentes d'Ortiz, de la traduction d'un poëme de Catulle (*de Comâ Berenices*), accompagnée de dissertations et de notes savantes, de quelques poésies, d'une traduction en vers de plusieurs livres de l'Iliade, etc. Il est grec d'origine. Il était professeur dans l'Université de Pavie, qui a été supprimée.

Digitized by Google

puissances intellectuelles de l'homme resteraient privées d'action et de force; que privé lui-même des moyens de communication nécessaires à l'état progressif de guerre et de société, il serait confondu avec les brutes; il en résulte ensuite qu'il n'y aurait eu ni de société civile, ou de nation, sans force, ni de force sans union, ni d'union stable sans lois consolidées par la religion, ni longue utilité des rites et des lois sans tradition, ni tradition certaine sans des symboles ou des signes qui donnassent une longue vie aux choses exprimées par la parole. Les effets des pestes, des déluges, des volcans, des tremblemens de terre, ayant fait transporter aux apparences des astérismes les symboles confiés aux tombeaux, aux simulacres, aux monumens hiéroglyphiques, nous avons vu redescendre du ciel la religion des grands peuples de l'antiquité, la théologie politique fondée par le moyen de la divination et de l'allégorie; et ces arts exercés par les princes, par les prêtres et par les poëtes devenir la source ou l'origine de la littérature, de son usage et de ses devoirs. »

Il ne serait pas plus facile d'analyser en peu de mots la seconde partie, dont le tissu n'est pas moins serré que celui de la première. L'auteur y montre la littérature comme chargée des devoirs les plus importans. C'est à elle de ranimer le sentiment et l'exercice des passions nobles, d'embellir les opinions utiles à l'union sociale, de dévoiler avec un généreux courage l'abus et la difformité de tant d'autres opinions qui, flattant le pouvoir arbitraire du petit nombre ou la licence de la multitude, dissoudraient les nœuds de la société et livreraient les Etats à la terreur des bourreaux, aux conjurations des hommes hardis, aux luttes sanglantes des ambitieux, et à l'invasion des étrangers. Il fait voir que tel fut en effet dans l'origine l'emploi de la philosophie, de la poésie et des lettres, et par quelles altérations successives elles s'écartèrent ensuite de ce grand but. Il les y rappelle; il y rappelle sur-tout la poésie et l'éloquence; il tire des révolutions que les lettres ont éprouvées chez les peuples qu'elles ont rendus les plus célèbres, de la renommée et de l'amour que les plus grands hommes s'y sont acquis, la preuve des devoirs que la littérature doit remplir. « Il paraît, dit-il, que la nature, en créant quelques hommes de génie pour les lettres, confie celles-ci à l'expérience des passions, à l'inextinguible désir du vrai, à l'étude des grands modèles, à l'amour de la gloire, à l'indépendance de la fortune et au saint amour de la patrie.

Digitized by Google

Quelle que soit celle de ces qualités qui manque dans les hommes de lettres, aucun art, aucun établissement d'écoles ou d'académies, aucune munificence du prince, n'empêcheront jamais que les lettres ne déclinent, et qu'elles ne tombent enfin dans l'abjection, si toutes ou une grande partie de ces qualités manquent à-la-fois. »

Enfin il s'adresse aux Italiens, et c'est là qu'il s'accorde entièrement avec M. Rosini et qu'il leur parle dans le même sens. Il leur reproche d'avoir trop négligé leur belle langue. Il leur montre l'exemple d'un Macchiavel, d'un Galilée, qui brillent presque seuls dans leurs siècles comme des modèles d'une philosophie éloquente; de notre tems le style ferme et sûr du livre des *délits et des peines*, et l'élégant traité de l'abbé Galiani sur les monnaies, ont prouvé que ce que ces grands hommes avaient pu, on le pouvait encore; mais les savans ont dédaigné l'éloquence; et leur renommée, celle des sciences mêmes s'est obscurcie. Il retrace, dans un style plein de noblesse, d'abondance et de chaleur, quel a été, dans les beaux siècles de l'Italie, l'éclat des lettres, de la philosophie, de l'histoire. Ces beaux jours peuvent renaître si les Italiens le veulent, s'ils rappellent la littérature, l'éloquence, l'histoire aux nobles devoirs qu'elles ont à remplir. « O mes concitoyens, dit-il enfin avec une véhémence entraînante, qui, loin de blesser en nous l'orgueil national, nous fait, pour ainsi dire, adopter le sien, ô mes concitoyens, aimez ouvertement et généreusement les lettres et votre nation, et vous pourrez enfin vous connaître les uns les autres, et avoir le courage d'être unis. La fortune, la calomnie ne pourront plus vous opprimer si la conscience du savoir et de l'honneur vous arme du désir d'une vraie et utile renommée..... Embellissez votre langue par la clarté, l'énergie, la lumière de vos idées; aimez votre art, et méprisant les lois des petites académies grammaticales, vous enrichirez votre style; aimez votre patrie, et vous ne souillerez plus par des importations étrangères la pureté, les richesses et les grâces natives de notre idiôme; la vérité, les passions énergiquement exprimées rendront vos Vocabulaires plus exacts, moins ineptes et plus riches : les sciences auront un vêtement italien, et l'affectation des tours ne refroidira plus vos pensées.

» Visitez l'Italie! O terre aimable! ô temple de Vénus et des Muses! et de quelle couleur osent te peindre les voyageurs qui prétendent te célébrer! à quel point t'humilient

Digitized by Google

les étrangers qui ont la présomption de vouloir t'instruire! mais qui peut mieux te décrire que ceux qui sont nés pour contempler, pendant toute leur vie, ta beauté? qui peut te parler avec plus de candeur, et t'adresser des exhortations plus ferventes que celui qui ne peut être aimé ni honoré s'il ne t'aime et s'il ne t'honore? Ni la barbarie des Goths, ni les animosités entre les provinces, ni les dévastations de tant d'armées, ni les foudres théologiques, ni la direction des études usurpée par les moines, n'ont pu éteindre dans cet air que nous respirons le feu immortel qui anima les Etrusques et les Latins; qui anima le Dante dans les calamités de l'exil, et Macchiavel dans les angoisses de la torture, et Galilée dans les terreurs de l'inquisition, et le Tasse dans sa vie errante, dans la persécution des puristes, dans ses amours aussi longues qu'infortunées, dans l'ingratitude des cours; ni tous ces grands hommes, ni tant d'autres dans les peines domestiques et la pauvreté. Prosternez-vous sur leurs tombeaux; demandez-leur comment ils furent grands et malheureux, et comment l'amour de la patrie, de la gloire et de la vérité accrut la constance de leur cœur, la force de leur génie, et les bienfaits qu'ils ont répandus sur nous. »

Voilà sans doute de la véritable éloquence; et si les Italiens eux-mêmes avouent que de tous les genres de littérature, le genre oratoire est celui qui a le moins fleuri chez eux, il est aisé de voir que ce n'est pas à leur langue qu'il faut s'en prendre; car ce morceau, qu'on ne lira peut-être pas sans émotion, est bien loin d'être ici ce qu'il est dans l'original, dont il n'est que littéralement, rapidement et faiblement traduit.

III. *Discorso letto alla Società d'Emulazione italiana*, etc. — Discours lu à la Société d'Emulation pour la langue et la littérature italiennes à Lyon, le jour de l'anniversaire de la fondation de cette société, par M. *P. Rusca*, son fondateur et directeur, associé correspondant de l'académie impériale de Turin. Lyon, 1809, in-8°.

Ce n'est point ici un discours seul, ni un seul orateur; c'est une société entière qui concourt à l'exécution des deux décrets impériaux, non pas en Italie, mais dans la ville de France la plus avantageusement placée pour servir d'intermédiaire entre la France et l'Italie, à Lyon. Cette So-

Digitized by Google

ciété d'émulation, établie depuis près de trois ans, a pour fondateur et pour directeur un homme instruit, actif et zélé pour la propagation de sa langue et pour l'honneur de la littérature de son pays. L'année dernière, dans la séance où fut célébré l'anniversaire de la fondation, M. Rusca prononça un discours qui fit assez de sensation pour engager l'auteur à le rendre public. Le sujet qu'il embrasse est vaste; ce sont les avantages de de la parole, l'influence de la formation et du perfectionnement des langues sur l'origine et les progrès de l'ordre social et de toutes les parties dont il se compose. Dans ce sujet immense, l'orateur a su se fixer de justes bornes. Il a intéressé plus particulièrement ses auditeurs, en ramenant leur attention sur ce qui les touche de plus près, principalement sur les merveilles dont nous sommes témoins, et sur le puissant moteur et le créateur de ces merveilles. Cette portion de son discours paraît avoir été le plus universellement applaudie, ce qui atteste les bons sentimens de la ville de Lyon comme les siens.

On ne peut qu'engager M. Rusca à continuer d'entretenir dans une ville aussi importante cette ferveur pour les études italiennes, et la société qu'il dirige à seconder son zèle, à profiter de ses lumières, et à se livrer de plus en plus à la culture d'une langue regardée de tout tems par les Lyonnais comme nécessaire non-seulement à leur instruction et à leurs plaisirs, mais à leurs transactions commerciales, et qui le devient de plus en plus. GINGUENÉ.

SOPHIE ou L'AVEUGLE.

*Récit de Henri de P*** à vingt-cinq ans.*

J'AVAIS un ami d'enfance, que j'aimais comme on aime son ami dans cet âge heureux où l'amitié tient une si grande place dans la vie. Je pouvais à peine alors passer deux heures éloigné de Charles, et il y avait treize ans au moins que nous étions séparés. Comme ce n'est point mon histoire que je veux écrire, il est inutile de raconter quelle circonstance très-ordinaire dans le cours de la vie avait causé cette longue séparation, non plus que celle qui nous réunit pour quelques instans. Dans les commencemens nous nous écrivîmes des lettres qui ne finissaient pas, elles devinrent toutes les années plus courtes et plus rares. Enfin elles avaient

Digitized by Google

avaient à-peu-près cessé, mais le sentiment qui liait nos cœurs subsistait toujours. Il se réveilla chez moi avec une extrême vivacité, quand des affaires me rappelèrent dans le pays que j'avais quitté à ma douzième année et que Charles habitait encore. J'appris qu'il n'était point marié et qu'il occupait une agréable habitation dans les faubourgs d'une petite ville auprès d'un oncle, dont il soignait la vieillesse : je me faisais un plaisir d'aller le surprendre, de passer quelque tems avec lui, mais le but et le terme de mon voyage étaient fixés; je ne pus effectuer ce projet que deux jours avant celui où je devais retourner chez moi.

Je me mis en route pour le lieu de sa demeure. A mesure que j'en approchais, les années de notre séparation s'effaçaient si bien de mon esprit, que je crus de bonne foi l'avoir toujours aimé avec la même tendresse; j'oubliais tous les jours heureux que j'avais passés loin de lui, et celui où j'allais le revoir me parut le seul qui méritât ce titre; j'oubliais aussi que ce bonheur ne durerait que quelques heures, et mon cœur devançait celle où je le serrerais dans mes bras. J'arrive, je me fais annoncer, et j'ai retrouvé mon ami aussi tendre, aussi affectueux qu'aux jours de notre enfance. Nous serions-nous reconnus si nous nous étions rencontrés par hasard? je n'ose l'affirmer, mais il ne me semblait pas que nous étions encore les mêmes, lorsqu'il me proposa de me promener avec lui dans un beau jardin derrière la maison : je le suivis avec autant de joie que dans celui qui était jadis le théâtre de nos courses et de nos jeux. Mille détails du tems passé et des heureuses années de notre enfance, se présentèrent d'abord à notre imagination. Aux douces larmes du premier embrassement, avait succédé la gaieté produite par nos souvenirs; nous parlions tous les deux à-la-fois. Te souviens-tu, te rappelles-tu, comme tu grimpais aux arbres, comme tu sautais le ruisseau, etc., etc.? et peu s'en fallait que nous ne fissions encore de même. Peu-à-peu cependant notre babil cessa, un sentiment plus calme lui succéda, il était mêlé d'une sorte de tristesse qui n'était pas sans douceur. Au bonheur de nous retrouver se joignait un sentiment vague de regret sur ces années de notre insouciante enfance, écoulées sans retour; de ces années qui ne laissent que des souvenirs d'innocence et de plaisir, où si peu de chose rend heureux, où les peines sont si vite effacées, où tout est à-la-fois expérience et jouissance, où l'on sent croître ses forces, se développer ses facultés; où les sentimens si purs et si vrais de la nature et de l'amitié

Digitized by Google

remplissent seuls le cœur, et font passer des momens si doux; âge fortuné et si vite remplacé par celui des passions tumultueuses et des orages, et cependant combien au milieu de ces orages la Providence accorde encore de beaux jours à celui qui sait en jouir avec la simplicité de l'enfance! J'appris dans cette soirée une grande vérité, c'est qu'il n'y a point de situation, quelque cruelle qu'elle puisse être, point de malheur, (le remords seul excepté) dont on ne puisse trouver le dédommagement et la compensation quand on les cherche avec force et persévérance, et qu'on ne s'abandonne pas au désespoir. Combien de gens détestent la vie pour des chagrins imaginaires, ou pour des malheurs qu'un instant peut réparer! Ah! le vrai malheureux est presque toujours le plus résigné, il trouve des forces pour supporter un malheur sans remède, et dans ses peines même il découvre enfin quelque côté avantageux. Je l'ignorais encore, et ce n'était pas alors que je faisais ces sages réflexions; toute idée de peine était éloignée de ma pensée, et le monde et la vie me paraissaient le paradis terrestre dans sa beauté primitive. C'était une des plus belles journées du printems, un de ces jours parfaitement purs et sereins, où l'on respire avec plus de facilité, où l'existence est plus légère; à côté de mon ami, errant dans ce beau jardin, mon bras passé dans le sien, j'éprouvais un sentiment de bonheur si paisible et si doux, qu'il aurait pu, en quelque sorte, donner l'idée de celui de l'autre vie. La nature semblait être parée pour une fête; un air frais et vivifiant nous environnait et nous apportait le parfum des fleurs; les arbres en étaient couverts, et paraissaient d'immenses bosquets variés; le bel amandier, le brillant pêcher avec leurs guirlandes couleur de rose animaient la blancheur de neige des poiriers et des cerisiers, dont les pétales légères tombaient en tourbillonnant à nos pieds, et nous faisaient marcher sur un tapis fleuri; le pommier plus charmant encore courbait avec grâce ses branches chargées de boutons nuancés de blanc et de pourpre, entremêlés de feuilles d'un verd naissant; les oiseaux au-dessus de nous chantaient leurs hymnes d'amour; le papillon aux ailes bigarrées volait d'une fleur à l'autre; tout ce qui nous entourait offrait un spectacle animé, ravissant, et dont je jouissais avec délices. Tout-à-coup, comme pour ajouter encore à mon enchantement, une mélodie, qui me parut venir du ciel, se fit entendre; après quelques accords sur un clavecin organisé, la voix la plus touchante, la plus harmonieuse chanta avec une expression indéfinissable cette

Digitized by Google

strophe, qui répondait si bien à mon exaltation du moment :

Qu'elle est belle la nature !
Comme elle parle à nos cœurs !
La voilà dans sa parure,
Et sous sa robe de fleurs.
Les oiseaux dans le bocage
Célèbrent par leur ramage
Du doux printems la beauté ;
Et moi du Dieu que j'adore,
Tant que je respire encore,
Je chanterai la bonté.

Dans la disposition de mon cœur il aurait fallu moins que cela pour m'émouvoir fortement, je respirais à peine, je sentais mes yeux se remplir de larmes : au nom du ciel, Charles, dis-je en lui serrant la main, quel est l'ange qui chante ainsi ?

— C'est... c'est une aveugle, me répondit-il ; et je connus au son de sa voix qu'il était aussi attendri que moi. — Une aveugle, m'écriai-je ! bonté du ciel, c'est une aveugle qui célèbre avec cette expression la beauté de la nature et le bonheur d'exister ! Une aveugle, dis-tu ! l'est-elle de naissance, ou par accident ? la connais-tu ?

— Elle est ma voisine et mon amie depuis trois ans : je la vois tous les jours, et je puis t'assurer que j'ai puisé dans ses entretiens plus de sagesse, plus de vraie philosophie, plus d'idées saines, justes et sublimes, que dans tout ce que j'avais lu avant de la connaître : tiens, regarde cette maison qui touche à la mienne, au second étage, ces deux croisées ouvertes, c'est sa chambre. En effet, une charmante ritournelle, suivie d'une seconde strophe, se firent encore entendre de ce côté : je n'écoutai plus que la voix, et je n'ai pas retenu les paroles.

Elle est jeune ? dis-je à mon ami, lorsqu'elle eut cessé ; sa voix l'indique, elle est si fraîche et si brillante !

— Elle a près de vingt-ans, me répondit-il ; elle en avait sept quand la petite-vérole la priva de la vue. — Ah Dieu ! m'écriai-je, à ce malheur elle joint sans doute celui d'être défigurée ? affreuse maladie ! sa voix lui reste, mais quel dommage, grand Dieu !

— Sophie est loin d'être défigurée, me dit Charles vivement ; elle est charmante, et cette voix que tu trouves si touchante, ne l'est pas plus que sa figure ; la cruelle maladie

Digitized by Google

qui l'a rendue aveugle n'était point de la plus mauvaise espèce : un léger mal d'yeux accidentel, au moment où elle en fut atteinte, porta sur cette partie toute la malignité du venin ; à peine en aperçoit-on ailleurs quelques traces légères, qui ajoutent plutôt à l'agrément de sa physionomie ; son visage serait parfait si ses yeux étaient ouverts. Hélas ! ils sont entiérement fermés ; on peut juger qu'ils étaient de la plus belle coupe, des longs cils noirs indiquent quelle en était la couleur, mais voilà tout ; ces yeux jadis si beaux n'existent plus. Sa mère m'a souvent raconté comment ils enflèrent d'abord excessivement et furent fermés pendant trois semaines ; au bout de ce tems la maladie ayant suivi son cours, l'enflure cessa, et les yeux de l'enfant ne s'ouvrirent point. Comme elle n'avait pas été très-malade, on n'avait nulle crainte ; cependant sa mère essaya de soulever cette paupière immobile : juge de son effroi, de sa profonde douleur, les yeux n'existaient plus, et la paupière retomba pour jamais !

Mon ami se tut, je lisais sur tous ses traits l'expression profonde que lui avait fait ce récit ; elle n'était pas moindre chez moi : pauvre infortunée ! m'écriai-je douloureusement, si jeune encore et plongée dans une éternelle nuit ! quel doit être son désespoir !

Je le pensais comme toi, me dit Charles, et dans les commencemens de notre connaissance, elle me faisait éprouver une tendre compassion, suivie d'une amère tristesse ; mais ce sentiment se changea en admiration, et comme je l'ai toujours vue gaie, sereine, même dans ses momens de solitude, où nous l'avons observée sa mère et moi, sans qu'elle pût se douter qu'elle était vue, j'ai fini par croire avec elle, que Dieu peut donner des compensations à tous les malheurs, et qu'il y en a même à son état. Sa mère m'a souvent assuré que ses parens furent cent fois plus affligés qu'elle ; cette enfant d'une beauté rare était leur orgueil et leur idole. « Nous en avons sans doute été punis, ajoutait-elle, car Dieu ne veut point d'idole : il pouvait la briser entièrement, et m'ôter à jamais le nom de mère ; dois-je murmurer quand il m'a conservé ma fille, et que dans sa grâce il a mis dans son âme une lumière intérieure qui la console de celle dont elle est privée ? » Elle me raconta ensuite comment, lorsqu'on fut convaincu qu'il n'y avait plus d'espoir, on chercha à habituer peu-à-peu Sophie à son état de cécité ; on laissa le bandeau sur ses yeux, quoiqu'ils n'en eussent plus besoin ; on lui donna d'abord quelqu'espé-

Digitized by Google

rance, qu'on diminuait chaque jour, en même tems qu'on augmentait ses moyens de distraction et qu'on l'accoutumait à suppléer par son intelligence au sens dont elle était privée. Elle en avait toujours montré beaucoup pour son âge, et elle remarquait tout avec une pénétration qui lui a laissé infiniment plus de souvenirs qu'on n'en devait attendre d'un enfant de sept ans; mais elle était d'une extrême vivacité, et par conséquent fort étourdie et fort gâtée, sur-tout par son père qui l'adorait et qui survécut peu de tems à ce malheur. Sa mère put se dévouer entièrement à sa fille; et ces soins si soutenus, si continuels furent pour elle-même la plus puissante des consolations; leur attachement mutuel devint plus fort et plus tendre. On conçoit que Sophie était traitée avec une extrême indulgence, mais son état obligeait à lui refuser bien des choses qu'elle obtenait auparavant au moindre mot, et dont on cherchait à la dédommager. Avant son malheur elle n'intéressait guère que ses parens; ceux des autres jeunes filles, envieux de sa beauté et de sa gentillesse, cherchaient plutôt à lui trouver des défauts; à présent elle excitait l'intérêt général, et chacun cherchait à le lui prouver: continuellement l'objet des soins les plus tendres, environnée d'une atmosphère de sensibilité, de bonté, de prévenance, ces qualités attachantes se développèrent en elle au plus haut degré. Ne pourrait-on pas expliquer par cela seul, pourquoi les aveugles en général sont assez gais, et d'un caractère heureux? ils sont si sûrs d'intéresser, et de n'être jamais abandonnés! leur ame s'ouvre sans cesse à la reconnaissance, et le beoin qu'ils ont des autres, doit nécessairement les rendre aimables. Sophie en est la preuve, elle n'exista plus que pour tâcher de répandre à son tour quelqu'agrément sur la vie de ceux qui faisaient tout pour elle, soit par sa douceur parfaite et l'égalité de son humeur, soit en cultivant son esprit et ses talens. A force de répéter à sa mère qu'elle n'était point malheureuse, et de le lui prouver par sa gaieté, elle finit par en être convaincue elle-même, et cette gaieté douce et sans éclat, mais soutenue, devint réellement sa disposition habituelle. Sans être considérable, sa fortune lui permettait de se procurer les ressources qui pouvaient adoucir sont sort et l'attacher à la vie. Un vieux ecclésiastique et un savant instituteur ont éclairé tour-à-tour son âme et son esprit par une étude approfondie des vérités sublimes de la religion, où elle a puisé ses plus consolantes pensées, et par les sciences et les lectures à

Digitized by Google

la portée d'une femme. N'étant distraite par aucun objet extérieur, trouvant un plaisir extrême à ces leçons, elle y apportait une telle attention, que lorsque ses maîtres l'avaient quittée, elle répétait mot à mot à sa mère ce qu'elle venait d'entendre, sans y rien changer; celle-ci les écrivait sous sa dictée, les lui relisait le soir avant de s'endormir, et le matin en s'éveillant, et cela suffisait pour les graver dans sa mémoire aussi nettement que sur le papier. Vous venez d'entendre à quel point de perfection elle a poussé le talent de la musique: c'est dans cette occupation qu'elle oublie absolument qu'elle est aveugle, elle croit voir réellement ce qu'elle exprime si bien sur son instrument et avec sa voix; elle répète avec la plus grande facilité, dès la première fois, les airs qu'elle entend, mais plus souvent elle les compose elle-même, et quelquefois les paroles, lorsque le sujet l'inspire, telles sont les strophes qu'elle vient de chanter, et la musique y est si bien adaptée, que je la préfère aux compositions des plus grands maîtres. Comme elle a beaucoup de tems et d'activité, elle n'a pas négligé les travaux de son sexe; le tricot, la couture, la filature l'occupent quelques heures dans la journée à côté de sa mère; lorsqu'on lui range les nuances des soies et des grains, et souvent j'en suis chargé, elle les emploie aussi avec une extrême adresse. Sophie aide sa mère dans plusieurs soins du ménage, et comme elle se défie d'elle-même, et qu'elle n'a ni étourderie, ni distraction, elle fait moins de bévues et casse moins d'ustensiles que bien d'autres jeunes filles avec les yeux bien ouverts. Elle s'est accoutumée à marcher avec tant de légèreté et de précision, que lors même qu'elle se heurterait contre quelqu'objet, ce ne serait jamais assez fortement pour en être blessée, mais elle semble avoir un tact particulier pour deviner les obstacles et les éviter: elle n'a nul besoin de guide. Ces difficultés vaincues ont aussi leurs jouissances pour l'amour-propre, Sophie en convient avec une aimable franchise, et met elle-même ce sentiment au nombre des avantages de son état. «Tout ce que je ne puis faire, ou ce que je fais mal, dit-elle, est une suite de mon malheur et ne peut exciter qu'une tendre pitié, et tout ce que je fais bien, cause une espèce d'admiration qui n'est pas sans plaisir; j'en trouve moi-même un très-vif dans des actions si faciles pour tout autre, et si souvent répétées qu'elles en deviennent indifférentes; le plus beau tableau ne peut pas plus flatter le peintre habile

Digitized by Google

qui l'a exécuté, que je le suis quand maman me dit que ma couture est de droit fil, et que mon bas n'a pas de mailles écoulées, et bien plus encore lorsque je puis lui rendre un léger service. Son ouïe, par exemple, est si exercée et si fine, que lorsqu'elle-même ou d'autres laissent tomber quelque chose, elle juge, par le bruit, de la place et de la distance, et trouve à l'instant même l'objet.

Ainsi, lui dis-je, ton intéressante Sophie est résignée à son triste sort.

Elle est bien plus que résignée, reprit Charles, elle en est contente, et je ne sais en vérité si elle voudrait n'avoir pas perdu la vue; je ne dis pas qu'elle ne voulût la recouvrer à présent que son caractère est formé, si c'était possible; mais sa prunelle est détruite au point qu'elle n'a pas même l'inquiétude de cette espérance, et qu'elle ne s'amuse pas à désirer un miracle: « Qui sait, dit-elle quelquefois, de combien de dangers j'ai été préservée par cette salutaire affliction! j'étais une petite fille mutine, étourdie, vaine! mes yeux noirs étaient, dit-on, très-beaux; j'avais déjà du plaisir à l'entendre dire; il y a tout à parier que plus grande j'aurais été coquette, légère, inconsidérée, et sûrement malheureuse. » Et ne penses-tu pas, mon ami, que Sophie a raison? Ses idées, ses goûts, ses désirs ont pris une autre tournure; elle ne connaît presque pas le mal, son ame est restée comme une glace qu'aucun souffle n'a ternie; jamais aucun regard hardi ou voluptueux n'a fait baisser les siens avec une rougeur pénible; et si quelques propos du même genre blessaient son oreille, elle ne les comprendrait pas; car il y a des choses que le regard seul peut expliquer à une ame aussi innocente que celle de Sophie.

C'est sa mère qui choisit et dirige les lectures qu'on lui fait; tu comprends donc qu'elles sont à l'unisson de la pureté de ses pensées. Souvent j'ai le bonheur de la remplacer dans cette intéressante occupation, soit chez elle, soit sous ce berceau, où j'ai passé des heures délicieuses à pénétrer dans le trésor de l'ame de Sophie. Non, Henri, tu ne peux concevoir la sublimité de ses idées, la justesse de ses remarques, avec quelle sagacité, quelle pénétration elle saisit la pensée de l'auteur, avec quelle netteté elle la développe; les heures les plus intéressantes de ma vie sont celles où je lui rends ce léger service, dont je suis trop bien récompensé. Quelquefois aussi j'ai obtenu la permission d'assister aux leçons qu'elle donne à

Digitized by Google

quelques jeunes filles du voisinage, dont l'éducation est négligée; elle les rassemble dans sa chambre, les distingue par le son de la voix, et leur parle sur la religion et sur la morale, en se mettant à la portée de leur intelligence d'une manière si persuasive et si touchante, qu'il est impossible qu'elle ne grave pas ces vérités dans leur cœur. Des amies de son âge viennent souvent aussi auprès d'elle, lui lire, lui parler, faire de petits concerts, et ces réunions animées par sa gaieté, par son esprit, sont le plus grand plaisir pour ces jeunes personnes; elles en deviennent meilleures et plus aimables; y être admise est un titre pour être préférée des jeunes hommes; car cette fille adorable est respectée autant qu'elle est chérie dans la société; gaie avec les jeunes gens, raisonnable avec les personnes d'un âge mûr, sage avec les vieillards, elle parle à chacun son langage, avec un son de voix enchanteur, qui donne un nouveau charme à des expressions si simples, si pures, et quelquefois si sublimes.

Mon ami s'arrêta; il avait mis dans son récit un tel feu, un tel accent de vérité, que j'étais ému jusqu'aux larmes: Charles, lui dis-je, si seulement la moitié de ce que tu dis de Sophie est vrai, comment fais-tu pour ne pas l'adorer? Sans doute l'amour a dicté cet éloge. Charles, tu aimes Sophie.

Charles éprouva quelqu'embarras, mais il se remit bientôt: L'amitié, me dit-il, peut être aussi éloquente que l'amour, et bien plus vraie; elle n'a point de bandeau, et j'ai peint Sophie telle qu'elle est. Sans doute je l'adore comme la plus belle image de la Divinité, mais cela même arrête toute autre pensée; je regarderais comme un crime d'altérer la sérénité de son cœur; heureux d'être son ami, j'apprécie trop ce titre pour risquer de le perdre..... Mais la voici; tu vas juger toi-même si j'ai exagéré..... Elle vient, Henri, tu n'es point un étranger pour elle, mille fois je lui ai parlé du compagnon de mon enfance.

Charles ouvrit la porte de la grille qui séparait les deux jardins, et il alla au-devant d'elle. Je fus d'abord frappé de l'élégance de sa taille svelte et de la légèreté de sa démarche; elle était vêtue de blanc: sa figure avait quelque chose d'aérien et de céleste; je croyais voir un de ces anges qui visitaient nos premiers parens dans le jardin d'Éden, et j'étais tenté de me prosterner. Lorsqu'elle fut plus près de moi, cette impression ne s'affaiblit pas; son visage, éblouissant de fraîcheur et de jeunesse, avait une

Digitized by Google

expression qu'il est bien difficile de rendre par des paroles; ce n'était pas dans ses yeux que se peignait son ame, puisqu'ils étaient fermés, mais on la retrouvait dans la parfaite harmonie de ses traits, dans le tour de son beau visage ovale, dans son teint si pur, si transparent, dans son sourire sur-tout, qui disait tout ce qu'on aurait pu lire dans ses yeux. Un grand chapeau de paille les couvrait à demi, mais ce qu'on voyait n'avait rien de défectueux ni de pénible; ils étaient doucement fermés; à quelques pas on aurait pu les croire seulement baissés; et lorsque leur immobilité détruisait cette illusion, on aurait pu la prendre pour le modèle personnifié d'un de ces beaux rêves que la providence envoie quelquefois aux hommes pour donner une idée du bonheur qui leur est destiné. Repos, innocence, contentement intérieur, sérénité parfaite, voilà ce que sa physionomie exprimait, et il était impossible de la regarder sans la plus vive émotion.

Elle s'arrêta avec une nuance d'embarras lorsque mon ami fut près d'elle; je n'avais fait que quelques pas avec Charles, sans prononcer un seul mot, mais l'extrême finesse de son ouïe lui fit connaître que deux personnes s'avançaient : Vous n'êtes pas seul, dit-elle à Charles.

Non, Sophie, je suis bienheureux aujourd'hui, je puis présenter à mon amie cet ami d'enfance dont je lui ai parlé si souvent, et que j'ai retrouvé.

Ah ! c'est Henri, dit-elle tout de suite en souriant. Vous voyez, Monsieur, que je sais votre nom; c'est vous dire qu'on a parlé de vous dans ce jardin, et que l'amitié vous y a souvent appelé.

Je serrai la main de Charles contre mon cœur : combien je lui savais gré d'avoir parlé de moi à l'intéressante Sophie ! Nous la fîmes asseoir sous le berceau de feuillage, et là commença un entretien que je n'oublierai de ma vie : non-seulement il confirma tout ce que Charles m'avait dit de cette femme si supérieure aux autres femmes, mais il m'inspira pour elle un sentiment d'enthousiasme et de vénération qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais éprouvé jusqu'alors.

Comme je ne puis transmettre à ce froid papier ni le son de sa voix, ni son sourire, pas même ses propres termes échappés à ma mémoire, je me garderai bien de répéter et d'affaiblir ses paroles et ses réflexions sublimes sur divers sujets; quelques mots seulement sur sa situation pourront donner une idée de sa manière de l'envisager.

Digitized by Google

Je ne sais par quelle maladresse, suite sans doute de mon émotion, il m'échappa de parler de la beauté des objets qui nous environnaient, des arbres en fleurs, de la richesse du parterre ; j'avais oublié que je parlais à quelqu'un qui ne pouvait en jouir : cette idée me vint tout-à-coup, et je m'arrêtai avec embarras au milieu d'une phrase. — Continuez, me dit-elle avec son charmant sourire, je suis moins étrangère que vous ne le pensez à tous ces objets, et je les vois peut-être plus beaux que vous, au travers du prisme de mon imagination, aidée de quelques souvenirs. Je suis bien plus heureuse qu'une aveugle de naissance, qui ne peut se former une idée de rien, et qui doit être dévorée de curiosité et de désirs ; je me rappelle de tout, assez pour en jouir encore en idée, et pour comprendre les descriptions des poëtes et l'enthousiasme de mes amis. Sans doute j'ai des privations, suivies quelquefois de regrets ; mais je pense alors avec reconnaissance combien il y a d'êtres plus malheureux que moi, retenus dans leur lit par des maladies, enfermés dans des prisons obscures, jouissant de tous leurs sens, de toutes leurs facultés, et ne pouvant en faire usage. Il leur reste l'espoir, me direz-vous ; et moi aussi j'ai l'espoir, que dis-je ! j'ai la conviction que le jour viendra où mes yeux seront ouverts et pourront contempler des merveilles bien au dessus de celles de ce monde d'un instant. Un chemin obscur que je parcours quelque tems me conduit à une lumière éternelle ; mais ne croyez pas que ces yeux fermés ne voyent aucun objet, ils se les représentent tous. Peu de jours avant la maladie qui m'a ôté la vue, je fus à la campagne avec mes parens, et quoique bien jeune encore, l'impression de cette journée ne s'est jamais effacée ; pourquoi ne croirai-je pas que Dieu lui-même, dans sa bonté, voulant adoucir l'épreuve qu'il me réservait, a gravé ainsi fortement ces souvenirs dans ma mémoire enfantine ? Nous partîmes avant l'aurore, je vis le lever du soleil et les brillantes couleurs de l'horizon ; c'était dans cette saison ; je vis aussi les fleurs nuancer les prairies et blanchir les rameaux. Dans la journée il y eut un orage, je vis l'éclair sillonner la nue et le ciel se couvrir d'un voile d'épais nuages ; après une pluie abondante je vis le soleil reparaître dans toute sa gloire, et les gouttes d'eau étinceler sur le feuillage. Nous revînmes le soir au clair de la lune, sa course rapide m'amusait, et je la regardais sans cesse ; je crois voir encore ce beau globe argenté rouler dans la

Digitized by Google

voûte des cieux au travers des nuages, se cacher, reparaître, et scintiller dans les eaux d'un lac qui bordait la route. Je n'ai rien oublié, et mille fois ces images et d'autres encore que je ne puis définir, sont venues embellir mes songes ou animer ma solitude. Pour moi les arbres et les prairies sont toujours fleuris; pour moi la lune est toujours dans son plein, roulant sous la voûte éthérée, et répandant sur la nature sa lumière égale et tranquille. Lorsque j'entends gronder la foudre et siffler les vents, je vois bientôt le soleil radieux qui revient consoler la terre et sécher les feuilles humides; l'orage n'a pour moi que la durée du seul que j'ai vu. Non, mes amis, je ne suis point malheureuse. Dieu m'avait donné des yeux, Dieu me les a ôtés; mais combien de dédommagemens il m'a laissés! je puis encore l'adorer dans ses œuvres. Est-ce que je ne respire pas ainsi que vous cet air si pur et si doux? ne sens-je pas aussi le parfum des fleurs? n'entends-je pas aussi le concert des oiseaux? et bien plus encore, n'ai-je pas une mère et des amis qui font le charme de mon existence, à qui peut-être la privation de mes yeux et leur tendres soins me rendent plus chère encore? On s'attache si fort par les bienfaits que l'on répand! Ah! s'il est vrai que je sois meilleure et plus aimée que je ne l'aurais été, m'est-il permis de me plaindre, et n'ai-je pas plus gagné que perdu? O mon Dieu, dit-elle en joignant ses mains élevées vers le ciel, je serais bien ingrate si je murmurais du sort que vous m'avez réservé, si je ne sentais pas tous les bonheurs qui me restent.

Charles et moi étions attendris jusqu'aux larmes, elle s'en aperçut à notre respiration. — Vous pleurez, nous dit-elle, ces larmes sont douces, car c'est sans doute la bonté de Dieu qui vous touche; je veux, comme ces oiseaux, la célébrer par mes chants; puisque ma voix vous a plu, je vais, si vous le voulez, vous apprendre cet hymne qui vous rappellera l'aveugle et cependant l'heureuse Sophie. Elle chanta à demi-voix et lentement la même strophe que j'avais entendue: je la répétai avec elle, et jamais encore je n'avais senti mon ame pénétrée de l'existence de Dieu comme en cet instant; j'avais le bonheur de n'en avoir jamais douté; mais s'il y a des athées (ce que j'ai peine à croire), qu'ils écoutent Sophie aveugle célébrer la beauté de la nature et la bonté de Dieu, et ils abjureront bientôt leur erreur.

Les heures s'écoulaient, Sophie voulait rentrer auprès

Digitized by Google

de sa mère, et je me rappelais que ce soir même, j'allais quitter peut-être pour jamais cet ange qui m'était apparu un instant; cette idée oppressa tellement mon cœur, que je ne fus pas le maître de ma douleur. Je pris le bras de Sophie, je l'inondai de mes larmes, je le couvris de mes baisers. — Sophie, ange du ciel, lui dis-je, priez pour moi et ne m'oubliez pas. — Jamais, dit-elle en serrant ma main; n'est-ce pas, Charles? il sera souvent avec nous sous ce berceau. Charles, aussi très-ému, s'était un peu éloigné, il se rapprocha lorsqu'il s'entendit nommer. — Adieu, mes amis, adieu, nous dit-elle en se levant. Charles voulait lui donner le bras. Restez avec votre ami, lui dit-elle, je connais si bien cette place! Elle nous salua, s'éloigna doucement, à l'aide de sa main trouva la porte grillée, et fut bientôt dans la maison. Je pris le bras de mon ami, et je m'éloignai en silence. — Charles, lui dis-je au bout de quelques momens, puisque depuis trois ans tu vois Sophie tous les jours, et que tu as conservé ta raison, tu ne la perdras jamais; je me trompais quand je t'ai cru amoureux d'elle; je ne l'avais pas vue, je ne l'avais pas entendue; non, ce n'est pas un amour terrestre que Sophie peut inspirer. Il soupira sans me répondre; je m'arrachai de lui, de ce jardin, et il en était tems. Si Sophie était restée une heure encore, je ne sais ce que serait devenue l'affaire importante qui me rappelait chez moi.

L'image de l'intéressante aveugle m'y suivit, et ne me quitta plus; d'abord elle anima ma solitude, ensuite elle me la rendit insupportable; j'en vins enfin à m'avouer à moi-même que sans elle il n'existerait plus de bonheur pour moi. J'étais riche, indépendant, la mère de Sophie devait désirer de l'établir avant sa mort..... mais..... Charles..... Ah! sans doute, Charles n'y pensait pas, puisqu'après l'avoir vue trois ans tous les jours, il était libre: j'allais lui écrire pour le charger d'offrir à son amie ma main et ma fortune, lorsque je reçus la lettre suivante:

« Partage mon bonheur, mon cher Henri, je suis le plus » heureux des hommes, et bientôt je le serai plus encore. » Sophie est à moi, Sophie m'aime, Sophie consent à » devenir ma compagne adorée! C'est moi, c'est ton heu- » reux ami qui sera son guide et son appui sur cette terre; » c'est elle qui sera l'ange tutélaire qui me conduira avec » elle aux demeures célestes. A qui puis-je mieux parler » de mon bonheur qu'à l'ami qui connaît ma Sophie, et

Digitized by Google

» dont l'enthousiasme me dévoila à moi-même le secret de
» mon cœur? Non, Henri, je ne t'ai pas trompé, tu devinas
» un sentiment dont je ne connaissais pas moi-même toute
» la force. Le calme, l'angélique pureté de ma Sophie se
» communiquait à mon cœur, et lorsque je te niai mon
» amour, je ne me l'étais pas encore avoué à moi-même;
» je savais bien que toutes les autres femmes m'étaient
» indifférentes, que je n'étais heureux qu'auprès d'elle,
» mais je ne savais pas encore que si elle n'était pas à
» moi, toute à moi, je ne pourrais supporter la vie; et c'est
» toi qui déchiras le voile qui me cachait la nature de mon
» attachement pour elle. Déjà quand tu me dis : *Charles,*
» *tu aimes Sophie,* la palpitation de mon cœur aurait dû
» m'avertir que ce que j'appelais de l'amitié, était la passion
» la plus ardente; mais je n'en sentis toute la force que
» lorsqu'au moment de te séparer d'elle, je te vis inondé
» de larmes, presser de tes lèvres son bras et sa main; un
» torrent de feu circula dans mes veines. Je ne fus pas
» jaloux de toi, tu ne la connaissais que depuis un instant,
» et tu allais la quitter; mais je sentis alors que si jamais
» elle appartenait à un autre homme, c'était fait de ma
» vie; je me promis cependant de cacher mon amour à
» celle qui me l'inspirait, jusqu'au moment où je serais
» libre de lui offrir ma main. Mon oncle vivait encore; la
» cécité de Sophie et sa modique fortune auraient été pour
» lui deux obstacles insurmontables; mais sous le titre
» d'ami je redoublai de soins, et j'obtins enfin son entière
» confiance; elle ne me cachait qu'une seule chose, et ce
» secret était le même que le mien. Henri, conçois-tu mon
» bonheur, lorsque la mort de mon oncle m'a laissé la
» liberté d'ouvrir mon cœur à Sophie, et qu'elle m'a avoué
» que le sien était à moi depuis long-tems? Je devrais, me
» dit-elle en souriant, mettre au nombre des avantages de
» l'aveuglement la facilité de cacher un sentiment que les
» yeux trahissent toujours: oui, Charles, je devais vous le
» cacher, quoique j'eusse deviné qu'il fût partagé; mais
» pouvais-je croire que dans mon état je serais pour vous
» ce que je voudrais être? Vous trouverez toujours en moi
» la tendresse d'une amie et l'amour d'une amante; mais
» ces soins qu'on doit attendre d'une épouse, je les rece-
» vrai tous de vous sans pouvoir vous les rendre. Tu
» pourras tout pour mon bonheur, m'écriai-je, et sans
» Sophie il ne peut y en avoir pour Charles. Elle céda
» enfin à mes ardentes sollicitations, à la certitude que je

Digitized by Google

» n'aurais jamais d'autre épouse qu'elle. Cet entretien qui » décida du bonheur de ton ami, eut lieu sous ce même » berceau, à cette même place où je t'ai vu si pénétré du » prix inestimable de mon trésor, et où l'amitié te rappelle. » C'est dans un mois que Sophie portera mon nom, et » m'appartiendra pour la vie. Sophie si bonne, si tendre » pour les enfans étrangers, que sera-t-elle pour les nôtres, » si j'ai le bonheur d'être père? *Les nôtres*, ce mot seul » ne te dit-il pas combien je suis heureux? La douce joie » de la mère de Sophie, de la mienne, y ajoute encore. » Ma fille ne sera donc pas seule quand je n'existerai plus? » me dit-elle, elle possédera encore les yeux et le cœur » d'un ami. — Mon bon Henri, le bonheur de ton Charles » passe toute expression, il ne me manque plus que ta » présence. Te rappelles-tu combien de fois dans nos con- » fidences enfantines je t'ai dit que je désirais que ma femme » eût de beaux yeux? j'ignorais combien une belle ame est » plus belle encore, et j'obtiens bien plus que je n'ai de- » mandé. Être l'objet du choix de Sophie, comprends-tu » mon orgueil et ma félicité? viens en être le témoin, et y » mettre le comble. Viens, Sophie t'appelle aussi. Nous » t'attendons sous ce berceau de feuillage que tu quittas » avec tant de regrets. » Ton heureux ami CHARLES.

Hélas! ces regrets étaient plus vifs que jamais; je jetai la lettre, je la repris : mon cœur était partagé entre la douleur la plus amère, et le sentiment du bonheur de ceux que j'aimais si tendrement. Soyez heureux, m'écriai-je enfin! Charles, Sophie, vous vous aimez, vous êtes dignes l'un de l'autre. Soyez heureux..... mais de long-tems je n'irai sous le berceau de feuillage.

ISAB. DE MONTOLIEU.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

DEPUIS quelque tems, l'intérêt des articles politiques et l'abondance des articles littéraires nous ont forcé d'envahir l'espace que nous destinons dans ce Journal à la *Chronique de Paris*. Plusieurs de nos abonnés des départemens nous font souvenir que nous avons promis de leur donner deux fois par mois le bulletin de la capitale; nous en pre-

Digitized by Google

nons de nouveau l'engagement, et nos mesures sont prises pour qu'il soit fidélement exécuté.

— L'*Athénée* de Paris paraît devoir triompher des efforts qu'une malveillance opiniâtre dirige depuis quelques années contre un établissement à-la-fois utile et honorable, et l'un de ceux qui attestent, aux yeux des étrangers, le haut degré de civilisation d'un peuple pour qui l'étude et l'instruction sont encore des moyens de délassement. La meilleure société de Paris, principalement en femmes, se réunit au cours de littérature de M. Le Mercier, qui occupe avec beaucoup de distinction une chaire long-tems illustrée par Laharpe, et trop tôt abandonnée par l'auteur de Charles IX. — Le cours de déclamation de M. Larive est plus remarquable par l'exemple que par le précepte, et fait désirer à tous les amis de l'art dramatique que les sociétaires du Théâtre français rappellent au milieu d'eux, un acteur destiné à de nouveaux succès dans un emploi qui n'a pas été rempli depuis la mort de Brizard. Nous avons souvent entendu les ennemis de l'Athénée se plaindre de ce qu'il n'y a jamais le mot pour rire à ses séances, et cela même est injuste; nous avons assisté à telle leçon d'un savant helleniste, où nous pouvons affirmer que l'on a beaucoup ri, sur-tout lorsque le professeur, à propos d'Œdipe, a dit: *Que Voltaire avait allumé sa bougie au flambeau de Sophocle.*

— Pendant toute la durée des grands froids, trois ou quatre cents équipages n'ont cessé d'obstruer, à midi, toutes les avenues de la Villette, où l'élite de nos jeunes gens, montée sur des patins, sillonait dans tous les sens, avec plus ou moins de hardiesse et de grâce, l'immense surface du *canal de l'Ourcq*, tandis que d'élégans traîneaux promenaient, enveloppées de riches fourrures, les plus jolies femmes de Paris. Les guinguettes du faubourg S^t^-Martin le disputaient alors aux plus brillans salons de restaurateurs. Peu de jours ont suffi pour changer l'aspect d'un lieu qui ne conserve plus le moindre vestige de sa splendeur éphémère. *Sic transit gloria mundi.*

— Les bals, moins dépendans des variations de l'atmosphère, se soutiennent avec une ardeur toujours nouvelle; seulement on remarque, cette année, que la mode a mis de préférence les bals masqués en faveur, même dans les réunions particulières. Des gens d'humeur tant soit peu chagrine soutiennent, avec quelqu'apparence de raison,

Digitized by Google

que ce genre d'amusement entraîne avec lui des inconvéniens assez graves, et qu'une nuit de bal masqué en fait souvent passer de bien mauvaises aux pauvres époux pour qui le carnaval est un tems d'épreuves et de douleurs; mais quel est le plaisir un peu vif qui ne trouble le repos de personne?

— Ce n'est que depuis samedi dernier qu'il est du bon ton de se montrer au bal de l'Opéra, et il est convenu que c'est toujours un rendez-vous qui vous y amène; dans cette supposition le plus souvent gratuite, comme on peut croire, voici le manége d'usage. On parcourt seul et d'un œil inquiet tous les coins du foyer, on questionne mystérieusement quelques dominos noirs (ceux-là seuls à l'Opéra sont de bonne compagnie), on s'éclipse quelques momens, et si l'on a eu le bonheur d'être remarqué par quelqu'un de sa connaissance dans les corridors des quatrièmes, on se retire chez soi où l'on arrange à loisir l'aventure dont on se vantera le lendemain.

— Le premier concert des Elèves du Conservatoire de musique a eu lieu dimanche dernier. Il avait pour objet unique une fête funèbre en l'honneur de Haydn. On y a entendu avec un plaisir mêlé d'enthousiasme une cantate mise en musique par M. Chérubini, et dans laquelle ce grand compositeur s'est montré le digne rival de celui dont il célébrait la mémoire.

— Les inconvéniens d'une saison fertile en rhumes et en catarrhes se font particulièrement sentir sur nos théâtres lyriques; les principaux acteurs de l'Opéra sont réduits au silence, et ces indispositions multipliées ont interrompu les représentations de *Cortez* où le public se portait en foule.

— A moins d'avoir une loge ou de dîner à quatre heures, on ne trouve point de place au Cirque Olympique lorsqu'on y donne *Gerard de Nevers*; ce n'est pas qu'on s'y amuse, mais c'est qu'on y voit deux choses assez rares; un cerf qui ne sait pas courir, et des chiens qui font tout leur possible pour ne pas l'atteindre.

— La fin de février nous promet une ample récolte de nouveautés dramatiques; aujourd'hui même on doit donner au Théâtre français la première représentation d'une tragédie de *Brunehaut*.

Au théâtre de l'Opéra-Comique *Cendrillon* attendue depuis long-tems est au moment de paraître.

L'Opéra répète en ce moment *la Mort d'Abel*, dont on

Digitized by Google

en parle avec éloge, et qui sera joué dans les premiers jours du mois prochain.

Le Vaudeville nous promet *la Robe* et *les Bottes*; ce sera la faute des auteurs s'ils ne réussissent pas, car on assure qu'ils n'ont pas épargné la satire.

Si l'on voulait scruter plus avant les mystères des coulisses subalternes, on y verrait plusieurs contes de M. Bouilly *mis en pièces*; mais il ne convient pas de prédire les choses, j'ai presque dit, les malheurs de si loin.



Modes. — C'est avec plaisir que nous annonçons que les femmes ont renoncé à toute espèce d'exagération, du moins dans leur toilette. Aux queues immenses et aux robes écourtées ont succédé des robes d'une juste mesure. Les chapeaux *à l'invisible*, les toques qui couvraient à peine l'oreille sont remplacés par des coiffures qui ornent la tête en même tems qu'elles la couvrent; les brodequins et les souliers *à la chinoise* ont fait place à des souliers raisonnablement couverts; en un mot, la mode, pour l'habillement actuel des femmes, semble avoir pris conseil de la raison; c'est un caprice qui ne tirera pas à conséquence.

Les tailleurs méditent en silence une nouvelle forme d'habit qui ne sera mis en lumière que pour les fêtes de Long-Champ; jusque-là les jeunes gens sont réduits à de légères modifications dans les accessoires de leur parure. Le col de la chemise, qui s'élevait, encore il y a quinze jours, jusqu'à la naissance de l'oreille, a disparu presqu'entiérement. Une cravatte n'est plus qu'une énorme torsade de mousseline nouée très-négligemment. La même affectation de négligence doit se faire remarquer dans la disposition irrégulière des boucles de jarretière, dont l'une, comme par hasard, doit se trouver sur la rotule du genou, quand l'autre est derrière le jarret.

La coiffure des hommes n'a plus rien de commun avec celle des Empereurs romains; c'est un roi de Suède, celui que Voltaire appelait le Don Quichotte du Nord, que nos élégans ont choisi pour modèle; en conséquence, il faut que le front soit découvert, que les cheveux se tiennent debout sur leur racine, et que leur désordre se ressente de la déroute de Pultawa.

Y.

Spectacles. — *Théâtre Français.* — *Le Mariage de Figaro.* Il faut remonter chronologiquement jusqu'au *Ti-*

Digitized by Google

mocrate de Thomas Corneille ou descendre littérairement jusqu'à *Jeannot*, pour trouver dans les Annales de nos théâtres l'exemple d'un succès pareil à celui que le *Mariage de Figaro* obtint dans sa nouveauté. Mais au théâtre, comme ailleurs, les fortunes les plus rapides ne sont pas les plus durables. *Timocrate* n'a plus reparu ; *Jeannot* oserait difficilement reparaître ; et la *Folle Journée*, reprise plusieurs fois, n'a jamais reçu un accueil digne de ses premiers triomphes. A dire vrai, lorsqu'on se donne la peine de lire cet ouvrage, lorsqu'on l'examine dégagé de toute illusion théâtrale, on a peine à concevoir l'engouement qu'il inspira. Le second acte frappe seul par la force de l'intrigue, la multiplicité des incidens, la variété des situations. On retrouve la sensation que durent faire éprouver certains mots heureux et plus hardis encore que spirituels, dont quelques-uns sont devenus proverbes. On se figure aisément l'effet que devait produire la scène de Chérubin blotti dans le fauteuil au premier acte, lorsque cette situation n'avait pas été usée par les auteurs qui l'ont empruntée depuis. On conçoit encore comment des allusions, dont la trace s'est perdue, rendaient plus piquant le plaidoyer du docteur contre Figaro ; comment le spectacle du quatrième acte pouvait amuser dans un tems où cette partie de l'art théâtral était généralement négligée : comment enfin on se laissait séduire à la singularité du dénouement, surtout en supposant que la majorité des spectateurs ne s'apercevait pas qu'il était emprunté à Dufresny dans son *Jaloux honteux de l'être*. Mais par combien de défauts tous ces avantages n'étaient-ils pas ternis ! Dans quel sens le public prenait-il au troisième acte la reconnaissance de Figaro par ses parens ? Pouvait-il rire d'un fils qui voudrait renier son père au moment où il le retrouve ? Pouvait-il s'attendrir comme Bridoison, avec ce même fils, lorsqu'il pleure, en reconnaissant sa mère, et qu'il la prie, attendu qu'elle voulait l'épouser quelques minutes plus tôt, de l'embrasser le plus *maternellement* qu'elle pourra ? Il semble aussi qu'après les premières représentations le vide du quatrième acte aurait dû se faire sentir ; qu'on aurait dû découvrir le plagiat du cinquième, et s'apercevoir de la nullité du personnage de Bazile, qui ne sert à rien dans toute la pièce qu'à mettre un proverbe en variations. Pour peu qu'on eût rapproché la nouvelle comédie de celle dont elle offrait la suite, il semble enfin qu'on aurait dû reconnaître la supériorité du *Barbier de Séville* sur le *Mariage de Figaro*.

Digitized by Google

Tout cela cependant n'arriva pas ; et quelle qu'en puisse être la cause, le succès du meilleur ouvrage fut éclipsé par celui de l'ouvrage inférieur. Beaumarchais ne s'en est pas moins plaint, dans la préface de celui-ci, des critiques qui troublèrent son triomphe. Les plus graves portaient sur la tendance de la pièce qu'on accusait d'être immorale, et c'est vraiment une chose curieuse que la manière dont il s'efforce d'en démontrer la profonde moralité. C'est, dit-il, l'*époux suborneur* qu'il a voulu peindre, et en le peignant, il l'a puni, puisqu'il l'a réduit à demander trois fois pardon à sa femme ; il a peint et puni de même l'époux libertin en lui faisant adresser par son jardinier un mot très-moral sur la providence. Son apologie pour ce qui concerne le rôle du page, et l'inclination naissante qu'il inspire à la comtesse, est encore plus singulière. Il n'y voit rien que de très-moral ; car premièrement, quoique Chérubin ne soit plus enfant, il n'est pas encore un homme, et secondement, la comtesse lutte franchement contre un goût que l'auteur ne lui a donné que pour mieux faire ressortir sa vertu. Il est fâcheux qu'en raisonnant d'une manière aussi solide, l'auteur perdît de vue cette *Mère coupable* qu'il avait déjà sur son chantier. Il fallait bien que *l'époux suborneur* n'eût pas été puni assez sévèrement dans *La Folle Journée*, puisqu'il reçoit dans la dernière pièce un tout autre châtiment. Il fallait bien que cet enfant de treize ans fût plus dangereux et la lutte de la comtesse moins franche qu'on ne voulait le faire croire, puisque nous savons à présent ce qui en arriva.

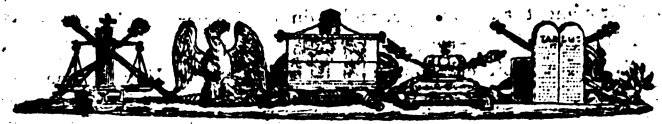
Sous ce point de vue, au reste, nous n'attachons que peu d'importance à la justification de Beaumarchais, et les objections dont elle est susceptible, ne sont bonnes que dans le système de ceux qui font consister la moralité d'une pièce de théâtre dans la manière dont la vertu et le vice sont récompensés ou punis au dénouement. C'est sous un autre rapport que la morale du *Mariage de Figaro* nous paraît très-répréhensible. Nous pensons, comme l'auteur, qu'il ne faut point bannir du théâtre les personnages de mœurs vicieuses, car *Tartuffe* se trouverait proscrit le premier. Il a encore raison, lorsqu'il dit : « Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : *leur arracher ce masque et les montrer à découvert*, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. » Et telle est, en effet, celle que Molière a su remplir. Le

Digitized by Google

vice se montre à découvert dans le *Tartuffe*, et le ridicule versé sur ce personnage, ne sert qu'à en adoucir l'horreur; mais le vice est-il odieux, est-il même ridicule chez Beaumarchais, dans le comte Almaviva? Loin que l'auteur lui ait arraché le *masque des mœurs dominantes*, ne l'en a-t-il pas décoré? et dans les rapports du page avec la comtesse, cet amour illégitime qui naît chez tous les deux, est-il peint de couleurs révoltantes? Au contraire, tout y est arrangé de manière à flatter les sens, à couvrir de fleurs le précipice. J'en appelle à ceux qui voudront comparer la scène de la toilette dans cet ouvrage et les deux scènes de Tartuffe et d'Elmire dans le chef-d'œuvre de Molière. Certes le travestissement de Chérubin n'est qu'un enfantillage auprès des entreprises de l'imposteur: mais on n'en reconnaîtra pas moins une tendance très-immorale dans le badinage voluptueux de la pièce moderne, et une profonde moralité dans l'ouvrage ancien. Tranchons en peu de mots une discussion qui pourrait devenir trop longue. Ce n'est point l'excès du vice dans tel ou tel personnage, ce n'est même pas son triomphe qui peut rendre une pièce immorale; l'exemple de Tartuffe ruinant Orgon et sa famille, serait révoltant et non dangereux. Ce qui décide de la moralité d'un ouvrage où le vice est mis en scène, ce sont les couleurs dont il est peint. Sa punition même ne peut remédier au mal, si ces couleurs sont séduisantes; car on sait trop qu'elle n'en est pas une suite nécessaire et qu'elle dépend de la volonté de l'auteur.

Il nous reste trop peu d'espace pour nous étendre sur la manière dont la *Folle Journée* est jouée à cette reprise, qui a commencé sous les plus heureux auspices et paraît destinée à se soutenir. M^elle^ Mars y a pris le rôle de Suzanne, et s'y fait vivement applaudir. Ce n'est pas tout-à-fait cette camariste spirituelle, adroite et rieuse dont parle Beaumarchais dans sa préface; elle est plutôt naïve, gracieuse, enjouée; mais son rôle plaît encore avec cette nouvelle couleur. M^me^ Talma joue en actrice consommée le rôle de la comtesse; Fleury est bien dans celui du comte, sans en saisir encore toutes les intentions. Nous en dirons autant de Thénard qui joue Figaro avec plus d'ardeur que de finesse. M^elle^ Volnais est une très-jolie Fanchette; avec un peu plus d'espiéglerie, elle ne laisserait rien à désirer. Baptiste fait beaucoup rire dans Bridoison. Michot est excellent dans le rôle du jardinier. Michelot, enfin, sait faire de Grippe-Soleil une caricature fort plaisante.

Digitized by Google



POLITIQUE.

PARIS.

L'APERÇU des événemens historiques que nous mettons sous les yeux du lecteur ne se composera pas cette fois d'un grand nombre de détails; ces événemens ne sont pas multipliés, mais ils sont graves, solennels, et de la plus haute importance; ils se rattacheront aux pages les plus marquantes de l'histoire de ce règne.

Nous parlerons d'abord des nouvelles destinées auxquelles l'État romain est appelé. La ville des Césars sera la seconde des villes de Napoléon. Nous n'avons connaissance d'aucun des discours qui, dans le sein du sénat, on précédé ou accompagné le sénatus-consulte qui ordonne ces grandes dispositions. Ainsi les termes de ce sénatus-consulte doivent être textuellement rapportés :

TITRE PREMIER. — *De la réunion des États de Rome à l'Empire.*

ART. Ier. L'État de Rome est réuni à l'Empire français, et en fait partie intégrante.

II. Il formera deux départemens; le département de *Rome* et le département de *Trasimène*.

III. Le département de Rome aura sept députés au Corps-Législatif; le département de Trasimène en aura quatre.

IV. Le département de Rome sera classé dans la première série; le département de Trasimène dans la seconde.

V. Il sera établi une sénatorerie dans les départemens de Rome et de Trasimène.

VI. La ville de Rome est la seconde ville de l'Empire. Le maire de Rome est présent au serment de l'Empereur à son avénement. Il prend rang, ainsi que les députations de la ville de Rome, dans toutes les occasions, immédiatement après les maires et les députations de la ville de Paris.

VII. Le prince impérial porte le titre et reçoit les honneurs de Roi de Rome.

VIII. Il y aura à Rome un prince du sang ou un grand dignitaire de l'Empire, qui tiendra la cour de l'Empereur.

IX. Les biens qui composeront la dotation de la couronne impériale,

Digitized by Google

conformément au sénatus-consulte du 30 janvier dernier, seront réglés par un sénatus-consulte spécial.

X. Après avoir été couronnés dans l'église de Notre-Dame de Paris, les Empereurs seront couronnés dans l'église de Saint-Pierre de Rome, avant la dixième année de leur règne.

XI. La ville de Rome jouira des privilèges et immunités particuliers, qui seront déterminés par l'Empereur Napoléon.

TITRE II. — *De l'indépendance du trône impérial de toute autorité sur la terre.*

XII. Toute souveraineté étrangère est incompatible avec l'exercice de toute autorité spirituelle dans l'intérieur de l'Empire.

XIII. Lors de leur exaltation, les papes prêteront serment de ne jamais rien faire contre les quatre propositions de l'Eglise gallicane, arrêtées dans l'assemblée du clergé en 1682.

XIV. Les quatre propositions de l'Eglise gallicane sont déclarées communes à toutes les Eglises catholiques de l'Empire.

TITRE III. — *De l'existence temporelle des papes.*

XV. Il sera préparé pour le pape des palais dans les différens lieux de l'Empire où il voudrait résider. Il en aura nécessairement un à Paris et un à Rome.

XVI. Deux millions de revenus en biens ruraux, francs de toute imposition, et sis dans les différentes parties de l'Empire, seront assignés aux papes.

XVII. Les dépenses du sacré collége et de la propagande sont déclarées impériales.

XVIII. Le présent sénatus-consulte organique sera transmis par un message à S. M. l'Empereur et Roi.

Après l'acte suprême qui détermine avec tant de précision et de clarté les limites où s'arrête une puissance qui s'est toujours attachée à les enfreindre, après ce décret solennel qui consacre, sous les auspices de la religion, l'indépendance de notre église, et la pureté du culte qu'elle professe, on lira avec non moins d'intérêt un autre acte qui, sous des rapports différens, intéresse également et la sûreté et la prospérité de l'Empire, et doit contribuer à l'accomplissement du grand système conçu pour l'abaissement d'un ennemi obstiné dans son désir aveugle d'ensanglanter le continent et de régner sur la mer.

Nous voulons parler d'une note remise par le ministre des relations extérieures de France à celui de Hollande, le

Digitized by Google

24 janvier dernier : cette note met un terme aux indécisions que faisaient naître en Hollande les vœux opposés de ceux qui reconnaissaient la nécessité de s'attacher au système français, de faire les sacrifices momentanés qu'il exige, pour recueillir par la suite les avantages immenses qu'il promet, et ceux que d'anciennes habitudes, des rapports, des liaisons formées par le tems, et les calculs avides de l'intérêt du moment, ont attachés dans ce pays à l'Angleterre. Ne pouvant insérer ici la note entière, nous en donnerons les conclusions.

S. M. I. se propose :

1°. De rappeler auprès d'elle le prince de son sang qu'elle a placé sur le trône de Hollande. Le premier devoir d'un prince français, placé dans la ligne de l'hérédité du trône impérial, est envers ce trône. Quand ils sont en opposition avec celui-là, tous les autres doivent se taire ; le premier devoir de tout Français, dans quelque circonstance que la destinée l'ait placé, est envers sa patrie.

2°. De faire occuper tous les débouchés de la Hollande et tous ses ports par les troupes françaises, ainsi qu'ils l'ont été depuis la conquête faite par la France en 1794, jusqu'au moment où S. M. I. espéra tout concilier en élevant le trône de Hollande.

3°. D'employer tous les moyens, et sans être arrêté par aucune considération, pour faire rentrer la Hollande dans le système du Continent, et pour arracher définitivement ses ports et ses côtes à l'administration qui a rendu les ports de la Hollande les principaux entrepôts, et la plupart des négocians hollandais les fauteurs et les agens du commerce de l'Angleterre.

Une seconde note du même ministre est adressée aux Américains : elle tend à compléter, par l'application des principes tant de fois déclarés par la France à l'égard des véritables neutres, le système de défense continentale, et le blocus insulaire imaginé contre les Anglais. Cette note aussi doit mettre fin à toute incertitude aux Etats-Unis ; elle doit être le ralliement de toutes les volontés, et servir en quelque sorte de palladium à tout ce qui, dans ce pays, conserve le sentiment de l'indépendance si glorieusement acquise, et de cet honneur national, dont les Français ont si puissamment secondé les efforts. Cette note mérite aussi d'être lue avec une attention égale à l'importance des résultats qu'elle permet d'espérer. La voici :

« Le soussigné a rendu compte à S. M. l'Empereur et Roi de la

conversation qu'il a eue avec M. Armstrong, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique. S. M. l'autorise à lui faire la réponse suivante :

» S. M. regarderait ses décrets de Berlin et de Milan comme attentatoires aux principes de justice éternelle, s'ils n'étaient la conséquence obligée des arrêts du conseil britannique, et sur-tout de ceux de novembre 1807. Lorsque l'Angleterre a proclamé sa souveraineté universelle, par la prétention de soumettre l'Univers à un droit de navigation, et en étendant sur l'industrie de tous les peuples la juridiction de son parlement, S. M. a pensé qu'il était du devoir de toutes les nations indépendantes de défendre leur souveraineté, et a déclaré dénationalisés les bâtimens qui se soumettaient sous la domination de l'Angleterre, en reconnaissant la souveraineté qu'elle s'arrogeait sur eux.

» S. M. distingue la visite et la reconnaissance d'un bâtiment. La reconnaissance n'a pour but que de s'assurer de la réalité du pavillon; la visite est une enquête intérieure faite, quoiqu'on se soit assuré de la vérité du pavillon, et dont le résultat est ou la presse de quelques individus, ou la confiscation de marchandises, ou l'application de lois ou dispositions arbitraires.

» S. M. ne pouvait s'attendre aux procédés des Etats-Unis, qui, n'ayant pas à se plaindre de la France, l'ont comprise dans leurs actes d'exclusion, et à dater du mois de mai, ont défendu l'entrée de leurs ports aux bâtimens français, en les soumettant à la confiscation. Aussitôt que S. M. a été instruite de cette mesure, elle a dû ordonner d'user de réciprocité envers les bâtimens américains, non-seulement dans son territoire, mais encore dans les pays qui sont sous son influence. Dans les ports de Hollande, d'Espagne, d'Italie, de Naples, les navires américains ont été saisis, parce que les Américains avaient saisi les bâtimens français. Les Américains ne peuvent pas hésiter sur le parti qu'ils ont à prendre. Ils doivent ou briser l'acte de leur indépendance, et redevenir, comme avant la révolution, sujets de l'Angleterre, ou prendre des mesures telles que leur commerce et leur industrie ne soient pas tarifés par les Anglais; ce qui les rend plus dépendans que ne l'est la Jamaïque qui, au moins, a une assemblée de représentans et ses priviléges.

» Des hommes sans politique, sans honneur, sans énergie, pourront bien alléguer qu'on peut se soumettre à payer le tribut imposé par l'Angleterre, parce qu'il est léger; mais comment ne sentent-ils pas que les Anglais n'auront pas plutôt fait admettre le principe, qu'ils hausseront le tarif? de sorte que ce fardeau d'abord léger, deviendra

Digitized by Google

insoutenable, il faudra bien se battre pour l'intérêt, après avoir refusé de se battre pour l'honneur.

» Le soussigné avoue avec franchise que la France a tout à gagner à bien accueillir les Américains dans ses ports. Ses relations commerciales avec les neutres lui sont avantageuses; elle n'est jalouse en aucune manière de leur prospérité. Grande, forte et riche, elle est satisfaite quand, par son commerce ou celui des neutres, les exportations peuvent donner à son agriculture et à ses fabriques le développement convenable.

» Il y a à peine trente ans que les Etats d'Amérique fondèrent au sein du Nouveau-Monde une patrie indépendante au prix du sang de tant d'hommes immortels qui périrent sur le champ de bataille pour secouer le joug de plomb du monarque anglais. Ces hommes généreux étaient loin de supposer, lorsqu'ils sacrifiaient ainsi leur sang pour l'indépendance de l'Amérique, que si près d'eux il serait question de lui imposer un joug plus pesant que celui qu'ils avaient secoué, en soumettant son industrie au tarif de la législation britannique et des arrêts du conseil de 1807!

» Si donc le ministre d'Amérique peut prendre l'engagement que les bâtimens américains ne se soumettront pas aux arrêts du conseil d'Angleterre de novembre 1807, ni à aucun décret de blocus, à moins que ce blocus ne soit réel, le soussigné est autorisé à conclure toute espèce de convention tendante à renouveler le traité de commerce avec l'Amérique, et dans laquelle on arrêtera toutes les mesures propres à consolider le commerce et la prospérité des Américains.

» Le soussigné a cru devoir répondre aux ouvertures verbales du ministre d'Amérique, par une note écrite, afin que le président des Etats-Unis puisse mieux connaître les intentions amicales de la France envers les Etats-Unis, et ses dispositions favorables au commerce américain. »

Signé, DUC DE CADORE.

De tels événemens vont être un nouveau sujet de discussion et d'accusation contre les ministres au parlement anglais; on s'y occupe de l'enquête relative aux affaires de l'Escaut; les ministres se défendent, autant qu'il leur est possible, de mettre sous les yeux de la chambre la totalité des pièces qui doivent l'éclairer. On remarque aussi que, pour que leur honneur ne soit pas trop compromis dans cet examen, ils ont fait exécuter strictement le réglement qui interdit aux étrangers l'entrée de la galerie pendant le comité général. Ils craignent ainsi, et les auditeurs, et les journaux. Cependant, dit le *Statesman*, quand une enquête

Digitized by Google

a eu pour objet la conduite du duc d'Yorck, on n'a point exclus les étrangers. L'honneur du fils du roi importait-il moins que celui des ministres? Depuis trente ans, le réglement relatif aux étrangers était tombé en désuétude, et on trouve assez étrange cette manière de ramener la constitution à sa *pureté primitive*. Il paraît que cette circonstance a donné lieu, dans la séance du 6 février, à un très-beau discours de M. Shéridan, qui a éloquemment revendiqué les droits de la publicité et ceux de la presse; mais M. Windham, dit la même feuille, a traité cette liberté de vieil abus; et, au grand étonnement même des ministres, il a établi qu'un simple réglement serait plus fort que la charte constitutionnelle, le palladium de l'Empire. L'exclusion des étrangers pendant l'enquête a été prononcée.

Divers objets relatifs aux intérêts commerciaux de l'Angleterre, aux importations et exportations du numéraire, sur la masse des billets de l'Echiquier émis l'année dernière, ont donné lieu à différentes motions dans la séance du 2. Le même jour, la nature et le nombre des pièces relatives à l'expédition de l'Escaut ont été le sujet de nouveaux débats. Sir Burdet a déclaré qu'elles étaient de tous points insuffisantes. M. Canning a saisi cette occasion pour préciser les points sur lesquels il admet entièrement la responsabilité relative à l'expédition. Il a considéré cette expédition comme embrassant quatre points principaux :

1°. Le but politique de l'expédition, tant en ce qui concerne les intérêts politiques de l'Angleterre, que ceux des puissances alliées et du continent; 2° l'époque de son départ des ports d'Angleterre; 3° l'exécution; 4° le motif politique de l'évacuation de Walcheren. M. Canning n'a déclaré prétendre se soustraire à la responsabilité que sous ce dernier point de vue.

Dans la séance du 8, la chambre des lords a reçu un message du roi : S. M. désire accorder au lord Wellington, ainsi qu'à ses deux prochains héritiers, une annuité de 2,000 liv. sterl. pour les services qu'il a rendus dans la guerre d'Espagne. Il a été ordonné que ce message serait pris en considération; même délibération à la chambre des communes.

Lord Barthurst, dans la même séance, a présenté sur la situation de commerce des états dont lord Greenville a tiré les plus fâcheuses conséquences; il a remarqué que, d'après ces états, le commerce a souffert tant que les ordres du

Digitized by Google

conseil ont été exécutés, qu'il a prospéré aussitôt qu'on s'est relâché des dispositions arrêtées. Il a sur-tout fait observer de l'exagération dans l'état des exportations; car il ne suffit pas d'exporter, il faut faire recevoir et il faut vendre, et c'est à quoi ne parviennent pas aisément les chargeurs. Lord Greenville a sur-tout insisté sur les résultats funestes de la conduite des ministres à l'égard des Etats-Unis. La chambre a ordonné l'impression des états.

Relativement à l'Espagne, les Anglais avouent enfin que leur position n'est pas tenable, et que, s'ils envoient des renforts en Portugal, c'est pour faciliter la retraite du corps qui est sur le Tage. Nous sommes vivement tourmentés, dit l'indépendant Wigh, de voir finir cette lutte; nous la regardons comme le principal obstacle à la paix entre la Grande-Bretagne et la France. L'établissement de Ferdinand VII est une chose impossible; trois cent mille Français sont en ce moment en Espagne. La cause des patriotes est perdue.

Et cependant, au moment où les Anglais faisaient de tels aveux, ils ignoraient le passage de la Sierra-Morena et la marche triomphante de l'armée française en Andalousie. Voici, à cet égard, la substance des dernières dépêches officielles :

« Les troupes impériales sont entrées dans Séville le 1^er^ février. Les troupes se préparaient à l'assaut; les parlementaires envoyés ont reçu des réponses tranquillisantes sur le sort des personnes et des propriétés; les factieux ont disparu, la junte s'est dispersée, et S. M. C. a fait son entrée au milieu des acclamations des habitans. On a trouvé dans la place 263 pièces de canon, beaucoup de magasins et d'approvisionnemens. Déjà quelques membres de la junte ont fait leur soumission au roi, cet exemple va être suivi; il ne reste de cette autorité insurrectionnelle que le souvenir des maux qu'elle a faits. L'armée, dans sa marche, a délivré un grand nombre de prisonniers français, et enrôlé sous ses drapeaux des corps entiers d'étrangers qui servaient les rebelles.

» Dans des circonstances aussi favorables, S. M. C. a pensé qu'il était instant de profiter des avantages que les armées de S. M. l'Empereur et Roi ont obtenus. En conséquence, M. le maréchal duc de Bellune a reçu ordre de se diriger avec le 1^er^ corps d'armée sur Cadix, de s'emparer d'abord de Puerto Santa-Maria, Puerto Real et de la Caraca, où sont les ports militaires, les ports marchands;

Digitized by Google

l'arsenal et les établissemens de marine, de l'île de Léon, et d'empêcher qu'à Cadix on puisse faire de l'eau en terre-ferme, d'occuper San Lucar, Rota, Xérès, Arcos, Médina Sidonia, d'où il enverra jusqu'à Ronda pour intercepter la route de Gibraltar.

» On a l'espoir que la ville de Cadix se soumettra; Vénégas y commande; il a refusé, il y a peu de jours, que les Anglais y débarquassent 4,000 hommes, ainsi qu'ils en avaient le projet. L'escadre française et espagnole qui est dans le port se compose de 22 vaisseaux. Les Anglais en ont cinq dans la baie et beaucoup de transports.»

Le général Sébastiani est entré à Grenade. Il marche sur Malaga et sur Murcie, d'où il communique avec le premier corps. Tout le royaume de Grenade est soumis, et favorise ainsi le mouvement sur Cadix.

Le 5, les troupes du duc de Belluno, formant le premier corps, avaient déjà exécuté les ordres du roi et occupé tous les lieux environnant Cadix. Cette ville est entièrement bloquée par terre; on est maître du port marchand, du port militaire et de tous les établissemens de la marine. On ne croit pas que la ville résiste. Enfin, tous les rapports se réunissent à dire que l'opinion de l'armée entière est que cette guerre est finie. L'armée se conduit à merveille, et au-delà de la Sierra-Morena, elle n'a trouvé que des amis dans les habitans.

S. M. C. a publié dans cette importante circonstance un ordre du jour où il paie un juste tribut d'éloges à l'armée, la remercie et lui promet de faire connaître à l'Empereur les braves qui l'ont si vaillamment servi. Cet ordre du jour se termine en ces termes :

« Soldats, le roi d'Espagne veut qu'entre les Colonnes d'Hercule s'élève une troisième colonne qui porte à la postérité la plus reculée, et aux navigateurs des deux mondes, le nom des dignes chefs et des corps français qui ont conquis les Espagnols.»

S. M. a passé plusieurs jours de cette semaine à Rambouillet : on parle d'un prochain voyage à Compiègne.

— S. M. a appelé auprès de sa personne M. le comte Cafarelli, ministre de la guerre du royaume d'Italie. Le prince vice-roi a chargé du porte-feuille le général d'artillerie Dauna. S. M. a fait de nombreuses promotions dans son ordre de la Couronne de fer.

Digitized by Google

— Les troupes françaises qui ont successivement quitté l'Allemagne méridionale marchent vers la Franconie, l'Elbe et le Bas-Rhin. On a publié à Magdebourg l'avis de l'arrivée d'une nombreuse garnison. On présume qu'elle est française.

— M. de Lagrange, premier aide-de-camp de S. A. S. le prince de Neuchâtel et de Wagram, est parti le 22 pour Vienne.

— On parle d'une commande de vingt-cinq voitures de cour d'une grande magnificence. Les joailliers de la cour paraissent aussi très-occupés de commandes très-considérables.

ANNONCES.

Almanach Judiciaire, à l'usage des cours et des tribunaux de l'Empire français, pour 1810; ouvrage utile aux juges, aux avocats, aux notaires, aux avoués, aux agens d'affaires, aux huissiers. Un vol. in-12, de 552 pages. Prix, 3 fr. 50 cent., et 4 fr. 75 cent. franc de port. Chez l'Editeur, rue de Voltaire, n° 1; près l'Odéon; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cet ouvrage, dans lequel on a réuni, par département, l'organisation et les attributions de toutes les cours et des tribunaux, et toutes les institutions judiciaires, facultés de droits, indique les noms et demeures des juges, des avocats, des notaires, des avoués, des agens d'affaires, des huissiers, enfin de toutes les personnes attachées à l'ordre judiciaire dans Paris et les départemens.

Pensées et réflexions, morales, littéraires et philosophiques, de M. Aug. de La Bouïsse. *Deuxième édition*. Prix, 1 fr. 80 cent., et 1 fr. 80 cent. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Voyage à Mont-Rouge, prose et vers, par le même. Prix, 50 cent., et 60 cent. franc de port. Chez le même.

Les affinités électives, roman de Gœthe, auteur de Werther, etc.; traduit de l'allemand. Trois vol. in-12. Prix, 6 fr., et 7 fr. 60 cent. franc de port. Chez S. C. l'Huillier, libraire, rue Saint-Jacques, n° 55.

Poétique des Arts, ou Cours de peinture et de littérature comparées, par J. F. Sobry. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; Colnet, libraire, quai Voltaire; Brunot-Labbe, libraire, quai des Augustins; et l'Auteur, rue du Bac, n° 50.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME QUARANTIÈME.

POESIE.

FRAGMENT d'un poëme inédit de M. *Gaudefroy*. Page 3
Tityre et Mélibée, Eglogue trad. de Virgile, par M. *de Saint-Ange*. 65
La Voix d'Amour. Romance. 69
Nous! (de Corine). Romance. *ibid.*
Le Tombeau d'un jeune Guerrier; par M. *Eusèbe Salverte*. 129
Traduction de l'Ode d'Horace: *Sic te diva potens*; par M. *Ch. Vanderbourg*. 130
Le Vieux Rossignol, fable; par M. *Ginguené*. 131
Fragment d'un poëme inédit sur les Arts; par M. *Parseval*. 193
Stances à M. de Châteaubriand, sur la nouvelle édition des *Martyrs*. 257
Corinne à Osvald; par Mme *Dufresnoy*. 262
Épître sur les inconvéniens du séjour de la campagne; par Mme la comtesse *Constance de S....* 321
Madrigal inédit de *P. Corneille*. 327
A. S. A. E. le Prince Primat de la Confédération du Rhin; par M. *Esménard*. 385
Palémon, Allégorie dédiée à M. Daru; par M. *G. Lafont*. 386
Traduction d'une ode de Mme la baronne Girard; par M. *P. F. Giraud*. 388
Morceau détaché du chant de la Peinture dans le *Poëme des Arts*; par M. *Parseval*. 449
La pauvre Alix. Romance; par M. *S. Edmond Géraud*. 452
Enigmes, 11, 70, 132, 198, 262, 328, 390, 453
Logogriphes. 12, 71, 133, 199, 263, 328, 391, 454
Charades. 12, 72, 134, 199, 263, 328, 391, 454

SCIENCES ET ARTS.

Notice sur les opérations faites en Espagne, pour prolonger la Méridienne de France jusqu'aux îles Baléares; par M. *Biot*. 13

Digitized by Google

Nouvelle Théorie de l'Habitude et des Sympathies ; par M. *Dutrochet*. (Extrait.) 73
Traité d'Acoustique ; par *E. F. Chladni*. (Extrait.) 200
Notice sur M. le comte Fourcroy ; pa M. *E. Pariset*. 329

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Clotilde, reine de France. (Extrait.) 33
Sur les anciens Fabliaux français ; par M. *M. J. C.* 39, 164
Œuvres complètes de l'abbé *Arnaud*. (Extrait.) 179
Mélanges de Littérature et de Philosophie ; par *F. Ancillon*. (Extrait.) 90
Curiosités de la Littérature ; traduction de l'anglais par M. *T. P. Bertin*. (Extrait.) 101
Hommage à une belle action. (Notice.) 109
L'art de perfectionner l'homme ; par *J. J. Virey*. (Extrait.) 135, 212
Tableau historique et politique de l'Europe ; par *L. P. Ségur*. (Ext.) 147
Revue Littéraire. — Almanach des Dames. — Petite Encyclopédie poétique. — Etrennes à la Jeunesse. — Jeu Mythologique. 159—163
Rapport sur l'état actuel de la Littérature et de l'Histoire en Allemagne, par *Ch. Villers*. (Extrait.) 221, 280
Ode sur les Prix décennaux ; par M. de *Verneuil*. (Notice.) 233
Dissertation critique sur les traductions ; par M. *Carmignani*. (Extrait.) 264
Histoire de la maison d'Autriche ; par M. *William Coxe*. (Ext.) 271
Fables nouvelles ; par M. *P. L. Ginguené*. (Extrait.) 288
Essai sur la Littérature espagnole. (Extrait.) 334
Le Vallon aérien, *ou* Relation d'un voyage d'un aéronaute ; etc. ; par M. *Mosneron*. (Extrait.) 342
Antoine et Camille, *ou* la Sympathie ; par Mme *Van-Eshdog*. (Extrait.) 358
Le pouvoir de la Conscience ; par M. *L. Sévelinges*. 369
République des Champs-Elysées, *ou* Monde ancien ; ouvrage posthume, par M. *Ch. Joseph de Grave*. (Extrait.) 392
Du Magnétisme animal ; par *A. M. J. Chastenet de Puységur*. (Extrait.) 401
Contes à ma Fille ; par M. *J. N. Bouilly*. (Extrait.) 405
Littérature allemande. — Suite de la bataille de Teutbourg. — La Guerre de la révolution des Pays-Bas dans les 16e et 17e siècles 416
Notice biographique sur J. Müller ; par M. *Guizot*. 427
Napoléon en Prusse, poëme épique ; par *J. T. Bruguières*, du Gard. (Extrait.) 435

Digitized by Google

Voyage à Parménie. (Extrait,) 466
Littérature italienne. — De la nécessité d'écrire dans sa propre langue. — De l'origine et des devoirs de la Littérature. — Discours pour la Langue et la Litérature italiennes. 472
Sophie ou l'Aveugle ; par Mme *Isab. de Montoliéu.* 480

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — Hippomène et Atalante. — Colinette à la Cour. — Vertumne et Pomone. 237
Fernand Cortez. 366
Théâtre Français. — Sémiramis. 112
La Mère confidente 175
Le Prisonnier en Voyage. 296
Omasis, tragédie. 367
Le Mariage de Figaro. 497
Théâtre de l'Impératrice. — L'Alcade de Molorido. 240
Opéra-Comique. — Le Présent de Noces ou le Pari. 52
Opera-Buffa. — Le Barbier de Séville. 243, 269
Vaudeville. — Les Deux Espiègles. 114
L'Imagination et le Jugement. 243
Les Pêcheurs danois. 370
Théâtre *des Variétés.* 429
de la Porte Saint-Martin. 430
Sociétés Littéraires. — Institut de France. 299
Société d'Emulation de Cambrai. 177, 432
Société d'Agriculture, etc. de Châlons. 301
Académie du Gard, à Nîmes. 302
Société des Sciences et Belles-Lettres de Mâcon. 431
Société d'Encouragement pour l'Insdustrie nationale, à Paris. 433
Chronique de Paris. 494

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 54, 116, 179, 245, 304, 371, 437, 501.
Paris. 64, 125, 188, 252, 316, 380, 444, 508

ANNONCES.

Livres nouveaux. 127, 189, 254, 318, 381, 445, 509

Fin de la Table du tome quarantième.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRINCETON UNIV
32101 080220492

Digitized by Google

PRINCETON UNIV
Princeton University Library
32101 080220492

Digitized by Google

